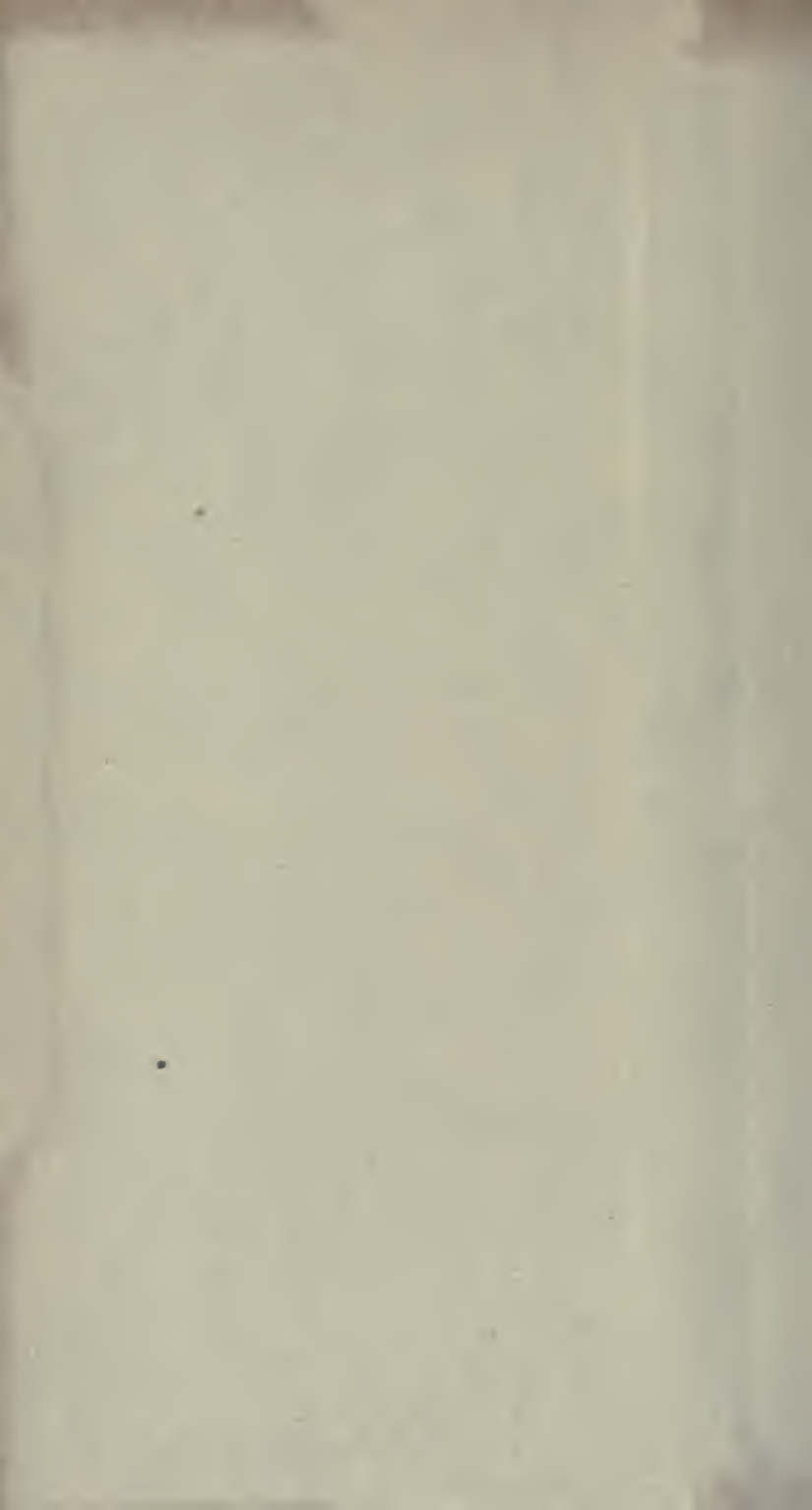


UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



1
915
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-DIX-HUITIÈME ANNÉE

TOME LXXI

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

PARIS

CHEZ H. LE SOUDIER, 174 et 176, Boulevard Saint-Germain.

LONDRES

HACHETTE & C^{ie}, 18, King William Street, Strand.

LEIPZIG

A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & C^o, 9 East, 16th Street.

1913

Tous droits réservés.

13 2909
2615714

LES GRÈVES DES CHEMINS DE FER

ET

LES COALITIONS DE FONCTIONNAIRES

Les grandes entreprises de transports emploient un personnel nombreux, trié sur le volet, instruit, et auquel la communauté des devoirs qu'impose l'accomplissement d'une tâche sérieuse et souvent dangereuse ne peut manquer d'inspirer des sentiments de solidarité. Le « cheminot » est un soldat. Il est soumis à une discipline inflexible ; son service exige une régularité, une ponctualité et une honnêteté qui ne souffrent aucune défaillance ; il peut s'élever par un travail assidu des postes les plus modestes aux plus hauts échelons de la hiérarchie. On comprend que ce corps d'élite ait éprouvé de bonne heure le besoin de s'organiser pour défendre ses intérêts.

Les premiers groupes furent formés par les affiliés aux caisses de prévoyance et aux coopératives de consommation, mais, dès que les grandes Compagnies se furent constituées, les agents de chaque service fondèrent des sociétés qui ne tardèrent pas à fusionner en de vastes associations embrassant l'effectif d'une même administration, fédérées ensuite dans des syndicats professionnels

nationaux pour améliorer plus facilement la situation de leurs membres.

La Suisse, pays d'association, ne pouvait pas manquer de suivre la même voie. Elle fut même la première en Europe à recourir à l'*ultima ratio* des revendications ouvrières pour soutenir les prétentions des « cheminots. » C'est en Suisse, en effet, qu'éclata la première grève des chemins de fer.

Cette histoire mérite d'être contée par le menu.

Jusqu'en 1894, les agents des cinq principales Compagnies avaient formé entre eux plusieurs sociétés dans lesquelles ils se groupaient par services (mécaniciens, chauffeurs, agents des trains, ouvriers, etc.). Il leur manquait une organisation centrale, mais ils avaient un journal commun. En 1894, M. F. Sourbeck en devint rédacteur et réussit sans peine à fonder « l'Association du personnel des entreprises de transports », comprenant tous les réseaux suisses et les Compagnies de navigation. Il en fut nommé secrétaire et s'appliqua immédiatement à se servir de l'outil qu'il avait en mains. Que fait un secrétaire à moins qu'il ne rédige ? M. Sourbeck rédigea donc un programme, qui comportait la revision de la loi sur les jours de repos, le rachat des chemins de fer, et avant tout le relèvement des salaires. C'est par cette dernière exigence que l'Association ouvrit la campagne, après avoir pris la précaution de se faire inscrire comme section de l'*Union ouvrière*. Dès le printemps de 1895, les ouvriers du Central obtenaient une augmentation de salaires de 16 %. Encouragés par le succès des ouvriers, les employés formulèrent, eux aussi, une liste de revendications qui portaient sur les points suivants :

1° Augmentation de 25 % des salaires;

2° Echelle des traitements, avec un minimum d'entrée

et un maximum qui devait être acquis après 25 ans de service;

3° « Pragmatique » de service — on dirait aujourd'hui un statut, — c'est-à-dire l'institution d'un tribunal arbitral statuant sur tous les conflits entre les Compagnies et leurs agents. Ce tribunal devait être composé d'un nombre égal de délégués des deux parties; en cas de partage des voix, le conflit aurait été considéré comme tranché en faveur des employés;

4° Limitation de la journée de travail à 10 heures.

Des pétitions furent signées dans tous les services et appuyées par une assemblée de 800 délégués. La résolution votée après un rapport de M. Sourbeck laissait entrevoir le recours à la grève en cas de refus d'arrangement. Après trois mois de négociations avec les Compagnies, qui consentaient à accorder une partie des augmentations réclamées, mais repoussaient catégoriquement la « pragmatique », un congrès des « cheminots » se réunit à Aarau le 15 février 1896. Le nombre des assistants dépassait 10.000. L'ordre le plus parfait ne cessa de régner dans l'assemblée, qui décida de maintenir toutes ses revendications et, pour les faire aboutir, de déclarer la grève en principe, à défaut d'autre moyen d'arriver au but. Elle demandait aux administrations de consentir, jusqu'au 29 février, à une conférence avec le Comité central, pour rechercher une solution amiable. Si l'accord ne pouvait pas se faire, le Comité recevait pleins pouvoirs pour prendre les mesures exigées par les circonstances.

Jusqu'à ce moment, les Compagnies n'avaient pas voulu reconnaître le Comité central et n'avaient négocié qu'avec leurs propres agents. Grâce à l'intervention du Conseil fédéral, représenté par M. Zemp, une conférence

eut lieu entre les directions des Compagnies, sauf le Nord-Est, et le Comité, — ce qui était une manière de le reconnaître; — elle aboutit à une entente. Les cheminots renoncèrent à leur pragmatique, qui n'était qu'une machine de guerre, contre des garanties positives consistant en un contrat de six ans et la limitation des motifs de renvoi. Ils obtenaient aussi une majoration des salaires et l'échelle des traitements. La grève était conjurée pour ces Compagnies, mais le Nord-Est demeurerait intraitable. Le président de son conseil d'administration, M. Guyer-Zeller, refusait obstinément d'entrer en rapport avec le Comité, « qui, disait-il, s'était égaré dans les eaux socialistes. » Une déclaration hautaine du conseil menaçait de renvoi tous les employés qui ne se déclareraient pas dans les huit jours satisfaits de la maigre augmentation qui leur était octroyée, savoir une somme globale de 300 000 fr. Cette provocation maladroite amena l'intervention de l'*Union ouvrière*; elle informa le Conseil fédéral que le personnel du Nord-Est, n'ayant plus d'autre ressource que la grève, cesserait le travail le soir du 1^{er} mars. Dans la matinée de ce jour, le Conseil fédéral notifia par télégramme à la direction du Nord-Est que si elle ne pouvait pas maintenir la circulation sur son réseau, il aviserait lui-même aux moyens de la rétablir.

En même temps, M. Sourbeck arrivait à Zurich pour arrêter les derniers préparatifs. La direction, intimidée, capitula sur toute la ligne et exprima sa soumission au Conseil fédéral, qui aurait pu l'enregistrer avec la mention : « fin des Compagnies. »

M. Sourbeck triomphait, et son portrait s'étalait dans toutes les guérites de garde-voies à côté de celui de M. Zemp, le « père des cheminots. » Il devenait une puissance. Elu au Conseil national dans l'arrondissement de

Berne à la fois par les radicaux et par les socialistes, qui se disputaient le bénéfice de sa popularité, il fut un précieux auxiliaire des promoteurs du rachat, dont les cheminots devaient être les apôtres les plus ardents.

L'attitude du Conseil fédéral fit l'objet d'une interpellation. On lui demanda quelles mesures il avait prises en vue d'une interruption du service des chemins de fer, et ce qu'il ferait après le rachat, si les employés devenus fonctionnaires menaçaient de se mettre en grève. A la première question, M. Zemp répondit que la Confédération eût pris en mains l'exploitation provisoire du réseau du Nord-Est. La seconde question resta sans réponse.

Cependant le personnel des Compagnies avait pris conscience de ce qu'il pouvait faire avec l'appui assuré du Conseil fédéral. Dès 1897 la campagne recommença contre le Nord-Est, qu'on accusait de ne pas tenir ses engagements. Le 28 février, le Comité central adressa au conseil d'administration un ultimatum dans lequel il demandait une augmentation immédiate des salaires et fixait au 10 mars le délai de réponse. Et malgré la promesse d'une assemblée présidée par M. Greulich, secrétaire ouvrier, d'attendre jusqu'au 3 avril les propositions de la commission nommée par le conseil, M. Sourbeck télégraphiait de Berne, le 8 mars, au président Guyer-Zeller, que, à défaut d'une réponse affirmative le 10 au matin, la grève serait déclarée. Il avait le même jour une conférence avec M. Zemp. Le matin du 10 mars, M. Guyer se borna à confirmer par télégramme au Conseil fédéral la nomination d'une commission d'enquête. M. Zemp transmit cette dépêche à M. Sourbeck, qui partit pour Zurich, et à la suite de palabres sans fin avec les délégués des deux parties, fit décider par le Comité que le travail cesserait le 11 mars, à minuit, sur le réseau du

Nord-Est. Le soir du même jour, l'assemblée générale des employés ratifiait à l'unanimité cette décision, malgré une exhortation à la patience envoyée par M. Zemp.

La grève commença à minuit et fut observée par le personnel tout entier, du haut en bas de l'échelle, sans une défection et sans le moindre désordre. Le seul convoi qui parvint à Zurich fut le train spécial de la délégation du Conseil fédéral, partie à la hâte pour proposer son arbitrage aux parties, qui l'acceptèrent immédiatement. Le personnel, qui avait d'abord posé la condition de la démission préalable des directeurs, finit par y renoncer ; il s'engagea à se soumettre à la sentence de M. Zemp et à reprendre le service sans délai. Le travail recommença en effet le samedi soir, tandis que M. Zemp rendait sa sentence, qui donnait satisfaction sur tous les points aux grévistes. La grève n'avait duré que deux jours, mais ce temps avait suffi pour causer bien des perturbations dans la vie zuricoise. Si le public prit fait et cause pour le personnel, c'était en raison de l'impopularité de M. Guyer, mais ses sympathies n'étaient pas exemptes d'appréhensions, et le commerce fit entendre des protestations très vives contre l'attitude du Conseil fédéral. On alla même jusqu'à l'accuser de s'être servi de M. Sourbeck pour affaiblir la situation des Compagnies à la veille du rachat. (*Musée social*, mars 1897). — On se préoccupa surtout de prévenir le retour d'une semblable désagrégation des services publics. En réponse à une interpellation, M. Zemp déclara que cette grève, qui avait été la première, serait aussi la dernière, et que le remède efficace à la situation était la nationalisation des chemins de fer.

Quelques jours plus tard, le Conseil fédéral déposait

le projet de rachat. Il est certain que l'adhésion de beaucoup d'électeurs fut motivée par l'espoir d'éviter la répétition de ces crises dont la « grève artificielle » du Nord-Est avait montré les dangers.

Si les « cheminots » ont contribué par leur propagande au succès du rachat, ils ont été les premiers à en profiter. La nationalisation tiendra successivement toutes ses promesses, on n'en peut douter, mais elle a commencé par acquitter celles que le Message de 1897 faisait au personnel. M. Sourbeck, devenu chef du service de statistique des Chemins de fer fédéraux, fut en mesure d'en contrôler l'exécution. Dès le début, les salaires avaient fait l'objet d'une péréquation nécessitée par les différences notables qui existaient entre les Compagnies. Mais bientôt l'Association, arguant du renchérissement de la vie, réclama un relèvement général des traitements, qui lui fut accordé dans de larges proportions, puisqu'il atteint déjà 14 millions par an, sans compter les améliorations copieuses apportées aux caisses de retraite et de maladie, aux déplacements, aux indemnités kilométriques, en attendant la réduction des heures de travail et les indemnités pour le service de nuit.

La « pragmatique » de M. Sourbeck est aussi revenue sur l'eau, mais on l'a rebaptisée sous le nom de « statut du personnel. » En 1911, l'Union des fonctionnaires fédéraux invoquait en sa faveur des motifs qui ne sont pas sans valeur. Le nombre des employés fédéraux, qui était de 7200 en 1880, dépasse aujourd'hui le chiffre de 50000. Or, leurs droits et leurs devoirs ne font pas l'objet d'une loi spéciale comme en Allemagne; les prescriptions qui les concernent sont éparpillées dans une foule de règlements qu'il devient indispensable de codifier. L'établissement d'un « statut » aurait pour

premier avantage de rassurer le public au sujet du danger que peut présenter un corps de fonctionnaires dont les 37 000 cheminots forment plus des deux tiers. En Autriche, sur sept citoyens, un au moins est employé de l'Etat ; en France, un sur dix ; en Suisse, cantons compris, on n'en compte encore qu'un sur seize, mais ce nombre est destiné à s'accroître. Dans les autres pays, les fonctionnaires sont nommés à vie, et seule la révocation peut leur enlever leurs droits, y compris celui de la retraite. En Suisse, ils sont nommés pour une période de trois ans, et si dans la règle ils sont confirmés sans difficulté, ils n'en sont pas moins en fait dans la dépendance absolue du pouvoir, qui peut les priver de leur emploi sans aucune indemnité. Le cas s'est présenté en 1912. — La question de l'éligibilité des employés fédéraux aux fonctions publiques des cantons et des communes a été réglée par un arrêté de 1912 dans un sens très large et non sans quelque opposition. Actuellement, toutes les associations réclament la création d'une cour administrative et disciplinaire, dont le fonctionnement suppose un statut.

En France, le personnel des chemins de fer de l'Etat est régi depuis le 4 septembre 1912 par un statut qui fixe désormais les règles applicables au recrutement, à l'avancement et à la discipline. Dès 1909, le règlement Millerand avait institué pour le réseau racheté des commissions régionales et une commission centrale de classement, chargées de préparer le tableau d'avancement sur les renseignements fournis par les chefs directs. Les commissaires sont désignés par service et à l'élection. Un conseil d'enquête composé d'une manière analogue donne son avis sur toutes les propositions de mesures disciplinaires graves soumises à la décision du directeur.

Le personnel désigne en outre onze délégués pour le représenter auprès de la direction et aussi, par voie de roulement, à la commission de réforme, à la caisse des retraites et à l'économat des vivres. Tous les délégués sont nommés pour trois ans et rééligibles.

Le statut de 1912 constitue une condensation des règlements en vigueur, mais il comporte aussi quelques innovations concernant la maladie et l'avancement, ainsi que l'interdiction des recommandations.

La réduction de la durée du travail, qui figure au programme des cheminots, est également à l'ordre du jour en France. M. Léon Bourgeois, défendant la journée de dix heures, disait récemment à la Chambre :

« L'Etat intervient en protégeant l'industrie par des droits de douane et des primes. Le même intérêt national légitime son intervention pour protéger l'autre source de la production nationale, le travail. Aujourd'hui déjà, en France, 83 % des ouvriers ont en fait la journée de dix heures. Ce sera un bénéfice social, car la loi consolidera le foyer familial ; elle donnera à l'ouvrier la possibilité de son plein développement. »

La réduction de la durée du travail est aussi réclamée au Reichstag allemand. Le 20 février 1913, M. Wackerzapp, répondant à une interpellation, annonçait que l'administration des chemins de fer prussiens venait de prendre des mesures qui entraîneraient l'engagement de 12 000 agents nouveaux et une augmentation de dépenses de 25 millions de marcs.

La discipline toute militaire qui règne dans les chemins de fer prussiens n'a pas empêché un congrès de délégués représentant 100.000 ouvriers, réuni à Berlin le 7 décembre 1912, après avoir affirmé son loyalisme monarchique et ministériel, de réclamer une augmentation

des congés, un statut et la reconnaissance de l'organisation syndicale¹.

Le mouvement syndical se développe partout. C'est la conséquence de la transformation de l'industrie, qui ne permet plus les relations individuelles entre patrons et ouvriers. L'interposition du groupe est devenue indispensable.

On commence à instituer à cet effet, mais timidement encore, des « commissions ouvrières. » Celles des chemins de fer allemands sont purement consultatives. En France, le projet Briand de 1910 leur attribue certaines compétences, mais il est à craindre que les syndicats révolutionnaires ne les empêchent de remplir leur tâche, en exagérant les revendications à mesure que les demandes seront satisfaites. En Autriche, les commissions représentent tous les ouvriers d'une direction. En Prusse, il en existe partout où se trouve un groupe d'au moins 50 ouvriers, mais il leur est interdit de se fédérer. L'organisation autrichienne est plus libérale ; elle exige seulement que toutes les commissions soient présidées par le chef du service. Elles s'occupent des salaires, des conditions du travail, de la protection contre les accidents et des institutions de patronage. Elles arbitrent les différends entre ouvriers, si les deux parties le demandent.

En Italie, la loi de 1911 a institué une grande commission de 46 membres élus, qu'on appelle le *Parlamento ferroviario*. Elle doit être réunie deux fois par an. Le 4 février 1913, elle était convoquée par le directeur-général pour discuter la création d'une maison de retraite. Trente-deux délégués quittèrent la salle en protestant

¹ Le terme de *syndicat* s'applique maintenant à toutes les associations professionnelles, et non plus seulement aux corps de métiers.

contre le projet qui, selon eux, ne devrait pas imposer de cotisations au personnel, et en prétendant que l'Etat ne tenait pas ses promesses, bien que les relèvements de salaires aient dépassé 33 millions en deux ans.

Cette « sécession » tend à rétablir l'organisation unifiée du personnel, qui depuis 1907 s'est scindé en trois groupes, et à reconstituer le bloc de résistance qu'il formait auparavant ; ces groupes s'efforcent d'ailleurs d'obtenir les améliorations que peut leur procurer le *Parlamentino*. Il faut s'attendre à la reprise des hostilités, car une seconde séance, qui a eu lieu le 9 juin, a été encore plus orageuse que la précédente. Le directeur-général a résolument contesté au *Parlamentino* le droit de sortir de son rôle, — qui est d'exprimer des vœux et de donner des préavis, — et l'a accusé de vouloir usurper les attributions de l'administration et même celles du parlement. Il s'est ensuivi un violent incident qui présage de nouvelles et prochaines difficultés.

En Suisse, comme en Italie et en France, l'institution des commissions ouvrières est mal vue des syndicats socialistes, qui craignent de perdre leur influence sur les ouvriers, si ces derniers s'habituent à traiter eux-mêmes leurs affaires. Les C. F. F. en ont fait récemment l'expérience. Un règlement de 1911 prévoit des commissions élues pour les ouvriers des ateliers, des dépôts, des gares et de la voie. Or, un certain nombre de ces commissions n'ont pu se constituer, faute d'électeurs. Un mot d'ordre avait été donné, et quelques naïfs l'avaient suivi.

En 1913, les ouvriers d'un de ces ateliers, qui s'étaient abstenus l'année précédente, se sont ravisés. La commission a été rétablie sur leur demande : le mot d'ordre avait été changé, sans que personne sût pourquoi.

L'expérience des commissions qui ont fonctionné n'est

pas encourageante. Poussés par leurs collègues à présenter des requêtes qu'ils n'approuvent pas eux-mêmes, les membres s'exposent, en refusant, au blâme de leurs camarades, et bientôt personne ne veut plus de cette situation entre l'enclume et le marteau. Les commissions ne se réunissent plus, ou bien elles négligent le travail utile pour s'adonner à de vaines manifestations. Livrés à eux-mêmes, les ouvriers ne demanderaient sans doute qu'à faire de la besogne pratique. Mais il y a le syndicat.

Un projet publié en 1908 trahit la tendance des organes permanents qui se greffent peu à peu sur toutes les associations professionnelles : ils comptent bien en accaparer la direction, les mettre sous tutelle, constituer en un mot un nouveau pouvoir public destiné *in petto* à remplacer les anciens.

Ce projet prévoit la création de délégations composées de 5 à 15 membres par service et nommées pour 3 ans d'après le système proportionnel. Les délégués siègeraient tantôt à part, tantôt avec les représentants de l'administration. Dans toutes les séances, ils auraient le droit (le devoir) de s'adjoindre des hommes de confiance, présidents, secrétaires, rédacteurs, etc., avec voix consultative. Ces réunions seraient comptées comme service ordinaire, y compris les jetons réglementaires. Les procès-verbaux seraient mis gracieusement à la disposition des directeurs et du Conseil fédéral. Les délégations auraient pour mission de s'occuper de tout. Elles discuteraient les questions relatives aux intérêts généraux ou particuliers du personnel. Elles examineraient les plaintes formulées contre les mesures ordonnées par les supérieurs. Elles préaviseraient (s'il leur restait du temps) sur les sujets indiqués par l'administration. Aucun règlement ou ordre

de service ne pourrait être publié avant qu'elles eussent été entendues. Enfin, elles se réuniraient en assemblée générale pour l'examen des affaires concernant l'ensemble du personnel des différentes administrations.

Les esprits férus de discipline peuvent donc se rassurer. La « classe dirigeante » ne manquera pas dans la « Confédération générale du travail », dont l'avènement se prépare.

En 1906, M. Sulzer-Ziegler avait soumis au Conseil national une motion en faveur de l'institution de comités dans les diverses branches de l'administration fédérale, y compris les chemins de fer, avec la tâche de servir d'intermédiaires entre les autorités et leurs subordonnés pour liquider les conflits qui peuvent surgir entre eux. M. Henri Scherrer renchérit en demandant la création d'offices fédéraux chargés d'aplanir les différends collectifs entre ouvriers et entrepreneurs. Les deux motions furent votées sans opposition, mais le Conseil fédéral ne fait pas mine de les tirer des cartons.

Elles n'ont pas été mentionnées dans la discussion de la réforme administrative qui vient de se terminer au Conseil national. Elles trouveront peut-être leur place dans le projet sur le statut du personnel, que le Conseil fédéral, en réponse à une interpellation de M. Buehler, a promis de déposer prochainement. Le député de Berne a fait ressortir l'urgence d'accréditer officiellement les syndicats de fonctionnaires, déjà reconnus en fait, puisqu'ils sont représentés au conseil d'administration des C. F. F. et admis à traiter avec les départements. Il n'a pas jugé à propos d'invoquer les résolutions adoptées par le congrès des agents des postes, réuni le 4 mai 1913 à Lausanne. Ces thèses visent à introduire des conféren-

ces délibératives (*mit Beschlusses-Kompetenzen*) à toutes les instances entre les délégués de l'administration et ceux du personnel, et d'autres conférences périodiques entre les commissions de gestion *des chambres* et les délégués de l'administration et *des syndicats d'employés*. Les agents des télégraphes, dans leur assemblée du 15 juin, se sont bornés à demander la création d'une commission fédérale comprenant des représentants de leurs syndicats avec droit de préavis. Ces innovations seront évidemment examinées de très près par l'Assemblée fédérale, car, si les unes sont inspirées par le souci de l'harmonie entre les organes administratifs, d'autres montrent bien que la notion de la hiérarchie gouvernementale subit déjà une certaine déviation sous l'influence des idées syndicalistes.

En France, la question a fait un grand pas depuis la mise en vigueur du statut du réseau de l'Etat. Les Compagnies ont également des « comités du travail » dont la compétence est plus limitée que celle des commissions du réseau racheté. Il est probable cependant que cette matière ne tardera pas à être réglée par la législation.

Après la grève de 1910, le ministère Briand avait déposé un projet de loi « sur le statut des employés de chemins de fer et sur le règlement pacifique des différends d'ordre collectif relatifs aux intérêts professionnels de ces agents. » Ce projet établissait un comité central de conciliation devant lequel devaient être portés les différends qui n'auraient pu être réglés par des commissions locales ; il stipulait en outre l'arbitrage obligatoire pour le cas où le comité central n'aurait pu réaliser l'accord entre les parties. En cas de refus d'exécution, la décision des arbitres avait pour sanction, du côté des

Compagnies, l'exécution intégrale de la sentence par les soins du ministre des travaux publics, et du côté de l'agent, la destitution immédiate, sans l'observation des formalités réglementaires. Toute provocation à la grève de la part d'un syndicat était interdite sous peine d'amende et d'emprisonnement.

Un autre projet de loi déposé le même jour prévoyait des peines plus sévères pour le sabotage et le refus ou l'abandon de service.

La loi française de 1845 punit bien tout mécanicien qui abandonne son convoi durant la marche des trains, mais cet article n'a jamais été appliqué, bien que le fait se soit produit pendant la grève de 1910. Il en est de même des peines dont les articles 123 à 126 du code pénal menacent les fonctionnaires qui se concertent pour empêcher l'exécution des lois ou des ordres du gouvernement. Ces articles pourraient fournir une arme contre la grève dans les services publics, mais il faut leur donner comme corollaire — et c'est précisément ce que faisait le projet Briand — des garanties contre l'arbitraire et un statut qui définisse exactement les droits et les devoirs des fonctionnaires.

Cette question de la grève dans les services publics est partout à l'ordre du jour. On a cherché à la résoudre en l'assimilant à un délit, comme aux Pays-Bas, où la loi de 1903 punit l'abandon de service de l'emprisonnement jusqu'à quatre ans en cas d'arrêt concerté. Le condamné peut en outre être privé du droit d'occuper un poste officiel, de servir dans l'armée et de voter ou d'être élu.

En Angleterre, la loi punit le refus de service et le sabotage. Aux États-Unis, la pratique des tribunaux, à défaut de loi positive, considère dans certains cas les

faits de grève sur les chemins de fer comme une violation des statuts fédéraux contre les trusts ou comme une entrave apportée au service postal.

En Autriche, la sévérité de la loi et la pratique draconienne des tribunaux n'ont eu d'autre résultat que d'inciter le personnel à recourir à la tactique italienne de la « grève perlée », c'est-à-dire à appliquer minutieusement les règlements avec une lenteur telle que l'exploitation ne peut plus se faire normalement. Le gouvernement n'a pas hésité, après avoir cédé une ou deux fois, à menacer de la révocation tous les employés qui se livraient à ces manœuvres. En Hongrie, on est allé plus loin. Une loi de 1898 punit de 60 jours de prison tout ouvrier qui, après s'être engagé à exécuter un travail, refuse de le faire ou commet des malfaçons volontaires ou des actes de sabotage.

En Italie, la loi de 1907 a attribué le caractère de fonctionnaires publics à tous les employés des chemins de fer de l'Etat. Ils tombent donc sous le coup de l'amende de 3000 liras dont les articles 168 et 181 du code pénal frappent les fonctionnaires qui abandonnent leur service par action concertée. Ils doivent en outre être révoqués et remplacés. Il est vrai que la loi autorise le directeur-général à substituer à la révocation une peine moins sévère, — ce qui permet les accommodements.

Le gouvernement n'en paraît pas moins décidé à faire exécuter la loi dans toute sa rigueur. En février 1913, un syndicat ayant engagé par circulaire les ouvriers des dépôts à ralentir le travail à titre de protestation, le ministre des travaux publics a déclaré à la Chambre que tous les ouvriers qui donneraient suite à l'invitation du

syndicat seraient immédiatement remplacés. L'avertissement a suffi.

Les lois répressives sont difficilement applicables lorsqu'on se trouve en présence d'une corporation de milliers d'agents quittant simultanément le travail.

Certains Etats imposent aux agents des services publics un délai d'avertissement de huit ou quinze jours, avant l'expiration duquel il leur est interdit d'abandonner le travail. Ce système est en vigueur au Canada, aux Etats-Unis, en Australie, en Espagne et en Portugal. Il est généralement complété par l'institution d'offices de conciliation et d'arbitrage.

Le recours facultatif à une procédure de conciliation existe en France depuis 1892 et en Angleterre depuis 1896. En Allemagne, les conseils des prudhommes peuvent, à la demande des parties, se former en comités pour résoudre les conflits du travail. En Suède depuis 1906, la loi a confié à un fonctionnaire spécial le rôle de médiateur lorsque les comités de conciliation font défaut.

Le gouvernement espagnol a suivi l'exemple donné par le ministère Briand. La loi de 1909 n'interdit pas les grèves ou les lock-outs dans les services d'utilité publique, mais on doit en faire la déclaration à l'autorité huit jours à l'avance, sous peine d'emprisonnement. C'est parce que cette législation s'est montrée insuffisante qu'en 1911 M. Canalejas soumit aux Cortès un projet aux termes duquel le ministre aurait le droit d'approbation des règlements des Compagnies et pourrait les modifier sur l'avis d'une commission dans laquelle siègeraient deux conseillers ouvriers de l'Institut de réformes sociales. Le personnel serait admis à contrôler la ges-

tion des caisses de retraite. Des juntes mixtes statueraient sur les conflits professionnels d'ordre collectif ou individuel. Leurs décisions auraient un caractère obligatoire. En cas de désaccord entre les représentants des deux parties, la solution du différend serait confiée à un tribunal arbitral dont les jugements auraient force de loi. Les agents qui auraient causé une interruption du service seraient destitués, et le sabotage puni de la prison ou même de la reclusion.

Ce projet ne donna satisfaction à personne, mais il a engagé les Compagnies à faire des concessions. Elles ont augmenté les traitements et les versements aux caisses de retraite. Il faut reconnaître qu'un relèvement des salaires était plus que justifié, car les cheminots espagnols comptent parmi les plus mal payés du monde, bien que la vie soit aussi chère en Espagne qu'ailleurs. Ils sont maintenant syndiqués pour la plupart, et leur attitude fait prévoir de prochaines revendications.

Voici un aperçu des grèves qui ont éclaté sur les réseaux européens depuis 1897 :

1897. Zurich. Grève du Nord-Est.

1903. Amsterdam. Grève de sympathie en faveur des ouvriers du port.

1904. Italie. « Grève perlée. » Obstruction, résistance passive, manipulations conformes aux règlements (?), mais exécutées avec une savante lenteur.

1905. Autriche. Grève sur les lignes de l'Etat.

1910. France. Grève du 11 au 18 octobre, qui devait être générale, mais n'atteignit que le Nord et l'Ouest-Etat. Actes de sabotage. Attentats à la sécurité des trains. Mesures énergiques du gouvernement ; militarisation des agents.

1911. Angleterre. Grève générale du 7 au 20 août, à

laquelle prennent part 250.000 agents. Conciliation ensuite d'intervention du gouvernement.

1912. Espagne. Grève des lignes de Madrid à Saragosse, du 29 septembre au 7 octobre.

En Angleterre, les syndicats ne cessent de fomenter l'agitation dans le personnel pour rompre l'arrangement de 1911, et la grève générale n'est jamais qu'ajournée. Au commencement de 1913, elle a risqué d'éclater par suite du renvoi injustifié d'un employé, qui a dû être réintégré dans son poste sous la pression de l'opinion publique. Le danger s'est encore aggravé depuis la fusion des syndicats, en mars 1913. La nouvelle fédération compte plus de 200 000 membres, et les statuts donnent au comité le droit de proclamer la grève sans recourir, comme précédemment, au referendum des affiliés. Il est bien rare qu'un comité armé de pareils pouvoirs résiste à la tentation d'en user. On l'a vu à Zurich en 1897.

Les grèves ont été très nombreuses en Amérique, mais il serait oiseux de les énumérer. En Argentine, l'interruption du service des chemins de fer en 1911 a amené le dépôt d'un projet de loi copié sur le modèle espagnol, avec délai d'avertissement de 15 jours et comité d'arbitrage. Aux Etats-Unis, la loi Erdmann contient une disposition analogue : en cas de conflit dans l'industrie des chemins de fer, elle oblige les intéressés à continuer le travail pendant 30 jours pour donner le temps aux arbitres de rendre leur sentence. En Australie, on n'a pas reculé devant l'introduction de l'arbitrage obligatoire. La grève est devenue un délit. La loi est observée parce que tous les ouvriers australiens sont syndiqués et obéissent aux comités. La grève n'a d'ailleurs plus de raison d'être dans la Nouvelle-Galles du Sud, où l'autorité a la compétence d'établir toutes

les conditions du travail. Elle peut, en effet, nommer des commissions qui fixent le taux minimum des salaires, déterminent la durée du travail, etc.

L'arbitrage obligatoire semble donc avoir réussi en Australie. Dans toutes les industries « enregistrées », c'est-à-dire où patrons et ouvriers sont syndiqués, les différends sont soumis à des comités mixtes, et en cas de non-conciliation, à une cour suprême de trois membres, dont le surarbitre est désigné par le gouvernement.

Depuis 1910, le Danemark a suivi l'exemple de l'Australie, en ajoutant des sanctions pénales aux pouvoirs des cours d'arbitrage.

En Suisse, la loi genevoise du 26 mars 1904 sur les conflits collectifs semble s'être inspirée de la législation australienne, mais elle s'en est tenue à un « essai de conciliation obligatoire. » En pratique, elle n'a donné aucun résultat. A Zurich, le gouvernement a proposé en 1912 au Grand-Conseil d'établir un bureau permanent pour régler les différends collectifs.

Le recours obligatoire à l'arbitrage a été introduit en 1907 au Canada par la loi Lemieux, qui concerne tous les services publics. Le système de cette loi est le suivant : en cas de conflit imminent, un comité de trois membres, dont deux nommés par les parties et le troisième par le ministre du travail, s'efforce d'obtenir une solution de conciliation, et rédige une « recommandation » pour l'exécution de laquelle on s'en remet à la pression de l'opinion publique. Ce sont donc plutôt des médiateurs que des arbitres. La loi prévoit des peines sévères pour le cas où une grève serait déclarée avant la fin de la procédure d'arbitrage.

On assure que cette loi a eu de bons effets. Depuis sa mise en vigueur, il n'y aurait plus eu que deux grèves sé-

rieuses de chemins de fer au Canada, et un ancien ministre du travail de ce pays, l'honorable Mackenzie King, affirme qu'elles n'auraient pas eu lieu si les ouvriers avaient connu la loi. Aujourd'hui personne ne songerait plus à l'abroger. Le gouvernement conservateur qui a remplacé le ministère libéral de 1907 s'est placé sur le même terrain que ses devanciers. Les Compagnies sont unanimes à l'approuver, et quant aux employés, ils s'en sont déclarés satisfaits depuis qu'en 1910 un amendement a admis la déclaration légale de grève par leurs syndicats au lieu du referendum précédemment exigé.

Au Canada, dit M. Mackenzie King, on compte plus sur la publicité que sur les pénalités. On attend de l'amour-propre des travailleurs et de l'influence de leur entourage qu'ils se prêtent à des transactions que les comités mixtes s'efforcent d'ailleurs de rendre aussi équitables que possibles. C'est, en somme, l'appel à l'opinion qui est le principe de la loi canadienne. L'efficacité de ce moyen dépendra évidemment, dans les divers pays, du degré de culture des masses.

Est-ce la loi Lemieux qui a inspiré au gouvernement des Etats-Unis son projet de convention universelle, déjà accepté en principe par l'Angleterre, la France, la Russie et l'Italie, qui établit un délai obligatoire en cas de conflit international et évite par des commissions permanentes d'enquête l'explosion immédiate des hostilités ? Ce serait une nouvelle « trêve de Dieu. » On comprend qu'en obligeant patrons et ouvriers à réfléchir et à écouter des conseils désintéressés, on puisse arrêter une grève à ses débuts. Obtiendra-t-on le même accueil des états-majors, dont un délai de réflexion peut favoriser ou contrarier les plans de mobilisation ?

Si l'arbitrage a réussi au Canada, c'est peut-être aussi

parce que les Compagnies de chemins de fer sont sur un pied d'égalité avec leurs agents. Elles ont, en effet, le droit de déclarer le lock-out, tandis que les administrations des réseaux européens ne peuvent interrompre leur exploitation sous aucun prétexte. Il en résulte que les sentences arbitrales auraient en Europe un caractère obligatoire pour les administrations et facultatif pour leurs employés. Les arbitres, sûrs de la soumission d'une des parties, s'attacheraient à contenter l'autre, et l'on irait de marchandages en marchandages, de sorte que, selon le mot de M. Heurteau, directeur de l'Orléans, « l'institution destinée à prévenir les conflits aurait pour résultat le plus clair de les aggraver. » Ce serait la solution naïvement léonine de la « pragmatique » de M. Sourbeck, qui posait en principe que le personnel avait toujours raison.

La création des comités de conciliation et d'arbitrage est combattue par les motifs les plus divers.

Les socialistes n'admettent pas que les agents nomment leurs représentants, sous prétexte que les patrons auront toujours barre sur eux. Ils voudraient réserver ce droit aux syndicats, ce qui équivaldrait à établir le syndicat obligatoire.

Les administrations déclarent qu'il est superflu de légiférer sur ce point, puisqu'elles acceptent toutes le principe des comités mixtes, sous la forme de conférences avec les délégués de leurs employés. Elles ne veulent pas d'un comité permanent, qui donnerait à toutes les difficultés les apparences d'un commencement de conflit. Elles sont résolument opposées à l'arbitrage obligatoire, qui équivaldrait pour elles à une mise sous tutelle.

Les juristes repoussent une loi d'exception, spéciale à

une profession déterminée. Si elle était applicable à toutes les industries qui revêtent le caractère de service public, il faudrait pour la justifier la baser sur l'interdiction de la grève.

La législation suisse sur cette matière est encore à l'état embryonnaire. L'article 12 de la loi sur le rachat se borne à déclarer que le personnel des C.F.F. est soumis aux lois qui régissent les fonctionnaires de la Confédération, mais ces lois datent d'une époque où ceux-ci se comptaient par centaines, et où rien ne faisait prévoir qu'ils pourraient un jour s'embrigader dans des associations qui émettraient la prétention de traiter avec l'État de puissance à puissance.

L'article 66 du règlement d'exécution statue que « lorsque, de propos délibéré ou par négligence, les employés des C.F.F. ne remplissent pas leurs devoirs, l'autorité dont ils dépendent peut, sauf recours, les suspendre provisoirement en leur retirant leur traitement, leur infliger une amende ou leur adresser un avertissement. Ils peuvent être tenus de réparer le dommage qui résulterait de leurs manquements au service. »

Cette disposition, combinée avec les articles 33 et 43 des « Prescriptions générales de service », permet d'infliger des peines disciplinaires en cas de grève ou de sabotage. L'administration des C.F.F. a eu l'occasion de l'appliquer dans toute sa rigueur en 1912. Une grève générale de 24 heures ayant éclaté à Zurich, le 12 juillet, le travail fut suspendu toute la journée dans les ateliers, bien que le personnel se fût prononcé contre la grève. Les ouvriers s'étaient présentés le matin, à l'heure réglementaire, mais ils étaient repartis, parce que des grévistes d'autres entreprises gardaient les entrées. A la

suite d'une enquête, quatre ouvriers qui avaient cherché à détourner leurs camarades de la reprise du travail furent congédiés.

La jurisprudence place les chemins de fer suisses dans une situation embarrassante en cas de grève. Un jugement du Tribunal fédéral rendu à l'occasion de celle de Zurich en 1897 a déclaré que la grève ne constitue pas un cas de force majeure (affaire Bianchi, arrêt du 14 juillet 1900). Au cours de cette grève, un négociant avait reçu un wagon de légumes avec un retard d'un jour. Il réclamait de ce chef une indemnité. Le Nord-Est invoquait la force majeure et le fait que le Conseil fédéral lui avait accordé un délai supplémentaire de deux jours. Le Tribunal fédéral ne retint que ce dernier motif, en constatant que la Convention de Berne donne à chaque Etat le droit d'accorder des délais supplémentaires « dans les époques de trafic extraordinaire. » Le règlement de transport attribue cette compétence au Conseil fédéral, et la logique veut que son arrêté s'applique aux contrats conclus avant la publication aussi bien qu'à ceux qui ont été passés depuis le moment où la prolongation de délai a été connue de l'expéditeur et du destinataire. L'expéditeur n'en a pas moins un droit acquis par le fait de la conclusion du contrat de transport : il peut donc exiger la livraison de la marchandise en temps prescrit. D'autre part, le chemin de fer ne peut pas invoquer l'article 39 de la Convention de Berne et prouver que le retard provient d'une circonstance indépendante de sa volonté et de son fait, car l'article 29 le rend responsable des actes de ses agents.

Donc : 1^o la grève ne constitue pas un cas de force majeure, parce que les chemins de fer sont responsables de leurs agents ; 2^o le Conseil fédéral a agi dans les

limites de sa compétence et son arrêté a un effet rétro-actif, mais il a violé les droits acquis du demandeur.

Ce jugement un peu alambiqué semble avoir pour conclusion d'inviter le Conseil fédéral à ne plus accorder de prolongation de délai en cas de grève. Il aurait besoin d'être confirmé ou modifié par un nouvel arrêt, d'autant plus que les deux textes de l'article 39 de la Convention de Berne ne concordent pas. Tandis que le texte français vise des « époques de trafic extraordinaire », le texte allemand dit : *Aussergewöhnliche Verkehrsverhältnisse*, — ce qui n'est pas la même chose.

Malgré les tâtonnements de la législation dans cette matière délicate, il est évident qu'en tous pays on s'accorde à considérer la grève des employés de chemins de fer comme un acte illicite. Les agents des services socialisés sont des fonctionnaires, et ils ont une situation privilégiée vis-à-vis des employés de l'industrie libre. Les conditions de leur travail et le taux de leurs salaires sont garantis par la puissance publique. Ils n'ont pas à craindre le chômage. Lorsqu'ils se mettent en grève, ils ne se bornent pas à se croiser les bras, « ils prennent en quelque sorte en gage, par l'arrêt du service, tantôt la fonction publique dont ils sont investis, tantôt l'outillage public affecté au service dans lequel ils sont employés, et qui sont institués pour l'avantage de tous et non pour leur utilité particulière. » (Exposé des motifs du projet Briand). Ils n'ont pas non plus en face d'eux des patrons armés de la faculté de lock-out, parce que, dans les industries publiques, la production ne peut pas s'arrêter. Ce n'est d'ailleurs pas une ou quelques catégories de consommateurs qui ressentent le contre-coup de ces grèves, mais la nation tout entière.

Le ministère Briand reconnaissait qu'un triple devoir

s'impose aux pouvoirs publics : donner au personnel un statut qui définisse et garantisse ses droits ; organiser la procédure d'arbitrage qui doit remplacer la grève, et enfin sanctionner cette procédure en déclarant que là où elle se pratique, l'action corporative cesse de pouvoir s'exercer librement par la grève, et en prévoyant des pénalités pour les récalcitrants.

L'arbitrage remplaçant la lutte et accepté sans restriction mentale par les deux partis, c'est un idéal dont il faut espérer qu'on se rapprochera toujours davantage sur le terrain économique comme sur le terrain politique et international ; mais en attendant l'avènement de cet âge d'or, on a cherché bien des combinaisons en vue de rendre la grève inutile et de donner satisfaction au personnel sans compromettre les intérêts des chemins de fer. La participation aux bénéfices a de nombreux partisans ; mais bien que la Compagnie du Jura-Simplon ait essayé il y a vingt ans de l'introduire sous le titre modeste de gratifications proportionnelles aux recettes, la formule applicable aux voies ferrées n'est pas encore trouvée, car on ne peut guère qualifier ainsi les diverses primes d'économie accordées à des agents qui ne tardent pas à les considérer comme partie intégrante de leurs salaires, au même titre que les indemnités kilométriques, etc.

M. Harrison, président du « Chicago-Louisville Ry », croit cependant avoir fixé la formule définitive dans un système de « coopération industrielle », dont il a récemment proposé l'application aux chemins de fer. Selon lui, l'élévation des salaires peut avoir de fâcheuses conséquences, d'abord en compromettant l'équilibre financier des entreprises, ensuite « en amenant les petits commerçants qui forment la majorité des expéditeurs ou

destinataires à la conviction que les tarifs pourraient être moins élevés si l'on en finissait avec les majorations de traitements. » Pour y remédier, M. Harrison voudrait établir un barème des salaires, en calculant le rapport des traitements aux recettes d'exploitation, et en appliquant ce coefficient aux recettes de l'exercice en cours pour déterminer la somme à affecter à la rémunération du personnel. La répartition entre les différentes catégories se ferait sur une base déterminée, et chaque agent participerait à la somme affectée à son groupe dans la proportion de ses services, calculée d'après des unités convenues. De cette façon, les salaires augmenteraient et diminueraient automatiquement avec les recettes ; le personnel serait ainsi intéressé à la prospérité de l'entreprise, et l'émulation féconde qui en résulterait ne pourrait pas manquer de perfectionner continuellement le service.

Le système de M. Harrison éviterait-il les écueils auxquels se sont heurtées jusqu'ici les coopératives de production ? — Il serait téméraire de l'affirmer avant que l'expérience ait prononcé. La répartition ne serait-elle pas une source de conflits ? La main-d'œuvre ne récriminerait-elle pas contre la part attribuée aux organes de direction ?

Ces questions se posent d'une manière plus pressante encore pour le plan de coopérative ferroviaire que caressent les cheminots italiens. Ce projet va plus loin que celui de M. Harrison, dont il n'est peut-être que l'expression — si l'on peut dire — démocratisée, et telle que peut la concevoir un représentant de la main-d'œuvre. Sans se laisser arrêter par l'insuccès retentissant des tentatives de la verrerie d'Albi et de la « Mine aux mineurs », le personnel des chemins de fer d'État italiens

a réclamé « *le ferrovie ai ferrovieri.* » Cette proposition a été faite et motivée par M. Nicola Trevisonno, l'un des chefs du syndicat des *ferrovieri*. C'était avant la promulgation de la loi Sacchi, qui leur a accordé de sérieux avantages. D'après ce projet, l'Etat remettrait ses lignes à l'Association du personnel contre un fermage raisonnable. Les agents recevraient un traitement modeste, mais ils se partageraient les bénéfices. Les tarifs devraient être soumis à l'approbation du gouvernement, qui défendrait ses intérêts par l'intermédiaire d'une commission de surveillance. Le fermage serait fixé pour dix ans, et pourrait être ensuite augmenté par des arbitres.

Un économiste connu, M. Einaudi, a soufflé sans pitié sur ces illusions. Ce serait, dit-il, revenir à la concession à une compagnie d'exploitation. L'offre des syndicalistes est virile, mais l'histoire du dix-neuvième siècle est remplie de cadavres de sociétés de production, et les chemins de fer sont la plus grande et la plus difficile des industries. Toutes les affaires industrielles qui réussissent sont dans la main d'un homme. C'est impossible pour une société coopérative de 140 000 membres, et même pour 20 000 ou 10 000. L'envie démocratique l'userait en peu de temps. Les organes inférieurs ne comprendront jamais que certains agents sont trop payés à 2000 fr., tandis qu'un directeur-général habile mérite plus de 20 000 fr. Comment se formerait le personnel supérieur? Par avancement et par concours, soit! Mais qui choisirait les directeurs? — Le suffrage de tous. — Comment maintiendraient-ils la discipline? — On nommera des courtisans de la foule.

On ne peut pas parler de part aux bénéfices en Italie, où chaque exercice se clôt encore par un déficit de quel-

ques dizaines de millions; mais, à supposer un bénéfice net, comment le partager? — Par une prime de $x\%$ sur le traitement? — 5 ou 10% sont trop peu pour éperonner les gens. — Par des récompenses ou des primes d'économie? — C'est inacceptable pour les démocrates des syndicats. Ils sont au contraire adversaires du travail aux pièces et veulent fixer les salaires d'après la durée du travail. On arriverait plutôt à l'égalité de traitements.

En vertu de la loi du moindre effort, on ne s'appliquerait pas à augmenter les recettes par le travail; on rechercherait simplement les avancements et les augmentations. En dernière analyse, on ne paierait plus le fermage à l'Etat, qui se trouverait en face de 140 000 électeurs bien organisés, auxquels il serait difficile de résister. La fin de la chanson serait un relèvement des tarifs au profit des cheminots.

Quand il faudrait des capitaux, qui les fournirait? Qui supporterait les pertes?

— Ce bonhomme d'Etat, évidemment.

En présence de ces plans chimériques, on comprend qu'un écrivain italien ait pu comparer les syndicats de fonctionnaires aux barons féodaux qui découpaient le territoire national en centaines de petits Etats. (G. Mosca, *Feudalesimo funzionale*.) Les progrès économiques réalisés depuis un siècle—dit-il en résumé — ont eu pour effet de catégoriser les divers organes de la production. Au lieu des milliers de voituriers qui n'avaient aucun rapport entre eux, on a un énorme réseau de voies ferrées desservies par une classe spéciale facilement organisable, et dont tous les membres, du simple manœuvre au mécanicien, ont la conscience d'un intérêt commun. Il en a été de même pour la navigation, les

postes, télégraphes, les tramways et l'éclairage public ou privé des grandes villes. Les cellules se sont groupées et coordonnées selon la fonction qu'elles exercent, et toutes celles qui exercent la même fonction ont constitué un membre de l'organisme social. Or, le fait qu'en arrêtant une roue maîtresse, — comme les chemins de fer, — on paralyse toute l'horloge, c'est-à-dire le pays, est trop palpable pour échapper à ceux qui coopèrent à ce service. Lorsqu'une classe en arrive à constater qu'on ne peut rien sans elle, elle est bientôt portée à exagérer l'importance de son action. C'est ainsi que se forme un patriotisme de classe en antagonisme avec le patriotisme national. Et quand on voit les syndicats de fonctionnaires s'insurger contre la loi et traiter d'égal à égal avec les représentants des pouvoirs légitimes, il est évident que, sinon par le but, du moins par les moyens, leur action est identique à celle des anciens barons, qui s'appellent aujourd'hui ligues ouvrières et bourses du travail.

Si demain l'Etat collectiviste pouvait se réaliser, si tous devenaient salariés de l'Etat, les classes les mieux organisées, en l'absence de toute concurrence privée, s'attribueraient la part du lion et constitueraient le plus grand obstacle au libre fonctionnement des pouvoirs publics. Les socialistes, qui nient la propriété privée, ne s'aperçoivent pas qu'ils l'affirment sous une autre forme, celle du poste qu'occupe l'ouvrier dans l'usine ou l'employé dans un service public. C'est pourquoi dans une grève on proclame intangibles les postes abandonnés momentanément par les grévistes, et l'on crée le délit de « kroumirat », dont il est permis de punir les auteurs avec la « chaussette à clous. » Si le pouvoir ne réagit pas bientôt, c'est le signe qu'il existe des germes de décadence et de dissolution sociale et politique.

Le tableau est peut-être poussé au noir. Il n'en est pas moins vrai que cette tendance des fonctionnaires à considérer les services publics comme leur propriété privée est un des gros soucis de l'avenir. Quand tous les chemins de fer du monde seront nationalisés, il faudra bien trouver un contre-poids à l'omnipotence des syndicats et de leurs secrétaires. En Suisse, le peuple peut aujourd'hui dire aux cheminots : « Mes voies ne sont pas vos voies », — mais le pourra-t-il encore quand au monopole des voies ferrées et des autres moyens de transport et de communication s'ajouteront ceux qu'on voit poindre à l'horizon, — et que ce formidable engrenage sera dans les mains d'une fédération de syndicats qui disposera de la majorité du pays ? — Est-ce que nous ne retournons pas au règne de la force ? Dans la conception actuelle, l'Etat a la garde du bien public, mais à l'avenir qui gardera ce gardien ?

J. STOCKMAR.

LA MAISON DU SAGE

—•—
NOUVELLE
—•—

A Madame Alfred Millioud.

La maison est à la lisière du bois, comme la borne à l'angle du champ de seigle. Elle est basse, carrée et grise, sous les quatre pans égaux de son large toit de tuiles. Les murs font d'épaisses niches aux fenêtres cintrées, que protègent les barreaux rouillés. La galerie de bois met à son unique étage une ceinture qu'agrafe le petit escalier raide. Il y a dans le bas une chambre et une cuisine, en haut deux chambres qui ouvrent sur la galerie.

C'est ainsi que les tailleurs de pierre construisaient pour les riches marchands, il y a deux siècles, des rendez-vous de chasse plus durables que leurs belles maisons de Bourg. Le logis du forestier y était assuré, comme celui du garde-chasse. Derrière la maison, la grange et l'écurie, posées de biais le long du sentier, ferment le petit domaine, que protège du côté de bise l'épaule de la colline. Vers le lac les prairies descendent en paliers, avec les bois, les vergers et les métairies. Le mur rectiligne et bleu du Jura barre l'horizon. La forêt, du côté du le-

vant, se dresse comme une haie bien droite et bien feuillue. Une combe s'ouvre comme un parc dans la forêt, et prolonge le petit jardin, où ont poussé le houx, les sapins et les cèdres. Comme une touffe de chiendents ou de prêles autour d'une pierre, les arbres noirs serrent la maison dans leurs bras musculeux.

Longtemps elle est restée ainsi abandonnée. Seuls les garçons du pays la connaissaient. Parfois, faisant sauter les serrures, ils venaient dans les chambres vides danser avec leurs amis. Ils renouvelaient, avec plus de rudesse, les exploits que les bons alliés de Messieurs de Berne accomplissaient jadis au retour des chasses. Le propriétaire riche, indifférent au sort de cette maison solitaire, ne songeait point à la soustraire à ces rares orgies rustiques. Sous le soleil de midi, la maison aux volets disjoints ouvrait avec paresse ses yeux vides derrière les débris chassieux de ses vitres brisées.

C'est ainsi que Jérôme la vit, au gré d'une promenade indolente, où le poète cueille à travers champs les vieilles et sauvages images de la terre. Elle lui plut par cette solitude et cet abandon. Elle répondait comme un reflet dans un miroir à sa propre vie. Il approchait de ce tournant de la quarantaine, où l'homme hésite à recommencer une expérience des êtres et des choses qui n'a pas été heureuse. Si les uns se soumettent à leur destinée, et renoncent aux ambitions familiales, d'autres retournent avec plus d'âpreté à la mêlée. Jérôme avait toujours préféré à celle des hommes la compagnie de ses pensées. Il avait eu quelques amis, dont ses longs voyages et son humeur farouche l'avaient séparé. La vraie solitude était pour lui dans le bruit des conversations mondaines. Il n'aimait pas à s'aventurer dans ce moulin, où les idées les plus dures sont réduites en pâle

farine. La fortune médiocre que lui avaient laissée d'honnêtes parents, et qu'il n'avait point songé à augmenter par son industrie, l'avait préparé à la vie simple et retirée, à laquelle l'âge et son caractère le conviaient.

Il loua sans peine la maison des bois. Il y installa ses dieux lares, ses livres et sa pipe. Le poète est comme le soldat : il porte sur lui toute sa fortune. Ce lieu lui sembla propice pour son grand poème, *Le concile des dieux*, qu'il se flattait d'écrire depuis dix ans. Ce sont de ces projets pareils aux beaux nuages d'un soir d'été, qui ne se résolvent ni en orage, ni en pluie, mais qui passent majestueux dans le ciel de la pensée. Ils bercent l'amour-propre d'un poète d'un souffle frais et plus doux que l'espérance.

Il avait sous les yeux ses souvenirs ordonnés par le paysage. Le cèdre, au levant, évoquait le jardin qui enclôt le tombeau de Confucius et le temple de Salomon. A Rügen, il avait vu les hêtres de Freya, et le grand frêne Ygdrasill, dont le tronc forme l'axe du monde. Quand la faucille de la lune effleurait le gui, pareil à un nid de pie dans les hautes branches, il songeait aux druides et à Teutatés. Mais il aimait par-dessus tout le vallon, dont la courbe était moelleuse comme un bras de femme. C'est là que chantait la source de la fontaine. Quand le vol silencieux des brumes se levait, le soir, sur les herbes, et tissait le voile de Maïa, il attendait les fées imprécises et voluptueuses, nouant et dénouant leurs rondes, comme dans les prairies de Corot, couleur de saule. Il évoquait les hamadryades et les nymphes, et il songeait à son grand poème en composant de petites chansons.

Il y avait au fond de ce vallon une paroi de molasse, que les hêtres couronnaient de leurs racines chevelues,

parmi les lierres, les pervenches et les capillaires. Jérôme aurait voulu graver une pieuse invocation sur la pierre grise. D'autres mains l'avaient déjà entaillée. Avait-on voulu creuser là une chapelle ou une cave ? Jérôme hésitait entre ces deux explications, selon qu'il s'abandonnât à sa fantaisie érudite, ou à son observation positive.

Il peuplait ainsi de rêves charmants sa solitude.

Un soir, comme il lisait Virgile, on frappa à sa porte. Les visiteurs étaient rares à toute heure. Mais lorsque la fermière voisine avait apporté le pain, le lait, les œufs et les légumes pour le repas du soir, personne ne troublait jamais les longues veillées de Jérôme.

Il ouvrit sans impatience et sans mauvaise humeur. Il n'avait plus cette curiosité de la jeunesse pour qui toute nouveauté est une bonne fortune. Il n'était pas las non plus de ses semblables. A la demi-clarté maussade attardée dans le ciel, il vit un homme encore jeune qui levait son chapeau. Il le fit entrer quand l'inconnu eut demandé humblement du pain et un gîte. Les solitaires reconnaissent dans les traits de chaque passant le visage changeant de l'humanité. Et ils savent que les dieux viennent toujours aux hommes sous une forme humble.

L'étranger fut vite à l'aise lorsque Jérôme lui adressa la parole en pur piémontais. C'était un homme d'une trentaine d'années. Deux yeux de charbon trouaient un visage gris et fort maigre. Il portait l'habit de velours et le feutre de l'ouvrier italien. Une ceinture rouge dépassait son gilet. Et tout son bien était noué dans le mouchoir qu'il tenait à la main.

Jérôme s'excusa de n'avoir à lui donner qu'un peu de pain et de fromage avec une tasse de café. Une fourchée de paille lui servirait de couche dans le grenier.

L'homme s'accommoda avec bonne grâce d'une hospitalité médiocre, bien supérieure cependant à celle que lui avait offerte le couvert du bois ou l'auvent des granges.

Il jugea poli, en mâchant lentement le pain et le fromage, d'instruire de son passé son hôte qui ne l'en priait point. L'année avait été mauvaise ; il avait dû renoncer à son métier de peintre, pour faire le manœuvre. Le bâtiment ne marchait pas. La grève était venue, et la maladie. Elles avaient fondu ses dernières économies. Il n'avait pu les envoyer à sa femme qui l'attendait à Biela avec ses deux enfants. Peut-être y en aurait-il un troisième. On ne sait jamais, quand on part, la surprise du retour. Il fallait maintenant gagner de quoi payer le billet de troisième classe. Et tout cela était la faute de ces brigands de capitalistes.

Il exposa avec une tranquille franchise ses opinions anarchistes, en aidant Jérôme à laver la vaisselle.

Mais en passant dans la bibliothèque, car c'est ainsi que Jérôme nommait la chambre du bas, mangée par les livres, il s'écria :

— C'est beau, la science !

— Moins que vous ne croyez, répondit son hôte en lui offrant un cigare. Elle occupe dans nos maisons et dans nos vies une place bien inutile. Elle encombre.

Antonio ne releva point ce blasphème. Son regard s'était arrêté sur une statue, accroupie sur la cheminée, et exprimant par la roue de ses six bras le pouvoir, le commandement et le maintien de soi-même. Et au-dessous, dans le grès de la cheminée, une croix dont les quatre branches semblaient brisées, avait été gravée. Il n'osait point demander le nom de cette idole et la vertu magique de ce signe. Jérôme sourit de cette stupeur naïve.

— C'est Gautama. Il fut de son temps, et aux Indes, un de ces capitalistes que vous maudissez terriblement. Il fut même le fils d'un roi. Mais parce qu'il rencontra un jour la misère, la maladie et la mort, il renonça à sa vie de délices, à ses richesses et à sa femme pour vivre avec les pauvres. Il se fit le dernier des hommes, et c'est pour quoi il est honoré comme un dieu.

— C'était un brave homme, dit Antonio.

— Certes.

— Mais ce n'était qu'un moine, puisqu'il abandonna sa femme.

— N'avez-vous point quitté la vôtre pour gagner votre vie et la sienne ? Le salut de l'âme ne vaut-il pas un plus grand sacrifice ?

Antonio le regarda avec pitié :

— Alors vous croyez encore à ce que dit le curé ?

— Je crois tout ce que me disent les personnes respectables et sincères. Le doute et la critique sont une très grande perte de temps.

— C'est pour cela que vous avez là la sainte Vierge, dit Antonio en désignant du doigt un moulage d'Egine, au sourire ambigu.

— Elle fut vierge et sainte, mais pour d'autres que nous. C'est le visage même de la sagesse et vous la connaissez mieux sous le nom de Minerve.

Antonio connaissait, en effet, cette Minerve qu'il avait autrefois sculptée au fronton d'un conservatoire de province, où d'ailleurs elle était peu respectée. Il dit :

— Voilà beaucoup de dieux.

— Le peuple des Indes, qui fut le plus religieux, en reconnaissait bien davantage puisqu'il est dit : « Trois cent trois mille trente et neuf dieux ont adoré Agni. »

Antonio conclut avec irritation et d'une voix farouche :

— Aujourd'hui, c'est bien plus simple. Il n'y en a plus du tout.

Jérôme le fit asseoir près du feu, et relevant un tison qui avait roulé, il alluma sa pipe en disant :

— C'est un avis que j'ai déjà entendu prononcer par d'autres. Mais ils n'ont pu m'en fournir la preuve. Et je pense toujours, comme ces pieux Hindous, que Dieu est la réalité des réalités.

Si les convictions de l'ouvrier furent un peu ébranlées, il n'en laissa rien voir.

— Moi, quand j'ai de l'argent dans ma poche, j'ai le bon Dieu. Quand je n'ai rien, c'est le diable.

— Voilà une image populaire qui a de l'énergie. C'est bien cela. Sans Dieu, la vie est une poche percée et un enfer, car le cœur de l'homme a aussi horreur du vide. Alors, il met à la place n'importe quoi.

— Le seigneur est trop savant pour moi, dit Antonio, les pauvres gens sont trop malheureux pour penser.

Jérôme lui répliqua avec douceur que le malheur est le principe de la réflexion. Pourvu que les tailleurs de pierre accomplissent avec soin leur tâche, il importe peu qu'ils sachent et qu'ils comprennent le plan de l'architecte. Et ils restèrent jusque fort avant dans la nuit à parler des choses humaines et divines qui seront toujours l'amusement et l'édification de tous les hommes.

Cette conversation rapprocha beaucoup les deux solitaires. Ils étaient presque camarades lorsqu'ils gagnèrent chacun sa couche.

Antonio avait déclaré qu'il était peu décent pour la demeure d'un seigneur docteur d'avoir des plafonds blanchis à la chaux. Jérôme engagea le peintre à suivre son génie et celui de sa race, en emplissant cette blan-

cheur cellulaire d'arabesques et de fleurs. Il paierait volontiers ce travail d'un prix qu'ils fixèrent ensemble. Antonio accepta avec bonne grâce, car il vit dans l'exercice de son art l'excuse d'une hospitalité savante et son gagne-pain. Il descendit à la ville acheter avec l'argent de Jérôme des couleurs et des pinceaux. Le même après-midi, il se mettait à l'œuvre en chantant.

Jérôme lui avait dit :

— L'art doit être libre comme l'amour. La volonté ne commande point au sentiment, ou elle se trompe. C'est un mariage et non une tyrannie. Fais à ton idée et selon ton cœur. Et ce sera très bien.

Cela fut vraiment très bien. Antonio fleurit d'abord la cuisine de lys florentins et de volubilis qui s'enroulaient à des arceaux d'osier. Lorsque le pinceau avait par maladresse taché d'une impureté le beau ciel italien, une hirondelle bien vite emportait le dommage. Jérôme, levant la tête, disait en fumant sa pipe sur le seuil de sa porte :

— La vie est assez pareille à cette blanche surface que tu couvres. A nous de l'égayer des belles couleurs que nous fournissent l'expérience quotidienne et la science acquise. Alors les nuances disparates s'harmonisent comme des notes de musique. Le sage est le vrai artiste du bonheur.

Antonio ne s'arrêtait point dans son ouvrage, et il haussait à peine les épaules. Il souriait amèrement.

— Tout le monde ne peut pas se payer des couleurs fines.

— Apprends ceci, si ton maître ne te l'a pas enseigné. Ce n'est point la richesse des couleurs qui leur donne leur valeur, mais leurs rapports. Avec du rouge et du noir, les potiers d'Athènes ont retracé toute la splendeur

de leur ville. Avec du deuil, avec du sang, les plus belles vies sont écrites. Par le pouvoir des sept couleurs, tu renouvelles à ton gré les aspects infinis de la création.

Antonio s'excusa en s'essuyant le front :

— Je le voudrais, seigneur docteur, mais ne le puis.

— Ainsi parle l'artisan qui respecte son art. Son intention, mieux que son adresse, loue l'excellence de son âme. Et l'âme, c'est tout. Ton ouvrage me plaît, Antonio.

Ce pur éloge satisfit entièrement le peintre. Mais à l'heure du repas, il révéla son art mineur de cuisinier. Il triompha devant l'âtre en tournant une polenta dorée et en laissant gonfler le macaroni généreux dans le jus d'une tomate. Lorsqu'il s'assit avec Jérôme devant le plat fumant, il prit place avec dignité, tel Raphaël à la table du pape.

Jérôme assaisonna le repas de quelques doctes pensées.

— Au commencement, il n'y avait rien ; car le monde était entouré par la faim, et la faim, c'est la mort.

— Cela est bien vrai, dit Antonio. La faim est bien dure et je l'ai souvent connue.

— Ainsi que tes maîtres, Epicure avait coutume de dire que la racine et le plaisir de tout bien, c'est le plaisir du ventre. Et il ajoutait que des choses sages et excellentes ont relation avec ce plaisir.

Antonio hocha la tête, la bouche pleine.

— Il est vrai qu'Epictète, dont la doctrine fut plus âpre, disait en manière de protestation : « S'arrêter complaisamment aux questions naturelles, faire du manger et du boire l'essentiel de la vie est toujours l'indice d'une nature ordinaire. » Ainsi la sagesse humaine souffle le chaud et le froid sur le même plat, selon la nature de son palais et de son estomac.

Au dessert, composé d'un reste de fromage, Antonio demanda à son hôte pourquoi il ne songeait pas à prendre femme, comme lui-même. A côté de charges certaines, le mariage a aussi des plaisirs, et lorsque la maison serait peinte, il ne manquerait rien à une dame dans le logis de Jérôme.

— Mon patron, comme le tien, s'est retiré au désert. Sans doute, tu as montré moins de résistance à la tentation. Mais ce n'était point écrit dans mon livre, puisque la page est tournée.

Antonio chercha quelque bon argument dans sa courte sagesse. Il dit, sans envie :

— Vous n'êtes pas très vieux. Vous avez de la santé et de l'argent. Vous pouvez vous payer une femme et trois enfants.

Jérôme sourit gravement :

— Le livre de sagesse assigne cinq buts au désir de l'homme : la personnalité, la femme, la progéniture, la richesse et l'œuvre. C'est pourquoi tu accomplis cinq fois le sacrifice. Mais je n'ai point atteint au renoncement suprême, puisque je poursuis le plus noble et le plus vain des désirs. Mais tu t'arrêtes aux degrés inférieurs.

Antonio ne douta plus de la folie de son hôte, folie fort douce à la vérité, puisqu'elle était accueillante et familière. Il ne songea pas un instant que ses propres doctrines, pour être brutales et pratiques, étaient peut-être plus éloignées de la rigoureuse observation des effets et des causes. La variété des points de vue renouvelait indéfiniment les aspects de l'univers.

Il se trouva plus à l'aise, lorsque Jérôme lui fit, au coin du feu, une lecture de la *Mandragore*. Il ne savait ce qu'il y avait de plus à louer, de la malice de la

femme ou de celle de Machiavel. Cette plaisante aventure conjugale réveilla le souvenir de quelques expériences personnelles. Il les dit ingénument en les attribuant au gendarme de sa petite ville. De la sorte la nuit fut raccourcie par un rire cordial. Et comme les vendeuses d'œufs se rendent à la foire, ils s'acheminaient en devisant vers le sommeil.

Après la cuisine, ce fut le tour de la bibliothèque. Une guirlande de roses et de pivoines s'arrondit avec magnificence au-dessus des livres vénérables. Elle donna à la chambre une constante apparence de fête patronale. Lorsqu'elle fut achevée, Antonio demanda une légère avance. Il voulait envoyer par la poste un peu d'argent à Biela, car le besoin s'en devait faire sentir. Jérôme lui accorda la somme avec générosité, et le peintre descendit en ville pour mettre son mandat.

Il ne rentra que fort tard dans la nuit. Jérôme fut réveillé par des pas lourds, des refrains immodestes et d'horribles invocations à la Madone.

Il ne parla point le lendemain, à Antonio, d'une conduite trop facile à deviner. Il s'en alla dans les bois porter une mélancolie assez semblable à celle des feuilles. L'homme pas plus que l'arbre ne s'explique ses saisons intérieures.

Il avait rencontré, la veille, une jeune fille blonde aux yeux foncés. Il l'avait saluée, car ils avaient échangé le printemps passé, chez des amis communs, quelques paroles insignifiantes, et un regard qui l'était moins. Il n'avait pas recherché cette précieuse connaissance, ni espéré qu'elle l'y encourageât. Mais il avait bien remarqué qu'elle s'était retournée sur la route. Son nom était Véronique.

Ce fut Antonio qui rompit le silence, après un souper

frugal. Il n'avait osé résister ni à des camarades, ni à quelques bouteilles de ce vin aigre dont on ne se défie pas assez. Il n'avait plus l'habitude. L'argent n'était pas parti pour Biela.

— Oui, Antonio, dit Jérôme avec un soupir, nous nous efforçons d'oublier la misère et la monotonie d'une vie sans gloire. L'ivresse des livres n'est point si différente de celle que nous donne le vin. Elle a moins de brusquerie et d'éclat. Elle n'en agit qu'avec plus de perfidie. Elle nous détourne de l'objet véritable de nos méditations, qui devrait être notre destinée et la mort.

Antonio protesta avec indignation. Son bon sens, en désavouant sa propre faiblesse, se révoltait contre toute philosophie.

— La mort n'est point ce que tu crois, Antonio. C'est elle qui nous ouvre l'espace illimité où l'âme jouit de cette liberté que tu vantes. Sans doute c'est une haie épineuse, que l'on franchit avec un douloureux déchirement. La vieillesse la redoute plus que l'âme impatiente du jeune homme, parce qu'elle a moins de force. Elle recule devant ce grand effort. Mais quelle joie de se mêler à l'éternelle vibration des atomes, comme tu vois cette étincelle se marier à la flamme.

— Quand un chien crève, on l'enterre, et tout est dit, riposta le peintre.

— Le penses-tu vraiment ? N'as-tu pas eu des parents, des amis que tu pleures ?

— Je n'ai pas connu ma mère, et on a rapporté un soir mon père, la tête fracassée par un coup de mine. Les prières nous ont coûté cher, et je ne sais plus où est la tombe. Tout ce qu'on raconte, c'est des mensonges.

— Qu'en sais-tu ?

— C'est ce qu'enseignent tous les savants.

— Quels savants ?

— Je ne me souviens pas de leurs noms. Mais une chose est certaine, c'est que l'on ne sait rien. Alors ?

— Précisément, le champ reste ouvert aux plus douces espérances. Et à toute époque, des cœurs excellents nous ont donné des explications belles et consolantes. Il n'est pas de poésie plus profonde. Ton esprit se trouve-t-il offensé par l'idée que tu seras un jour la plus haute feuille du peuplier, ou l'oiseau qui siffle sur le toit, ou un cheval de guerre, un conquérant ou un millionnaire ?

— Ce sont des rêves que font les petits enfants.

— Ils sont plus près de la nature. Et leurs songes innocents sont peut-être une très vieille science. Ils se souviennent quand on croit qu'ils inventent.

Antonio tira de son cigare, noir comme un sarment, une vigoureuse bouffée. Il en considéra la fumée qui se dissipait pareille à ces vaines paroles.

— La vie, dit Jérôme, est analogue à ce plaisir que te procure ce médiocre cigare. Un peu de feu, un peu de fumée, et un goût âcre sur la langue. Diras-tu, parce que ces molécules se sont évanouies comme une ride sur l'eau, qu'elles n'ont point existé et n'existent plus ?

— Le seigneur docteur m'excusera, répliqua Antonio d'une voix bourrue, mais j'ai un grand mal de tête.

Et il monta se coucher.

Jérôme ne précisa pas les causes de ce malaise et poursuivit seul ses réflexions moroses.

Lorsque la maison fut peinte du haut en bas, la forêt commença à rougir. Antonio parla de départ. Jérôme ne voulut exercer aucune contrainte, mais ils avaient

pris tous deux l'habitude de cette existence unie. Quand le peintre exprima son désir, il était assis devant la porte avec Jérôme, considérant les hêtres dans leur gloire, sous le soleil couchant.

— Les beaux jours ne sont pas encore finis, et rien ne presse, dit Jérôme. Tu pourras exercer ton art en peignant ici une fausse fenêtre.

Antonio vit bien qu'il plaisantait. Le désir de s'en aller le tenait comme les hirondelles. Mais il réservait pour la fin un travail dont il se décida à parler :

— Puisque mon ouvrage vous a satisfait, et je n'en demanderai pas un prix plus élevé, je voudrais laisser ici un souvenir d'Antonio, mais un présent pour la bonne hospitalité.

— Ton souvenir n'est-il pas écrit en belles lettres fleuries, sur toutes ces parois de ma maison que tu jugeas dignes de ton pinceau ?

— Il y a là, dans le bois, ce beau mur de pierre molle, où je voudrais, si cela vous agréait, tailler une grande figure. Je suis habile aussi dans le métier de sculpteur.

— Je ne doute pas que tu ne sois aussi l'émule de Michel-Ange, artiste italien, comme toi, mais toscan. Mais à quel patron vas-tu vouer le vallon des nymphes ?

— C'est une figure à mon idée. Cette nuit, j'ai rêvé d'un numéro qui me portera bonheur, en rentrant, à la loterie. C'est le Seigneur lui-même qui me l'a révélé. Alors j'ai pensé que la figure du Seigneur Jésus, pour qui vous avez tant d'affection, serait comme chez lui dans cette chapelle de verdure.

— Voilà une entreprise très louable. Elle t'honore autant par sa difficulté technique que par le sentiment

pieux qui te l'inspire. Je te verrai à l'œuvre avec grand plaisir. Mais il serait bon de choisir tes outils et de dresser un échafaudage.

— Ne vous mettez point en peine. J'ai tout ce qu'il me faut.

Il dédaigna toute installation compliquée. Simple-
ment, il attacha autour de ses reins une corde solide
qu'il noua au tronc d'un hêtre. Se laissant couler, il
pendit devant la paroi comme l'araignée à son fil. D'un
ciseau vigoureux, il attaqua le grès friable, et sans
esquisse préalable, il dessina à grands traits la figure
divine. Il hésita à montrer la Passion de la croix, et il
jugea plus séant de figurer le Sauveur élevant les deux
mains dans un geste de bénédiction. Jérôme, étendu
près de la source, l'encourageait dans son travail. Malgré
la fraîcheur de l'automne, Antonio avait retiré sa veste,
et retroussé les manches d'une chemise assez sale.

La belle ardeur de l'esquisse fut un peu refroidie par
ces difficultés de mise en place que connaissent tous les
artistes. La forme d'un corps allongé et d'une tête trop
grosse se dégageaient de la muraille lorsqu'Antonio pria
instamment Jérôme de le retirer de sa position incom-
mode. Il fut hissé, comme le mineur ou le dénicheur
d'aigles, le long de la pierre qui rabota ses coudes. Et
lorsqu'il contempla son œuvre, il n'en fut point satis-
fait.

Cette soirée se passa à feuilleter de grands volumes,
où les peintres et les sculpteurs de toute époque ont re-
présenté notre Sauveur. Le beau Dieu d'Amiens fut
pour Jérôme le sujet d'une dissertation enthousiaste. Et
il lut aussi à l'artiste abattu quelques fortes pages
d'Alberti, et le Sermon sur la montagne.

Le lendemain, un épais brouillard enveloppait la

maison. Néanmoins Antonio voulut reprendre son travail. Il maudit fortement le baptême que lui versaient la cime des arbres et les palmes des fougères. Le ciseau était de glace entre ses doigts, et la molasse elle-même semblait humide comme une éponge. Il regretta ce marbre, blanc comme le sel, qu'apprêtent avec une si minutieuse exactitude, les sculpteurs de statues funéraires. N'avait-il pas admiré dans un *campo santo* de grande ville, un châte où l'on voyait chaque maille du crochet ? Ce grès, qui s'effritait et coulait comme du sable, lui semblait indigne de porter une effigie durable. Il transmettait au ciseau sa propre mollesse. La figure s'ébauchait maladroitement, avec des traits gauches et affligés. Antonio accusa encore les défauts de son installation et quitta son travail en maugréant.

Jérôme ne critiqua pas ce haut-relief. Sans doute le visage du Christ s'éloignait du type fixé par l'école de Byzance ; il ressemblait plus à ces larges faces plates que l'on voit aux frontons des temples gigantesques d'Angkor, ou sur les poteaux maoris, comme dans de pauvres églises bretonnes. Mais cette naïveté archaïque n'était pas pour déplaire à Jérôme, qui admirait la jeune école.

Antonio, habitué à être loué, s'offusqua de ce silence. Il parla de tout démolir. Il fallut une bouteille, qu'il alla chercher à l'auberge la plus prochaine, pour l'apaiser.

Le troisième jour, l'ouvrage n'avança guère. Le froid se fit plus vif, les feuilles se détachaient et roulaient dans le bois, avec un bruit de papier. Et vers le soir, la neige se mit à tomber.

Antonio déclara qu'il ne pouvait s'attarder plus longtemps, et que demain serait le jour du départ. Jérôme lui régla largement son travail de trois semaines. An-

tonio accepta en protestant, comme le veut la courtoisie. Il jura de revenir l'an prochain, achever la figure de notre Seigneur. Il l'invoqua pour répandre des bénédictions sur le lieu qui lui avait rendu honneur et santé.

Il s'en alla le lendemain par le sentier blanc, où ses gros souliers faisaient des trous. Et il se retourna pour agiter son chapeau.

Il ne revint jamais.

Mais lorsqu'au printemps suivant Jérôme fit admirer son domaine à sa jeune fiancée, il l'amena devant l'image grimaçante et bienveillante du Seigneur. La neige, en fondant, avait coupé le menton d'une barbe humide et noire. Il semblait un danseur, les deux mains levées, sous un arceau de verdure. Une gaieté ingénue éclairait ses traits désordonnés.

Véronique s'écria :

— Oh, le dieu Pan !

Et dans toute la forêt, les fines feuilles vertes et les herbes pointues éclatèrent de rire.

RENÉ MORAX.



SUISSES HORS DE SUISSE

JEAN-GASPARD SCHWEIZER ¹

I

Le jeune pasteur Lavater de Zurich achevait, en 1774, sa *Physiognomonie*. Dans les loisirs que lui laissait son humble charge de diacre à la Maison des orphelins, au cours de ses promenades sur l'Uetliberg, il méditait passionnément un projet caressé depuis nombre d'années : révéler au public la découverte qui venait de couronner dix ans de patientes recherches, d'observations méticuleuses, de voyages pénibles en Suisse et en Allemagne. De ses pérégrinations il rapportait six mille portraits,

¹ Les éléments de cette étude ont été empruntés à la biographie allemande de Gaspard Schweizer, écrite en 1822 par l'écrivain zurichois David Hess et publiée, en 1844 seulement, par Jacob Bächtold, avec une copieuse introduction. Hess, exécuteur testamentaire de Schweizer, avait entre ses mains de nombreux papiers, qui ont été malheureusement détruits depuis. La Bibliothèque de Zurich n'a recueilli que le manuscrit original de la *Vie de Schweizer*.

Des documents inédits, recueillis aux Archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris, dans la correspondance de Barthélemy, et aux Archives nationales, dans les séries relatives au commerce, F¹¹ et F¹², quelques travaux parus en ces dernières années ou qui avaient échappé à

six mille silhouettes de visages les plus divers, destinés à faire la preuve de son système, à savoir que « la figure d'autrui était le miroir de l'âme », que dans toute physionomie il existait certains traits saillants, indiscutables, permettant à un œil exercé et désintéressé de juger les penchants, les instincts, les habitudes des êtres. Quel accueil réserverait l'Europe savante à ces théories, Lavater se le demandait à peine, tant il se sentait sur le chemin de la vérité. Ses amis, auxquels il avait ouvert ses portefeuilles, développé ses observations, jusqu'à Goethe lui-même, déjà célèbre, l'encourageaient à les publier. Et cependant, nul ne prévoyait le succès étourdissant de l'ouvrage de Lavater en Europe, le nom de l'humble pasteur proclamé partout, ses graves in-quarto traduits dans toutes les langues, cette renommée qui, pendant vingt-cinq ans, allait faire accourir à Zurich des milliers de visiteurs, aussi empressés que les adorateurs de Voltaire à Ferney. Ses contemporains ne lui avaient pas seulement fourni les gravures indispensables à sa démonstration; Lavater s'était adressé à l'histoire, à l'histoire la plus reculée. Il avait recueilli les portraits de tous les rois, princes, chefs d'Etat, généraux, prélats, aventuriers, criminels, semés dans les vieilles chroniques de l'Europe.

C'est ainsi qu'en examinant les traits de l'illustre Cosme de Médicis, le dictateur de Florence, Lavater

David Hess, nous ont permis de développer certains épisodes de la vie de Schweizer et nous ont convaincu que les assertions de Hess étaient d'une scrupuleuse exactitude. M. le recteur Finsler, de Berne, a publié en 1898, sous ce titre : *Les relations de Lavater à Paris pendant la Révolution, 1789-1795* (Neujahrsblatt zum Besten des Waisenhauses) un important travail, où il reproduit une correspondance intéressante et inédite échangée entre Lavater et Madeleine Hess. Nous en avons largement profité.

Cf. aussi Alfred Stern, *Deux lettres de Mirabeau* (écrites à son ami Schweizer). *Revue historique* 1885, t. 29, pp. 82-88.

avait éprouvé une sorte de saisissement. Ce visage étroit, cette tête haute et pointue, ce grand nez saillant, presque difforme, ressemblait étonnement au fils de sa sœur, au jeune Gaspard Schweizer, que Lavater recevait avec bonté dans sa maison et auquel il servait de tuteur officieux, depuis que Schweizer avait perdu son père. Oui, c'était la même expression étrange, bizarre, inquiète. Et, fixant le jeune homme à chacune de ses visites, détaillant ses traits, l'auteur de la *Physiognomonie* s'efforçait de tirer un horoscope précis.

Le « sujet », à vrai dire, s'y prêtait. Ce garçon aux jambes fluettes, au corps grêle, avec ses longs cheveux blonds, soyeux, recouvrant ses oreilles et son cou, avait dans l'expression quelque chose d'insolite. Assurément, le regard de ces grands yeux bleu clair était d'une vive douceur; il abordait les gens avec une franchise ingénue, semblait s'ouvrir immédiatement à eux; ses joues creusées, son teint mat donnaient à sa physionomie une grande distinction, mais un sourire ironique contractait trop souvent ses lèvres, et Lavater, comme les parents de Gaspard, se demandait avec anxiété ce que cachait ce singulier petit corps.

La curiosité du savant s'avivait encore en songeant aux liens de parenté et d'affection qui l'unissaient à son protégé. Connaissant sa nature la plus intime, ses qualités, ses imperfections, comme il eût été heureux de le fortifier pour la lutte de la vie! En même temps, quel succès éclatant pour sa thèse!

Mais, en dépit des plus patients efforts, Gaspard Schweizer demeurait, aussi bien pour Lavater que pour les siens, un être énigmatique et déconcertant. L'enfant, privé de sa mère à l'âge de quatre ans¹, quoique élevé

¹ Gaspard Schweizer naquit à Zurich en décembre 1754.

avec affection par une belle-mère, Elisabeth Lavater, — la sœur du savant, — avait manqué tout jeune de direction ferme et stable. Son père, le plus brave homme du monde, était trop absorbé par son commerce de coton et par le désir de conserver ou d'augmenter une fortune déjà considérable, pour s'occuper de son fils. Et quand il mourut en 1768, Gaspard se trouva orphelin à quatorze ans, n'ayant pour toute compagnie qu'un frère cadet, appelé Jacques. Les distractions et le contact salutaire de l'école publique furent refusés aux enfants. On leur donna des professeurs d'une inqualifiable insuffisance, on les fit partir de Zurich, et durant six années ils errèrent de pension en pension, entre autres à Berne, chez les négociants H. Berthoud & C^{ie}, et de là à Marseille, où ils commencèrent un apprentissage commercial, qui ne dura guère.

Quand Gaspard reparut à Zurich, en 1774, et s'installa au comptoir paternel, l'honnête teneur de livres, Conrad Diggelmann, ne fut pas long à s'apercevoir que son nouveau maître ressemblait bien peu au laborieux fondateur de la maison Schweizer & C^{ie}. Le jeune homme paraissait dévoré d'une agitation perpétuelle. A peine arrivé au bureau, il saisissait le premier prétexte pour abandonner ses affaires et planter là ses employés. Rester plus d'une heure assis à son comptoir lui était un supplice. On le voyait courant la ville, les boutiques, les libraires surtout qu'il dévalisait, abordant chacun, empressé, aimable, familier. Il faisait de longues promenades au bord du lac, rêveur, un livre à la main. Il ne manquait aucune réunion de jeunesse, aucune soirée. Toujours en éveil, causeur sémillant, galant à l'occasion, son succès était très vif, mais s'avisait-on de lui parler commerce, de l'interroger sur ses affaires, il prenait un air indifférent et chan-

geait de conversation. Au magasin, Diggelmann avait renoncé à le consulter sur la marche de la maison, car, chaque fois qu'il l'abordait, lorsque par exception Gaspard gardait le logis, c'était pour le trouver plongé dans un ouvrage de philosophie ou d'économie politique. Il s'agissait bien de l'interrompre au milieu d'une page palpitante du *Contrat social* !

Pour contenir une nature aussi indisciplinée, les remontrances étaient vaines. Lavater, Jean-Henri Schweizer, un oncle de Gaspard, ses autres parents s'en convainquirent bien vite. Il n'y avait qu'un remède à la situation : marier le jeune homme, lui créer un foyer, lui adjoindre une compagne. Mais cette fois encore, avec sa précipitation habituelle, Gaspard Schweizer devançait les projets des siens. Quand, au mois de juillet 1775, on apprit à Zurich qu'il épousait Madeleine Hess, la fille du directeur de la poste, le premier mouvement de joie que ressentit Lavater fit bientôt place à une certaine inquiétude. D'abord, Madeleine avait vingt-quatre ans et son futur époux vingt-et-un. Et puis, que laissait présager cette petite femme délicate, avec sa figure espiègle, dont tout Zurich connaissait l'étrange éducation ? En effet, par une déplorable coïncidence, Madeleine avait été élevée d'une façon tout aussi désordonnée que Schweizer. En la voyant rester couchée des heures entières, se refusant à toute étude, à tout travail manuel, épuisant ses maîtres par ses farces, ses parents s'étaient débarrassés de l'enfant de bonne heure, après une résistance assez longue du père, que charmait tant de grâce mutine.

A Neuchâtel, où les demoiselles de Géliou la reçoivent dans leur pension, Madeleine continue la même existence de far-niente, se dérobe aux leçons, persiste dans son ignorance, mais en revanche égaie la maison par ses bons

tours. Les troubles politiques de la principauté déterminent son père à l'envoyer dans le canton de Berne. On a rencontré aux bains de Baden un vénérable couple, le bailli de Rodt et sa femme. Cette dame est sans enfant; elle habite le château de Saint-Jean, tout près du lac de Bienne, et se souvenant de la petite malicieuse d'autrefois, elle demande à la recevoir chez elle. La proposition est agréée. Madeleine passe quatre années à la campagne, libre comme l'air, heureuse, épanouie... mais d'instruction, pas trace! Elle rentre à Zurich avec les mêmes allures désinvoltes que naguère, augmentées d'un penchant à l'intrigue et d'un jeu de coquetterie qui obtiennent un vif succès dans les salons de la ville. C'est à qui lui fera la cour, répondra à ses boutades. Dans le cercle des gens fades, lourds, désespérément communs qui l'entourent et l'ennuient, Madeleine distingue un prétendant moins banal.

Gaspard Schweizer n'est pas seulement le rêveur enthousiaste qu'on connaît; avec sa physionomie expressive, son aspect délicat, il est parfaitement capable de tourner un galant compliment. En contemplant la jeune fille, en s'entretenant avec elle, il s'aperçoit qu'elle est non seulement délicieuse de grâce et d'abandon, mais qu'elle possède ce caractère imprévu, un peu fantasque, qu'il cherche vainement à Zurich depuis son retour. Bien plus, il découvre en elle ses propres goûts, un désir passionné d'instruction. Oui, transformation subite, Madeleine a eu honte de son ignorance. La rusée créature affirme qu'elle passe ses journées à lire, qu'elle dévore volume sur volume, qu'elle a épuisé la bibliothèque paternelle; Schweizer, dans le ravissement, lui apporte, à chaque visite, de nouveaux ouvrages. Un jour, il fait déposer chez elle une corbeille remplie de livres. Que va

faire Madeleine, incapable de digérer un pareil présent ? Son embarras n'est pas long. Elle parcourt les premières et les dernières pages des volumes, et, son esprit aidant, elle se tire d'affaire. Schweizer a beau retrouver chez lui les livres non coupés, il est subjugué. Il demande sa main. Il est agréé.

Le 11 juillet 1775, les jeunes époux, après avoir reçu la bénédiction nuptiale, s'installaient dans la maison de la famille Schweizer. C'était une sombre demeure, appelée *Zum Streit*, située dans l'étroite ruelle de la Fontaine¹. Cette rue, bordée d'antiques bâtisses du temps de la Réforme, parmi lesquelles la vieille imprimerie Froschauer, d'où sortirent les premiers livres de la Suisse, débouchait sur la place des Frères Prêcheurs, devant une église surmontée d'un élégant clocher. L'hôtel *Zum Streit* est toujours debout, avec son large escalier de bois et sa courette. Mais en pénétrant dans ces pièces basses, obscures, on comprend que le jeune couple, la riante Madeleine surtout, malgré les souvenirs de famille et les exigences de la tradition, aient été tristement impressionnés dès leur entrée dans cette morne habitation. A s'y enterrer, durant les belles journées d'été, à y passer leur lune de miel, il y avait là de quoi compromettre à jamais le bonheur des époux, et Lavater, déjà tremblant de cette union, approuva vivement le projet de Schweizer de louer pour l'été une maisonnette à Wiedikon.

L'arrangement fut bientôt conclu. Les jours s'envolèrent trop vite au milieu des champs. Madeleine, dans la

¹ Aujourd'hui *Froschauerstrasse*. C'est avec l'aide de M. le Dr Conrad Escher, l'historien vénéral du vieux Zurich, que nous avons identifié les différentes habitations de Schweizer à Zurich. Nous lui renouvelons ici nos remerciements, ainsi qu'à notre confrère M. le professeur Antoine Geiland.

joie d'être libre, de s'habiller à sa guise, s'était fait faire une robe de bergère, à nœuds roses et à manches courtes. Elle se promenait autour de sa maison, elle recevait des visites dans ce comique accoutrement, sans se soucier des rires qui l'accueillaient. Lui, enivré de son bonheur, débarrassé du bureau, après s'être arraché à la contemplation de sa femme, faisait des vers, courait la campagne à pied, à cheval. Aussi Lavater se sentait-il de jour en jour plus rassuré. Mais il fallait attendre encore, voir le jeune marié à l'œuvre, ou plutôt à l'épreuve.

Sous l'influence pieuse de Lavater, il s'était passionné d'abord pour les écrits théologiques; il avait lu et relu l'*Apocalypse*, en avait fait un commentaire. Puis il s'acharna sur les pères de l'Eglise, aborda l'histoire profane, la statistique, l'économie politique, l'esthétique. Il semblait que son cerveau surchauffé fût insatiable. Ses notes s'amoncelaient, chaque mois c'était un nouvel ouvrage en vue. Il rassemblait ses matériaux, écrivait son plan, raturait, finissait par tout barrer, puis s'attaquait à autre chose. Et sa mémoire prodigieuse emmagasinait infatigablement cette nourriture hâtive. Malgré ce travail superficiel, Schweizer acquit des connaissances encyclopédiques. Ses amis en demeuraient stupéfaits; ils le plaisantaient sur son activité désordonnée, mais ils vénéraient ce petit homme remuant, dont la bourse était toujours ouverte et qui faisait un emploi si original de sa grande fortune.

En effet, Schweizer se montrait amateur passionné de tableaux, d'estampes, de monnaies. Il devint la providence des artistes; sa maison se remplit de toiles et d'objets d'art. D'ailleurs, il dessinait lui-même, et sous l'influence de Lavater il se jeta à corps perdu dans la physiognomonie. De l'hôpital, il faisait venir des idiots

pour reproduire leurs traits, mais son crayon maladroit le décourageait.

Et Madeleine, fascinée, assistait souriante à cette vie échevelée, applaudissait aux élans généreux de son mari. Qu'à cette existence vertigineuse l'un et l'autre usassent leur santé, le cas n'avait rien d'étonnant. Au bout de peu de temps, Schweizer fut en proie à des crises d'hypocondrie qui exigèrent des cures répétées à Pfäfers et à Saint-Moritz. Il en revint les poches bourrées de descriptions de voyages et de compositions poétiques.

Mais les années s'écoulaient sans que fussent exaucés les vœux des époux, qui souhaitaient impatiemment un héritier. Gaspard brûlait d'expérimenter directement ses théories d'éducation, son système pédagogique inspiré de Rousseau. Madeleine, qui avait toujours déclaré « qu'elle voulait être libre comme l'air », eût été heureuse d'entendre une voix d'enfant égayer sa maison. Schweizer s'était lié à Saint-Moritz avec le pasteur Henri Bansi, de Fläsch dans les Grisons, un homme imposant avec sa barbe noire et son visage énergique, beau parleur, éloquent, instruit. Les discours de Bansi, ses maximes humanitaires, ses tirades contre la tyrannie des riches et des puissants impressionnèrent Gaspard et flatèrent ses secrètes aspirations. Bansi, trouvant un auditeur sympathique, et — ce qui était plus appréciable — fortuné, ne lâcha plus sa proie. Il était pauvre, besogneux, chargé d'une nombreuse famille. Dès qu'il connut les regrets du jeune couple, il offrit de lui céder un de ses enfants; il déclarait abandonner ses droits et accepter toutes les conditions de Schweizer. Au mois de septembre 1783, le père amena à Zurich sa fille aînée, âgée de huit ans, petite personne au visage chiffonné, semé de taches de rousseur. Babette Bansi, en dépit de sa laideur,

était gracieuse et vive, mais déjà rusée comme son père. Enchantée d'échanger le pauvre logis de Fläsch pour une habitation confortable et luxueuse, elle fut vite à l'aise au milieu des Schweizer. Madeleine, de son côté, prit fort au sérieux, d'abord, sa tâche nouvelle. Des maîtres furent donnés à l'enfant, elle-même s'en occupait chaque jour et Gaspard s'amusait de l'espièglerie de Babette. Mais ils s'aperçurent bientôt que leur protégée était d'un caractère difficile, qu'elle était gourmande, dissimulée, paresseuse. Madeleine se lassa de ce rôle de surveillante et d'institutrice, préférant ses lectures et ses visites. Gaspard, trop occupé par ses travaux, ne prêta plus d'attention qu'aux progrès en dessin de Babette, qui montrait des dispositions remarquables pour cet art, de telle sorte que la jeune fille grandit, indépendante, donnant libre cours à ses défauts.

La vie monotone de Zurich devait infailliblement peser à Schweizer. L'esprit rempli de ses lectures, des souvenirs de l'antiquité, de l'histoire des républiques d'autrefois, avec la part effective que prenaient les citoyens à l'existence politique de leur cité, il s'attristait de voir qu'à Zurich le gouvernement de l'Etat était confié, depuis des siècles, à un petit nombre de privilégiés. Débarassé du souci de son commerce, il aurait accepté avec empressement une place dans les conseils de la ville. Mais on ne répondit que par un refus à ses ouvertures. Ses concitoyens le tenaient pour un brouillon, un cerveau obscurci par des idées subversives, incapable de travailler avec suite. Ils redoutaient l'entrée de ce discoureur enthousiaste et fatigant dans leurs placides assemblées. Quand il reconnut l'inutilité de ses tentatives, Schweizer en conçut un âpre ressentiment. Ses compatriotes le méprisaient, préféraient rester figés égoïstement dans leurs

sièges, sourds aux appels de l'humanité souffrante. Soit, il se tournerait ailleurs.

Or, précisément à cette époque, la secte des *Illuminés*, sorte de franc-maçonnerie née en Allemagne pour réunir tous les hommes éclairés de l'Europe et « lutter contre les échecs, les vices et les injustices de la société, » venait de fonder une section à Zurich, sous l'impulsion d'un certain chanoine Rahn, médecin renommé. Le programme de ces hommes, qui s'engageaient à aider leurs frères, à les instruire, à les disposer au bien, non par de vaines déclamations, mais en cultivant leur esprit, en les assistant, en les récompensant, répondait si parfaitement aux aspirations de Schweizer qu'il se fit recevoir immédiatement de la secte. Chaque membre, à son entrée, promettait de « se charger de l'instruction d'un jeune homme, de sa surveillance, de son développement moral et matériel, et d'en faire rapport aux réunions de la société. » Cette œuvre bienfaisante rendit les plus grands services à Zurich. Des malades indigents furent secourus, des ménages momentanément dans la gêne furent tirés d'affaire, des orphelins apprirent des métiers, reçurent de l'argent pour faire leur tour de France et d'Allemagne. Schweizer devint rapidement une des « têtes » de cette association secrète, un « parfait illuminé. » Il mit à sa disposition des sommes considérables.

Tant de générosité n'allait pas sans inquiéter son caissier Diggelmann. A répandre ainsi les florins par poignées, où irait-on ? Il est vrai que les affaires prospéraient d'une façon étonnante. Au commencement de 1785, Schweizer avait perdu son oncle Jean-Henri ; l'héritage qui lui échut, ajouté à celui de son père et à la dot de sa femme, le rendait maître d'une fortune évaluée à un million de francs.

Et les bruits colportés de Paris annonçaient là-bas des profits surprenants. Sous l'administration de Calonne, la hausse et la baisse du papier, des fonds d'Etat, permettaient des opérations fructueuses. On citait des banquiers de Zurich qui avaient déjà réalisé des bénéfices colossaux. Avec sa connaissance des hommes, son instruction, tout ce qu'il avait acquis par ses lectures, Schweizer songeait qu'il y avait là peut-être pour lui une source d'enrichissement inattendu, que l'occasion s'offrait unique. Et alors, muni de nouveaux capitaux qu'il mettrait à la disposition des *Illuminés*, il décuplerait son activité philanthropique, il répandrait à flots les trésors gagnés « pour le salut de l'humanité. »

Il n'y tint plus et partit pour Paris, au printemps de 1785. C'était un voyage d'étude, une reconnaissance du terrain. Madeleine l'accompagnait ¹.

Ce séjour de quelques mois révéla à Gaspard un monde nouveau, qui dépassait en intérêt et en vie tout ce qu'il avait jamais imaginé. Quand il rentra à Zurich, dans l'automne, sa résolution était prise. Il quitterait sa patrie trop étroite pour son imagination, des gens bornés, incapables de le comprendre et de l'apprécier. Paris, avec ses ressources infinies, le consolerait de tant de déceptions éprouvées.

II

Une désapprobation unanime accueillit Gaspard Schweizer, à son retour à Zurich. Lavater, son oncle Hess, Diggelmann s'efforcèrent de le faire revenir sur sa décision. Ils lui représentaient les risques de ces

¹ Le fait, ignoré par Hess, est attesté par une des lettres de la publication de M. Finsler.

opérations, le danger d'échanger brusquement un commerce si fructueux contre une situation incertaine, de se lier avec des spéculateurs sans scrupule. Mais Schweizer avait réponse à toutes les objections. Il avait fait connaissance à Paris d'un compatriote, François Jeanneret, de Grandson¹, associé de la banque Denis de Rougemont, et cet homme, malgré son attitude vulgaire, son regard distrait et fuyant, son visage grêlé, conquit si fortement notre Zurichois, que celui-ci avait résolu de suivre ses conseils et de tenter avec lui une association. A entendre Jeanneret, Schweizer n'avait qu'à venir s'établir à Paris, muni de quelques capitaux. Il affirmait qu'il lui en ferait gagner le double en peu de temps. Il avait de puissantes relations financières, il connaissait les banquiers Clavière et Panchaud, l'abbé d'Espagnac, tout l'entourage du ministre Calonne. Les opérations de bourse et d'agiotage n'avaient plus de secrets pour lui.

« D'ailleurs, ajoutait Schweizer à ses amis de Zurich, il n'est pas honorable d'avoir hérité beaucoup d'argent d'un père ou d'un oncle. Je voudrais être mendiant pour avoir la satisfaction de me créer une fortune par mes propres moyens. » Lavater se demandait si le premier de ces souhaits n'allait pas être trop vite exaucé. Au reste, déclarait encore Schweizer, le séjour de Zurich lui devenait insupportable. Ce qu'il avait aperçu de Paris l'avait grisé. Là-bas, l'indépendance absolue, rien de cette atmosphère de méfiance et d'étroitesse, au milieu de laquelle il étouffait. On pouvait vivre à sa guise

¹ François Jeanneret était né à Grandson le 14 juin 1758. Il était fils de Jean-Pierre Jeanneret et de Catherine de Montmollin. Etat civil de Grandson aux Archives cantonales vaudoises.

dans la grande ville, sans craindre en toute occasion de scandaliser son prochain.

Le plus inquiet était le « papa Diggelmann. » Son maître lui ordonnait de réaliser dans le plus bref délai une partie de ses marchandises, quelque désavantageuse que fût l'époque. En outre, Schweizer empruntait à son ami Léonard Schulthess une somme assez forte, et Diggelmann était rongé d'inquiétude. La place de confiance qui lui était conservée ne le consolait pas de voir filer pour Paris tant d'écus laborieusement et honnêtement gagnés.

Schweizer et Madeleine se mirent en route pour Paris au mois de juin 1786. A peine installés dans un petit logis, voisin du palais des Tuileries, au Cul-de-sac Dauphin, fondirent sur eux, comme autant d'oiseaux de proie, Jeanneret et les acolytes qu'il avait recrutés. Dès qu'on apprit l'arrivée d'un banquier riche et audacieux, les hommes d'affaires surgirent comme par enchantement. Chaque jour, Jeanneret présentait un nouveau nom à son compatriote. C'était d'abord Saint-Didier, un roué personnage, agioteur dans l'âme, que Jeanneret proposait d'associer à la maison Schweizer, Jeanneret & C^{ie}, pour la bonne raison que les deux compères venaient de se ruiner en spéculations malheureuses ; puis Jean-Claude Picquet, un commerçant parisien, l'oracle à consulter dans les cas épineux ; Jean-Baptiste Brémond¹, fils d'un tailleur de Brignolles, dans le Var, faiseur insolent, mais qui se chargeait des plus humbles besognes, dès qu'il y avait quelque chose à glaner ; Sonthonax, petit employé, mou, timoré, engagé

¹ C'est le personnage qu'on retrouvera sous Louis-Philippe, mêlé à l'intrigue Naundorff.

comme caissier dans la maison ; enfin, le premier d'entre eux, le roi de la spéculation, l'abbé d'Espagnac, vicaire-général de Sens, fils d'un gouverneur des Invalides, libertin, fourbe, aigrefin, mais habile, éloquent, à la parole fougueuse, et qui était devenu le bras droit du ministre des finances Calonne.

Précisément, ce dernier était engagé dans de périlleuses opérations à la Bourse ; d'Espagnac, qui spéculait sur tout ce qui se présentait à lui, qui aurait agi de même avec des âmes, disait-on, s'il en avait trouvé l'occasion, venait de faire délivrer onze millions cinq cent mille livres en billets du Trésor, afin de faire monter certaines valeurs, par d'immenses achats fictifs, entre autres les actions de la Compagnie des eaux de Paris, dans laquelle Calonne était intéressé. Son courtier, Amiot, gagnait pour son compte, chaque matin, par simple échange de papiers, de six à sept mille livres.

Schweizer, assistant à ces combinaisons gigantesques et voyant leur succès, en était ébloui, d'autant plus que certaines opérations, conseillées par ses associés dès son arrivée, lui procurèrent d'immédiats et impressionnants bénéfices. Introduit dans le cercle du Genevois Clavière et de son confident Panchaud, il se délectait de la conversation de ces hommes, de leurs vues politiques, et laissait à Jeanneret et à Saint-Didier le soin de recueillir de faciles profits. Déjà, son crédit croissant lui avait permis de s'intéresser à la Monnaie de Marseille, lourde entreprise, mais pleine de promesses.

Pendant ce temps, Madeleine court Paris, émerveillée du spectacle de la rue, du luxe des équipages, des toilettes, des boutiques. Mais son étrange accoutrement lui attire des allusions irrévérencieuses. « Ah ! la jolie coquille ! » dit-on en la voyant passer, et au théâtre

toutes les lorgnettes (sont braquées sur elle. Elle est forcée d'adopter une tenue plus sobre. Ce sont là de petits désagréments, en comparaison des joies qu'elle éprouve. Et quand, l'hiver suivant, elle ira passer quelques semaines à Zurich pour permettre à Gaspard de jeter un coup d'œil sur son commerce, elle surprendra ses amis, jusqu'à les scandaliser, par ses récits. A Zurich elle ne peut plus assister sans bâiller à ces soirées interminables où l'on sert du café et des biscuits, où l'unique sujet de conversation est le prix des étoffes, des denrées, la tenue du ménage, les faits et gestes des absents. Que ses amies viennent à Paris, qu'elles contemplent les Tuileries, le Palais-Royal et ses hétaires, la foule se pressant sur les Boulevards, dans le jardin des Tuileries, et elles diront leur préférence ! Madeleine devient éloquente, amusante de verve comique, quand elle décrit une duchesse se promenant aux Champs-Élysées avec son page, et celui-ci picorant des cerises dans la traine qu'il porte.

Jeanneret et Saint-Didier ont représenté à Schweizer qu'avec les ressources dont il dispose et qui augmentent rapidement, le modeste logis du Cul-de-sac Dauphin manque de prestige. Ils lui ont fait louer un magnifique hôtel, la maison Lenoir, rue Taitbout, près de la Chaussée d'Antin, avec équipage et de nombreux domestiques. Tous les jours, Schweizer tient table de vingt couverts, à laquelle viennent s'asseoir les associés et leur clientèle, d'Espagnac, Picquet, Brémont. Le confiant Zurichois, en ce qui le concerne, se passerait bien, lui, de tout ce luxe. Il préfère fouiller les boutiques, à la recherche des tableaux, des gravures, des bustes antiques, des médailles, dont il orne sa maison. Mais

Jeanneret est là, qui insiste, et ses arguments sont toujours convaincants.

C'est maintenant dans l'hôtel un va-et-vient incessant. Les bureaux de la banque, au rez-de-chaussée, sont encombrés d'agents d'affaires et de tripoteurs. Au premier étage, Madeleine reçoit ses relations, qui vont croissant avec la réputation grandissante du banquier suisse. On voit dans son salon le chevalier de Pougens, aveugle, qu'on dit fils naturel du prince de Conti; Fabre d'Eglantine, dont l'incommensurable orgueil s'efface pourtant devant le savoir de Schweizer, auquel il dit : « Je viens puiser la science chez vous, vous êtes mon encyclopédie; » Bernardin de Saint-Pierre; le vieux poète Bitaubé, traducteur d'Homère, et sa femme, couple vénérable et modèle que Madeleine appelle Philémon et Baucis; le général Dumouriez; Lafayette et son adjudant Bureau de Puzy; Barnave et Bergasse, tous deux orateurs renommés, dont les attaques audacieuses contre le despotisme font l'admiration de Schweizer; le chevalier Dupetit-Thouars, qui a parcouru les mers à la recherche de Lapeyrouse, et sa sœur Félicité, une des intimes amies de Madeleine; puis des Allemands, établis ou de passage à Paris: le comte Schlaberndorf; Œlsner; Orchenholz; un officier des Gardes-Suisses, Salis-Seewis ¹.

¹ « En 1786, pendant un séjour qu'il fit à Paris, l'Allemand Reichardt entendit Jean-Gaspard Schweizer parler avec enthousiasme de ces réunions, où il avait coutume de rencontrer Mirabeau, Lauzun, Talleyrand. Et, à son départ, Schweizer lui dit : « Lorsque, de nouveau, vous serez dans votre terre d'Allemagne, souvenez-vous de ma prophétie. Vous entendrez bientôt des choses auxquelles on ne s'est jamais attendu hors de France. Hier soir, j'ai assisté de nouveau à une de ces assemblées. Toute la nuit, je me suis occupé de ce que j'y avais vu et entendu, et je me suis demandé : « Ne l'as-tu pas rêvé ? Tout cela est-il réellement arrivé ? » Alfred Stern, *La vie de Mirabeau*. Paris, 1895-1896, tome I, p. 334.

Mais, au-dessus de ces familiers du salon Schweizer, il y a un visiteur dont l'arrivée fait toujours sensation. L'entrée du vicomte de Mirabeau, puissant, agité, parlant avec feu, arrête les conversations. Nul n'ignore la vie tragique du fougueux personnage, ses dix années de captivité au Château d'If, à Dijon, au fort de Joux, à Vincennes, ses aventures scandaleuses, sa lutte épique avec son père. Lui et Schweizer se sont rencontrés, dit-on, à l'hôtel où le couple zurichois est descendu lors de son premier séjour à Paris. Mirabeau a trente-sept ans, cinq ans de plus que Schweizer. Pendant qu'il errait, fugitif, dans les montagnes de Neuchâtel, il s'est lié avec des Genevois exilés, Clavière et Duroveray. Il les a retrouvés à Paris enrichis, brassant l'or à pleines mains; lui-même s'est lancé dans des entreprises financières, il est en relation avec d'Espagnac et avec le ministre Calonne, qu'il flagorne à certains moments, qu'il attaque en des brochures furieuses, quand le parti lui paraît plus avantageux. A sa première conversation avec Schweizer, il a reconnu un esprit original, un cerveau bourré de connaissances philosophiques et scientifiques, et en voyant la banque Schweizer, Jeanneret & C^{ie} en pleine prospérité, l'hôtel de la rue Taitbout, tout voisin du sien, si richement aménagé, le vicomte, toujours à court d'argent, a cultivé avec empressement cette amitié. Son admiration, si elle est sans doute intéressée, s'exprime néanmoins avec trop de chaleur pour ne pas être sincère. « Schweizer est un esprit universel, lui disait un jour le poète Chamfort. — Sa trop grande modestie, répliqua Mirabeau, fait que peu d'hommes sont assez pénétrants pour connaître ce puissant esprit. Il est si profond métaphysicien que si un mortel avait le pouvoir de définir l'intel-

ligence, ce phénomène le plus étonnant de la création, ce serait Schweizer ¹. » Et au banquier Panchaud il répétait souvent : « Quand je suis quelque temps sans voir Schweizer, je soupire après son intelligence si féconde. »

Du côté de Schweizer, ce fut une fascination. Il ne pouvait se lasser d'entendre discourir cet homme gigantesque et génial. Mirabeau l'entretenait de ses embarras pécuniaires. Schweizer lui remettait la clef de son secrétaire, s'informant à peine de ce que l'autre y prenait. Il fut tout surpris quelques années plus tard, alors que Mirabeau vivait dans l'opulence, grâce aux subsides du roi Louis XVI, de le voir revenir chez lui, une poignée de billets de banque à la main, qui représentaient une somme de 20 000 francs. Aux questions de Schweizer, Mirabeau répondit que c'était là le montant des différents prêts si généreusement consentis par son ami. Schweizer se refusait à le croire.

Une confiance aussi illimitée inquiétait, à vrai dire, Madeleine. Plus perspicace que son mari, elle contemplait, non sans malaise, cette foule d'équivoques financiers, d'intrigants, de brasseurs d'affaires, d'industriels aigrefins qui se pressaient autour du banquier et sollicitaient son concours presque toujours avec succès. « On berce Schweizer d'espérances, disait-elle à ses amis, Dieu

¹ Mirabeau à Schweizer, Berlin, 28 novembre 1789 : « Mon attachement pour vous est si tendre, mon estime si vraie.... Ah ! quand nous reverrons-nous ? Quand, les pieds sur les chenets, la tête détendue, le cœur déssillé, l'âme calmée, pourrons-nous reparler encore de ces utopies qui, fussent-elles des rêves, seraient toujours l'illusion favorite des hommes sensibles et perspicaces ?... Mon cher Schweizer, devenez riche, très riche, car tout le mal de la terre vient de ce que les hommes éclairés, probes et bienfaisants ne le sont pas, mais au bout de tout cela nous pourrions bien finir notre vie dans un chalet. » *Revue historique*, 1885, tome XXIX, p. 81.

veuille qu'il ne se trompe pas! Je voudrais souvent ne pas être sa femme, pour avoir le droit de lui ouvrir les yeux. »

Mais sa nonchalance naturelle favorisait inconsciemment cette existence de luxe qu'elle redoutait. Plus qu'à Zurich encore, Madeleine s'était absolument déchargée de toute la conduite de sa maison. Une veuve, M^{me} Finot, gouvernait l'hôtel. C'était une femme belle et par surcroît honnête, qui savait se faire obéir de la nombreuse valetaille et même du redoutable Mangin, l'homme de confiance de Schweizer. Madeleine se reposait si bien sur cette femme que pas une fois, durant son séjour à la rue Taitbout, elle ne descendit dans les vastes sous-sols de son hôtel, où travaillaient ses domestiques. Et Schweizer ne s'inquiétait guère de ce complet abandon. Les affaires à lancer, ses productions poétiques et politiques l'absorbaient parfois si intensément qu'il se faisait apporter ses repas dans son cabinet et laissait à sa femme le soin de présider la table toujours nombreuse.

La jeune Babette Bansi, qui avait accompagné ses parents adoptifs à Paris, grandissait plus abandonnée que jamais dans cette vie de tourbillon. Madeleine, après l'avoir introduite dans l'atelier du peintre Vestier, ne s'en occupait guère. L'enfant, confiée à M^{me} Finot, vivait au milieu des domestiques, subissant leurs propos cyniques. Elle se rendait seule à l'atelier de Vestier, où elle faisait d'ailleurs de remarquables progrès, mais elle était exposée aux pires rencontres.

Dans ce pays enfiévré, où chaque journée lui apportait de nouvelles impressions, où tout le ravissait, Schweizer se laissait de plus en plus aller à cette malencontreuse dispersion de son activité, blâmée par ses amis de Zu-

rich, et, ce qui était plus grave, la réussite de ses premières opérations de banque l'avait si bien tranquilisé qu'il les négligeait complètement. Jeanneret, Saint-Didier et Brémond spéculaient à leur aise. Ce Paris où Schweizer était accouru pour gagner des millions qu'il consacrerait au relèvement des déshérités lui fournissait tout ce qu'il avait rêvé. L'argent, disait Jeanneret, affluait dans les coffres-forts, et l'associé ne tarissait pas sur les résultats inespérés de leur entreprise. Aussi Schweizer avait-il tout le loisir nécessaire pour s'adonner à ses hautes méditations. Dans son salon, Mirabeau, Barnave, Bergasse tenaient des conciliabules, parlaient d'un réveil imminent de la nation, seul capable de régénérer l'Etat, de rétablir les finances, de supprimer l'agiotage effréné qui ruinait le peuple. Schweizer, tant il était rempli de généreuse indignation, tressaillait aux mots de liberté, d'assemblées provinciales.

Et voici qu'au mois de février 1787 s'ouvre à Versailles l'assemblée des Notables. Schweizer suit avec enthousiasme ses travaux; il croit à l'avènement de ce règne de justice et de liberté qu'il appelle à grands cris. Qu'est-ce que sa propre situation, ses affaires particulières, en présence des intérêts supérieurs de la France, discutés pour la première fois en dehors de la Cour et des bureaux des ministres? Il descend dans la rue acheter des journaux, revient ses poches bourrées. Enfermé dans sa chambre, il couvre des pages de réflexions politiques. Il ne consent à recevoir que les hommes du jour.

Une fois, comme il se promenait aux Tuileries avec Mirabeau, celui-ci, inquiet de son excitation, l'arrêta en le saisissant par le bras et lui dit: « Mon ami, c'est bien une divinité que la liberté, mais, croyez-moi, les hommes

ne méritent pas qu'elle séjourne parmi eux. » Le 25 mai, l'assemblée des Notables était dissoute sans avoir opéré le miracle entrevu par le réformateur trop ardent.

Elle n'avait pas même arrêté la terrible crise économique que subissait la France. C'était maintenant, à Paris, des faillites journalières. De grosses maisons de banque suspendaient leurs paiements, le papier d'Etat baissait de mois en mois, la confiance disparaissait. Il courait des rumeurs alarmantes sur le crédit de la banque Schweizer, Jeanneret & C^{ie}. A la fin de l'année 1788, ses lettres de change étaient descendues si bas que Jeanneret se trouva contraint d'avouer à Schweizer la situation périlleuse. Les sommes confiées à d'Espagnac et à sa clique étaient perdues sans retour. Comme s'il se réveillait soudain d'un long engourdissement, Schweizer courut à ses livres; il constata que plus de la moitié de sa fortune était engloutie, et, ce qui était pis, qu'il avait compromis l'héritage de son frère Jacques, dont il avait la charge. Sans adresser un reproche à Jeanneret, il partit pour Zurich. Diggelmann, le teneur de livres, le vit arriver préoccupé et flaira un danger. Il fut atterré en constatant que Schweizer réalisait en hâte la fortune laissée par son beau-père Hess, subitement décédé, mais qu'il abandonnait les trois quarts de son commerce à son riche ami Léonard Schulthess pour se procurer 40 000 francs environ d'argent liquide. La part que gardait Schweizer allait être cédée également l'année suivante et la jolie maison du Hirschgraben servirait à payer les intérêts des emprunts successifs faits à Zurich et qui devaient atteindre la somme de 500 000 francs.

Et quand, rentré chez lui, Schweizer reprend ses journaux, voit l'insurrection ensanglanter de nouveau

Paris, le roi prisonnier dans son château après l'échec de Varennes, il garde encore sa foi ardente dans l'œuvre bienfaisante de la Révolution. Il est un des membres assidus du Club des Amis de la constitution, qui deviendront les Jacobins, et où Mirabeau l'a introduit. Schweizer a pardonné à son grand ami, alors au comble de la gloire, de véritables trahisons, puisque Mirabeau s'est permis d'insulter publiquement Lavater dans une brochure, après lui avoir mendié une recommandation auprès du duc de Weimar¹. Mais Madeleine est moins oublieuse ; elle se souvient que l'effronté tribun lui a, dans une occasion, manqué de respect, elle n'est plus dupe de ses protestations. « Il n'y a pas de démon pire que lui », écrira-t-elle à Lavater².

Quand il n'y a pas séance aux Amis de la constitution, Schweizer se rend au club des Patriotes suisses, que des Fribourgeois et des Genevois exilés viennent de fonder à Paris. On se réunit une fois par semaine, tantôt chez un marchand de vin, Rouillier, Fribourgeois, rue du Regard, tantôt à Sainte-Marguerite, ou même dans un salon de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés prêté par le District. Les assistants, une cinquantaine, sont des avocats, des précepteurs, des soldats et surtout des Suisses de porte et d'église, tous adversaires acharnés de l'aristocratie bernoise et zurichoise et rêvant l'affranchissement de leurs frères. Leurs aspirations paraissent trop légitimes au banquier zurichois pour qu'il ne les seconde pas activement de sa personne et de sa bourse.

Cette conduite, rapportée à Zurich, y produisit une im-

¹ Sur cette conduite peu honorable de Mirabeau, cf. la publication de M. Finler, citée au commencement de cette étude.

² Finler, *ouvrage cité*, page 28.

pression déplorable. Déjà on avait vu Schweizer défendre énergiquement son ami le pasteur Bansi, des Grisons, que son consistoire avait condamné pour ses opinions trop libérales et démocratiques. Non content d'avoir dilapidé sa fortune, d'avoir abandonné sa ville natale, l'expatrié s'unissait aux fauteurs de trouble, aux Jacobins français. Sa folie n'était plus inoffensive, elle attentait à la dignité de l'Etat. Et Schweizer recevait missive sur missive de ses amis, l'adjuvant de se calmer, de faire amende honorable et de renoncer à de si coupables menées. Ces nouvelles l'atterrèrent. Il commençait à s'apercevoir des excès de l'insurrection parisienne, il les déplorait, et voici que ses concitoyens suspectaient sa bonne foi. Sans doute que sa sûreté était menacée à Zurich, que le retour lui était interdit.

III

Dans les derniers jours du mois de juillet 1792, on vit accourir, une nuit, à l'hôtel Schweizer l'ancien financier Brémond. Il apportait une lourde cassette, qu'il supplia Gaspard de recevoir dans son coffre-fort. Ses traits étaient décomposés. Il raconta qu'il était épié et suivi par des policiers jacobins. Depuis trois semaines, un ministre de Louis XVI, Terrier de Monceil et le duc de Liancourt, qui commandait à Rouen, préparaient une nouvelle évasion du roi, qu'on devait conduire à Rouen, puis en Angleterre. A cette fin, une forte somme d'argent avait été réunie par les royalistes; Brémond s'était si bien insinué auprès de Monceil qu'il avait obtenu qu'on lui confiât ce dépôt. Mais les Jacobins, mis en éveil, rôdaient, depuis quelques jours, autour de son

logement. Il lui devenait impossible d'abriter ce compromettant trésor.

Schweizer, qui connaissait Monceil, acquiesça à la prière de son ancien associé. Les jours suivants à la nuit tombante, Brémond arrivait rue Taitbout, ouvrait le coffre, qui renfermait de nombreux petits sacs, contenant chacun dix, quinze, vingt louis, en prenait un ou deux, et s'en allait au faubourg Saint-Antoine les distribuer aux crieurs publics et à différents meneurs. Mais le refus absolu de Louis XVI de quitter les Tuileries vint rendre inutile ce jeu périlleux. Brémond, sur le point d'être arrêté, fut obligé de s'enfuir. Schweizer lui procura un passeport qui coûta trente mille francs, et Brémond fila pour le quartier-général de Dumouriez, laissant à son hôte la cassette encore à moitié pleine.

A peine s'était-il éloigné, qu'un matin Schweizer s'entendit interpellé par son valet de chambre Mangin.

— Monsieur, lui dit cet homme, vous savez qu'il y a une guillotine. Vous savez quelle caisse M. Brémond a déposée chez vous. Je veux en avoir ma part, ou, de ce pas, je vais vous dénoncer.

Au même instant, la gouvernante, M^{me} Finot, entra chez Madeleine et lui faisait la même déclaration. Ces gens étaient depuis huit ans au service des Schweizer, traités avec la plus grande bienveillance. Madeleine s'était chargée de l'éducation des trois enfants de la femme, l'avait comblée de prévenances. Toute résistance les aurait perdus. Ils étaient abominablement trahis. Mangin et sa complice furent conduits au coffre-fort, la cassette fut ouverte, ils emportèrent autant de rouleaux d'or qu'ils purent porter, quittèrent la maison, allèrent se marier, et s'en furent acheter dans les envi-

rons de Paris un bien national. On n'en entendit plus parler. Les cinq mille livres qui restaient, confiées sur les ordres de Brémond à Jeanneret et à Picquet, furent bientôt perdues dans des spéculations.

Le matin du 10 août 1792, Schweizer et Madeleine se réveillèrent au fracas du canon. Ils passèrent la journée enfermés chez eux, consternés des rumeurs qui couraient. Les décharges d'artillerie faisaient trembler les vitres de l'appartement. Vers le soir, comme le bruit s'apaisait, un compatriote, le jeune Stocker de Zurich, entra chez eux et leur conta la tuerie. Il avait eu l'imprudence de se joindre par curiosité à une colonne qui marchait vers le château, et c'est à grand'peine qu'il était parvenu à s'échapper des mains des Marseillais.

Déguisés en perruquiers, Gaspard et lui sortent de l'hôtel et se dirigent vers les Tuileries. Le palais est en feu, les flammes éclairent les cours jonchées de cadavres, la foule qui hurle et danse, les maisons de la place du Carrousel. Pour ne pas être reconnus, Schweizer et son compagnon doivent crier comme les autres : « Vive la liberté ! A bas le tyran ! » Ils pénètrent dans les appartements, où l'on pille encore avec acharnement. La vue des corps des Suisses, de ses compatriotes, souillés et sanglants, glace Schweizer d'horreur. Il aperçoit le peintre David, qui se promène entouré de ses élèves, inspectant froidement les cadavres, les retournant du pied, et faisant emporter les moins abîmés à son atelier. Dans le demi-jour d'un enfoncement, derrière la grille d'une échappée de cave, Schweizer discerne soudain des habits rouges. Trois hommes sont là, blottis, blêmes, tremblant de terreur. Avec l'aide de Stocker, il leur

tend la main, les tire hors du caveau, les dépouille de leur uniforme, et réussit à les emmener chez lui sans attirer l'attention des insurgés, tout entiers à leur sinistre besogne. Ces malheureux, presque défaillants, sont réconfortés et cachés au grenier.

Schweizer passa une nuit affreuse. Il était hanté par l'abominable spectacle, il cherchait un moyen de tirer vengeance de l'exécrable forfait commis contre ses frères. Il oubliait sa propre sûreté. De bonne heure, le lendemain matin, le Zurichois Henri Meister, l'ancien collaborateur de Grimm, qui habitait encore Paris, vit accourir ce petit homme fluet et pâle dans un état d'angoisse et d'exaspération impressionnant : Schweizer supplia son ami de se joindre à lui, de se rendre à l'Assemblée et, du haut de la tribune, d'y demander publiquement justice du massacre des Suisses et grâce pour les survivants. Meister s'efforça de le calmer, en lui démontrant la folie d'un pareil projet, puisqu'ils n'étaient revêtus d'aucun pouvoir officiel. Mais il proposa d'aller trouver un certain Audibert, de Marseille, homme bon et charitable, et de l'implorer en faveur de ses compatriotes prisonniers. Cette démarche, restée secrète, ne fut pas inutile¹. Audibert persuada aux Marseillais de relâcher plusieurs de leurs victimes. Schweizer, intrépide, inconscient du danger, s'en alla, quelques jours après, à la caserne des Minimes chercher des Gardes-Suisses. Les Marseillais entouraient les cercueils de leurs camarades tombés au cours de l'attaque des Tuileries et qu'ils avaient exposés. Comment écoutèrent-ils les supplica-

¹ Le récit de David Hess est entièrement confirmé par le témoignage de Meister, réédité par MM. Usteri et Ritter, *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris*. Paris, 1910, page 210.

tions de Schweizer, par quelle adjuration réussit-il à leur enlever leur proie ? On ne se l'explique pas.

Epuisé par cet effort, Gaspard trouva encore le moyen de faire sortir de France tous ceux qu'il avait ainsi miraculeusement sauvés, tantôt en les adjoignant comme charretiers à des convois de transport, tantôt en obtenant de l'ambassadeur de Suède, M. de Staël, des passeports sous des noms d'emprunt. Le baron Henri de Salis et le jeune de Luze, de Neuchâtel, échappèrent de cette manière à une mort certaine.

Mais il restait encore de ces infortunés ailleurs, à la Conciergerie, à l'Abbaye. Schweizer fut impuissant pour eux et assista, désespéré, aux massacres de septembre. Il tomba malade, il dut s'aliter. En vain Madeleine s'ingéniait à sa place, multipliait les démarches, allait jusqu'à offrir à un des chefs jacobins de se livrer comme otage à la place des Suisses, elle échoua partout. Dans cette révolution, ce qui la stupéfiait, c'était de voir les femmes déchaînées comme des furies :

« J'ai honte d'être ici une femme, écrivait-elle, le 10 septembre 1792, au peintre Füssli. Elles commettent ouvertement des horreurs et des infamies. Une femme a tué près de trente hommes. Notre ancien cocher est devenu un scélérat, il m'a dit froidement qu'il aimerait nous guillotiner. »

Madeleine s'étonnait aussi de voir Paris s'égayer, reprendre son insouciance, aussitôt après ces scènes sanglantes :

« Les enfants rient, sautent, s'amuse de voir les têtes tomber ou de les voir porter en triomphe dans les rues. Ah ! Dieu, quelle génération que celle d'aujourd'hui ! Oh ! mon Füssli, je ne peux m'habituer à ces horreurs-là. »

Pourtant, elle ne manquait pas de courage, mais elle

redoutait de se faire, comme tant d'autres, à ces atrocités :

« Dès que je ne pleurerai plus sur ces cruautés, je deviendrai insensible comme les autres.... Dieu me préserve d'une pareille indifférence ! »

Puis, il fallait cacher la terrible vérité à Schweizer malade, le distraire. Madeleine citait, comme contraste salutaire, le cas de la reine Marie-Antoinette, enfermée au Temple, l'interdiction où elle était de parler au roi dans une autre langue que le français, mais au milieu de ses souffrances s'égayant de ses gardiens qui lui disaient : « J'avions besoin d'aller p..., pendant ce temps vous ne parlerez pas à votre mari. »

La convalescence de Gaspard fut longue. Il commençait à reprendre ses occupations et ses chères lectures, lorsque ses associés accoururent le prévenir que tout espoir s'était dissipé de maintenir plus longtemps la maison Schweizer & C^e. L'effondrement des assignats, le privilège de la Monnaie de Marseille que les révolutionnaires leur enlevaient, avaient précipité la débâcle. Il fallait avouer ouvertement la faillite et dissoudre l'association.

Schweizer explora sa caisse et consulta ses livres. Tout ce qu'il possédait encore, c'étaient quelques vagues assignations sur Saint-Didier et d'Espagnac. Le 10 avril 1793, Jeanneret s'engageait formellement à lui servir chaque année une rente de 5 % sur la somme de 50 000 francs dont il se reconnaissait débiteur. A défaut de cet insignifiant revenu, qui ne fut d'ailleurs jamais versé, il restait encore à Zurich des valeurs importantes, que continuait à gérer, avec une impeccable honnêteté, le brave Dig-

gelmann. Mais il répugnait à Schweizer d'y toucher et d'instruire ses concitoyens des malheurs éprouvés à Paris.

Aussi prit-il la courageuse résolution de vendre les toiles et les objets d'art de son hôtel. L'affaire eût été fructueuse, si notre Zurichois ne se fût malencontreusement lancé dans des opérations plus étendues, en achetant une quantité de collections du même genre, abandonnées par les émigrés, lorsqu'ils quittaient le royaume. Or, les marchands étrangers, instruits de la détresse du pays, affluèrent à Paris et, porteurs d'espèces sonnantes, ils achetèrent à vil prix ces dépouilles. Schweizer, impatient de rentrer dans ses pertes, se laissa tenter par la vue des louis d'or, et abandonna ses acquisitions, des Corrège, des Poussin à des prix dérisoires, sans en retirer le plus léger profit. En même temps, les comités révolutionnaires, le sachant lié avec Dumouriez, qui venait de passer à l'ennemi, perquisitionnaient dans sa maison. Schweizer était harcelé. Mais, en vérité, il ne s'en troublait plus. Son calme et son indifférence pour ses intérêts personnels semblaient augmenter avec les désastres répétés. Pas une fois il ne reprocha à Jeaneret et à Sonthonax leurs imprudences et leur duplicité.

Et Madeleine l'encourageait dans cette attitude stoïque; comme si elle eût voulu racheter toute sa nonchalance passée, elle déployait une activité fiévreuse. La Terreur avait dispersé ses amis, plusieurs étaient en prison, d'autres se cachaient, changeaient de retraite chaque semaine. Madeleine partait à leur recherche, trottant à pied dans la rue, les visitait, les réconfortait et réussissait à pénétrer dans certaines maisons d'arrêt.

Elle portait dans une bague, comme un talisman, un morceau de l'habit dont était vêtu Louis XVI en marchant à l'échafaud et que lui avait remis Cléry. Par un singulier contraste, elle entretenait des rapports avec certains révolutionnaires forcenés. Dans un moment d'impulsion, n'avait-elle pas écrit à Robespierre pour lui demander sa protection ! Et le dictateur l'avait rassurée. Il savait, sans doute, que la jeune femme était une adepte de Catherine Théot, la « Mère de Dieu », la visionnaire dont il favorisait le culte.

IV

Malgré le profond ressentiment que nourrissait Gaspard Schweizer contre ses compatriotes, il ne dissimulait pas son inquiétude croissante de voir sa patrie engagée à son tour dans la lutte terrible que livraient à la France révolutionnaire les Etats coalisés de l'Europe. Son cerveau fiévreux brûlait d'un patriotisme exalté. Après un moment de dégoût, il s'était laissé reconquérir par la Révolution ; il avait encore foi en elle. Mais il restait Zurichois, décidé à unir ses concitoyens et la « Grande République. »

Les Suisses — il ne l'ignorait pas — n'avaient pas encore pardonné le massacre de leurs soldats au 10 août ; ils étaient indignés des cruautés commises sur d'innocentes victimes, ils avaient juré d'en tirer une vengeance éclatante. Jusqu'alors, l'ambassadeur français, Barthélemy, était parvenu, par des prodiges de tact et de clairvoyance, à obtenir des cantons helvétiques une neutralité absolue à l'égard de la République. Mais chacune de ses lettres insistait sur le péril, sur les menées de l'Autriche et de l'Angleterre pour détacher les Suisses et les

faire entrer dans la coalition. Déjà le petit pays des Grisons, à l'extrémité de l'Helvétie, paraissait disposé à suivre ces conseils. Le 25 juillet 1793, l'ambassadeur Sémonville, se rendant à Florence avec son compagnon Maret, avait été surpris dans un guet-apens à Novate, sur territoire grison, livré à l'Autriche et enfermé dans une forteresse du Tyrol. Il fallait, à tout prix, empêcher l'ennemi d'étendre son influence sur le reste de la Suisse. Aussi le Comité de salut public avait-il déjà dépêché des agents secrets dans plusieurs villes, avec mission de gagner des partisans à la France et de déjouer les intrigues étrangères. Mais ces hommes, recrutés hâtivement à Paris, ne présentant ni garantie, ni tradition, ignorants de la langue et des mœurs du pays, dénoncés et surveillés dès leur arrivée, travaillaient en pure perte. Schweizer était instruit de cette situation. Lié avec le citoyen Deforgues, ministre des relations extérieures, il connaissait les anxiétés du gouvernement révolutionnaire, consterné par la catastrophe de Sémonville. Un mémoire, portant le titre de *Coup d'œil d'un patriote suisse sur les rapports de la République avec celle des Suisses*¹, que Schweizer remit à Deforgues, au mois d'août 1793, fut lu et très apprécié.

❀ Aussi Schweizer, emporté par son imagination, se voit-il déjà le sauveur de sa patrie, l'homme choisi pour répandre en Helvétie les principes de la grande Révolution, pour éclairer ses frères, dessiller les yeux des aristocrates bernois. Quelle revanche il prendra du mépris qu'on lui témoigne à Zurich ! Mais il n'abusera

¹ Le *Mémoire* se trouve dans les *Papiers* de Barthélemy, aux Archives des affaires étrangères, correspondance de Suisse, vol. 436, fol. 536. Il se compose de 12 pages manuscrites.

pas de ses pouvoirs, il éclairera avec douceur ses concitoyens aveuglés, ses intentions l'emporteront, par leur pureté, sur les machinations de ses adversaires.

Le 19 novembre 1793, Schweizer, agréé par Deforgues, recevait les pouvoirs nécessaires, des instructions diplomatiques, et une introduction auprès de Barthélemy.

« Les témoignages avantageux, écrivait Deforgues, qui m'ont été rendus du citoyen Schweizer, bourgeois de Zurich... m'ont porté à accueillir la proposition qu'il m'a faite de se rendre dans le pays des Grisons, pour y examiner l'état des choses et s'y occuper des moyens propres à nous faire reprendre dans ce pays l'influence que nous y avons perdue ¹. »

A la suite de démarches dont on ignore le secret, l'ex-associé de Schweizer, François Jeanneret, était parvenu à obtenir également une mission des comités : il était chargé d'acheter en Suisse des fournitures militaires et des subsistances². Ainsi le trigaud ne lâchait pas sa victime. Schweizer recevait 800 francs de traitement par mois, Jeanneret 600.

Tous deux quittèrent Paris six semaines après l'exécution de Marie-Antoinette. La ville était en armes, le tribunal révolutionnaire fonctionnait activement. Schweizer et son compagnon, coiffés du bonnet rouge, avaient ré-

¹ *Suisse*, vol. 440, fol. et vol. 441, fol. 246. Archives des affaires étrangères.

² « J'étais chargé », écrit Jeanneret, « citoyen de Grandson », au ministre Deforgues, de Vaumarcus le 21 décembre 1793 « de la part de la division du département de la guerre pour les équipements des troupes, de lui donner tous les renseignements possibles sur des articles, dont elle a un besoin pressant. J'ai rempli cette commission depuis Bâle d'une manière qui, je crois, sera satisfaisante et utile. » Archives des affaires étrangères, Suisse, vol. 440, fol. 440.

quisitionné un équipage analogue à celui des représentants du peuple. Au devant de leur calèche flottait un drapeau tricolore. Ils franchirent la frontière par Pontarlier, où les autorités, soupçonneuses, les retinrent une journée¹. Le 6 décembre 1793, par une bise froide, Schweizer, dont Jeanneret s'était séparé pour se rendre chez son père à Vaumarcus, entra à Berne et se présentait chez l'avoyer de Steiger. Mais ce dernier lui fit un accueil glacial et ne lui cacha pas que sa double qualité d'agent de la République française et de bourgeois de Zurich était un obstacle sérieux à sa mission. Leur entretien devint des plus aigre. Steiger, irréconciliable ennemi de la France, reprocha amèrement à Schweizer de la servir. Ce dernier se récria, sentant déjà venir le mot de trahison. Il expliqua sa mission, la nécessité de la confier à un ami des deux pays, probe et dévoué. C'était l'unique moyen d'éviter un conflit, mais Steiger ne voulut rien entendre.

Le lendemain, à Baden, Schweizer trouva chez l'ambassadeur Barthélemy, malgré sa réception très prévenante, un grand scepticisme. L'arrivant ne se targuait, à vrai dire, que du modeste titre d'*agent*. Mais Barthélemy, légèrement inquiet en présence de cet envoyé des comités de Paris, écoutait avec surprise ce petit homme, aux longs cheveux, à la mine étrange, lui exposer sa mission et ses projets, avec un feu et une volubilité extraordinaires, dans sa langue incorrecte, émaillée de germanismes.

A Zurich, c'est bien pis. Le Conseil secret de la ville s'est réuni, sur une dépêche de l'ambassadeur anglais à

¹ « Par une mauvaise et barbare disposition de police... nous fûmes écartés (*sic*) et arrêtés une journée. » Schweizer à Déforges, 11 décembre 1793. *Suisse*, vol. 440, fol. 363.

Berne, Fitzgerald, qui traite Schweizer de « bandit jacobin. » A son arrivée dans sa ville natale, Gaspard ne trouve chez ses amis d'autrefois qu'un accueil embarrassé. Hess, l'oncle de Madeleine, l'emmène dans sa maison de campagne, au Beckenhof, après lui avoir démontré que son séjour en ville était périlleux. Schweizer est abasourdi par de telles préventions. Oublie-t-on qu'il est Zurichois, qu'il n'a accepté cette mission que par dévouement patriotique? Mais les autorités s'entêtent, refusent de recevoir publiquement et officiellement le délégué du Comité de salut public. Quelques conseillers consentent seulement à s'entretenir avec lui de la situation et à apprendre de sa bouche les nouvelles de Paris. Partout on le considère comme un « égaré. »

Quant au canton des Grisons, objet principal de son voyage, Schweizer s'aperçoit bien vite que ce pays lui est aussi fermé. Le 29 décembre 1793, il quitte Zurich pour Coire. Arrivé à Sargans, ses agents, l'ex-pasteur Bansi à leur tête, accourent à lui pour le supplier de ne pas aller plus loin. Il serait à coup sûr « sémonvillisé. » Schweizer rebrousse chemin et rentre à Zurich.

Après avoir instruit le ministre Deforgues de sa fâcheuse position, il décide de se tenir coi et d'attendre les événements. Il passe ses journées enfermé chez lui, à travailler avec son secrétaire ou à composer des vers et à prendre des notes. Ses lettres sont rédigées dans ce style ampoulé qui lui est habituel :

« Le tonnerre des remparts de Genève a retenti dans les Alpes de la Suisse, et le cœur des amis de la Liberté a tressailli de joie. Les Grisons lèvent ainsi la pierre sépulcrale du tombeau de leur liberté¹. »

¹ Suisse, vol. 444, fol. 267.

Il prie instamment qu'on récompense le zèle de son ami Bansi en lui octroyant un traitement de 4000 francs et un « sabre républicain », ainsi qu'à son secrétaire Pestalozzi :

« Si les deux sabres m'étaient envoyés, écrit-il, je crois qu'ils ne seraient pas mis en de viles mains et tu armerais, citoyen ministre, deux chevaliers de la liberté. »

A défaut de succès politiques, Schweizer propose au ministre d'employer dans les guerres « des pompes à feu à la place d'artillerie » et de « réintroduire les catapultes et les balistes des anciens Romains ¹. » Ils ont fait de cette invention, lui et son secrétaire, l'objet de méditations laborieuses. Des voyages à Neuchâtel, auprès de Jeanne-ret, des entretiens à Baden avec Barthélemy coupent cette longue attente. Durant trois mois Schweizer patiente, espérant que les événements, les succès militaires de la France décideront ses concitoyens à l'écouter. Mais une révolution qui éclate aux Grisons en avril 1794, les excès des insurgés pillant les châteaux, forçant les familles nobles à s'exiler, portent à son comble l'animosité des Zurichois. On rend Schweizer responsable de l'insurrection, on ne veut voir en lui que son instigateur ². L'ambassadeur Barthélemy a beau affirmer qu'il y est totalement étranger, qu'il s'efforce, au contraire, de prêcher le calme aux révoltés ³, on est disposé à Paris à s'é-

¹ *Suisse*, vol. 444, fol. 16.

² Le bourgmestre Kilchsperger à Barthélemy, Zurich, 17 avril 1794 : « Notre pauvre Schweizer a bien mal fait d'aller dans le pays des Grisons. Il y en a qui croient absolument qu'il a coopéré au désordre actuel. Quant à moi, je crois tout bonnement sa parole, et je suis persuadé qu'il n'a absolument rien fait de mal. » *Suisse*, vol. 445, fol. 121.

³ Barthélemy à Deforgues, Baden, 9 avril 1794 : « Ce sont, sans doute, les partisans de l'Autriche, qui déjà affectent de faire courir le bruit que c'est le citoyen Schweizer qui est en quelque sorte l'auteur de l'agitation actuelle. L'inculpation n'a aucune sorte de fondement. »

mouvoir des prétendues menées de Schweizer. Ses lettres ne reçoivent plus de réponse, son traitement reste en souffrance; le 23 avril 1794, Schweizer, enfin désabusé, envoie sa démission au ministre :

« L'on ne satisfait point à mes demandes les plus aisées et les plus pressantes. J'ignore parfaitement si l'on pense encore en France à la chose pour laquelle on m'a envoyé. L'abandon dans lequel on me laisse fait que je suis parvenu à être en dérision aux hommes qui ont voulu s'intéresser à ma mission. »

Insuccès complet, méfiance persistante, raillerie, tel était le résultat de ces cinq mois de séjour en Suisse. Il fallait à Schweizer, pour accepter tant d'affronts, non seulement son inaltérable candeur, mais la certitude qu'il retrouverait à Paris des compensations. Le 30 mai, le successeur de Deforgues, Buchot, avait accepté sa démission, en termes très honorables, et lui avait promis de « l'employer d'une manière conforme à ses goûts et à ses connaissances. »

S'il avait su qu'il quittait sa ville natale pour toujours, Schweizer, en s'éloignant de Zurich, le 1^{er} juillet, eût-il éprouvé quelque émotion? Il est permis d'en douter.

Madeleine l'attendait, au comble de la joie, pour lui raconter la grande délivrance, la chute de Robespierre et lui annoncer de réconfortantes et brillantes perspectives

FRÉDÉRIC BARBEY.

(La fin prochainement.)

HYMNE AU PASSÉ

I

Accélérant l'essor des voiles et des cygnes,
La brise de l'été, qui descend des hauteurs,
Fait courir sur les flots le doux parfum des vignes,
Des roses de Clarens et des jasmins en fleurs.

Du bateau que la vague indolente balance,
J'embrasse du regard, de Veytaux à Clarens,
Ce pays autrefois l'asile d'un silence
A peine interrompu par la voix des torrents.

Ah ! puissé-je, en fermant les yeux, voir comme en songe
Le Montreux campagnard, le Montreux d'autrefois,
Les sentiers dévalant vers la rive où s'allonge
Le rideau des filets fixés aux pieux de bois ;

Et l'église où tournoie un long vol de colombes,
L'église à qui le temps a donné peu à peu
La couleur des rochers déserts qui la surplombent
En se mirant au golfe aigue-marine et bleu.

II

Dans les jardins fleurit le lis avec la rose,
Et l'on voit, décorant un balcon ajouré,
Près du chat qui, roulé sur lui-même, repose,
Des œillets de carmin et le maïs doré.

Et le poète anglais, l'exilé volontaire,
Livrant à l'air du soir ses beaux cheveux bouclés,
Avant de repartir, salue encor la terre
Qui lui rendit le calme et l'espoir envolés.

Ah ! puissé-je évoquer le printemps qui rayonne,
Les narcisses de neige, honneur du mois de mai,
Les joyeux vendangeurs que ramène l'automne
Et les troupeaux paissant jusqu'au rivage aimé !...

... Puis, dépassant le vieux château bâti sur l'onde,
Mon rameur me débarque au pied d'un grand tilleul,
Et je vais oublier les vanités du monde
Dans un site adorable et connu de moi seul !

III

Seul ? Non ! sur le versant de la colline agreste
Le faucheur vient encore, aux clairs matins d'été,
Récolter les gazons en fleurs d'une main preste,
Mais sans troubler la paix de l'Eden enchanté.

Que j'ai trouvé de charme à ses ombreux dédales,
Quand je revis, plus vert et plus doux qu'autrefois,
L'asile de fraîcheur oublié des Vandales,
Où l'écho du ravin répondait à nos voix !

Le lierre avait grandi, de son manteau vert sombre
Vêtant la nudité du roc vertigineux,
Et les noyers géants versaient toujours plus d'ombre
Sur les sentiers témoins d'indissolubles nœuds.

Fassent les dieux, zélés protecteurs du bocage,
Que ce vallon de rêve, où chantent mille oiseaux,
Echappe à la fureur qui désole et saccage
La pelouse et l'étang, le lierre et les roseaux !

Fuyez ! vous dont le fer odieux défigure
Un sol que nos aïeux, jadis, ont respecté.
Mais vous qu'inspire et charme encore la nature
Dans sa prestigieuse et divine beauté,

Vous ne trahirez pas l'accès de ma retraite ;
Venez, je vous invite à la voir au printemps,
Et l'églantine rose et l'œillet du poète
Nous rendront pour une heure exquise nos vingt ans !

ADOLPHE DULEX.



LE PÈRE GEORGE TYRRELL

1861-1909

« Ce n'est pas que l'huile divine se soit arrêtée. Mais « il n'y a plus de vases... » A l'esprit humain d'en mouler de nouveaux. Dieu les remplira. »

Tyrrell. *Lex credendi.*

Le 15 juillet 1909 expirait à Storrington (Sussex) le moderniste, l'excommunié et, par-dessus tout, le grand catholique George Tyrrell, ancien jésuite. Tandis qu'une large part de l'humanité inquiète de croire aspirait avidement sa pensée émancipatrice, lui, par une noble conséquence, il mourait de la nostalgie de l'autel ; il mourait serviteur de l'Eglise visible qui l'avait banni et de l'Eglise invisible qu'il ne se lassait pas d'attendre ; et au dernier article de son testament, il revendiquait avec un accent de fierté qui émeut sa qualité, inaliénable, de prêtre catholique :

« Si l'on place une pierre sur ma tombe, disait-il, faites que l'inscription rappelle que je fus prêtre catholique et que je portai le Calice et l'Hostie. »

L'histoire de cet homme — lutteur hardi et plus grand entraîneur d'âmes — vient de s'écrire en Angleterre

d'une façon définitive en deux volumes ¹ de nature différente et, jusqu'à un certain point, de valeur inégale. Le premier comprend l'*Autobiographie*, tenue secrète jusqu'ici, de Tyrrell; son autobiographie, ou tout au moins un fragment autobiographique important qui embrasse les vingt-quatre premières années de sa vie et dégage comme points culminants — comme sommets — son passage dans la Haute-Eglise, sa conversion au catholicisme, sa vocation de jésuite. Une traduction française en sera donnée. Le deuxième volume est tout biographique, encore qu'il mette en œuvre une série étincelante de textes inédits.

Tyrrell écrivait l'*Autobiographie* en 1901, à l'heure où des difficultés croissantes avec la Société de Jésus lui faisaient désirer et redouter tour à tour l'éventualité d'une rupture. Un autre à sa place n'eût pas résisté au besoin d'écrire, à tous événements, son apologie pour la postérité. Tyrrell ne songea qu'à se juger lui-même par le récit de sa vie, dédié aux quelques intimes qu'il soupçonnait de l'aimer trop. C'était, disait-il, pour les détacher de lui! On croirait une boutade; ce fut une volonté, intrépidement soutenue. Durant trois cents pages Tyrrell projette sur son caractère et sur sa vie une lumière réaliste qui en fouille sans pitié tous les recoins. Il dénonce inlassablement sa « perversité naturelle » et le caractère fortuit et relatif des grands choix de sa destinée. Son attachement au catholicisme aurait été un « pari » soutenu avec opiniâtreté; sa foi un aveugle « désir de croire. » Il n'y aurait eu aucun élément religieux dans l'attention qui le tint rivé dès l'âge de quinze ans sur les plus grandes questions ecclésiastiques et théologiques. Lesquels de nos actes réputés purs et saints soutien-

¹ *The Life of George Tyrrell*. — London, Arnold.

draient une telle analyse ? Quant à ses sentiments, il fait plus que de les éprouver : il en récuse le témoignage, suspectant de parti pris tout ce qui arrive à l'âme religieuse par la voie de l'émotion. Un aveu, à cet égard, se lit dans une lettre particulière, voisine de l'*Autobiographie* : « Mon principal danger procède du rationalisme et d'une dépréciation excessive du rôle du sentiment dans nos déterminations. »

Telle est l'*Autobiographie* — cri de sincérité âpre et prolongé, comme celui de l'oiseau de mer qui, sur des rives inhospitalières, se soutient contre le vent, de ses deux ailes roidies. Tyrrell nous a donné là un grand exemple. Mais la sincérité absolue est inhumaine ; ses exigences finissent par porter atteinte à la vie, et donc, à la vérité. Le Tyrrell total n'est pas dans l'*Autobiographie* ; de toutes manières, celle-ci devait être complétée. Or, comme Tyrrell achevait de rendre compte de son « scolasticat » à Stonyhurst, brusquement il interrompit son récit. On nous dit que la nécessité de raconter la mort de sa mère — la grande affection de sa vie et son grand remords, puisqu'il la quitta — fit défaillir une sensibilité d'autant plus intense qu'elle était, en général, plus contenue. Nous prenons note de ce scrupule. Mais pour que se consommât si vite la victoire du cœur, il fallait que, par ailleurs, le narrateur se fût lassé de son effort. On le conçoit.

À la mort de Tyrrell, la plume qu'il avait laissée tomber huit ans auparavant fut relevée, tout près de lui, par Miss Maud Petre, la meilleure confidente de sa pensée et son exécutrice testamentaire. Et c'est le deuxième volume : la *Vie* de George Tyrrell, de 1884 à 1909. Respectueuse infiniment des intentions de l'auteur, Miss Petre n'eut garde de juxtaposer un panégyrique à l'acte

d'accusation. Elle marqua les ombres ; elle émit des jugements de valeur. Mais c'est de la sincérité respirable pour nos poumons humains. Que dis-je ? c'est de la sincérité née du plus grand amour ! Ce faisant, Miss Maud Petre nous a restitué le Tyrrell intégral : rationaliste et mystique, épris de lumière, mais aussi épris de « cette obscurité qui nous rend Dieu plus proche » ; protestant par toutes les exigences de sa raison, catholique par la largeur de son idéal illimité. Tyrrell avait intitulé son manuscrit : « Histoire d'une vie misérable ou moyenne. » Miss Petre nous convainc qu'une vie n'est pas manquée, qu'une vie est belle entre les belles, quand elle se déploie en sens inverse des limites de son cadre ; quand elle va du « pari » à l'acte de foi, et du détachement de soi, tout psychologique, à l'oubli de soi, moral et apostolique, jusqu'à se résumer parfaitement dans cette parole :

« Je n'ai jamais compris Moïse d'avoir ressenti son éloignement de la terre promise. Il m'aurait suffi de savoir qu'Israël y entrerait. »

I

George Tyrrell naquit à Dublin en 1861 d'une famille anglaise cultivée, établie en Irlande dès le dix-huitième siècle et que des alliances avaient enracinée dans le sol celtique. Il vit le jour quelques mois après la mort de son père, autoritaire violent et grand honnête homme. M^{rs} Tyrrell, à la tête de revenus qui n'eussent pas fait vivre une personne, prit ses trois enfants dans ses bras et partit pour la vie. C'était une vaillante et une gracieuse chez qui l'énergie était secondée constamment par l'élasticité naturelle et par cette forme d'héroïsme : l'enjouement dans le malheur.

La première enfance de George Tyrrell n'est qu'une

longue et plutôt mélancolique promenade. A trois ans, sa mère le met en pension et accepte une place de dame de compagnie. Puis elle le reprend et va s'établir avec ses trois enfants dans une ferme isolée où il y aura de la santé à bon marché et où le petit George, avec Louise, sa quasi-jumelle, s'éveillera à « la joie de la lumière sur les pelouses. » Demain on élira domicile chez un oncle, lui-même peu fortuné. Après-demain on sera en meublé sous le sceptre d'une hôtesse à la Dickens. Et ainsi de suite presque indéfiniment, l'humeur bohème de la charmante M^{me} Tyrrell conspirant avec la nécessité pour lui rendre ces changements plus fréquents et plus légers. Tyrrell aura beau jeu de philosopher ensuite sur l'influence de l'instabilité domestique dans la formation du caractère : n'avoir pas eu de maison !

Le milieu religieux général était celui du calvinisme irlandais vers 1860 : étroit et fumeux, sentant à la fois le soufre et le moisi. Mais les parents de George avaient, comme par miracle, échappé à cette ambiance. M. Tyrrell, esprit libre, aimait à dire que « les catholiques croient beaucoup trop de choses et les protestants beaucoup trop peu ! » M^{me} Tyrrell, négligeant les sombres superstitions, allait droit à son Dieu par la prière et la lecture méditée de la Bible, encore que son humeur la portât à changer souvent aussi d'abri spirituel. Mais il y avait là une tante Mélinda, dévouée et fanatique, que les flammes de l'enfer hypnotisaient et qui vous glissait, avec toute l'indiscrétion désirable, de petits traités dans la main. C'est pour faire pièce à tante Mélinda que Willie Tyrrell (l'aîné de George de dix ans) orientera de bonne heure vers la libre pensée sa belle intelligence. C'est pour imiter Willie — et d'ailleurs en suivant les pentes de sa nature — que

George lui-même deviendra irréligieux, d'a-religieux qu'il était.

George Tyrrell a dix ans ; il est externe, sous l'économie de la grâce, chez l'excellent D^r Benson. C'est un petit rationaliste qui discute de tout avec sa mère et ne veut pas jouer parce que l'effort du jeu, tel qu'on l'entend outre-Manche, lui paraît en disproportion avec ses résultats. Il est caractérisé par une soif de réalité qui lui rend plus difficile, plus impossible qu'à tout autre, la représentation de l'invisible. A quatre ans, il apparut qu'il concevait le ciel sous les traits de « M^{rs} Heaven », une commère à la Dickens « avec un châle de laine croisé sur son ample poitrine.... » On a ri du petit hérésiarque et puis on l'a grondé ! Délogé de son matérialisme naïf, il a renoncé à concevoir le Dieu extérieur, et il semble qu'on n'ait pas su accréditer auprès de lui le Dieu intérieur et mystique naturellement sensible à l'âme pure d'un Newman. En revanche, son sens moral, comme sa raison, fut précocce. Il se rappelle avoir senti, à quatre ans, le bien et le mal indépendamment de leurs sanctions ; à six ans, les choix à faire ; à sept ans, le sentiment de culpabilité, sans toutefois en faire remonter la cause jusqu'à Dieu.

C'est un sensible, qui s'éprend des petites filles, des Caroline et des Flora, rencontrées à l'école mixte et hante, en amoureux romantique, les chemins où elles passeront. On le trouve en larmes derrière un canapé le soir où sa promotion de l'école mixte au collège Benson lui a été annoncée. Il ne peut souffrir de différer de sentiment avec son entourage et une de ses raisons pour dédaigner le jeu, c'est que le triomphateur est moins aimé.

C'est un mauvais élève, non, on peut le croire, par insuffisance, ni même par vulgaire paresse : ses forces

actives vont ailleurs ; et il n'a pas rencontré de pédagogie assez pénétrant pour s'aviser de cette canalisation défectueuse et pour la rectifier. Il travaille passionnément. Que fait-il donc ? Il s'acharne à de menus travaux de menuiserie et de mécanique ; comme on dit vulgairement, il « bricole. » Sa mère recourt à lui dans les accidents domestiques. Un de ses principes favoris est de trouver, ou d'adapter, l'outil nécessaire sans sortir de la chambre. Il a des tiroirs remplis de débris hétérogènes parmi lesquels il fouille à perte de vue, cherchant tour à tour des moyens appropriés à son but, et un but à travers le dédale des moyens. « Comme théologien, nous dit-il sous forme de boutade, je n'ai jamais fait autre chose ! » C'est un analyste, qui analyse pour reconstruire et pour réadapter ; c'est un créateur de synthèses. Mais à tant combiner il oublie de s'instruire ; pis encore, il recourt, pour pallier son apparente paresse, à un nombre toujours croissant de subterfuges. C'est la vie en partie double avec ses périls.

George a quinze ans ; élève tout au plus médiocre, parce que distrait. Devant lui, son frère Willie prend d'assaut les places fortes de tous les examens et concours universitaires : « Regarde ton frère ! » lui crie-t-on ; mais ce contraste qui devrait le stimuler le paralyse encore davantage.

Camarade de sa mère, témoin journalier et rien moins qu'indifférent des discussions qui s'engagent entre celle-ci et l'agnostique Willie, il s'est exercé trop tôt à penser, d'où un déséquilibre dans l'économie de son développement. Quant à son sens moral, il est demeuré psychologiquement assez sûr, mais — anomalie effrayante — il ne se prononce pas sur les questions pratiques. A

en croire le Père Tyrrell, témoin partial, ce serait un petit coquin, « dissimulé, violent, sans religion, paresseux, bon à rien... » ; même, il goûte du parjure, violant, par pur défi, un engagement d'abstinence qu'un camarade zélé l'avait convaincu de signer.

Terrain propice pour la germination de l'extraordinaire ! Un jour, le hasard d'une conversation d'écoliers lui révèle l'existence, à Dublin, d'un type avancé de Haute-Eglise, Grangegorman. « C'est une jésuitière », lui a-t-on dit. Non point ; c'est tout uniment une église dont le culte liturgique, profondément religieux, comporte une table en manière d'autel avec des cierges (éteints !) et quelques enluminures, et dont la doctrine prévoit la confession volontaire et la fréquente communion. Voilà notre jeune homme à Grangegorman, par désœuvrement ; et tout de suite la comparaison lui sourit avec la froideur déprimante du culte héréditaire. Ce n'est qu'un embryon de sympathie ; mais déjà pour la justifier devant sa mère il s'y affermit ; il recherche les lectures qui lui en fourniront la justification. Il n'est pas conquis ; mais attendu que tout, chez les Tyrrell, se discute ardemment, il a assumé une certaine attitude dans le débat, ce qui revient à choisir sur l'échiquier les pions blancs plutôt que les noirs. Cependant, il devient assidu à l'église pour la mieux défendre, et il la défend d'autant mieux qu'il entre en contact plus étroit avec ses institutions. Or, voici, l'intensité de cet intérêt, même profane à l'origine, la qualité des préoccupations auxquelles il s'est livré, vont le moraliser à son insu et concourir au lent redressement de cette nature dévoyée. L'attrait de George Tyrrell pour l'idéal empreint dans les formes religieuses de Grangegorman, c'est le premier échafaudage à l'intérieur duquel va se reconstruire sa vie

morale. Par malheur, Tyrrell ne crut pas l'édifice assez solide pour le libérer ensuite de son échafaudage, ou plutôt, celui-ci avait reçu son couronnement irrévocable par l'adhésion à la Société de Jésus, lorsque le jeune homme reconnut qu'il pouvait se passer de soutiens et d'étais. En d'autres termes, il sera esclave lorsqu'il se découvrira libre.

Parallèlement, les horizons intellectuels de l'adolescent se sont étendus ; il a lu, par hasard encore, un ouvrage de synthèse religieuse : l'*Analogie* de Butler, émerveillé de constater que, conformément aux exigences de sa jeune raison, « la religion peut être défendue sur des bases toutes rationnelles. » Dans la première fierté de sa découverte, il va droit à son frère, son critique et son juge. On voit bien la physionomie des interlocuteurs : l'adolescent heureux et timide apportant l'argument qui transforme pour lui la face du monde ; le jeune homme, le sourire aux lèvres, ayant fait ou croyant avoir fait le tour de cette démonstration. Si ce dialogue avait pu se poursuivre au travers de la vie, quelque chose aurait été changé dans l'attitude de l'un ou l'autre des belligérants et peut-être de tous les deux. Il fut interrompu peu après par la mort. Willie Tyrrell succombait le 29 août 1876 aux suites d'une injection de morphine. « Où va l'âme après la mort ? » avait demandé George à son frère peu avant le désastre. — « Où va la flamme quand la bougie est éteinte », avait répondu le jeune et brillant lauréat. Cette fin dramatique posait devant l'adolescent « le problème du sens et de la valeur de la vie. » Willie avait connu tous les succès, mais son infirmité (il était bossu) avait empoisonné en lui les sources de la joie ; et la mort ramenait ces succès eux-mêmes à leur mesure.

Voici venir maintenant Robert Dolling, étape providentielle, mais étape sur la route qui conduira Tyrrell, esprit logique, de l'anglicanisme au romanisme. N'a-t-il pas dit cent fois de la *High-Church* qu'elle est un moyen terme absurde, encore que sympathique, entre le catholicisme et le protestantisme ? — Dolling, c'était le libéral rayonnant et cordial, aussi disposé à dire la messe qu'à présider une réunion de prières avec la seule volonté de faire plus de bien. Il aimait l'adolescent. Mais précisément parce qu'il était universel comme le soleil et comme l'Évangile, il allait le détacher des formes anglicanes. L'en détachera-t-il pour le vouer à l'éclectisme religieux, comme lui-même ? Non pas ; ce serait pour son disciple (âme inquiète et raison exigeante) une gymnastique inhumaine. « J'ai l'impression que pour un esprit comme le vôtre il n'y a que Rome », lui dira-t-il un jour, non sans tristesse.

Telles sont les préoccupations qui régissent et conditionnent l'activité du jeune George Tyrrell entre quinze et dix-sept ans. Ce cas d'idéalisme précoce et obstiné n'est pas banal. Et que dire du travail moral, plutôt indiqué que décrit par l'auteur de l'*Autobiographie* : luttes pour relever lentement le niveau de sa vie et la rendre conséquente, c'est-à-dire logique ; pour s'essayer à la prière ; pour triompher du doute par la méthode répressive ; pour croire malgré tout et malgré soi-même ; pour agir comme si déjà on croyait ?

Et ce ne serait pas religieux !

Aussi bien le Père Tyrrell, quelques années plus tard revenait-il en ces termes sur la rigueur de son premier point de vue :

« J'ai estimé longtemps que j'avais moins la foi, à l'époque de ma conversion, que le désir de la foi ; — analyse qui me porte-

rait, si elle était exacte, à douter également de ma foi d'aujourd'hui, car je suis plus loin que jamais d'aboutir à une synthèse satisfaisante. Mais, j'en ai maintenant la certitude, *je croyais et je crois. Reconnaître la valeur de la religion en travaillant, en vivant pour elle, n'est-ce pas déjà croire ?*¹ »

Pascal, l'Évangile ont répondu.

Un beau matin, George Tyrrell se réveillera catholique et jésuite ; car les deux choix n'en feront qu'un. Nous avons vu que le besoin du cercle parfait allait conduire Tyrrell par l'anglicanisme au catholicisme ; mais comment sera-t-il amené à voir dans la Société de Jésus une expression adéquate de l'idéal catholique ?

Avant d'aborder ce mystère, il convient de souligner un trait que nous n'avons fait qu'indiquer au début de cette étude, trait central et permanent de cette complexe nature : je veux parler d'une impersonnalité relative, d'un détachement instinctif de soi auquel Tyrrell refusait tout caractère moral, attendu, écrivait-il, « qu'il ne s'accompagne d'aucun effort et ne comporte pas une parcelle d'humilité ni d'amour. » On peut dire de la conversion de Tyrrell qu'elle eut pour effet de rendre morale une tendance qui n'était que psychologique. Ce singulier néophyte cherchera tout naturellement son but en dehors de soi. Indifférent au sort de sa propre personnalité, il se sentira esclave du Christ pour le service de la grande humanité ; contraint, comme Balaam auquel il aimait à se comparer, de bénir là où il aurait voulu maudire. Il ne recherche pas la religion « parce que bonne pour lui. » Si vers l'âge de dix-huit ans il travaille à sa sanctification avec plus d'ardeur et d'anxiété, c'est pour autrui, afin de se rendre digne du sacerdoce auquel il est comme acculé ; c'est aussi parce

¹ *My Relations with the Jesuits*, tome II, page 275.

que les intérêts qui l'ont conquis faibliraient, il le sent, s'ils cessaient de s'enraciner dans la vie morale. De son salut personnel il n'a cure. Il renverse les termes de la règle kantienne : (« Agissez de telle sorte que votre conduite.... ») Nous l'avons entendu s'étonner des regrets de Moïse banni de la terre promise.

C'est dans ces dispositions et à une heure décisive de sa destinée que se leva devant ses yeux l'idéal largement missionnaire de la Société de Jésus, telle que conçue par saint Ignace. Il passait alors de chapelle catholique à église anglicane, se confessant ici, communiant là, oscillant entre les deux comme un pendule. « — Vous serez catholique et jésuite, George ! » s'était écriée la vieille amie catholique, Miss Lynch, dont le toit et l'amitié discrète abritèrent sa mère et lui, dans leurs dernières années de vie commune. Ce conseil indirect sommeillait dans les couches profondes de sa pensée ; et lorsqu'il avisa un jour, dans un étalage de librairie, les *Jésuites* de Paul Féval, en traduction anglaise, son intérêt était amorcé. Il lut ce panégyrique sincère ; il tressaillit en retrouvant les traits confus de son rêve dans le dessein premier d'Ignace de Loyola. Cette conquête du monde, en particulier du monde qui pense et qui cherche, par des hommes de haute culture, évadés eux-mêmes des carrières libérales ; cet apostolat universel conditionné par des méthodes éminemment compréhensives et souples, par la volonté constante de rencontrer sur son propre terrain l'infidèle à conquérir, — n'est-ce pas à cela qu'il aspirait sans le savoir, partagé entre la passion des questions religieuses et le détachement de soi ? En 1879 (il avait dix-huit ans) George, qui se trouvait à Londres avec Dolling, demandait à Miss Lynch l'adresse d'un Père jésuite. Le

sort en était jeté ! Le tort — et la noblesse — de cet adolescent fut de juger « selon l'invisible » et de ne pas se demander dans quels moules la vie avait coulé, ou figé, cet idéal. Il demeurera dans la Société de Jésus disciple impénitent de saint Ignace.

Deux « volontariats » à Chypre et à Malte — l'un d'une incohérence romantique, l'autre d'une écœurante médiocrité — usent, en quelque mois, son premier enthousiasme. Que voit-il autour de lui ? Des hommes à culture unilatérale, nullement pressés par l'amour des âmes ; des institutions qui se sont développées sans mesure, exclusives de l'esprit qui les inspira ; des méthodes auxquelles il a fallu recourir pour conserver artificiellement ce qui avait été conçu spontanément. On le persuade qu'il est en présence de cas « exceptionnels. » Et il demeure, ayant lieu de craindre — toujours ! — que sa foi et sa vie morale encore frêles ne supportent pas les périls d'une réadaptation.

Le voici à Manresa, dans les souterrains du noviciat, entraînant au renoncement sa jeune raison rebelle. Son guide, le P. Morris, maître des novices, est de flamme et de glace : de flamme, quand il évoque Jésus-Christ, objet de son enthousiasme communicatif ; de glace, lorsqu'il répond aux objections d'un esprit troublé par l'idéal de l'abdication intellectuelle. Le jeune frère Tyrrell fait des efforts inouïs, et parfaitement honnêtes, et, dans son cas, salutaires, pour se persuader que d'exercer son jugement individuel, c'est un péché. Il se crucifie dans une attitude qui exige un incessant travail de mise au point. Cependant, il n'échappe pas à son entourage qu'il n'est point né jésuite. Et comme il allait prononcer les vœux, on lui signifie discrètement son

congé. Holà ! Tyrrell ne partira pas ; du moins il ne partira pas avant qu'on l'ait entendu. Après avoir tant peiné, lâcherait-il prise à l'instant d'arriver ? Et il fait des prodiges de volonté pour prouver à l'autorité qu'elle a eu tort de le condamner comme volontaire ! Le plus piquant, c'est qu'il y réussit. Il demande à pouvoir prêcher sur l'heure au réfectoire son « sermon d'épreuve », commentaire et illustration de la *Lettre sur l'obéissance* de saint Ignace ; et c'est, de bonne foi, un si merveilleux tissu de sophismes que les herbes s'abaissent devant lui. Cette fois-ci, s'il est jésuite, c'est qu'il l'a bien voulu. Il a vingt-et-un ans. Son visage pâli d'ascète n'a pas encore connu un rayon de joie.

Trois années de scolasticat à Stonyhurst lui permettent d'assimiler la philosophie de saint Thomas d'Aquin et font de lui le thomiste ardent que, dans une certaine mesure, il est demeuré jusqu'à la fin. La belle unité extérieure de la *Somme*, sa cohérence, son harmonie ravissent le petit artisan de jadis qui construisait furieusement des synthèses avec des déchets de menuiserie ; l'adolescent venu à la morale par besoin logique. D'ailleurs, la vie de séminaire, par contraste avec le noviciat, a délié quelques-unes des bandelettes qui étreignaient le cadavre de Lazare. Elle rend à l'étudiant une certaine liberté intellectuelle ; elle lui en rend du moins l'illusion, dont il se grise. Car, de fait, la scolastique, en posant des prémisses et des conclusions inviolables, ne laisse à l'esprit que cette mesure d'indépendance qui s'appelle de son vrai nom ingéniosité. Tyrrell juge factices leurs joutes de séminaire et l'agitation qui en massait alors tous les étudiants en deux camps, irréductibles, pour ou contre le thomisme intégral, pour ou contre tel professeur. C'était, à son avis,

de la dialectique plutôt que de la philosophie ; on s'échauffait bien plus qu'on ne s'éclairait. Plaisirs de chasse ! écrira-t-il.

Nous sommes en 1884. Cette année-là, sa mère succombait aux suites de trois opérations successives. Elle avait, peu auparavant, adhéré au catholicisme, attirée, nous dit Tyrrell, par ce qu'il y a de plus puissant au monde : « les cordages de l'amour maternel. » Parvenu à ce point, je le répète, le narrateur défaillant s'interrompait.

II

Nous franchissons le seuil du second volume. Et tout de suite un autre air nous accueille. Ce n'est point parce que la narration a passé à des mains étrangères et amies. Le biographe, dont j'ai marqué la volonté de sincérité, n'affirme rien qui ne soit dûment appuyé sur des textes, et des textes datés, de Tyrrell. Simplement, l'analyse déprimante a fait place aux vivantes synthèses.

L'homme qui va marcher devant nous n'est plus seulement une raison et une conscience ; il est aussi et surtout une sensibilité. (« Si l'amour est le tout de la vie, comme nous en sommes assurés.... ») La destinée dont de nouvelles étapes vont se dérouler, bien que partie d'une déception amère, ne sera pas que désenchantement ; un peu de lumière vive s'y mêlera à beaucoup d'ombre. Tyrrell le sait mieux que personne : « Nos choix les plus irrévocables et les plus désastreux, s'ils ont été sincères, tout en constituant une erreur du point de vue matériel, expriment encore la volonté de Dieu et peuvent refleurir, par elle, en vocations. »

Tyrrell dira de trois années passées à Malte dans l'enseignement (1885-1887) qu'elles furent « les meilleures et les plus pures qu'il eût encore goûtées. » Plus tard,

associé pendant un an à une mission populaire, c'est le mot « heureux » qui s'écrit sur ce feuillet de sa vie. Ce ne sera qu'un feuillet.... Ce que l'avenir lui réserve, comme à son Maître, c'est, d'une part, « la croix de l'incompatibilité » avec son entourage, et, d'autre part, la joie enivrante de travailler, sur une surface comparable à l'océan, au sauvetage des intelligences troublées de son Eglise et de son temps. Telle est bien la double histoire qui s'écrit dans la première moitié de ce II^e volume : la rupture de Tyrrell avec la Société de Jésus, et son ministère quasi universel de directeur de consciences. Qu'on ne s'attende donc pas à rencontrer ici visage de rebelle. Les deux courants que je viens de marquer, par leur parallélisme constant, vont s'équilibrer l'un l'autre. Ce lutteur au sang chaud, cet Irlandais, ce Celte, observera d'autant plus de prudence dans son évolution émancipatrice qu'il a charge d'âmes et que le danger du scandale le guette. Et quand enfin il s'affranchira, il ne fera que changer de dépendance, devenu plus consciemment qu'à l'heure obscure de sa vocation serviteur de Christ en l'humanité.

Il était ordonné prêtre en 1891. Nous n'avons sur ce sujet aucune confidence, aucune effusion. Toute l'émotion de l'acte passe pour ainsi dire dans la conception que Tyrrell se fait du sacerdoce. Il n'est pas oiseux d'affirmer qu'à ses yeux le prêtre est là pour les fidèles et non les fidèles pour le prêtre. Le sacerdoce — le service par excellence. « Je suis entré dans l'Eglise, écrira-t-il en 1906, autant pour donner que pour recevoir; autant et plus, car le besoin de donner est, dans l'âme virile, identique à l'amour. Ou plutôt, tout ce qu'il me plut de recevoir, ce fut le droit de donner et d'agir. » S'étonnera-t-on, à cette lumière, qu'il ait revendiqué comme indes-

tructible sa qualité de prêtre contre la suspension et l'excommunication (« le sacerdoce éternel des serviteurs de l'humanité ») ? Ce que fut l'autel pour le jeune célébrant, nous le pressentons, sachant ce qu'il souffrit à en être éloigné et comme quoi son désir passionné de conserver, ou de retrouver, ses droits sacerdotaux faillit, à une heure de sa vie dominer toutes autres considérations. Il fallait l'avoir entendu célébrer sa messe matinale. Comme il aimait l'autel, il aima jusqu'à la fin son bréviaire. Son idéal pour le prêtre était, à plus forte raison, son idéal pour l'Eglise, « toujours prête à apprendre alors qu'elle enseigne; à servir tandis qu'elle commande.... »

Deux stages dans l'enseignement; un an d'apostolat pratique; et en 1896, haute consécration de ses dons, Tyrrell est appelé à rejoindre à Farm-Street l'équipe des jésuites écrivains.

Il débutait comme rédacteur au *Month*, organe catholique, dans des dispositions d'orthodoxie militante. Ce fut un accès de fièvre, nécessaire mais passager. Et les titres mêmes de ses premiers écrits accusent un sentiment religieux très large : *Le mouvement d'Oxford et la pensée religieuse moderne*. — *Le désir de croire*. — *Les fondements de la foi*. — *De la religion extérieure*. — *Nova et Vetera*, son premier livre, le plus aimé et l'un des plus essentiels. En effet, c'est la préoccupation maîtresse de Tyrrell qui s'empreint jusque dans son titre : celle d'incorporer tout le passé dans les constructions de l'avenir, et, comme il disait, de « tisser les pensées nouvelles avec les pensées anciennes. » Ce sera, à travers la série des transformations, le lien permanent, le principe d'unité de sa pensée. Beaucoup plus tard, le « souci du vin nouveau, sans doute, mais aussi celui des vieilles outres », colorera son modernisme.

Pour l'heure, l'activité du jeune journaliste vise « l'appropriation par les catholiques de ce qu'ils se contentent, en général, de recevoir par héritage. » Il sait qu'« on peut faire beaucoup de bien et dire beaucoup de choses à la condition de ne pas heurter l'oreille par des sons inaccoutumés », ce qui est d'un psychologue.

A cette heure (1898), si l'Eglise était encore « sa Béatrice », — le joli mot ! — en revanche il était moralement détaché de l'institution qui, « toute préoccupée de sauvegarder ses traditions et ses coutumes, oublie la fin pour les moyens. » Toutefois il reconnaissait l'utilité pour lui-même de devoir régler son pas, trop rapide, sur celui d'un corps conservateur.

Jusqu'en 1899, Tyrrell, ne sera nullement inquiet dans son activité d'écrivain. Il s'en étonne. Mais toutes nos difficultés ne tiennent pas à la rigueur des contrôles humains : « Je suis grandement tenté ; priez pour moi », écrit-il à cette date. Peu après, son activité de prédicateur et de confesseur, qui était immense, subirent une première limitation : « Allons, je vais être muselé ! »

Parallèlement, c'est l'ère de l'amitié qui s'inaugure. Amitié individuelle, presque d'égal à égal, qui reçoit et qui donne, fidèle jusqu'à la mort : celle du baron de Hugel, venu à lui des lointains de l'Allemagne catholique, et celle de l'abbé Henri Brémond. Grande amitié anonyme, faite des âmes innombrables qui ont besoin de lui, écrit M. de Hugel. Quant à lui, comme Moïse en Egypte, il voudrait être anathème pour ses frères !

L'année 1900 marque les premières incursions de Tyrrell sur le terrain de la théologie, dont il proclame la relativité vis-à-vis du caractère absolu de la foi. « La foi, œuvre de Dieu dans l'homme ; la théologie, reflet

de l'esprit humain sur l'œuvre divine. » L'âme pieuse seule est juge. Place à l'intuition religieuse ! Tyrrell allait illustrer son point de vue en amorçant la discussion sur les peines éternelles (*A perverted Devotion*). Il déplorait les précisions apportées à l'énoncé d'un problème dont la pleine intelligence suppose des faits complémentaires que nous ignorons. Nous connaissons un jour.... Pour l'heure, consentons à ployer sous l'incompréhensible, répétant avec la mère Juliana : « *God should make well all that is not well.* » Est responsable du déclin de la foi l'effort humain pour « rationaliser le mystère. » C'était hardi, mais soutenable ; et ce qui le perdit, ce fut l'emploi d'un mot imprudent : celui d'*agnosticisme tempéré*, ou « sentiment légitime des limites de notre intelligence. » La censure s'émut. Il reçut l'ordre de suspendre jusqu'à nouvel avis son activité littéraire, sauf sa collaboration au *Month*. On lui reprocha de s'être référé à la divine Bonté plutôt qu'à la Justice sainte. Des rapports sont dressés ; une discussion s'engage par correspondance, pointilleuse, énervante ; un grattage s'opère. Tyrrell désire rester patient ; le contraire, en effet, lui donnerait tort. Au dernier acte, il écrivait une lettre au *Weekly Register*, non pour se rétracter, mais pour équilibrer son point de vue en y établissant les distinctions nécessaires. « La montagne a accouché d'une souris », écrit-il amèrement. Et pour les intimes il ajoutait : « *Prize pour moi.* »

Le voilà à Richmond (maison de retraite) sur ordre supérieur, « tout honteux d'avoir fui les responsabilités pour venir s'abriter dans cette anse paisible. » Il y tenait aux joies de la nature. Le printemps est là : il

note « les convulsions de joie des alouettes » et s'intéresse à la physionomie des petits moutons « gauches à ravir ou déjà blasés comme la vieille maman. » Avec les grâces de la nature rajeunie tous les soucis de l'apostolat entrent largement par sa fenêtre. Il a pu être restreint dans ses droits de prêtre ; les âmes qui s'étaient confiées à lui le suivent dans sa retraite, plus pressantes et plus nombreuses. Lui-même a besoin, pour alimenter sa « lampe intérieure », de la sensation constante et aiguë des ténèbres ambiantes. Ses collègues disent couramment que « tous les mauvais cas vont à lui. » Il n'écrit rien qui ne soit une réponse. C'est pour des détresses particulières qu'il adresse à un correspondant fictif sa fameuse *Lettre à un professeur d'anthropologie* ; un autre ouvrage en préparation : *Religion as a Factor of Life*, est dédié aux « catholiques moribonds » rencontrés à Londres en si grand nombre et veut leur apprendre à vivre « avec un minimum de foi. » Il rêve de prêcher une retraite pour les agnostiques sincères.

C'est tout préoccupé de ceux-là — de « tous ceux qui seraient atteints s'il tombait » — que l'éventualité, de plus en plus probable, de sa rupture avec la Société le trouve si solennel et si troublé. « Leur pensée et celle de l'indécent triomphe des Philistins font que je me cramponne ! » écrit Samson. Tyrrell a distingué deux loyalismes : celui d'en haut et celui d'en bas, et il a opté pour la fidélité qui l'oblige envers « des frères plus faibles » ; en cela il n'a fait que se confirmer dans son premier idéal, ainsi formulé : « Jésuite par amour pour l'Eglise ; catholique pour l'amour de l'humanité ! »

Mais encore, que lui prescrit ce loyalisme-là ? Il ne le sait. Le problème des proportions à trouver entre le

danger du scandale et les avantages de la sincérité ne s'est pas complètement élucidé en lui. Aussi bien n'a-t-il pas perdu tout espoir d'être utile « jusqu' dans la Société de Jésus. » Il est « roulé par la mer comme la coquille » ; il « crie comme un enfant dans la nuit. » D'ailleurs, « existerait-il une manière confortable d'aller à Dieu ? »

Depuis ses récentes aventures, Tyrrell publie sous son nom tout ce qui n'est pas suspect et recourt pour le reste au pseudonyme ou à la publication à un nombre restreint d'exemplaires — ce qui ne laisse pas d'avoir pour lui, né malicieux, un certain charme d'illégitimité.

En 1903, sous l'impression de nouveaux démêlés avec la censure, il s'écrie : « Que faire entre deux murs blindés de fer ? Même le *Pater*, écrit de ma main, ne passerait pas ! »

Beaucoup plus, en effet, que ses études dans l'abstrait, ses efforts si compréhensifs pour relever de ses doutes une part de l'humanité croyante avaient alarmé l'autorité. La *Lettre à un professeur d'anthropologie* est passée au crible. En vain proteste-t-il qu'il s'est adapté, dans cet écrit, à l'état d'âme de son interlocuteur plutôt qu'il n'a traduit le sien. En vain représente-t-il que les catholiques réfléchis, non compétents en matière d'exégèse ou d'histoire, ont été avertis que ces problèmes se posent, et s'en émeuvent.... La publication de la « Lettre », en adaptation libre, dans une revue italienne, consommait la perte, ou la délivrance, de Tyrrell. Parallèlement, il inclinait en lui-même vers la rupture. A la question posée à ses supérieurs : « Les difficultés auxquelles je suis en butte sont-elles de celles que prévoit un contrat ou de celles qui l'annulent ? » il avait répon-

du hardiment : « De celles qui l'annulent. » Dans l'intérêt même de la conscience humaine en détresse, l'heure était venue de répudier toute solidarité avec « l'institution qui rend la foi impossible. » Mais ce serait mal connaître Tyrrell que de supposer qu'il attribuât à sa décision un caractère d'infailibilité. Simplement, sa « balance intime avait fléchi. » Il savait la certitude impossible à étreindre en pareilles matières et la vérité faite de nuances (« grise, plutôt que blanche ou que noire »).

Ce serait mal le connaître encore que de le croire inspiré à cette heure par la colère ou par la haine. Ce révolté sera un révolté malgré lui. Pour l'instant, il demande en se séparant de la Société de Jésus à demeurer uni au catholicisme. C'est la sécularisation qu'il réclame, c'est-à-dire l'accès, sur un autre plan, à une activité similaire. Tout à l'heure il quittera Richmond avec un affreux serrement de cœur ; et le bruit — le sanglot — de mille liens brisés constituera son histoire pendant des mois.

Les préliminaires de la rupture s'entamaient en 1904 entre Tyrrell et le général de l'ordre et duraient exactement deux ans. C'est, dans l'ensemble, une belle correspondance, inspirée par un désir de justice que viennent détendre, au début, les souffles d'une affection qui se raréfie et qui s'éloigne. On sent chez le supérieur certain désir de retenir celui qui se détache, certaine complaisance pour un esprit si brillant et si haut. Tyrrell fait effort pour distinguer « une part de vérité » jusque dans le point de vue qu'il combat. Les paroles inutilement dures sont rares sous sa plume et s'il a conçu un jour « des soupçons injustifiés », il s'en excuse sans réserves dans la lettre suivante. Il proposait une formule,

calme et courtoise, pour signifier au public leur divorce de consentement mutuel, et finalement constatait qu'il s'agissait d'« une collision entre des systèmes plutôt qu'entre des personnes. »

« Et il s'en produira beaucoup de semblables, concluait-il, jusqu'à ce que les éléments de vérité contenus dans les deux systèmes en présence fusionnent dans quelque vérité plus haute. »

Il prêche son ultime sermon en février 1906. Puis il comptera jalousement son « avant-dernière », sa « dernière messe. » Auparavant, il se sera arraché de Richmond....

Au récit de cette rupture son biographe a eu l'idée heureuse, l'idée bien féminine, d'adjoindre une *Histoire intime de la séparation* (Chapitre XI). Quelques notes, quelques fragments de lettres, courts en général et par là-même donnant bien l'impression de la sensation douloureuse qui étreint et qui passe, de l'exclamation, du soupir, de l'image hallucinante, reconstituent, par la seule évocation, ce drame intérieur. « La perspective de quitter Richmond est simplement atroce. » (30 décembre 1905.) Au lendemain, il parle d'une petite tristesse douce qui fait qu'on essuie ses lunettes en écrivant le mot *over*.

« Vous serez tous scandalisés à cause de moi. Horreur ! » — « Solitaire, oui, jusqu'à ce que revenant à soi on se reconnaisse « environné par une grande nuée de témoins », avec les Christ de tous les temps et de tous les lieux. » Il est à Tintagil, seul, « à écouter l'éternelle controverse du rocher et de la vague dans un paysage où tout crie : Désespoir ! » De Clapham, où il

a passé ensuite, à l'ombre d'un toit ami, il écrit : « J'ai quitté hier Gethsémané.... C'est une meilleure voie que la théologie pour parvenir à la connaissance du Christ. » — « Tout ce qui me reste à faire, c'est d'apposer le sceau du néant sur mon œuvre passée. Un jour peut-être de ces ruines et de cette corruption jaillira un petit germe de vie que nul ne songera à associer à ma pensée. Il suffit.... » Ce philosophe au cœur navré a ses instants d'insolence. Au Père Colley, qui a demandé à le voir, il répond que « cela ne vaut pas le chemin de fer... » D'ailleurs, aucune tentative d'idéalisation personnelle : il a quitté la Société comme un dormeur quitte son lit après de nombreuses tergiversations, sans plus de raisons qu'il y a une demi-heure ! Son humour ne l'abandonne pas, gaieté tragique née, dit excellemment son biographe, du sentiment de la disproportion entre nos attitudes finies et l'Infini. Il se persuade qu'il ne lui est rien arrivé que de très simple et se défend, dans ce qu'il écrira, contre la tentation, si douce, du pathétique personnel. Son idéal de la première heure : le silence du Christ devant Hérode.

Il quittait l'Angleterre le 26 février 1906, rejoignant son ami Henri Brémond à Paris, où sa nostalgie avait « Richmond plutôt que l'Angleterre » pour objet ; et tous deux gagnaient la Provence, puis l'Allemagne. Au cours de son exode, il n'osera communier, par égard pour les fidèles. Et quand il s'approchera de la table sainte, un an plus tard, ce sera en laïque, avec des allures de prince dépossédé.

En effet, Tyrrell se trouvait être simplement un jésuite congédié. La sécularisation qu'il demandait eût impliqué qu'il fût agréer ses services par un évêque. Il avait

tenté plusieurs démarches dans ce sens et essuyé plusieurs refus, qu'il considéra comme typiques. Il n'insista plus. Et maintenant il attendait, — avec quelle fièvre ! — de courrier en courrier, le *Celebret* qui lui garantirait le minimum de ses droits de prêtre : le droit de dire la messe. Il devait l'attendre toujours et ne le recevoir jamais. La tension de ces pourparlers et de ces délais aurait fort envenimé une situation si belle au début. Quelques-unes des mains amicales qui s'étaient tendues vers lui du sein de la Société de Jésus se retiraient lentement. D'autre part, le flot d'une sympathie indiscreète lui faisait perdre pied ; des amis trop ardents l'excitaient à la révolte, moins préoccupés de servir sa personne que de la faire servir inconsciemment aux intérêts de leurs partis. Ainsi Tyrrell glissait à l'attitude nettement belliqueuse et agressive qui devait le conduire, quelques mois plus tard, à discuter avec violence, dans un journal protestant, l'encyclique antimoderniste *Pascendi* et lui faisait encourir les foudres de l'excommunication, après celles de la suspension (septembre et octobre 1907).

Nous le retrouvons à Storrington (Sussex) dans le monastère où l'hospitalité d'un prieur « plus généreux que sage » l'a retenu pendant les premiers mois. Puis, craignant de compromettre la petite communauté, il a traversé l'enclos et c'est à Mulberry House, sous le large toit de Miss Maud Petre, qu'il est venu s'abriter, tout en continuant à fréquenter le dimanche l'église du monastère. Ce grand voyageur qu'on accueille aujourd'hui et dont on a peur demain, cet excommunié irrité et souffrant ne « doutait pas de faire partie de la catholicité. »

Il aimait à se rappeler que « la lumière et la chaleur spirituelle de l'Eglise rayonnent bien au delà des limites de son enceinte visible ». « C'est pourquoi, concluait-il, il n'y a pas d'excommunication spirituelle complète. »

Dans sa solitude féconde, largement visitée par les souffles du dehors, il écrit, comme on appelle. « Crier, tant que l'on garde l'espoir de réveiller; dormir ensuite ! » c'est son mot d'ordre. Les Tyrrelliens mettront à côté de *Nova et Vetera*, dans un étui d'or, le livre qui s'intitule *Medievalism* ou en traduction française : *Suis-je catholique*¹ ? Dans ces pages d'autant plus généreuses et cordiales que, écrites sous pression, elles furent plus spontanées, il suppliait l'Eglise, au nom des bras larges étendus du Christ en croix, d'être « catholique au sens réel et non antiprotestant du mot. » Ainsi il continuait à critiquer l'Eglise visible en la confrontant avec l'idéal de l'Eglise invisible. C'est la méthode de l'amour.

Suis-je catholique ? restera un des monuments du meilleur modernisme, pour user du mot fertile en équivoques qui s'inaugurait alors. « Moderniste, c'est-à-dire convaincu que l'Eglise peut et doit s'assimiler le meilleur des aspirations scientifiques et démocratiques de l'heure. » La tendance positive que représente Tyrrell, tout imprégnée de passé, dominée par un idéal de « transformation plutôt que de réformation », religieuse jusqu'aux moelles, répudiait toute solidarité avec l'aile gauche qui évoluait sur le terrain social menaçant de dégénérer en « révolte populaire. » Du modernisme religieux — le sien — Tyrrell a dit justement qu'il pourrait offrir à toutes les fractions de la chrétienté un « terrain d'entente. »

¹ Réponse au cardinal Mercier.

Dans les luttes sanglantes de ces dernières années, il avait rencontré beaucoup de sympathie auprès de ses anciens coreligionnaires, les anglicans. C'était bien doux. Il les aimait. Sans doute, il ne revisait pas le verdict de son adolescence intransigeante et continuait à voir dans l'anglicanisme « un compromis plutôt qu'une synthèse. » Mais il lui savait gré de son esprit compréhensif, de son attitude d'expectative intelligente, « toutes fenêtres ouvertes sur le soleil levant. » Il la remerciait d'être comme « un pont » jeté entre les extrêmes du protestantisme et du romanisme. Un instant, il songea à rentrer là où il savait qu'il serait accueilli. L'église natale ! — autant dire la maison de famille — comprend-on la séduction de cette image pour un voyageur traqué par les condamnations et les soupçons humains et « horriblement las ? » Mais le besoin d'asile s'équilibrait chez lui par le besoin de lutte, par la volonté héroïque de « paver avec nos insuccès la route de la victoire possible. » Aussi bien, son biographe le remarque, Tyrrell, se trouvant alors « à la croisée des chemins ¹, » n'eût goûté le repos sous le couvert d'aucune église. Et encore, l'homme qui écrivait à cette heure : « Il convient que nous soyons enveloppés comme le Christ dans la culpabilité humaine » eût-il consenti à s'abriter alors que d'autres erraient ? La tentation, si douce, passa. Tyrrell en revint à croire que son église d'adoption, « en dépit de tant de lacunes et de fautes, offre le terrain le plus propice aux germinations de l'avenir. » En dehors des raisons du cœur, deux grands motifs le rattachaient au catholicisme : il a tout conservé de son trésor, sans s'ap-

¹ Titre de son dernier livre.

pauvrir sous prétexte de se purifier ; et il s'adapte à tous les degrés de culture sans jamais sacrifier le plus humble au plus élevé. C'était donc sa destinée de rester « à la porte. » Toujours malicieux, il ajoutait : « Je frapperai, je sonnerai, je me rendrai gênant de toutes les manières. »

Et il se tint parole !

La même nuance d'espièglerie reparait dans ses relations avec le vieux-catholicisme, dont c'est la raison d'être, disait-il, de faire échec aux prétentions du césarisme romain. Ce fut un *flirt* plutôt qu'une amitié. Cependant il aimait à voir dans le vieux-catholicisme un allié éventuel de l'anglicanisme, c'est-à-dire qu'il jugeait possible et fécond entre ces deux groupes religieux l'échange de qualités qui ne peut s'effectuer encore de catholiques à protestants, par le fait d'un trop grand écart. Mais la question de principes le séparait du P. Hyacinthe : son système ne prévoyait pas le « schisme volontaire. »

Deux lettres intimes de cette dernière période nous fournissent les éléments d'un profession de foi ultime de Tyrrell. La voici, toute limpide, comme l'eau au sortir de la source, sous son double aspect rationnel et mystique, si significatif :

« Je vois dans *les* religions les auxiliaires de *la* religion.... Je reconnais en moi, comme loi supérieure de mon être, une Volonté divine, ou un Idéal... que j'appelle Dieu... besognant en moi pour se réaliser contre une tendance contraire et désagrégeante.... Le naturel — ce contre quoi l'Esprit saint lutte en moi ; le surnaturel — l'objet de cette lutte. Une fois réalisé, le second est englobé dans le premier. (« Oubliant les choses qui sont derrière moi.... ») Mon imagination est guérie de la hantise du Dieu extérieur ; tout se réduit pour moi à un dialogue

avec la force spirituelle qui me travaille.... Le Christ — tout ce que nous pourrions jamais voir de Dieu, encore qu'il nous soit loisible de le pressentir infiniment plus grand et infiniment autre.... Christ rédempteur : Christ en moi.... Le crucifix... avec son appel à l'énergie, à la souffrance, au progrès... se projette à l'horizon de ma vie sensible et me permet de saisir par l'imagination ce que j'expérimente spirituellement.... En ce qui concerne Dieu et l'immortalité, je le sens de plus en plus, nous sommes faits pour espérer plutôt que pour savoir.... C'est le tort de la théologie de remplacer par un vulgaire mur de briques cette marge de mystère qui donne à notre destinée son pathétique et son humilité.... Le vrai mysticisme est celui qui se soumet consciemment à nos limites.... »

Et c'est toujours le refrain de sa vie : « Priez pour moi ! » — affirmation de solidarité humaine en Dieu.

Le drame s'achevait peu après (juillet 1909). On sait comment Tyrrell succombait à une paralysie foudroyante engendrée par le mal de Bright dont il était atteint à son insu. Il s'en alla sans gestes et sans paroles, mais non sans conscience, à l'âge de quarante-huit ans. L'ombre de sa confidente fidèle s'étend sur ce lit de mort qu'elle ne quitta pas. Les deux intimes, M. de Hugel et l'abbé Brémond, qui avaient vu si souvent descendre la nuit à ses côtés, accourent à l'annonce des ténèbres suprêmes. Rencontre symbolique que celle de ces trois êtres représentant trois types de nationalités et, sans doute, trois attitudes religieuses, au chevet de celui qui avait tant donné à la chrétienté universelle ! Tyrrell, à l'inverse de son maître, fut veillé tandis qu'il souffrait, et accompagné plus loin que l'amitié n'a coutume et pouvoir de le faire. L'un des deux amis que j'ai nommés,

fort de ses droits de prêtre, crut pouvoir donner l'absolution de l'Eglise à l'exilé qui s'en allait, muet mais lucide. Et cela s'écrivit au livre d'or de l'amitié. — On se rappelle comment, la sépulture catholique ayant été refusée au corps de Tyrrell, il fallut l'abriter dans le cimetière de Storrington, dont il avait souvent foulé en promeneur les paisibles allées, celui qui lui avait apporté les derniers apaisements prononçant sur lui les prières et les paroles anglaises qu'il aimait. L'écho de ces événements secouait, il y a quatre ans, notre monde religieux. Le reste — l'atmosphère de piété, de fidélité, de douleur, qui enveloppa ces scènes et leur survit dans le présent — ne s'écrit en aucun livre. Ou plutôt, cela s'est écrit, en caractères invisibles, dans l'ouvrage que nous annonçons.

MARIE DUTOIT.



UN BRAVE HOMME

NOUVELLE

Tout le monde savait, dans Chantaurel, que M. Bonamy, le mercier de la place Danton, était un brave homme. De chaque matin à chaque soir, on voyait son corps fluet s'agiter dans la boutique sombre. Vêtu en hiver d'un chaud veston qui l'engonçait, en été d'un alpaga luisant, il portait, d'un bout de l'année à l'autre, des pantoufles de tapisserie où des roses rouges, avec une touffe de feuilles, étaient figurées. Les enfants admiraient, outre ses pantoufles, la barbe du mercier, brune, envahissante, taillée en forme de pointe, et qui lui descendait jusqu'au ventre. Par contre, il était chauve.

Je ne fuyais pas la conversation de M. Bonamy. Point alourdie par l'abus des idées générales, elle exprimait sur les faits journaliers, de préférence les plus infimes, une opinion moyenne et péremptoire. Elle l'exprimait abondamment ; et l'entretien se trouvait terminé ; car, si l'on essayait de répliquer, M. Bonamy écoutait avec courtoisie, hochait même parfois la tête d'un mouvement qui affolait la pointe lointaine de sa barbe ; mais dès que l'on se taisait, sans s'inquiéter des arguments opposés, il recommençait, le plus paisiblement du monde, de débiter les phrases qui enclosaient son opi-

nion. Alors, on comprenait que ce petit homme simple et têtue possédait une grande force. Et puis on demeurait désarmé, parce qu'on savait bien qu'il était un brave homme.

Un clair matin d'octobre, je rencontrai M. Bonamy à l'angle de la Promenade et de la rue de la Poste. C'était chose incroyable que de le voir hors de sa boutique, au soleil d'un jour de semaine, et dans cette tenue : il portait, ce matin-là, une longue redingote noire à reflets roussâtres, largement ouverte sur le plastron de la chemise, et un vaste chapeau de soie s'inclinait dangereusement au-dessus de son oreille droite. J'allai vers lui, et demandai de ses nouvelles.

— Triste journée, monsieur, me répondit-il. Triste journée : savez-vous d'où je viens, tel que vous me voyez ?

— Sans doute, monsieur Bonamy, d'un mariage ou d'un enterrement ; d'un enterrement, plutôt, puisque vous êtes triste....

— D'un enterrement, vous l'avez dit. Et de quel enterrement ? De celui de la petite Louison.... Vous ne la connaissiez pas ? C'était ma nièce. Ah ! une drôle d'histoire ! Si vous avez un moment, je vais vous raconter.... Mais ne restons point ici, il y a un courant d'air de tous les diables, et ces émotions.... J'ai besoin de prendre quelque chose.... Permettez-moi de vous offrir l'apéritif.

Je ne crus pas devoir décliner cet honneur : ayant traversé la place, nous nous attablâmes dans la grande salle du café Richard ; nous y étions presque seuls ; à quelques tables de la nôtre, un commis voyageur, entouré de serviettes gonflées, expédiait des lettres ; un vieillard, près de la fenêtre, feuilletait des journaux illustrés.

M. Bonamy plaça son chapeau de soie sur le velours de la banquette, surveilla le mélange, dans son verre, de deux liquides également sombres et nauséabonds, roula une cigarette, amenuisa la pointe de sa barbe entre le pouce et l'index gauches et commença de parler.

+

— Cette Louison, dit-il, était la fille unique de Charles, mon frère aîné, pilote de la marine. On prend vite des années, dans ce métier-là ! Charles n'en avait pas cinquante qu'il se retirait, muni d'une petite retraite, au fin fond de la Bretagne, près d'un pays qui s'appelle Carnac ; un fichu pays, entre parenthèses ; vous me croirez si vous voulez, monsieur, il y a là des champs entiers couverts d'énormes pierres, comme qui dirait alignées ; du reste on les appelle des Alignements. Il paraît que ce sont les Gaulois, jadis, qui se sont amusés à les installer ; ces Gaulois n'avaient pas grand'chose à faire ; toujours est-il que Charles vivotait tranquillement, seul avec la petite Louison, — car il était veuf, — quand un beau soir, il y aura trois ans fin décembre, m'arriva une dépêche comme quoi mon frère était mort ; fin décembre, c'est-à-dire en plein inventaire ; vous voyez cet aria ! M^{me} Bonamy ne voulait pas que j'y aille, mais ce n'était pas raisonnable. On ne savait pas ce qu'il laissait ou ne laissait pas, ni ce qu'on ferait de la petite ; le mieux était donc de se déplacer ; c'est ce que j'ai fait. Je suis pour observer les devoirs de famille.

» A Nantes, je trouve dans le train ma sœur Anna, qui est fleuriste à Paris. Je ne l'avais pas vue depuis longtemps ; il faut vous dire qu'entre frères et sœurs, on est bien ensemble ; on se fait bon visage à l'occasion, mais ça nous suffit ; on ne se croit pas forcés de s'embêter mutuellement par des politesses, ni de se déranger pour

aller se voir quand on n'en a pas besoin. Bref, me voilà en face d'Anna ; on parle de notre santé, de notre commerce qui ne va pas trop fort, et enfin de ce pauvre Charles qui s'est laissé mourir :

» — Il avait une fille, me dit Anna ; quel âge a-t-elle ?

» — Treize ans, je lui répons, l'âge de ma seconde.

» — Elle fera peut-être bien mon affaire, reprend ma sœur ; j'ai justement besoin d'une apprentie, d'une petite demoiselle de magasin. Il faudra que je voie... je pense que je la prendrai....

» On arrive à Carnac, dans ce pays de sauvages : la misère ; Charles vivait bien de sa retraite, mais il n'avait pas un sou devant lui ; la vieille qui lui servait de bonne avait payé tous les frais du deuil. Charles n'était déjà pas riche, et il buvait ; il buvait de l'eau-de-vie, monsieur ! C'est même d'être sorti par le froid, après en avoir bu, qui l'a tué d'une congestion. Ces sacrés Bretons, ils sont enragés de leur sale eau-de-vie ! Tous des alcooliques. S'ils avaient du moins l'esprit, quand ils ont envie de boire, de prendre des bonnes choses comme ce que je prends, tenez, par exemple, qui ne peut pas faire de mal.... On renouvelle ? Non ? Vous ne voulez plus rien ? Garçon ! un second amer, et rien pour monsieur....

» Je disais donc que ce pauvre Charles était mort d'une congestion, ne laissant, après lui, sauf votre respect, que des dettes. Oh ! les dettes n'étaient pas grosses, et nous les avons réglées à nous trois ; car il y avait là-bas, en même temps qu'Anna et moi, mon autre sœur, Claire, qui était si jolie, à vingt ans, qu'elle s'est fait épouser par une espèce de millionnaire ; ils habitent un château aux environs d'Angers. Ils ont cinq enfants.

» Bref, les dettes, c'était rien. Mais restait la petite. Depuis le matin, Anna la regardait, et la regardait, mais ça n'avait pas l'air d'aller fort. Après l'enterrement, on a déjeuné à l'hôtel, et on est revenu à la maison de Charles : tous les trois, seulement, avec la petite ; on s'installe dans la salle à manger ; Claire, je la vois encore, s'empare du fauteuil et nous laisse les chaises, et la gamine s'accroupit sur un tabouret. Alors je dis à ma sœur Anna :

» — Eh bien, cette petite, tu la prends, comme c'était convenu ?

» — Jamais de la vie ! qu'elle me répond. D'abord, ce n'était pas convenu ; je l'aurais prise si elle avait fait mon affaire ; mais elle ne la fait pas.

» — Pourquoi ? Elle est gentille.

» — Elle ne fait pas mon affaire. Gentille tant que tu voudras ; je ne la vois pas, maigrichonne et sauvage comme elle est, dans un magasin de Paris, surtout dans un magasin de fleurs. Mon mari, en ferait une vie, si je lui ramenaï une semblable ouvrière ! Prends-la, toi, puisque tu la trouves gentille....

» — Moi, c'est à peine si je joins les deux bouts, que je leur réponds.... »

— O monsieur Bonamy, vous étiez trop modeste !

— Attendez donc... c'était exprès. Et j'ajoute : « Mais voilà Claire qui est, Dieu merci ! bien de chez elle, et qui a déjà cinq enfants. Pourquoi ne prendrait-elle point celle-ci, par-dessus le marché ? Une de plus ou de moins.... » Je n'avais pas fini de parler que Claire se récria : son époux — ils avaient bon dos, les époux de ces dames ! — ne consentirait jamais ; et puis, était-il possible de faire vivre avec ses enfants une petite élevée Dieu sait comme ? « Surtout, ajouta-t-elle, il y a la question santé.... Si la

petite Louison apportait à mes enfants des germes morbides ? Elle ne paraît déjà pas si forte, cette petite ! Sur ce point, je serai intransigeante. Chez nous, nous faisons passer la santé avant tout.... » Et cela devait être vrai, monsieur, car elle était rouge et luisante, même un peu boursofflée, très bien en chair, pour tout dire.

» Mais Anna n'était pas contente ; je l'entends encore répliquer : « Vrai, pour une femme si riche, tu n'es guère généreuse ! Tu peux bien accepter cet embarras ! »

» — Et toi, reprend Claire, tu n'es guère courageuse pour une femme sans enfants ! Si elle apporte une maladie, il n'y aura que toi pour en pâtir, et ton mari !

» — J'ai dit non, c'est non, dit l'autre : je n'en veux pas !

» — Moi non plus, je n'en veux pas !

» — Et puis mon mari vaut bien le tien....

» Là-dessus, les voilà parties à s'attraper en faisant tant de potin que la vieille bonne Marie, qui rangeait dans la pièce à côté, ouvre la porte et se met à pousser des hélas ! et des hélas ! Les deux femmes ne s'arrêtaient point. Enfin, dans un moment de calme, ce fut à moi que Marie s'adressa :

» — Ah ! monsieur, dit-elle, faites cesser une pareille dispute et prenez la petite avec vous ! Je la garderais bien pour pas grand'chose, si, comme je le crois, c'était son plaisir.... Mais il faut que je me replace et je suis déjà engagée. Prenez-la donc.... Vous pouvez pas refuser, vous : monsieur disait toujours que vous étiez un si brave homme !

» Alors, on se mit d'accord sur mon dos, et, tout en continuant de s'asticoter, mes sœurs me racontèrent que je n'avais pas de raison pour refuser, etc., etc....

» J'hésitais; j'examinais la petite; vrai, elle n'était pas engageante : toute chétive et grêle, la figure jaune, mal frusquée avec sa robe noire aux manches trop courtes, elle se tenait accroupie dans un coin comme une bête; elle ne parlait pas, ne pleurait pas; elle écoutait ce qu'on disait, et elle nous regardait fixement, les uns après les autres, en écarquillant ses yeux tant qu'elle pouvait, d'une drôle de manière. Non vrai, elle n'était pas engageante et elle n'avait pas l'air aimable. Mais quoi? il fallait bien se décider. Et puis, vous me croirez si vous voulez, mais cette discussion finissait par m'agacer. Ça devenait pénible : moi — je suis bien connu dans Chantaurel — je ne résiste pas au sentiment. Et comme ils y revenaient encore, je leur ai dit : « Eh bien, tant pis! Je la prends, puisque personne n'en veut.... »

» Le voyage, de Carnac à Chantaurel, ne s'est pas mal passé : la petite a même eu la chance de voyager en seconde à cause de mon coupon de retour qui était valable pour cette classe. Mais en arrivant, voilà le potin qui recommence, et c'est à ma femme de me faire de la musique.

» — T'es pas fou, disait-elle, de me donner pareil embarras? Tu t'es laissé rouler.... Je ne veux pas de ça ici....

» Bref, une scène. Il n'y avait pas de quoi, et tout s'est arrangé. En y mettant chacun du sien, n'est-ce pas monsieur, bien des choses s'arrangent. Justement, nous venions de renvoyer la bonne; on n'en a pas pris d'autre; on s'est contenté d'une femme de ménage; Louison s'est installée dans la chambre de l'ancienne bonne.

» Et ça a marché : pas trop mal, ma foi! La petite n'avait guère le temps de s'ennuyer : on la distrayait

comme on pouvait en la faisant bricoler à droite, à gauche. Vous savez que, chez nous, ma femme tient la caisse, Marthe, ma fille aînée, fait de petits travaux à l'aiguille, et Clotilde, la cadette, me seconde à la boutique. Eh bien, chacun prenait soin d'occuper Louison : le matin, d'abord, elle faisait les chambres. L'après-midi, elle travaillait avec Marthe; la grosse Marthe, dont les doigts sont délicats, lui confiait certains travaux qui demandent un plus rude coup d'aiguille. Et de temps en temps, Clotilde l'envoyait la remplacer à la boutique : dans une clientèle — même quand elle est de choix comme la mienne — il y a toujours des clients grincheux qu'il est désagréable de servir ; à la longue, on finit par les connaître. Dès qu'elle en apercevait un à travers les vitres de la mercerie, ma bonne pièce de Clotilde courait chercher la jeune Louison, que cela distrayait, et qui faisait ainsi un utile apprentissage.

» Le soir, quand la femme de ménage était partie, elle servait le dîner ; mais je n'ai jamais voulu qu'elle dîne à la cuisine : elle dînait dans la salle à manger, sur un coin de la table, — après nous. Oh ! ce n'était pas gênant et ça ne durait pas longtemps ! En cinq minutes son repas était expédié : c'est vif, la jeunesse.... Et elle n'avait pas un gros appétit.

» Du reste, personne n'était méchant pour elle : M^{me} Bonamy criait bien parfois un peu fort, mais elle ne la battait jamais devant moi ; et ses cousines, c'est bien simple : elles ne lui parlaient pas. Mes filles s'entendent très bien toutes les deux ; alors, n'est-ce pas, elles n'ont besoin de personne : Louison, sauf pour son travail, c'était autant dire comme si elle n'existait pas. Moi, non plus, naturellement, je n'étais pas méchant avec elle ; et c'est curieux, à la fin, elle trouvait moyen

de m'obéir sans que je lui parle, seulement d'après les signes que je faisais : que je fronce les sourcils, que j'indique un objet du doigt, c'est rare si elle ne comprenait pas ce que je voulais. On ne l'entendait jamais ; elle ne sortait jamais. Oh ! elle avait des qualités ; des défauts aussi, je dois le dire ; jamais non plus elle ne riait : et c'est triste, d'avoir auprès de soi quelqu'un qui ne rit jamais.... »

+

— Elle vient de mourir, monsieur Bonamy ?

— Monsieur, d'une façon quasiment mystérieuse. Je ne pourrais pas vous dire le nom de la maladie. Voici tout ce que j'en sais : au printemps dernier, ma petite Clotilde n'allait pas trop bien, elle ne mangeait plus, elle maigrissait, elle n'avait pas d'entrain. M^{me} Bonamy et moi, nous nous inquiétions, naturellement : c'est si délicat, les fillettes ! Le D^r Balthazar avait ordonné des drogues qui ne produisaient aucun effet, comme de juste, sauf d'enlever à Clotilde le peu d'appétit qui lui restait. Enfin, il conseilla un séjour à la mer. Un séjour à la mer ! c'est de l'argent, et je ne suis pas riche....

— Voyons, voyons.... Soyons sérieux....

— Hélas ! monsieur, je le suis, en parlant ainsi.... Quand j'ai repensé à ce pays de Carnac où vraiment la vie ne devait pas coûter cher. Je dis donc à la petite Louison d'écrire à la vieille bonne Marie pour qu'elle nous trouve un logement dans les bas prix, et le premier août, au matin, toute la nichée s'embarquait.

— Avec la petite Louison ?

— Mais non, monsieur, ce n'était pas possible : elle restait pour garder le magasin. Oh ! elle n'avait pas grand'chose à faire ; en principe, la boutique était fermée, je n'avais pas hésité à faire le sacrifice d'un

mois d'affaires ; quand il s'agit de la santé, vous comprenez.... J'avais posé sur les volets une étiquette : « Fermé pour cause de voyage » ; malgré cela, il y a toujours des clients habituels qui cherchent à se faufiler, et il est bon que quelqu'un soit là. C'est pourquoi j'ai fait rester Louison ; comme je vous le dis, elle était presque rentière, et bien tranquille, surtout, vraiment chez elle ; car, pour si peu de cuisine qu'il y avait à faire, j'avais dit à la femme de ménage de ne pas se déranger.

» A Quiberon, près de Carnac où la vieille nous avait installés, nous étions bien logés, bien nourris, sans trop de dépense. Moi, je ne m'amusais pas beaucoup ; je n'ai jamais compris le plaisir qu'on peut trouver au bord de la mer ; sûr ça ne vaut pas, comme distraction, les bords de la Marne, près de Nogent, que j'ai vus lors de mon voyage à Paris. Mais Clotilde reprenait et c'était l'essentiel. Tout se serait donc bien passé si, à la fin de la deuxième semaine, la vieille Marie n'était venue, très inquiète, nous faire voir une lettre de Louison ; la petite se lamentait qu'elle était triste, qu'elle aurait bien voulu être à Quiberon, et qu'elle se trouvait si malheureuse qu'elle serait contente de mourir ; et défendant du reste qu'on nous dise tout cela....

» J'ai commencé par me fâcher.... Pourquoi allait-elle raconter ses idées à une étrangère au lieu de s'expliquer avec nous, qui avons toujours été bons pour elle ? Puis, bien qu'il eût été convenu qu'on ne perdrait pas son temps à s'écrire, — sauf rapport au magasin, si c'était nécessaire, — j'ai donné ordre à la grosse Marthe de lui envoyer trois à quatre pages de lettre, histoire de la remonter.

» Mais ce n'était pas fini ; huit jours après — une semaine environ avant notre retour — voilà Marie qui

rapplique de nouveau, et, en larmes ; elle avait envoyé deux lettres à Louison pour recevoir comme réponse juste un chiffon de papier qu'elle nous montre, avec quelques mots mal gribouillés pour dire qu'elle se mettait au lit après avoir jeté l'enveloppe à la poste, et qu'elle était trop lasse pour écrire davantage.

» Dame, c'était ennuyeux ! Que faire ? Ma femme voulait attendre, vu notre prochain retour. Heureusement, avec le billet collectif que nous avons pris, le chef de famille a la faculté de revenir une fois chez lui pour un prix très bas. J'ai donc décidé de pousser une pointe jusqu'à Chantaurel. Ah ! monsieur, j'y ai trouvé la maison en piteux état ! Je ne voudrais pas dire de mal de la petite, mais vraiment, elle n'avait rien entretenu pendant notre absence. Partout de la poussière, les restes d'un vieux repas trainant encore dans la cuisine, son lit pas fait, bien sûr, depuis notre départ et elle couchée dedans, à quatre heures du soir ! Quand elle m'a vu, elle est devenue verte, et s'est dressée, assise sur le lit.

» — Eh bien ! je lui dis, tu es malade ?

» — Non, non, me répond-elle, je ne suis pas malade.

» — Alors, qu'est-ce que tu fais là, dans ton lit ?

» — C'est parce que je m'ennuyais, mais je vais me lever tout de suite....

» Moi, je tâche de lui expliquer : si elle est malade, je vais chercher Balthazar. Mais si elle ne l'est pas, qu'elle fasse son affaire sans nous déranger au milieu de nos vacances ; c'était raisonnable, il me semble. Et comme elle se levait en continuant à dire qu'elle n'était pas malade, comme un train repartait une heure après pour Quiberon, je lui ai bien donné l'ordre de nous écrire à nous, et non plus à des étrangers, et je suis reparti par ce train-là. Que faire d'autre ?

» Pendant la semaine qui a suivi — la dernière de notre séjour — nous n'avons rien reçu d'elle. Et quand nous sommes revenus, qu'est-ce que nous avons retrouvé, monsieur ? La petite couchée et la maison dans le même désordre. Mais Louison ne disait plus qu'elle n'était pas malade. Elle ne disait pas grand'chose, du reste ; c'est à peine si elle se plaignait. J'ai appelé Balthazar. Il paraissait bien embêté ; il a dit que c'était le moral qui était atteint, et il a ordonné des drogues. Elle est restée comme ça, faisant de la fièvre et maigrissant encore, pendant six semaines. Je vous prie de croire que ce n'était drôle pour personne. Et elle est morte il y a trois jours, sans bruit et sans manières. Elle était seule à ce moment-là. On ne s'en est aperçu qu'un petit moment après. »



— Pauvre petite....

— Oui, monsieur, pauvre petite ! Et, je vais vous avouer une chose qui vous surprendra : c'était une grosse charge pour moi d'avoir cette Louison sur les bras ; eh bien, vous me croirez si vous voulez, qu'elle soit morte, ça me fait tout de même quelque chose.

— Comme on a raison de dire que vous êtes un brave homme, monsieur Bonamy !...

— Que voulez-vous, on ne se refait pas ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que tant qu'elle a été chez moi, elle n'a jamais manqué de rien....

— De rien, monsieur Bonamy, de rien... il est évident qu'elle n'a jamais manqué de rien....

LOUIS LEFEBVRE.

AU BORD DE L'EAU

Meillerie.

Mère Nature a dit aux Meillerins :

— Mes amis, les torrents descendent de vos montagnes plus vite qu'ils ne voudraient, car les rochers en sont à pic. Là où la terre réussit à tenir, des hêtres chichement nourris. Faute de place, je n'ai à vous donner ni vignes, ni champs. Contentez-vous du lac, de ses poissons. Tournez-vous résolument vers le bleu des flots. Consacrez-lui vos peines et votre amour.

Obéissants, les Meillerins ont donc construit leurs maisons tout au bord de l'eau, des maisons heureuses où, par les fenêtres, entrent tous les frissons de lumière qui dansent à la crête des vagues. En façade, des galeries. Que n'y met-on pas, dans ces galeries ?... Des cuves, des balais, du bois, des outils ; et à l'étage supérieur, auquel on grimpe avec un grand bruit de sabots, le linge qui sèche, les paniers, les filets de pêche....

Et puis, donc, tendu jusqu'à l'horizon, l'azur immobile du lac si profond, au pied des rochers, que son bleu se nuance d'un vert d'abîme, d'un violet qui lèche la rive, comme si quelque arc-en-ciel déroulait là son ruban miraculeux. Des nuages d'été coiffent les loin-

taines collines vaudoises. Et les pêcheurs chantent sur leurs bateaux. Et les menuisiers qui, dans le hangar ouvert sur l'eau, radoubent les *cochères* à ventre de chêne, chantent aussi en voyant comme la lumière joue dans les bagues des copeaux enroulés.

Pourquoi ne serait-on pas gai ?... Le poisson se plaît dans ces eaux fraîches. Et comme il sait qu'on ne peut pas vivre sans lui, il se laisse prendre sans faire trop de manières. Les gosses en « lèvent » par vingtaines, près de la digue, qu'ils rapportent au bout d'une ficelle, pendus en grappes par les ouïes, vrais bouquets argentés ; à toutes les fontaines on en écaille.

On vit bien chez soi, d'une vie personnelle, fantaisiste. Le bateau, un instant arrêté, déjà parti, n'amène jamais personne.... Un coup de sifflet que répètent, pour s'amuser, les gorges de la montagne, une fumée qui monte entre les arbres, et déjà le train est mangé par le tunnel dont la bouche noire est toujours ouverte.

Où fuit ce bateau ?... Où court ce train ?... Nul ne s'en soucie. Sur la grève, les femmes lavent le linge. Les enfants, nus, piaillent et rient. En procession grotesque, poules et canards descendent les quinze marches d'un escalier, — les poules à petits sauts qui leur secouent la crête, les canards sur le ventre, — et ils boivent l'eau bleue en guignant le ciel, et barbotent, et cancanent, et puis s'en vont. Après quoi, sur le sable mou, on voit les feuilles de platane qu'impriment avec un grand soin les pattes palmées, et la lettre étrange, phénicienne peut-être, obsédante à coup sûr, par laquelle les poules, sans se lasser jamais, racontent leur histoire à la poussière, à la boue, aux terres fraîchement remuées....

Sous le bon soleil, les maisons dorment. Du haut en bas des toits les rayons ruissellent. Une étoile de lumière

s'est posée sur la pointe du clocher dont les tuiles verdissent par sympathie pour les arbres, clocher non point découpé sur le ciel, comme les autres, mais sur la grisaille des roches formidables.

Et donc, au large, penchés sur le rebord de leurs barques, — elles s'appellent *Dompteur*, *Surcouf*, *Brûle-Gueule*, *Clairon*, — les pêcheurs à la nuque cuite, aux bras cuivrés. On s'interpelle. On fume. On chique. On rêve.... Ah ! elles ne viendront que trop tôt les mauvaises tempêtes d'automne qui donnent aux vagues des lourdeurs de plomb, des tristesses d'aile de corbeau ! Alors, la descente au creux des flots révoltés, les coups de vent qui font craquer les quilles, le brouillard peuplé de fantômes. Ça assaisonne la soupe du soir, ça double la saveur du pain. Et quels récits au *Café des Marins*, les coudes calés aux coudes des copains ! Comme la gloire des dangers affrontés et matés danse dans les têtes échauffées par le vin !... La vie du pêcheur, du batelier, mais c'est la vie des vies, vie gaie et tragique, facile et rude, vie qui travaille les profondeurs mystiques des cœurs et durcit les muscles, vie qui vous modèle, de son pouce solide, des traits de lutteur artiste !... Une femme ne peut qu'obéir à l'homme qui dompta les vagues, s'enorgueillir de ses rebuffades. Quant à la marmaille, elle n'a qu'un droit : filer doux.... Que chacun se taise quand on rentre saoul, à minuit, riant sans trop savoir pour quoi d'un rire qui découvre de solides dents de loup, ou chantant à plein gosier :

Les marins vont en bateau

Sur l'eau !...

Les marins vont en radeau

Sur l'eau !...

Les Meillerins ont tant d'enfants que les poissons, malgré leur bonne volonté, n'ont pu croître et multiplier dans la même proportion. Déjà des gars parlaient d'émigrer en quelque lointain pays quand Mère Nature reprit la parole :

— Mes amis, la roche de vos montagnes est d'un grain serré, sa couleur est agréable. Pour construire leurs hôtels, leurs écoles, leurs villas, leurs murs de soutènement, les Suisses ont besoin de pierres dures.... A l'œuvre ! faites sauter vos rocs à la dynamite : les blocs rouleront jusqu'au bord de l'eau où seront les barques qu'on atteint en poussant la brouette mélodieuse au long d'une planche....

Comme la montagne protestait, Mère Nature poursuivit :

— Ne crains point. Je panserai tes blessures. Rien n'est plus beau qu'une carrière abandonnée.... Pour voiler sa nudité, je ferai pousser le millepertuis, la menthe sauvage, les buissons à baies noires....

La montagne s'est soumise, confiante. Et les hommes sont accourus armés de pics, de barres de fer, de câbles, de cartouches qu'on glisse au fond des trous de mine.... Alors sonne la trompe d'alarme.... Quelle fuite de tout ce qui tient à la vie !... Un silence pendant lequel on entend le susurrement des mouches.... Puis un jaillissement de poussière, de fumée, un bruit, non pas violent, mais sourd, majestueux, après quoi tout un pan de roche glisse, hésite, s'accroche aux aspérités de la pente, tombe au pied d'une paroi verticale, s'émiette en blocs qui cabriolent, fous de liberté, se bousculent par les *dévaloirs*, éclatent en blocs plus petits précipités dans l'abîme bleu, assommés sur le sable de la rive.... Alors les fourmis humaines sortent de leurs cachettes, s'agitent

dans ce chaos, grimpent sournoisement vers le rocher lisse dont on fouille les entrailles. Tout en bas, le lac, les mouettes, les barques, mille choses reflétées, la route aussi, maigre et blanche, tordue comme un serpent blessé. Tout en haut, dressés dans le ciel, tendant déjà sur le vide leurs racines mutilées, les sapins qui demain, d'un seul saut, bondiront jusque dans ce lac où ils creuseront une blessure aussitôt refermée.

De nouveau, sur l'immense cimetière, jusque dans les cavernes du formidable éventrement, les marteaux chantent leur chanson claire.

+

On se jalouse entre carriers et bateliers. Les besognes différentes ont créé les hommes différents. Tailler les blocs, soulever les pierres, sans presque jamais se déplacer, cela oblige le torse à s'élargir, les jambes à se tasser, les mains à se nouer, tout l'être à se muer en une façon de nain puissant et laid.

Mieux vaut, mille fois, tenir le gouvernail de la barque, larguer les voiles, louvoyer, subir les assauts de la *caudaire*. Et puis il y a les heures de calme plat pendant lesquelles on joue aux cartes dans l'entrepont ; les heures où souffle une brise régulière : alors, de sa large poitrine, la *cochère* fend le flot qui clapote. Et la nuit, quand la lune jette un sentier d'argent de l'une à l'autre rive, quoi de plus beau que de s'asseoir tout au bord de la barque, de laisser pendre ses pieds sur l'eau qui brille, de faire dire à l'accordéon tous les chants du village ?...

Pour la centième fois, peut-être, tout en cassant la croûte du souper, on discute entre carrier et batelier.

— Chacun son ennemi. Vous, c'est la pierre. Nous, c'est l'eau....

— Sur, riposte un carrier, mais il y a ennemi et

ennemi.... De quel côté sont les morts et les estropiés ?... La semaine passée, Lugrin, un œil crevé.... Hier, Pellegrin, deux doigts écrasés.... Et Rollinet, avec cette cartouche de dynamite !... Qu'en a-t-on retrouvé, une jambe, rien de plus !...

Et le carrier, d'un geste sobre, montre à l'hercule roux son domaine au dos pelé :

— Un vrai champ de bataille !

Ils se taisent pour entendre, après l'appel de la trompe, le fracas d'une mine, pour suivre des yeux le galop fou des rocs, la pluie de menu gravier dont l'eau se troue. Et ils ne disent plus rien, laissant causer entre elles, à l'écart, les femmes qui ont apporté, dans le panier recouvert d'un linge, le pain, le fromage et le lard :

— Elle prend son mal en patience, la Joséphine.... Pour les femmes, n'y a que ça !...

— Sûr et certain.... Elle qui était si glorieuse de se marier !

Et voici qu'une cloche sonne. Le soir descend. Les fumées montent tout contre la montagne sombre. Le curé se hâte vers l'église. Riant et criant, des gosses grimpent le sentier qui serpente entre les jardinets où les vieux, agenouillés sur un sac, cueillent les légumes, tournant le dos aux passe-roses, aux tournesols dressés contre la barrière pourrie. Ces gosses vont plus haut que la châtaigneraie, plus haut que les prés où l'on fauche l'herbe pour les chèvres : ils vont jusqu'aux taillis poussés sur les premiers escarpements de la montagne. Là sont les branches feuillues, les baguettes souples, les hautes fougères dentelées dont on tapissera portes et murailles, demain matin, à l'aube, en l'honneur de l'Assomption.

Ah ! la belle procession que celle que l'on verra !...

Toute la splendeur catholique, imagée, fleurie, divinement lente.... Le sourire des saints, les mains jointes des martyrs, les bannières, les litanies, les hosannas, la Mère et l'Enfant, le bon Dieu sous un ciel d'or, les cierges allumés dans la clarté du matin, l'espace bleu vivant sous la bénédiction de la croix aux bras étendus....

La rive d'Amphion à Yvoire.

Toutes les rives ont quelque chose d'émouvant, car deux éléments y sont en lutte. Tantôt, félin, enjôleur, le flot lèche les galets, joue sur le sable, chante entre les pierres; tantôt, irrité, il monte à l'assaut, il crache de l'écume. Et la terre accepte ces sautes d'humeur, ces caprices; elle offre ses prés à l'air du large; immobile, immuable, elle contemple l'eau, ses miroitements, elle hume son odeur, elle écoute son fracas ou son silence.

Sur la côte savoisiennne, le lac étant profond, les rives boisées, les reflets ont la richesse du velours : ils dansent, ils frétilent; ils tendent leurs écharpes frangées jusqu'au fond des golfes, jusqu'à la pointe des presqu'îles. En ce matin de juillet le ciel, qui hésite entre une pluie chaude et le jeu des rayons glissés entre les nuages, semble reposer sur le dos rond des collines, sur les minces peupliers auxquels la serpette n'a laissé qu'une tête de verdure.... Parfois une maison dont les fenêtres ouvrent sur la fraîcheur verte des vergers. Juchés dans un prunier, des gosses se régalent.... Les haies caracolent, les champs accompagnent le sentier qui part en promenade. Point de barrières. Des taillis. Un ruisseau. Des arbres groupés par le hasard qui fait toujours bien les choses. Dieu soit loué, nulle société de développement ne s'est abattue sur ce pays. Il est donc charmant.

Dans le port d'Amphion, une chaloupe à gros ventre

se balance. Dressées contre un tronc de châtaignier, des rames. Des enfants crient, une poule gravit la planche qui conduit au nid où l'on pond, un coq pourchasse les canards. Sans se soucier de cette agitation, des femmes aux robes haut troussées sur les jupons rouges ramènent à coups de gaules le linge qu'une vague entraîne. Que leur dit cet homme assis sur le mur?... On rit et l'on se retourne pour voir passer une voiture qui tient de la carriole, de l'omnibus des familles, de la roulotte des bohémiens. Le conducteur fait le salut militaire à la française tout en caressant du fouet le petit cheval dont la crinière flotte au-dessus des haies.

Par le temps gris, un pays est bien chez soi. On en surprend l'âme. Il n'est pas fêté par la lumière. Les nuages qui traînent à la pointe des clochers révèlent ses pensées coutumières. Au lieu de courir après les rayons, le regard s'arrête sur les chapelles délabrées, sur les croix des carrefours, sur le front des hommes : on devine des secrets, des haines héritées de père en fils, l'âpreté au gain, les passions instinctives, magnifiquement frustes, d'une race demeurée près de la nature, en intime communion avec les arbres rebroussés par la bise noire. Il y a de la méfiance dans les yeux de ce robuste gars qui porte si crânement le béret basque, de la crainte posée sur les épaules pointues de cette vieille. Mais il y a, à côté de ceux pour qui le monde finit à la rivière, ceux qui, ayant roulé leur bosse, sont fiers d'appartenir à un grand pays, « à une puissance de premier ordre », dit Joseph Tachoz, le propriétaire du *Chantier naval* où l'on construit une barque « comme ils n'en ont pas à Marseille. » Sébastien Arandel ressent la même fierté. Directeur de l'*Hôtel de la Plage*, — deux chambres, trois lits et dans le jardin un édicule en planches portant ce seul

mot : *ici*, — ce Sébastien Arandel connaît Trouville, où il fut marmiton.

— C'est beau, constate-t-il gravement, un pays où l'on peut rester vingt-sept heures dans un train express sans toucher une frontière!... La Suisse, c'est charmant, mais c'est un parc aux biches!... Joliet, coquet, évidemment, mais si vous étendez les bras, vous touchez le treillis.... Et puis ça manque de clairs, de farceurs, de vivacité.... Une impression que j'ai comme ça!...

Ainsi donc ces Savoyards, que nous regardons du haut de nos palaces, nous prennent en pitié! N'expliquez pas ceci, et cela, autre chose encore. Arandel vous répondra :

— D'accord ! Tout ce que vous voulez.... N'empêche que c'est nous qui fabriquons l'Histoire....

+

Soudain, les montagnes s'affaissent. Une vallée, presque une plaine, étend sur le paysage un bleu plus doux. Et voici que des sables pâles viennent jusqu'au lac, une large jonchée de cailloux ronds, comme si quelque formidable artillerie avait démoli les sommets et jeté la pannique parmi les collines en fuite sur la ligne d'horizon. Clapotante, une rivière dessine une courbe jolie, se partage pour former deux îles où frissonnent les saules à feuilles d'argent. C'est la Dranse. Près de l'embouchure, voiles repliées autour des mâts, des barques attendent le gravier que la drague vomit sans se lasser, que des hommes, jambes nues, amoncellent en tas symétriques. Mais la rivière se moque bien du bruit maigre des pelles, du grincement des chaînes rouillées, des jurons de ces bateleurs dont la chique arrondit une joue!... Elle s'étale. Elle offre un limpide royaume à la truite qui raie d'un éclair le ciel vert de l'eau avec la même agilité que l'hirondelle met à danser dans le ciel bleu....

Et la cabane du pêcheur est assise entre deux bosquets de saules. Ce pêcheur est un sage, évidemment. Où donc est la maison voisine?... A deux lieues, peut-être. Son affaire n'est point de voir les hommes. Embusqué, il guette l'ombre vivante. Et lorsqu'il la ramène, métamorphosée en une clarté qui se tord au bout du fil, il siffle un petit air, toujours le même. La Dranse, il ne connaît qu'elle. Il aime son horizon nu, solitaire, ses bois dont il voit passer les feuilles charriées par les flots grossis.

Quand un vapeur glisse au large, — très loin, à cause des bancs de sable qui affleurent, — il le considère comme un étranger. La barque qu'il construisit lui-même, qu'il baptisa, ne lui suffit-elle pas ?...

Octobre venu, et avec lui la bergeronnette, le pêcheur laisse la gaule pour le fusil. Du soir au matin il rôde dans les fourrés de genévriers épineux et trapus. A peine un sentier. Enfoncé dans les taillis, on ne voit plus que la tignasse des arbustes hérissés de piquants, que leurs baies bleutées plus brillantes que de beaux yeux. De ces écorces, de ces baies, de ces branches, monte une odeur âcre. On est ivre de ce parfum. On oublie la vie, les dettes, l'assiette cassée hier au soir. Et l'on n'est plus soi, pauvre hère, mais oui bien, tapi dans un creux du sable plus doux qu'une caresse, le maître de la terre.... Un lièvre aux cuisses rousses traverse le sentier. Pan!... Parfois, entre deux buissons, le renard montre son museau fin. Des grives rondellettes s'abattent sur les genévriers, friandes de baies.... On s'approche en rampant. On se croirait au paradis si le sang de la bête, tassée sur elle-même au fond du carnier, ne coulait goutte à goutte....

Mais voici que les arbustes poussent moins denses : et l'on retrouve le lac, la grève sur laquelle les vagues ont

creusé des marches. Un instant l'homme regarde, au delà du bois de chênes, le rendez-vous de chasse du comte de Maillejoul : là-bas sont les faisans à dos d'or, les sangliers gourmands de glands, les lièvres que l'on fit venir de Hongrie, les lapins qui montrent une dernière fois leur queue blanche au ciel quand le plomb les atteint....

Mais il ne faut point commettre le péché d'envie. A chacun son lot ! Les lièvres nourris dans les fourrés de la Drance valent bien ceux du comte. Et puis il n'est pas absolument défendu de franchir les barrières, de tendre des lacets, de tordre le cou à un faisan alourdi par la mangeaille. Le devoir du pauvre n'est-il pas d'aider les riches à dépenser leurs revenus ?...

Maintenant l'homme considère les châtaigneraies, les chemins qui, de coteau en coteau, mènent, bordés de buissons légers, dans les villages où sont les filles au teint luisant de santé, les matrones en bonnet rond, les fraises des jardins, les petits fromages de brebis, et le tabac, et le vin, et tant d'autres bonnes choses....

L'homme allume sa pipe. Et puis il rentre dans le fourré.

+

Thonon. On ne voit guère de la ville, construite sur la colline, qu'une chevauchée de vieux toits. Gravement, le gendarme salue. Et le bateau, dans un remous d'écume, poursuit sa course.

Alors commence le pays des peupliers. Partout ils allègent les collines, la terre grasse, de leur spirituelle maigreur. Comme pour en mieux marquer la triste massiveté, ils conduisent le regard aux châteaux en ruines qui couronnent, très loin, des rocs sinistres. Et l'on songe alors aux rudes seigneurs brigands, amis des loups et des

sangliers, aux attaques qu'ils bravèrent dans ces nids d'aigle, au butin qu'ils y entassèrent, au mépris qu'ils avaient pour les hommes dont les demeures s'élèvent près de ces fils d'argent qui sont des rivières. Quelle somme d'efforts, de vaillance, de violences, représentent ces pans chancelants de murailles dressés au-dessus des villages !

Ces villages sont semés à de grandes distances les uns des autres. Bien peu de bras livrent bataille à la végétation heureuse qui remercie en jetant haies, arbustes et buissons, en dégringolade, du haut des collines au lac. Cela fait soupirer d'aise....

Le bateau court-il moins vite?... Il semble, comme s'il voulait s'attarder au creux de chaque golfe. Unissant la rive très proche à l'autre rive, lointaine, un nuage blanc, un gai nuage d'été, fantastiquement allongé, pique sa plume sur le chapeau bleu des coteaux.

Un village : Anthy-Séchéy. La solitude se pose à nouveau sur la grève. Tombées on ne sait trop d'où, des ombres dansent sur l'eau claire, des taches guillerettes, coquettes et vives. Dans tout ce bleu, dans tout ce mauve, dans toute cette gaieté douce, un seul point noir : un corbeau perché sur une branche morte ; un seul point brun, une maison basse très pareille à une caille aplatie sur un sillon....

Evian.

Novembre.

Ayant vendu son poisson aux bourgeois de Lausanne, Marie Picholet, assise entre ses paniers vides, bercée par le halètement des machines du vapeur, penche son bonnet tuyauté sur la lettre qu'elle eut tant de peine à rédiger : *Monsieur, veuillez remettre à la porteuse, s'il vous*

platt, un cornet de poudre pour tuer les insectes qui piquent le bois. Carnaud, Joseph.

Comme cela le pharmacien, un lourdaud de Suisse allemand, ne se sera point douté que Marie Picholet et Carnaud Joseph c'est tout un.... Des insectes qui piquent le bois !... Hélas !... La famille Picholet, mais cela ne s'avoue point, eut à en souffrir jusque dans sa chair.... Satisfaite de sa ruse, la vieille rit, montrant des gencives édentées. Maintenant qu'on est à mi-lac, elle reprend confiance. Les eaux, désormais, sont savoyardes et savoyards les poissons qui vivent en elles.

Et voilà que Maxime, le roi des chiqueurs de Neuvecelle, s'assied à côté de la Marie Picholet. Fier, il l'est, saoul, un peu, car il ramène de Suisse un veau de huit jours dont il montre à qui veut le voir l'extrait de naissance : *Sexe : féminin. Robe : pie rouge. Provenance : Crissier.* Durant l'hiver, en a-t-on vu, des veaux étonnés, passer l'eau !... Ça ne coûte pas davantage d'en élever un beau qu'un malingre. Et après, on retrouve son argent et au delà. Marie Picholet en convient, convient de même que la bête est superbe. Maxime renchérit et roule sa chique du haut en bas de la joue gauche tout en reluquant, entre ses cils courts, l'Anglais qui adresse quelques paroles d'encouragement au veau médusé dont les cabrioles peuvent, à la rigueur, tenir lieu de réponse. Mis en joie par ce spectacle, Maxime se répand en phrases d'un patois si merveilleusement expressif qu'il réveille les voyageurs somnolents. Les visages s'éclairent d'ironie. Un Suisse bien vêtu, bien nourri, considère avec une extrême attention la joue gonflée de Maxime. Peut-être se demande-t-il quel est ce kiste étrange qui voyage ?... Mais Maxime n'a cure de cette bourgeoise inquiétude. Il

est d'un autre siècle, d'un autre pays et sa fantaisie, en toute chose, se donne libre cours !

— Evian !...

On jette la passerelle. Le cortège s'organise : l'Anglais, une dizaine d'inconnus, Marie Picholet, Maxime, le veau, dont les pattes malhabiles foulent le sol de la nouvelle patrie. Et chacun tire de son côté, allant à sa destinée.



Où donc est l'Evian mondain, pimpant, parfumé, l'Evian du mois d'août ?... En la saison morte il reste de ces temps de gloire à peine un souvenir. Les hôtels sont fermés. Au fond de leur jardin dépouillé les villas sont closes. Sous sa coupole dorée le casino dort, et c'est le sifflement de la bise, le tapage du lac en colère, ou tout bonnement le clapotement triste de la pluie qui remplacent le flonflon des orchestres, le froufrou des toilettes.... Plus de barques sur l'eau claire. Le quai est nu. Pareil à une baleine morte, un yacht encapuchonné de toiles goudronnées sommeille à l'abri de la jetée.... Clos aussi les beaux magasins de la grand'rue. Le luxe a cadennassé les portes d'or. Clos enfin les *tea rooms* ouvrant sur le trottoir où les hauts talons menaient leur bruit de castagnettes.... C'est bien en vain que l'on cherche du regard le gros monsieur décoré affalé devant un onctueux potage, sa compagne trop jeune et trop blonde flirtant encore avec sa fourchette, le coup de chapeau théâtral du Méridional bilieux, les souliers à boucles de l'évêque d'Annecy, les mollets fuselés des trois petites sœurs en bleu, la mâle outrecuidance du liftier de l'Evian-Palace.... Avec les fruits mûrs et le parfum des roses, sourires, toilettes, glouglous, froufrous et flonflons ont rejoint les choses vagues que l'on voit en rêve.

Ceux qui restent essaient timidement de se donner le

change. Et ils affichent : *Bal de carnaval. Club des joyeux danseurs*. Afin de rappeler l'humanité à des devoirs plus graves, une dame, dont le nom fut choisi par la Providence pour tenter le client sérieux, dit plus sobrement : *Madame Héritier, sage-femme. Sonnez !...* A quoi la mairie répond par un placard où brille le drapeau tricolore : *Recrutement des armées de terre et de mer....*

Malgré l'appel de ces divers langages, Evian dort. Des vieux boivent l'absinthe dans les caboulots. Le coiffeur pour dames fume une cigarette.

Pour trouver la vie, il faut aller jusqu'à la place du marché. La lumière ricoche sur les *reblochons*, les salades, les bonnets, les pipes, danse sur les toits biscornus, tombe au fond des ruelles, coiffe de gaieté le clocher, taquine la foule qui stationne et achète : profils matois, profils mystiques, trognes moyen-âgeuses.... On crie. On gesticule. On tâte la tétine des chèvres. On saisit le mouton à pleine laine et le soulève. On crache souvent et loin. On rit fort et longtemps. A certain moment on fait face au mur sans cesser, pour cela, de discuter en patois avec l'homme qui déclare que ce bonnet est trop cher.

Ah ! on pourrait dire bien des choses pour blâmer ce pittoresque, ce désordre, ce laisser-aller. Là-bas, l'autre rive, blanche de maisons bien balayées, lance des reproches. Il y a de quoi !... Ces Savoyards !...

Et nous voilà partis, énumérant :

— Chez nous, on donne des conférences. On va au concert, au théâtre. Nos critiques sont de toute force, nos pédagogues hors ligne.... Voyez nos postes, nos gares, nos hôtels, nos water-closets, nos musées, nos vaches, et voyez les vôtres, je vous prie !... Chez nous chacun possède son fourneau à gaz, sa lumière électrique, son chauffage central.... Nous avons des registres où l'on

tient un contrôle de tout ce qui est susceptible d'être contrôlé.... Nous avons banni l'absinthe qui nous faisait du mal et nous gardons les petits-chevaux qui nous rapportent gros.... La superstition nous dégoûte.... Vos saints à vous s'appellent saint Anatole, saint Bonaventure, saint Pacôme, saint Zéphirin. Nos saints à nous, ce sont nos écoles, nos asiles pour aveugles, pour sourds-muets, pour épileptiques, pour enfants retardés, pour vieillards infirmes. Et partout quel ordre, quelle propriété!.... Et quel sens de l'égalité! En tout temps et en tout lieu chacun est prêt à dire à son voisin : — *Les routes sont à tout le monde!... On est autant que toi!... On paie ses impôts comme vous!...* et autres phrases similaires grâce auxquelles s'extériorise l'essence même de l'esprit républicain. Car il faut que rien ne domine. Voilà pourquoi nous taillons les haies. Au nom de quel droit dépassent-elles le niveau de la route?... Des papiers de légitimation, extraits de naissance, actes d'origine, certificats de bonnes vie et mœurs, qui donc n'en a pas?... Aussi repoussons-nous impitoyablement les irréguliers, les fantaisistes, les bohémiens et autres tresseurs de jonc et danseurs de corde.... Et par-dessus tout, nous avons réduit à rien la part du sentiment, car les sentimentaux ne s'enrichissent jamais : nos morts, nous les brûlons; nos fours crématoires publient leurs statistiques, leurs profits et pertes; de la sorte, à la longue, les cimetières, ces coûteux et inutiles sanctuaires de la poésie, disparaîtront, et ça sera toujours ça de gagné comme terrains à bâtir.... Les clochers, — est-ce que ça rapporte, une église?... — nous les masquons derrière des postes monumentales, derrière des hôtels cyclopéens.... Pour mieux tirer nos rues au cordeau, nous abattons les maisons où vécurent nos grands hommes. Sus au senti-

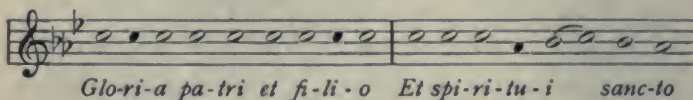
ment !... Nous sommes donc protestants, pratiques, propres, équilibrés, recensés, enrichis, instruits, égaux, diplômés, alignés, rassis, corrects, exacts et congrus.... Pauvres, pauvres Savoyards !...

Mais voici ce que répondent Evian, Neuvecelle et Tourronde :

— Rive policée, rive prospère, je m'incline bien bas.... Oui, tes écoles, tes maternités, tes gares, tes postes, tes vaches sont plus belles que les miennes.... Je ne revendique qu'une chose, que tu sembles négliger, que tes géomètres, que tes ingénieurs, que tes hôteliers arrachent peu à peu de l'âme populaire : l'humble et douce poésie. Je raille tes maisons qui sont des casernes. Je raille tes cimes que tu vends pour vingt francs, aller et retour. Je raille tes églises fermées. Je raille tes cloches qui ne participent plus à la vie des hommes. Ecoutez sonner les nôtres ! Elles sonnent tout le temps, le matin, le soir, la nuit, pour le plaisir de sonner, d'emplir l'air d'une noble musique.... On ne descend pas un cercueil au fond d'une fosse sans qu'elles saluent celui qui part pour le grand voyage, et de quelle voix !... Elles vibrent, elles vivent, elles chantent, elles pleurent et leur son plane un instant avant de descendre sur les jardins. Ainsi font les fleurs qui s'effeuillent à regret.... Et je plains de tout mon cœur le nouveau Lausanne, cette ville que je vois si bien de chez moi puisqu'elle est jetée entre lac et collines, et qui ne possède pas un clocher, et qui n'entend jamais une cloche, car on ne peut décemment appeler clocher le tuyau de locomotive dressé au carrefour de la Croix d'Ouchy et qualifier de cloche le grelot fêlé qui s'y balance vingt minutes par semaine....

» Eh oui ! nous sommes un peu sauvages, puisque c'est ainsi qu'on désigne ceux qui ne blasphèment pas la na-

ture. Nous ne renions pas le passé. Nous y sommes. Mes fils ignorent candidement l'allemand, la chimie. Presque tous, ils vont au collège des frères. C'est un vétuste et austère bâtiment. Dans sa cour, la rose fleurit ; elle accompagne les marches de temple qui mènent à la porte. Ecoutez le chant qui vient de la chapelle :



» Chantez-le, vous aussi, et vous comprendrez mon âme!... Vous êtes la loi, le code, le chiffre, et nous sommes la mousse des cathédrales. Vous êtes les disciples de l'exacte science. Nous sommes les inconscients enfants de chœur de la diffuse beauté qui tombe du ciel, qui naît des ombres, qui plane sur les cimetières. Nous goûtons une joie extrême à suivre les sentiers. Les châtaigniers poussent où ils veulent. La vigne attache ses vrilles à des troncs morts. Derrière la haie, nos chèvres broutent. Nous ne démolissons point la demeure de nos pères, la porte de la vieille maison qui si souvent s'ouvrit sur un sourire. Nous attendons qu'elle tombe. Après quoi la nature la recouvre d'un linceul de verdure.

» Que voulez-vous!... Nous sommes Savoyards! »

Thonon.

Mars.

D'Evian à Thonon, tantôt assez près de l'eau, tantôt en pleine intimité des terres, le chemin de fer vous conduit en moins d'une demi-heure. Que d'arbres, sur les collines, regardent le lac qui envoie jusqu'à eux le paisible reflet de sa clarté !

La ville de Thonon ne ressemble qu'à elle-même. Elle ne s'étale pas au bord du flot. Elle paraît même le fuir.

Et c'est sur une sorte de terrasse édiflée par la nature qu'elle vit paisiblement, tendant ses rues vers une petite plaine bordée de coteaux en amphithéâtre.

Une ville d'eaux est tournée vers la « saison » comme la grisette l'est vers le vieux monsieur fortuné. La saison achevée, le vieux monsieur parti, on retombe dans le vide, on bâille, on attend.... Rien de pareil à Thonon. On y a des éléments d'intérêt permanents. Des officiers, des soldats. Des avocats, des juges, des professeurs. On y parle, on y discute, on y lit des romans et des revues, on y joue des quatuors, on y suit de près la politique européenne. Ainsi, sans même qu'elle s'en doute, la foule est encadrée, conseillée, inspirée. Elle a quelqu'un à saluer. Elle voit passer le drapeau à la tête du bataillon. Elle sait pourquoi le capitaine Bécot est décoré de la médaille militaire. Tout naturellement, Thonon a de la tenue. Rues et magasins sont propres, avenants, gais, les maisons basses, d'un style sobre. A l'heure du thé, des bonnes en tablier blanc s'empressent chez le confiseur, achètent des biscuits de Savoie et puis s'en vont vite en riant. Même l'idiot, qui chauffe ses tibias au soleil sur un banc de la promenade, participe à l'aimable discrétion posée sur la ville.

En cet instant, le juge Thévenot fait le tour de l'esplanade en compagnie de sa fille et d'un jeune avoué d'Annecy que ses affaires amènent souvent jusqu'à Thonon. Visiblement, le juge nourrit des projets. Geneviève est jolie. Elle n'aura point à rougir de sa dot. Quant à M. Perrez, sa clientèle est considérable, et lui-même est un garçon qui n'engendre point la mélancolie, sérieux jusqu'à un certain point, conservateur, officier de réserve, toutes les garanties !... Le juge, familier, a pris le bras de l'avoué. Geneviève marche à très petits pas, ses longs

cils baissés. La barbe généreuse, le geste immense, le juge se campe devant le paysage bleu :

— C'est beau, ça, hein ?...

Le Français aime la nature comme il aime les décors de théâtre. Préférant vivre en contact avec ce qui bouge, ce qui parle, ce qui objecte, il ne s'attarde pas aux choses réputées inanimées. Le juge Thévenot désigne donc du geste le vieux château aux fenêtres aveuglées, la dégringolade des terres jusqu'à l'eau, le désordre pittoresque des maisons de pêcheurs semées sur la pente, les barques balancées dans le port, et il répète :

— C'est beau !... C'est beau !...

Et puis, bien vite :

— Quand les voyageurs passent en bateau à vapeur, découvrant ces masures, ils disent, les bras au ciel : « — Comment !... c'est ça Thonon, sous-préfecture, ville de garnison !... » Et ils filent plus loin, sans se douter qu'à quelques pas est cachée la plus jolie ville du Léman....

Le juge dit encore, en écho :

— La plus jolie ville du Léman....

Et puis, sautant du coq à l'âne, le voici qui attaque les socialistes. Avec quelle vivacité !... Tous les arguments sont repoussés avec perte, tous les faits, toutes les statistiques contestés. Et l'on entend :

— Egaliser les fortunes... la bonne blague !... Qu'on commence par égaliser les appétits....

M. Perrez approuve du menton, M^{lle} Geneviève s'émoustille, conte une anecdote dont l'héroïne est une cuisinière en révolte. On rit.

— Allons, les enfants ! C'est l'heure du thé....

Des fillettes regardent le trio qui s'éloigne, le papa tumultueux, M^{lle} Geneviève aux chastes œillades, M. Perrez en train d'offrir un bras élégamment arrondi.

— Angèle !... remarque alors une des fillettes. Voilà comment il faut faire la cour....

Mais l'enfant rougit et se met une main sur la bouche, car monsieur le curé passe, se rendant à l'église où l'on voit, par la porte ouverte, une femme agenouillée dans un rayon descendu des vitraux bleus. Le curé sourit avec indulgence. Il dit :

— Bonsoir, mes enfants !

Et puis il se hâte, car il a cueilli, ce matin, un bouquet de misères, de confessions grises et noires, et il va le jeter, de ce pas, devant la sainte Vierge.



Allons vers les collines. Un chemin où pousse le gazon se perd, se retrouve, se faufile, côtoie le bois aux profondeurs rousses, descend au fond du vallon planté de vignes, grimpe la pente en compagnie des chênes tordus. Profitant du soleil, M. et M^{me} Vincent, petits rentiers très vieux et très cassés, trottinent sur ce chemin. Ils vont à la villa d'été qu'ils habiteront, comme toujours, dès le dix mai. Pourquoi le dix mai ?... C'est la date, et voilà tout.... Aujourd'hui, Onésime, le jardinier, taille les haies de buis. Ça sent une odeur amère, une odeur saine. A la vue de ses maîtres, Onésime salue, sourit, explique, montre la première violette que M. Vincent cueille pour l'offrir à sa femme avec une politesse surannée :

— Vous voilà fleurie, ma chère amie....

Et l'on questionne Onésime. Les hortensias ont-ils souffert ?... Est-il prudent de les sortir si tôt ?... Pourquoi le pêcher en plein vent est-il sec ?... A-t-on dit au ferblantier de réparer cette gouttière ?... Et commandé du fumier de cheval chez Perrangin ?...

Plus gracieux encore que le vieux jardin des vieux est le bois qui se dresse à flanc de coteau. La grâce est dans

le groupement des arbres, dans l'attache des troncs. Partout la proportion, l'équilibre parfait et non pas le contraste.

Il y a, en ce jour de mars, dans ce paysage savoisien, une coquetterie qui tient autant à la douceur des brumes jetées en écharpe de colline en colline qu'à la clémence d'un ciel idéalement tendre. Mille riens ornent les ondulations d'une terre amoureusement modelée : ruisseau qui se précipite en cascates, noyer solitaire où les corbeaux croassent quand vient le soir, fumée s'évadant d'un toit, sentiers semant de cailloux blancs le front uni des champs. Et voici que les clairons de la garnison lancent d'alertes sonneries. Dispersés dans le bois, ils imitent le rire du pivert. L'écho vocalise jusqu'à l'horizon. Un peu à l'écart de ses hommes, au bord de la clairière, le chef cueille l'hépatique, la primevère, puis porte le clairon à ses lèvres. La bouche d'or brille. Eh ! gai l'ami ! la vie est belle !... le joli son qu'il a ce clairon-là !... Un autre lui répond. Mais le chef intervient :

— Hé ! Galibet, ça n'est pas encore ça.... Le coup de langue !... Et puis, un peu d'allure !... Quand vous jouez, vous ressemblez à une nourrice qui donne le sein.... Or, moi, je veux des gaillards qui dégottent et non pas des empotés ou des emplâtres ! Courage les amis !

Galibet rit et recommence. Le chef est content. Il groupe ses hommes, tambours et clairons, et il déchaîne l'orage, rythme la cadence, soutient d'un geste de la main gauche les notes difficiles. Puis un repos, une histoire qui déride même le gros tambour à tête de Guillaume le Taciturne.

Cette manière d'aider les autres à vivre en acceptant gaiement le labeur m'a toujours paru délicieuse. Grogner, ronchonner, ne sont pas des verbes français. Vrai-

ment, la bonne humeur de ces petits clairons est réconfortante. Ce n'est pas de la superficialité. C'est de la philosophie pratique, de la gentillesse mise en menue monnaie.

Et maintenant le bataillon rentre en ville après l'exercice. Clairons et tambours, sortis du bois, ont pris la tête de la colonne. Un ordre. Un cliquetis d'armes. Un ordre encore. Clairons et tambours sonnent et battent. Quel entrain!... Quel feu!... Quelle allure endiablée!... Quelle envolée d'enthousiasme!... Ces petits soldats, on le sent bien, on les mènerait partout. Ils ont la poitrine bombée, de souples hanches de femme, le mollet nerveux, et ils vont du pas qu'ils auraient s'ils partaient pour le bout du monde. Car des siècles de grande histoire les attachent à la gloire.... Les Croisades, saint Louis, Jeanne d'Arc, Henri IV, Louis XIV, la Révolution, Napoléon, tout ce passé, même mal connu, travaille l'âme du peuple, lui conseille de grandes choses, lui donne la fierté d'être. Naître enfant d'un grand pays, cela élargit le cœur, le gonfle de belles émotions. Car enfin ces fils de la Savoie, qui marchent si crânement derrière leurs clairons, ils iront peut-être jusqu'aux sables rouges du Sahara, ils connaîtront peut-être l'ombre légère des palmiers marocains.... Au delà des mers, ils trouveront la même langue, le même drapeau.... Et puis ne sont-ils pas sous les ordres du commandant Brûlard, un homme sec comme de l'amadou, terrible dans ses colères, féminin dans ses pardons? Ne leur a-t-il pas dit, ce matin même, que les temps sont graves; ne leur a-t-il pas, en se mordillant la moustache, montré le drapeau en tendant vers lui son sabre nu?

Et voici donc que la ville est pleine du chant du clairon. Les fenêtres s'ouvrent. Les promeneurs s'arrêtent.

Dans la lumière oblique du soir, ils défilent les petits soldats. Coude à coude, menton haut, souples, incroyablement décidés, on dirait vraiment qu'ils vont au feu. Le vieil employé de l'octroi, qui porte une médaille sur la poitrine, s'est mis au port d'armes. Et maintenant le commandant Brûlard, d'un geste du sabre, salue la statue du général Dessaix, un enfant de Thonon qui fut gouverneur de Berlin.

Yvoire.

La cloche sonne. Le bateau siffle.... En écho, la grève répond : tu... u.... C'est-à-dire :

— Nous avons entendu ; tu peux venir.

Et l'on débarque sur la longue jetée qui conduit au très vieux village. Et l'on se sent délicieusement dépaycé, si loin du Léman pour étrangers, des quais, du feu d'artifice offert par le Syndicat des hôteliers, des mille sites classiques gutturalement célébrés par les épiciers du grand Empire, de tant de châteaux pour assiettes et pyrogravures, de tant de caravansérails pour rastaquouères, de tant de palmiers en pot... si loin des lieux méthodiquement, intensivement exploités par « des hommes d'initiative, de progrès et d'intelligence » comme on dit dans les banquets où l'on communique sous les espèces des dividendes et des jetons de présence !...

A Yvoire, Dieu merci ! tout cela est oublié, effacé, honni. Nul décor. Des collines cachent les Alpes. Le lac renonce à son indolence : dentelé de presque hardies, creusé de golfes solitaires, ouvert sur un horizon que ne barrent aucunes montagnes, il prend la vigueur, parfois le tragique de l'océan. Ici, l'homme au Baedeker n'est plus le maître, mais oui, bien le doux crétin qui mène les chèvres le long des haies. Et c'est parfait !



Dans le donjon, si bien entouré d'une ceinture de grands arbres, vit un baron chargé d'années. Il veut mourir ici. Mais rien ne presse.... Pour l'instant, campé sur le mur de ronde, il épaule vivement sa canne : à ce geste de menace, le corbeau qui dépeçait un poisson mort poussé par le flot sur la grève s'envole en claquant des ailes, puis s'abat soudain sur l'eau d'où il emporte un rat aux pattes crispées. Ce matin même le pêcheur Ferdinand surprit ce rat en train de grignoter, dans la cabane aux filets, le lard des dix-heures. L'abattre d'un coup de flobert, « le passer à l'eau, ça ne dura pas le temps de bâiller.... Mais le gaillard nagea bien encore dix minutes avant de tourner l'œil.... » Ainsi parle Ferdinand lui-même. Et il ajoute : « Vous comprenez, les noix sont bonnes, chez nous.... Alors ces ganaches se cramponnent à la vie.... » Evidemment !

Le lac se soucie bien de ces drames minuscules !... Un chatoïement d'azur danse avec le reflet des peupliers. Ferdinand saute dans sa barque, rabat le béret basque sur ses yeux et puis s'éloigne au rythme lent des rames qui luisent au soleil.... C'est une femme, maintenant, qui descend jusqu'à la grève pour laver du linge. Son chat la suit, la queue dressée en mât de chaloupe ; maintenant, assis, ce chat regarde comment sa maîtresse, crainte des galets durs, s'agenouille sur un sac rembourré de foin, trempe le linge, le secoue, le claque à la volée, jusqu'au moment où une cloche raconte l'heure, l'heure de mettre le fagot sur l'âtre. La femme se lève, s'en va. Son chat l'accompagne. Tôt après, une mèche de fumée s'échappe de la cheminée la plus proche.

Voici le facteur, un rougeaud dont la casquette est repoussée sur la nuque.

— Hé !... Flavien !... une lettre....

Debout devant son four où tourbillonne la joyeuse ronde des flammes, le boulanger se retourne. Il accourt.

La vieille Sylvie bat la crème d'une *tomme* de chèvre au fond d'une écuelle.

— Dame Sylvie !... une carte de la Françoise. Elle va bien !... Elle va bien !...

Mélanie, une grande fille maigre et brune, convoie des poussins et leur mère offusquée vers le poulailler.

— Mélanie !... Il y a du nouveau au régiment.... Une lettre de Lyon.... Il écrit ! C'est lui et pas un autre....

Mélanie rougit. Et la poule profite de cette confusion de face pour fuir à toutes pattes par la ruelle, suivie de la bande des poussins indisciplinés.

— Ah !... l'amour et les poussins, ça se contrarie !...

Et le facteur s'éloigne en riant.

Le soleil luit et brille. La force du beau chante dans les choses. Seuls, les murs lézardés des fortifications ne s'animent pas. Malgré le lierre, les iris, les capillaires, les figuiers logés dans les fentes béantes, ils ont gardé la gravité des âges de violence. A leur pied broutent deux agneaux, un bélier brun.

Les chemins sont engageants. Ils n'ont pas l'air de tenir à vous mener ici plutôt que là. Ils n'insistent pas. Et puis ils vont un peu partout, avec ou sans haies pour les guider. Des papillons bleus sont posés sur les pierres. Par ces sentiers, lorsqu'il avait seize ans, Rousseau chemina. Sûrement, d'admiration, il se roula dans l'herbe. C'est ce que font, à cette heure, tous les bourdons jaunis de pollen, après quoi, sonnant comme des cloches, heurtant toutes les tiges, ils s'envolent, musique de cette paix, de ce silence.

Combien la nature est en dehors, au-dessus des règles, des théories, des déclamations esthétiques ! L'homme bavarde. L'homme pontifie. L'homme est double. Il gâte tout ce qu'il touche, car, on le sent bien, malgré ses airs de finesse, ses sourires de distinction, ses moues d'artiste dégoûté par le laid, par le vulgaire, il cache des tas de turpitudes en son cœur.... Il dit : le Beau. Il dit : l'Art. Il dit : la Sincérité. Que de choses majusculees il dit encore ! Mais le fond... le tréfonds !... l'arrière-pensée ?... Seule la nature est simple, vraie. Elle n'excommunie personne. Et, pour écrire un poème elle n'a pas besoin de mots, d'esprit, d'orgueil étalé, de sanglots égoïstes, d'hystérie sentimentale. Un ruisseau, des herbes, des collines, cela lui suffit. Avec cela, elle exprime tout. Sous le ciel clair, c'est le rire. Passe un nuage, c'est la mélancolie. Souffle le vent des tempêtes, c'est l'épopée tragique.

Aujourd'hui, donc, c'est le rire.

L'herbe monte si haut qu'on ne voit que le chapeau des faneurs, parfois aussi, piqué au bout d'une fourche, le foin presque sec que des mains invisibles éparpillent. Le merle parle aux buissons. Les genêts d'or sont pleins de mouches ivres. Ivres aussi, les alouettes brodent l'azur de vie, escaladent le ciel, grisolent à l'oreille du nuage rond et blanc qu'elles prennent pour un autre oiseau, après quoi, à bout de force et d'enthousiasme, elles tombent comme une pierre au travers de l'espace.

Un homme s'avance qui tient du crétin et du philosophe, sorte d'être très appréciable, doux, naïf, candide-ment véridique, plus génial à lui seul, dans sa niaise franchise, que tous les porteurs de diplômes universitaires. Ceux-ci ont appris. Ils répètent. Entre eux et la

vie ils dressent des phrases. Ils ont des sourires entendus, une attitude, des formules. Celui-là ne se trompe pas lui-même par un verbiage dépourvu de sens. Avec la sincérité égayée de malice qu'il porte en lui, il exprime ce qu'il voit, ce qu'il sent, comme il le voit, comme il le sent : des choses très élémentaires, mais qui sont seules nécessaires. Et il y a sans doute plus d'intuition, plus de profondeur instinctive dans le sourire idiot qu'il offre à la croix du carrefour que dans les périodes cadencées des conférenciers à la mode.

Que dit l'homme à la tête lourde qui dodeline sur les épaules?... — Des écoles ? On en a trois, à Yvoire, une pour les petits, une pour les gros garçons, et une pour les grosses filles. C'est bien ainsi qu'il s'exprime.... Et lui, dans son âge tendre, y fréquenta-t-il ?... — Ma foi non !... Ça donne le goût de sortir. Pour tourner le foin ou le fumier, pour semer le blé, à quoi sert de se *torticoler* la tête ?... Ceux qui lisent sont moins contents que nous autres.... Et ils redoutent plus la peine. Or c'est la peine qui donne le goût de vivre....

Or c'est la peine qui donne le goût de vivre. Cela fut dit rière Yvoire, dans le chemin qui monte vers les collines. Après quoi le crétin philosophe s'éloigna, balançant son buste court sur les hanches, emportant son sourire, ses yeux bons, la benoîte candeur de son menton, ses pieds ronds comme des sabots de cheval. Et souvent il se grattait la tignasse. Une âcre odeur de transpiration, émanée du gilet rapiécé, se mêlait au parfum des églantines. Sachant bien que les hivers sont longs, qu'en automne on est « tourmenté d'orages », il allait donc sans se presser, les mains au dos, cueillant lui aussi, comme les fleurs, comme les insectes, la gloire de juin !...

Ainsi : de la peine. Résultat : de la gaité.

On ne voit guère, ici, de chevaux. Aux voitures de foin, les hommes s'attellent. Et ils les traînent. Et ils s'excitent mutuellement aux montées. Après quoi, essuyant d'un revers de bras la sueur qui ruisselle des fronts, ils rient comme des fous. Et il faut voir les vieilles dans leur jardin ; et les gars aux longs cils bruns, et les filles en chapeau sans garniture. On s'interpelle. On court. Et l'on chante, le râteau sur l'épaule, tandis que devant soi l'hirondelle cherche l'insecte si près du chemin qu'elle semble avancer à longs sauts rythmés.... A quatre heures, couché sous les noisetiers, on videra le très vieux carafon, doublé de cuir, sur le dos duquel on peut lire : *O bouteille ma mie, pourquoi vous videz-vous ?* Sans doute, les cyprès du cimetière barrent l'horizon. On ira, quelque jour, sous l'herbe drue sur laquelle plane le silence de la mort, mais pour mériter ce repos, pour en jouir comme il convient, il faut, tant qu'on est en vie, rire, boire et travailler.

Et travailler. A condition, pourtant, de mêler à la monotonie de la besogne un peu de fantaisie. Lassé de planter la pomme de terre, on sème tout à coup, sans raison aucune, trois lignes serrées de fèves. Et les champs sont pointus, oblongs, enchevêtrés à la diable. Et les arbres fruitiers, jamais alignés. La nature n'étant ni corsetée, ni déformée, mais abandonnée à ses caprices de belle fille aux libres boucles, où donc est la place de l'ennui?... Même aux heures de lourd soleil, alors que les ombres sont durement dessinées sur la route blanche, le pays conserve son air guilleret, si l'on peut dire, sa saveur sauvage. Il est pauvre !... C'est vrai. Mais combien plus gai, plus frais, plus heureux que tant d'autres contrées plantureuses, grasses, civilisées, où les visages ne savent plus guère sourire !



Quel saint a-t-on fêté, hier ?... Saint Pothin ? Saint Pamphile ?... Ou quelque saint local inconnu du vaste monde ?... Les poulaillers d'Yvoire, les claies derrière lesquelles grognent les gorets sont encore tapissés de branches vertes. Et sur les dalles de l'église, une jonchée de pétales de roses, et sur les degrés de l'autel, au pied de la Vierge, tant de fleurs qu'on ne voit plus les trous du vieux tapis. Dressés dans un angle, le dais sous lequel on portera Dieu aux champs, les gonfalons sur lesquels on lit en lettres brodées : *Les nations raconteront sa gloire. — Humilité, pauvreté, obéissance. — Je vous louerai en présence des anges.*

Affichée contre un pilier, cette proclamation :

Pierre-Lucien Capistran, par la grâce de Dieu et l'autorité du Saint-Siège apostolique évêque d'Annecy, aux fidèles de son diocèse salut et bénédiction en notre Seigneur.... Vos pères étaient catholiques, vous êtes et resterez catholiques. Et la Savoie sera toujours, quoi qu'il advienne, la catholique Savoie. Otez la religion, toutes les vertus qui sont le plus solide fondement de la nation, de la famille, disparaissent du même coup. Il ne reste plus, comme règle du devoir, que l'intérêt, le plaisir frivole ou la passion aveugle ; comme sanction des lois que la force brutale ; comme suprême consolation que le néant.

Elle ne comprend sans doute pas grand'chose à ces mots un peu savants, la vieille qui est agenouillée près des saints auréolés, près des deux cordes luisantes qui vont jusqu'aux cloches impatientes. Dans la suavité des fleurs qui se fanent et s'évaporent en prières, la vieille, elle aussi, prie. Et son menton remue.

BENJAMIN VALLOTTON.



CHRONIQUE PARISIENNE

Le printemps à Paris et aux champs. — La centralisation en France. — Décentralisation « sentimentale » et administrative. — L'exode rural, malgré les progrès réalisés : ses effets actuels et prochains ; ses causes ; les moyens de l'enrayer. — P.-S. : Romain Rolland.

Printemps que des images d'un symbolisme puéril nous montrent comme un chevalier qui s'avance parmi des lys et des roses ! Printemps avec sa jolie parure de fleurs et de feuilles dont le vert s'attendrit dans ce miroir qu'est pour elles l'eau des étangs ! Chaque année il nous fait penser à la naissance du monde : il ne devait faire aussi clair, aussi doux qu'au Paradis terrestre. Et nous nous écrivions avec Faust : « Le bien de l'espérance verdoie au vallon. » A cause des blés en herbe, on ne distingue plus les champs des prés. A Paris je ne le connais pas. Je ne le soupçonne, d'après les arbres des squares, que pour regarder par l'échappée d'une rue l'horizon que ferment les bleus coteaux de l'Ile-de-France. Pour ceux même qui dédaignent les joies qu'il leur offre, Paris est agréable, de l'automne au printemps. Il faut que l'hiver soit vraiment rigoureux sur nos campagnes pour qu'ici nous en sentions le contre-coup. Rarement gèlent les petits ruisseaux qui coulent le long des trottoirs. Il semble que de ces milliers de maisons groupées sous un pan de ciel monte une chaude haleine que rabattent sur elles, protectrice, les nuages. Et nous ne vivons plus qu'à Paris et parfois, malgré nous, que pour Paris. Comme les explorateurs qui hivernent, nous sommes presque retranchés du reste de la France : nous ne communions plus avec elle. Nous oublions telle petite ville où l'été précédent nous avons séjourné. Les simples se retranchent dans leur solitude, entre quatre murs, sous un plafond

bas ; les autres, jusqu'à l'aube, se répandent, cravatés de blanc, dans les théâtres, les salons, les grands bars. Je ne compte pas pour eux, comme retour à la France, le séjour à Nice qu'aux environs du carnaval la mode leur impose ; ils ne font que se déplacer, sans changer d'âme. Où qu'ils aillent, ils emportent à la semelle de leurs bottines les poussières de Paris. Mais les autres ! Comme ils pourraient faire leur l'apostrophe de Werther : « Pourquoi m'éveilles-tu, douce haleine du Printemps ? » Qu'ils l'en remercient plutôt, puisqu'elle leur arrive des champs où pointent les moissons et des bois rajeunis. Elle est bonne conseillère ; c'est là-bas que nous trouverons la paix, à l'ombre d'un hêtre, au bord d'un ruisseau. Sortons de la fournaise. Allons respirer l'air pur. Et ce sont les exodes dominicaux, les encombrements dans les gares quand, pour le peuple innombrable des travailleurs de toute sorte, se présentent deux jours de congé. A beaucoup la banlieue suffit. Mais tout aussi nombreux sont ceux qui partent pour le coin de province où ils sont nés. Ce serait une grossière erreur de croire qu'ils ont été attirés à Paris par les plaisirs qu'ils pensaient y trouver. Ils y sont venus travailler et non pas, pour la plupart, s'amuser. Ils y mènent la vie de labeur qu'ils auraient à la campagne. Ne disons pas d'eux, comme de soldats à qui il répugne de servir, qu'ils *désertent* la terre. Combien parmi eux ne rêvent au contraire que de retourner, pour n'en plus sortir, dans leur petite patrie, lorsqu'ils auront quelques économies !

Cet exode rural tant de fois dénoncé, n'est-il pas un peu vain de chercher les moyens de l'enrayer ? Nous le verrons. Quelles digues opposer à un fleuve dont la crue ira toujours augmentant ? Pourquoi vouloir lutter contre l'industrialisation d'un pays où des forces énormes ont été déchaînées qu'il faut songer, non pas à mater, mais à employer ? Si complètes qu'elles soient par elles-mêmes, les machines ont besoin de bras humains.

De même que du haut de Montmartre nous avons regardé Paris, de Paris regardons la France, cette fois avec Michelet.

« C'est un grand et merveilleux spectacle de promener ses regards du centre aux extrémités, et d'embrasser de l'œil ce vaste et puissant organisme où les parties diverses sont si habilement rapprochées, opposées, associées, le faible au fort, le négatif au positif, de voir l'éloquente et vineuse Bourgogne entre l'ironique naïveté de la Champagne et l'âpreté critique... de la Franche-Comté et de la Lorraine... le fanatisme languedocien entre la légèreté provençale et l'indifférence gasconne ;... la convoitise, l'esprit conquérant de la Normandie contenus entre la résistante Bretagne et l'épaisse et massive Flandre. Considérée en longitude, la France ondule en deux longs systèmes organiques, comme le corps humain est double d'appareil, gastrique et cérébro-spinal.... Paris est le sensorium. » Sensorium qui, depuis l'époque où Michelet écrivait ces lignes, s'est tellement développé que nombre de sociologues et d'économistes estiment qu'il est disproportionné à l'organisme de la France. Les grands réseaux de chemins de fer ont été créés. Quelques heures de train, au lieu d'interminables journées de diligence, et l'on est à Paris. « Il est certains départements, la Sarthe par exemple, dans lesquels la population a constamment augmenté jusque vers 1860, époque de l'établissement de la ligne de Paris à Brest, et où, depuis, elle décroît régulièrement. Cette décroissance n'est pas due à une diminution de la natalité, qui au contraire reste assez élevée dans ce pays, mais à une émigration constante des adultes facilitée par les chemins de fer. » De cette centralisation il serait aussi vain de nous plaindre que de l'industrialisation de la France : celle-là est fonction de celle-ci. Certes ils sont légion ceux qui crient à la terre qui meurt et prêchent la décentralisation sous toutes ses formes : c'est vouloir remonter à force de rames le cours d'un torrent impétueux. Qu'ils méditent donc ces autres paroles de Michelet : « Il ne faut pas prendre ainsi la France pièce à pièce : il faut l'embrasser dans son ensemble. C'est justement parce que la centralisation est puissante, la vie commune forte et énergique, que la vie locale est faible. Je dirai même que c'est

là la beauté de notre pays.... L'Angleterre est un empire ; l'Allemagne un pays, une race ; la France est une personne. La personnalité, l'unité, c'est par là que l'être se place haut dans l'échelle des êtres.... Diminuer, sans la détruire, la vie locale, particulière, au profit de la vie générale et commune, c'est le problème de la sociabilité humaine. » L'Europe n'a pas si profondément changé, à ce point de vue, que ces vérités soient devenues paradoxes. C'est pourquoi les écrivains se trompent qui s'obstinent à nous décrire par le menu, en agrémentant leurs livres d'expressions de patois locaux, les coutumes particulières à leurs provinces. Les œuvres fortes se situent d'elles-mêmes en dehors du temps et de l'espace. Libre à nous, ensuite, de les rattacher aux époques où elles furent écrites, de fouiller, pour y retrouver leurs racines, les coins de terre où elles furent conçues. Certes Schwob eut raison de dire : *La vie n'est pas dans le général, mais dans le particulier. L'art consiste à donner au particulier l'illusion du général.* Mais, précisément à cause du *but* qu'ils se proposent et qui ne devrait être pour eux qu'un *moyen*, les régionalistes se limitent d'eux-mêmes singulièrement, puisqu'ils tiennent à ce que chez eux « le particulier » reste « le particulier. » A propos du congrès régionaliste qui se tint à Bourges en septembre 1911, un de ses promoteurs écrivait : « La vie intellectuelle et artistique tarissait, non pas faute d'éléments, mais d'une atmosphère convenable qu'étaient contraints d'aller chercher ailleurs tous ceux de nos compatriotes qui ne voulaient pas laisser s'étioler en eux les dons naturels qu'ils avaient reçus. » Erreur : l'art intégral est au-dessus de ces questions de clochers. Mais ce n'est là qu'un des aspects, l'aspect pour ainsi dire sentimental, sous lesquels on envisage la décentralisation. Depuis la Restauration, un mouvement existe en faveur du régionalisme administratif. Députés ou géographes ont fait de multiples efforts pour que l'on rendit à chaque région son autonomie. Quel dommage qu'entre eux ils ne soient point d'accord ! Celui-ci veut six régions, celui-là vingt-deux, cet autre trente-deux. En 1902 MM. Louis Martin

et Chassaing en demandent dix-huit. En 1903, M. Léon Sentupéry distribue nos départements en vingt-trois régions. Sa brochure est intitulée : *Economies et réformes. Les grandes régions administratives*. Les économies dont il a fait le total seraient de 350 millions. Chiffre respectable et qui constitue en faveur du régionalisme le seul argument qui vaille d'être pris au sérieux. Encore pourrait-on objecter que, pour atteindre à ce résultat, il ne serait pas nécessaire de bouleverser le cadre départemental actuel. Il suffirait de réduire le nombre des fonctionnaires inutiles et de supprimer une notable partie des paperasseries officielles. Quant à vouloir à toute force faire revivre nos anciennes provinces, pure chimère. Comme les individus, les peuples décrivent leur courbe, d'accord avec leur logique intérieure qui, vue du dehors, s'appelle Fatalité. Ce n'est ni un raisonnement, d'ailleurs faux, ni une prière, d'ailleurs vaine, qui les fera revenir d'un pas en arrière. Que quelques bonnets pittoresques, quelques vestes bigarrées aient disparu, la belle affaire ! Que de petites industries locales périssent, la belle affaire encore quand nous voyons se créer de grands centres industriels dans l'Isère, la Meuse, le Pas-de-Calais, la Saône-et-Loire, la Savoie, etc. !

Au surplus, il suffit de traverser la plupart de nos petites villes et de nos villages pour constater quels progrès y ont été réalisés depuis une soixantaine d'années. Voici quelques détails sur une commune du Morvan, — pays que pourtant n'a pas encore atteint toute la civilisation d'aujourd'hui, — telle qu'elle était en 1853, et telle qu'elle est de nos jours. En 1853, aucune route. Des chemins semés de grosses pierres ou défoncés. Pas une voiture. Le médecin met une heure et demie pour venir à cheval du bourg voisin distant de huit kilomètres. Sauf trois maisons convenables, des chaumières basses, mal éclairées, mal aérées. On n'y mange que de la viande du porc que l'on tue et que du pain de seigle. Quarante-vingts familles sur cent ne boivent que de l'eau. Aujourd'hui la commune est sillonnée de bonnes routes entretenues par trois cantonniers. Une trentaine de voitures. Le médecin

circule en auto. La poste, des diligences assurent les relations avec l'extérieur. Les maisons, couvertes d'ardoises et de tuiles, sont claires et bien aérées. Chaque dimanche un charcutier débite pour une centaine de francs de porc frais, de saucisson, de pâté et de jambon. Trois bouchers amènent des environs plus de cent livres de viande par semaine. La moitié des familles mangent du pain de froment pur. Trente pour cent ont constamment du vin à la cave. Je pourrais citer à l'infini, pour la France entière, des documents de ce genre. Je n'ignore pas, je prie qu'on le remarque, que même dans ce sens il reste beaucoup à faire, que, dans nombre de villages, il existe encore beaucoup de chaumières inconfortables où des paysans s'accommodent du régime de leurs ancêtres. Je sais que l'instruction ne s'est pas répandue autant qu'on veut bien le dire, que, si les écoles se sont multipliées, il y a encore trop d'illettrés en France. Mais, ces réserves faites, il y a progrès incontestable dans nos campagnes au point de vue du bien-être. D'où vient donc que de plus en plus elles soient abandonnées? On obéit à la force d'attraction de la ville, Paris, centre industriel petit ou grand. Ces centres, dans l'Isère, augmentent de 19 % entre 1892 et 1906, tandis que les villes proprement dites, y compris Grenoble, n'augmentent que de 8,79 %. En Saône-et-Loire de très petits propriétaires vont travailler aux usines d'Épinac, mais continuent de faire valoir leurs terres à leurs moments de loisir. Dans la Meuse, beaucoup ont conservé leur maison et se rendent tous les jours au travail dans les usines des environs. « Il semble donc bien prouvé que l'attrait des plaisirs urbains est un facteur à peu près négligeable de l'abandon des campagnes; la vraie cause est la supériorité et la fixité des salaires industriels ou commerciaux. L'exode rural est une question non de moralité, mais d'intérêt réel ou apparent. » Pour quelques départements où l'on constate depuis quelques années un retour effectif à la terre, dû à la diffusion de l'enseignement agricole, partout ailleurs c'est la désertion des jeunes gens. Et l'on peut se demander quelle sera, d'ici quelques lustres, la situa-

tion de l'agriculture française. Faut-il en désespérer, ou croire qu'elle s'améliorera ? Les pessimistes citent des chiffres. Les optimistes tablent sur quelques résultats et sur beaucoup de probabilités. La solution de ce problème aurait plus d'importance qu'elle peut n'en paraître avoir ; le moindre malaise d'une des parties de l'organisme a sa répercussion sur l'organisme entier. Et il s'agit d'une crise grave qui peut compromettre non seulement l'agriculture, mais la France.

Voici pour les pessimistes. Dans les Alpes-Maritimes, l'Aube, l'Aveyron, les Bouches-du-Rhône, la Corse, la Côte-d'Or, la Meurthe-et-Moselle, le Puy-de-Dôme, les Pyrénées-Orientales, le Var et l'Yonne, les friches vont s'accroissant. En plein vingtième siècle, il y a en France six millions d'hectares de terrains incultes. Cela a déjà son importance, mais enfin « les surfaces cultivées en céréales se sont accrues et surtout le rendement moyen a beaucoup augmenté, si bien que la France, qui ne produisait pas tout à fait assez de blé pour se nourrir, peut maintenant fournir les pays voisins en exportant surtout des fruits, des légumes, des bestiaux. » Il semble bien que, *pour l'instant*, l'exode rural soit plus funeste à la population qu'à l'agriculture. En 1891 déjà on signalait le péril. En Seine-et-Oise, les deux cantons de Limay et de Bonnières, sur le territoire desquels n'est située aucune agglomération urbaine, ont perdu ensemble, depuis 1856, 4401 habitants. Or tous ces paysans qui partent des campagnes vivent moins longtemps dans les villes. Et c'est en ce sens que l'exode rural est un des facteurs les plus importants de la dépopulation progressive de la France ; il n'y a pas seulement déplacement de centaines de milliers d'individus. La vieillesse est plus rare dans les grands centres qu'ailleurs. Dans l'ensemble de la France la proportion des vieillards est de 125 ‰. Dans les villes de moins de 5000 habitants, elle est de 134 ; dans celles de 5 à 10000, de 108 ; dans celles de 10000 à 20000, de 105 ; dans celles de 20 à 30000, de 100 ; dans celles de 100000, de 94 ; dans celles de 100 à 432000, de 88 ; à Paris elle tombe à 81. En revanche, c'est à Paris, puis dans les

grandes villes que l'on compte le plus d'adultes de 20 à 39 ans. « Le centre urbain est le minotaure qui engloutit les êtres les plus forts et les plus mûrs. » Cette question domine celle même du service de trois ans, que l'on discute avec tant d'âpreté. « De 1881 à 1885, dit M. Honnorat, député, nous avons eu en moyenne chaque année 934 000 naissances. Elles nous ont valu en moyenne, de 1901 à 1906, 323 000 conscrits. Or entre ces deux dernières dates le nombre de nos naissances a baissé de près de 100 000. Forcément, entre 1921 et 1926, le nombre de nos conscrits ne pourra dépasser 287 000. Il est même certain qu'il descendra peu après à des chiffres inférieurs, puisque dans ces dernières années le nombre de nos naissances n'a été que de 770 000. L'équilibre rétabli par le vote de la loi de trois ans entre les effectifs de nos troupes et ceux de l'Allemagne ne pourra donc être que momentané. » La diminution de la natalité n'est point particulière à la France, objectera-t-on. « Le maréchal von der Goltz disait l'été dernier (1912), dans une communication à une société savante de Berlin : « Depuis 1891 la natalité a baissé en France de 22,4 à 19,4 ‰, c'est-à-dire de 3 ‰. En Allemagne, pendant la même période, elle a baissé de 37 à 29,8 ‰, c'est-à-dire de 7,2 ‰. La décroissance est donc chez nous deux fois plus rapide qu'en France. Ce qui nous fait entrevoir la perspective de rattraper celle-ci vers 1935 et, à partir de là, de glisser en peu de temps au-dessous de son propre niveau. » Le maréchal aurait pu ajouter que l'exode rural est infiniment plus accentué en Allemagne qu'en France, que les seules campagnes de Prusse ont perdu en quelques années plus d'un million d'habitants, et que ce mouvement sera bientôt plus rapide encore quand la caserne aura achevé de détourner des champs tous les jeunes gens de l'empire. » Conclurons-nous, avec tel historien, qu'en ce qui concerne la France il soit impossible d'arrêter ce mouvement ? Disons-nous avec lui : « Je ne le crois pas, même si l'on compte sur l'immigration étrangère : l'étranger ne nous envoie que des bourgeois ou

des ouvriers (la France renferme actuellement 1 500 000 étrangers non naturalisés), jamais des cultivateurs. Si les campagnes finissaient par se désertier tout à fait, je ne vois pas qui y remplacerait les indigènes ; la France, alors, ayant perdu la moitié de son armée et sa partie la plus solide, serait une proie offerte à qui voudrait la saisir. » N'allons pas jusque-là, bien que des exemples tirés de l'histoire autorisent plus qu'à moitié cette hypothèse.

Car voici pour les optimistes. Les causes de l'exode rural ont été étudiées et classées. Il ne reste plus qu'à appliquer les remèdes, peut-être encore à les trouver ; mais ce n'est qu'affaire de temps.

Beaucoup de jeunes filles des campagnes hésitent à se marier avec un cultivateur ; leurs parents les voient plus volontiers épouser un ouvrier de métier, un commerçant, un employé. Elles sont séduites aussi par l'élégance d'amies d'enfance qui, parties pour la grande ville comme bonnes à tout faire, reviennent au pays parées des « toilettes de Madame. » « En même temps qu'elles deviennent plus coquettes et plus femmes, elles souffrent davantage de la vie paysanne et de ses dures obligations. » Les métairies, — je ne parle plus des maisons des petites villes ni des villages — sont restées presque toutes aussi noires, aussi peu agréables qu'autrefois.

Le métayage est un contrat qui intervient entre deux personnes pour l'exploitation d'une terre, l'une fournissant la propriété, l'autre la main-d'œuvre. Au sens étymologique du mot et suivant les termes du contrat, chacun des associés doit prendre une part égale dans les bénéfices et dans les pertes, chacun doit participer également aux dépenses et aux recettes. En réalité il n'en est rien. Mais ce qui nous importe, pour l'instant, c'est de savoir qu'autrefois « le propriétaire vivait côte à côte avec son métayer et de la même vie, avec cette différence que l'un habitait la maison ancestrale, demeure bourgeoise ou château délabré, et que l'autre logeait dans les bâtiments servant à l'exploitation. » Depuis ils se sont

séparés. Le bourgeois est parti. Le métayer est devenu un mercenaire dans l'âme duquel germent tantôt le découragement, tantôt la révolte.

Il faut signaler enfin la concentration des exploitations agricoles, qui diminue le nombre des petits cultivateurs en éliminant ceux qui n'ont pas les moyens d'utiliser l'outillage moderne.

Avant d'énumérer les remèdes proposés, disons que peut-être les paysans pourraient être heureux aujourd'hui s'ils n'étaient pas au même titre que nous des hommes, s'il n'était pas essentiel à la nature humaine de vouloir dépasser le but dès qu'on l'a atteint. Les remèdes ? Ils sont nombreux. On pourrait les concentrer tous en cette formule-pilule : *la terre au paysan*. Il ne s'agit pas de préconiser une révolution sanglante, de faire surgir des sillons des hommes farouches armés de piques et de faux. C'est plutôt une évolution dont le premier mouvement a fait plus que se dessiner, depuis une quinzaine d'années, par la création de syndicats agricoles qui groupent un certain nombre de propriétaires intelligents d'une part, et, de l'autre, des paysans qui ont souci de leurs intérêts et de leur dignité. Il y a chez le paysan, a-t-on dit, trop d'individualisme pour qu'il s'essaie à une lutte collective qui pourrait donner de bons résultats, pour qu'il use de la coopération étendue à certains travaux comme les moissons, les semailles. L'existence de ces syndicats, surtout en Bourbonnais, est une preuve du contraire. Oui ! leurs organisateurs rencontrent des difficultés, ils se heurtent à la routine, à la peur ; on ne secoue pas en un jour des siècles de servitude héréditaire ; il reste encore presque tout à faire. Mais le branle est donné. Que réclament les syndicats ? D'abord la suppression des fermiers-généraux qui ne sont, entre les propriétaires et les métayers, que des intermédiaires onéreux, plus nuisibles qu'utiles, la plupart n'ayant pas de connaissances techniques ; ensuite un règlement plus équitable des conditions qui régissent le métayage ; que l'on assure aux métayers une *indépendance morale* qui leur a toujours été

refusée, que soient institués des conseils de prud'hommes agricoles pour juger les différends entre métayers, maîtres et domestiques. Ils sont tous d'accord sur cette formule qui est comme leur cri de guerre : Plus de fermiers-général ! Plus d'impôt colonique ! Plus de corvées ni de redevances ! La vraie culture à moitié fruits ! Si toutes ces réformes demandées se réalisaient, ce ne serait pas encore l'application de la formule : la terre au paysan. Le propriétaire resterait le propriétaire. Mais le métayer, d'un côté cessant d'être la victime des sautes d'humeur et des exactions du fermier-général et pouvant faire valoir ses droits devant les prud'hommes, d'un autre côté dégrevé des charges qui l'écrasent, finirait de père en fils par s'attacher aux terres dont la culture lui assurerait l'aisance et ce confortable à quoi il a droit comme nous tous. Il n'irait pas de ferme en ferme. Il se sentirait chez lui.

Et il n'y a pas que les métayers. Il y a la classe des paysans qui sont petits propriétaires. Ils arrivent à bien vivre sur la même terre qui donne à peine le pain à leur voisin le métayer. Pourquoi ? Parce qu'ils travaillent chez eux et pour eux. Et pourtant la petite propriété a subi une crise. Le nombre des sales immobilières, qui était de 5538 en 1866, fut en 1890 de 30425. La loi du 12 juillet 1909 est intervenue heureusement en faveur de la petite propriété, maison et terre, dont la valeur n'est pas supérieure à 8000 francs, qu'elle déclare insaisissable.

Il est donc permis d'espérer que, quand des résultats positifs auront été obtenus, quand métayers et petits propriétaires auront vu leur sort s'améliorer, quand ils auront la certitude, ceux-là d'un salaire fixe, ceux-ci d'une moyenne satisfaisante, leurs habitations se transformant, leurs femmes et leurs filles cesseront de les entraîner vers la ville. La petite propriété ne sera plus tuée par la grande exploitation, puisque syndicats et coopératives mettront à sa disposition l'outillage moderne que, réduite à ses propres ressources, elle est incapable de se procurer. Est-ce à dire que de ce fait l'exode rural sera supprimé ? Sans doute, non. Il ne serait que ralenti, « parce

qu'il a une cause profonde : la transformation du mode de production agricole, dont les effets se feront toujours sentir. » Mais de toute évidence un grand mouvement se produit de retour à la terre. Et nous pouvons conclure : « Le nid appelle la couvée. Et si le nid rural devient un peu moins inconfortable et plus chaud, il faut espérer qu'un jour il se peuplera et que, dans des conditions économiques meilleures, sous la poussée de lois plus intelligentes, la bonne lignée paysanne refleurira sur le sol français. »

HENRI BACHELIN.

P.-S. — Je ne suis pas de ceux qui accordent quelque importance que ce soit aux distinctions ni aux récompenses officielles. Je crois que jamais l'étiage moral des écrivains n'a été aussi bas. Il faut, pour s'en rendre compte, voir de près quelle réclame, quelle publicité sans pudeur ils se font, quelles basses intrigues ils ourdissent pour décrocher des prix. De ceux que n'a point atteints le virus, — car il y en a, — de ceux qui ne descendent point dans cette *Cloaca maxima*, Romain Rolland est le premier et le plus grand. Nous savons bien, nous tous qui l'aimons et l'admirons, que cette consécration officielle ne le grandit ni, certes et j'y insiste, ne le diminue. Mais c'est seulement à partir de cette année que le grand-prix de littérature prend, puisqu'il lui fut décerné, toute sa signification.

H. B.

CHRONIQUE ITALIENNE

Vérone. — L'Italie nouvelle. — Arturo Graf. — Un homme fini.

Vérone ! Rien de nouveau, que je sache, dans la noble cité vénitienne. Mais je l'ai revue, il y a quelque temps, si lumineuse et si vive sous le soleil de mai que je ne puis maintenant me souvenir d'aucune image plus magnifique et plus complète de

beauté italienne. Il faut que je vous en parle. D'ailleurs, la vie de l'Italie, dont je m'applique à représenter dans ces chroniques les aspects significatifs, ne consiste pas exclusivement dans les événements isolés, dans les formes particulières de l'activité publique et privée, dans les livres qu'on publie, dans la politique qu'on fait. Lors même qu'il serait possible de représenter tous les épisodes de notre histoire journalière, il manquerait toujours à mon tableau ce qui est l'arrière-plan, l'air et la lumière.

Ce serait un amas de nouvelles isolées toujours, bien que nombreuses et compactes, disjointes toujours, comme les plantes avec lesquelles les enfants, et aussi certaines grandes personnes, prétendent dessiner leurs forêts. Cela réjouit de fermer de temps en temps les yeux à demi, de tempérer dans une vision générale les contours trop précis des objets voisins, de rapprocher dans le jour où nous vivons ce nimbe doré qui entoure les choses d'hier, en ternissant sans doute un peu ces choses, mais en les réunissant mieux. Cela réjouit de lever les yeux de la vitrine où le libraire étale les dernières nouveautés, pour observer la haute tour ou bien le campanile qui s'élèvent en face. Cela réjouit de voir, par delà le comte padouan Della Torre, chef des associations cléricales d'Italie, le Gattamelata de Donatello, et, tout autour de cet inlassable faiseur de discours qu'est le syndic de Rome, d'entendre le silence solennel du Capitole.

Et cela fait plaisir de voir Vérone. C'est parmi les villes de l'Italie, une de celles qui sont le plus sincèrement italiennes. Sans doute, Venise est plus magnifique et plus singulière, mais elle est aussi byzantine et levantine, comme aussi un peu trop riche en joli butin. Florence est plus exquise et plus pure, mais un peu fermée et presque rigide dans les lignes de sa perfection. Rome est l'incarnation italienne de l'âme universelle ; Naples est un peu en dehors de la laborieuse vie quotidienne : ce qui est ailleurs de la tranquillité est ici du repos, ce qui est ailleurs de la joie y est de l'ivresse. La cité de Roméo réunit dans un équilibre sûr et spontané les avantages de l'une et de l'autre

ville : édifices romains, du moyen âge, de la Renaissance, des châteaux, des cathédrales, des palais, des tombeaux, des cloîtres ; de fabuleuses accumulations de maisons plébeiennes, des places qui fourmillent de négociants pittoresques. Un beau fleuve abondant et impétueux, avec de sombres moulins flottants, construits encore comme au début des civilisations fluviales et, sur les eaux furieuses, le fier pont crénelé des Scaliger, le serein pont romain. Tout à coup, au delà du fleuve, une ligne vivante de collines : je dirais presque un élan rapide de l'aimable terre pour hausser une partie de la ville afin qu'elle puisse mieux contempler la grande beauté de l'autre, et puis la grâce robuste de ces campaniles qui émergent, et puis la vaste ondulation des toits, et puis encore cette couleur profonde, savoureuse, chaude, légèrement voilée de la pierre véronaise, soit qu'elle tire sur le rouge ou sur le blond, ou qu'elle soit plus obscure ou plus claire. Et la ville plate est heureuse à son tour de jeter ses regards vers la colline ; elle en remporte en retour un plaisir différent, mais non moindre. On entre dans une ruelle étroite et brune et voici que, soudain, un vert éthéré s'éclaircit tout au fond, voici que le vide entre ces deux rangées d'édifices obscurs se remplit d'une joyeuse vision lointaine d'oliviers, de cyprès, de vignes, de claires villas accrochées aux flancs de la colline. On gravit, dans l'*Arena*, un de ces escaliers qui divisent encore en secteurs parfaits le bel amphithéâtre et voici qu'au delà des gradins supérieurs découronnés surgissent les cônes des campaniles, les profils des coteaux voisins, les Alpes lointaines, les rugueuses arêtes de murailles crénelées, les bouquets de cyprès et de peupliers.... Impossible d'imaginer un jeu de contrastes plus merveilleux et plus nouveau. Tout Vérone, d'ailleurs, est plein de ces antithèses, si singulières qu'elles confondent l'imagination la plus bizarre, mais aussi si discrètes qu'elles ont plutôt l'air d'accords dans un concept meilleur et plus vaste de la vie. Les tramways électriques passent et repassent familièrement sous les arches de marbre romaines appelées les *Borsari*. Sur la *piazza delle Erbe*, entre les grands parasols blancs des maraîchères et des fleuristes, le lion de Saint-Marc

émerge majestueux au sommet de sa belle colonne ; et droite, sereine, au milieu du murmure de sa fontaine, se dresse la *Madona Verona*, qui est une statue grecque au chef ceint d'une couronne de fer. Le Romain, le Roman, la Renaissance se suivent et se coudoient, telles dans l'œuvre d'un noble poète les images les plus variées : ces styles jaillissent l'un de l'autre, franchement divers et pourtant tous enfants de la même âme, tous brûlant de la même ferveur. Même le Gothique, l'étranger fantaisiste qui ne trouva pas toujours un accueil sympathique en Italie, qui parfois se retira, rigide, à l'écart, et parfois aussi se laissa travestir ou dénaturer par ceux qui ne savaient pas l'aimer tel quel, même le Gothique, dis-je, semble avoir trouvé dans cette pierre blonde une expression sincèrement italienne, expression qui, cependant, n'en gâte pas la physionomie originaire. Et le beau miracle acquiert un sens plus large si l'on se rappelle que c'est dans ce même territoire véronais que la légende carolingienne eut ses premiers interprètes italiens. Dans le portail du Dôme s'élèvent les statues de Charlemagne, de Roland et d'Olivier ; dans la façade même s'ouvrent les deux grands vitraux gothiques, encadrés, sans effort, de lignes presque classiques.... Mais le plus beau contraste, je veux dire l'harmonie la plus émouvante, est celle que je vis au théâtre romain, déblayé récemment sur la rive gauche de l'Adige. Une petite église consacrée à sainte Libéra, avait surgi au X^e siècle sur l'amoncellement des ruines : lorsque celles-ci furent en grande partie désencombrées et que la vaste ligne semi-circulaire réapparut, le petit temple est resté calé au milieu des gradins, soutenu par quelques ruines, fixé avec son joli portail dans cette scène démantelée et dans la jeunesse éternelle du fleuve qui coule en dessous. Cette Sainte-Libéra petite, fauve, gracieuse et fière, moyen-âgeuse, assise sur son cousin de décombres dans un théâtre romain, est une des choses les plus solennelles et les plus suggestives que j'aie jamais vues, une des choses les plus riches en mystérieuse poésie.

— Et, si l'on s'adosse aux rouges galeries du pont des Scalliger ou si l'on erre à travers une de ces rues de marbre qui sont restées ce qu'elles étaient il y a six siècles, il n'est pas dif-

ficile pour celui qui possède un esprit évocateur, de revoir la haute ombre anguleuse du grand *Ospile* des Scaliger. L'ombre de celui que les Italiens considèrent comme l'expression la plus pure et la plus puissante de leur génie national, bien que le Dr Rohmeder, président du *Volksbund*, s'obstine à le définir un Germain authentique dont le vrai nom serait Durant Ali-ger. Mais le Dr Rohmeder soutient aussi que Vérone est une ville purement allemande, qu'il faut la reconquérir un jour ou l'autre par les moyens que le pangermanisme de la chaire recommande et dont le pangermanisme militant se sert dans la vallée de l'Adige supérieur. Entreprise difficile ! En attendant, Vérone, à part son histoire et sa physionomie, est une des villes les plus ardemment patriotes de l'Italie ; elle ne deviendra probablement pas allemande avant que les pangermanistes aient démontré de façon vraiment persuasive le germanisme avéré de Dante, de Giotto, de Leonardo, de Michel-Ange et de toute la Renaissance, et par-dessus le marché, le pangermanisme de tout ce qui est ou ce qui fut bon en Italie. Les Allemands seront, puisqu'ils l'affirment, la race élue, destinée à supplanter les *chaotiques* qui survivent encore dans quelques contrées de l'ancien empire romain ; demain ou après-demain, les Allemands seront les maîtres du monde. Toutefois, ils feraient preuve d'une prudence plus grande s'ils voulaient revoir un peu leurs raisonnements et leurs calculs en tenant compte de cette Italie nouvelle qui se révèle chaque jour si différente de celle sur laquelle ils fondent leurs présomptions. Les pangermanistes ressemblent un brin à un état-major qui se préparerait à la guerre avec un plan d'invasion vieux de plusieurs années, muni de cartes géographiques où les nouvelles forteresses et les routes récentes du pays ennemi ne seraient pas marquées. L'Italie, disait-on, est la terre classique des brachycéphales alpestres, des non-blonds, des *sous-hommes*, des chaotiques, somme toute. A part quelques Germains épars dans la masse, les Italiens n'ont jamais eu un seul grand homme. Leur art est une imitation servile, leur philosophie un balbutiement de concepts étrangers qui ont été mal appris, leur religion n'est qu'hypocrisie, leur vie privée pol-

tronnerie, leur vie publique corruption et vaine rumeur. Ils sont prolifiques comme les animaux, querelleurs et sales. Le Germain saura les ramener à leur vocation naturelle, qui est de creuser des sillons, de casser des pierres et de porter de lourdes charges.... Evidemment, ces fiers Teutons se trompent, comme se trompait le bon Lamartine en écrivant des Italiens d'alors des choses si violentes et si soupçonneuses dans son *Dernier chant de Ckilde Harold*. Mais, si le poète français peut être en partie excusé à cause du spectacle vraiment un peu confus et un peu triste que l'Italie présentait depuis les guerres napoléoniennes à un observateur pressé, rien ne justifie la cécité et la surdité de ces audacieux hommes du Nord à l'égard de cette autre Italie qui se révèle chaque jour plus courageuse, plus forte et plus saine. Mais oui, saine aussi ! Et cela ne conclut à rien de rappeler les vols du ministre Nasi ou le scandale du Palais de justice à Rome. Le ministre Nasi fut puni avec une sévérité qui parut presque excessive à certains ; les députés suspects de corruption ou de négligence dans l'affaire du Palais de justice furent confessés par la Chambre presque unanime, puis abandonnés à la justice commune. Et si, comme on le chuchote, lors de la construction du monument élevé à Victor-Emmanuel, quelqu'un s'est montré plus soucieux de ses intérêts personnels que de son devoir d'homme et de magistrat, il peut être sûr qu'il expiera cette défaillance, fût-il plus puissant que Nasi ou reposât-il déjà dans un superbe tombeau. Etre sain ne veut pas dire se soustraire à toute maladie (certains maux n'assaillent-ils pas de préférence les plus robustes ?), mais cela signifie savoir résister et guérir. Et le genre de force le plus rare et le plus vrai est celui qu'une nation montre non pas le jour de la bataille, de l'exaltation, du péril, mais le jour suivant : lorsque la fièvre a disparu et que les choses réapparaissent ce qu'elles sont, dégagées d'une nuée rougeâtre. La guerre de Libye, qui semblait presque finie, se rallume âpre et irritante dans la Cyrénaïque : près de Derna on livre une des batailles les moins heureuses et les plus sanguinaires de toute la campagne.... On ne constate dans le pays aucune répercussion qui sorte des limites de la di-

gnité. Aucun signe de fatigue, d'impatience, de rébellion, pas même chez ceux le plus atteints par la crise financière qui se fait sentir si durement depuis quelques mois. On sait que demain il n'en sera plus ainsi et, en attendant, l'on supporte, la conscience tranquille. Surtout admirable est la grande masse du prolétariat contre laquelle, en dernière analyse, se retournent toujours la disette et la lassitude d'une nation. Lorsque des industriels, des professionnels, des hommes politiques, des richards font du patriotisme, un critique malicieux peut toujours dire que c'est une manière de se donner du vent à peu de frais et à peu de risques ; mais profondément significatif est le patriotisme de ceux qui n'en attendent ni gloire individuelle, ni meilleure fortune. Dans les guerres de l'indépendance, on observa plusieurs fois que le prolétariat italien n'eut qu'une participation peu importante. Cette autre guerre, dont les motifs sont cependant bien moins faciles à comprendre, ne fut possible que parce qu'elle a été consentie et soutenue par la volonté et par l'enthousiasme du peuple travailleur. Les arguments théoriques contre le suffrage universel commencent à me paraître faibles. M. Giolitti avait peut-être raison : assurément c'est un grand malheur d'être analphabètes, mais l'essence même du citoyen ne réside pas dans le fait de savoir lire, au contraire c'est dans celui d'entendre la patrie.

— Vers la fin de mai est mort, à Turin, Arturo Graf qui, dans les quarante dernières années, fut, sinon l'un des plus forts, mais certes l'un des plus complexes et des plus singuliers parmi nos écrivains. Il composa des vers très sonores et très limpides dans lesquels le pessimisme, l'esprit, la sensualité, le sentiment humanitaire, les aspirations religieuses se suivent et se mêlent en des combinaisons parfois très rares, parfois tout simplement bizarres.

De souche allemande, mais né en Grèce et ayant toujours vécu en Italie, il se trouva dans des conditions qui favorisèrent extraordinairement l'inquiétude naturelle de son âme et l'hétérogénéité de son art. Le mouvement initial est chez lui toujours sincèrement romantique : que ce soit dans *Medusa*, où il s'a-

bandonne à maudire la vie avec des accents de colère et de tristesse, que ce soit dans les *Rime della selva*, où il étale sa tristesse en des notes apaisées et détourne, dirais-je presque, les sombres eaux de son esprit par certains petits canaux capricieux en les faisant murmurer presque joyeusement. Il en est de même dans les *Poemi drammatici*, où l'histoire, la légende, les évangiles lui offrent des images plus concrètes et plus objectives de ce même découragement irrémédiable qu'il ressent toujours au contact et à la pensée de la vie. Romantique aussi, ce sens d'abandon et de langueur qui l'emporte dans tant de pages, cette volupté d'être malheureux, ce manque absolu de dureté stoïque, qui est la forme vraiment classique du pessimisme. Mais, en revanche, classiques et nettement italiens sont la sobriété de son art, le dessin achevé des images, la logique serrée et aisée de la période; italienne l'attitude avec laquelle il expose une doctrine si variée dans ses œuvres en prose. *Miti, leggende e superstizioni nel Medio Evo*, *Roma nella memoria e nell'immaginazione del Medio Evo*, *Il Diavolo*, appartiennent au nombre de ces œuvres rares qui peuvent fournir une matière excellente aussi bien à l'érudit le plus sévère qu'au simple chercheur de nouvelles exquises ou de pages lumineuses et profondes. Etre ou avoir été un peu homme du Nord crée parfois une disposition plus ingénue et plus puissante à comprendre le classicisme. La beauté et aussi la grandeur de certaines œuvres solennelles où la quintessence d'une civilisation se trouve concentrée s'observent mieux de la part de ceux qui, tout en étant aimables de cœur, conservent quand même dans leurs yeux je ne sais quel étonnement barbare. Je crois que la grandeur farouche de la Minerve Promachos n'apparut jamais aussi évidente aux Grecs qui la créèrent, aux Grecs qui la connurent, qu'aux Goths envahisseurs lorsque, soudain, sur l'Acropole d'Athènes, ils se virent devant cette grande statue de bronze. Peut-être faut-il chercher dans Goethe quelques-unes des sensations les plus intensément latines que Rome ait jamais provoquées, quelques-unes des idées les plus olympiennes de nos siècles tardifs. Peut-être, à l'époque moderne, personne n'alma-t-il aussi héroïquement l'antiquité

classique que Schliemann l'explorateur ; personne ne la sentit-il aussi fabuleusement que Bœcklin le peintre ? Etre au centre d'une chose ne signifie pas toujours la comprendre et l'aimer mieux ; comprendre n'est pas savoir, aimer n'est pas posséder ; mais le désir et l'effort de l'une et de l'autre chose. L'érudition classique au dix-septième siècle était certainement plus vaste et plus sûre que dans les deux siècles précédents, mais quelle froideur, quelle vide dans cette minutieuse décoration mythologique ! Quelle fougue, en revanche, quelle âpre saveur de vie dans la première renaissance !... Le motif en est que, au quinzième siècle, les Italiens s'étaient retournés vers l'antiquité classique, les yeux devenus un peu barbares dans le long moyen âge ; des souvenirs de cette divine beauté perdue s'aidaient à en exalter l'image et à en enflammer le désir. Ils étaient capables, somme toute, de pouvoir revivre ces souvenirs d'autant plus intimement qu'ils étaient plus affranchis de tout respect pédantesque envers les minuties superficielles et moins encombrés de notions arides. Quand on commença à tirer de l'antiquité des modèles, des formules, des arts poétiques, des préceptes et des prohibitions, les connaissances s'accrurent, mais l'intelligence diminua : le culte en fut établi, mais la religion en fut éteinte....

Quelque lecteur trouvera étrange que l'on puisse se livrer à de pareilles digressions en parlant d'Arturo Graf. Sans doute celui-ci ne montre jamais aucune trace de crue franchise barbare ; mais d'autres qualités natives de l'homme du Nord étaient en lui : la mélancolie méditative, la tristesse confuse ou voilée d'un sourire lucide et, surtout, l'aptitude à voir vague, à voir moins nettes les choses, mais, dans une certaine mesure, à les voir plus grandes.

— Et je m'aperçois avoir oublié Nietzsche : aucun *barbare* n'aima d'un plus impétueux amour l'art, la pensée, la conception classique de la vie. Aucun étranger peut-être n'exerça dans les vingt dernières années une influence plus profonde sur la littérature italienne ; une influence qui dure, alors que le *Zarathoustra* est déjà bien moins lu, que le personnage du surhomme menace, heureusement, de disparaître des romans et des nouvelles

les plus récentes et que seul quelque tardif imitateur de d'Annunzio se donne comme envahi par la *furor dionysiaque*. Mais il y a dans Nietzsche tant de volonté de pouvoir, de conscience ou de manie de grandeur, tant de soif tourmentée de liberté, tant de mépris et de haine de l'humanité conçue comme petite et méchante, qu'il continue à être le maître, souvent inaperçu, de beaucoup de nos écrivains, de nos artistes et de nos penseurs. Je ne crois pas, par exemple, que celui qui ignore cet état d'âme créé au temps de notre jeunesse par le philosophe et le poète de Zarathoustra puisse comprendre le récent livre de Giovanni Papini, *Un uomo finito* (Florence, Cahiers de la Voce, 1913). Papini, chacun le sait, est de la génération qui a surgi vers 1880, un des plus originaux, des plus combatifs, des plus inquiets : des plus cultivés et aussi des plus vivants. Il fut, avec Giuseppe Prezzolini, fondateur et principal collaborateur de cette revue *Leonardo* qui paraissait justement, voici une dizaine d'années, comme le meilleur signe de la jeunesse italienne réveillée. Il fut parmi les initiateurs du mouvement nationaliste, parmi les défenseurs les plus efficaces du pragmatisme. Il s'occupa ensuite surtout de choses littéraires ; ses nouvelles bizarres et amères et ses articles de critique variée s'imposèrent toujours, même à ceux auxquels elles déplurent, par certaines qualités acerbes et absolument personnelles. Papini, qui a dépassé de peu la trentaine, pourrait donc être assez satisfait de son œuvre et de ses succès. Mais, à une prédisposition originairement revêche, orgueilleuse, rebelle, intimement sentimentale dans son esprit, vint se superposer ce que j'appellerai l'ivresse zarathoustresque ; il en résulta un état d'âme très singulier que toute personne capable de surmonter l'ennui des mots trop gros ou trop bruyants, retrouvera avec une émotion intense en lisant cette autobiographie. A d'autres époques, l'amertume native et acquise de Papini se serait épanchée dans une forme plus ou moins agressive du pessimisme ; mais, quand le pessimiste est obsédé par la conviction d'être un génie, de pouvoir et de devoir savoir toutes choses, de tout détruire, de tout dominer, de tout recréer, chacun comprendra à quel redoutable danger et à quelle certi-

tude de malheur il s'expose. Papini voulut tout être : connaisseur de toute l'histoire, de toute la science, de toute la philosophie; promoteur et chef d'une nouvelle activité, auteur d'un poème qui surpasserait la *Divine comédie* et *Faust*, apôtre et Dieu d'une nouvelle religion; il voulut être le plus aimé, le plus redouté, le plus admiré de tous les hommes qui ont jamais existé ou qui existent maintenant. Et il voulut cela parce que c'était une conséquence logique de sa certitude d'être une créature souveraine.... On devine donc facilement à quel désespoir aboutira un homme si convaincu et si résolu lorsque la réalité se montrera sourde ou ennemie à son égard et lorsque les défaites se succéderont d'autant plus fréquentes et humiliantes que la manie de l'individu s'accroîtra.

Puisque aucun soulagement ne peut lui venir des petites victoires partielles, qu'importe, à celui qui s'est proposé d'assujettir toutes les nations, une escarmouche dans laquelle on s'est montré vainqueur? Qu'importe, à celui qui pensait devenir l'amour et la terreur de tout le monde, d'acquérir auprès de son entourage le plus rapproché une réputation de talent éveillé?

Et Papini raconte sa tragédie avec une puissance diminuée seulement par le ton trop uniformément exaspéré de sa parole. Violent à l'égard des hommes et des choses, il est absolument impitoyable envers lui-même. Il s'injurie avec les noms les plus humiliants; il se châtie et se salit pour se punir de ne pas avoir su être ce qu'il voulait. Il recherche dans les plaies de son âme, avec une espèce de volupté féroce, les pensées cachées dont il pourrait tirer quelque réconfort : il se réjouit à en palper le peu de consistance, à les écraser, à les anéantir. Il dédaigne la moindre satisfaction de la conscience, comme le moindre éloge de la part des hommes. Il retrouve seulement quelque consolation en se perdant de temps en temps à travers les campagnes et les collines, en se réconfortant dans cette terre toscane maigre et sèche, sculptée de tant d'élégance sobre et robuste. Et, par cette communion presque mystique avec le sol natal et dans la conviction modeste et raisonnable de pouvoir, au moyen de son œuvre constamment révolutionnaire, exercer un rôle utile parmi les

hommes portés surtout à la vie tranquille, Papini retrouve une sérénité relative, il lui semble de ne pas être absolument un homme fini. Et le livre se termine moins tragiquement qu'on ne pouvait le supposer.

Livre très singulier de toutes façons. Sa valeur artistique consiste essentiellement dans l'exposition sincère et passionnée d'un état d'âme nouveau et peu commun, comme aussi dans l'énergique sobriété du style. Belles, d'une beauté artistique plus évidente, sont les pages qui décrivent certains aspects de la campagne toscane.

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE RUSSE

Le projet de loi sur la presse. — Nouveaux romans. — Les futuristes russes. — Sort des savants russes. — Les lettres de Tchekhov. — L'*Aide-mémoire* de Napoléon en Russie.

Dans ses *Souvenirs*, Tourguénev, en parlant de la censure telle qu'il l'a connue et endurée, dit : « Quand le censeur ne trouvait rien ni contre le tsar, ni contre la religion, il s'amusa à corriger le style de l'auteur. »

Ceux qui connaissent l'amour de Tourguénev pour la forme, ainsi que la pureté et l'harmonie de son style, comprendront facilement quelle torture cette profanation lui infligeait.

« Je conservai longtemps, dit-il, des épreuves sur lesquelles le censeur K. a effacé la phrase suivante : *« Cette jeune fille était une fleur... »* et la remplaça avec sa fatale encre rouge par *« Cette demoiselle ressemblait à une rose splendide !... »*

Quant au censeur F., il me dit un jour en me regardant avec conviction dans les yeux :

— Comment voulez-vous que je n'efface rien ? Y avez-vous pensé ? Si je n'efface rien, je perdrai trois mille roubles d'appointements par an ! Et si j'efface, dites-moi, s'il vous plaît, qui

en pâtit? Il y avait des paroles, il n'y en a plus, voilà tout.... Eh bien ! osez-vous encore me dire que je ne dois pas effacer ?

La censure a vécu en Russie le jour où la constitution fut promulguée. Ah ! que Tourguénev eût été heureux s'il eût pu voir ce jour ; sa joie d'ailleurs aurait été de courte durée, Anastasie a la vie dure. La bureaucratie, qui la regrette, n'a pas, il est vrai, la possibilité de la ressusciter sans l'assentiment de la Douma, qui s'y montre réfractaire. Malheureusement l'*Okbrana*, la tutelle policière extraordinaire qui pèse sur la Russie actuellement, veille, et pour remplacer la censure réglementaire a octroyé à tous les gouverneurs de province le droit de frapper de fortes amendes les journaux où paraissent des articles qui leur déplaisent.

La Douma de son côté réclame une loi sur la presse, vœu qui sera bientôt exaucé. En effet, le nouveau ministre de l'intérieur, M. Maklakov, a fait savoir qu'il présentera bientôt au parlement un projet de loi relatif à la presse. S'il est accepté, ce sera pis que le rétablissement pur et simple de la censure, ce sera la fin de tout journalisme indépendant.

Il serait trop long de résumer ici tous les projets de lois qui germent en ce moment, il suffit d'un exemple. Partant de l'idée, fort juste du reste, que l'argent est le nerf de la guerre, dans les campagnes de presse comme dans les campagnes militaires, la nouvelle loi ne frappera plus l'auteur de l'article incriminé, mais le propriétaire du journal, et lorsqu'une feuille est commanditée par une société d'actionnaires, celle-ci sera tenue d'instituer un bouc émissaire qui répondra et paiera pour elle.

Tout journal doit être présenté à la censure une heure au moins avant la mise en vente, — et le censeur aura le droit de visiter les imprimeries et d'arrêter la composition des écrits qui lui sembleront suspects. C'est aller un peu loin ; même en Russie on regimbe.

M. Menchikov, le collaborateur de la *Novoïé Vremia*, connu pourtant par ses tendances réactionnaires, ne ménage pas aux bureaucrates russes qui s'efforcent de reconstituer la vieille Russie quelques dures vérités : « En dehors des tchinovniki, tous

les citoyens russes sont de petits enfants qui ne doivent jamais agir à leurs risques et périls et la moindre initiative doit passer sous le contrôle des fonctionnaires.... Mais voyons, Messieurs les grands dignitaires, est-ce que vraiment vous trouvez agréable et utile qu'au lieu de la vérité, le journal vous apporte chaque matin le mensonge officiellement approuvé? Qui gagnera à ce que vous soyez tous les jours trompés par une presse enclavée, façonnée par la censure? Vous qui nous gouvernez, vous devez plus que tout autre tenir à connaître les choses telles qu'elles sont, car votre ignorance conduira le pays à des catastrophes. Pourquoi reprocher à nos intellectuels de regarder vers l'Occident? La Pensée européenne respire la beauté de la sincérité et de la persuasion. La Pensée russe, serrée à la gorge pendant des siècles, respire souvent la simulation, la flatterie, et asservie à la force qui opprime, manifeste le mépris prémédité de la vérité.... »

L'opinion dominante est que, même dans la quatrième Douma, il ne se trouvera pas une majorité pour voter ce retour à l'ancien régime. Au fond, c'est peut-être le désir secret du gouvernement, car le système actuel de suppression arbitraire le sert d'autant mieux qu'il est plus illégal.

— Sous ce régime policier l'esprit même de la littérature russe s'est abaissé. Jusqu'ici l'école naturaliste en Russie se distinguait de ses sœurs d'Europe par sa tenue, l'élévation de son langage, la noblesse de sa pensée, elle savait voir dans la nature autre chose que la laideur et ne versait jamais dans la pornographie. Le roman russe actuel a jeté par-dessus bord ces scrupules, qui n'ont pourtant pas gêné l'essor des Tourguénev, des Tolstoï et même de Dostolevski dans ses premières œuvres.

On voit avec regret l'auteur d'un excellent roman, *Le duel*, M. Kouprine, se complaire à un récit extravagant, *Le soleil liquide*, où il se flatte peut-être d'imiter Jules Verne. Son héros, Lord Tchatsbury, s'est mis en tête de liquéfier les rayons du soleil, oubliant qu'un rayon n'est pas un gaz, mais une insaisissable vibration. Cette erreur scientifique, que Jules Verne n'eût point commise, est assaisonnée de différentes intrigues anglo-

phobes. Un Prussien veut violer le secret du lord anglais et le tout finit par un pugilat. Il y a quelques années un écrivain de la valeur de M. Kouprine ne se serait pas permis d'offrir à ses admirateurs de telles élucubrations ; le goût littéraire du public le lui aurait interdit.

De même M. Artzibaschef, l'auteur de *Sanine*, roman de triste mémoire, s'est complu cette fois dans un récit fantastique, *Le vengeur*, où il raconte les exploits d'un marquis Paoli, un vrai bandit de mélodrame, qui d'abord cravache la comtesse Julie, son amie, puis la tue parce que sa présence l'empêche d'épouser la fille d'un riche banquier. Mais, comme dans tout roman feuilleton qui se respecte le vice doit être puni, l'auteur fait assassiner le marquis par un pauvre diable, dont il a séduit la fiancée. Ces pauvretés s'étalent dans les pages de nos revues qui ont révélé à la Russie *Pères et enfants*, *Oblonov* ou *Les Cosaques*, les trésors de la littérature russe !

— La décadence n'est pas moins sensible dans la poésie ; les ombres de Pouchkine, de Lermontov, de Nekrassov se sont envolées. Las d'imiter les symbolistes, les poètes russes se sont mis à la remorque du futurisme, tout en se défendant d'imiter le promoteur italien de cette soi-disant école, M. Marinetti. En réalité les Ego-futuristes se sont approprié les doctrines négatives des profanateurs italiens, seulement, au lieu de renier les gloires artistiques de la Renaissance, ils repoussent avec dédain Pouchkine, Dostoïevski, Tolstoï, et déclarent que la poésie russe est née avec leurs inepties. Foin de la langue imagée et colorée d'un Tourguénev, qu'ils remplacent par la recherche outrée des néologismes et des modifications illogiques de la syntaxe. Plus de pronoms, plus de déclinaisons. Pour rompre avec le passé, au lieu de conserver les formes du langage créées par les grands écrivains russes de la fin du dix-neuvième siècle, il faut s'exprimer dans un vocabulaire qui rappelle le volapuk, mais où les coryphées du nouveau verbe proclament dans leur manifeste « l'appel à l'intuition, à la pensée qui est une surpensée ! »

Ce n'est pas très clair, peut-être, mais il est certainement

beaucoup plus facile d'attirer sur soi l'attention par un manifeste littéraire, tapageur, que de créer des chefs-d'œuvre.

— On ne peut plus se faire d'illusion, l'atmosphère intellectuelle en Russie est devenue irrespirable pour l'homme de talent, sans parler des génies. M. Metchnikov a la douleur de le constater. Un collaborateur de la *Novoïe Vremia*, M. Youri Béliaev, a interviewé récemment l'éminent directeur de l'Institut Pasteur, « de cette académie des sciences dont les portes sont ouvertes à tout savant et où le journaliste russe a trouvé selon son expression l'ordre le plus scrupuleux dans des recherches scientifiques grandioses, vivifiées par le souffle joyeux de la liberté, qui éclaire ces expériences d'un reflet d'art et d'élégance. » M. Metchnikov a prié son visiteur de démentir la nouvelle qui a couru, qu'il accepterait la direction de l'Institution de médecine expérimentale à Saint-Petersbourg :

— Je reste à Paris.... J'y prépare un festin pour les microbes de Montparnasse.... D'ailleurs je ne reste pas seul ici. Mes meilleurs aides sont deux médecins, les D^{rs} Bezredka et Gollman. Le premier est un Israélite d'Odessa qui s'est déjà signalé par des travaux inestimables. Savez-vous combien de moutons l'on mange en France ? Eh bien, ces moutons viennent d'Algérie. Le D^r Bezredka a trouvé un sérum contre une maladie de ces animaux, fréquente et dangereuse pour les hommes. Maintenant, lorsque ces moutons arrivent, ils sont désinfectés par les procédés du D^r Bezredka. Voilà encore un homme de talent qui ne retournera pas en Russie, pas plus que le D^r Gollmann. Celui-ci est un Israélite de Minsk, qui m'a été recommandé par le professeur Von Beneden de Liège, et en effet il a déjà fait preuve de capacités exceptionnelles.

C'est ainsi que le nationalisme zoologique enrichit la science française de travaux et de découvertes qui devraient être la gloire et la richesse de la Russie.

— Rien de plus intéressant que les *Lettres de Tchekhov*, que sa sœur vient de publier en trois volumes, pour quiconque desire étudier la vie intime et littéraire de cet écrivain, dans

laquelle toute une génération se reflète. Ainsi dans une lettre adressée à Souvorine il explique que, parmi ses contemporains, les romanciers qui sont sortis comme lui des rangs des paysans éprouvent une grande difficulté à s'élever à une conception générale de la société, à l'embrasser dans la complexité de ses rapports, comme le font tout naturellement les écrivains qui appartiennent par leur naissance à la noblesse, tels que Tourguénev, Tolstoï, Dostoïevski.... « Ce que les écrivains de l'aristocratie empruntent à la nature, les écrivains sans tchin l'achètent au prix de leur jeunesse. Ecrivez une nouvelle où vous représenterez un jeune homme, fils de serf, collégien ou étudiant, élevé dans le respect du tchin. Il baise la main du pope, s'incline devant les idées d'autrui, accepte avec reconnaissance le moindre morceau de pain qu'on lui jette et, sans cesse fouetté, court le cachet en bottines éculées ; toujours querelleur, il se complait à tourmenter les bêtes et se montre amateur de dîners chez des parents riches. Hypocrite devant Dieu et les hommes dans la conscience de sa nullité.... Eh bien ! montrez comment ce jeune homme exprime hors de lui, goutte à goutte, son passé esclave et comment un beau jour il sent que dans ses veines ne coule plus du sang de serf, mais le sang généreux de l'homme libre.... »

On rencontre fréquemment dans la correspondance de Tchekhov des passages semblables tout à la fois autobiographiques et caractéristiques d'une époque.

Tchekhov n'approuvait pas la tendance dans l'œuvre d'art. Selon lui l'auteur doit « s'abstenir de donner une solution au problème qu'il soulève dans son roman ou sa pièce, mais se borner à le poser judicieusement. » Il édifiait ainsi en principe un penchant de sa propre nature, car je ne suis pas bien sûr qu'il n'ait pas regretté souvent d'être uniquement un peintre de caractères, au lieu d'être en même temps un prophète qui guide, ainsi que l'ont été tous les grands romanciers russes. Tchekhov ne se dissimule pas que son éminent émule, M. Korolenko, qui est plutôt un romancier-publiciste et possède à un haut degré

cette tendance, aura toujours beaucoup plus de prise que lui sur la jeunesse, parce qu'il lui offre un idéal à suivre.

— Un Français, M. l'abbé Joseph Bonnet s'est donné pour tâche de compulser les manuscrits français que recèle la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg et une très intéressante nouvelle revue, *Le Bibliophile russe*, publie le résultat de ses recherches. Parmi beaucoup de documents inappréciables, le patient archiviste en a découvert un qui possède, à un siècle de distance, le mérite inattendu de l'actualité ; c'est l'*Aide-mémoire de Napoléon en Russie*. Ce volumineux manuscrit a eu une influence décisive sur les destinées du monde et surtout de la France. Si l'amour de la conquête ne l'avait pas emporté sur la prudence dans l'esprit de celui qui tenait l'Europe en sa main, après la lecture de cet ouvrage rédigé exclusivement à son intention, il n'aurait pas franchi la frontière de ce pays énigmatique qui le fascinait jusqu'au vertige.

Ce volumineux manuscrit était relié d'un cartonnage épais et déchiré à l'intérieur de la calèche de Napoléon par des crampons de métal. On voit que maintes fois, au cours de la route, une main impatiente l'a brusquement arraché de sa cachette, sans prendre le temps d'ouvrir les crampons, car le dos en est déchiré et plus d'un feuillet froissé ou détaché.

Le contenu du cahier n'était pas moins intéressant que sa tenue. M. l'abbé Bonnet l'apprécie en ces termes :

« Un style irréprochable dans son élégance sobre et une exécution pleine de respect ; un papier résistant, de belles images, une calligraphie parfaitement nette et tellement attentive que dans ce gros ouvrage de cinq cents pages, in-folio, on ne trouverait peut-être pas trois ratures et que celles-ci, quand par extraordinaire il s'en rencontre, sont dissimulées avec tout l'artifice possible. »

« Mais continue l'archiviste, ce n'est pas seulement par son aspect agréable, ni même par l'application apportée à la dresser que la *Statistique* nous paraît vraiment digne de Napoléon, c'est encore par l'esprit dans lequel elle a été conçue. Ainsi l'on com-

prend que des lignes comme celles qui suivent aient allumé les convoitises du conquérant :

« De toutes les montagnes de la Russie, celles de l'Oural sont les plus riches. Elles abondent en belles espèces de granit, en porphyre, excellent jaspé, beau quartz, pétro-silex, cailloux, pierres à aiguiser, pierres à fusil, agate, calcédoine, gros cristaux de roche, topazes enfumées, belles améthystes, chrysolithes ; en terre à pipe et à porcelaine ; en bols, feldspath feuilleté, serpentine, pierre ollaire, mica, asbeste et amiante ; en beaux marbres, schiste feuilleté, gypse, spath fusible, tuf, charbon de terre ; en huiles minérales, naphte, soufre natif, marcassites ; en lacs amers, terres vitrioliques, salpêtre et natron.

» Elles renferment de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, parfaitement exploitées. Ces montagnes sont couvertes de forêts et offrent sur leurs pentes de nombreuses cavernes. »

» Si l'énumération de tant de richesses inexplorées devait encourager l'ardeur conquérante de Napoléon, la *Statistique* le mettait en garde contre l'entraînement belliqueux et ne lui dissimulait point les obstacles insurmontables qui surgiraient de toutes parts, dès qu'il aurait passé la frontière. L'armée russe d'abord méritait d'être prise en considération, puis par sa situation, son étendue et le peu de culture de son territoire, *la Russie peut se croire à l'abri d'une invasion*. Les ennemis n'y seraient pas plus heureux que ne le furent autrefois les Romains contre les Scythes et les Parthes ! »

Ces paroles prophétiques durent bourdonner douloureusement aux oreilles de Napoléon pendant la marche interminable de la retraite, mais le judicieux aide-mémoire n'était déjà plus en sa possession.

Pendant que la voiture impériale, mal gardée, l'attendait sous les murs de Vilna, un moine, le Frère Païs, décrocha le fameux manuscrit, l'emporta sans être inquiété et en fit présent au général Kaïzaroff. Celui-ci, après avoir de sa main certifié l'origine du cahier, le céda « en témoignage d'infinie reconnaissance » à M. Alexandre Mikhaïlovitch Berdieff.

« Nous ne savons pas combien de temps le manuscrit resta en sa garde, mais il passa entre les mains de M. Varfolomiéeff, qui eut en 1859 l'heureuse idée de mettre un terme à ces périlleuses pérégrinations en faisant don de l'*Aide-mémoire de Napoléon* à la Bibliothèque impériale. »

MICHEL DELINES.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

M. C.-F. Ramuz et son œuvre, à propos de la *Vie de Samuel Belet*¹.

Je cherche en vain, dans notre littérature romande, — que je compte du début du dix-neuvième siècle à nos jours, — à qui rattacher M. C.-F. Ramuz, à quoi comparer son œuvre. La personnalité de M. Ramuz est vraiment « nouvelle », son œuvre est vraiment une œuvre « première. » Et cette nouveauté, ce n'est pas une nouveauté du dehors, c'est une nouveauté du dedans ; elle n'est pas d'importation, elle est indigène. M. Ramuz n'est pas qu'une personnalité, il est un tempérament. C'est-à-dire que tout en lui décèle, affirme, atteste la profondeur de l'origine ; il organise (il pourvoit d'organes), il rend actives, il rend créatrices, il exalte, il doue d'expression certaines tendances physiques, certaines nécessités du milieu, de l'hérédité, certaines puissances de la race, certaines forces des choses, qui font, au sens précis, l'*originalité* — celle qui est le contraire même de la singularité, celle qui donne valeur d'« essence », valeur de puissance à la banalité : cette compréhension du collectif en l'unité d'une sensibilité.

Où, l'œuvre de M. Ramuz est une œuvre « première. » On pourra dire : la littérature romande, ou, si vous voulez, la littérature vaudoise d'avant M. Ramuz, et la littérature vaudoise d'après M. Ramuz. Il est évident que disant : d'après M. Ramuz (l'équivoque tentera les malins), je n'entends pas :

¹ Paris, Ollendorff, Lausanne, Payot & C^e.

à l'imitation, à la manière de M. Ramuz. De cette singerie-là, Dieu, ou notre bon sens, nous préservent ! Et peu importe, du reste ; c'est un hommage de la faiblesse à la force. Mais si différemment qu'on écrive, fût-ce même par réaction, par franche opposition, par rivalité de vigueur, par hostilité, quelque chose se sera passé, dont il ne sera pas permis de ne plus tenir compte. C'est l'entrée dans une ère. L'œuvre de M. Ramuz est une *naissance*.

La nouveauté de M. Ramuz n'est pas dans sa différence, car c'est le côté facile de la nouveauté : ne pas faire comme les autres, marquer la différence.

Même ceux qui ont, au fond d'eux-mêmes, cette nouveauté essentielle, cette nouveauté de masse, cette nouveauté par la base, cette nouveauté nécessaire, cette faculté d'éprouver à nouveau, naïvement (nativement), toute chose ; même ceux-là, impatientes et mal conscients, en leurs débuts, de la profondeur, et de la simplicité, de leur nouveauté, de tout ce qu'il y a de naturel en elle, de tout ce qui fait qu'elle est sans qu'on la montre, qu'elle ne peut pas ne pas être ; — même ceux-là, dis-je (pour la troisième fois), ont souvent trop « inscrit » d'abord leur originalité, l'ont souvent trop indiquée à des traits de surface, l'ont rendue trop apparente aux détails.

Et ce fut bien, premièrement, le cas de M. Ramuz. Je ne l'en blâmerai pas. Je n'ai ici ni à blâmer ni à louer ; je dis ce que je crois vrai.

Mais cette puérile importance que l'on donne, étant jeune, à la manière, si c'est, chez les faibles, la preuve même de leur incapacité à être vrais, c'est, chez les forts, comme un premier essai maladroit de la force ; c'est une sincérité, c'est une délicatesse de sensibilité, une forme même du scrupule ; c'est la recherche — compliquée — de la simplicité. Car on ne se rend pas assez compte de tout ce qu'il faut d'efforts pour aller, de cette première, de cette courante simplicité, banale, impersonnelle, simplicité de paresse et d'inconscience, à cette simplicité profonde, vécue, réfléchie, clairvoyante et définitive. Les sincères, les sensibles, les tendres (et la tendresse

n'existe vraiment que chez les forts) passent presque toujours par un temps de subtilité, de préciosité, par un temps de recherche ; ils prennent le *naivisme* pour de la naïveté. Ils ont une façon puérilement ingénieuse de dire et de sentir les choses, avant de trouver la vraie façon, virilement ingénue. Ils font abus de comparaisons, n'ayant pas encore la vraie raison ; ils disent : c'est comme..., au lieu de dire tout simplement : c'est. Ils traduisent tout en images, parce que les images sont pour les enfants et ceux qui leur ressemblent. Et certes, ce n'est pas sans charme, et ainsi se disent, ou plutôt ainsi se « signifient » certaines choses profondes, élémentaires, certains états d'enfance — d'enfance à tout âge — d'enfance dans le sens « du temps qui est avant la parole », du temps où il n'est pas besoin de parole, — où tout n'est qu'une émotion, émotion par le toucher, le voir, le sentir, l'ouïr ; où il suffit de croire dans les choses, de savoir qu'elles sont, de vivre avec elles, en elles, et par elles. Ainsi se traduisent certains états d'être, antérieurs, supérieurs peut-être à la conscience d'être ; ainsi la définition se fait image, et, s'étant faite image, s'échappe, à travers l'espace, de correspondance en correspondance....

Mais aussi, quelquefois, ce n'est plus qu'un amusement à regarder les choses, à faire de petits dessins avec les choses, des dessins drôles, des dessins jolis, des dessins d'enfant ; amusement de peintre, diversion de peintre ; cette perpétuelle recherche d'analogie tourne au jeu ; et parfois la naïveté ingénieuse du rapport suffit, il n'y a pas de nécessité « interne » à l'image ; il n'y a que fantaisie de l'œil.

Tel nous apparaît parfois l'art de M. Ramuz en son début ; et c'est à ces détails que se sont butés la plupart de ceux qui ont lu ses premières œuvres. Ils se sont arrêtés là, et se sont épaisés en leur injustice. Ils n'ont pas senti, en ces erreurs (en cet effort de l'homme qui cherche), tout ce qu'il y avait de probité, de générosité et de sensibilité. Ils n'ont pas senti tout ce que cela préparait et tout ce que cela *réalisait* déjà.

C'est comme la langue de M. Ramuz ; j'entends aussi celle de

ses débuts. Jamais langue, chez nous, ne témoigna d'un tel effort de sincérité, — non pas de cette sincérité d'analyse qu'on trouve chez Vinet, de cette sincérité abstraite, de conscience et d'idée, — mais de cette sincérité matérielle, si je puis dire, tout aussi belle, tout aussi rare, tout aussi « morale », de cette sincérité des moyens, de cette sincérité d'art, — transposition, traduction de l'émotion et de la sensation en langage. Elle en témoignait trop, c'était là son défaut ; elle se voulait trop, elle marquait trop son procédé ; on voyait trop « la manière de s'y prendre. » On disait : M. Ramuz écrit mal. Non ; M. Ramuz *écrivait* trop ; il avait trop visiblement sa façon d'écrire, son art d'écrire naïvement. (Et c'était mauvais, car rien n'était plus facile à imiter : on ne s'en fit pas faute, par dérision).

Mais n'était-ce pas là, justement, ce qui prouvait que M. Ramuz « agissait » sur la langue ; que ce n'était pas ignorance de sa part, mais connaissance ; que s'il voulait « mal » écrire, c'est qu'il voulait s'exprimer, c'est qu'il préférerait s'exprimer, c'est qu'il devait avant tout s'exprimer ; qu'il y avait là un commencement de maîtrise, que cela tendait à l'*identité* ?

« Je vais partout vers la ressemblance, c'est l'Identité qui est Dieu ¹. »

M. Ramuz cherchait une langue qui fût, encore, en l'« accident » même de la phrase, une image ; il cherchait une langue à la ressemblance de son émotion, à la ressemblance de l'image des choses dans son cœur : il la déformait pour la faire mieux ressembler. Et plus cette image est devenue profonde, naturelle, plus l'œuvre s'est élevée en simplicité vers l'identité. La beauté de la *Vie de Samuel Belet* est faite de cette aspiration à l'identité, de cet rapprochement, de cette émotion d'identité.

Je ne nie pas qu'il n'y ait eu, au début, quelque parti pris chez M. Ramuz, une certaine étroitesse, une certaine raideur de procédé. Mais je ne crois pas qu'il y ait eu, chez lui, agressivité et provocation ; je ne vois pas qu'il y ait eu, à proprement parler, le moindre manque de mesure, la moindre violence. Il y a eu une affirmation de tempérament. Vit-on jamais œuvre plus

¹ *Aimé Pache.*

mesurée qu'*Aline*, et plus discrète, en somme, — je dirai plus chaste, — en sa profondeur? Je ne connais pas de M. Ramuz une attaque, ni même une réponse à une attaque. M. Ramuz est un modéré parce qu'il est un fort. Sa force apparaît — dès le début — à cette possession de soi, à cette vision de soi, de son but, de son heure, assez lointaine, assez assurée, pour donner le dédain de l'indifférence et de l'injustice, la patience de l'attente, et la ténacité de l'effort en soi — et non contre les autres.

Il y a eu, certainement, dans cette « aspérité », souci de défense plus que d'offense. C'était un besoin de tenir à distance, un souci d'empêcher « qu'on ne vous prenne pour un autre » ; c'était un moyen d'écarter de soi ceux pour qui on ne prétendait point écrire, ceux à qui on n'avait rien à dire ; c'était une volonté d'être libre chez soi, c'était une nécessité d'intimité. C'était presque une pudeur. C'était un acte de réserve, un acte de dignité, — un acte de prudence.

C'était se refuser le succès facile. C'était se donner le temps de grandir : ne pas s'embarrasser trop tôt dans le « faux » succès. C'était rester soi. C'était protéger, encore, sa solitude, jusqu'au moment où on pourrait en sortir avec le calme de sa force sûre. Avant d'avoir la force de dominer, on en est réduit à la force d'écarter.

Et maintenant la maîtrise est atteinte. Quand on parcourt, comme je viens de le faire, l'œuvre de M. Ramuz dans sa suite, on est frappé de cette force de pureté, d'*épurement*, qui est en elle, de cette force d'élimination et de condensation. Elle ne garde plus, aujourd'hui, que la richesse nécessaire, la richesse simple, la richesse élémentaire, la richesse pure ; elle s'est dépouillée de la richesse inutile, de la richesse de trop, de la richesse de luxe. Elle dénude sa plénitude.

A perdre tout ce que M. Ramuz a sacrifié, tout ce que M. Ramuz a jeté, un autre se fût appauvri ; à ramasser cela, un autre se fût enrichi. Lui, va suivant sa force.

Aline, œuvre de tendresse et de douleur (pour laquelle j'ai, comme en retour, une tendresse aussi), œuvre riche de jeunesse sérieuse et de sensibilité profonde, où il y a de l'humour dans le

destin des choses, et tant de sobriété, d'*humilité*, dans « l'histoire »; — avec cependant quelque sentimentalité, quelque chose qui fait trop facilement pleurer; et puis, dans la description, trop de naïveté cherchée; une certaine convention, un apprêt du naïf; — mais tant de vérité et d'émotion;

Les circonstances de la vie, essai de dénudation, si je puis dire, avant le temps de la plénitude, avant le temps où le nu se suffit, avant la maturité qui permet le dépouillement, avant cette sûreté d'équilibre, cette densité d'expérience, cette « totalité » d'expérience qui confèrent au banal la signification de l'essentiel, et transforment le fait divers en fait humain; — non inférieur, cependant, en effort de sincérité, utile aussi, et nécessaire pour la précision, pour le développement de quelque chose; étape de l'accomplissement;

Jean-Luc persécuté, plus riche, de nouveau, plus jailli; plus revêtu aussi, plus illustré, plus « décoré »; avec de beaux empoignements d'action, et de nouveau cette force interne, cette façon d'aller de soi-même, par nécessité, par nature, par instinct de violence ou de tendresse, dans le mouvement même des choses; cette réalisation par l'immédiat, cette suppression, par moments, de l'intermédiaire — mais aussi trop d'effets tirés de l'étrangeté ou de la démence (la folie de Jean-Luc est trop « sentimentalement » exploitée); mais aussi des interruptions dans l'action, des moments où l'on s'arrête pour voir la vue¹, où l'on peint le décor; de la charge pittoresque; quelque chose de trop regardé: le monsieur qui est là pour faire des « études » de montagne: très belles, souvent, mais à pendre au mur; certaines curiosités de détail qui trahissent la surprise de l'étranger, l'inaccoutumance à la montagne; et, alors, une impression d'abondance un peu artificielle²; trop d'accessoires au drame; — somme toute, deux puissances entre

¹ « C'était la vue, lui montait... » *Jean-Luc*.

² *Jean-Luc*, c'est une longue nouvelle. — J'aurais dû parler aussi des *Nouvelles et morceaux*; j'ai laissé le *Petit village* et la *Grande guerre du Sondrebond*: mais que de choses encore il aurait fallu dire pour être complet!

lesquelles il faut choisir, dont il faut subordonner l'une à l'autre, la puissance de description et la puissance d'action : le mot qui fixe, et le mot qui meut, l'épithète et le verbe ;

Aimé Pache, peintre vaudois. Le choix se fait. La description est de moins en moins « ce que l'auteur a vu », et de plus en plus « ce que le personnage a vécu » ; c'est l'image des choses à travers le personnage ; c'est la forme des choses en sa sensibilité, il n'y a plus qu'une image réelle des choses, qui n'est pas celle des choses elles-mêmes, mais des choses senties par celui qui vit, des choses à la ressemblance, à l'identité de celui qui « agit » l'histoire, de celui qui est l'action. — Du moins on se rend compte que c'est en ce sens que la conscience de l'auteur l'entraîne : il ne réalisera vraiment cela qu'en *Samuel Belet*. — Faisant de son personnage un peintre, M. Ramuz a fait rentrer le paysage dans le personnage, puisqu'un vrai peintre se peint lui-même en l'apparence des choses, peint les choses telles qu'elles sont en lui ; — ce qui déçoit, ce n'est pas l'action pittoresque, c'est l'action morale. Celle-ci n'est pas assez en Aimé Pache, elle est trop en M. Ramuz, elle est en l'idée que M. Ramuz se fait d'Aimé Pache. — Ainsi cette œuvre, délicieuse en son éveil et en son adolescence, avant le départ du pays, devient, après, incertaine, et n'impose pas vraisemblance en sa conclusion : d'autant plus confuse qu'elle cherche à expliquer, à prouver. On sent bien tout ce qu'il y a de confiance en ce livre ; et c'est justement parce qu'il ne peut, parce qu'il ne veut pas demeurer confiance jusqu'au bout qu'il reste sans conclusion vraie, avec une conclusion de livre et non une conclusion de vie. Il y a des moments où il faut séparer l'Aimé Pache, créé, de l'Aimé Pache, réel ; il faut de plus en plus le détacher, le diriger en sa voie, le faire dévier plutôt ; il faut le faire rentrer — il faut le faire rater.

Aimé Pache, peintre vaudois n'est plus qu'un raté de Paris. Paris ne lui a pas donné sa vraie force de Vaudois, il lui a rendu sa résignation de Vaudois.

Or c'est à Paris même que nous devons la vérité vaudoise de M. Ramuz, c'est Paris qui a fait de M. Ramuz le maître écrivain

vaudois de l'heure, le seul définitif écrivain vaudois par ascension et non par retombée; il ne l'a pas renvoyé, il l'a affirmé, non par le succès, mais par le progrès; il ne l'a pas fait rentrer à son lieu d'origine, il l'a fait entrer en son originalité. — Il lui a donné l'équilibre, il a fait de lui notre premier vrai réaliste, notre premier vrai « réalisé. »



Et *Samuel Belet* est venu. Celui-là *est*. Je ne trouve rien de mieux à dire, rien de plus certain, rien de plus vrai, rien de plus évident, rien de plus profond : il *est*. C'est Samuel Belet. Il n'y a plus que Belet et sa vie, Belet en sa vie. Il est là qui se raconte lui-même et qui, disant : *je*, réalise l'identité.

EDMOND GILLIARD.

P. S. — J'ai reçu : Guy de Pourtalès, *Solitudes*¹; Eugénie Pradez, *Les jeux de l'ombre*², romans; Paul Seippel, *Romain Rolland, l'homme et l'œuvre*³. La *Bibliothèque universelle* aura l'occasion de revenir prochainement sur ces volumes, en particulier sur le dernier.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La télégraphie sans fil entre Paris et Washington. — Température des glaciers. — Les oiseaux et les monoplans. — Fièvre typhoïde et viande. — La période glaciaire à Paris. — Publications nouvelles.

L'application de la T. S. F. à l'envoi de l'heure, et par suite à la détermination des longitudes, est arrivée actuellement à un haut degré de perfection, dû principalement aux travaux faits en France sous les auspices du Bureau des longitudes. Aussi la conférence internationale de l'heure, qui s'est réunie à Paris en octobre dernier, a-t-elle choisi Paris comme siège du Bureau international de l'heure, et comme centre horaire la tour Eiffel.

¹ Paris, Bernard Grasset. — ² Lausanne, Payot & C^{ie}; Paris, Perrin & C^{ie}. — ³ Paris, Ollendorff; Lausanne, Payot & C^{ie}.

Beaucoup de déterminations de différences de longitude ont été réalisées avec succès, notamment entre Paris et Bruxelles, Lyon, Nice, Toulouse, Alger, Bizerte, et comme conséquence la possibilité d'une opération de ce genre entre Paris et Washington apparut comme certaine dans un avenir rapproché, et une entente se fit sur ce sujet entre les délégués français et américains à la conférence de 1912. Mais des travaux de cette importance ne pouvaient être entrepris du jour au lendemain : il fallait des études préalables, et l'on convint que l'opération définitive ne serait faite que durant l'hiver 1913-1914. Mais elle devait être précédée d'expériences préliminaires ayant pour but de déterminer les difficultés techniques et de préparer le programme des travaux définitifs.

Ce travail préliminaire fut confié aux spécialistes français du Bureau des longitudes, de la guerre et de la marine, qui avaient contribué à créer les méthodes à employer, et avaient déjà effectué avec succès des opérations analogues : ces spécialistes sont en particulier M. Claude, M. Driencourt, le commandant Ferrié, le capitaine Perrier, le capitaine Levesque, etc., pour le côté français : tous des hommes ayant fait leurs preuves.

Le succès était à peu près assuré, car la station américaine d'Arlington entend les signaux horaires nocturnes de la tour Eiffel depuis le mois de décembre. Mais une condition est indispensable au succès des opérations relatives à la longitude : c'est qu'il fasse beau temps. Il faut un ciel étoilé, il est nécessaire de pouvoir faire simultanément, à Paris et à Washington, les observations astronomiques nécessaires à la détermination de l'heure. Il faut qu'il fasse beau au même moment, dans les deux stations.

On fit des essais pendant une douzaine de jours, au mois de mars, et malgré le caractère peu favorable de la saison on a pu avoir deux bonnes expériences : deux nuits il a fait beau simultanément à Washington et à Paris. Ces premières tentatives permettront une détermination provisoire de la différence de longitude avec une précision de 0 seconde 05 environ.

Les comparaisons d'heures par signaux radio-télégraphiques spéciaux ont pu être faites très fréquemment, malgré les brouillages et perturbations de toute sorte. Des expériences d'inscription photographique des signaux ont très bien réussi. Il a même été possible, durant la nuit du 28 mars, d'échanger une conversation entre Paris et Washington. On remarquera que jamais jusqu'ici la communication dans les deux sens, à 6000 kilomètres, n'avait été réalisée où que ce soit.

Les opérations définitives pour lesquelles on prévoit une durée de 4 ou 6 mois seront entreprises probablement en octobre, par les soins des deux observatoires de Paris et de Washington.

A cette occasion on s'efforcera sans doute de déterminer avec la plus grande précision possible la vitesse de propagation des ondes à travers l'Atlantique. On admet jusqu'ici que cette vitesse est égale à celle de la lumière dans l'air, mais peut-être trouvera-t-on une valeur différente, car la propagation des ondes hertziennes se fait probablement à la fois par l'eau et par l'air. L'opération présentera donc un vif intérêt scientifique.

Plus tard, après réalisation des réseaux radio-télégraphiques intercoloniaux, projetés par la France, l'Angleterre et les Etats-Unis, de nouvelles opérations analogues seront exécutées entre les sommets successifs d'un polygone choisi de manière à faire le tour de la terre, en revenant se fermer à son point de départ, la tour Eiffel. On pourra alors porter un jugement exact sur la précision des méthodes employées.

— M. J. Vallot, le directeur bien connu de l'observatoire du Mont Blanc, a voulu savoir si la température des parties profondes des glaciers varie. Depuis un grand nombre d'années, il étudie le problème et le résultat auquel il arrive en ce qui concerne les glaciers situés à plus de 4000 mètres d'altitude est que les variations diurnes de la température ne se font pas sentir à plus d'un mètre de profondeur. L'influence des saisons, toutefois, comme on devait bien s'y attendre, se fait sentir à une profondeur plus considérable. Mais au delà de cette zone où la

température change avec la saison, il y a une profondeur à partir de laquelle la température du glacier ne varie plus et reste constante. A la profondeur de 7 m. 50 et au delà, la température est toujours la même, non seulement nuit et jour, mais hiver et été. De ses observations, présentées à l'Académie des Sciences, M. J. Vallot conclut qu'on ne saurait plus expliquer l'écoulement des glaciers par l'introduction et le regel de l'eau de surface dans des fissures capillaires profondes. Les couches inférieures du glacier sont impénétrables pour commencer, et il ne saurait être question, dans celle-ci, du regel de l'eau. C'est la pesanteur qui explique le mouvement des fleuves de glace.

— M. Magnan, de l'Ecole des Hautes-Etudes, a publié un travail curieux sur les données que l'on peut tirer des caractéristiques des oiseaux pour la construction des monoplans. Malgré les différences de poids considérables qui séparent l'oiseau de l'aéroplane, l'auteur a pu calculer les dimensions d'un appareil construit sur le modèle d'un oiseau et il apporte ainsi une nouvelle contribution à cet intéressant problème.

Les caractéristiques de l'oiseau varient selon que celui-ci pratique le vol plané, le vol à voile, ou le vol ramé. M. Magnan établit les trois positions suivantes :

1° Les rapaces, qui pratiquent de préférence le vol plané, ont une grande surface alaire et le moteur (représenté par les muscles pectoraux) réduit ; avec cela ils ont une grande envergure, l'aile assez large et la queue longue ;

2° Les oiseaux marins, qui pratiquent le vol à voile, possèdent une surface alaire presque égale à celle des planeurs : leur envergure est très grande, et l'aile très étroite ; la queue est presque atrophiée et le moteur est petit.

3° Les oiseaux rameurs (passereaux, gallinacés, colombins) offrent une surface alaire très réduite. Le moteur, au contraire, est très puissant, et permet les coups d'aile vigoureux. L'envergure est petite, l'aile est large, et la queue est assez longue.

Le vol des oiseaux planeurs étant celui qui se rapproche le plus du vol des monoplans, M. Magnan a recherché quelles

seraient les dimensions d'un aéroplane monoplan présentant les caractéristiques de l'oiseau planeur. Et il a trouvé, pour un appareil transportant 500 kilos :

Surface alaire.	11 m ² 70
Poids des ailes	98 kg. 500
Envergure.	10 m. 50
Largeur de l'aile	1 m. 87
Longueur de la queue.	2 m. 06
Longueur de l'appareil.	4 m. 67

Par la formule employée par M. Magnan on a l'avantage de calculer exactement les dimensions d'un monoplan d'après le poids qu'il doit porter en ordre de marche. On voit, d'ailleurs, que les monoplans en usage sont, d'après la formule, trop longs, par rapport à celui qui copierait l'oiseau planeur.

— Un curieux cas d'épidémie de fièvre typhoïde due à la viande a été relaté par le Bulletin mensuel de l'office international d'hygiène publique.

En 1905 la fièvre typhoïde fit son apparition à Klein-Rosseh, un petit village industriel de la Lorraine allemande, avec deux cas, dont un importé. En 1906, il y eut 43 cas propagés surtout par contact direct ; en 1907, encore une épidémie de contact de 13 cas ; en 1908, 10 cas ; en 1909, 2 cas ; en 1910, 4 cas, et en 1911, 71 cas ; et ce fut fini, sauf un cas en 1912.

Les cas de 1911, répartis dans 40 maisons, étaient tous groupés, dans le temps et l'espace, d'où l'impression d'une source d'infection unique. On fit une enquête sur les substances alimentaires, et leur origine, et on constata que les fournisseurs de viande et de saucisses étaient les mêmes pour toutes les familles atteintes. La fermeture de la boucherie arrêta l'épidémie. La boucherie était la source du mal ; la famille du boucher comprenait une bonne d'enfants ayant eu et longtemps soigné un enfant atteint de fièvre typhoïde. Avec ses mains et ses vêtements elle avait répandu le bacille dans la famille du boucher et sur les viandes vendues au public, et insuffisamment cuites sans doute.

C'est le premier cas d'épidémie de fièvre typhoïde répandue par la viande; du moins le premier que l'on ait expliqué.

— La période glaciaire aurait-elle laissé des témoins aux environs de Paris? Il le semblerait d'après une note de M. A. Laville publiée dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie*. Dans une ancienne carrière de calcaire grossier située aux environs de Bicêtre, on observe de curieuses stries sur la surface calcaire sous-jacente à la couverture de graviers pliocènes et pleistocènes. Ces stries, pour M. Laville, seraient dues à l'action glaciaire. Et l'observation confirmerait pleinement l'opinion, émise par M. Henri Douvillé, que durant une partie du quaternaire, la vallée de la Seine a été entièrement remplie par les glaces. Mais on peut y faire une objection et expliquer les stries par de simples actions mécaniques dues à des déplacements locaux de cailloutis lors de pluies particulièrement fortes. De sorte que la question reste en suspens...

— Publications nouvelles : Signalons d'abord la fin du *Manuel pratique de kinésithérapie*, dont voici les trois derniers fascicules (5, 6 et 7). Le 5^e contient les applications de la méthode aux maladies de la nutrition et à celles de la peau, par MM. Wetterwald et R. Leroy; le 6^e, les applications au traumatisme, par M. L. Durey; le 7^e traite de la rééducation motrice par M. R. Hirschberg. Le fascicule de M. L. Durey est particulièrement intéressant pour qui veut se mettre au courant du traitement moderne des fractures et luxations. Au total, ce manuel est excellent et mérite d'être très répandu dans le monde médical et dans le grand public. Il est édité par M. F. Alcan. — Du même éditeur est *Le système du monde, des Chaldéens à Newton*, par M. Jules Sageret : une histoire des preuves de la rotation de la terre sur elle-même, et de sa translation autour du soleil. C'est beaucoup, en même temps, une histoire de la formation de la méthode scientifique en général. Le livre de M. Sageret est fort documenté et nourri. — Voici un ouvrage tout à fait d'actualité : *Les sourciers et leurs procédés. La baguette et le pendule*, par M. Henri Mager. L'auteur connaît fort bien la

question : il a observé et étudié les sourciers et leurs méthodes ; on le lira avec grand profit (publié par Dunod & Privat, Paris). — Voici enfin deux volumes qui rendront des services dans tous les foyers : des volumes de recettes et procédés utiles ; l'un, *Recettes de la maison*, l'autre, *Recettes de l'atelier*. Tous deux publiés par Masson à Paris, et destinés à être suivis de trois autres volumes : *Recettes sportives*, *Recettes du laboratoire* et *Recettes de la campagne*. Les deux volumes publiés font souhaiter la prompte apparition des trois autres.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les préliminaires de paix. L'anarchie turque. La discorde au camp des alliés. L'intervention russe. — A Vienne et à Budapest. — Les inquiétudes des libéraux anglais. — Le jubilé de l'empereur allemand. — En Suisse : la session des chambres fédérales ; l'élection de M. Calonder.

Le 31 mai dernier, la paix a été signée à Londres entre les délégués turcs et balkaniques sous la médiation de l'Europe. Sauf la question d'Andrinople, elle aurait pu être faite à peu près dans les mêmes termes il y a six mois déjà. Le traité n'a qu'une valeur préliminaire : il laisse de côté les questions de juridiction, de nationalité, de commerce ; il abandonne aux alliés le partage des dépouilles, il ne fixe pas les frontières de l'Albanie, non plus que le sort des îles. Quant aux discussions financières, elles sont laissées à la conférence de Paris ; étant donné la parfaite désunion de ce docte cénacle et l'allure qu'il a cru devoir adopter, on peut croire que ce sera long. L'Europe ne fait pas les choses simplement.

C'est un événement historique. Par l'importance des régions abandonnées, le traité de Londres ne peut se comparer qu'à une autre paix, celle de Carlovitz en 1699. Alors les Turcs qui, quelques années auparavant, étaient sous les murs de Vienne,

cédèrent toute la basse Hongrie et la Transylvanie ; ils abdiquèrent comme puissance danubienne. Maintenant c'est la péninsule des Balkans qu'ils évacuent, sauf une ville et un étroit territoire. Comme ils n'ont jamais su ni faire fructifier la terre, ni se concilier les hommes, leur retraite est une victoire de la civilisation.

Peut-être le retour de la paix a-t-il déjà produit quelque bien ; peut-être la sécurité tend-elle à reparaitre dans les régions dévastées de la Thrace et les bandes de malheureux qui croupissaient dans l'attente et la misère vont-elles retrouver des gîtes pour les abriter et des champs pour les nourrir. Mais, de loin, nous ne voyons pas cela et ce que nous voyons ne nous dispose pas à croire que le mot magique de paix ait amélioré quoi que ce soit dans la situation des anciens belligérants.

La malheureuse Turquie se débat dans les luttes et l'anarchie. Les partis en sont arrivés à ce degré de passion où tous les crimes paraissent naturels. A l'assassinat du brave Nazim-pacha a répondu celui de l'illustre Mahmoud Chevkét, grand-vizir, qui avait acquis tant de gloire en détrônant Abdul-Hamid que la politique de parti n'avait pas encore achevé de ternir son nom. C'est un donné rendu. A vrai dire les meurtriers de Nazim sont entrés au pouvoir, ceux de Mahmoud n'ont obtenu que la potence. Même les Jeunes-Turcs, encore maîtres de la situation, ont saisi cette occasion unique de frapper à grands coups sur leurs adversaires ; ils en ont tué quelques-uns, ils tiennent les autres en prison ou les parquent dans des lieux d'exil.

Mais ceux qui connaissent Constantinople, telle qu'elle est aujourd'hui, nous disent que les choses n'en resteront pas là, que de nouveaux adversaires se lèveront contre cette camarilla d'ambitieux qui ne se maintient que par la terreur et a perdu dès longtemps la capacité de faire du bien. Malheureusement ces luttes restent stériles et la Turquie y perd ses dernières forces. Quelle malédiction pèse sur les peuples qui ont subi trop longtemps l'écrasement de la tyrannie !

L'autre camp est en pleine discorde. Si, comme on l'avait

promis en une heure de saine raison, la péninsule des Balkans avait été laissée aux peuples balkaniques, cela ne serait pas arrivé. Mais l'Europe est intervenue, elle a rogné aux vainqueurs leur part d'héritage, elle les a rejetés les uns sur les autres. Et quel champ clos que la Macédoine ! Il était impossible de dire, quand elle gémissait sous l'oppression ottomane, à qui elle revenait de droit. Aujourd'hui tous les appétits restent ouverts et les Turcs n'y sont plus.

Le traité serbo-bulgare, conclu six mois avant l'ouverture des hostilités, laissait une zone indécise. Ce traité même n'a pas été appliqué au point de vue militaire : la Bulgarie qui avait promis d'envoyer 100 000 hommes en Macédoine a dirigé tout son effort sur la Thrace. Les Serbes raisonnent d'après l'équité : « Nous avons été privés de Durazzo et de la côte d'Albanie sur laquelle nous comptions, disent-ils ; la Bulgarie reste en possession de la Thrace sur laquelle elle ne comptait pas ; n'est-il pas juste qu'on nous fasse une compensation en Macédoine que nos troupes occupent ? Nous l'avons conquise à nous seuls ; même nous sommes allés combattre sous Andrinople alors que rien ne nous y obligeait.... » Et il semble que cette demande est juste. Les Bulgares invoquent les faits et le droit : « C'est nous qui avons soutenu l'effort principal de la guerre ; les autres ont eu la partie belle. Nous ne sommes pas responsables de l'intervention autrichienne ; mais, parce que cette intervention a eu lieu, cela donne-t-il le droit aux Serbes de revendiquer des régions où l'élément bulgare est en majorité et qui nous ont été reconnues par voie de traité ? » Et ils ne paraissent pas avoir tort.

Le différend porte non seulement sur la zone laissée indécise, mais sur toute la rive droite du Vardar avec les villes historiques d'Ochrida et de Monastir. Les avant-gardes bulgares qui veulent entrer en possession de leur bien se heurtent aux postes serbes décidés à ne pas le lâcher. Dans les deux pays les hommes modérés qui ont conclu le traité et fait la guerre ensemble s'effacent devant d'autres plus décidés. En Bulgarie, M. Guéchof a cédé la place à M. Danef ; en Serbie la situation de M. Pachitch est ébranlée.

Une première fois, alors qu'on croyait que les fusils allaient partir tout seuls, la Russie est intervenue. Le tsar a informé, en langage énergique, les souverains de Belgrade et de Sofia qu'il entendait exercer la mission d'arbitre que le traité serbo-bulgare lui avait confiée et qu'au cas où une guerre criminelle éclaterait il ne resterait pas indifférent.

Tous ceux qui, en Europe, veulent du bien aux Balkaniques, tous ceux qui sont attachés à la paix ont applaudi ce geste. Mais à Saint-Petersbourg, où l'on a décidément oublié le grand art, on ne sait plus saisir le moment. Quinze jours plus tôt, la note russe aurait produit un effet décisif; arrivée tardivement, en plein feu des passions, elle n'a détourné qu'un instant l'attention des adversaires; bien vite ils ont recommencé à se défer; et le tsar a bien convoqué dans sa capitale les ministres des quatre Etats... mais il tardent à venir.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que d'autres entrent en jeu. L'intervention de la Russie avait provoqué à Vienne et à Budapest le plus vif mécontentement. Non seulement elle risquait de réconcilier ceux que l'Autriche-Hongrie aime à voir se quereller, mais le tsar avait une façon d'invoquer la « cause slave » et de s'en poser comme le protecteur qui blessait la dignité des ministres de François-Joséph. Car il faut se souvenir que, si la monarchie bicéphale ne traite pas toujours en bonne mère les vingt millions de Slaves qui vivent sous son sceptre, elle prend très au sérieux son rôle de puissance slave vis-à-vis de l'étranger.

L'Autriche-Hongrie paraît aujourd'hui jouer sur deux cordes. Elle pousse la Bulgarie à se montrer intransigeante pour empêcher l'accord; elle déclare — le premier ministre hongrois le faisait l'autre jour — que la monarchie ayant des intérêts vitaux dans la péninsule voisine, aucune solution du conflit ne vaudra sans sa sanction, ce qui dénote des arrière-pensées et annonce des complications. Ainsi, une fois de plus, la politique autrichienne croise la politique russe; nous avons eu trop souvent l'occasion de constater comment tournent ces sortes de conflits pour nous faire grande illusion cette fois-ci.

Une guerre entre les alliés d'hier serait malfaisante et odieuse. Pour que nous y croyions, il faut qu'elle ait éclaté : et l'on parle maintenant d'une médiation de toutes les puissances qui se substituerait à celle de la Russie (1). Mais une chose est d'ores et déjà certaine : le bloc balkanique, qui faisait si grande figure il y a quelques mois encore et à qui l'on réservait la maîtrise de toute l'Europe du sud-est, est brisé ; il est douteux qu'il se reforme jamais. C'est dommage.

— Alors que l'Autriche-Hongrie se jette plus que jamais dans la grande politique, ses affaires intérieures laissent quelque peu à désirer. « Je n'ai jamais vu pareil scandale », aurait dit le vieux François-Joseph, qui doit pourtant avoir quelque expérience de cela, après avoir examiné le dossier de l'affaire Redl. Il y a en effet quelque chose de particulièrement odieux dans le cas de ce colonel, chef du contre-espionnage autrichien, dont le rôle était de démasquer les traîtres et qui, espion lui-même, trahissait depuis longtemps son pays. Si, comme cela paraît certain, d'autres personnalités de l'armée sont impliquées dans ce complot, c'est un signe ajouté à tant d'autres qu'a révélés la mobilisation que tout n'est pas très sain derrière la belle façade militaire de l'empire.

En Transleithanie, un procès retentissant vient de prouver que le premier ministre, M. de Lukacs, avait reçu de la Banque de Hongrie trois millions de couronnes pour faire les dernières élections ; il a révélé aussi des cas fort laids de fraude et de corruption. D'où il appert que la majorité gouvernementale actuelle est le produit de peu édifiantes combinaisons.... Naturellement, grand tumulte dans l'opposition : M. de Lukacs est à bas ; le comte Tisza, l'homme correct et le chef à poigne, le remplace. Les affaires hongroises continueront d'aller exactement comme avant. Mais que deviennent les notions élémentaires d'honnêteté, de respectabilité, de prestige gouvernemental, dans un pays dont les législateurs apparaissent corrompus ?

Plus que jamais une remarque s'impose. Est-ce que la monarchie des Habsbourg, qui a plus de pays qu'elle n'en peut utiliser, ne ferait pas bien mieux d'employer ses forces à la conci-

liation, au développement politique et social de ses peuples, plutôt que d'intervenir toujours dans les affaires des autres et de rêver de nouveaux agrandissements qui la rendront encore un peu plus disparate et un peu plus débile ? Mais que peut cette sagesse simpliste en face d'une tradition dynastique qui est devenue le mot d'ordre de l'Etat !

— En Angleterre se passent des choses intéressantes. Depuis longtemps les suffragettes étaient tombées dans le ridicule. On les regardait du camp des hommes avec une surprise amusée, on qualifiait leur ardeur de folie collective ; on y voyait un indice précieux pour les temps où le *vole for women* serait devenu une réalité. Brusquement la gaité est devenue de l'inquiétude, les suffragettes ont changé leur manière ; elles essaient de l'attentat et rien de ce que les anarchistes avaient imaginé dans leur rage destructrice ne paraît leur être étranger. Il est vrai que la volonté de ces créatrices de décombres paraît avoir faibli souvent : les incendies refusent de s'allumer au dernier moment, les mèches des bombes ne brûlent pas jusqu'au bout. Mais ces ménagements de la dernière heure prendront fin sans doute si le sexe laid persiste dans son impénitence et la liste des destructions est déjà assez respectable : des pavillons, des gares de chemins de fer, des maisons privées, des édifices publics brûlés, sans parler du cheval du roi qu'une suffragette, au prix de sa vie, a arrêté en pleine course, geste que les unes ont trouvé sublime et les autres d'un haut mauvais goût.

Le gouvernement est désorienté. La législation pénale ne l'arme qu'insuffisamment : que faire contre des prisonnières qui se laissent mourir de faim ? La méthode adoptée, qui permet à ces martyres de rentrer chez elles pour s'y gaver de nourriture, quitte à les ressaisir quand elles sont en forme, manque décidément son effet ; et le respect que ces énergumènes inspirent encore, parce qu'elles restent des femmes, empêche les *policiens* de les passer à tabac, comme ils ont la louable habitude de le faire dans les cas de résistance aux agents. La représentation continue.

Le parti libéral anglais a d'autres soucis. Quelques hauts

personnages, le chancelier de l'Echiquier, M. Lloyd George, en particulier, ayant cru de leur intérêt de spéculer sur les titres de la compagnie américaine Marconi, un fort beau scandale a éclaté. A vrai dire, la faute était vénielle : les intéressés mis sur la sellette n'ont pas répondu avec toute la franchise désirable, mais il est prouvé qu'ils ne croyaient pas faire grand mal et que jamais ils n'ont trafiqué de leur influence pour assurer des avantages à la compagnie Marconi, branche anglaise. La commission d'enquête, nommée à fin d'instruire la cause, les a absous ou peu s'en faut. La majorité libérale de la Chambre a été comme de juste du même avis. Mais l'opposition n'a pas désarmé : elle estime d'une moralité inférieure et d'un exemple déplorable que des ministres de Sa Majesté spéculent au Stock-Exchange. Presque toute la vieille Angleterre partage ce sentiment.

Et nous ne saurions l'en blâmer. Alors que la morale parlementaire a fléchi presque partout, il est juste que la Grande-Bretagne, qui a fourni aux autres Etats un modèle assez mal copié d'ailleurs, continue à donner l'exemple de la correction du pouvoir et de la pureté des mœurs.

— L'Allemagne a détourné pour quelques semaines son attention des débats de la loi militaire qui, sans exciter autant de passion qu'en France, se prolongent plus qu'on ne l'aurait cru ; elle s'est occupée du vingt-cinquième anniversaire de l'avènement de son empereur.

Pour ceux qui se souviennent des inquiétudes que provoqua l'arrivée au trône de Guillaume II, qu'on se représentait comme un belliqueux prêt à mettre l'Europe à feu et à sang, l'heure actuelle évoque des comparaisons avantageuses. L'empereur s'adonne avec passion aux choses militaires, il se plaît dans la nuit à alarmer ses uhlans ; mais il souhaite de ne pas se servir de l'instrument formidable qu'il tient dans sa main. Il veut que l'Allemagne occupe une grande place dans le monde, mais il préfère les solutions pacifiques aux risques de la guerre qu'il regarde comme le plus grand des maux. Son idée de derrière la tête est bien que, lieutenant de Dieu, il doit posséder

un pouvoir sans limites ; il l'exprime parfois en des formules impressives au grand ébahissement des hommes du vingtième siècle, mais il est fidèle à son serment et se conforme par gain de paix à ses devoirs constitutionnels. Et il est moderne aussi ; il a présidé à l'une des plus extraordinaires transformations de l'histoire : l'empire allemand qui se cherchait encore voici vingt ou trente ans est devenu une prodigieuse machine de production industrielle. L'empereur a compris son temps et sa nation : il s'est formé à leur usage et a bravement payé de sa personne. Ceux même à qui il n'a pas l'heur de plaire rendent hommage à son intelligence, admirent son ardeur et sa remarquable puissance de travail. Il est comme un modèle et un encouragement pour tous ceux qui aspirent à faire le « métier de roi. » Et le peuple allemand, qui parfois ne ménage pas le blâme à son souverain en apprécie aussi les mérites ; il l'aime et, en ces jours de jubilé, il ne lui a pas marchandé les témoignages d'attachement et de reconnaissance.

Les chambres fédérales viennent de se séparer après avoir consacré de laborieuses séances à discuter la gestion du pouvoir exécutif. Plusieurs affaires ferroviaires, le rachat du Jura-Neuchâtelois entre autres, ont été définitivement liquidées et, tandis que le Conseil national traitait la grosse question de la réforme administrative, le Conseil des Etats votait la loi d'assurance militaire. Mais l'événement de la session a été sans contredit le choix du successeur de M. Perrier.

De par un usage qui n'a rien de constitutionnel, l'un des deux conseillers fédéraux qui, de mémoire de député, ont toujours été accordés à la Suisse française, était désigné alternativement par Neuchâtel ou par Genève. Par une autre fiction, encore moins constitutionnelle, le candidat, pour être agréé par la majorité des chambres, devait appartenir au parti radical. Malheureusement les radicaux genevois se sont révélés impulsifs à découvrir l'« homme. » Ceux qui étalent à la rigueur papables refusaient énergiquement, d'autres qui ne demandaient pas mieux que de se laisser faire une douce violence

paraissaient insuffisants. Un effort du canton du Valais, qui revendiquait l'honneur d'envoyer pour la première fois l'un des siens siéger dans la ville fédérale, n'a rencontré au dehors qu'un médiocre appui. Au contraire, le canton des Grisons avait son candidat tout prêt et une grande partie de la Suisse allemande marchait avec lui ; car on sait que nombre de nos confédérés, considérant que l'honorable M. Motta est un roman, ce qui est vrai, s'obstinent à faire de lui un représentant de la Suisse romande, ce qui l'est moins.

Le résultat n'a surpris personne : M. Calonder, avocat des Grisons, d'ailleurs homme intelligent et bon administrateur, a été élu par les chambres fédérales à une énorme majorité. La Suisse française n'aura donc qu'un conseiller à Berne et il n'y a aucune raison pour que cela change de sitôt. La barque fédérale n'en ira pas pour cela au naufrage ; mais, étant donné certaines divergences profondes que les récentes votations ont révélées entre Allemands et Welches, il aurait pu être de bonne politique de faire à ceux-ci une large place à la peine et à l'honneur.

Avec M. Calonder, le Conseil fédéral s'ouvre à un septième avocat. Ce fait amuse quelque peu nos voisins ; mais on sait que, chez nous, l'avocat est l'homme prédestiné à toutes les fonctions et qu'il dirige avec autant de compétence le département militaire que celui des postes et chemins de fer, du commerce ou de l'agriculture.

Lausanne, 24 juin 1912.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

QUATRE ANS A LA COUR DE SAXE, par *Guy Balignac*. — 1 vol. in-8°. Paris, Perrin, 1913.

Malgré les orages, l'odeur de la poudre et les glaives que l'on effile, il y a, dans l'air, plus de paix que n'en signalent les giroettes.

Encore faut-il apprendre à se connaître, marquer les différences de culture, les intérêts divergents, souligner que des races contraires ont plus de peine que d'autres à se joindre, surtout lorsqu'il y a entre elles un passé d'amertume et de sang.

L'ouvrage de M. Guy Balignac, *Quatre ans à la cour de Saxe*, et celui de M. Georges Bourdon, *L'énigme allemande*, seront lus avec le plus grand profit par tous ceux qui veulent savoir.

M. Balignac introduit avec simplicité son lecteur dans une famille royale aux infortunes retentissantes. Il ne cèle point ce qui l'a surpris et même froissé dans le milieu où l'appelait le devoir professionnel, mais il est équitable et sincère vis-à-vis de ceux dont il ne possède ni le tempérament, ni les espérances.

Quant à M. Georges Bourdon, il illustre par un livre courageux les idées qui lui sont chères, et ses interviews des personnages les plus marquants d'Allemagne demeureront comme de précieux documents de l'alerte historique que nous venons de traverser.

Il faut lire ces deux livres, de genres absolument différents, mais qui se complètent assez bien.

ED. CH.

LA FLORE ALPINE, documents décoratifs, par *François Gos*. — 1 album illustré en couleurs. Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts.

L'art décoratif, — est-il besoin de le rappeler? — est basé sur l'étude et l'interprétation des formes innombrables que fournit l'observation de la nature. Mais c'est du végétal surtout, de la fleur, que s'inspire la décoration, même dans ses éléments en

apparence les plus abstraits, les plus géométriques, qui ne sont que la schématisation, la stylisation plus ou moins consciente des linéaments de la plante. Aussi toute tendance nouvelle de l'art décoratif se marque corrélativement par un retour à l'étude de la nature, par la reprise, dans un esprit différent, des éternels thèmes floraux. L'art moderne s'intéressa particulièrement aux végétations marines et aux liliacées. La microscopie botanique, avec ses coupes et ses tissus d'un dessin souvent si décoratif, ne fut pas non plus sans influencer l'« art nouveau. » Mais l'art, habitant des plaines, est loin d'avoir épuisé les sources de la nature. Peu d'artistes encore se sont livrés à une étude attentive de la flore des montagnes, admirable pourtant par l'éclat de ses couleurs et la pureté de ses formes. Et c'est le mérite de M. F. Gos d'avoir utilisé pour ses 20 planches de documents décoratifs (motifs de joaillerie, de broderie, frises, cartouches, etc.), quelques-unes des plus belles fleurs de nos Alpes. M. Gos s'est attaché surtout à la forme, à l'élément linéaire, plutôt qu'à la couleur, qu'il traite très librement; et peut-être a-t-il raison, l'éclat de la flore alpestre rendant un rappel de teintes trop direct dangereux à la comparaison avec la nature. M. Gos a accumulé dans ses planches un nombre considérable de documents, traités avec simplicité et sincérité; tout au plus pourrait-on trouver, ici et là, dans le dessin, quelque raideur munichoise.

En tous cas, l'initiative de M. F. Gos est heureuse et mérite d'être accueillie avec sympathie.

B. G.

TRAGÉDIES ET COMÉDIES DE L'HISTOIRE. RÉCITS DES TEMPS RÉVOLUTIONNAIRES, par *Ernest Daudet*. — 1 vol. in-16. Paris, Hachette & Cie.

L'auteur a réuni dans ce volume plusieurs études, publiées déjà dans des revues, en tout ou en partie. C'est d'abord l'histoire tragique de la *Conspiration Magon*. Banquiers à Paris, lors de la Révolution, les membres de la famille Magon furent arrêtés dans la capitale et à Saint-Malo; on se saisit aussi de ceux des leurs que l'on put trouver en province. La plupart d'entre eux furent exécutés, comme coupables d'avoir conspiré contre la sûreté de la nation: ils avaient correspondu avec des émigrés; le comte d'Artois était un des clients de la banque, qui lui avait

consenti de fortes avances. Charles X fit de nombreuses difficultés pour rembourser celles-ci aux héritiers des condamnés, qui ne furent désintéressés qu'en 1832. Un autre article est consacré à l'histoire de la Suède, ou plutôt aux rapports très froids qui existaient entre le roi Gustave III et sa femme. C'est une situation délicate qui rappelle celle de Louis XIII et de Louis XVI au début de leur mariage. La fin du volume est consacrée à la révolution qui chassa de Naples les Bourbons en 1798, ainsi qu'à la mission de leur ambassadeur, le marquis de Gallo, à Vienne et à Saint-Petersbourg en 1799. C. G.

LA CHAMBRE ET LE JARDIN. Poèmes, par *Jacques Chenevière*. — 1 vol. in-18 Jésus. Lemerre, Paris.

J'ignore le sort que la fortune, toujours capricieuse, fera à ce petit volume ; j'ignore ce que la critique en dira, ce qu'en pensent les quelques jeunes gens et les quelques originaux attardés qui lisent encore des vers et constituent ce qu'on pourrait appeler le public des poètes ; mais, après y avoir pris un plaisir extrême, je ne puis m'empêcher de le proclamer l'œuvre d'un pur artiste, dont le talent discret, les mots chuchotés plutôt que parlés, les tendres confidences plutôt que les cris de passion, les violettes d'amour plutôt que les buccins, sont une musique de l'âme.

Son auteur a réalisé le rêve d'Albert Samain, en faisant « des vers doux et blonds, des vers silencieux, des vers d'une ancienne étoffe exténuée, des vers de soir d'amour éternels de verveine. »

Il y règne un parfum de jardin printanier et de salon fleuri de roses. On y entend

Les murmures d'avril, un ruisseau dans les joncs,
La flûte du berger, l'abeille et les pigeons,
Et la mollesse errante et subtile des brises.

Le livre est divisé en quatre parties : *Près de l'amour*, qui se rapporte plus particulièrement au titre et qui est un doux fleurettage, une gracieuse poursuite d'amour entre la chambre et le verger ; *Recueils et paysages*, où se trouve le chef-d'œuvre du volume et, dans ce chef-d'œuvre, le vers le plus pittoresque, celui qui compare les gestes d'une petite *Dansuse* grecque « à

des oiseaux sur de la musique » ; *Images turques*, à la fois rutilantes et somnolentes ; *Vers le passé et vers l'enfance*, où revit un petit Chenevière sympathique.

Il n'est pas nécessaire de comparer notre poète à qui que ce soit pour l'expliquer : il a son originalité, son secret, sa manière ; cependant un nom surgit dans l'esprit du lecteur, un rapprochement s'impose plus impérieux à chaque page, sans qu'il y ait pour cela ni imitation, ni réminiscences involontaires : Albert Mérat. Emprisons-nous de dire que la comparaison s'arrête à la forme simple et pure, au ton bas et furtif, à la coupe toute parnassienne, binaire et tertiaire, de l'alexandrin, à la solidité des rythmes traditionnels. Pour le fond, M. Chenevière a plus de distinction native. Il est un esprit très fin et très supérieur. Il est un poète complet.

Nous sommes heureux que Genève l'ait produit, et fier que la maison Lemerre l'ait édité.

H. A.

PRÈS DES NÉVÉS ET DES GLACIERS, par *Charles Gos*. Illustré de 12 dessins à la plume par *Albert Gos*. — 1 vol. in-16. Paris, Fischbacher.

La littérature alpestre compte un volume de plus : M. Charles Gos écrit des pages ferventes et pleines d'admiration pour la montagne. Grand ascensionniste il décrit ses impressions éprouvées dans la haute montagne. Quelques-unes sont tragiques par la simplicité avec laquelle il raconte les dangers parcourus, sans aucune forfanterie et sans aucune exagération. Il y a aussi dans son volume d'excellents croquis de paysages des hautes Alpes ainsi que quelques récits qui se passent toujours près des cimes et des sommets. M. Gos se plaît en général dans la note sombre et dramatique : ce sont des histoires tristes et poignantes plutôt que des idylles qu'il nous raconte, mais c'est son droit ; partout se remarque l'incontestable talent avec lequel il nous narre diverses aventures et surtout avec lequel il décrit ces paysages qui lui sont le plus chers.

M. Gos a esquissé dans ce volume des profils de grimpeurs qui ont eu comme lui le culte des Alpes. Quelques-uns sont particulièrement intéressants, mais emporté par son admiration pour Javelle, l'auteur lui adresse en tête de son volume, un chapitre *In memoriam* qui est une véritable litanie et qui eût

certainement beaucoup gagné à être moins quintessenciée et moins prétentieuse. Pourquoi ne pas dire tout simplement ce qu'il pense à l'égard de cet alpiniste hors ligne ? Un des agréments de ce volume sont les très jolis dessins à la plume de M. Albert Gus, qui a fixé la silhouette et les traits essentiels de quelques sites pittoresques.

EM. Bz.

L'ORIENTATION RELIGIEUSE DE LA FRANCE ACTUELLE, par *Paul Sabatier* — 1 vol. in-16. Paris, Colin.

M. Paul Sabatier est l'auteur d'un livre devenu classique, écrit avec une chaude sympathie et une science clairvoyante, la *Vie de saint François d'Assise*. Il ne faut donc point s'étonner d'apprendre que le bon éditeur Colin lui ait demandé de collaborer à sa nouvelle *Bibliothèque du mouvement social contemporain*. Mais on pouvait ignorer que M. Sabatier s'intéressât autant aux questions d'actualité qu'à un passé fermé et lointain où l'imagination demeure plus libre, où l'écrivain peut plus facilement faire œuvre d'artiste.

Or il semble que M. Sabatier se soit mêlé avec plus d'aisance dans les limites de son premier ouvrage que dans celles du présent volume. Cela signifie peut-être simplement qu'il était plus difficile ici de les fixer. Le titre déjà le laisse entendre. Il s'agit d'orientation religieuse. Non seulement, comme on pourrait le supposer, de l'orientation des différentes Eglises qui se partagent en France le champ de la croyance et se disputent une clientèle réduite proportionnellement la même depuis l'apaisement des grandes luttes confessionnelles ; mais encore, et surtout, de l'orientation religieuse telle qu'elle se manifeste en dehors des cadres officiels, dans la philosophie d'un J.-M. Guyau ou dans l'institution de l'école laïque, par exemple. C'est dire que M. Sabatier n'a voulu aucunement faire l'histoire ecclésiastique de la troisième République. C'est laisser entendre aussi que rechercher avec sagacité et persévérance tous les signes, toutes les manifestations de l'état d'esprit *religieux* conduit presque nécessairement à élargir le sens de ce vocable jusqu'à l'outrance. Et cela ne va pas sans causer quelque malaise au lecteur qui aime les définitions et les concepts de tout repos.

Il ne saura peut-être pas beaucoup plus de gré à M. Sabatier de le voir bouleverser certaines idées préconçues et remettre

en question certains résultats qui pouvaient paraître acquis. Mais il serait un ingrat de ne pas reconnaître l'énorme travail que l'auteur a fait pour lui. En effet, pour déceler l'orientation religieuse de la France contemporaine, il a fallu que M. Sabatier reconstituât l'histoire de l'âme française dès le lendemain de la guerre de 1870, c'est-à-dire composât, sur le plan que lui imposait la fin voulue par lui, les éléments religieux, politique, littéraire et philosophique de cette histoire. Qu'il mette la patience de son lecteur à une épreuve un peu longue, on ne saurait guère le nier. Mais il y a tant de conviction dans le livre, tant de bonnes intentions et un si vigoureux optimisme, que la digestion en est réellement moins difficile qu'on n'aurait pu le craindre au premier abord.

R. F.

UNE PRINCESSE RUSSE A ROME, par *Hermione Poltoratzky*. — 1 vol. in-16. Paris, Perrin, 1913.

La princesse Zénéide Wolkonsky, appelée la Corinne du Nord par les poètes de son pays, a trouvé dans M^{me} Poltoratzky une biographe pleine de sympathie. Dans les pages qu'elle lui consacre en tête de l'ouvrage que nous annonçons, il y a de l'émotion, et une admiration parfaitement justifiée.

D'autres récits complètent ce volume. Qu'elle nous parle de la comtesse Roumiantzeff, de Marfa Possadnitza ou qu'elle nous reporte aux légendes flottant autour de la vie des saints, M^{me} Poltoratzky nous présente avec la même sincérité les âmes et les choses.

ED. CH.

LA FAMILLE FRANÇAISE ET SON ÉVOLUTION, par *Louis Delzons*. — 1 vol. in-16. Paris, A. Colin.

Ce volume fait partie de la Bibliothèque du mouvement social contemporain. Il traite d'un sujet grave parmi les graves, à une heure de sa destinée où la France doit prendre une conscience nette de sa décadence ou de son salut comme nation. En dépit des contradicteurs, libertaires ou anarchistes, la famille reste le pivot de la vie sociale, la cellule nécessaire où l'individu trouve les conditions les plus favorables à son évolution et à son épanouissement. Que cette famille voie diminuer sa solidité et se relâcher ses biens, tout le corps social en souffre aussitôt. Il y a belle lurette que la cause a été démontrée et entendue.

On saura donc gré à M. Louis Delzons d'avoir condensé en un petit volume tout ce qu'il convient de savoir de la famille française et de son évolution depuis un siècle. On lui saura gré surtout d'avoir clairement exposé la situation actuelle avec tous ses déficits, et aussi d'avoir, sans vouloir revenir à un régime autoritaire dont les conditions morales et économiques du monde moderne rendent le retour impossible, préconisé des remèdes. Que certains de ces remèdes puissent être considérés plutôt comme des palliatifs, nos lecteurs en jugeront par eux-mêmes. En un tel domaine, les questions sont infiniment complexes et les expériences difficilement réalisables. La confiance que M. Delzons manifeste dans l'avenir de son pays, la foi aux destinées de la France, pourra-t-elle suffire, à défaut de croyances abolies ou en voie de destruction lente, à inspirer aux générations à venir un sentiment suffisant de leur devoir familial et patriotique ? Nous n'oserions en préjuger.

Il reste que l'ouvrage de M. Delzons, qui est d'un psychologue doublé d'un juriste, ou vice versa, éclaire judicieusement le problème.

R. F.

LA VIE DE JEAN DE LA FONTAINE, par *Louis Roche*, ancien élève de l'École normale supérieure. — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1913.

On lit dans les *Annales de la maison de l'Oratoire* : « Le 27 avril 1641, M. Jean de La Fontaine, âgé de vingt ans, a été reçu pour les exercices de piété de nos confrères. Il est de Château-Thierry, et fils de Charles, et conseiller du roi, et maître des eaux et forêts de ce duché. »

Si La Fontaine porta le petit collet, il ne le garda pas longtemps : les premières ferveurs passées, il se voua au profane et les *Contes* sont là pour dire s'il y réussit ! « Reçu pour les exercices de piété », il n'avait cependant pas la vocation. A l'heure où saint Vincent de Paul — dont M. J. Calvet publie, chez Plon, des textes choisis — s'efforçait d'animer le zèle des ordres religieux, dans son couvent de Saint-Magloire, La Fontaine lisait l'*Astrée* ! Ne l'a-t-il pas avoué lui-même ? Quelque temps après qu'il eut déposé la soutane, on lui demandait à quoi il avait passé ses journées pendant sa retraite ; « Desmarests, répondit-il, Desmarests s'amusaient à lire son saint Augustin et moi mon *Astrée*... »

Tout l'homme est dans ces mots, narquois, sentimental et décidément, sans « la vocation. »

La psychologie du fabuliste, et, plus simplement, sa vie ont piqué la curiosité du professeur érudit qu'est M. Louis Roche. On lira avec plaisir son charmant petit volume. D'une documentation très sûre, il est écrit sans pédanterie. Et que le monde dans lequel il nous promène a d'attrait ! Voici M^{me} de La Fayette, faisant accueil « aux polis et aux bien disants », M^{me} de La Sablière, — cette « Iris » qui fut la meilleure de ses protectrices, — Ninon de Lenclos, les Champmeslé, les Bouillon, Turenne tout ce dix-septième siècle, enfin, épris de fêtes et curieux des choses de l'esprit.

L'intérêt de l'ouvrage de M. Roche s'étend au delà du cadre dans lequel vécut le « Bonhomme. » L'auteur rend service aux lettres en évoquant avec tant de bonne grâce le milieu fréquenté par l'ami des bêtes, philosophe et satirique, et par l'ami de Chevril, émouvant et sincère : « Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.... »

ED. CH.

LE SECRET DE LA FORCE, par C. Hilty. Traduit de l'allemand. Deuxième édition revue. — 1 vol. in-16. Saint-Blaise, Foyer solidariste.

Qui n'a lu ce petit volume, parvenu à sa seconde édition ? Qui ne connaît, par ses écrits, leur auteur ? C. Hilty était une des figures les plus originales de notre littérature religieuse, et l'originalité, l'imprévu abondent dans le *Secret de la force*. Lisez et relisez, dirons-nous aujourd'hui, et vous sortirez de cette lecture persuadés que l'amour remporte toutes les victoires, que là et là seulement est le secret de la force.

E. B.



L'ÉVOLUTION DES ARTS EN SUISSE

L'histoire politique d'un peuple manifeste surtout une *volonté*; son histoire intellectuelle, littéraire, manifeste surtout un *esprit*; celle des arts, en revanche, une *sensibilité*, un *tempérament*.

...J'en prévien*s* ici le lecteur: tout le premier je me rends compte de ce qu'il y a d'absolu et théorique dans cette formule. Je l'emploie, avec les restrictions indispensables, pour un simple motif d'ordre et de clarté. Je l'emploie enfin pour l'appliquer à l'évolution des arts dans notre pays, la Suisse.

On ne saurait nier l'unité de notre évolution politique: l'histoire suisse est aussi claire et homogène qu'histoire peut l'être; elle se manifeste dans son ensemble, à mes yeux du moins, divisée en trois grandes périodes durant lesquelles un état social, un régime politique se forme, se développe et s'use, et cette usure amène une crise: *période héroïque* et *crise de réforme*, *période patricienne* et *crise de la révolution*, enfin *période démocratique* au sujet de laquelle il serait malséant de prophétiser. S'il n'y a point de littérature suisse, puisqu'il n'y a point de langue suisse, on peut écrire l'histoire

littéraire, l'histoire intellectuelle de notre nation, afin d'y retrouver l'esprit suisse : époque des chants de guerre, des chroniqueurs et de la poésie bourgeoise ; humanisme, Réforme, le XVIII^e siècle, la Restauration, tels sont les principaux moments. Est-il maintenant possible d'esquisser les grandes lignes de notre évolution esthétique, et de trouver entre notre histoire politique, celle de nos lettres et celle de nos arts, un certain parallélisme ? C'est ce que je voudrais tenter de démontrer succinctement, superficiellement si l'on veut, dans les pages qui vont suivre.

J'attache à cette démonstration une certaine importance : l'histoire politique n'est qu'une surface. Pour que la volonté agisse, pour qu'elle soit autre chose qu'un instinct brutal, il faut qu'une âme l'éclaire et qu'un esprit la guide. Or, si la Suisse est une nation complète, si elle possède une âme, l'art, encore plus fidèlement que les lettres, — puisque l'art est le seul témoin qui ne mente jamais, — nous le révélera.

I

Mais y a-t-il un art suisse, comme il existe un art français, un art allemand, un art italien ? Il faut avoir la franchise de répondre non. Les monuments et les œuvres qui se trouvent dans notre pays se rattachent à de plus vastes ensembles : la Suisse romande est, en grande partie, une province de l'art français, bourguignon ; la Suisse alémannique, une province de l'art allemand, rhénan et souabe ; le Tessin prolonge la Lombardie, les Grisons prolongent le Tyrol. Dans les hautes vallées on rencontre des formes architecturales et décoratives que l'on classe volontiers sous le titre d'« art alpestre », mais cet art alpestre dépasse nos frontières comme les dépassent les

Alpes mêmes. Dans le sens absolu du terme un art suisse n'existe donc pas.

Toutefois, ne l'oublions point, on n'enferme ni l'art, ni la vie dont il est le miroir dans une formule mathématique. Il faut tenir compte de toutes les influences, de tous les rapports, de toutes les nuances, de toutes les impressions. Et puis, ce qui nous importe, ce n'est pas de savoir s'il est un art suisse : ce que nous avons à examiner, c'est si les œuvres et les monuments dispersés sur notre territoire contiennent une part de notre esprit et de notre âme, révèlent un tempérament, des caractères particuliers, ont vraiment pour nous, en un mot, comme nous le disions tout à l'heure, la valeur d'un témoignage sincère et fidèle. En ce sens, on le peut affirmer dès maintenant, oui, il existe un art suisse.

D'abord cet art se forme et se libère des influences extérieures, à mesure que la nation se forme et se libère elle-même : nous le voyons, et dans le développement superbe du XV^e et du XVI^e siècle, malheureusement brisé net par la Réforme, — et par la peinture contemporaine. Il y a des arts nettement suisses et dont on ne saurait découvrir ailleurs les équivalents ; il y a certains artistes, certaines individualités exceptionnellement fortes qui n'appartiennent qu'à nous : un Manuel Deutsch, un Hodler par exemple. Ensuite, dans notre pays même, quelques régions ou villes ne peuvent se rattacher que malaisément et d'une façon très indirecte aux « vastes ensembles » : Fribourg, les Petits Cantons, Berne (remarquons-le en passant, ce sont les villes et les régions du centre, ce qu'il est de plus suisse en Suisse). La plupart de nos cités helvétiques ont d'ailleurs une physionomie à elles : Estavayer, Nyon, Orbe, Fribourg, Saint-Ursanne, cités romandes ; Morat, Berne, Soleure, Aarau,

Lucerne, Schaffhouse, Stein am Rhein, cités allemandes, ne peuvent se séparer les unes des autres.

Allons plus loin : quels que soient leurs formes et leurs styles, et je dirais leurs races, toutes les œuvres d'art situées en Suisse ou créées par des Suisses, et cela même avant que la Suisse politiquement existât, ont des caractères communs. Ce sont, surtout aux origines, des caractères purement négatifs, si l'on veut : des maladresses, des pauvretés, des insuffisances, des déformations. Ceci est visible dans l'architecture religieuse à l'époque romane : que le modèle choisi soit bourguignon, lombard ou rhénan, l'imitation ou la transposition révèle un pays pauvre et rustique, à l'écart des grandes routes de l'art, un peuple dont le tempérament est resté rude et barbare ; elle révèle cependant aussi des préférences, des goûts, des instincts. Plus tard, par exemple, dès qu'il commencera de dessiner ou de peindre, le Suisse manifesterà, et ce sera l'une de ses originalités, un sentiment souvent exquis de la nature, et d'une certaine nature, — lacs et montagnes. Il manifesterà également un sens pratique qui sera toujours déterminant dans le choix des formes. Par la force même des choses, et la loi du sol, il emploiera toujours certaines matières : il y aurait à étudier, par exemple, « l'architecture de la molasse » et, en général, l'influence des matériaux et du climat sur les formes et les techniques en Suisse ; on y apercevrait nettement de quelle manière la sculpture sur bois a influencé la sculpture sur pierre. Enfin, et déjà l'histoire politique nous renseigne là-dessus, la Suisse a passé brusquement et presque sans transition du moyen âge aux temps modernes ; il n'y a point, à proprement parler, chez nous de Renaissance, — encore moins qu'en Allemagne, — et le vieux fond gothique ou roman, jamais

éliminé, se retrouve toujours : le roman subsiste dans les Grisons, le gothique subsiste à Fribourg, dans l'architecture, jusqu'au XVII^e et même jusqu'au XVIII^e siècle. La survivance des formes, dont il ne faudrait point d'ailleurs exagérer l'importance, témoigne du caractère traditionnel et conservateur de notre peuple.

L'art en Suisse exprime donc bien, à la fois, la diversité et l'unité de notre pays. Aucun trait d'union ne relie, semble-t-il, Schaffhouse à Genève. Genève est une cité latine dont l'art est tour à tour savoyard, bourguignon, français, avec des influences italiennes; Schaffhouse est une ville allemande, une ville du Rhin. Mais vous passez de Schaffhouse à Genève sans heurts, insensiblement, par des dégradations successives. A Berne, vous vous sentez aussi proche de Genève que de Schaffhouse; car, si Berne est une capitale allemande, ses arcades lui viennent d'Italie et ses maisons patriciennes, comme les châteaux patriciens de la campagne nuithonienne, sont de style français. « Neuchâtel, me disait un ami au goût délicat, est en pierre jaune du Jura ce que Berne est en molasse grise du plateau. » Fribourg, lui, est situé à la frontière des langues : vous ne le sauriez pas que Saint-Nicolas, cette collégiale qui concilie des influences bourguignonnes et des influences souabes, ne manquerait point de vous l'apprendre. La maison vaudoise peut se définir : une maison savoyarde avec un large toit à la bernoise. Le Rathaus de Lucerne symbolise toute la route du Gothard : un palais florentin couvert, lui aussi, d'un toit alpestre et suisse. Le Tessin est tout italien, tout lombard : mais dans l'intérieur des maisons, parfois vous trouvez des plafonds à la mode lucernoise et zuricoise, dans l'intérieur des églises des retables allemands, en bois sculpté. Et de de l'autre côté des montagnes, dans ces Waldstätten dont

les caractères méridionaux frappaient déjà Goethe en 1797, toutes les chapelles ont des porches pareils à ceux de l'Ossola, du Val Maggia, de la Léventine. Les petits sanctuaires, dans la vallée romanche du Rhin montrent des fresques italiennes sur les murailles et des retables allemands sur les autels ; la maison grisonne est d'ailleurs à peu près une maison italienne meublée à l'allemande.... Ainsi, partout il y a eu pénétration, échanges d'influences : influences allemandes en Suisse latine, influences italiennes et françaises en Suisse allemande. De là, par conséquent, une indéniable unité dans une indéniable diversité.

II

A l'origine, et cela pour tous les peuples, l'histoire de l'art se confond avec les sciences naturelles, l'ethnographie, l'archéologie. De la préhistoire, — des découvertes faites au Schweizerbild près Schaffhouse, par exemple, — retenons que l'homme des cavernes, à l'époque quaternaire, a connu l'art de décorer avant l'art de bâtir, et qu'il était parfois un très grand artiste. Les lacustres et les Helvètes nous ont laissé les témoignages d'une civilisation relative. Les Romains ont construit chez nous, le long de leurs voies militaires, des villas, des thermes, des temples, des amphithéâtres ; Aventicum fut une capitale. Plus proches de nous déjà sont les barbares, en particulier ces Alémanes qui savaient orner leurs demeures en bois d'ornements peints, analogues à ceux qui décorent les façades de nos fermes et de nos chalets : il y a là le commencement d'une tradition décorative. Toutefois, nous ne posséderons point d'art complet et stable avant le christianisme, avant l'Eglise.

Avec le christianisme seulement commence l'évolution normale et logique de l'art en Suisse. Laissons de côté les divisions de manuel, — roman, gothique, renaissance, — puisqu'aussi bien elles ne seraient ici d'aucune utilité ; cherchons plutôt des divisions organiques correspondant, autant que possible, à l'ensemble de notre développement national.

Si je voulais étudier systématiquement l'art, et dans les limites de la Suisse, et par rapport à la Suisse, je m'arrêteraïs à une division en quatre périodes : la *période religieuse* ; la *période héroïque*, art à la fois militaire, municipal et bourgeois ; la *période patricienne*, à la fin de laquelle l'influence française domine ; enfin, la *période moderne*, qui est essentiellement celle de la peinture. On aura sans doute remarqué que ces périodes, surtout les trois dernières, correspondent exactement à l'évolution de notre histoire politique, telle que nous l'avons esquissée dès les premières lignes de cette étude. Et maintenant nous allons caractériser brièvement chacune d'elles.



Jusqu'au moment où les républiques suisses arriveront à l'existence, — et encore faut-il tenir compte du fait que beaucoup d'entre elles la devront à des couvents ou à des évêques, — il n'est guère d'art sur notre territoire que pour l'Eglise et par l'Eglise. L'Helvétie était un pays pauvre, de climat rude, et à l'écart, et médiocrement peuplé. Jamais il ne s'y put constituer une puissance laïque et territoriale assez forte pour imposer sa domination, créer l'unité nationale et, issue elle-même du sol et de la race, en devenir l'éducatrice et l'âme. Ce rôle fut dévolu à l'Eglise : venue, non pour détruire mais pour accomplir, elle a imposé, sinon

l'unité nationale, du moins l'unité de foi et par conséquent d'inspiration ; elle a seule amalgamé des éléments épars et divers ; elle a suscité, éduqué l'âme du peuple, elle l'a rendue capable de s'exprimer. Cette âme s'est exprimée d'abord gauchement, de façon rustique et barbare ; puis elle est parvenue à sa maturité, à une perfection au moins relative. Les monuments religieux de la Suisse ne se comparent que de loin aux grands monuments d'Italie, du Rhin et de l'Ile de France : comme le fait remarquer M. Rahn¹, les cathédrales de Fribourg-en-Brisgau et de Strasbourg, de Besançon et de Lyon, de Milan et de Côme, sont, autour de notre pays, telles des bornes-frontières au delà desquelles on ne rencontre plus que des architectures secondaires.

L'art de la *période religieuse* ne possède, cela va sans dire, et par définition, aucun caractère national, aucune unité de style, étant, tour à tour, et suivant les régions, rhénan et souabe, bourguignon, lombard. On peut essayer toutefois de le considérer dans son ensemble et d'en systématiser l'évolution.

Nous avons tout d'abord une première *époque primitive* : l'époque *chrétienne-romaine*, dont il ne subsiste que des vestiges sans importance ; puis une seconde *époque primitive, chrétienne-barbare* ou plutôt *chrétienne-burgonde*, car ce n'est guère que chez les Burgondes que nous trouvons une organisation ecclésiastique stable : les « cités » ou diocèses du Valais, de Genève, des Helvètes ou d'Avenches-Lausanne ; or, qui dit « cité », diocèse, dit également basilique, mais sur ces basiliques nous n'avons que des renseignements peu nombreux et peu sûrs. L'art religieux ne sort de

¹ *Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz*. Zurich, 1876, page 245.

l'ombre et des langes qu'avec l'époque de développement, qu'on peut aussi nommer *franque* ou mieux *carolingienne*. Alors des œuvres apparaissent : les beaux reliquaires et les beaux vases du trésor de Saint-Maurice, par exemple. Mais le fait essentiel de cette époque, c'est la fondation de l'abbaye de Saint-Gall.

Saint-Gall, c'est pour toute la vaste province des Alémanes, pour la Rhétie et les régions avoisinantes, le foyer actif de culture et de civilisation qui manque encore. Ce puissant monastère n'est point seulement alors une vaste architecture, une cité fermée, complète et qui se suffit à elle-même : il est en outre une école, école de musique, de peinture, de sculpture, école où l'on enseigne le *Trivium* et le *Quadrivium*.... Les vases et les reliquaires de Saint-Maurice sont d'importation étrangère ; les fondateurs de Saint-Gall furent aussi des moines irlandais. Il fallait, en effet, que l'éducation des barbares, nos pères, se fit et elle ne pouvait se faire que par l'influence directe des grandes civilisations qui nous entouraient alors. Comment, nous le voyons par les magnifiques manuscrits ornés de miniatures qui sont l'une des gloires de Saint-Gall : les premiers sont irlandais ; puis une série sans doute indigène, mais copiée ou tout au moins imitée des manuscrits irlandais ; plus tard seulement nous posséderons une « école de Saint-Gall » à qui nous devons le psautier de Polchard et le *Psalterius aureus* ; enfin, dès le dixième siècle, sous des influences byzantines, la décadence. D'ailleurs, les grands moines de Saint-Gall, les Ekkehart, les Notker et ce joyeux Tutilo qui cisela si bien l'ivoire (je rappelle le diptyque qui porte son nom) étaient des indigènes, — des Rhètes ou des Alémanes.

Après l'époque de développement, nous avons celle

de l'épanouissement : l'époque romane proprement dite. Alors, notre territoire se couvre de petits sanctuaires. On peut les grouper, ils sont le prolongement des grandes écoles voisines. Nous avons les groupes qui se rattachent à l'école de Souabe et du Rhin : le *groupe rhénan* représenté par Muri, Peterhausen, l'église de Tous-les-Saints à Schaffhouse, etc. ; le *groupe de Saint-Gall* : Schännis, Berschis ; celui du *lac de Thoune* : Scherzlingen, Amsoldingen, Wimmis, Einigen, Spiez et au delà, dans les montagnes, Rougemont ; enfin le *groupe canonical* : Beromünster, Schönenwerd, Moutier-Grandval, Saint-Imier, les parties romanes de Saint-Ursanne et de Neuchâtel. La plupart de ces églises alémanniques sont recouvertes de toits plats, tandis que la voûte ronde caractérise le groupe *roman-bourguignon* dont Payerne, Romainmôtier et Grandson demeurent les plus beaux types. Dans le Valais, — Saint-Pierre de Clages, parties romanes de Valère, — des influences italiennes sont sensibles déjà. Le Tessin forme un groupe essentiellement lombard : Biasca, Saint-Nicolas à Giornico, Saint-Victor à Muralto. L'influence lombarde pénètre dans les Grisons, où les formes romanes, si bien adaptées au milieu, existeront jusqu'au delà du dix-septième siècle : mentionnons les parties romanes de Saint-Martin de Coire, Zillis, Klosters Katzis, Münster, etc.

Avec l'architecture romane se développent d'abord la peinture, dont les fresques célèbres de Zillis précisent le caractère encore barbare, puis la sculpture, à laquelle nous devons une série d'œuvres remarquables : ainsi le portail latéral de Saint-Ursanne avec ses chapiteaux et ses deux statues de la Vierge et du saint. En dehors de la sculpture et de la peinture, il faut mentionner

une œuvre magnifique, malheureusement perdue pour la Suisse grâce à la sottise du gouvernement sans pitié de Bâle-Campagne : le célèbre parement d'or, du onzième siècle, qui revêtait, pareil à la Pala d'Oro de Venise, le maître-autel, dans le münster de Bâle, et qui est aujourd'hui l'un des trésors de Cluny. A cette même époque, l'art de la miniature, en décadence à Saint-Gall, s'implante et fleurit dans les couvents d'Einsiedeln et surtout d'Engelberg, où le moine Frowin enlumine sa bible célèbre.

A la fin de l'époque d'épanouissement s'élèvent, dans les principales cités du pays, des monuments de plus vaste envergure : le munster de Bâle, à partir de l'incendie qui, en 1185, détruisit un édifice plus ancien ; à Zurich, le Grossmünster, qui révèle encore certaines influences lombardes, et le Fraumünster, consacré en 1170. Dans ces trois édifices, le constructeur emploie déjà un système architectural plus compliqué : au toit plat, à la voûte ronde, se substitue la voûte d'arête, la voûte en arc brisé. C'est déjà une autre époque qui lentement évolue vers le gothique : *l'époque de transition*. Cette transition, on peut l'étudier dans des monuments plus anciens : à Saint-Ursanne, par exemple, la nef et le cloître sont gothiques, la crypte et le chœur romans avec des éléments gothiques ; seul, à l'ouest, un beau portail latéral est de style roman pur. A Romainmôtier, l'évolution est encore plus intéressante à suivre, parce qu'elle nous fait remonter plus haut : dans l'intérieur de la basilique actuelle, on a découvert, en effet, les substructions d'un tout petit sanctuaire qui doit dater du septième ou même du sixième siècle, puis celles d'un autre sanctuaire, un peu plus grand, du huitième ; la basilique elle-même est, dans sa masse,

du dixième siècle, avec un narthex du onzième ; un porche gothique y fut ajouté au treizième siècle et le chœur transformé au quatorzième et au quinzième. Malgré cela, Saint-Ursanne et Romainmôtier ont gardé une physionomie toute romane ; de même les deux munsters zuricois et la cathédrale de Coire ; Bâle, en revanche, a pris un aspect gothique. Mais jusque vers 1250, nous assistons à des fluctuations entre les deux styles, qui se juxtaposent et se confondent.

La sixième époque de la *période religieuse* est donc l'*époque gothique*. Nous la diviserons elle-même en trois étapes consécutives.

On peut dire que, dans nos pays, l'art gothique possède une origine monacale. En effet, ceux qui l'ont implanté chez nous sont des moines : Franciscains, Dominicains et surtout Bernardins de l'ordre de Cîteaux. L'ordre de Cîteaux succède à l'ordre de Cluny tombé en décadence. En 1698, l'abbé Robert de Saint-Michel de Tonnerre fonde dans sa volonté de réforme, une nouvelle colonie à Molesmes ; la tentative ayant échoué, il se transporte avec quelques fidèles compagnons à Cîteaux. C'est à partir de Cîteaux qu'on peut établir la filiation des couvents cistériens établis sur notre territoire : de Cîteaux en effet, sont issus les quatre grands monastères de Pontigny, la Ferté, Morimond, Clairvaux ; de Morimond est issu Bellevaux, près Besançon ; de Bellevaux sortent Montheron dans le Pays de Vaud, et Lucelle dans l'évêché de Bâle ; Lucelle essaime à son tour à Frienisberg (Berne), Saint-Urbain (Lucerne), Salem près d'Ueberlingen (lac de Constance), et Salem enfin à Wettingen en Argovie. Clairvaux colonise Cherlieu en Bourgogne, et Bonmont, dans le Pays de Vaud ; Cherlieu colonise à son tour Hautcrêt, près Fribourg-Hauterive, puis Hauterive enfin « en-

gendre » Cappel (Zurich). Tous ces monastères gothiques nous présentent des caractères particuliers et communs : ils sont situés dans la solitude, au fond des vallées, près d'eaux ; leurs églises ont des piliers simples, des nefs hautes et longues, des peintures en grisaille, elles n'ont pas de crypte ; elles sont donc désencombrées et claires ; le chœur est en général carré ; point de chapelles dans le déambulatoire ; l'ornement principal demeure les stalles. Wettingen et surtout Hauterive sont des modèles de ce style et de cet esprit.

Mais l'art gothique s'épanouira essentiellement dans les cathédrales. Nos cathédrales suisses, toutes d'origine romane et toutes édifiées sur l'emplacement de basiliques beaucoup plus primitives, ont toutes également été reconstruites au XIII^e siècle, sous les auspices des évêques, des princes et même des papes et des empereurs, — comme ce fut le cas glorieux de Notre-Dame de Lausanne, consacrée en 1275 par Grégoire X en présence de Rodolphe de Habsbourg. Coire et Valère, nous l'avons dit, gardent, malgré tout, une physionomie romane ; Bâle est intermédiaire et présente l'épanouissement de deux styles extrêmes : le roman du XII^e et le gothique du XIV^e siècle. Saint-Pierre de Genève et Notre-Dame de Lausanne, dont Villard de Honnecourt dessine vers 1250 la rose du transept sud, représentent donc essentiellement le grand style venu de l'Île de France.

Nous arrivons ainsi au XIII^e et au XIV^e siècle. Des changements se sont accomplis dans l'ordre social. A la féodalité qui descend s'opposent les bourgeoisies qui montent.¹ Dans les pays suisses, les villes libres appa-

¹ C'est ici le lieu de dire un mot de l'art féodal en Suisse. La Suisse a vu autrefois s'édifier des châteaux très considérables : beaucoup sont ruinés, comme Unspunnen, ou à demi ruinés, comme la Habsbourg ; la

raissent, fondées ou développées par les ducs de Zähringen, munies de chartes par les empereurs. Entre 1220 et 1230, la route du Gothard est ouverte ; en 1231, Frédéric II accorde à Uri des lettres de franchise qui sont l'acte de naissance de la Suisse. L'art va peu à peu échapper à l'Eglise, en partie du moins, pour devenir civil, municipal et bourgeois, tout en demeurant religieux d'inspiration. Durant la dernière étape du gothique religieux, ce sont, phénomène significatif, les villes qui entreprennent elles-mêmes et pour elles-mêmes la construction d'églises urbaines et paroissiales. Neuchâtel ouvre la voie, avec sa collégiale au chœur roman, terminée en 1276. Puis c'est le tour de Fribourg, qui bâtit lentement sa collégiale de Saint-Nicolas (dès 1283), si curieuse avec sa tour massive et ses oscillations entre le style rhénan-souabe et le style bourguignon-savoyard ; enfin, Berne suit l'exemple de Fribourg et, dès 1418, travaille sans relâche à sa collégiale de Saint-Vincent dont le modèle est Strasbourg. Saint-Vincent et Saint Nicolas, voilà bien les deux sanctuaires, sinon les plus considérables et les plus magnifiques, du moins les plus originaux de toute la Suisse, et d'apparence le plus indigène. Construits en molasse du plateau dont la teinte grise devient bleue, verte ou rosée, suivant la température, la saison et l'heure, elles font corps avec la ville et s'harmonisent avec le paysage. Oeuvres collectives, elles nous livrent pourtant les premiers noms d'artistes, et ce fait d'individualités qui s'affirment et se détachent est lui-même un signe des temps. Ces artistes, architectes, verriers, feronniers,

plupart ont été diminués et modifiés aux époques récentes pour servir de résidences aux baillis (Gruyère, Berthoud). Il faut mentionner Chillon, très caractéristique, Vufflens, Champvent et surtout les trois forteresses de Bellinzone.

sculpteurs, ne sont pas toujours des indigènes, beaucoup viennent d'autres cités de la Suisse, de la Franconie ou de la Souabe ; mais ils seront les maîtres des indigènes. Ainsi, les Ensinger ont travaillé au munster de Berne, après avoir travaillé à ceux d'Ulm, d'Esslingen et de Strasbourg. Ainsi, nous savons que le Romand Antoine Peney a sculpté selon un mode savoisien les stalles de Fribourg, que le Genevois Georges du Jordil a dirigé l'édification de la tour, que maître Gylan Aelterli est l'artiste des fonts baptismaux et que le Municois Ulric Wagner a forgé les grilles du chœur.



Nous sommes depuis longtemps en pleine *période héroïque*. Je la nomme ainsi parce que c'est l'âge où la Suisse se constitue, où elle se fraie une place dans le monde à coups de hallebarde : âge de luttes, de batailles et de héros.

D'ailleurs, la *période héroïque* ne commence point partout à la même date, si, dans son ensemble elle s'étend de la fin du XIII^e siècle à la Réforme. Elle commence suivant les lieux, là où une ville s'agrandit, et s'émancipe, là où une vallée affirme son autonomie. Si donc, au point de vue de l'art et de la culture générale, nous voulions établir des préséances, nous mettrions en tête Zurich, ville forte, commerçante, riche, dont une inscription disait :

Nobile Turegum, multarum copia rerum.

A Zurich, dès le moyen âge, une bourgeoisie mi-chevaleresque, mi-trafiquante, s'est constituée rapidement. Elle a manifesté de bonne heure son goût pour les maisons confortables, les beaux meubles, les objets d'art et la poésie. Le conseiller Rüdiger Manesse était célèbre en

Allemagne comme collectionneur de lieds qu'il copiait ou faisait copier avec des lettres ornées et des miniatures. Le vieux Bodmer a cru pouvoir identifier le Codex de Paris, aujourd'hui à Heidelberg, avec la collection Manesse chantée par le trouvère zuricois Hadlaub. Il s'est trompé, mais il n'en reste pas moins que les trois grandes « Liedersammlungen », Weingarten-Stuttgart, Heidelberg, Paris-Heidelberg, sont incontestablement d'origine suisse.

La *période héroïque* se développe longtemps parallèlement à la *période religieuse*, souvent même l'une et l'autre se confondent : l'inspiration religieuse domine en des œuvres d'origine profane, comme les tableaux des peintres ; l'inspiration profane s'insinue en des œuvres religieuses, comme les danses des morts, — celle de Klingental, par exemple, ou celles que peignirent Manuel Deutsch et Holbein, ou celle enfin qu'exécute encore, à l'aube du XVII^e siècle, le peintre fribourgeois Pierre Wuilleret dans le cloître des Cordeliers. Mais, tandis que l'inspiration religieuse se fatigue et s'affaiblit, l'inspiration bourgeoise, civile, se précise et se fortifie. De là, pour la première fois, des œuvres ayant de plus en plus un caractère national ; — de plus en plus, car la Suisse héroïque est tout allemande, alémannique, et possède ainsi, outre son esprit public auquel elle doit ses victoires, les trois unités essentielles de race, de langue et de foi.

Nous nous sommes attardé à mettre de l'ordre dans l'art de la période religieuse, pour cette raison que les origines sont toujours obscures et qu'il est utile de les distinguer nettement. Et puis, l'art de cette période est complexe et composite ; il ne peut revendiquer ni unité de style, ni unité de caractère. Or, tout cela, l'art suisse allemand, l'art alémannique de la pé-

riode héroïque, le revendique et le montre à nos yeux. Ce qui va nous permettre d'esquisser des ensembles.

Cet art est guerrier, municipal et bourgeois. Il demeure essentiellement médiéval : la Renaissance pourra modifier les détails, renouveler plus ou moins le décor ; elle ne modifiera les formes qu'à peine, elle ne modifiera ni la matière, ni l'esprit. Gothique médiéval, il est toujours un peu rustique et le vieux fond paysan affleure. Mais le caractère essentiel de cet art, c'est la jeunesse, l'exubérance. La Suisse est jeune, elle va de l'avant, elle crie, elle chante, elle a sa volonté et ses entêtements, elle ne doute de rien. L'art nous donne la vision d'une vie intense qui s'est épanouie de toutes les manières, s'est dépensée avec la même ardeur sur le champ de bataille ou dans l'atelier des artisans, sur la place publique ou dans les chambres boisées des demeures patriciennes. Cette vie ne cherche pas le luxe inutile, ni la fausse grandeur ; mais, éprise de fantaisie, de belles formes et d'éclatantes couleurs, elle aime à la fois l'indépendance et l'ordre, la discipline intérieure et la liberté collective. Et surtout elle exige que chaque objet soit adapté à sa fonction exactement : que l'épée n'ait point seulement une garde ciselée, mais une lame tranchante et piquante — et que l'on puisse s'asseoir à l'aise dans le grand fauteuil — et que dans le dressoir incrusté il y ait de la place pour la vaisselle — et dans le bahut de la place pour le linge — et que le poêle aux « catelles » enluminées chauffe — et que la coupe soit facile à remplir, plus facile encore à vider.

Voulez-vous donc le connaître, cet art ? Allez dans les musées de Berne et de Zurich : vous y trouverez des reconstitutions complètes, avec les apparences de la

vie. Mais le musée ne suffit pas : c'est alors que s'offre à vous ce que l'art suisse a de plus beau, de plus original, de plus suisse. Enfin je veux parler de petites villes héroïques. Je les ai nommées déjà : Nyon, ses rues autour du château, au bord du lac, Estavayer, Morat qui a gardé ses remparts, Saint-Ursanne qui s'est endormi comme une ville morte, Soleure, Stein am Rhein, l'admirable Schaffhouse dont les maisons portent des devises, les vieux quartiers de Lucerne, de Berne, de Zurich et de Bâle. Et puis, au hasard d'une promenade dans une bourgade, dans un gros village, un groupe de vieilles maisons, une enseigne en fer forgé, une fontaine sur laquelle s'érige un lansquenet, une justice. Mais la cité où l'art nous apparaît le plus complet et le plus vivant encore, c'est Fribourg. La voilà bien, la véritable « ville d'art suisse ! » Car on peut étudier toute l'évolution de l'art suisse, le roman excepté, sans quitter Fribourg. Fribourg a des couvents comme les Cordeliers et les Augustins, comme la Maigrange, Montorge et, dans son voisinage, la cistercienne Hauterive ; il a sa collégiale, il possède une série de sanctuaires de style jésuite avec des survivances gothiques. Fribourg a des quartiers intacts depuis le quatorzième et le quinzième siècle, un Rathaus, une préfecture qui est un beau monument du dix-septième, d'exquises façades patriciennes du dix-huitième. Il y a des tours et des remparts qui, selon le joli mot de Ruskin, grimpent le long des pentes « à la manière des chats. » Il a les tableaux du Maître à l'Œillet et de Freis, les fantaisies de Geiler. Il a les chefs-d'œuvre de ses orfèvres, le *Fahnenbuch* et les « chapes de Bourgogne », et le plan de Martin Martini. Il a des ponts en pierre et des ponts couverts (je ne mentionne pas,

certes, les ponts suspendus). Il a enfin, pour représenter l'art moderne, les vitraux de Mehofer.

Car l'âme suisse s'est plu alors à revêtir bien des formes. Innombrable et diverse, elle a flotté dans les lourdes bannières conquises sur le Milanais, le Français, l'Autrichien ou le Bourguignon. Elle a mis le casque empennaché de rouge et de blanc, et endossé la cuirasse polie; elle a ceint à gauche le « Schweizerdegen » et à droite le « Schweizerdolch. » Elle a rayonné comme le soleil au travers des vitraux où, sur un fond clair, dans un encadrement architectural des écussons, des armes et des coins de paysage, un banneret barbu, les jambes écartées et la toque en arrière, tient, au bout d'une courte hampe, une oriflamme. Elle a parlé le langage coloré des fresques et des frises qui ornent les façades des demeures bourgeoises et des hôtels de ville. Elle a érigé sur des fûts de grès, au-dessus des fontaines, les symboles des vertus nécessaires aux Républiques : la Vaillance en armure, tenant un lion par le collier; la Prudence, appuyée à sa colonne; la Justice aux yeux bandés, avec la balance et le sabre; la Foi sous la figure d'une Vierge portant la petite couronne ou de la Samaritaine écoutant la leçon du Christ, ou de saint Georges enfonçant sa lance dans la gueule ouverte du dragon. Elle est entrée dans les maisons; elle s'est reposée dans la salle éclairée par une double rangée de fenêtres aux vitres rondes : le poêle de faïence, vaste monument avec ses escaliers et ses galeries, montre sur ses catelles, comme un livre d'images, l'histoire de Guillaume Tell ou les scènes de l'Écriture; au plafond s'entrecroisent les caissons pentagonaux d'une lourde boiserie en chêne; sur les dressoirs bruns aux marqueteries jaune, luisent les plats d'étain gris, les

bras et les channes, les plats ornés de fleurs, les verres peints avec des devises en lettres rouges....

C'est ainsi qu'à partir de 1400 et jusqu'à la Réforme, nous n'avons point seulement l'époque la plus glorieuse de notre histoire militaire et politique : nous avons encore l'époque la plus glorieuse de notre art. Ce qu'il faudrait étudier dans les détails, c'est d'abord l'architecture civile, ce sont ensuite les arts mineurs : le vitrail, le mobilier, l'orfèvrerie, la ferronnerie, les armes. Car cet art suisse est surtout un art d'artisans, — d'artisans pour la plupart inconnus et qui sont souvent de très grands artistes.

Pourtant, ce n'est pas tout : nous devons à la période héroïque notre première école de peinture.

La peinture suisse de la grande époque se rattache aux écoles de Souabe et du Haut-Rhin. Elle subit fortement l'influence de Schongauer, fortement plus tard celle de Dürer. Elle subit également des influences italiennes plus ou moins directes, plus ou moins atténuées, — celles de Carpaccio, de Mantegna, de Vinci, par exemple, — auxquelles elle doit une part de son originalité. Mais ses véritables éducateurs seront ces Holbein qui, venus d'Augsbourg à Bâle, nous appartiennent aussi : Ambroise, Hans le Vieux et surtout Hans le Jeune. Hans le Jeune a dix-huit ans lorsqu'il s'établit en Suisse ; il séjourne trois fois à Bâle, de 1515 à 1517, de 1519 à 1526 et de 1528 à 1531 ou 1532 ; il est bourgeois de Bâle dès 1520.

Car c'est alors, Bâle, le grand atelier de la peinture suisse. Depuis le concile, depuis le séjour — qui dura dix ans — d'Aénéas Silvius, depuis surtout la fondation de l'université en 1460, Bâle est devenue l'une des capitales de l'humanisme. C'est l'un de ces centres où

L'Italie entre en contact avec les Allemagnes et, par delà, — comment, Holbein le prouve, — avec les Flandres, les Pays-Bas, l'Angleterre. A Bâle, les idées nouvelles s'adaptent et s'assimilent au milieu suisse, gothique et barbare encore. Et avec les idées les formes, — les formes, c'est-à-dire l'antiquité, ses ordres, ses styles, ses allégories mythologiques. En outre, jusqu'alors, l'artiste n'avait guère été qu'un artisan accomplissant avec conscience une besogne d'ouvrier, sans préoccupations d'ordre supérieur. Mais à Bâle, sous l'influence de l'humanisme, il s'intellectualise, il se frotte aux sciences et aux lettres, il lit. Il avait travaillé surtout pour les églises, il travaille maintenant pour des imprimeurs comme les Amerbach et les Froben : pour eux il dessine et grave, et grâce à eux il se renouvelle en traitant de nouveaux sujets.

Sept artistes s'imposent à notre attention : Urs Graff, originaire de Soleure, mais établi à Bâle, rude et souvent grossier, exubérant, mobile et parfois difforme, comme les lansquenets qu'il dessine ; Hans Leu le Jeune, qui traite des sujets religieux à la manière de Dürer et qu'on peut aussi rapprocher de Grünwald ; Hans Asper, qui peint soigneusement, minutieusement, avec des couleurs éclatantes et un peu léchées, des portraits comme ceux du banneret Fröhlich et de sa femme : voilà pour Zurich. Mais le groupe le plus intéressant est l'école bernoise-fribourgeoise : le « Maître à l'Éillet », très gothique encore, très dans le sillon de Schongauer, mais influencé par la France et les Flandres, et dont l'œuvre essentielle est à Fribourg, suspendue au chœur des Cordeliers ; Hans Fries, dur et contourné, entassant sur des panneaux étroits des figures bizarres, maladroit et d'une aigre saveur, puis soudain épris d'air et d'espace,

l'auteur des huit tableaux de la *Vie de la Vierge* ; enfin le plus grand, Nicolas Manuel Deutsch, qui unit l'intelligence à la sensibilité et dont les origines — il est le fils d'un Piémontais reçu bourgeois de Berne — expliquent tout ce qu'il y a de méridional dans son tempérament et d'italien dans ses œuvres. Manuel Deutsch, qui semble avoir lui-même exercé sur Holbein quelque influence, n'a pas encore dans l'histoire de l'art la place qui revient à son talent.... A ces peintres et graveurs, il faut ajouter enfin un sculpteur : le Fribourgeois Geiler, collaborateur de Manuel et de Fries, qui, pour orner les fontaines de Berne et de Fribourg, dresse sur des fûts décorés à l'antique des figures médiévales, mais dont la finesse et l'élégance font penser à Jacopo della Quercia.

Essayons de caractériser ces sept artistes, avec leurs émules et leurs épigones. D'abord, ils vivent dans leur pays et par leur pays, ce qui prouve combien l'art s'est acclimaté chez nous et combien la Suisse est alors prospère. Ils sont gothiques de tempérament, mais humanistes par l'esprit. Multiple est leur activité : en bons artisans qu'ils demeurent, ils peignent des façades, ils dessinent des cartons de vitrail, ils composent des modèles d'orfèvrerie et surtout ils sont d'admirables imagiers, d'admirables graveurs. Ils ont l'imagination de la jeunesse, l'imagination qu'exalte la nouveauté et qu'enrichit la vie. Car ils ne se contentent point de travailler de leur métier : beaucoup ont guerroyé en Italie ; Manuel est un homme complet ; poète, dramaturge, capitaine blessé à Novare où il ne se gêna point pour piller, réformateur, un peu théologien, bailli de Cerlier, député aux Diètes et pacificateur de l'Oberland, nul mieux que lui n'incarne et ne résume son époque.

Ce que nos premiers maîtres apportent de nouveau dans l'art, c'est une qualité bien suisse : le sentiment de la nature. Leurs fonds de tableaux religieux, guerriers ou mythologiques, sont d'admirables paysages. Dans l'*Adoration des Bergers* du Maître à l'Œillet, et dans l'*Adoration des Mages*, on voit, derrière l'étable, une campagne onduleuse et accidentée, verte avec des toits rouges, comme la campagne nuithonienne, et qui se termine par de petites montagnes bleues, comme le Guggishorn. Dans l'un des tableaux de la *Vie de la Vierge*, la *Visitation*, Fries a peint une vallée étroite, entre des rochers, avec de petits arbres grêles comme ceux du Pérugin, et, au-dessus, un glacier blanc ; dans son *Saint Jean à Pathmos*, au Musée national, l'apôtre plane sur un lac blanc entouré de hauteurs bleues et il semble qu'on sente la fraîcheur de l'air. Souvent Urs Graf a griffonné des paysages étranges et bizarres : des tours et des remparts accrochés à des rocs excavés par les eaux. Hans Asper peint des bouquets de fleurs. Le saint Jérôme de Hans Leu est agenouillé sous des arbres aux troncs couverts de mousse ; une chapelle émerge des sauvages verdure et une montagne dresse des pics aigus. Mais les plus merveilleux paysages sont encore les paysages de Manuel : des lacs verdâtres qui reflètent dans leurs eaux à peine ridées les arbres, les maisons, les chapelles, les petites villes ; des collines, des glaciers roses ; d'étranges rochers qui se creusent et s'effritent ; des bouleaux légers, minces et frissonnants. C'est un véritable impressionnisme qu'inaugure, entre le quinzième et le seizième siècle, le grand artiste de *Sainte Anne*, du *Jugement de Pâris* et de *Pyrame et Thisbé*.

La crise de la Réforme, qui devait par ailleurs susciter

soit chez les huguenots, soit chez les catholiques, une intense production intellectuelle, ne laissa point d'être funeste à l'art, et surtout à la peinture. De même qu'elle arrêta net le développement politique de la Suisse, et la formation définitive d'un sentiment national, de même elle arrêta net le développement de la peinture et la formation définitive d'une grande école. La guerre que la Réforme fit aux images nous a fait perdre des trésors : il y eut à Berne et à Bâle des scènes de furieuse iconoclasie contre laquelle, tout réformé et même réformateur qu'il fût, Nicolas Manuel ne put se tenir d'élever la voix. L'inspiration religieuse, refoulée et tarie, l'art suisse demeura privé de sa tradition la plus sûre et la plus essentielle. D'autre part, les longues années de lassitude et d'épuisement qui suivirent la crise passèrent sur un pays appauvri et matérialisé : désormais, lorsqu'il voudra vivre de son art, l'artiste suisse devra s'expatrier. Enfin, il y eut de néfastes changements d'influences ; les maîtres et les modèles, on les va chercher maintenant en Hollande, ou à Bologne ; de là, une peinture d'atelier, lourde et maniérée, faussement classique ou faussement réaliste, sans imagination, sans naïveté.

Car à la génération des Urs Graff et des Manuel succède une seconde génération d'artistes. Ces derniers ont du talent et du tempérament, mais on sent, à leurs œuvres, que l'ancien esprit de la Suisse héroïque se dessèche et s'altère. Les éléments étrangers, non assimilés, obscurcissent le fond national. Jost Ammann, de Zurich, érudit, humaniste, d'abord verrier, puis graveur, illustre la Bible de compositions savoureuses, mais trop chargées : établi en Allemagne, il renonce, symptôme significatif, en 1577 à sa bourgeoisie zuricoise. Tobias Stimmer, de Schaffhouse, décore en 1570 la façade éclatante où se

cabre un énorme cheval blanc, en trompe-l'œil, de la *Maison du Chevalier* ; il meurt en 1584 à Strasbourg dont il est devenu bourgeois. Hans Bock le Vieux, originaire d'Alsace mais bourgeois de Bâle, et son élève Joseph Heintz, qui meurt à Prague en 1609, peignent des mythologies ou des allégories conventionnelles que des coins de paysage sauvent encore de la banalité : ainsi les montagnes qui servent de fond à la *Calomnie* de Bock, ainsi le lac et les montagnes nuageuses dans *Vénus et Adonis*, de Heintz. Enfin, le Grison Martin Martini, le graveur du *Plan de Fribourg*, mérite une mention spéciale.

Le vitrail dépend trop de la peinture pour ne pas la suivre dans une décadence qui sera complète au XVII^e siècle. Seuls, l'architecture civile et le mobilier progressent en se transformant peu à peu. La raison en est facile à comprendre : nous sommes à la *période patricienne*.

A la fin du XVI^e siècle et durant le XVII^e, les patriciens se constituent dans les Etats-villes, les oligarchies se ferment et les aristocraties se forment ; le « service étranger » qui, en s'exagérant, deviendra un danger économique et moral, se hausse au niveau d'une institution nationale ; la Suisse en vit, ou plutôt certains Suisses, les « familles régnantes », comme on dit alors, en vivent. Rassasiées de titres, de pensions et d'honneurs, celles-ci se construisent et se meublent des maisons plus vastes que les maisons encore bourgeoises de leurs ancêtres : on commence à édifier pour des particuliers des hôtels, des châteaux, des palais qui ont galeries et tourelles. Mentionnons le palais Freuler à Näfels, le château Stockalper à Brigue, à Fribourg l'hôtel Kœnig de Mohr (la préfecture actuelle), la Schmiedgasse à Schwytz. Mentionnons en outre le château d'Avenches et sa façade

édifiée, entre 1565 et 1566, par Antoine Ballanche. Cette architecture civile du XVII^e siècle est au début à peu près traditionnelle ; puis elle évolue, sous des influences italiennes d'abord, — par exemple le château Stockalper ou l'hôtel de ville de Lucerne, — françaises ensuite. Mais le style italo-germanique de la Renaissance n'était point immédiatement étranger, ni contraire au caractère national ; le style français, en revanche, qu'imposent de plus en plus nos alliances et nos rapports avec la France, est exclusif : aussi va-t-il modifier l'art comme l'influence française modifie les mœurs.

Cette influence française fut heureuse, car elle intervenait à une époque d'épuisement. Si elle ne rend point à l'art suisse l'originalité qu'il a perdue, du moins elle le sauve du mauvais goût. La preuve en est dans les petites maisons patriciennes de Fribourg et de Berne, dont les façades ont des portes sculptées, des rocailles, des palmettes, des mascarons, des bouquets noués avec des rubans ; à Berne même, grâce à Sprüngli, l'architecte du vieux Casino dont la façade transformée en fontaine orne la Place de Thoune, un style local, d'imitation française, se développe. En même temps, un goût nouveau, celui de la nature, fait construire des « maisons des champs », — quelques-unes sont de vrais châteaux, — entourées de jardins à l'anglaise.

Tout notre XVIII^e siècle est, mais au point de vue de l'art seulement, une *époque française*. L'influence française a su nous apprendre ce que nous ignorions encore. Elle pénètre dans la vieille maison suisse :

« Elle ne songe point à démolir la maison, à enlever les verrières blasonnées, à démonter le poêle : elle se borne simplement à déplacer certains meubles trop lourds, à poser sur un parquet bien ciré de délicats fauteuils Louis XV, à mettre des

flambeaux sur la table, à ranger dans une vitrine ses porcelaines de Sèvres et, plus tard, de Zurich et de Nyon.... Sans doute, elle se déforme parfois, et ses imprudents admirateurs ne laissent point d'irriter leurs compatriotes par un « snobisme » exagéré ; mais, patricienne dans les villes ou bergère dans les Alpes, sa présence remplit la Suisse entière de tout ce charme que, seule, la présence d'une femme sait mettre dans une vieille demeure ¹. »

Au XVIII^e siècle, toujours sous l'influence de la France, s'épanouissent les arts industriels et domestiques : faïence de Winterthour, poteries de Thoun, porcelaines de Zurich et de Nyon, et les arts de la broderie, du tissage, de la dentelle. Beaucoup d'artisans, venus de France, vont à travers le pays ; ils façonnent des meubles, ils ornent des salons ; beaucoup d'artisans suisses imitent et copient, à leur manière un peu lourde mais savoureuse, les meubles français. C'est alors que s'épanouit tout un art rustique : cet art n'est pas, comme on l'a cru faussement, l'essentiel de l'art suisse, mais il en demeure l'un des aspects les plus originaux. Nos plus belles fermes du plateau, — ces fermes bernoises ou lucernoises, vastes comme des manoirs, — nos chalets des Alpes les plus ornés, datent du XVIII^e siècle. Le paysan suisse cher au doyen Bridel, le montagnard chanté par Haller, revêtu de ces costumes qu'ont dessinés Freudeberg, Lory, Kœnig, nous apparaît au seuil de sa ferme ou de son chalet, au milieu de ses beaux meubles en noyer poli ou de ses armoires peintes, non pas comme un serf taillable et corvéable à merci, mais comme un homme libre, -- aussi libre du moins qu'on pouvait l'être alors.

Il n'y a que des peintres médiocres et sans originalité au XVII^e siècle. Il semble qu'on ait tout oublié et qu'il faille tout apprendre à nouveau. On se trouve en pré-

¹ G. de Reynold, *L'histoire littéraire de la Suisse au 18^e siècle*, II, p. 31.

sence d'un grand vide. Au XVIII^e siècle, un puissant réveil patriotique, moral, intellectuel, galvanise le pays, mais cet âge de luttes et d'action n'a guère le temps de songer à l'art : il parle et il écrit. Les peintres que le pays produit doivent toujours s'expatrier : ainsi le Genevois Liotard, dont les pastels aux couleurs vives et soyeuses ne sont point encore appréciés à leur juste valeur ; ainsi Antoine Graff de Winterthour, qui portaitura tout ce que l'Allemagne et la Suisse allemande compaient alors d'hommes célèbres. Cependant, dès 1770, un timide mouvement s'ébauche, sous l'influence des nations voisines, et surtout sous celle de la France. Mais il ne s'agit plus d'imitation : ce qu'on veut et ce qu'on cherche, c'est exprimer la terre elle-même, c'est la rendre dans ses différents aspects intimes, sentimentaux, héroïques ou pittoresques. Cet art demeure sous la stricte dépendance des sciences naturelles et de la littérature. Les « petits maîtres » qui le pratiquent ne sont encore que des imagiers, des illustrateurs. Leur procédé favori est la gravure sur cuivre, avec des lointains et les arrière-plans — nuages, sommets, rives des lacs — gravés à la roulette, ce qui leur donne une exquise légèreté ; par-dessus, on applique les couleurs à l'aquarelle. C'est ainsi que Wolff représente les Alpes et les « glaciers » de l'Oberland, en s'efforçant d'être scientifiquement exact dans le détail au détriment de l'ensemble, en s'efforçant d'être digne de son modèle, le poème fameux de Haller. Car l'interprétation plastique des Alpes a commencé par l'illustration du manuel, le « portrait de géologie », ce qui oblige l'artiste à voir et à rendre juste, et le sort de la convention pittoresque. Peu à peu, les artistes s'affranchissent de cette tutelle. Ils travaillent pour les libraires, — et c'est ainsi que se

continue et se renouvelle la tradition des grands imprimeurs humanistes ; — ils travaillent pour les étrangers qui viennent en Suisse et veulent en rapporter des souvenirs, et pour les amateurs d'estampes. Leur technique est empruntée à la France ; dans la manière de traiter les arbres et les « fabriques », ils imitent volontiers les Hollandais ; à l'exemple de l'Anglais Watton, ils font du paysage topographique. Ils échappent à la mièvrerie par un souci constant du détail précis et réaliste. Le meilleur d'entre eux, le seul coté, est Freudeberg, qui s'attache à la vie paysanne et la traduit avec une élégance sans fadeur ; mais Aberli, Bernois comme Wolff et Freudeberg, a le premier senti le charme vapoureux du plateau suisse. Mentionnons pour être complet Biedermann, Kœnig, Lory, qui compose des recueils de costumes, le Genevois Linck, le Bâlois Christian de Mechel, qui interprète les dessins de Holbein, Dunker, originaire de Suède, qui grave des ex-libris pour les patriciens de Berne.... Ces artistes minuscules nous ont laissé, de la Suisse au dix-huitième siècle, une vision restreinte, mais nette et poétique.

La Suisse ne pouvait échapper au mouvement du « retour à l'antique », provoqué en France et en Europe par les fouilles d'Herculanum et de Pompéi, la fondation de l'Académie des Inscriptions, les ouvrages esthétiques de Winckelmann. Le « retour à l'antique » a inspiré l'œuvre gravée de Salomon Gessner. D'ailleurs, à la fin du siècle et sous l'Acte de médiation, il est à Rome toute une colonie d'artistes suisses : les « vues de Rome », à l'aquarelle, du peintre vaudois Ducros marquent l'origine d'une tradition à laquelle se rattacheront plus tard un Gleyre, un Léopold Robert, un Emile David.

La période patricienne se termine par la crise de la

Révolution qui eut pour conséquence dix-sept ans de domination étrangère. La Suisse asservie ne vécut pas : elle dura. Le style empire ne s'acclimatera point chez nous comme le style Louis XV ou Louis XVI ; la tradition des « petits maîtres » continuera bien avant dans le dix-neuvième siècle, mais en s'altérant, jusqu'au jour où la lithographie remplacera la gravure sur cuivre. Cependant, si la Suisse n'a plus d'art, ni même d'artistes, elle manifeste un goût sincère pour l'art, un goût collectif : c'est alors, entre 1800 et 1810, que se fondent les premières sociétés d'amateurs et que s'ouvrent les premiers Salons. Au milieu de tant de calamités, on demande à l'art, semble-t-il, un dérivatif et une distraction.

Dès la fin du dix-huitième siècle et jusque vers 1830, Genève occupe une place à part dans l'évolution des arts en Suisse. Il semblait que de cette république huguenote, le « culte des images » dût être à jamais banni. Mais les Genevois du dix-huitième siècle, enrichis par d'heureuses spéculations, ont le goût des belles choses : ils se font construire, rue des Granges, des hôtels d'un style noble et froid, qui imposent. Ils achètent volontiers des tableaux hollandais ou français pour en orner les murailles. En 1772, Horace-Bénédict de Saussure fonde la Société des arts ; Genève a des expositions régulièrement à partir de 1789. Sous la domination napoléonienne, des artistes genevois apparaissent : ce ne sont plus des isolés comme Petitot ou Liotard, mais un groupe, une petite école. C'est Toepffer, le père de l'écrivain ; c'est Agasse, si fortement influencé par l'Angleterre ; c'est Massot, et c'est de la Rive, qui est le précurseur de nos « peintres des Alpes. » Et Saint-Ours est un disciple de David. Ces Genevois peignent

minutieusement, ils s'appliquent comme des horlogers ou des émailleurs : eux aussi, sont de la « fabrique » ; ils ont le trait net, élégant, un peu sec, — mais, comme Jean-Jacques, ils s'attendrissent devant la nature.

+

La *période moderne* est en plein développement : nous ne pouvons encore prononcer un jugement sur elle. Bornons-nous, pour conclure, à quelques réflexions.

Il est évident que le dix-neuvième siècle, cet âge où la Suisse cesse définitivement d'être une nation agricole pour devenir une nation industrielle, a vu et provoqué bien des décadences, bien des ruines : décadence de l'architecture ; disparition des arts domestiques et populaires, déchéance du mobilier. Cependant, ce que le quinzième siècle n'avait pu achever, ce que le dix-huitième avait à peine ébauché, le dix-neuvième l'a réalisé : il a créé une peinture. Et ceci constitue un enrichissement tel que ce dix-neuvième siècle prosaïque et destructeur risque, malgré tout, de prendre une place au rang de nos grandes époques. C'est que les « hommes nécessaires » sont apparus.

La peinture suisse a péniblement cherché sa voie. Elle a été *romantique*, puis *réaliste*, enfin elle s'est haussée jusqu'au *style*. Telle fut son évolution au dix-neuvième siècle.

On a cru longtemps que, pour être un peintre suisse, il suffisait de traiter des « sujets nationaux. » Ces sujets, on les a catalogués : la montagne d'abord, les « glaciers sublimes », l'avalanche, l'*alpenglühn*, l'inévitable chamois, le chalet, le troupeau de vaches ; puis les drames historiques ; enfin, les scènes de genre. Or, tout cela n'est qu'accessoire. Ceux qui se sont essayés à ces « sujets nationaux » — un Calame, un Diday — ont accompli

une œuvre nécessaire, extrêmement méritoire ; mais il leur a manqué le principal : une individualité marquée, une vision personnelle, et surtout une véritable culture artistique.

C'est l'étranger — Paris ou Munich — qui a fait ou qui fait notre éducation. Encore une fois, dans le domaine artistique aussi bien qu'intellectuel, nous ne saurions nous passer de l'étranger : ce serait inutilement nous appauvrir ; on ne l'a jamais tenté, même aux plus belles époques de notre art. Mais il ne suffit pas, ayant trouvé un « sujet suisse », de le traiter en appliquant une formule étrangère, une technique apprise : il faut que l'artiste possède une personnalité assez libre et assez forte pour se créer lui-même un *style*.

Il semblait qu'après les écoles du quinzième et du seizième siècle, nous ne pourrions plus fournir que des imagiers, si intéressants pussent-ils être, comme le Soleurois Disteli, qui est un très grand caricaturiste. Or, c'est précisément la grande œuvre du dix-neuvième siècle, d'avoir constitué une véritable peinture. Nous ne le savons point assez : il suffirait pourtant, pour s'en convaincre, de lire toutes les études qui paraissent de plus en plus nombreuses, en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, sur nos artistes. Ceux-ci véritablement ont été les initiateurs : ils nous ont ouvert les yeux sur notre pays, ils nous ont appris à être nous-mêmes.

Je ne puis nommer, pour conclure, que les plus grands. Léopold Robert n'a guère, que je sache, — malgré son rêve non réalisé de faire pour la Suisse ce qu'il avait fait pour Rome, — traité de sujets nationaux¹ ; mais

¹ Cependant, on peut voir, au Musée de Genève, un petit tableau représentant de jeunes Bernoises en costume.

son tempérament inquiet, parfois trop intellectuel, le rapproche d'un Amiel ou d'un Benjamin Constant, et fait de lui l'un des nôtres. On sait l'énorme influence exercée par Bœcklin, aussi poète que peintre, peut-être plus poète que peintre, et qui est bien le fils de cette ville de Bâle, — ville germanique, mais où les esprits, toujours imprégnés d'humanisme, ont fait une tradition de leur amour pour l'Italie. Italien de race, né sujet autrichien, Segantini n'a été lui-même que dans nos Alpes et son œuvre le place parmi nos plus glorieux artistes. Barthélemy Menn, théoricien trop méconnu, artiste trop ignoré, s'est fait l'éducateur de presque tous nos peintres vivants.

Parmi les vivants, je ne citerai que M. Ferdinand Hodler qui occupe dans l'art contemporain en Europe une place unique. Hodler, en France, a pu sembler Allemand; en Allemagne, on s'aperçoit qu'il ne l'est point; mais cette situation, en apparence intermédiaire, n'entraîne ni concessions, ni neutralité. Pour la première fois chez nous, Hodler, ce rude Bernois, a trouvé une langue, créé un style. Son œuvre a été libératrice, elle nous a donné l'indépendance, — elle et celle de ses émules. Si donc les pronostics sont exacts, si les espoirs se réalisent, cette indépendance caractérisera le siècle où nous sommes, et qui ne fait que commencer.

G. DE REYNOLD.

L'ANATHÈME

AVIS AU LECTEUR

Les pages qu'on va lire ont été trouvées dans les papiers d'un jeune universitaire décédé récemment.

L'ami qui en a assumé la publication ne s'est pas cru autorisé à y porter la main et il a respecté scrupuleusement la forme autobiographique du manuscrit. Sans doute, le moi est haïssable, comme l'a dit Pascal. Mais le lecteur excusera l'usage qui en a été fait dans ces pages, s'il veut bien considérer qu'elles ont été écrites sans préoccupation de publicité postérieure, — ou posthume, — et par manière d'effusion strictement personnelle.

Il a paru cependant qu'elles pouvaient intéresser le public, si elles sont, en même temps qu'une confession ou une autobiographie, un document authentique de la crise qui a troublé, voici quelques années déjà, la jeunesse cléricale.

Des décisions apparemment irréfragables ont enrayé au sein de l'Eglise catholique le mouvement de réformes, qui avait rallié tant de suffrages aussi bien chez les laïques que chez les prêtres. Les doctrines incriminées ont été mises au tombeau des hérésies, non sans avoir été au préalable soigneusement étiquetées, pour la

commodité des historiens futurs. Le modernisme, puisque telle est l'étiquette, apparaîtra sous l'aspect d'une série de propositions erronées et dangereuses, et il figurera, dernier venu, dans les manuels d'histoire ecclésiastique.

On peut douter que ces formules, ainsi détachées des âmes qui les conçurent, puissent jamais donner une représentation adéquate de ce qu'a été, pour un nombre incalculable de croyants, la crise récente du modernisme.

Précisément les pages qu'on va lire sont beaucoup moins un exposé systématique des doctrines condamnées que l'évocation attendrie du milieu où elles ont pris naissance.

On n'a pas rendu suffisamment justice à une idée, quand on l'a formulée selon la rigueur des procédés logiques. S'il s'agit d'idées religieuses, surtout, l'abstraction devient aisément une infidélité, pour ne pas dire une trahison. *Traduttore, traditore* ; traduire c'est souvent trahir. L'idée n'apparaît point toute faite dans le cerveau. Elle plonge ses racines dans la sphère mystérieuse des sentiments et des émotions.

Elle ne recouvre la plénitude de sa signification qu'à la condition d'être replacée dans l'âme qui l'a élaborée. Cette considération, si on l'eût faite à propos du modernisme, eût sans doute valu aux modernistes eux-mêmes plus d'humanité dans les mesures dont ils ont été l'objet.

Les pages qui suivent contiennent donc beaucoup moins l'histoire d'une doctrine que celle d'une âme. Puissent-elles convaincre ceux qui ne séparent point l'indépendance de la pensée du dérèglement des mœurs, et qui croient pouvoir expliquer l'histoire des hérésies par les révoltes de la chair !

PREMIÈRE PARTIE

LA FIN D'UN RÊVE

I. Le pressentiment.

Je me souviens très précisément d'avoir pressenti et pour ainsi dire deviné l'événement qui bouleversa mon existence. De cette minute affolante j'ai gardé, au plus intime de moi-même, l'espèce de frisson apeuré que me causa la perspective de l'inconnu. Les moindres circonstances dont s'accompagna cette sensation unique me sont toujours présentes, parmi l'apaisement définitif qui suit les grandes crises.

La vaste cour de récréation, exposée au soleil ardent de cet après-midi de juin, semblait abandonnée ; et j'évoquais involontairement le souvenir de certaines visites au temps des vacances, où je l'avais trouvée pareillement silencieuse, triste et déserte. Les joueurs, d'ordinaire bruyants, les flâneurs indolents avaient émigré sous un massif d'arbres hospitaliers, là-bas, au chevet de la chapelle, vers les hautes murailles qui communiquaient au séminaire l'aspect d'une prison.

J'avais préféré au tumulte d'une conversation devenue quasi générale, à la promiscuité de camarades dont je ne partageais que l'habit et la destination, la compagnie habituelle de deux condisciples, avec lesquels je me sentais en pleine communion d'idées et de sentiments, — du Mesnil et Laurent, pour leur donner dès à présent le nom sous lequel ils paraîtront dans ce récit.

Nous flânions entre deux rangées de grêles marronniers, récemment plantés et qui donnaient, cette année-

là, leurs premières feuilles, rares encore, menues et d'un vert particulièrement tendre. Nous allions d'un même pas, sous le soleil, la barrette en tête, les mains au dos, l'âme toute à la joie profonde de cette journée lumineuse et chaude, au charme exquis d'une conversation où, parmi le caprice des bavardages, réapparaissaient inmanquablement de très graves préoccupations d'exégèse.

Je n'ai jamais goûté depuis — à un degré aussi intense qu'alors — l'espèce de volupté, de bien-être physique et moral, que me causaient ces graves flâneries de l'après-midi.

J'ai compris, à cette époque, l'engouement que provoquait, sous le ciel limpide d'Athènes, la parole insinuante de Socrate.

Nous jouissions de la solitude où nous laissaient nos condisciples quand survinrent, précisément dans l'allée où nous nous promenions, M. le supérieur et l'abbé Duller, le directeur : celui-ci grand, maigre, effroyablement chauve, les yeux saillants derrière des lunettes aux verres épais, les lèvres grosses, lippues ; celui-là taillé en hercule, solennel, avec la dignité un peu compassée qu'on trouve à certains portraits de prêtres de l'ancien régime.

Nous éprouvâmes une sorte de malaise. Peut-être le directeur, l'œil toujours aux aguets, s'en aperçut-il. Toujours est-il qu'à chaque fois que nous nous rencontrions, le ton baissait de part et d'autre ; une contrainte — la peur qu'on n'entendit dans le groupe voisin — s'emparait de nous aussi bien que du supérieur et de son compagnon.

Nous étions, à la vérité, mes camarades et moi, dans cet état que l'argot des policiers qualifie de « filature. » Nous étions suspects.

Du Mesnil s'occupait de sociologie et profitait des

vacances pour réaliser ses idées. Il portait dans cette sorte d'activité une intelligence nette, compréhensive, une décision remarquable, un enthousiasme qui lui faisait méconnaître et même combattre les préjugés consacrés par le temps ou par l'intérêt. Sa logique lui avait à diverses reprises suggéré des audaces de parole : certain sermon, dit de charité, et qui ne devait être qu'un exercice, avait découvert, sous la scrupuleuse régularité de sa soumission cléricale, une âme d'illuminé, un verbe de tribun et des tendances qu'on n'hésitait pas à qualifier de socialistes.

Laurent, lui, s'adonnait à l'étude des langues anciennes, avec une ferveur dont, en haut lieu, on prenait ombrage. Ce polyglotte, qui tour à tour avait appris l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, s'était soudain, durant ses études de théologie, tourné vers les langues orientales. Il y apportait la ténacité du paysan cauchois, une puissance extraordinaire de travail et une facilité naturelle vraiment singulière.

Personnellement, je ne professais d'ardeur ni pour les réformes sociales, ni pour l'étude des langues orientales. Je n'en jouissais point, pour cela, d'une meilleure réputation auprès de l'autorité, — notamment de l'abbé Duler.

Surtout, j'avais été initié par un prêtre aussi intelligent que modeste et bon — l'abbé Césaire — à l'étude historique du dogme. Je n'avais pu me tenir, en plusieurs occasions, de combattre, au nom de l'histoire, des assertions réputées orthodoxes. Et comme par ailleurs mon acharnement à l'étude impressionnait de pieuses indolences, j'avais eu bientôt la réputation d'un être dangereux, dont le silence, le travail et jusqu'à la régularité étaient inquiétants.

C'est à quoi songeaient, sans doute, avec angoisse, les deux prêtres à qui l'autorité archiépiscopale avait confié l'avenir du sacerdoce dans ce diocèse de Normandie.

Tout à coup Laurent, qui avait observé chez le directeur un coup d'œil particulièrement féroce à mon adresse, émit plaisamment l'hypothèse que l'abbé Duler songeait à se venger de moi....

J'essayai de sourire. Une angoisse m'avait pris, me serrait à la gorge.... Je me souvenais d'avoir dissimulé au fond d'un tiroir un manuscrit, — la copie patiemment et minutieusement relevée d'un cours que Loisy avait fait, aux Hautes-Études, sur les Paraboles.... Simple hypothèse ou divination profonde, ces paroles de mon condisciple m'ouvraient la perspective brutale d'un renvoi. Je tâchai de faire diversion, mais quand la cloche dispersa les soutanes parmi la monotonie des tâches quotidiennes, l'idée me suivit partout, à la chapelle, à l'étude, au cours, obsédante jusqu'à la hantise.

II. La perquisition.

Le cabinet de M. le supérieur — au premier étage dans le pavillon central — participait de la gravité un peu solennelle du personnage. Aux murailles, les portraits de plusieurs de ses prédécesseurs communiquaient à son autorité le prestige du passé. Une immense bibliothèque, bourrée de livres de toutes dimensions, lui conférait celui de la science. Et sur le bureau d'acajou, les paperasses amoncelées, les ouvrages à peine coupés, les livres de fond toujours relus, la correspondance à liquider trahissaient l'activité absorbante de l'administrateur.

Dans ce décor, l'abbé Delestrac vous accueillait du geste supérieur d'un homme qui domine la situation, avec la double conscience de l'autorité qu'il avait reçue

et de sa culture personnelle. Il impressionnait ses auditeurs et le savait.

Je compris, ce soir-là, à la manière particulièrement froide dont il m'accueillit, qu'il s'était passé un événement grave, et l'hypothèse tantôt émise par Laurent me revint en mémoire avec la terreur quasi religieuse d'une prédiction en train de se réaliser.

Le supérieur répondit à peine à la formule dont je le saluai, substitua à l'appellation familière de « mon enfant » celle, beaucoup plus correcte, de « monsieur Maréchal », et m'indiquant un large fauteuil, il me demanda à brûle-pourpoint si j'avais en ma possession quelque ouvrage de l'abbé Loisy....

Craignit-il de m'entendre nier ? Il m'adjura de ne point lui dissimuler la vérité. Certes je n'y songeai point un instant. J'éprouvais seulement devant cet aveu, dont je pouvais entrevoir les conséquences terribles, non point l'hésitation morale, mais l'espèce de répugnance presque physique qu'on ressent avant de prendre une décision de conséquence.

Je répondis simplement :

— J'ai actuellement, dans ma cellule, une copie manuscrite du cours de l'abbé Loisy sur les Paraboles.

Aujourd'hui, je me demande si l'abbé Delestrac n'eût pas préféré à cet aveu dépouillé d'artifice un mensonge, un de ces mensonges stupides qui sont une forme, sinon du repentir, au moins de la politesse.... Mon insolente franchise eut pour effet de le jeter en une fureur extraordinaire, où sa dignité sombra pendant quelques minutes.

J'ai perdu le souvenir précis du torrent de mots par où s'exprima la vertueuse indignation de cet excellent homme. Je me rappelle seulement qu'il me soumit des

arguments d'inégale valeur. Par exemple, il mettait sur le même pied les peines disciplinaires que Rome venait de prononcer contre ceux qui s'adonnent à l'étude ou simplement à la lecture des ouvrages de Loisy, et le chagrin qu'éprouveraient ma famille, mon maître, et mes amis en apprenant mon renvoi.... Car c'était un point où il n'hésitait pas :

— Monseigneur... mais, mon pauvre enfant, monseigneur ne consentira jamais à vous garder !

A la vérité, la perspective de la décision épiscopale, brutale, inéluctable, le bouleversait. Il avait à mon égard, à défaut de l'affection paternelle qu'on pourrait s'attendre à trouver chez un supérieur, une sympathie réelle, quelque chose de cet espoir attendri que les vieux officiers fondent sur des compagnons jeunes et bien doués.

Je me taisais.

Il se souvint tout à coup qu'il avait, sur son bureau, le manuscrit en question.

Le directeur, à la suite d'une perquisition opérée l'après-midi dans ma cellule, le lui avait remis en même temps que plusieurs lettres d'ordre privé. Le supérieur me rendit les lettres, n'y ayant rien trouvé, sans doute, qui pût justifier leur confiscation.... Quant au manuscrit, c'était une autre affaire.... Le pauvre homme tournait et retournait l'humble cahier entre ses grosses mains de paysan, à peine affinées par le maniement de la plume. Il l'ouvrait au hasard, et par je ne sais quelle fatalité, tombait à chaque fois sur des passages où j'avais souligné d'une note marginale mon adhésion à l'enseignement de l'auteur....

Et je lisais sur son visage, d'ordinaire figé dans une gravité conventionnelle, une douleur, une sorte de désil-

lusion qui véritablement m'affligeait. — Il se heurtait, avec l'obstination des gens déçus dans une longue espérance, à la brutalité de ces deux ou trois faits qui portaient en eux-mêmes, inévitablement, toute une série de conséquences.... J'avais contrevenu au règlement, de la manière la plus grave qui fût, en introduisant dans la communauté la copie d'un livre prohibé par la congrégation de l'Index.... Monseigneur, dès qu'il l'apprendrait, me chasserait honteusement de la maison.

L'abbé eut sans doute, lui aussi, et de son point de vue, la perspective pour ainsi dire matérielle, visible, de ces conséquences.

Je n'ai jamais douté de la sincérité de M. Delestrac en cette minute. Le souvenir de ma régularité, des longues années de piété solide et de travail assidu, ajoutait à l'amertume de sa déception.

Un silence qui me parut long comme un siècle pesa sur nous.

Puis le supérieur reprit la parole, comme si parler le soulageait, apportait à l'inextricable situation un remède ou un apaisement. Il prenait à présent occasion de l'aventure qui m'amenait devant lui pour flageller l'esprit d'indiscipline intellectuelle propre au jeune clergé. Son séminaire — il le sentait bien — était sourdement, traîtreusement miné par cet orgueil de l'esprit....

— Qu'allez-vous faire ?

Espérait-il qu'un désaveu, des regrets, une sorte de rétractation témoignerait de mon orthodoxie ? Je ne sais. Il ne parut pas songer un instant que son silence et celui du directeur, qu'il pouvait exiger, eussent clos l'incident. Je ne songeais pas, du reste, à le demander. La situation était donc entre mes mains ; elle dépendait du mot que j'allais dire, du geste que j'allais faire.

Je parlai enfin, la voix blanche :

— Je vais réfléchir. Permettez-moi de consulter mon directeur.

Cette réponse le déçut apparemment, car il reprit :

— Sans doute, il faut réfléchir.... Il aurait fallu réfléchir, soupira-t-il.... Mais, dès à présent, il y a un point qui me paraît clair. Vous ne pouvez décemment maintenir, et je ne puis présenter votre demande d'admission au sous-diaconat. Retirez-la.... Quant à l'avenir, monseigneur décidera si vous pouvez espérer, après la nécessaire expiation, solliciter de nouveau les ordres.

J'acquiesçai d'une inclinaison de tête. Il reprit :

— Je vous autorise à dire que vous avez vous-même retiré votre demande. Outre qu'il y a toujours danger à divulguer un manquement, surtout quand il est grave, votre situation se trouverait compliquée par le fait du scandale aux yeux de monseigneur.

Je balbutiai de vagues remerciements pour les tempéraments qu'il apportait à la brutalité des circonstances. L'abbé Delestrac s'apitoya de nouveau sur mon sort, sur les désillusions de ma famille et de mon maître.

J'avais besoin de silence et de réflexion. Parmi le désarroi où m'avait jeté cet entretien, j'attendais la parole qui jaillirait du cœur, qui m'apporterait le vivant témoignage d'une sympathie profonde, réelle, d'au delà des mots.

Je résolus d'aller quérir cette bonne parole auprès du prêtre à qui, spontanément, j'avais ouvert le trésor de mon âme neuve, — avec ses générosités et ses défaillances. Peut-être conservais-je, en tentant cette démarche, quelques illusions ; du moins je trouvai, à défaut d'une compréhension absolue, une affection dont le souvenir m'émeut encore.

III. Le don total.

Le lecteur, même catholique, ne se fait pas une idée précise de ce que constitue, pour un séminariste intelligent et pieux, l'engagement définitif du sous-diaconat. Le vœu de perpétuelle chasteté, qui communique à cette ordination un caractère singulier, marque le point culminant de la préparation sacerdotale. L'approche de cette cérémonie se traduit par un redoublement de ferveur, par une sorte de renouveau, auquel se laissent prendre les moins généreux, les moins cultivés aussi.

On imagine mal cet état d'âme, par la comparaison qu'on en fait communément avec les fiançailles. Le rapprochement ne se trouve que dans les mots. En réalité, il y a un abîme entre le sentiment bourgeois et trouble qui travaille le fiancé, et l'enthousiasme qui, dans un serment surhumain, jette le jeune lévite aux bras de Dieu. Cette révélation, où « la chair et le sang » n'ont point de part, offre à l'observation des caractères spécifiques.

Elle comporte chez celui qui en est le théâtre une hypéresthésie du sentiment religieux. La foi, jusque-là endormie dans l'acceptation des formules dogmatiques et l'accomplissement des pratiques traditionnelles, la foi se réveille tout à coup, se ranime et se renouvelle. Le clerc se sent en présence de Dieu d'une manière plus particulière et plus sensible que le commun des fidèles. Pour peu qu'il ait lu régulièrement la Bible, il s'approprie, par un travail inconscient d'autosuggestion, les scènes merveilleuses d'élections où l'antique Israël se plaisait à voir la marque singulière de la divine sollicitude. Sa cellule s'emplit des visitations de l'Esprit. Il se sent relié,

à travers l'espace et le temps, à la lignée bénie de ceux que l'Eternel appela à sauver son peuple.

Cette préfiguration de sa destinée, qu'il lit en l'âme des prophètes, l'enivre et l'exalte. Il marche comme dans un rêve, auréolé de poésie biblique et divine. La liturgie d'aujourd'hui, avec la multiplicité et la somptuosité de ses rites, se soude aux antiques et frustes consécrationes, d'après la loi d'une continuité providentielle. L'ombre du sacerdoce éternel — selon l'ordre de Melchisédech — plane sur sa chétive personne, le rassure touchant la folie du mépris qu'il professe pour la chair et pour le monde, et touchant la témérité des engagements qu'il va prendre demain.

Il n'est plus question de théologie. Tout le côté formel — ou professionnel — de l'initiation sacerdotale disparaît. C'est l'âme seule qu'émeut, dans sa mystérieuse faculté de pressentir Dieu à travers les formules et les rites, la proximité de cette rencontre unique. Qu'il soit simple d'esprit ou initié aux méthodes critiques, le clerc se trouble à la pensée de l'offrande qu'il va faire, et de la ratification qu'il sentira — certainement — au plus profond de lui-même.

Lentement et sans effort, il oublie le décor familial de la maison paternelle, où il a grandi, du séminaire, où il a connu les vicissitudes de l'humanité. Une transposition s'est opérée, une ère nouvelle s'inaugure. Il entre dans la sereine région des esprits, immatériel et chaste.

Et tandis que de pieuses parentes brodent, en prévision de la première messe, l'aube ou les blancs accessoires de l'autel, le drame se déroule au cœur de l'adolescent, sous les regards attendris du directeur. C'est en effet le seul témoin de cette heure décisive.

On lui soumet la décision qu'on a prise, on lui expose

les répercussions qu'elle a provoquées en soi; on attend qu'il ratifie d'une autorisation expresse la démarche qu'on va tenter auprès de l'évêque.... Il arrive même qu'en proie aux scrupules de la dernière heure on ait recours à lui d'une manière plus explicite, qu'on lui demande, aveuglément, la décision qu'il faut prendre.

Le confesseur est devenu, ainsi qu'on l'appelait au dix-septième siècle, un directeur. Il en a la prudente méthode, les scrupuleuses enquêtes, les longues méditations, les prières ferventes et aussi l'intime persuasion que sa décision ne vient pas de lui, — *a me ipso non loquor*, — qu'elle lui est suggérée par Dieu, qu'elle s'impose, par conséquent, révélatrice et sûre.

Et toute son action va à affermir le pénitent dans la décisive résolution que lui-même a suggérée ou approuvée. Il surveille avec un soin jaloux les suprêmes trébuchements de la chair, dissipe les scrupules, calme les inquiétudes et fait entrevoir, par delà l'austérité du sacrifice, les joies profondes de la paix.

Il s'établit du directeur au pénitent une parenté mystique, faite de paroles sincères, d'angoisses partagées, de prières communes. Et rien n'est comparable à cette intimité, où le prêtre retrouve dans la ferveur de son disciple une image et comme un renouveau de sa ferveur cléricale, tandis que le jeune homme puise dans la sérénité de son maître un argument contre les doutes, les hésitations toujours possibles.

IV. Le confident.

On devine quelle espèce de déception éprouva l'abbé Martel, mon confesseur, quand il apprit ma mésaventure. Le directeur, qui avait opéré la perquisition dans ma cel-

lule, m'avait dispensé de la lui annoncer. Était-ce un raffinement de méchanceté? Je ne veux apprécier en aucun sens cette démarche. Toujours est-il que l'abbé Martel avait eu le temps, comme on dit, de dominer son émotion. Il m'accueillit avec la douceur qui lui était habituelle.

Je le revois assis à son bureau de travail, quand je franchis le seuil de son appartement. Il se leva, et, me prenant les mains, murmura tendrement :

— Mon pauvre enfant!

Il y avait dans ces trois mots toute sa déception et toute sa douleur. Pas un reproche. Je fus sensible à cette délicatesse.

Il reprit, toujours affectueux :

— Asseyez-vous et causons, s'il vous plaît.... Vous avez dû beaucoup souffrir, mon cher enfant.... Ne me racontez pas : ce vous serait trop pénible.... Au reste, je sais tout.

Et, plus bas, il ajouta :

— Soyez fort dans l'épreuve, car ce ne saurait être qu'une épreuve. Dès que j'ai su la nouvelle, j'ai demandé au Christ de vous garder dans son amour, quoi qu'il arrive!

Il répéta, comme à dessein, cette proposition où était enclose toute l'incertitude du lendemain :

— Quoi qu'il arrive!

Un long silence avait suivi les derniers mots de l'abbé Martel. Je m'y complaisais, parmi le rappel attendri des sensations que j'avais éprouvées là dans cette chambre. Lui-même m'y laissait par discrétion, par charité, par expérience aussi, sachant bien que l'heure viendrait, fatalement, où je lui ouvrirais mon cœur blessé.

J'éprouvais le besoin de m'excuser auprès de lui de ce que ma situation présente lui causait de désagrément, d'inquiétude.

— Vous excuser ! mais, mon pauvre enfant, je ne vous le permets pas. Vous êtes le premier à souffrir de votre imprudence.

Sans doute ce dernier mot avait-il provoqué sur mon visage muet une visible contraction. Il reprit, d'une voix ferme :

— Votre imprudence, mon enfant.... J'ai dit le mot, et je le maintiens, dussé-je vous heurter dans ce que vous avez actuellement de plus cher, vos idées.... Vous n'attendez pas de moi que je désavoue l'autorité, celle qui dirige cette maison, et, à plus forte raison, celle du souverain pontife.... Les ouvrages de M. Loisy sont condamnés. Nous n'avons plus le droit de les lire.

Il continua, s'apercevant de mon trouble :

— Mais je vous aime, mon enfant, je vous aime plus que ne font votre père et votre mère.... Je vous aime comme on aime une âme. Vous m'avez donné, plus qu'aucun de vos condisciples, le sentiment et, si j'ose dire, la sensation de l'enfantement spirituel dont parle saint Paul.... Et je ne me détacherai pas de vous que je n'aie auparavant formé le Christ en vous.... *Parturio donec formetur Christus in vobis.*

Il laissa mourir dans le silence de l'appartement les dernières syllabes de sa citation et nous demeurâmes tous les deux en proie à l'évocation lointaine du christianisme primitif.

L'abbé reprit, inquiet de mon silence prolongé :

— Je suppose, mon enfant, que cet événement n'a pas ébranlé votre résolution de vous donner à Dieu ?

Je protestai de mon désir persistant d'être prêtre. J'étais sincère; mais sans doute distingua-t-il dans l'intonation de ma voix un imperceptible trouble, comme une oreille exercée perçoit la moindre fêlure.

— Je comprends votre angoisse, et j'y compatis, mon pauvre enfant.... Il vous en coûte de renoncer à des idées qui ont charmé, par leur nouveauté, votre adolescence studieuse.... Ç'a été vos idoles, et je ne donne au mot aucun sens péjoratif.... Beaucoup, qui n'avaient pas votre qualité d'âme, s'en sont forgé de moins nobles, de moins pures. Mais l'heure est venue où il faut sacrifier à l'Eglise, dont vous voulez être le prêtre, au Christ, dont vous voulez continuer l'œuvre, toutes les vanités... *nugæ nugarum*... celles de la chair et celles de l'esprit. C'est une chasteté totale, de corps et d'âme, plus large que la continence charnelle, qu'on exige de vous.... Allons ! mon enfant, vous êtes généreux.... Vous ne préférerez pas aux consolations du ministère sacerdotal, à la joie des intimités spirituelles, la froide satisfaction d'une dangereuse idéologie, la stérile vanité de penser seul.

Chacune de ces paroles me glaçait l'âme, arrêtait au bord de mes lèvres les confidences qui, lentement, s'étaient amoncelées, prêtes à éclater. Je jetai dans une interruption douloureuse :

— C'est un dilemme ?

— Vous l'avez dit.... Ne vous troublez pas, reprit-il après un silence. Laissez le Christ agir en vous, et vous sortirez de l'épreuve grandi et fortifié.... Et vous connaîtrez la joie ineffable du renoncement.

— ...Ou de la mutilation, murmurai-je à voix basse.

— De la mutilation, oui... ne craignez pas de dire le

mot. C'est un sophisme, et dangereux, d'enseigner que tout dans l'homme a droit à un égal développement. On oublie que la loi de la vie c'est le sacrifice, la mutilation.... Est-ce qu'on ne taille pas la vigne ? Est-ce qu'on n'émonde pas l'arbre ?

Et il cita religieusement :

— « Si le grain de froment ne tombe en terre et ne meurt, il ne se multiplie pas.... » Il faut se mutiler pour vivre.

J'avais le sentiment confus que nous nous égarions, que les mêmes mots évoquaient dans nos esprits des réalités différentes. Et ce me fut une très douloureuse constatation que cette impossibilité où nous étions désormais de nous entendre.

Un malaise m'avait envahi, m'étouffait.... Je ne pouvais douter de la sympathie de M. Martel ; cependant quelque chose s'était élevé entre nous, qui, malgré notre mutuelle estime, malgré notre affection partagée, nous séparait mystérieusement.

L'abbé s'était mépris sur la portée de mon infraction au règlement. Il y voyait une gaminerie dont le temps — ou l'indulgence — pouvait atténuer l'importance, tandis qu'en réalité cette lecture prohibée d'un livre réputé dangereux et hétérodoxe répondait à un besoin de ma formation intellectuelle et morale.

C'en était fait maintenant du mouvement d'expansion, du besoin de confidences et de larmes qui, au sortir de mon entretien avec le supérieur, m'avait amené tout vibrant encore du premier choc de mes convictions avec l'autorité réfractaire.... Il me semblait que la chambre, jadis si hospitalière, s'assombrissait, et que chacun des objets où j'avais accroché un peu de mon âme d'adolescent avait perdu son air bienveillant d'autrefois.

L'affectueux baiser dont M. Martel effleura mon front brûlant ne parvint pas à maintenir en moi une confiance qui s'en allait, comme un parfum d'un vase mal clos.

Je sortis ébranlé, n'ayant d'autre ressource que d'aller pleurer auprès de Celui à qui j'avais offert, dans la simplicité de mon âme, toute ma jeunesse et tout mon amour.

V. Vous n'avez qu'un maître....

Je gagnai en hâte la chapelle. On accédait, par une porte voisine de l'appartement de M. Martel, à la tribune étroite et sombre, qui ouvrait par une baie vitrée sur l'immense vaisseau.

J'aimais à m'y retirer chaque soir, quelques instants avant la lecture spirituelle. Une demi-obscurité y régnait perpétuellement, qui inclinait au recueillement et à la prière. Oh ! les inoubliables heures que j'ai passées là, dans la paix et dans l'amour, après de laborieuses journées.

C'était l'immatériel contact avec la Sainte Personne, présente et agissante dans la sphère de la volonté, ces certitudes et ces émotions, que je venais chercher ce soir à ma place accoutumée, dans la tribune crépusculaire.

A mes pieds, la chapelle était encore déserte. Le soleil plaquait sur les dalles les couleurs affaiblies des grands vitraux, où se tenaient immobiles, en une galerie héroïque et sainte, les prophètes et les apôtres.

Une paix infinie montait de la nef vide, et le jeune martyr, couché sous la table d'autel, semblait dormir d'un sommeil traversé de visions bienheureuses.

J'essayai de prier. Les formules me choquaient par

leur littéralité. Je les rejetai d'un geste impatient. Et toute mon âme se livra dans un sanglot.... Sans souci des témoins qui pouvaient survenir, surprendre le secret de ma douleur et de mes larmes, je m'abandonnai à cette crise salutaire par où s'apaisait la tension nerveuse des dernières heures.

Je demeurai longtemps, la tête dans mes mains, la poitrine soulevée par des sanglots bruyants.... Je ne trouvais rien à dire, tant le sentiment de mon abandon, de mon isolement, me pénétrait.... Cependant, après les premières effusions de la douleur, sourdait en moi, bien-faisant et sûr, un sentiment nouveau.

Parmi les réprobations, plus ou moins déguisées, que j'avais essuyées, en contradiction avec elles, plus fortes qu'elles, une certitude grandissait d'instant en instant.... Je n'avais point péché.... Vainement avait-on essayé d'épouvanter ma conscience par des formules magiques.... Je n'éprouvais, en face du confident de mon adolescence, ni trouble ni remords. Rien dans mon état d'âme ne me rappelait les heures de repentir, d'humble confession et de ferme propos. Du tabernacle ne m'arrivait pas la mystérieuse désapprobation qui, à certains jours de dissipation, m'avait inquiété, tourmenté.

Et je commençais à percevoir clairement que l'Ami ne ratifiait pas la décision de mes supérieurs, qu'il avait une indulgence, ou une sympathie, plus grande, plus compréhensible que la leur. Pour la première fois, je comprenais qu'on pouvait être en désaccord avec l'Eglise, avec le sacerdoce, sans que fût interrompue du même coup l'union intime avec le Christ. Et c'était proprement la révélation d'une forme supérieure de la religion, d'une religion «en esprit et en vérité», — à côté et au-dessus

des confessions, des dogmes et des rites. L'espèce d'anathème — de séparation d'avec les fidèles — dont je me sentais dès à présent l'objet ne se présentait à moi que sous la forme supérieure d'un privilège, je savourais l'élection qu'elle contenait implicitement, je me reposais dans un sentiment de gratitude envers celui qui m'avait ainsi choisi, et d'indifférence à l'égard de ceux dont l'orthodoxie rigoureuse me condamnait.

Une sorte de quiétude succédait à présent aux troubles des heures précédentes, et cette quiétude devait durer jusqu'au moment où se « réaliserait » l'anathème de l'Eglise, où je sentirais se briser un à un dans ma chair et dans mon cœur tous les liens qui m'attachaient au séminaire et au sacerdoce.

Cette fausse sécurité, où se dissimulait l'espoir inconsistant d'accommodements impossibles, me décida à m'occuper sur le champ d'annoncer le changement survenu à ceux qu'il intéressait.

VI. Crépuscule.

Une heure après, je confiais au courrier plusieurs lettres, qui devaient annoncer l'événement. Je le faisais dans les termes que m'avait suggérés M. le supérieur. J'avais cru devoir retirer ma demande d'admission au sous-diaconat, pour des motifs de conscience. Quelle que dût être la déception de mes correspondants, je soupçonnais que cette explication y apporterait quelque tempérament.

Je gagnai la salle d'exercices, où le règlement nous assurait avant le dîner une lecture spirituelle. Je commençai à entrevoir, jusque dans leurs plus lointaines répercussions, les conséquences de mon attitude. J'eus le pressentiment de tout ce que l'avenir me réservait

de heurts désagréables, de dissentiments profonds, irrémédiables.

La prière par où s'achevait la lecture spirituelle m'arracha à ma songerie. Je pris ma place dans les rangs et gagnai en silence le réfectoire. Au moment où j'allais entrer, je me heurtai au supérieur. Poliment je m'effaçai. D'une inclinaison de tête, il me remercia.... Mais — était-ce une simple suggestion ? — j'avais cru lire en ses yeux je ne sais quelle dureté inaccoutumée.... Un frisson me secoua des pieds à la tête.

Je mangeai peu. Et, quand l'action de grâces nous rendit la liberté, j'allai retrouver dans la cour de récréation mes compagnons habituels, du Mesnil et Laurent.

— Tu retires ta demande ? interrogea anxieusement le premier.

— Comment sais-tu ? Qui t'a dit ?

— Personne... ou plutôt tout le monde, car tout le monde le sait... le bruit en a couru vers la fin de l'étude.... Je suis allé chez toi, mais je ne t'ai pas trouvé....

Je leur contai l'aventure. Ils m'écoutaient, attristés, devinant sans doute mieux que je ne pouvais le faire moi-même la suite qui serait donnée à l'affaire.

— Du courage ! me dit doucement du Mesnil, quand j'eus achevé mon récit.

— Mon pauvre ami ! murmura Laurent en me prenant la main.

Cette sympathie me réconfortait.... Autour de nous, les groupes avaient pris un air hostile. On commentait, à n'en pas douter, ma soi-disant décision.

Et tout ce qu'on enferme habituellement sous cette vague expression — motif de conscience — fournissait matière à de pieuses calomnies, à de perfides médisances,

aux petites vilenies d'une communauté enfermée entre quatre murs....

Des bribes de conversations m'arrivaient... toutes significatives : « Il n'a plus la foi, vous dis-je... » — « Qui perd la foi a d'abord perdu... » — « les mœurs », complétait un autre.

C'était évidemment un scandale que cette décision, ce recul, à quelques semaines de l'ordination. N'attendait-on pas, le lendemain, la réunion où, sous la présidence de l'archevêque, seraient discutées, puis acceptées ou non, les demandes des candidats ?

— Vois-tu, la chose était à prévoir, m'expliquait Laurent. Il devait y avoir fatalement des victimes. Nous avons été naïfs de croire que la transformation, la réforme, car c'en est une, s'opérerait sous la bénédiction des évêques et avec la faveur des supérieurs.... On n'a jamais vu qu'une Eglise se soit réformée « dans ses membres et dans ses chefs » par le moyen de la hiérarchie. Les autorités sont essentiellement conservatrices.... Peut-être d'ailleurs est-ce là une nécessité.... Quoi qu'il en soit, le mouvement s'accomplira en dehors d'elles et malgré elles, en vertu de sa force intérieure et en dépit des condamnations et des brisements.

Et du Mesnil, qui inclinait vers l'interprétation mystique des faits, ajouta avec gravité :

— Il faut des victimes... ce sont elles qui, par leur sacrifice, assurent le triomphe des idées saintes.... Sois fier d'avoir été jugé digne de souffrir pour la cause....

Je me sentais affermi dans la mystérieuse certitude, dans l'inébranlable paix, qui tantôt, à la chapelle, m'était venue du lointain tabernacle.

Nous nous taisions, écoutant en nos âmes le prolon-

gement de cet acte de foi.... Notre intimité d'une année s'était trouvée resserrée de cette souffrance, dont mes deux amis prenaient leur part. D'instinct, nous sentions que toute parole profanerait la communion profonde où nous goûtions l'âpre joie de souffrir pour quelque chose de plus grand que nous....

Et le soir, quand la cloche versa sur la communauté les notes attristées du couvre-feu, je songeai, avec un mélange de tristesse et de force, que j'achevais, parmi le scandale et la réprobation, la première journée de ma vie, — la lente et minutieuse préparation....

Quelles souffrances me réservait le lendemain ?

ALBERT AUTIN.

(*La suite prochainement*).



UN CHEF-D'ŒUVRE MÉCONNU
DE GOGOL

LE « REVISOR »

Parmi les chefs-d'œuvre dramatiques du dix-neuvième siècle l'un des plus remarquables est à coup sûr la comédie de Gogol, *Le revisor*. C'est aussi l'un des plus ignorés. A l'époque où il a paru, les communications étaient encore difficiles entre la Russie et l'Europe. La Russie était fort peu étudiée et assez mal vue. On s'imaginait volontiers qu'elle n'avait point de productions littéraires originales, qu'elle se contentait de traduire ou d'adapter celles des étrangers. Le nom même de Gogol resta inconnu en France jusqu'au jour assez tardif où Mérimée le révéla aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* (15 novembre 1851). Son essai était assez médiocre. Trois mois après Gogol mourait à Moscou et sa mort passa presque inaperçue en Occident. La traduction que Mérimée donna lui-même du *Revisor* est restée enterrée dans un des volumes les moins lus de l'auteur de *Colomba*. Ce volume a pour titre *Les deux héritages* et renferme, outre la moralité de ce nom, l'*Inspecteur général* (qui est la traduction du

Revisor) et un drame emprunté à l'histoire russe intitulé *Les débuts d'un aventurier*¹.

Depuis la traduction de Mérimée d'autres interprétations ont été tentées dans notre langue. Aucune ne s'est imposée à l'attention du public et seule celle de Mérimée qui figure dans l'ensemble de ses œuvres est, je crois, restée dans le commerce. La comédie de Gogol a même été mise sur la scène française vers l'époque de la guerre de Crimée, c'est-à-dire à une époque où il s'agissait surtout de faire ressortir les côtés odieux ou ridicules de la Russie sans qu'on ait eu le moins du monde l'idée d'appeler l'attention sur un chef-d'œuvre dont on ne comprenait pas la valeur. On l'a encore représentée il y a quelques années sur une de ces scènes secondaires que Paris voit chaque saison éclore et disparaître, mais le succès a été médiocre, sinon nul. Et pourtant le *Revisor* est un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre absolu, incontestable, et son insuccès dans les pays de langue française n'atteste qu'une chose, l'ignorance ou les préventions d'un public mal préparé. C'est ce que je voudrais essayer de démontrer.

I

De bonne heure Gogol s'était senti attiré vers le théâtre. Son père, qui mourut jeune, avait écrit des vaudevilles qui obtinrent quelques succès. Lui-même, au lycée de Niejine, où il fit ses études, se plaisait à jouer la comédie et était particulièrement remarquable dans le *Mineur* de von Vizine. Peu de temps après son arrivée à Pétersbourg, vers la vingtième année, il eut l'idée de se faire acteur. Il alla trouver le directeur

¹ C'est le titre que donne Mérimée à une œuvre dramatique qui n'a, je crois, jamais été mise au théâtre.

des théâtres impériaux et lui demanda une audition. L'épreuve ne fut pas favorable au candidat. On lui déclara qu'il n'était bon qu'à jouer les utilités.

Ne pouvant jouer les pièces des autres, il se résolut à en écrire lui-même.

En 1832, il commença une comédie intitulée *Vladimir du troisième degré*. Il s'agissait évidemment d'un personnage qui aspirait à recevoir l'ordre de Saint-Vladimir. Notre Meilhac a traité un sujet analogue dans une jolie comédie, *Décoré*. En France on recherche volontiers les insignes violets, verts ou rouges, surtout les rouges, et sous notre régime démocratique le gouvernement qui les confère n'est guère sensible aux épigrammes. Il n'en allait pas de même en Russie au temps de Nicolas : parler au théâtre de l'un des ordres impériaux, c'était s'attaquer à la personne même de l'empereur et la censure ne pouvait tolérer une telle audace.

A défaut de l'empereur, on pouvait peut-être essayer de s'en prendre à ses fonctionnaires. L'un des maux dont la Russie souffrait surtout en ce temps-là, c'était la vénalité. Sous le nom de *vaiatki* (ce qu'on prend) les pots de vin de toute espèce étaient fort à la mode. Déjà le poète Kapnist, dans une comédie intitulée *La chicane* et jouée en 1798, avait mis en scène un juge appelé Krivosoudov (mauvais juge), et un procureur appelé Khvataiko (le rapace) et il leur faisait chanter une chanson dont le refrain était :

Prends, prends autant que tu pourras,
L'art est facile à bien apprendre,
Aurions-nous des mains et des bras
Si ce n'était afin de prendre? ¹

¹ Traduction A. Legrelle. Gand, 1886.

Le *Revisor* est une satire violente contre la vénalité des fonctionnaires. Il constitue aussi un tableau piquant de la vie provinciale à une époque où elle n'avait pas encore été renouvelée par les chemins de fer, la presse et le télégraphe.

Expliquons d'abord ce mot *revisor*. Il désigne un fonctionnaire chargé d'inspecter tel ou tel groupe de services administratifs, l'*inspecteur général* a traduit Mérimée. Une traduction plus exacte sera peut-être l'inspecteur en mission. Mais tout le monde comprend le mot *revisor* et nous pouvons l'employer sans scrupule.

Le sujet de la comédie serait, paraît-il, dû à une anecdote que Pouchkine avait racontée devant Gogol. Un certain Paul Petrovitch Svinine s'était fait passer en Bessarabie pour un haut fonctionnaire et avait impudemment escroqué les naïfs. Il était allé jusqu'à recueillir les pétitions des forçats. Il fut tout à coup démasqué. Pouchkine lui-même, durant un séjour à Nijni-Novgorod, où il était venu chercher des matériaux pour son histoire de Pougatchev, avait été pris pour un *revisor* voyageant incognito.

Or le prétendu *revisor* de Gogol est tout simplement un bon jeune homme de Pétersbourg égaré en province qui, au premier abord, se trouve jouer ce rôle bien malgré lui. Il y prend goût quand il voit que cette fonction imaginaire lui rapporte plus qu'il n'aurait jamais espéré. Ce n'est pas un escroc professionnel. A la fin de la pièce, le spectateur optimiste peut même, s'il le veut, s'imaginer qu'il aura quelque jour l'idée d'indemniser ses victimes.

Molière, comme on sait, prenait son bien où il le trouvait. Ce qui constitue son génie, ce n'est pas tant l'originalité de ses sujets ou de ses intrigues que la manière dont il les a présentés. Que Gogol ait trouvé le point de

départ de son chef-d'œuvre dans une anecdote, dans un vaudeville oublié d'un poète non moins oublié, Kvitka ou dans la *Petite ville* de Kotzebue, que nous importe? Dans la *Petite ville* le maire prend pour un grand personnage un voyageur dont la voiture s'est brisée à la porte de la ville et dont l'arrivée constitue un véritable événement. Mais la suite de la comédie n'a rien de commun avec la fable de Gogol.

L'intrigue du *Revisor* est des plus simples et peut se résumer en quelques mots. J'imagine que Gogol n'avait pas lu Aristote et se souciait fort peu des trois unités. Je soupçonne qu'il ignorait Boileau, mais vraiment il aurait pu donner pour épigraphe, à sa comédie, le précepte classique :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Il a préféré une autre épigraphe : « Ne te fâche pas après le miroir s'il reproduit tes grimaces. »

Cette épigraphe est justifiée. La plupart des personnages nous semblent aujourd'hui des caricatures. Vers 1840, c'étaient des portraits et même des types. Le protagoniste de la comédie, le prétendu revisor, est un jeune employé de ministère, un simple expéditionnaire, Ivan Alexandrovich Khlestakov. Cependant, si nous consultons la liste des personnages, telle qu'elle a été établie par Gogol, il ne figure qu'au onzième rang. Chez nous, sauf à la Comédie française qui connaît une hiérarchie de sociétaires et de pensionnaires, le nom de Khlestakov devrait être en tête de la brochure. Mais nous sommes dans la Russie du temps de Nicolas. Khlestakov n'est qu'un pauvre petit employé, un *registrateur de collège*, quatorzième tchin de la hiérarchie russe, et il ne saurait

— même sur une liste d'acteurs — passer avant des fonctionnaires qui lui sont supérieurs en grade.

Khlestakov est parti de Pétersbourg pour se rendre dans son pays, fort loin, sur les rives du bas Volga, dans le gouvernement de Saratov. Chemin faisant, il s'est arrêté dans une petite ville de la Russie centrale à laquelle Gogol n'a pas cru devoir donner un nom. Comme la plupart de ses contemporains, comme beaucoup de Russes encore aujourd'hui, Khlestakov a la passion des cartes. Il a joué, il a perdu tout son argent. Il reste à l'hôtel, attendant que sa famille lui envoie un viatique pour reprendre sa route. Sa situation devient fort pénible. L'hôtelier va le mettre à la porte et lui refuse même à manger.

Naturellement, dans la petite ville, on a remarqué sa présence. Pour des oisifs de province tout est matière à commérage. Un voyageur mystérieux qui ne sort pas, — et pour cause, — qui ne parle à personne et qui est venu s'installer dans la bourgade précisément vers l'époque où une heureuse indiscretion avait annoncé la venue prochaine d'un revisor, ce voyageur ne peut être que l'auguste personnage envoyé de la capitale pour récompenser les bons et châtier les méchants. Au moment où la toile se lève, tous les fonctionnaires, les plus considérables de la ville et du district, sont réunis dans le cabinet de leur chef hiérarchique, le *gorodnitchi*, un agent, aujourd'hui disparu, qui administrait tout ensemble la ville et le district. Ils s'entretiennent de l'événement qui les menace, la venue prochaine d'un revisor. Le *gorodnitchi* en a été avisé par une lettre de Saint-Pétersbourg qu'il communique à ses collègues et à ses subordonnés. Les voilà tous absolument effarés, car tous ont dans leur administration ou dans leur conduite privée quelque pec-

cadille à se reprocher. L'hôpital est mal tenu ; on y fume, les malades sont sales, « ils ont l'air de forgerons. » Le président du tribunal laisse la volaille errer dans les salles d'audience, et oublie son fouet de chasse dans son bureau. Il se fait donner des chiens par les plaideurs en guise de pots-de-vin. Le collège n'est pas mieux tenu ; le professeur d'histoire fait son cours avec tant de feu qu'il casse les chaises de l'établissement. Au moment où les fonctionnaires sont en train de faire leur examen de conscience et de se reprocher leurs peccadilles, arrivent deux bons bourgeois, deux inséparables, Pierre Ivanovitch Bobtchinsky et Pierre Ivanovitch Dobtchinsky. Ce sont deux rentiers dont l'existence tout entière se passe en flâneries et en commérages. Ils ont découvert le revisor. Ils sont allés déjeuner à l'hôtel et dans la salle à manger ; ils ont remarqué un individu qui se promenait d'un air inquiet et regardait ce qu'il y avait dans leurs assiettes. C'est un personnage singulier ; depuis quinze jours il vit à crédit et il a un passeport pour Saratov. Qui serait-il sinon le revisor dissimulant le mieux possible son incognito ?

Voilà tous nos fonctionnaires affolés. Ils se reprochent de nouveau leurs négligences, leurs excès et leurs concussions ; on a récemment fouetté une femme de sous-officier qui, en sa qualité de femme libre, — ne pas oublier que nous sommes au temps du servage, — est exempte de châtimens corporels. L'hôpital, où l'on ne devrait servir que de la soupe à l'avoine, exhale une compromettante odeur de soupe aux choux. Un agent de police est ivre mort. Le gorodnitchi effaré fait la leçon à tout le monde, notamment à l'inspecteur de police qui lui apporte les insignes de la grande tenue, le chapeau bicorné et l'épée.

« — Fais attention.... Je te connais, tu fais le bon apôtre et tu fourres dans tes bottes des cuillers d'argent. Qu'as-tu fait chez le marchand Tchernaiév ? Il t'avait donné pour ton uniforme deux archines ¹ de drap et tu as subtilisé toute la pièce. Prends garde. *Tu prends plus que ne comporte ton tchin.* »

Tu prends plus que ne comporte ton grade ! Ce mot est resté légendaire et il a fait le tour de la Russie. Tout le monde prenait en ce temps-là, et l'administration était comme l'école mutuelle du péculet.

Ce qu'il y a de mieux à faire pour prévenir le danger, c'est de prendre le taureau par les cornes, c'est de ne pas attendre la visite du revisor, c'est d'aller chez lui, à son hôtel et de voir à quel prix on pourra capter sa bienveillance.

Le second acte se passe dans la chambre de Khlestakov. Nous faisons la connaissance du prétendu revisor et de son laquais Osip, un type de valet calqué sur celui de la comédie classique, peut-être bien sur le laquais du *Joueur* de Regnard. Gogol avait-il lu le *Joueur* ? Il ne pratiquait guère la littérature française et il en parle bien rarement.

Maître et valet se trouvent dans une situation lamentable. Ils n'ont plus un kopek et ils meurent de faim ; le maître d'hôtel ne veut plus rien donner à crédit. Il se décide cependant à faire monter un maigre dîner. Khlestakov l'engloutit en maugréant. Tout à coup se présente le gouverneur. Convaincu que le revisor voyage incognito, lui aussi use d'artifice pour pénétrer auprès de lui. Son devoir, comme premier magistrat de la ville, est de s'assurer que les chambres sont bien tenues et les voyageurs bien traités. Khlestakov est

¹ L'archine vaut soixante-dix centimètres.

d'abord épouvanté. Il imagine que l'hôtelier a déposé une plainte contre lui et qu'on vient l'arrêter. Il prend les devants, il se plaint, il élève la voix de telle sorte que le gorodnitchi se met à trembler à son tour et à s'accuser des péchés dont on ne l'accuse pas. Et comme Khlestakov se plaint de n'avoir pas un kopek pour payer l'aubergiste, le gorodnitchi saisit l'occasion aux cheveux, il met sa bourse à la disposition du voyageur qui — à titre de prêt — daigne accepter deux cents roubles. La conversation s'engage, un peu gênée de la part de Khlestakov, toujours inquiet, et du gorodnitchi de plus en plus cordial qui finit par offrir au voyageur l'hospitalité dans sa propre demeure et lui propose de visiter la ville en détail : les écoles, la prison, — Khlestakov a un haut-le-corps, — les établissements de l'assistance publique.

Au troisième acte nous nous retrouvons chez le gorodnitchi. Sa femme et sa fille, prévenues par un billet, se sont mises sous les armes et attendent dans leurs plus belles toilettes le grand personnage que Pétersbourg leur envoie.

Khlestakov fait son entrée, accompagné de tout un état-major. On lui fait visiter toute espèce d'établissements, notamment l'hôpital, où on lui offre un somptueux déjeuner largement arrosé. Il y a surtout un certain madère de la province qui délie les langues les plus rebelles. Khlestakov est légèrement ému, mais il soutient de son mieux la dignité que lui prêtent les bons provinciaux, qui tous admirent à l'envi la profondeur de ses raisonnements et la justesse de ses réparties. Le gouverneur lui présente sa femme et sa fille, deux petites provinciales s'il en fut, comme disait notre Mo-

lière.... Je parlais tout à l'heure du *Joueur* de Regnard. Ici nous retrouverions avec un peu d'imagination une scène des *Précieuses ridicules*. Khlestakov raconte à ces dames la vie qu'il mène à Pétersbourg. Les provinciaux ouvrent de grands yeux. Sous l'influence du madère de la province, le narrateur s'anime de plus en plus et entasse les uns sur les autres les mensonges, je dirais volontiers les galéjades les plus fantastiques. Il remplit au ministère les fonctions les plus élevées, il est au mieux avec Pouchkine, « un grand original », il écrit dans les revues ; c'est à lui qu'on doit toutes les pièces à succès dont la renommée a pénétré jusqu'au fond des provinces, le *Mariage de Figaro*, *Robert le Diable*, *Norma*.... Une fois il a remplacé le directeur à son ministère ; il n'a pas expédié ce jour-là moins de trente-cinq mille courriers. Un de ces jours il sera feld-maréchal.

Cependant le madère commence à lui troubler la tête ; il chancelle. Son hôte l'invite respectueusement à se reposer un peu... autrement dit à cuver son madère. Il y consent et se retire dans sa chambre :

« — C'est dommage qu'il ait trop bu, s'écrie le gorodnitchi. Mais si la moitié seulement de ce qu'il a dit est vrai.... Il me semble que je suis sur le haut d'un clocher, ou qu'on va me pendre. »

Ici se place une scène fort plaisante. Le valet Osip entre dans le salon et tout le monde lui fait la cour pour obtenir quelques renseignements sur son maître. On le comble d'attentions et de petits cadeaux, on lui demande quels sont les goûts de son maître :

« — Il aime à être bien reçu et à faire bonne chère et il veut aussi que je sois bien traité. Quand nous allons quelque part, il

me demande comment on m'a traité. Si je lui réponds : « Mal, » votre Excellence. — Mauvaise maison, dit-il, rappelle-moi le » à mon retour. »

Le gouverneur a mis la main sur le prétendu revisor. Mais il n'est pas tranquille. Toute la ville sait qu'il lui a offert l'hospitalité et il frémit de terreur à l'idée que ses victimes vont peut-être venir porter plainte contre lui. Il met des agents de police devant sa porte avec ordre de ne laisser entrer aucun solliciteur.

Tandis que le revisor malgré lui repose et cuve le madère de la province, les fonctionnaires tiennent conseil et se demandent comment ils pourront désarmer l'ennemi. Il n'y a qu'un moyen, c'est de lui faire sous un prétexte quelconque accepter de l'argent. Justement on l'entend qui tousse et s'agite dans sa chambre. Les fonctionnaires s'éclipsent pour revenir bientôt l'un après l'autre individuellement. Khlestakov rentre en scène encore un peu étourdi et la tête assez lourde. Les gros bonnets viennent lui présenter tour à tour leurs hommages. C'est d'abord le juge, bonhomme fort timide, très embarrassé, qui ne sait comment s'exprimer, mais qui par maladresse ou par rouerie laisse tomber sur le sol un billet de banque. Khlestakov le ramasse : « Vous seriez bien aimable de me le prêter. J'ai dépensé tout mon argent en route. Je vous renverrai la somme dès que je serai rentré chez moi. » Le juge est trop heureux de s'exécuter.

L'appétit vient en mangeant. Avec le maître de poste, qui est assez bavard, Khlestakov ne se gêne pas et demande tout simplement à emprunter trois cents roubles. Il en obtient autant du curateur des écoles et quatre cents de l'administrateur de l'hospice qui a com-

mencé par lui raconter tous les commérages de la petite ville.

Il est moins heureux avec les deux bavards Bobtchinsky et Dobtchinsky, lesquels à eux deux arrivent péniblement à parfaire soixante-cinq roubles. En somme, dans l'espace d'une demi-heure il a ramassé un millier de roubles.

Ici, une question se pose. Dans la pensée intime de Gogol, Khlestakov est-il un fripon ? Je ne crois pas. Il a joué pendant son voyage, mais il a joué honnêtement puisqu'il a été refait par un grec. Il attend, sans penser à mal, de l'argent de sa famille, lorsque tous ces imbéciles lui tombent sous la main. Il profite de leur bêtise et de leur canaillerie. Mais en somme il n'a point prémédité ses escroqueries. Il est encore à moitié gris et il ne comprend pas très bien comment tous ces roubles tombent dans son portefeuille. En somme, si j'étais membre du jury chargé de le juger, son cas m'embarasserait fort. A coup sûr, je lui accorderais des circonstances atténuantes. Peut-être même l'acquitterais-je. Ce qui fait la culpabilité, c'est l'intention criminelle. Or, Khlestakov n'est pas venu dans la ville de X avec l'intention de faire des dupes. Il a profité d'une occasion, il s'est beaucoup diverti au détriment de quelques imbéciles. Et ce qui confirme mon hypothèse, c'est la scène qui va suivre. L'argent empoché, Khlestakov ne songe pas du tout à filer immédiatement, comme nous dirions, à l'anglaise. Il songe à se divertir aux dépens de ses victimes et sa première idée est d'écrire à un ami de Saint-Pétersbourg pour lui raconter ses aventures. Cette lettre où il passe en revue tous les types ridicules qu'il a rencontrés et exploités, nous la retrouvons au dernier acte. C'est la lettre de Célimène, au cinquième acte du *Mi-*

anthrope. Mais si Gogol s'est ici souvenu de Molière, j'imagine que Molière n'a rien à lui reprocher et ne peut au contraire que le féliciter de la façon dont il a rajeuni un procédé, — disons le mot moderne, — une *ficelle* qui a servi à bien d'autres. La lecture de la lettre, au cinquième acte du *Revisor*, est certainement beaucoup plus piquante et beaucoup plus suggestive que la scène correspondante du *Misanthrope*.

Tandis que Khlestakov envoie porter sa lettre à la poste, les solliciteurs ou les plaignants sont arrivés devant la maison du gorodnitchi. Les policiers, fidèles à la consigne, leur refusent l'entrée ; mais ils mènent si grand tapage que Khlestakov est bien obligé de mettre le nez à la fenêtre. L'incident l'amuse et il ordonne de les laisser pénétrer auprès de lui. Ce sont d'abord des marchands qui exposent leurs griefs contre le gouverneur, lequel se fait habiller et nourrir à leurs frais. Ils offrent à Khlestakov cinq cents roubles, du vin et du sucre ; puis ce sont deux femmes du peuple qui viennent se plaindre, l'une que son mari ait été fait soldat en dépit de la loi, l'autre qu'on l'ait fustigée, bien qu'elle soit la femme d'un sous-officier. Khlestakov constate que ces solliciteuses infimes n'accompagnent point leur requête de billets de banque et les fait chasser par son domestique.

Quand un Parisien jeune, bien vêtu et quelque peu hâbleur, survient dans un trou de province, il ne manque pas de tourner la tête des jeunes filles et même des vieilles dames. C'est ce qui est arrivé à notre héros. Il a séduit tout ensemble la mère et la fille du gorodnitchi. Par le plus grand des hasards... prémédités, la jeune Maria Antonovna arrive précisément dans la chambre du prétendu revisor au moment où il se trouve absolument seul ; la conversation s'engage. Khlestakov débite toute

espèce de madrigaux qui sont pris au sérieux, et devient de plus en plus entreprenant. Au moment où il se jette aux genoux de la jeune ingénue, sa mère survient ; Marie se sauve. Khlestakov, de plus en plus impudent, répète à la mère la déclaration qu'il vient de faire à la fille, puis, par une brusque volte-face, il lui demande la main de Marie. Survient le gorodnitchi qui, tout d'abord fort interloqué de l'incident, consent avec enthousiasme au mariage et donne au jeune couple sa bénédiction.

Cependant Osip qui, comme beaucoup de valets de comédie, représente le bon sens auprès d'un maître écervelé, est allé commander les chevaux de poste et la voiture. Il faut pourtant bien aller chez le père qui attend là-bas dans le gouvernement de Saratov. Khlestakov prend congé de sa fiancée et de ses beaux-parents en promettant de revenir dans le plus bref délai. Son beau-père lui offre de l'argent pour le voyage, et il daigne accepter quatre cents roubles. Ce trait me le gâte un peu. Je commence à croire qu'après n'avoir été qu'un mystificateur — malgré lui — qui se divertit à faire des dupes, il est devenu fripon tout de bon. Je n'ose plus conserver sur son compte quelques illusions.

Le gendre parti, le gorodnitchi et sa femme se félicitent de leur bonne fortune. Le gorodnitchi va se venger de ceux qui ont eu ou qui auront l'impudence de dénoncer ses abus. Il cessera de végéter en province, et grâce à la haute influence de Khlestakov, il deviendra pour le moins général. En attendant, il reçoit avec une dédaigneuse arrogance les excuses, les regrets des marchands qui, tout à l'heure, dans la même salle, étaient venus demander justice contre lui.

Toute la ville a appris les fiançailles imprévues de Maria Antonovna, fonctionnaires et bourgeois, accom-

pagnés de leurs femmes et de leurs filles, accourent à l'envi pour féliciter les heureux parents. Le gorodnitchi se rengorge et leur promet sa protection pour le jour où il sera devenu général. Par moments, les complimenteurs laissent échapper des apartés où éclatent, tout ensemble, leur jalousie et leur dépit.

Au milieu de ces effusions arrive, tout à coup, le maître de poste. Vous n'avez pas oublié cette lettre que Khlestakov écrivait au troisième acte à son ami le journaliste de Pétersbourg. Avant de l'expédier, le maître de poste l'a décachetée et lue, — cela se faisait couramment au temps de l'empereur Nicolas, — et il vient la communiquer à ses collègues, combourgeois et complices.

Dans cette épître Khlestakov raconte plaisamment la méprise dont il a été l'objet et trace tour à tour le portrait ou la caricature des personnages qu'il a si galamment dupés. Ici se place un jeu de scène fort plaisant. Chaque fois qu'il arrive aux lignes qui le concernent, l'intéressé s'efforce d'interrompre la lecture pour faire passer aux suivantes. Les autres protestent et chacun à tour à tour son paquet.

Explosion d'indignation générale. Le gorodnitchi surtout est exaspéré. Il faut courir après le mauvais drôle et le rattraper, mais on lui a donné les meilleurs chevaux de relai et vers 1835 il n'y a encore ni télégraphe ni téléphone.

L'indignation augmente encore lorsque les compères se mettent à se raconter mutuellement les diverses sommes dont ils ont été escroqués. Le gorodnitchi éclate en imprécations contre le chevalier d'industrie, contre ses collègues ou subordonnés, contre les journaux qui oseront raconter l'épisode, contre l'auteur dramatique qui le portera peut-être sur la scène, et se retournant vers les

spectateurs qui naturellement ébranlent la salle de bruyants éclats de rire, il les interpelle d'un ton furieux : « De quoi riez-vous ? C'est de vous que vous riez ! » Mots terribles si l'on songe qu'il y a dans l'auditoire des fonctionnaires qui n'ont ni la conscience pure ni les mains nettes. Gogol s'est peut-être ici souvenu de Molière. Harpagon, à qui on a dérobé sa cassette, cherche le voleur parmi les spectateurs :

« — Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie qu'on me le dise. N'est-il point caché parmi vous ? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait ¹. »

Tout le monde a été mystifié, escroqué, dupé, ridiculisé. Mais quel est le point de départ de la mystification ? Qui doit en supporter la responsabilité ? Qui, sinon ces deux compères, ces deux oisifs colporteurs de comérages, les deux Pierre Ivanovitch Bobtchinsky et Dobtchinsky, lesquels ont les premiers découvert au restaurant le prétendu revisor ? Tout le monde se jette sur eux et ils passeraient un bien mauvais quart d'heure sans l'arrivée d'un gendarme qui vient annoncer l'arrivée du revisor authentique, du véritable inspecteur. Il est descendu à l'hôtel et ordonne à tous les fonctionnaires de venir se présenter à lui. Ils restent stupéfaits, écrasés, abasourdis et comme pétrifiés.

La toile tombe lentement.

II

S'attaquer aux magistrats ou aux fonctionnaires, c'était en Russie aussi grave au temps de Nicolas qu'il l'était au temps de Louis XIV de s'attaquer chez nous aux faux

¹ *L'avare*, acte IV, scène VII.

dévota. Il avait fallu l'intervention du roi pour faire jouer *Tartuffe*, il fallut celle de Nicolas pour que le *Revisor* parût sur la scène. L'empereur ne se contenta point d'autoriser la comédie. Il assista personnellement à la première représentation, qui eut lieu le 19 avril 1836, et il engagea ses ministres à imiter son exemple.

Le *Revisor* ne fut pas au début joué conformément aux indications de l'auteur. Les acteurs outrèrent leur jeu et au lieu de types ils s'efforçaient de présenter des caricatures. Le public se méprit sur les intentions de Gogol. Il affecta de voir dans sa comédie une satire des institutions gouvernementales. Rien n'était plus loin de la pensée de Gogol. Il était par essence patriote et impérialiste, sujet fidèle et loyal et ne prétendait en aucune façon au titre de révolutionnaire ou même de libéral. Le gendarme qui se présente à la fin de la pièce pour annoncer l'arrivée du véritable *revisor*, c'est en somme l'exempt du dernier acte de *Tartuffe* qui personnifie le roi et, s'il était permis de parler du souverain vivant sur la scène russe, il pourrait dire comme son collègue chez Molière :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Dans ses mémoires, le critique Paul Vasilievitch Annenkov a fidèlement relaté les impressions du public de la première représentation :

« Dès le premier acte, l'effarement (*nedoumienie*) se lisait sur tous les visages. Aucun spectateur ne savait ce qu'il devait penser du tableau qu'on venait de lui présenter. Cet effarement s'accrut d'acte en acte. Cependant il y avait dans cette farce des traits, des scènes d'une telle vie, d'une telle réalité, qu'à diverses reprises un rire général éclata. Au quatrième acte parfois le rire éclatait d'un bout à l'autre de la salle, mais c'était un rire timide qui tombait à l'instant même. Il n'y eut presque pas d'ap-

plaudissements. Mais l'attention était extrême. Le public suivait convulsivement, avec effort, toutes les phases de la pièce. Par moments régnait un silence de mort. Tout cela indiquait que l'œuvre qui se jouait sur la scène avait empoigné vigoureusement le cœur des spectateurs. Après la fin de ce quatrième acte, — le départ de Khlestakov, — l'effarement se transforma presque en un mécontentement général auquel le cinquième acte mit le comble. Beaucoup de spectateurs rappelèrent l'auteur, les uns parce que certaines scènes trahissaient du talent, le plus grand nombre parce qu'ils avaient ri. Mais l'impression générale de l'ensemble de ce public d'élite était celle-ci : c'est impossible, c'est de la calomnie, c'est de la farce.»

Le public de Moscou ne fut pas moins désorienté. Il était surtout composé de représentants de la haute société et beaucoup d'entre eux ne goûtèrent pas le *Revisor*. L'acteur Stchepkine se montrait désolé de cet accueil. « Mon cher, lui dit un de ses amis pour le consoler, comment aurais-tu voulu qu'il en fût autrement ? Une partie du public est composée de ceux qui *prennent* et l'autre de ceux qui *donnent*. »

Dans la revue *Molva* (le bruit public), qui était alors dirigée par Nadejdine, l'auteur du compte rendu commence par reconnaître l'originalité de la pièce :

« C'est, dit-il, une comédie essentiellement russe, qui n'est pas le produit de l'imitation, mais l'expression des sentiments amers de l'auteur ; néanmoins le *Revisor* n'a pas empoigné, n'a pas touché le public. Il l'a fait rire légèrement. Durant l'entr'acte on pouvait entendre — le plus souvent en français — un murmure de mécontentement, des plaintes dédaigneuses : « C'est mauvais genre. » Jugement terrible de la haute société par lequel elle flétrit le talent lui-même, s'il a le malheur de lui déplaire. La pièce a été par endroits couverte d'applaudissements ; mais le rideau baissé, on n'a pas entendu une seule parole. C'est ce qui devait se produire et ce qui est arrivé. »

Gogol était un tempérament mal équilibré, un névropathe, comme nous disons aujourd'hui. Il fut très peiné de la façon dont on avait accueilli sa pièce. Un de ses amis avait cru lui faire plaisir en lui apportant le premier exemplaire imprimé du *Revisor*. Gogol le jeta à terre avec fureur, en s'écriant :

— Ah Seigneur ! s'il n'y avait qu'une ou deux personnes pour se plaindre ! Mais tous ! tous !

Le 29 avril 1836, il écrivait à Stchepkine :

« Tout le monde est contre moi. Les vieux et considérables fonctionnaires crient qu'il n'y a rien de sacré pour moi puisque j'ai osé traiter de telle façon leurs collègues ; les policiers sont contre moi ; les marchands sont contre moi. Les littérateurs sont contre moi. Ils grognent... et viennent voir la pièce. Pour la troisième représentation, il était impossible de se procurer des billets. Sans la haute intervention du souverain ma pièce n'aurait pas été représentée et il s'est trouvé des gens pour demander son interdiction. Maintenant je vois ce que c'est que d'être un auteur comique. Au moindre fantôme de vérité, tout se dresse contre vous. Ce n'est pas seulement un homme, ce sont des classes tout entières. Je m'imagine ce que c'eût été si j'avais pris quelque épisode de la vie pétersbourgeoise qui m'est maintenant mieux connue que la vie de province. Il est pénible de voir les hommes se dresser contre vous quand on les aime d'un amour fraternel. »

Le poète comique, qui fait en somme la critique des mœurs de ses contemporains, devrait moins que personne s'étonner des critiques dont il est lui-même l'objet. Mais personne plus que Gogol n'a justifié le mot célèbre :

Genus irritabile...

Les commentaires auxquels sa pièce donnait lieu étaient parfois bien singuliers. Ainsi Boulgarine préten-

dait que ce n'était pas une comédie, que des scandales administratifs ne constituaient pas une matière scénique, que le *Revisor* était tout simplement une farce et un tissu de caricatures. Gogol était originaire de la Petite-Russie, où les juifs sont fort nombreux. Boulgarine prétendait que sa petite ville n'appartenait pas à la Grande-Russie, mais à la Petite-Russie et que par conséquent ses marchands étaient des juifs et non des Russes. Le *Revisor*, ajoutait-il, ne fournit d'aliment ni au cœur ni à l'esprit. Quant aux événements qui faisaient le sujet de la pièce, ils pouvaient se passer aux îles Sandwich.

D'après une autre critique, Gogol avait emprunté ses types non à la Russie contemporaine, mais à la Russie antérieure à von Vizine, autrement dit à l'époque de Catherine II.

Gogol fut vengé de ces attaques par un article du prince Viazemsky, publié dans le *Contemporain* :

« Le *Revisor*, disait en résumé Viazemsky, est une vraie comédie et non pas une farce, bien qu'on y trouve des caricatures. Gogol, c'est le Téniers russe.... On se plaint qu'il n'y ait pas dans la pièce un seul homme sensé. Il y en a un. C'est l'auteur. On se plaint qu'il n'y ait pas un honnête homme ; il y en a un, c'est le gouvernement, qui à la fin châtierà tous les pervers et qui leur envoie le véritable *Revisor*. »

Ce n'est qu'en 1840 que Bielinsky, le grand-maître de la critique russe, eut l'occasion de se prononcer sur le *Revisor*, dans un article publié par les *Annales de la Patrie*. Il loua hautement la valeur artistique de l'œuvre :

« Il n'y a point dans le *Revisor*, disait-il, de scène meilleure que les autres, parce qu'il n'y en a point de plus mauvaise. Toutes sont excellentes et constituent les parties indispensables d'un ensemble unique. »

Cette observation est très juste ; il n'y a pas une scène inutile, pas un épisode de remplissage dans le *Revisor*. La comédie est merveilleusement équilibrée. Bielinsky allait jusqu'à proclamer Gogol supérieur à Molière. L'assertion se fût peut-être vérifiée si Gogol avait donné beaucoup de pendants au *Revisor*. Mais le poète était atteint de cette maladie commune à beaucoup de ses compatriotes, qu'on pouvait appeler la nostalgie de l'étranger. A l'époque où Bielinsky portait ce jugement si favorable, le poète avait depuis longtemps quitté son pays. Il devait y revenir épuisé, détraqué. Il ne donna point de successeur au *Revisor* ; il n'acheva point les *Ames mortes*, qui devaient être l'œuvre principale de sa vie.

Le *Revisor* est resté au répertoire et bien que la Russie se soit quelque peu corrigée — pas complètement — des vices que le poète avait flétris ou ridiculisés, il trouve toujours le même succès auprès des nouvelles générations. Malheureusement il reste trop peu connu de notre public. Où est le directeur de théâtre qui aura le courage de le mettre à la scène d'après les bonnes traditions de Pétersbourg et de Moscou et de le monter avec le respect qui est dû à un chef-d'œuvre ? En ce qui me concerne, je n'hésite point à préférer la comédie de Gogol à la plupart des nouveautés scandinaves qu'on nous a imposées depuis quelque temps et j' imagine que Mérimée, s'il vivait encore, eût été de mon avis.

LOUIS LEGER.

LES CHINOIS TELS QU'ILS SONT

Pendant de longues années, voire de longs siècles, l'Europe a eu du peuple chinois la conception la plus fausse que l'on puisse imaginer, — conception faite des récits fantaisistes de quelques observateurs superficiels qui n'avaient jamais dépassé la région côtière, faite aussi des opinions non contrôlées de négociants dont la préoccupation principale était d'écarter d'Extrême-Orient toute concurrence gênante.

Il faut bien dire qu'au temps de la vieille marine à voiles, la Chine était tellement lointaine de nous qu'elle intéressait seulement les collectionneurs enragés ou les savants paléographes. La notion du Chinois type magot d'étagère suffisait donc amplement à nos ancêtres. Aussi l'idée avait-elle facilement prévalu que l'empire du Milieu était figé dans une immobilité dont il ne sortirait plus.

Les événements dont l'Extrême-Orient a été le théâtre durant la deuxième moitié du dix-neuvième et le début du vingtième siècle sont venus tout à coup porter la pioche dans ce traditionnel édifice et réduire à

néant l'espoir que nourrissaient plus ou moins ouvertement les hommes d'État occidentaux, de se partager un jour ou l'autre le gâteau chinois.

La Chine, que l'on croyait incapable d'un effort, s'est tout à coup réveillée sous la poussée d'un nationalisme presque féroce ; bien plus, en quelques mois ce peuple a secoué le joug de la vieille oppression mandchoue ; il est entré résolument et d'un seul bond dans la voie du progrès, éludant même la phase historique de la monarchie tempérée.

Nous n'avons pas la prétention de faire ici une étude philosophique des causes qui ont provoqué le réveil de la Chine : aussi bien a-t-on beaucoup trop écrit sur ce sujet. Mais nous avons pensé que le récit de quelques anecdotes vécues et de quelques impressions recueillies au cours de récents voyages pourrait jeter un jour intéressant sur la marche des idées modernes à travers l'âme chinoise.

Singapoor.

Au sud de la presqu'île de Malacca et à l'entrée du détroit du même nom s'étend une des plus vastes et des plus belles rades du monde, escale obligée de tous les navires qui voyagent entre l'Europe et les mers de Chine, immense entrepôt du commerce de ces régions : c'est Singapoor, l'un des remparts de la domination britannique. Mais les Anglais, au lieu de rester seuls maîtres de la place, comme dans la plupart de leurs colonies, se sont trouvés, dès le début de leur installation, en présence de rivaux commerciaux tels qu'ils n'en avaient pas encore rencontré, les Chinois, maîtres incontestés jusqu'alors du commerce de l'Asie orientale.

Utilisant les moussons, ils venaient sur leurs grandes jonques de mer jusqu'en ces régions, et en avaient accaparé le trafic à leur profit, de même qu'ils avaient, d'ailleurs, colonisé tout le commerce de la péninsule indo-chinoise. Les Célestes s'étaient établis à Singapoor en d'importants comptoirs et comme les Anglais ont eu la sagesse de ne pas les molester, la population chinoise de ce port n'a fait qu'augmenter sous la protection du pavillon britannique.

A côté de la cité anglaise faite de coquettes villas et de riants jardins, de la cité malabare calquée sur les villes hindoues, de la cité malaise enfin, a été édifiée une véritable ville chinoise aux rues animées et grouillantes de monde, aux innombrables boutiques devant lesquelles se balancent des enseignes en bois laqué et des lanternes de papier ornées de dragons fantastiques et d'animaux fabuleux.

C'est là qu'au début de 1909, au milieu de l'activité et du tohu-bohu des premières heures de la journée, j'eus la bonne fortune de rencontrer un mien ami, notable commerçant dont j'avais fait la connaissance à Canton quelques années auparavant et qui depuis lors avait installé une succursale à Singapoor.

Soit dit en passant, aucune amitié n'est plus agréable et plus sûre que celle d'un Céleste ; lorsqu'il vous a donné sa confiance, — il ne le fait pas à la légère, du reste, — vous trouvez en lui le plus fidèle des compagnons et aussi le plus aimable, car il est naturellement sociable et s'ingénie à témoigner son affection de mille et une manières délicates. Pour ceux qui connaissent les Chinois, cette constance et cette confiance dans leurs sentiments n'ont rien qui puisse étonner : ils sont

naturellement loyaux, à l'encontre de la majorité des Orientaux, et en affaires, par exemple, leur parole vaut de l'or ; ils se ruineraient plutôt que de faillir à un engagement.

On comprendra aisément la joie que j'éprouvai à retrouver, sur une terre qui m'était complètement étrangère, un homme que j'avais eu, en plusieurs circonstances, l'occasion d'apprécier à sa juste valeur. Comme il était dix heures environ, l'heure où les affaires battent leur plein à Singapoor, je n'ai pas voulu dès l'abord le retenir plus longtemps et nous avons convenu de nous rencontrer dans la soirée à « Europe Hotel », le rendez-vous select de la société de Singapoor. Mon ami, quoique très habitué aux mœurs occidentales, a bien fait quelque résistance ; de même que la majorité de ses compatriotes, il a une certaine timidité et peut-être une certaine méfiance à l'égard des Européens en général et des Anglais en particulier ; aussi évite-t-il autant que possible de se trouver dans les mêmes réunions qu'eux, craignant avec quelque raison la morgue britannique à l'égard des gens des autres races.

Le soleil était déjà chaud, lorsque j'ai regagné la ville européenne en passant par des voies larges et tout encombrées des *malabars*¹ attelés de minuscules poneys, de lourdes charrettes trainées par des zébus aux longues cornes pointant vers le ciel, de pousse-pousse, enfin d'une foule de porteurs de toutes races et de toutes couleurs. Suffoqué par la poussière et la chaleur humide, qui dans ces régions tombe sur les épaules comme un manteau de plomb, j'ai vite pris le parti le plus sage, celui de me mettre à l'ombre et au frais, en attendant

¹ Voitures de place.

que la brise de mer vienne tempérer un peu cette atmosphère d'étuve.

Vers 5 heures une victoria bien attelée de deux chevaux australiens et conduite par un Hindou impeccable dans sa livrée de toile blanche dépose devant le perron de l'hôtel mon ami Ang-Yen-Tap paré d'une superbe robe de soie bleu pâle; les boys chinois l'accueillent avec des saluts respectueux qui contrastent singulièrement avec l'impassibilité glaciale dont ils se parent pour servir les diables d'Occident. L'entrée du visiteur exotique fait sensation dans le cercle européen; quelques hommes lui sourient avec sympathie, les femmes chuchotent entre elles. Qu'est-ce à dire? La colonie anglaise figée dans son flegme n'est pas accoutumée à de telles expansions. Mais mon compagnon ne me laisse pas le temps de l'interroger et m'entraîne vers sa voiture qui nous emmène rapidement dans la direction du jardin zoologique.

— Nous causerons plus librement au grand air, me dit Ang-Yen-Tap, d'autant que le saïs n'entend pas un mot de français. C'est que j'ai beaucoup de choses à vous conter depuis notre dernière entrevue, je suis trop content de pouvoir parler à cœur ouvert avec un ami qui me comprend.

— Qu'y a-t-il? Les affaires ne vont pas?

— Il s'agit bien des affaires! J'ai doublé ma fortune depuis votre départ de Canton et je suis en voie de l'augmenter encore. Vous verrez, j'ai un train de maison considérable. Mais cela ne me suffit pas. Il me faut beaucoup d'argent pour mener à bien une œuvre que j'ai entreprise, une œuvre grandiose, colossale, comme disent les Allemands. Mais êtes-vous au courant de ce qui se passe actuellement en Chine?

— Oui et non. J'ai bien lu les journaux, je reçois même le *China Mail*. J'ai vu qu'une certaine agitation régnait dans les provinces du sud, que dans le Yunnan et le Quang Si des bandes de fanatiques qui s'intitulent *réformistes* sont entrées en rébellion ouverte contre le gouvernement central. Certaines dépêches prétendent même qu'ils ont battu les troupes régulières en plusieurs rencontres.

— Bien mieux, mon cher, ils se sont emparé des forts situés à la porte de Nan-Quan; malheureusement ils ont dû les évacuer sous la pression de forces bien supérieures. Mais vous n'êtes pas renseigné, les journaux ne sont pas renseignés. Tout le monde croit qu'il s'agit d'une fantaisie d'énergumènes ou d'une incursion de pirates. Eh bien, détrompez-vous. Ceci est plus grave que la révolte des Tai-Pings ou que l'incident des Boxers. Vous êtes en présence du réveil de la Chine.

— Voyons, vous plaisantez! Je sais bien qu'il existe dans les provinces du sud un clan de jeunes gens, pour la plupart élevés en Europe, en Amérique et au Japon et qui sont impatients de la domination des Mandchous, mais ils sont peu nombreux et n'auraient pas, je suppose, l'audace d'entreprendre quelque chose en l'état actuel des mœurs et de la civilisation de votre pays. Ils se heurteraient à l'apathie du peuple et seraient fatalement écrasés.

— Encore une fois, on voit bien que vous venez de passer de longues années en Europe et que vous avez tout oublié de la Chine. Sachez donc que le peuple est avec nous; je dis nous, car, si je ne suis pas moi-même à la tête du mouvement, il a toutes mes sympathies et je le subventionne de tout mon pouvoir. Si je travaille,

c'est pour augmenter les ressources de notre caisse, car nous avons un trésor de guerre, nous avons même une armée et des chefs.

— Des chefs? Pourquoi pas vous?

— Parce que je ne me reconnais pas les aptitudes nécessaires. Je suis commerçant, nullement politicien, encore moins militaire. Mais je suis avant tout nationaliste et j'ai au cœur la haine de l'étranger.

— La haine de l'étranger?

— Comprenez-moi, pas la haine de l'Occidental, pour les institutions duquel je professe une réelle admiration, mais la haine du barbare d'Orient, du Mandchou et du Tartare. Voilà pourquoi notre cri de guerre est: « La Chine aux Chinois, mort aux étrangers! » Gardez-vous de prendre cela pour vous, vous vous tromperiez absolument sur nos sentiments.

— Fort bien; mais, si vous êtes devenus à ce point nationalistes, le peuple finira, après avoir chassé les Mandchous, par trouver que les Occidentaux prennent en Chine trop de place et alors....

— Je ne le pense pas, car nous avons encore grand besoin de vous pour notre formation. D'ailleurs les chefs du mouvement réformiste, notamment le D^r Sun-Yat-Sen, sont absolument décidés à empêcher toute violence contre les Européens.

— Le D^r Sun-Yat-Sen! N'est-ce pas lui que j'ai connu autrefois à Shanghai? Il s'occupait beaucoup de sociologie.

— Il s'en occupait même trop au sens du vice-roi, qui l'obligea à quitter le pays. Sun s'est réfugié au Japon, puis est passé en Amérique, où il a beaucoup étudié. Vous aurez du reste le plaisir de le voir ce soir même,

ainsi que quelques-uns des membres influents de notre parti. Il est arrivé ici tout dernièrement, venant de Haiphong (Tonkin) où il s'était réfugié, et j'ai l'honneur de le loger chez moi.

Tout en devisant, nous étions arrivés au jardin zoologique et je me félicitais à part moi de la bonne fortune qui allait me mettre en présence des leaders de la Chine régénérée. J'avoue qu'à cette époque j'étais très sceptique sur le résultat de leurs efforts, ayant entendu dire à maintes reprises que ces braves gens étaient sinon des charlatans, tout au moins des illuminés et des sociologues en chambre. Cependant l'enthousiasme d'Ang-Yen-Tap me donnait à réfléchir; je le savais homme pondéré et de jugement sûr. Mais lorsque le démon de la politique s'empare de quelqu'un, peut-on jamais prévoir ce qu'il en fera ?

La chaleur était tombée, le soleil descendait rapidement sur l'horizon; la brise s'était levée, et comme nous voulions profiter de ce répit, nous étions descendus de notre voiture et nous errions nonchalamment à travers les allées ombrées et humides de cet immense parc. A chaque pas nous rencontrions attelages, cavaliers et piétons. La *gentry* de Singapoor, hommes et femmes, venait chercher là un peu de fraîcheur en attendant l'heure du club ou du thé. La blancheur uniforme des vêtements accusait encore davantage la couleur terreuse de tous ces gens minés par le climat débilitant de l'équateur et par la fièvre.

Subitement la nuit se fit presque sans transition; les tons si chauds de toute cette luxuriante végétation qui nous entourait disparurent comme par enchantement et l'on ne vit plus que la silhouette élégante des cocotiers

se dégageant d'une masse sombre et s'élançant, tels des colonnes, vers un ciel d'un bleu presque lumineux. Non loin de nous, les fauves réveillés de leur torpeur s'agitaient dans leurs cages ; ils étaient repris par l'instinct de leur vie de jungle et tout à coup se fit entendre le rugissement du tigre, ce rugissement qui donne le frisson lorsqu'il éclate la nuit au milieu de la brousse.

L'heure était venue de regagner la ville.

.
Ang-Yen-Tap, malgré sa respectable fortune, n'avait pas voulu s'installer dans une des somptueuses villas qui bordent la rade. Il avait préféré habiter la cité chinoise, où il se trouvait dans son milieu, au centre de ses affaires et pour tout dire en contact plus direct avec ses amis et compatriotes. C'est que, depuis 1908, le quartier chinois de Singapoor était devenu un foyer d'agitation politique que la police anglaise tolérait parce qu'il ne troublait en rien la tranquillité de la colonie européenne. La maison occupée par mon ami avait l'aspect banal de toutes celles habitées par les Célestes, les ouvertures extérieures du rez-de-chaussée donnant sur une sorte de préau séparé de la rue par des colonnes carrées, sans aucun style. Toute la façade était peinte du bleu le plus criard, parsemée de caractères chinois indiquant la raison sociale et les principales opérations auxquelles se livrait le maître de céans.

A notre arrivée, nous sommes reçus par un jeune Chinois, l'homme de confiance d'Ang-Yen-Tap, qui, un photophore à la main, guide nos pas à travers le dédale des magasins encombrés de sacs de riz et de ballots de toute sorte. Nous pénétrons bientôt dans une cour éclairée par d'énormes lanternes en papier et ornée

d'une vasque de porcelaine entourée de plantes vertes : c'est l'atrium des appartements particuliers d'Ang-Yen-Tap. Le salon, si l'on peut appeler ainsi le vaste hall qui sert de salle de repos, s'ouvre directement sur cette cour. Il est simplement meublé de sièges en bois dur et marbre, de petites tables et de l'inévitable lit de camp. Aux murs pendent des tentures de soie brodée figurant des combats de dragons ou disant en caractères d'or les vertus des aïeux de notre amphitryon ; et dans le haut bout de la pièce, à la place d'honneur, est installé l'autel des ancêtres, devant lequel brûle perpétuellement une lampe de sanctuaire. Dans l'atmosphère flotte une fumée légère et la salle est tout imprégnée de la senteur particulière aux habitations chinoises, senteur faite des parfums combinés de l'opium, du santal et des baguettes d'encens.

Les invités ou plutôt les commensaux habituels sont déjà là, causant à mi-voix, cependant qu'ils envoient vers la voûte les spirales de fumée extraites de leurs pipes à eau. A notre arrivée, ils ne se dérangent même pas ; seul Sun-Yat-Sen, plus familiarisé que ses compatriotes avec les habitudes occidentales, vient au-devant de moi pour me souhaiter la bienvenue ; il est d'ailleurs vêtu à l'euro péenne et porte les cheveux courts.

Peu à peu les autres convives s'approchent ; nous mélangeons de la façon la plus amusante les grands saluts à la chinoise et les *shake-hands* américains ; bien vite la conversation s'engagerait si notre hôte ne nous invitait à passer à table.

En mon honneur, il a fait servir le dîner à l'euro péenne, mais avec les mets les plus raffinés de la cuisine chinoise ; le thé traditionnel est d'ailleurs remplacé par

du champagne, seul vin que jusqu'ici les Célestes aient su apprécier. La conversation s'anime peu à peu ; tous ces gens parlent de leurs affaires ; on m'interroge beaucoup sur l'Europe et spécialement sur le fonctionnement de nos institutions politiques, question qui paraît intéresser particulièrement tous les convives, mais, à mon grand désappointement, du mouvement réformiste pas un mot.

Il fallait attendre les conversations plus intimes de la soirée autour du lit de camp où vacille la clarté falote de la petite lampe d'argent chère aux fumeurs d'opium.

C'est que, malgré les décrets impériaux, envers et contre toutes les menaces, la drogue aux propriétés mirifiques est loin d'avoir perdu ses adeptes parmi la classe aisée des Chinois. Ceux-ci, à vrai dire, ne fument pas comme les coolies pour s'abrutir et trouver l'oubli des misères de la vie ; ils usent de l'opium en dilettautes, un peu comme les gentlemen usent du cigare ou des liqueurs fortes ; ce n'est pas pour eux un stupéfiant, mais au contraire un excitant. Parmi les hauts commerçants chinois (et je me trouvais justement dans ce milieu) j'en ai connu fort peu qui fussent intoxiqués ; leur activité inlassable les défend, peut-être malgré eux, contre l'abus.

La salle où se trouvait la fumerie d'Ang-Yen-Tap était ornée comme un sanctuaire, complètement entourée de tentures de soie aux tons éteints, encombrée presque de consoles couvertes de vieilles porcelaines et de bronzes anciens du style chinois le plus pur. C'est là que nous devions finir la soirée dans une atmosphère qu'un Européen trouverait irrespirable, mais à laquelle

sont accoutumés tous ceux qui ont vécu quelques années au pays du Dragon.

J'attendais toujours que la conversation s'engageât sur l'émancipation de la Chine; ce fut Sun-Yat-Sen qui aborda le sujet, à propos de mon voyage en Indo-Chine.

— Vous allez au Tonkin, me dit-il, j'arrive justement de Haiphong et je puis vous donner les dernières nouvelles du pays.

— Je serai, en effet, très heureux d'apprendre ce qui se passe là-bas. Ang-Yen-Tap m'a dit que vous aviez été quelque temps à Lang-Son.

— En effet, les Français ont été même très bons pour moi et pour mes compagnons; cependant le résident supérieur m'a fait comprendre qu'en raison de la proximité de la frontière de Chine et pour éviter des complications diplomatiques, il était plus sage que nous gagnions Singapoor. A ne vous rien cacher, les Français sont fort ennuyés de la situation actuelle et ne savent au juste quel parti prendre. Je sais que leurs sympathies vont à nous, mais d'un autre côté ils tiennent à rester en bonne harmonie avec le gouvernement de Pékin. La situation se complique encore de ce fait qu'une partie de nos troupes s'est réfugiée, après l'affaire de Nam-Quan, en territoire tonkinois et s'est livrée au pillage; des forcenés ont même enlevé un poste et tué un officier. Ces faits sont profondément déplorables, mais la faute en est à notre organisation encore rudimentaire.

— Vous avez été trop vite en besogne.

— Oui et c'est un tort. J'ai fait tout mon possible pour enrayer le mouvement, mais je n'ai pu lutter contre l'entraînement de nos jeunes gens et surtout contre

le haut commerce cantonnais qui nous a poussés malgré nous dans cette aventure. Pour une fois, nos amis ont perdu le sens pratique des affaires et ont voulu réaliser trop vite le bénéfice des avances qu'ils nous avaient faites.

— Vous avez raison, dit Ang-Yen-Tap qui écoutait depuis un instant, mais vous ne dites pas que nous comptons sur les provinces du nord, qui cette fois n'ont pas bougé ; c'est leur inertie qui a fait tout échouer.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis, répartit Sun-Yat-Sen, je crois franchement que nous n'étions pas prêts, cet essai malheureux aura tout au moins pour nous le bon côté d'une expérience.

— Vous comptez donc reprendre votre projet d'émancipation de la Chine ? demandai-je.

— Si nous y comptons, cher monsieur, mais plus que jamais ! La vieille organisation de la Chine est pourrie, la dynastie mandchoue tremble sur ses bases ; personne parmi les gens sérieux et bien informés ne lui donne cinq ans de vie. Cela est si vrai que les hauts mandarins eux-mêmes, par sympathie, ou par intérêt, penchent de notre côté. L'empereur ne peut même pas compter sur la fidélité de ses troupes, car le peuple aussi est avec nous.

— Mais on prétend en Europe que la masse du peuple est profondément ignorante et inaccessible à toute idée de progrès.

— Vous qui avez vécu en Chine, vous m'étonnez un peu.... Il est vrai que vous n'avez été en rapport qu'avec les classes aisées. Eh bien, monsieur, la masse est loin d'être aussi arriérée qu'on le prétend. En aucun pays peut-être, l'instruction que vous appelez en Europe primaire n'est développée autant qu'en Chine. Bien rares

sont les gens, même du bas peuple, incapables de lire une affiche ou un journal ou d'écrire une lettre ; tous connaissent au moins les caractères usuels. Ne croyez pas non plus que les questions politiques ou sociales soient indifférentes à la masse. Dans la plus humble chaumière chacun sait donner son opinion, et avec un réel bon sens, sur toutes les questions qui intéressent le peuple.

— Enfin, où voulez-vous en venir ?

— Nous voulons chasser les Mandchous et proclamer la république qui est la forme de gouvernement s'adaptant le mieux, à notre sens, au milieu essentiellement démocratique qu'est la Chine.

— Mais l'unité du pays n'existe pas. Chaque province a des intérêts particuliers, je dirais presque des tendances séparatistes.

— L'unité, la révolution saura bien la faire, elle s'imposera du reste pour couper court à l'intervention étrangère. Puis il nous suffit d'une unité globale, si je puis ainsi dire, car rien ne nous oblige à adopter la forme de gouvernement usitée en France : il semble même que la forme fédérale telle qu'elle existe en Suisse ou aux Etats-Unis serait beaucoup mieux approprié à notre état social.

Nous avons continué à deviser ainsi, pendant de longues heures, sur l'avenir de la Chine, Sun-Yat-Sen défendant avec un zèle d'apôtre la cause de la future révolution, moi faisant à plaisir l'avocat du diable, mais convaincu au fond que les hommes qui étaient devant moi avaient hautement raison de prendre en main la cause de leur pays, et que leur intervention empêcherait peut-être la Chine de devenir la proie de l'Europe, du Japon ou qui sait ? de l'Amérique. Ce n'est qu'en réveil-

lant le sentiment de la nationalité chinoise, et partant le patriotisme du peuple, que les meneurs pouvaient régénérer l'empire du Milieu et le dresser tout entier pour le maintien de son indépendance, car, *de cet effort, la dynastie régnante était incapable*. Sun-Yat-Sen et ses amis l'avaient fort bien compris et lorsque je quittai la demeure d'Ang-Yen-Tap pour rejoindre mon bord, j'eus la sensation très nette que ces hommes concentraient en eux-mêmes la formidable puissance engendrée par l'idéal d'un peuple. Aussi ne doutai-je plus qu'ils seraient tôt ou tard les instruments de la transformation de la Chine.

J. DE BYANS.

(*La fin prochainement.*)

LA FORMATION DES DÉSERTS
ET LES MIGRATIONS HUMAINES

C. Ulpiani, *Sulla laterizzazione dei terreni a clima arido. — Le stazioni sperimentali agrarie italiane*, Vol. XLV, fasc. 9. — Leone Caetani, *Studi di storia orientale*. Milan, Hoepli, 1911. — Hilgard, *Die Böden arider und humider Länder. — Internationale Mitteilungen für Bodenkunde*, Band I, Heft 5. Berlin, 1912.

I

Dans l'histoire des races humaines, un des phénomènes les plus curieux et les plus énigmatiques, c'est sans doute celui des migrations de peuplades entières, répétées de siècle en siècle. Pendant longtemps on a cherché en vain à se l'expliquer, jusqu'à ce qu'enfin, ces dernières années, le concours réciproque de diverses sciences : astronomie, géologie, anthropologie, chimie agricole, ait permis de formuler des théories plus ou moins satisfaisantes du phénomène.

La première impulsion donnée à ce genre d'études est due à de récentes relations de voyages dans l'Asie centrale. L'immense territoire qui, sur plus de 3700 kilomètres, s'étend de la Mésopotamie à la Mandchourie,

présente aujourd'hui le spectacle de la plus horrible dégénérescence désertique qui se puisse imaginer. Privé de pluies et de cours d'eau, dépourvu de toute vie végétale, animale ou humaine, ce désert sans limites est livré sans défense aux brûlures du soleil et aux morsures du vent. C'est une mer de sable, interrompue çà et là d'îlots rocheux crevassés, d'amas de cailloux et d'étangs salés. Les différences de température entre le jour et la nuit y sont énormes. En été, durant la journée, la température atteint 60° à 70° C., puis s'abaisse pendant la nuit à 25° ou 20° . En hiver, l'écart est parfois plus grand encore : 15° à 20° de jour et -20° , voire -40° la nuit. Par suite de la dilatation diurne et de la contraction nocturne, la roche rigide éprouve de continuelles tensions en sens opposé, qu'elle ne peut supporter sans se fendre ou s'écailler, en un mot sans se désagréger en fragments plus ou moins menus.

Si ces particules pouvaient rester en place et s'humecter d'eau de pluie, elles finiraient par permettre à quelques graines de germer et aux plantules d'y enfoncer leurs racines, dont le travail créerait, à la longue, une couche de terre végétale ; mais les pluies sont presque nulles et le vent emporte implacablement toute trace d'humidité et de poussière fine, ne laissant subsister autour des rochers que du sable aride et des cailloux. On pourrait comparer le désert du Gobi à un immense creuset où, par une distillation sèche continue, les particules les plus fines sont pour ainsi dire sublimées et portées par le vent à la périphérie, où le sable se dépose en formant des dunes, tandis que les poussières impalpables, microscopiques ou même ultramicroscopiques, sont entraînées bien au delà de la ligne des

dunes et vont constituer les dépôts de *loess*¹ de la Chine. Les vents soufflant généralement du N-W et de l'W-N-W, la bordure des dunes occupe surtout l'Ordos, l'Alaschan et le Tarim. Au delà de cette bordure menaçante se trouvent les fertiles provinces chinoises de Kansu, Schensi et Tchili, qui reçoivent journellement du désert une pluie bienfaisante de principes fertilisants. On peut donc dire que l'Asie centrale se dépouille de tous ses éléments de fertilité au profit du N-W de la Chine. Le naturaliste russe Obrutschew², se basant sur l'épaisseur de 426 mètres des dépôts de *loess* chinois, a évalué à 40 000 années le temps nécessaire à leur formation, en admettant que, pendant cette période, les conditions climatiques de l'Asie centrale aient été pareilles aux conditions actuelles.

Or, les voyageurs qui se sont aventurés récemment dans les déserts de l'Asie centrale, comme Huntingdon, Svenhhedin, Stein, ont découvert des traces de fleuves desséchés, dont on peut encore suivre le cours, car sur les rives on retrouve, ensevelis sous le sable, des restes d'arbres morts, des ruines de villages et de villes. Ces régions aujourd'hui désolées ont donc été autrefois couvertes de végétaux et peuplées, et l'on en peut conclure que, il y a quelques milliers d'années, les déserts de l'Asie centrale devaient être moins étendus qu'aujourd'hui, puis ils se sont avancés, chassant les peuplades établies à leur pourtour. Cette conclusion, con-

¹ On appelle *loess* des limons jaunes ou roux plus ou moins calcaires, extrêmement fins, à grains anguleux, dépourvus de stratification, auxquels on attribue en bonne partie une origine éolienne, c'est-à-dire de transport par les vents.

² *Verhandlungen der Russ. Miner. Gesellschaft*. Saint-Petersbourg, 33, page 409.

firmée par les traditions relatives aux antiques migrations humaines, paraît inattaquable. Pour expliquer ce dessèchement croissant de l'Asie, on a utilisé à la fois les résultats des recherches préhistoriques et ceux de l'histoire géologique de la Terre et, en les rapprochant, on a élaboré une théorie où ces deux sciences sont mises en rapport de dépendance réciproque.

II. Origine des grandes migrations: l'extension des déserts.

Suivant Kropotkin¹, durant la dernière époque glaciaire d'immenses glaciers recouvraient la majeure partie du centre de l'Asie. Survint le dégel et alors commença une période lacustre-palustre, durant laquelle l'eau de fusion des glaciers s'accumula dans les dépressions, faisant de la mer Caspienne et de la mer d'Aral, alors réunies, une vaste méditerranée et couvrant l'emplacement des déserts actuels d'immenses lacs. Durant cette époque, à pluies abondantes, une végétation exubérante, peuplée d'une riche faune, recouvrait la terre humide émergeant de ces étendues d'eau. Il paraît donc probable que, pendant des milliers d'années, l'homme put y vivre des produits de la chasse et de la pêche, des fruits des arbres, peut-être aussi de l'agriculture. Mais peu à peu cette énorme masse d'eau, n'étant plus alimentée par le dégel des glaciers, quand ceux-ci se furent définitivement retirés, s'évapora. Les pluies diminuèrent toujours plus, la terre devint aride et graduellement diminuèrent aussi la flore et la faune : le désert, qui aujourd'hui a envahi toute l'Asie centrale, s'instituait lentement comme une gangrène du sol, élar-

¹ *Geogr. Journal*, vol. XXIII, page 722.

gissant toujours plus ses bords, chassant ainsi les populations riveraines, et les contraignant d'émigrer à la recherche de terres cultivables.

C'est ainsi qu'on peut se représenter l'origine des grandes migrations humaines rapportées par l'histoire et précédées par qui sait combien d'autres migrations pré-historiques. Ainsi, environ 3000 ans avant J.-C., les Chinois, qui vivaient le long des rives du Tarim et sur les bords du lac Lob-Nor, au S-E du désert actuel du Gobi, émigrèrent en un seul courant à la conquête de la Chine actuelle. Les Aryens, qui habitaient au contraire le S-W du désert, dans les immenses steppes entourant la mer Caspienne et la mer d'Aral, émigrèrent en deux courants : l'un dirigé sur l'Inde, lequel, vers l'an 2000 avant J.-C., avait déjà atteint l'Afghanistan ; l'autre dirigé vers l'Asie-Mineure et l'Europe. Ce second courant, d'où dérivèrent ensuite nos civilisations européennes, trouva la place déjà occupée et dut s'imposer par la force. D'autres courants humains étaient venus de l'Afrique septentrionale et de l'Arabie. Il semble que le Sahara, à l'instar du Gobi, ait été un temps très fertile et habité par de nombreuses populations : le phénomène de sa dégénérescence désertique aurait précédé de beaucoup celui qui se manifesta dans l'Asie centrale. Des régions sahariennes, devenant toujours plus arides, avait déjà émigré la race libyque, rayonnant vers l'Égypte et le bassin de la Méditerranée. En même temps se desséchait l'Arabie, d'où partaient en courants successifs les Sémites, pour aller se fondre avec l'antique civilisation sumérienne installée dans l'Asie-Mineure. L'Asie antérieure et les côtes de la Méditerranée devinrent ainsi le confluent de trois grands courants

humains, qui partirent du Sahara, de l'Arabie et de l'Asie centrale.

En analysant scientifiquement l'histoire ancienne, celle des Egyptiens, des Assyriens, Chaldéens, Mèdes, Perses, etc., jusqu'aux dernières incursions des Mongols et des Turcs, histoire qu'on a représentée simplement comme une série de batailles et de conquêtes, une succession de dynasties, on se rend compte qu'elle a dû être déterminée par des facteurs purement physiques. Par suite de la diminution croissante des pluies, depuis la période glaciaire, dans les parties centrales des continents (Afrique septentrionale, Arabie, Asie centrale), les conditions climatiques, d'abord favorables à la vie humaine, la rendirent ensuite impossible ; le désert s'institua et s'étendit, déracinant peu à peu les populations, qui furent obligées d'émigrer à la recherche de territoires habitables.

III. Formation et extension des déserts ; leurs causes.

Comment peut-on s'expliquer des vicissitudes climatiques aussi considérables que l'extension générale des glaciers, puis leur retrait, suivi d'un retour du climat doux et humide et de la formation d'immenses lacs, et enfin l'envahissement par le désert de régions primitivement fertiles et habitées ?

On a longtemps voulu expliquer l'extension des glaciers par des causes astronomiques extérieures à la terre, comme, par exemple, la précession des équinoxes, les variations d'excentricité de l'écliptique (théorie de Croll), etc., mais ces explications ne sont pas entièrement satisfaisantes. Aujourd'hui on ne peut plus attribuer à ces facteurs astronomiques qu'un rôle secondaire

et l'on invoque plutôt un ensemble de causes inhérentes à notre planète, d'ordre terrestre ou géographique, telles l'inclinaison variable de l'axe terrestre sur le plan de l'écliptique, le déplacement des pôles, les changements survenus dans la répartition des terres et des mers, dans l'altitude des continents et des massifs montagneux.

Ainsi, les études du professeur Penck ont permis d'établir que, lors de la plus grande extension des glaces alpines et pyrénéennes, la limite des neiges perpétuelles avait dû s'abaisser d'environ 1000 mètres, ce qui correspondrait à une température moyenne de 3° à 4° C. plus basse qu'aujourd'hui. Or, en se basant sur les observations météorologiques modernes, on peut admettre que cet abaissement de température fut provoqué par d'énormes précipitations atmosphériques résultant d'une humidité excessive de l'air. Et cet accroissement de l'humidité peut être imputé à son tour à une extension considérable de la surface des mers, notamment à la suite de l'effondrement relativement récent qui engendra l'Atlantique, séparant ainsi les continents européen et africain du continent américain, avec lequel ils étaient primitivement soudés. D'autres effondrements se produisirent encore, qui accrurent l'extension marine. On a longtemps cru à une submersion du Sahara, mais elle n'a pu être que très partielle et, par suite, sans effet appréciable ; on y trouve seulement les preuves d'un régime de pluies intenses.

D'autre part, à de certains moments, l'altitude des contrées septentrionales et aussi des massifs montagneux a pu être sensiblement plus forte qu'aujourd'hui, ce qui eût suffi pour augmenter le domaine des neiges. Ces exagérations d'altitude ont pu se produire à diverses reprises et la multiplicité des invasions glaciaires trou-

verait son explication dans une succession de mouvements produisant tantôt une exagération, tantôt une diminution des neiges.

Ces faits expliqueraient donc comment, à plusieurs reprises, les deux hémisphères ont été envahis par des calottes de glace atteignant les zones aujourd'hui tempérées. Ensuite, quand la température s'adoucit, ces glaciers se retirèrent définitivement vers leurs limites actuelles, laissant l'étendue qu'ils avaient recouverte libre et désormais habitable. C'est en effet ce retour du climat doux et humide qui caractérise le début de l'ère actuelle et, pour ce qui concerne l'Europe, il semble pouvoir s'expliquer par la formation tardive du courant chaud du Gulf-Stream, ensuite de la rupture opérée entre la Floride et les Antilles, qui auparavant ne faisaient qu'une. Le Gulf-Stream, dont le climat européen actuel dépend à un si haut degré, n'a pu en effet s'établir qu'à l'aurore de la période néolithique de l'âge de la pierre.

Dès la fin du pliocène, des régions comme le Sahara, l'Arabie, l'Asie centrale, actuellement désertiques, étaient soumises à un régime de pluies intenses, attestées par les énormes alluvions qu'on y rencontre aujourd'hui. Comment la sécheresse a-t-elle pu envahir et transformer en déserts ces étendues autrefois si humides ? Le Gulf-Stream peut de nouveau nous en fournir l'explication. Ce courant d'eau chaude, de direction SW-NE, entraîne un courant aérien dans le même sens. Le long du Japon, un courant marin analogue au Gulf-Stream, mais moins intense, produit aussi un appel d'air vers le NE, ce qui fait que l'Eurasie est réellement encadrée par deux bandes de courants aériens soufflant du SW. Or, l'équilibre ainsi troublé est rétabli par un

courant de retour, en sens contraire, venant du NE. Cet alizé froid et sec, car il provient des régions polaires, se dirige vers le SW et détermine, d'Iakoutsk en Sibérie jusqu'au Sahara, au cœur de l'Afrique, à travers toute l'Asie centrale, une zone extrêmement pauvre en précipitations atmosphériques, comprenant les déserts actuels, à savoir : le Gobi, la cuvette aralo-caspienne, les bassins fermés du Bélouchistan et de l'Arabie, le Sahara, tous pays défendus aussi mal que possible contre l'évaporation. On conçoit dès lors que le régime désertique ait pu commencer à les envahir quand s'institua le courant du Gulf-Stream, déterminant, par le mécanisme décrit plus haut, l'existence du courant aérien de retour ou alizé sec traversant toute l'Asie. Une explication analogue peut être invoquée pour le Nord-Amérique ; la contre-partie du courant humide atlantique y détermine une zone de hautes pressions avec précipitations annuelles parfois inférieures à 200 millimètres, où se trouvent précisément les déserts occidentaux de l'Utah et de la Californie. En un mot, les zones désertiques sont sur le passage des grands courants secs alizés.

Si l'on ajoute à ces faits déjà hautement significatifs la configuration de nombreuses régions désertiques en bassins fermés, sans écoulement vers la mer, en dépressions ou cuvettes ne pouvant recevoir les courants d'air qu'après qu'ils ont franchi les montagnes environnantes, perdant ainsi la majeure partie de leur humidité, déjà faible, on comprend que la condition du désert tende à s'aggraver, d'autant que l'évaporation, supérieure à l'alimentation en pluie, s'opère aux dépens des réserves d'eau existantes. Cette action est surtout sensible en Asie, où les bassins fermés ne reçoivent que le tiers de la quantité d'eau qui tombe sur les territoires drainés

par la mer et, là-dessus, l'évaporation enlève encore les trois quarts.

Ces faits font suffisamment comprendre comment des régions autrefois humides ont pu être progressivement desséchées au point de se transformer en déserts.

Nous arrivons enfin à la période de notre passé historique, tout au moins préhistorique, qu'on peut faire remonter à dix mille ans en arrière. Pour expliquer la genèse des déserts, la théorie de M. Caetani admet que dès lors les pluies ont constamment diminué. C'est là un point fort controversé et que le manque de documents météorologiques ne permet guère d'éclaircir. D'autre part, il paraît peu vraisemblable que les climats se soient maintenus constants pendant une période aussi longue. Quoi qu'il en soit, M. Ulpiani ne croit pas absolument nécessaire d'invoquer la diminution progressive des pluies ; selon lui, la genèse des déserts s'expliquerait par un processus chimique, caractéristique des sols en climat chaud, le processus de *latérisation* ou formation de *latérites*.

IV. Formation des latérites.

Ces derniers temps, les connaissances relatives à la terre arable se sont profondément modifiées. Il y a une vingtaine d'années, on croyait toutes les terres constituées de la même façon, c'est-à-dire contenant des proportions variables de cailloux, sable, argile, calcaire et humus et l'on pensait aussi que les règles applicables aux sols de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre étaient valables pour toute la surface de la terre. Mais des voyageurs sagaces rapportèrent la conviction que, dans les pays tropicaux, il y a des sols de constitution essentiellement différente. On décrivit, comme très

répandus dans ces régions, des sols de couleur rouge, de nature sableuse, qu'on nomma *latéritiques*, entendant par *latérite* un oxyde hydraté d'aluminium différent de notre argile, accompagné toujours d'hydrate de fer, auquel est précisément due cette couleur rouge caractéristique. C'est surtout au minéralogiste allemand Bauer¹ qu'on doit les premières recherches sur la nature des latérites et sur le processus de latérisation. Il trouva, à partir de 1896, que la latérite, de même que la bauxite², est un hydrate d'aluminium impur dérivant de roches alumineuses (granits, etc.) en même temps que des quantités variables d'hydrate de fer; ces deux hydrates restent sur place, tandis que la silice et les alcalis sont entraînés par lessivage. Suivant Bauer, ce processus de latérisation est en opposition avec un autre processus de décomposition superficielle affectant aussi les mêmes roches alumineuses et conduisant à la formation de l'argile agricole commune; processus dans lequel l'acide silicique ou silice reste en place, combiné avec l'hydrate d'aluminium sous forme de silicate hydraté d'alumine (argile). Le chimiste français Schloesing fils trouva ensuite, en 1901, que des terres de Madagascar cédaient à la lessive de soude caustique, dissolvant de l'alumine, des quantités notables de cette dernière base, atteignant 10 à 15 %, alors que toutes les terres de France analysées par lui en cédaient bien moins de 1 %. Schloesing en conclut que ces terres de Madagascar contiennent de fortes quantités d'alumine soit libre, soit formant tout au moins un silicate facilement scindé par la soude caustique, à la différence de l'argile ou du kaolin

¹ *Neues Jahrbuch für Mineralogie*, 1898. II, page 163; 1907, page 163.

² *Bauxite*, oxyde hydraté ou hydrate d'aluminium impur, servant à la fabrication de l'aluminium.

qui, dans les mêmes conditions, ne sont guère attaqués par la soude (2,5 à 2,6 %). Récemment, le chimiste hollandais van Bemmelen a proposé une méthode pour reconnaître si le produit de décomposition des roches alumineuses qui prévaut dans une terre est l'argile ou bien la latérite : on attaque la terre par l'acide chlorhydrique, puis par la soude caustique, et l'on dose la silice et l'alumine ainsi dissoutes. Si le rapport

$$\frac{\text{molécules de silice}}{1 \text{ molécule d'alumine}}$$

est supérieur à 3, le sol est argileux ; s'il est inférieur à 3, on a affaire à un sol latéritique.

M. Ulpiani, appliquant cette méthode à l'étude des sols de la Libye et aussi du midi de l'Italie a trouvé partout un rapport inférieur à 3 ; dans un limon de l'oasis de Tripoli, ce rapport s'abaissait même à 0,84, comme dans les limons les plus typiquement latéritiques étudiés par van Bemmelen. Il en résulte que la latérisation s'effectue non seulement dans les régions équatoriales, mais aussi dans les zones subtropicales et même tempérées chaudes, contrairement à la théorie généralement admise, qui localise le processus de latérisation dans les régions équatoriales à pluies abondantes et régulières. Pour M. Ulpiani, cette localisation ne se justifie pas. Certes les régions équatoriales pluvieuses ont les sols latéritiques par excellence, parce que la décomposition de la roche alumineuse en ses éléments : silice, alumine, oxyde de fer, chaux, magnésie, alcalis, est accompagnée d'un lessivage actif, qui exporte la silice (sous forme de silicates alcalins), la chaux et la magnésie, tandis que l'alumine et l'oxyde de fer restent en place pour constituer la terre végétale, de concert avec les fragments de roche désagrégés, mais non encore

décomposés chimiquement. Dans les pays chauds et arides, dont les représentants les plus typiques sont précisément les déserts, la latérisation se produit également, mais, vu la rareté des pluies, elle n'est pas accompagnée d'un lessivage ; la latérite reste *in situ* avec les autres produits de désagrégation mécanique et de décomposition chimique, en sorte qu'il n'est pas facile de la déceler par l'analyse au milieu de ces autres produits. A rendre moins apparente la présence de la latérite concourt encore l'action des vents, qui maintient toujours aride la surface de ces régions désertiques : l'état pulvérulent du sol facilite alors l'éloignement par le vent de toutes les matières impalpables, colloïdales, produites par la décomposition chimique. De la sorte, l'hydrate d'aluminium est aussi éliminé et son pourcentage diminue, alors que, dans les pays tropicaux humides, il peut dépasser 50 %. En définitive, si les pays tropicaux humides réalisent des conditions plus favorables à la formation de latérites, soit d'hydrates d'aluminium et de fer, protégés par leur insolubilité contre le lessivage par les pluies, dans les pays à climat aride le processus de latérisation n'est pas moins actif, bien que les circonstances susdites tendent à en masquer l'importance. Le faible rapport entre silice et alumine trouvé dans les sables et limons de la Libye le démontre sûrement et, en tout cas, il prouve que la partie colloïdale de ces terres, résultant de la décomposition chimique, ne contient plus d'argile. Il faut admettre que, dans ces terres, l'argile s'est décomposée en ses constituants : silice et alumine, et que la majeure partie de la silice, ne pouvant pas être lessivée, à cause du manque de pluies, s'est déposée sous forme de sable, insoluble dans l'acide chlorhydrique et dans la soude caustique.

Suivant M. Ulpiani, ce processus de latérisation serait déterminé par les hautes températures des régions considérées. Sous les climats froids et tempérés-froids, les roches alumineuses — comme les feldspaths, par exemple — donnent, pour produits de décomposition : de l'argile, de la silice et du silicate de potasse. Dans les zones chaudes, au contraire, l'argile est décomposée ultérieurement en silice et hydrate d'aluminium et cette décomposition ne peut s'opérer qu'au-dessus d'une certaine limite de température, réalisée seulement dans les climats chauds. Les deux processus : formation d'argile, formation de latérite, ne sont donc point opposés, comme le soutient Bauer ; ils ne se poursuivent point indépendamment l'un de l'autre, mais le processus de latérisation est la continuation de l'autre : formation d'argile. Sous les climats froids, il se forme des terrains argileux ; sous les climats chauds, au contraire, des terrains caractérisés par l'absence d'argile et, suivant l'abondance ou la rareté des pluies, on a affaire aux vrais sols de latérite, où le lessivage a respecté seulement les oxydes hydratés d'aluminium et de fer, ou bien aux sols sableux sans argile, caractéristiques des régions arides.

En tenant compte de la grande extension des roches alumineuses, la surface de la terre peut donc être divisée en deux grandes zones :

1. zone argileuse des climats froids ;
2. zone sans argile des climats chauds, subdivisée à son tour en :
 - a) vraies latérites des régions équatoriales humides ;
 - b) sols sableux sans argile des régions chaudes à climat aride.

V. Propriétés agricoles de l'argile et de la latérite; leurs différences.

Quelle est maintenant, au point de vue agricole, la différence essentielle entre les propriétés de l'argile et celles de la latérite ?

Toutes deux sont des matières colloïdales, mais seule l'argile peut gonfler dans l'eau de manière à y constituer une fausse solution pouvant être entraînée dans le sous-sol et y former ensuite des couches impénétrables. De plus, l'argile est plastique. Une fois gonflée d'eau, elle retient celle-ci en grande quantité, en sorte que les couches superficielles d'un terrain argileux, trempées par la pluie, bouchent leurs pores, deviennent imperméables et s'opposent à une rapide et profonde imbibition du sous-sol, tandis que l'eau stagne ou ruisselle à leur surface. Le paysage argileux est non seulement riche en eaux superficielles, mais aussi riche en végétation, le sol maintenu humide longtemps favorisant la germination des graines.

En revanche, la latérite est un colloïde non susceptible de gonfler au contact de l'eau. Schlœsing a déjà démontré, par l'analyse des terres de Madagascar, que l'hydrate d'aluminium s'y retrouve surtout dans la partie sableuse. Du moment que les particules de la latérite ne se gonflent pas, les pores ne sont pas sujets à se fermer et l'eau des pluies, à moins que celles-ci ne soient torrentielles, est tout entière absorbée par le terrain extraordinairement poreux et perméable. De même, les torrents descendant des montagnes se perdent dans la profondeur de ces terrains ; c'est même la caractéristique du régime hydrographique des déserts, où l'on voit com-

munément des fleuves disparaître entièrement avant d'avoir pu atteindre la mer.

Une autre différence essentielle entre les sols argileux et les sols latéritiques, c'est leur manière de se comporter vis-à-vis de l'air, leur mode caractéristique de dessèchement.

Etant donné leur grande plasticité, les terres argileuses humides se dessèchent lentement, d'abord en se crevassant, puis en se séparant en mottes plus ou moins grosses, mais cohérentes, compactes, imperméables à l'air et à l'eau et résistant aux vents sans altérer leur forme.

Au contraire, une surface de terrain latéritique se dessèche très vite, se réduisant en poudre fine incohérente, très perméable à l'air et à l'eau et facilement soulevée par le vent, qui en emporte les particules les plus ténues.

Il est évident que, dans les pays équatoriaux à pluies abondantes et régulières, ces propriétés du sol latéritique n'ont pas une influence défavorable sur la végétation qui, grâce à l'abondance d'eau, y acquiert au contraire une exubérance extraordinaire. Par contre, dans les pays chauds à pluies rares, la végétation peut être compromise, le dessèchement rapide de la surface rendant la germination des graines et le développement des plantes fort précaires. C'est le sub-désert, qui deviendra le vrai désert à mesure que le processus de latérisation gagnera en profondeur.

Les surfaces respectives occupées par les sols argileux et par les sols latéritiques n'ont pas toujours été dans le même rapport qu'aujourd'hui. Suivant Bauer, le climat chaud de l'ère tertiaire aurait encore été uniforme sur tout le globe et alors la latérite se serait étendue

jusqu'aux pôles. Comme contre-partie, M. Ulpiani ajoute qu'à l'époque de la dernière extension glaciaire les sols argileux pouvaient bien arriver jusqu'à l'équateur. En effet, quand les glaciers recouvraient la majeure partie des continents, le principal produit de décomposition chimique des roches devait être l'argile, que l'eau de fusion des glaces pouvait facilement transporter à la surface de toute la terre. Quand, après le retrait définitif des glaciers, s'établirent les conditions actuelles, les immenses surfaces argileuses commencèrent, sous les climats chauds, à subir la transformation en latérite, processus chimique dont la durée se mesure par milliers d'années et qui se poursuit encore lentement, tant en profondeur qu'en étendue.

Suivant M. Ulpiani, la cause du dessèchement croissant de l'Asie centrale, de l'Arabie, de l'Afrique septentrionale, ne serait donc pas tant à rechercher dans la diminution progressive des pluies à partir de l'époque glaciaire, que dans l'intensification du processus de latérisation qui, faisant peu à peu disparaître l'argile, a rendu possibles les conditions subdésertiques et désertiques. Dans le sol agricole l'argile est, avec l'humus, le seul élément qui lui permette de retenir à la surface les eaux de pluie et les eaux courantes et de les empêcher de disparaître dans la profondeur. Si, au contraire, l'argile se décompose en latérite, le terrain s'ouvre, pour ainsi dire, se fait profond, engloutit les eaux superficielles, laissant une surface aride, où les graines ne germent guère et où les plantules se dessèchent. La végétation s'adapte à ces nouvelles conditions de milieu : du type *hydrophile* (aimant l'humidité), elle passe au type *xérophile*¹ (aimant la sécheresse), et encore cette flore

¹ Les plantes dites *xérophiles* s'adaptent aux milieux arides en évapo-

xérophile, caractéristique des régions arides, diminue-t-elle toujours plus. Dans ces conditions, en effet, l'argile, qui pourrait retenir l'eau à la surface, disparaissant, et la flore xérophile évaporant très peu, il est évident que les couches inférieures de l'atmosphère deviennent moins humides, ce qui diminue encore les pluies et tend à raréfier davantage la végétation.

Mais, d'après M. Ulpiani, cette diminution ultérieure des pluies, qui se produit dans un second temps, n'aurait qu'une importance secondaire. Elle ne serait donc pas la cause primordiale de l'avènement des conditions désertiques, mais peut seulement concourir à expliquer comment, une fois que la dégénérescence désertique a commencé, elle tend à s'aggraver et à s'étendre.

VI. Pays arides et pays humides ; leurs influences respectives sur la civilisation et sur les migrations.

M. Ulpiani place donc la théorie de M. Caetani sur de nouvelles bases, en substituant à la cause fondamentale présumée : diminution des pluies, celle-ci : diminution de l'argile. Ainsi modifiée, la théorie de M. Caetani semble pouvoir être acceptée sans autre, en ce qui concerne les rapports qu'elle établit entre sol et climat d'une part, l'histoire humaine d'autre part. Mais il faut tenir compte de vues toutes nouvelles, sensiblement différentes, qui sont de nature à modifier profondément la théorie de M. Caetani, même dans sa partie plus strictement historique.

rant très peu d'eau, soit grâce à une réduction considérable de la surface foliaire (feuilles linéaires, tiges fonctionnant comme feuilles des *cactus*, etc.), soit grâce à des revêtements protecteurs (poils, duvets, épidermes épaissis), soit enfin grâce à un épaississement des feuilles (feuilles grasses ou charnues).

Ces idées nouvelles, vraiment originales, ont été émises en Amérique, dans la Californie. Tandis qu'en Asie, en Afrique, en Australie, la dégénérescence désertique affecte le centre des continents, en Amérique c'est le versant occidental qui est généralement caractérisé par l'aridité du climat. La Californie est précisément une région aride, nettement aride. Or, M. Hilgard, directeur de la Station agronomique de cet Etat, dans un mémoire récent décrivant les propriétés physiques et chimiques des sols de la Californie, arrive à la conclusion que les sols des pays arides sont beaucoup plus fertiles que ceux des pays humides.

Cette conclusion, à première vue paradoxale, dérive du fait que les sols arides sont plus poreux, plus perméables, plus profonds que les sols en climat humide, qualités qui permettent à l'air et à l'eau d'alimentation de circuler plus librement, aux racines de se développer mieux et au sous-sol de participer davantage à la décomposition atmosphérique qui doit fournir à la plante ses aliments minéraux. Tandis que, dans les pays humides, les plantes n'ont à leur disposition qu'une couche de bonne terre de 20 à 30 centimètres, c'est-à-dire seulement la couche entamée par la charrue, à laquelle succède un sous-sol généralement compact et inerte, souvent contraire à la végétation, dans les terrains arides le sol n'a pas d'importance et sert seulement à protéger contre l'évaporation l'humidité sous-jacente. C'est dans les immenses et libres profondeurs du sous-sol, à plusieurs mètres de la surface, dans des conditions hygiéniques vraiment merveilleuses, que la plante enfonce ses racines à la recherche de l'eau d'alimentation. Celle-ci possède une concentration saline jusqu'à 100 fois supérieure à celle de la solution qui circule dans les ter-

rains en climat humide, et cela à cause du lessivage beaucoup moins actif dans les régions à pluies rares. En définitive, dans les terrains arides, les plantes profitent de ces deux avantages : masse de terre bien plus grande et solution bien plus riche en sels.

Certes ce n'est pas partout que les conditions sont aussi favorables. Alors on y supplée artificiellement en recourant au *dry-farming*¹ et à l'irrigation. Les Américains du nord ont démontré pratiquement que l'on peut lutter contre le désert quand on sait se procurer l'eau nécessaire et l'utiliser. Le problème est donc devenu essentiellement hydraulique : on a reboisé les montagnes et l'on y a construit d'immenses réservoirs pour y recueillir l'eau ; on a étudié la distribution des eaux dans le sous-sol et les systèmes les plus pratiques pour les amener à la surface ; on a surtout inauguré la *sub-irrigation* ou irrigation du sous-sol, qui permet de réaliser la plus grande économie d'eau, en obviant aux pertes énormes par évaporation.

Les résultats de cette lutte contre le désert, initiative grandiose et féconde, ont été merveilleux : souvent la récolte de la première année a payé les frais d'installation, parce que les terrains arides, quand ils sont pourvus d'une quantité limitée d'eau, deviennent, grâce à leur énorme profondeur, très fertiles et extraordinairement productifs. La Californie est maintenant le jardin et le verger de l'Amérique du nord. En outre, on a démontré qu'en soumettant un terrain aride à la culture

¹ Le *dry-farming* ou culture des terres arides est le perfectionnement systématique, par les Américains du nord, des procédés cultureux employés, dès l'antiquité, dans toutes les régions sèches, pour emmagasiner le plus possible dans le sous-sol l'eau de pluie et l'empêcher ensuite de s'évaporer.

moyennant la subirrigation, on a besoin la première année de grandes quantités d'eau pour obtenir une récolte abondante, mais les besoins d'eau diminuent ensuite toujours plus jusqu'à un moment où la végétation se contente de quantités vraiment minimales. Évidemment cela s'explique par le fait que la couche superficielle du terrain, primitivement pulvérulente et privée de végétation, se transforme lentement en terre végétale, où l'humus qui se forme agit comme l'argile en cimentant le sol et en le rendant frais et capable de retenir l'eau de la pluie. Dans ces conditions, le sol rendu humide et la végétation augmentant la surface d'évaporation, les couches inférieures de l'atmosphère deviennent aussi plus humides et les pluies moins rares et plus régulières.

Selon M. Ulpiani, la différence agricole essentielle entre les régions froides humides et les régions chaudes arides réside dans la valeur inverse du sol et du sous-sol. D'une manière générale, chez les premières le sol est presque tout pour les plantes et le sous-sol presque rien. C'est le contraire chez les secondes. Il en résulte que, dans les terrains humides, les plantes lèvent bien, mais ensuite elles entrent en concurrence pour la conquête du sol trop peu profond et trop peu perméable, tandis que, dans les terrains arides, la levée est difficile, mais si elle réussit, et si les racines peuvent atteindre le sous-sol, alors la plante peut y développer son système racinaire et, grâce à la corrélation entre la partie souterraine et la partie aérienne, celle-ci peut prendre des proportions gigantesques. L'Arabe, à la limite du désert, doit planter lui-même le palmier, l'arroser journellement et le défendre contre les vents, mais quand les racines de

cet arbre auront atteint la nappe souterraine, il croîtra superbe, se passant d'aide et défiant les vents et l'aridité du climat. Dans les terrains arides, les conditions sont surtout défavorables au développement spontané de la végétation; il y faut l'intervention de l'homme pour qu'elle commence et se maintienne, mais si les plantes sont mises artificiellement en condition de vivre, elles peuvent atteindre une taille bien supérieure à celle de leurs congénères des climats humides.

M. Hilgard vante tellement les avantages des terrains en climat aride qu'il en arrive à soutenir cette thèse :

« Ce n'est point par un effet du hasard que les civilisations antiques se sont développées précisément dans les régions arides. Dans ces régions, en effet, non seulement la fertilité était plus grande et plus durable, mais la nécessité de l'irrigation contraignit bientôt les populations à des entreprises coopératives qui déterminèrent la paix plutôt que la guerre et stimulèrent les organisations sociales. L'Egypte, la Mésopotamie, la Babylonie, la Perse, l'Inde septentrionale étaient déjà le théâtre de la civilisation antique quand, dans les forêts des régions humides, régnaient encore la guerre et la barbarie. »

Ces considérations sont aussi valables pour l'Amérique, où la civilisation indigène ne se développa point dans les prairies humides à l'est du Nord-Amérique ni dans les forêts équatoriales de la Guyane et du Brésil, mais au Mexique, au Pérou, régions à climat aride. L'explication de ce fait donnée par Hilgard : le besoin d'irriguer aurait associé les hommes, est très ingénieuse, parce que l'irrigation suppose des accords stables entre la montagne et la plaine, accords qui ne purent s'établir sans la formation simultanée de vraies organisations d'Etat.

En outre, M. Ulpiani est convaincu qu'un autre

facteur de civilisation a dû entrer en jeu : le besoin de cultiver les champs, l'idée-mère de l'agriculture, n'a pu venir à l'esprit de l'homme primitif que sous les climats arides. Dans les pays humides, en effet, rien ne stimulait l'homme à la culture : la flore et la faune, constamment renouvelées spontanément autour de lui, étaient plus que suffisantes à ses besoins, qu'il satisfaisait en affilant ses silex et en s'adonnant à la pêche et à la chasse. Dans les pays arides, au contraire, tandis que le processus de latérisation s'intensifiait et que la surface du sol se desséchait toujours plus, devenant impropre à la germination spontanée des graines et, par suite, au renouvellement de la végétation, dans ces pays dut surgir l'idée de maintenir artificiellement, par force, sur le sol, les espèces végétales qui menaçaient de disparaître. La culture du sol était l'unique solution du problème de l'existence et cette solution fut trouvée d'autant plus facilement que, dans les sols arides, on ne rencontrait pas de difficultés spéciales pour faire les semailles comme dans les terrains humides, où il eût fallu détruire complètement la puissante végétation forestière et travailler à grand'peine la glèbe argileuse et tenace.

Ces considérations de M. Ulpiani sont ingénieuses, mais non dépourvues d'exagération : il ne voit partout, dans les pays à climat humide, que sols argileux et tenaces et semble oublier qu'il s'y trouve aussi, en abondance, des terrains sableux, profonds, légers et perméables, très faciles à travailler, et dont les propriétés agricoles diffèrent ainsi moins de celles des sols latéritiques. D'autre part, il paraît douteux que les populations primitives de ces contrées se soient accommodées d'un régime exclusif de poisson et de gibier.

Non seulement elles ont dû consommer des végétaux sauvages, mais on a aussi les preuves que, dès l'âge du renne, elles savaient cultiver des céréales, blé et orge tout au moins (restes de céréales trouvés en Danemark, dans les *Kökken Möddings* ; en Suisse, dans les antiquités lacustres ; sculptures en ramure de renne représentant des épis d'orge, trouvées en France, dans la grotte de Lourdes et les abris de Bruniquel.)

Comme on le voit, la théorie de Hilgard est en désaccord avec celle de Caetani. Suivant ce dernier, le climat humide aurait toujours été le mirage attirant les peuples qui émigraient des pays arides. Pour M. Hilgard, au contraire, l'aridité croissante aurait fait naître chez les peuples primitifs le besoin de vivre autrement que de chasse ou de pêche, et ce besoin aurait stimulé le développement de l'agriculture, de l'irrigation, de la civilisation. Ces deux théories opposées, un peu trop absolues, pourraient se concilier comme suit, en faisant intervenir le facteur de la race, ou ethnique : quand les conditions désertiques s'établirent, les peuplades qui n'avaient que des instincts de rapine et de violence auraient émigré dans le sens indiqué par Caetani, mais les peuples aptes à la civilisation, les valeurs intellectuelles de notre race, seraient restés dans les pays arides et y auraient triomphé des difficultés, faisant surgir les premières civilisations.

Resterait à expliquer pourquoi certaines contrées, comme l'Asie antérieure, l'Afrique septentrionale, qui furent un temps le siège de civilisations brillantes et où la tradition place le paradis terrestre et le jardin des Hespérides, sont maintenant en train de s'appauvrir et de se dépeupler, envahies par la dégénérescence désertique. On peut répondre qu'en vertu d'une loi biologique

générale, chaque espèce, après avoir atteint l'optimum des conditions d'existence, dégénère, parce que, dans ces conditions, cesse de fonctionner utilement le mécanisme de la sélection naturelle qui élimine les individus les moins capables et les moins résistants. Toutes les civilisations qui sont apparues jusqu'ici sur la scène du monde ont brillé pendant quelques siècles, puis ont disparu, vaincues, anéanties par des peuples moins développés intellectuellement, mais plus forts physiquement; généralement les vainqueurs se sont fondus avec les vaincus et de cette fusion sont résultés des peuples nouveaux, chez lesquels les caractères intellectuels des vaincus se sont conservés à côté des caractères physiques des vainqueurs. Or, pour ce qui concerne la dernière civilisation disparue, la gréco-romaine, il est indubitable que le croisement entre les Latins de Rome et les Germains fut plus heureux que celui des Grecs de Byzance avec les Turcs. Ce fait pourrait expliquer pourquoi l'Europe, depuis le moyen âge, a repris sa marche en avant, tandis que l'Asie antérieure et l'Afrique septentrionale, sous la domination des Turcs, ont été toujours plus atteintes de décadence et de stérilité. Ce serait une nouvelle preuve de l'importance de la race, du facteur ethnique.

VII. Perspectives pour l'avenir.

Une question importante se pose pour l'avenir de l'humanité : le désert tend-il à augmenter et vaincra-t-il l'homme, ou bien l'homme réussira-t-il à asservir le désert à ses besoins ?

Ici encore deux théories sont en présence. D'après la théorie optimiste, celle de Croll, l'écliptique, soit l'orbite que la terre décrit autour du soleil, a une excentricité

variable ; d'elliptique, elle tend à devenir circulaire, durant une période de 200 000 ans. A la plus grande excentricité (ellipse) correspondrait une diminution de la chaleur solaire sur la terre, cause des anciennes extensions glaciaires, puis, à mesure que l'orbite tend à devenir circulaire, cette chaleur augmente, ce qui expliquerait le retrait des anciens glaciers, l'avènement du climat actuel et celui des conditions désertiques. Suivant Croll, ces conditions iront en s'aggravant graduellement durant les 24 000 ans qui restent à l'écliptique pour devenir parfaitement circulaire. Jusque-là la civilisation émigrera de plus en plus vers le nord et l'éléphant retournera vivre en Sibérie comme durant l'ère tertiaire, tandis que les pays chauds, sauf les régions équatoriales à fortes pluies, deviendront incapables d'entretenir aucune forme de vie. Ensuite, cependant, l'orbite de la terre commencera à redevenir elliptique, l'Europe sera de nouveau envahie par des glaciers et les déserts redeviendront fertiles et peuplés.

En se basant sur les variations que présente l'inclinaison de l'axe terrestre sur le plan de l'écliptique, Herz soutient au contraire cette thèse optimiste : on va au-devant d'une nouvelle période glaciaire, la période aiguë de la dégénérescence désertique est déjà passée et, par suite, les déserts bénéficieront toujours plus de conditions favorables à la vie.

Cette hypothèse est plus rassurante que la première, mais ni l'une ni l'autre ne peut être admise en bloc, car les théories astronomiques pures, ne répondant pas entièrement aux faits observés, n'obtiennent plus qu'un crédit limité.

Mieux vaut se baser sur des observations géographiques et météorologiques, actuelles et contrôlables.

En procédant ainsi, le géologue de Lapparent admettait que, dans les dépressions ou bassins fermés, les conditions désertiques tendent à s'aggraver, parce que l'évaporation l'emporte sur l'alimentation en pluie. Mais, limités par leur configuration même, ces déserts ne risquent guère de s'étendre au delà des chaînes de montagnes qui les enserrent.

Comme contre-partie rassurante, il y a heureusement aussi des déserts qui sont reconquis par l'humidité et la végétation, comme l'a constaté M. Rohlfes dans un voyage au centre de l'Afrique :

« En effet, lorsqu'un pays primitivement humide se transforme en désert, par suite de la sécheresse survenue dans l'atmosphère, il finit par s'y établir un centre de dépression barométrique. Dès lors l'air y afflue de tous côtés pour remplacer celui qui s'est élevé dans les hautes régions de l'atmosphère et il arrive parfois que cet afflux d'air modifie très heureusement les conditions des régions qu'il traverse. Ainsi le centre de dépression barométrique du Sahara a fait naître, au nord du lac Tachad, un appel des vents humides du SW. La steppe dite Tintunna a été ainsi conquise à la végétation et les progrès de cette conquête vers le nord sont manifestes : aux herbes succèdent les mimosas et les bestiaux paissent aujourd'hui sur un sol dont, il y a peu de siècles, les sables étalent encore en possession. L'action desséchante du désert n'est donc pas destinée à s'étendre de proche en proche au delà de toute limite et le phénomène, lorsqu'il a atteint un certain degré d'intensité, pose lui-même des bornes à son extension. C'est alors que l'action de l'homme peut utilement se faire sentir pour accélérer, par des moyens appropriés, le travail que la nature a inauguré. »

On objectera peut-être, en faveur de l'extension des déserts, qu'en Libye, depuis l'époque de la domination romaine, les conditions désertiques se sont aggravées.

Mais l'œuvre de la nature n'est point ici seule en cause, car on croit pouvoir admettre, en se basant sur des études récentes de climatologie comparée, que dès lors les pluies n'y ont point diminué. Cette aggravation résulterait surtout de l'incurie où ce pays a été laissé pendant plusieurs siècles de domination turque et l'on a bon espoir qu'il pourra reprendre, grâce aux efforts du colon en lutte contre le désert, tout ou partie de son antique prospérité. On peut faire des considérations analogues au sujet de la Mésopotamie, qui a perdu les restes de son antique fertilité à partir du treizième siècle de notre ère, quand les envahisseurs mongols détruisirent les travaux d'irrigation. Ceux-ci, grâce à l'initiative de Sir John Willcocks, sont en voie de restauration, sur un plan nouveau, et promettent déjà un retour à l'antique prospérité. Les Américains ont montré les miracles que peuvent produire l'irrigation et le *dry-farming* et leur exemple autorise cette conclusion optimiste : avec de tels moyens, l'homme peut lutter contre le désert et se l'asservir, au lieu d'en devenir l'esclave.

TH. BIÉLER-CHATELAN,
rédacteur à l'Institut international d'agriculture,
Rome.

LA CROIX DU CERVIN

NOUVELLE

Le contrebandier devait avoir traversé le glacier de Za-de-Zan. Il descendait la moraine lentement, n'avancait qu'avec circonspection et se faufilait derrière les gros blocs. Évidemment, il tenait à ne pas être aperçu. Son étrange attitude était assez significative et l'énorme sac de serpillière qu'il portait au dos, fort compromettant. Les bouillonnements du torrent étouffaient le bruit des pierres qui roulaient sous ses pieds. Après s'être orienté un instant, il biaisait à travers les vires et les couloirs du côté des escarpements de la Tour de Creton, comme s'il eût désiré atteindre les plateaux de gazon, accrochés au milieu des éboulis, d'où l'on domine le misérable hameau de Prarayé.

— Jean-Joseph, mâchonnait l'homme tout en marchant, pas de bêtises, hein ! c'est bien risqué ce que tu fais là !... Te hasarder en plein midi par ici.... Pichu méfier, quand même !... Toujours ruser, toujours se méfier, toujours avoir l'air de fuir !... Ah ! sainte mère de Dieu !... il faut vivre pourtant... et la vie serait belle, ma foi, sans

ces gueux, ces canailles, ces chiens maudits de douaniers.... Eteins ta pipe, mon vieux, on ne sait jamais, une odeur, une étincelle, ils ont bon nez ces bougres-là !

Jean-Joseph tapa sa pipe sur le manche de son bâton ferré, souffla les dernières cendres et la mit en poche. La matinée était déjà avancée. Le soleil brillait au zénith. L'eau ruisselait à flots des glaciers. De petits lacs verts luisaient, mollement arrondis. La montagne était tranquille, hormis les rumeurs coutumières. Et Jean-Joseph, toujours prudent, plié sous la charge, s'orientait, semblait humer l'air et flairer son chemin, et repartait, rasant les rochers.

... Tout à coup, le sifflement aigu d'une balle troua le silence. Il y eut là-bas, vers la moraine, un flocon de fumée blanche vite dissipé. On entendit une détonation sèche qui roula en haut sous le glacier des Grandes-Murailles, effraya quelques perdrix des neiges, et le contrebandier tomba lourdement, frappé d'une balle à la tête.

Une sorte de stupeur suivit le tonnerre de la décharge. Puis, il n'y eut plus que les râles du vieux Jean-Joseph, en train de mourir, seul, parmi les cailloux, sous le ciel bleu et le beau soleil. Il mourait, sans savoir pourquoi ni comment, sans connaître son assassin. Le drame avait été foudroyant, incompréhensible. Or, là-bas, vers la moraine, un douanier en uniforme abaissait lentement sa carabine dont le canon fumait encore.



Le contrebandier de la montagne n'a rien de commun avec celui de la plaine. Rudes et sauvages, ces gens sont sympathiques par leur dangereux métier. Malgré leurs fraudes, qu'ils considèrent comme la plus légitime des

actions, ils sont, dans la vie quotidienne, d'honnêtes et braves pères de famille.

Le métier de guide de montagne, quoique pénible et périlleux, est un jeu à côté de l'existence du contrebandier. Le délicieux Toepffer nous a fait connaître des types de ce genre, mais s'en tenant aux cols faciles et n'abandonnant pas les sentiers. Il y a mieux. Si Toepffer eût grimpé plus haut, il aurait fait leur connaissance près des névés, sur les arêtes ou en plein glacier. Car ces hommes, doués d'une énergie farouche et d'une résistance peu commune, ne reculent devant aucun obstacle pour mener à bien leurs expéditions, et s'élèvent souvent à quatre mille mètres avec quarante kilos au dos, pour redescendre à mille, dans la vallée. Les plus mauvais passages des Alpes leur sont familiers. On pourrait presque dire que chaque expédition crée un passage nouveau pour dépister les douaniers déjà sur les traces du précédent. La nuit est la grande protectrice du contrebandier, et l'orage son plus dévoué complice. Peu importe qu'il y ait un glacier à traverser ou quelque arête précipiteuse. On partira le soir, on marchera la nuit, on franchira la frontière à la faveur des ténèbres, et à l'aube on sera loin, à l'abri, caché dans le fenil d'un chalet ou dans quelque caverne hospitalière, rendez-vous de la bande. Le mystère dont s'entoure le contrebandier est nécessaire à son salut, car plus dangereuse que l'avalanche, plus meurtrière que la chute de pierres, plus perfide que la crevasse est la balle du douanier.

Le garde-frontière des montagnes est aussi soumis à une dure et rude existence. Quel est l'alpiniste qui, descendant le versant italien des Alpes, n'a pas croisé en chemin, à la limite des glaciers, une patrouille de doua-

niers ? Ils sont là, à l'affût, fouillant les pentes à la longue-vue, la carabine au côté, prête à tuer, en cas d'attaque, traquant le contrebandier comme une bête malfaisante. Les rencontres sont fréquentes et la lutte implacable. Les couteaux brilleront, on se fusillera, on cherchera à se rouler dans l'abîme.

Le royaume d'Italie ne plaisante pas avec les contrebandiers. Sévères sont les punitions qui les frappent ; sévères et infamantes, car c'est souvent au bagne qu'on les envoie expier leurs méfaits. N'est-il pas affligeant de penser que le montagnard qui passe en contrebande quelques kilos de sucre ou de tabac est puni à l'égal du contrebandier-gentleman de profession, véritable escroc, habitué des stations mondaines de la Riviera ? Mais l'Etat ne saurait que faire de cette question de sentiment et de nuances.

Zermatt, le petit village valaisan blotti au pied du Cervin, est un rendez-vous connu des contrebandiers italiens. On y vient du Valtournanche, du Valpelline, et des vallées situées à l'est et à l'ouest du Mont-Rose ou du Breithorn. La plupart de ces montagnards arrivent en Suisse avec du beurre ou du fromage dont ils se débarrassent moyennant quelques deniers. Du produit de leur vente, ils achètent à bas prix les denrées chères dans leur pays, qu'ils revendront à bon compte. Quelques voyages fructueux et c'est le pain assuré pour plusieurs mois. La vocation est engageante. Beaucoup en tâtent, beaucoup l'abandonnent et beaucoup y laissent leur peau. Les risques sont terribles. Mal équipés, pesamment chargés, ces malheureux sont souvent, trop souvent, victimes de la montagne. Il n'est pas d'année où la chronique ne relate quelque sombre catastrophe surve-

nue à une expédition de contrebande. On est tenté d'admirer et de plaindre, tour à tour, ces hors-la-loi qui donnent à leur pays de si frappants exemples d'audace et d'énergie.

De Zermatt, on passe en Italie — dans le Valtournanche — par différents cols, notamment le col de Saint-Théodule (3322 m.), mais ce n'est point là un col de contrebandiers. Le Breuiljoch et le Furggjoch (app. 3340 mètres), tous deux à la même hauteur et près de l'arête est du Cervin, font plutôt partie de leur itinéraire. Deux autres cols, celui de Valpelline et le Tiefenmattenjoch (3593 m.) sont les passages habituels des contrebandiers du Valpelline.

Ce Tiefenmattenjoch est peu connu. Raide pente de neige durcie souvent glacée, et coupée de crevasses, il est comme un pont entre les importants glaciers de Za-de-Zan et des Grandes-Murailles, en Italie, et de Tiefenmatten (bassin de Z'mutt) en Suisse. La Dent d'Hérens le domine, à l'est, de ses lourds glaciers suspendus, cependant qu'à l'ouest se redresse la Tête de Valpelline. Hormis les contrebandiers, nul ne s'y aventure, si ce n'est, de loin en loin, quelques audacieux grimpeurs. La longueur du trajet, le danger exceptionnel de ses glaciers, la difficulté et les périls du *joch* lui-même, son altitude, effraient le voyageur. D'autres passages moins scabreux attireront ses pas. La vallée que l'on découvre de là-haut est pauvre. Le Valpelline, en effet, ne compte guère que de misérables villages. En quittant les glaciers de Za-de-Zan, on descend sur Prarayé, humble et solitaire hameau perdu dans cet entonnoir de montagnes et dont les masures grises abritent du bétail. Des familles de pâtres y logent une bonne partie

de l'année. Les uns sont guides, les autres porteurs, mais tous plus ou moins contrebandiers. Le malheur est qu'à Prarayé, comme au Breuil, comme à Macugnaga, comme partout ailleurs, il y a un poste de douaniers. Or, à Prarayé, comme au Breuil, — comme partout ailleurs! — le douanier est détesté, méprisé, haï. On le tient à l'écart, on l'ignore, on le fuit. C'est un fainéant qui n'est là que pour martyriser le pauvre monde et conspirer contre lui. Mais, cristo ! malheur à lui ! s'il tue, on tue ! L'Italien a autant de feu dans les veines et d'ardeur à la vendetta en Piémont qu'en Sicile.



L'affaire de Jean-Joseph le contrebandier était presque oubliée. Une année avait passé et personne ne s'était levé pour venger sa mort, considérée comme un meurtre par les montagnards. Le douanier qui avait fait le coup — un grand bel homme, dit le Romain, dans la vallée — avait réussi à prouver qu'il avait été attaqué et qu'il avait tiré pour se défendre. L'enquête était close. Le Romain restait à son poste, et une fois de plus, la loi du plus fort écrasait le plus faible. Il n'y eut pas de sérieuses rencontres cette année-là, entre garde-frontières et contrebandiers. Par contre, le Romain, s'autorisant du bruit créé autour de son nom par cette malheureuse histoire et se sentant soutenu par ses supérieurs, afficha avec insolence une attitude de plus en plus hostile aux montagnards. Il dévisageait les filles, hardiment et sans vergogne, poursuivant de mille vexations ceux qu'il soupçonnait de donner asile aux fraudeurs et menaçait de faire arrêter les pâtres des alpages supérieurs, sous prétexte de complicité. Et en vous

toisant, il avait toujours l'air de vous dire : « Poltron !... ni toi ni un autre n'avez le courage de venger le mort ! » Mais le gaillard se trompait bien, comme vous le verrez par la suite.

Dans ces villages de montagne on est tous un peu de la même famille. On se marie, ma foi ! sans y regarder de trop près. De telle sorte que l'âpre existence de là-haut resserre les liens d'amitié et rend solidaire ce petit monde, uni déjà par la contrebande. Parmi les camarades du pauvre Jean-Joseph, deux contrebandiers notoires, Antoine et Daniel — ceux dont on pouvait espérer la vendetta ! — ne prenaient plus guère part aux expéditions clandestines et finalement y renoncèrent tout à fait. Le Romain se félicita de l'aubaine : c'était deux dangereux adversaires de moins, dont il fallait, coûte que coûte, capter la confiance. Sa tactique le servit à souhait. Il rencontra auprès des contrebandiers convertis un accueil, d'abord bourru, puis moins rude, jusqu'à devenir amical. De l'amitié aux confidences, le pas est vite franchi ; aussi, en attendant d'en faire des mouchards, le Romain vantait les charmes de son métier, et un soir après boire il raconta comment avait péri Jean-Joseph.... Ah ! Romain de malheur ! malheur à toi !... Tu viens de signer toi-même ton arrêt de mort !...

Dans ton dernier sommeil tressaille, brave Jean-Joseph ! dors tranquille et réjouis-toi ! Tes amis d'antan sont là qui veillent et préparent à ton meurtrier la plus cruelle des vengeances. N'as-tu pas trouvé, ce soir, la terre moins lourde, et moins noire l'ombre dans le petit cimetière ? N'as-tu pas entendu passer dans l'angélus un souffle de libération, de haine et de joie ?

L'humble croix de bois penchée sur ta tombe, enfouie parmi les fleurs et la verdure, ne t'a-t-elle pas parlé de revanche ?...

Or, vers la fin de septembre, il y eut de si beaux jours que le désir de monter au Cervin tourmenta Antoine et Daniel. On fit la proposition au Romain qui accepta, et, sans plus tarder, l'on se mit en marche pour la Becca — comme on appelle encore le Cervin, là-bas.



Sur l'arête rocheuse les hommes s'élèvent lentement. Ils se faufilent, se tordent, s'agrippent, se hissent d'un bloc à l'autre, s'attendent, tendent la corde, repartent. Des stalactites de glace cuirassent les noires murailles des précipices de Z'mutt. Au long des parois, rongées de taches, et par les ravins découpés où les pierres dégringolent en sifflant, des brumes, finement nuancées de teintes lilas, flottent nonchalantes. Du gouffre sombre monte la blancheur du glacier. Et le vide, embusqué à l'ombre des puissants escarpements, est là qui vous attire, vous guette, vous enveloppe et vous suit. Le vide qu'on ne voit pas, qu'on ne connaît pas, qu'on n'entend pas, le vide qu'on aime et qui tue.... Le soleil fait jaillir sur les pentes ses blonds rayons. Et les lourdes tours de granit, les fines aiguilles, élancées comme de jeunes cyprès, les rocs aux larges flancs sculpturaux, tout sertis de touches de lumière, illuminent le Cervin de leur crête de feu.

Hardiment, les hommes s'élèvent. Ils sont quatre : le douanier, dit le Romain, les deux anciens contrebandiers, Daniel et Antoine, et Ange, — une figure nouvelle, — camarade d'autrefois, rencontré comme par hasard au Giomein et qui s'est joint à la petite caravane. Les grim-

peurs ont passé la nuit au refuge, vide en ce moment de tardive saison. A l'aube, ils ont ceint la corde et sont partis.

Les uns après les autres, les obstacles fameux de la célèbre arête sont surmontés. Les précipices s'approfondissent. Les nobles lignes du mont prennent une beauté plus pure et dévoilent leur merveilleuse architecture. Là-haut, tout là-haut, drapée de ciel bleu et resplendissante : la cime !... la cime, dont les fabuleux contreforts s'unissent en une façade pareille, de loin, au portique clos d'un temple, flanqué d'informes gargouilles.... Par les couloirs de neige, pendus comme des arcs, des glaçons, que le soleil a décrochés, filent avec un bruit de cristal. Un pan de rocher s'effondre avec fracas, bouscule d'autres rocs qu'il entraîne, et précipite, sur les flancs dénudés, une avalanche de pierres, crépitante et fumeuse. Puis c'est de nouveau le silence, le grand, l'éternel silence, toujours le même, et qui monte vers les cieux comme une offrande de la terre.



Au pied de la croix érigée au sommet du Cervin, les hommes sont assis. Ils mangent en causant. Une bonne lassitude alourdit leur corps fatigué par la montée ardue et les efforts violents. Ils devisent tranquillement. Ils ne seraient pas plus expansifs, assis sur le banc, devant le chalet. C'est qu'une ascension ne compte pas pour eux et la victoire est peu de chose, habitués qu'ils sont à batailler chaque jour contre la terre rebelle pour vivre. Le paysage sublime qu'ils découvrent ne les émeut pas. La corde déliée gît sur une dalle. Les piolets émoussés par les heurts sont plantés, obliques, dans un reste de neige. Les provisions débordent les havresacs ouverts.

Il fait doux. Aucun vent, aucun nuage. Le ciel arrondit son immense nef d'azur et plonge à l'horizon. Les Alpes blanches, aux multiples chaînes entrelacées, aux multiples cimes chamarrées, luisent au soleil, des abords immédiats jusqu'aux confins à peine visibles, fluides et vaporeuses. Ternes, les forêts bleu d'ardoise, ternes, les vallées grises, ternes et décolorés les champs, les pâturages et les gorges. Seul, le soleil éclatant écrase la beauté des plaines et exalte celle des gouffres en irisant les coulées de glace verdâtre et le pur profil des rocs déchiquetés.

Face à Zermatt, dévale le monstrueux abîme : à pic formidable, tacheté de franges neigeuses, poli de plaques glacées miroitantes et barbelé de murs noircis. La pente file, se raidit, arque son échine et s'éclipse, c'est le vide... et bien bas, le glacier d'une blancheur candide, où roulerent, fracassés, les infortunés compagnons de Whymper. Plus bas, en ligne droite, on distingue les chalets bronzés de Z'mutt, et plus bas encore, Zermatt, à cheval sur la Viège, avec ses pâtés de constructions.... Nulle cime dans les Alpes entières — dans le monde peut-être ! — ne donne autant que celle du Cervin la frissonnante sensation du vide. Dans son splendide isolement, la pyramide du mont est là, comme un écueil géant cerné par la mer, cernée elle par le vide, battue par le vide béant de tous côtés, et semble toucher le ciel.



— Voyons, Romain ! encore un doigt !... faut prendre des forces pour la descente.

Et le Romain tendait son gobelet et lampait goulument le vin généreux. Il ne refusait pas. L'excitation de l'escalade et la dépense physique avaient affaibli son corps et desséché sa gorge. Après le premier coup de

fouet du vin, une légère griserie le troublait. A celle de l'alcool s'ajoutait celle de l'altitude, la réaction molle des sens après la tension nerveuse soutenue des heures durant. Il mangeait peu et buvait sec. Il suffit souvent en haute montagne d'une goutte de vin pour vous démolir un homme, fût-il très robuste.

— Alors, c'est tout ça, ce fameux Cervino ? s'exclama-t-il. J'y conduirai, l'an prochain, le poste de Prarayé, au grand complet.

Et il riait en entonnant le refrain populaire de *Santa Lucia*.

— C'est tout ça, Romain !... Notre vieux Cervino n'est plus comme autrefois, du temps de Carrel le bersagliier.... Avance ton verre, tu m'en diras des nouvelles de celui-ci !...

Si le douanier eût été moins gris, il aurait observé les signes d'intelligence que les hommes échangeaient à chaque nouvelle rasade. Eux ne buvaient presque pas.

— Camarades, reprit le Romain en levant son gobelet, je bois à la santé des contrebandiers de tout le royaume... amen !

— Voilà qui est bien parlé ! fit Antoine, et moi, à celle des douaniers qui devraient être, tous, aussi bons gueux que toi.

Les hommes trinquèrent. Daniel, debout, appuyé à la croix, allumait sa pipe.

— Tiens ! dit-il en tirant une bouffée, le col de Valpelline, là-bas... non, pas là... là-bas, contre la Dent, là où ça brille comme une vitre ! J'aime pas voir ce coin, ça me rappelle trop ce pauvre Jean-Joseph... ça a été son dernier voyage avant l'histoire....

Un bruyant éclat de rire l'interrompt. C'était le Romain qui, la langue épaisse, y allait de son récit :

— Ah !... ah !... ah !... avant l'histoire... que je vous la raconte, moi, l'histoire ; c'est une drôle d'affaire, par la Madone ! et, foi de douanier, vous saurez les jolis détails que je peux dire ici, au sommet du fier Cervino où pas un mouchard ne m'entendra. Au pied d'une croix, ça va bien, je suis absous d'avance. Attention... je commence ! Rions un peu, cristo ! ça réchauffe comme le vin de rire... Le col de Valpelline !... ah ! mon vieux Jean-Joseph !... pour sûr que ça a été son dernier voyage avant l'autre, le grand, celui qui mène au paradis. Ce qu'il a dû être être étonné, notre bon saint Pierre, de le voir arriver là-haut, sans s'annoncer,... avec son ballot de tabac !... Ecoutez, mes amis, voilà l'histoire : j'étais monté seul, ce jour-là, faire la ronde, et j'avais juré de ramener une marmotte pour la soupe. A midi, je n'avais pas tiré un coup, je m'arrête, furieux de ma malchance, et m'étends pour casser une croûte, — c'était juste avant la moraine, près du plateau, où il y a un lac au printemps.... Tout en mangeant, je restais aux aguets, — le coin est connu pour son gibier, — me jurant de tirer la première chose qui bouge. J'étais là depuis tantôt un quart d'heure, sans rien de neuf, lorsque je crois voir remuer, vis-à-vis, sous les névés de la Tour de Creton ; je prends ma longue-vue, j'examine, et, mes amis... vous devinez, hein ? parfaitement, un homme, un contrebandier qui se faufilait derrière les rochers, son baluchon au dos. Ah ! brigand, que je me dis, toi tu y as. (Ici, Ange, le quatrième compagnon, sursauta, pâlit et se maîtrisa.) C'était Jean-Joseph, je le reconnus à ses côtelettes.... Le vieux renard ne se méfiait plus, et la moutarde me monta au nez en pensant à tous les tours qu'il nous avait joués.... Nous a-t-il fait suer, celui-là ; combien de fois avons-nous trotté derrière lui pour... pour rien ! Quel bon débarras,

quel nettoyage ! que je pensais en caressant ma carabine.... Après tout, ça bouge, donc j'ai le droit de tirer, rapport à la promesse que je m'étais faite ; tant pis, autant ça qu'une marmotte... c'est du gros gibier de rapport. — Verse à boire, camarade, fit-il à Antoine, ça me déllera mieux la langue pour la fin qui approche.

Il vida son gobelet d'un trait, la tête renversée, et poursuivit, en s'essuyant la moustache du revers de la main :

— Je regrette pour ta peau, pour ta femme et tes enfants, tu triches le royaume, tu bernas les douaniers, oui, parfaitement, tu te f... de nous... Hardi !... je saisis ma carabine, j'épaule, je vise lentement (le Romain mimait tout en parlant, l'œil gauche fermé, les bras dans la position du tireur) et... pan !... je tire.... L'autre n'a pas dit ouf !... il est tombé raide sur son baluchon, les quatre fers en l'air... à quatre cents mètres, camarades, en plein dans la tête.... Quel coup, hein ?... ça vaut....

Il n'acheva pas. Une étreinte de fer lui broyait le bras, le soulevait et l'avait planté debout. Ange était devant lui, qui le fixait, muet, le visage effrayant. Le douanier, subitement dégrisé, stupéfait, ne se débattait pas et ne comprenait pas. Mais comme les secondes passaient et que l'étreinte se resserrait et que le visage d'Ange devenait hideux, il eut une exclamation de douleur et grinça :

— Cristo, camarade, tu es ivre ! Lâche donc, mais lâche-moi donc... Daniel !... Antoine !...

Antoine et Daniel ne bougeaient pas. Ils regardaient en silence. Et Daniel, appuyé à la croix, retira sa pipe de la bouche et dit simplement :

— Ange ! il est le fils de Jean-Joseph !



Fin septembre, les jours sont courts. Partis tard du refuge, les grimpeurs étaient arrivés tard à la cime. L'après-midi finissait et on sentait que le soir serait vite là, sans crépuscule, sans lueurs attardées. Le soir et la nuit.

Le Romain, ligotté et bâillonné, gisait sur le dos, au pied de la croix. Sa tête reposait sur le rebord de l'abîme italien, et le courant d'air émané du gouffre faisait frissonner ses cheveux. Il ne voyait que le ciel, le ciel bleu, le ciel pur et serein, sans nuage. Et ses yeux, agrandis par l'horreur de cette attente silencieuse au bout de laquelle s'érigait son arrêt de mort, roulaient dans leur orbite. Il ne remuait pas, sachant que le moindre mouvement le ferait basculer. Il comprenait maintenant la machination tramée contre lui, la trahison des deux contrebandiers, la rencontre fortuite avec cet Ange, venu on ne sait d'où !... Cet inconnu ? le fils de Jean-Joseph !... le fils de Jean-Joseph !... Les dernières paroles de Daniel, incisives, tranchantes, tragiques dans leur simplicité, s'étaient incrustées dans son âme : « Ange ! il est le fils de Jean-Joseph ! » L'heure de la vendetta avait sonné, impitoyable et implacable. Et il souhaitait déjà de rouler en bas les parois, avant qu'on l'y jetât.

A l'écart, les trois contrebandiers s'entretenaient. Le mystère qui entourait leur conciliabule, leur tranquillité, leurs puissantes carrures et leurs énergiques visages, impressionnaient davantage que des menaces. Ils étaient — expression suprême d'une force invincible et inébranlable — comme le destin lui-même, comme la fatalité dressée dans une vie, contre laquelle toute révolte est sans effet, et toute prière stérile. Un homme allait

mourir. Et ce conseil de mort tenu là-haut, près du condamné, sous le geste de divine bénédiction de la croix du Cervin, était effroyable.

Seul, sur l'arête neigeuse reliée au sommet suisse, Daniel s'avavançait. Arrivé à son extrémité, il s'arrêta, contempla longuement la pente, fouilla les Rochers rouges, scruta, la main en visière, le versant par où montent les caravanes de Zermatt, puis revint sur ses pas.

— Personne, dit-il, allons-y.

— Allons-y ! répéta Antoine en hochant la tête.

Les trois hommes s'approchèrent du Romain, qu'ils entourèrent. Les yeux du prisonnier, fixes, et tout pleins d'une indicible frayeur, se rivaient tour à tour aux yeux des contrebandiers.

Ange, blême, prit la parole :

— Tu vas mourir, douanier ! (Le Romain n'eut pas un mouvement, comme paralysé.) Tu vas mourir, bandit ! Lâchement, tu as assassiné mon père... à toi, maintenant... La misère est au logis, la mère, elle est malade, les enfants ont faim... moi, j'arrive du régiment... Une année a passé, mais les camarades ont veillé... et moi, Ange, le fils de Jean-Joseph que tu as tué, je venge mon père et je dis que tu vas mourir.

Un soubresaut secoua le corps du Romain. Il s'arc-bouta sur la nuque et faillit glisser dans l'abîme. Antoine le maintint, immobile, un genou sur la poitrine.

— Tu vas mourir, misérable, reprit avec un tenace entêtement le fils de Jean-Joseph... tu vas mourir, mais pas comme tu crois... On dirait que tu as envie de tâter de ce précipice ? Hein ! tu te dis, autant y rouler tout de suite avant qu'on m'y jette !... Non, brigand !... non, tu te trompes, on ne t'y jettera pas ! Ah ! nom de

nom, ce n'est pas l'envie qui me manque de te f... là en bas, mais vois-tu, les cailloux où tu te casserais la gueule ne sont pas encore assez durs pour toi.... Pardi, tu serais mort trop vite... tu n'aurais pas le temps de dire : ouf, comme mon père !... Ce serait une fin trop douce pour ta carcasse.... Tu vas mourir en douceur, en beauté... le supplice est de notre invention... et tu auras le moment de penser à ton crime.... Tu vas mourir en croix, comme notre Seigneur Jésus-Christ, et si tu sais prier, demande-lui qu'il te pardonne !...

Le corps du Romain frémit comme si une révolte suprême le soulevait. Le bâillon comprimait mal les efforts désespérés de la bouche et les paroles ardentes de pitié et de pardon, les paroles de supplication, les paroles suprêmes jaillies du tréfonds de son être, les paroles ne sortaient pas, murées. Une sorte de grognement roulait dans son gosier et de la bave lui souillait les joues. Alors les prunelles flamboyèrent, les yeux s'arrondirent, se dilatèrent, et chavirèrent dans l'orbite injectée. Le Romain s'évanouit.

En un tour de main, les trois contrebandiers l'avaient redressé et appliqué contre la croix. Ils le lièrent à un mètre au-dessus du sol, les bras ouverts attachés aux bras de fer, toujours bâillonné, toujours évanoui. Puis, s'étant encordés et ayant mis sac au dos, par la haute muraille rouge qui soutient la cime du côté de l'Italie, ils disparurent en silence, l'un après l'autre.



Le jour déclinait. Avec la venue du soir, le ciel s'était voilé. Un prélude d'orage frissonnait sur les glaciers. La vaste arène de Tiefenmatten aux blancs gradins de neiges éternelles était ombrée, comme si une impalpable poussière de cendre eût été balancée dans l'atmo-

sphère. Une inquiétante torpeur pesait sur la terre. Et voici que du fond des cieux surgit une théorie de petits nuages brunâtres aux formes bizarres. On eût dit un vol d'aigles aux ailes déployées et planant dans le vent. Ils se posaient sur les cimes voisines, pliaient leurs ailes, s'arrondissaient, s'allongeaient, en fuseau, et ne bougeaient plus. La Dent-Blanche fut ainsi encapuchonnée, puis la Dent d'Hérens, puis l'Obergabelhorn. Seul, le Cervin dégagé brandissait sa pointe noire. Mais d'autres petits nuages aux ailes d'aigle apparurent qui volèrent vers le mont, l'entourèrent, le cernèrent et submergèrent sa cime. Avec eux, un grand coup de vent passa en rafale sur les montagnes, et un autre, exhalé des vallées, tournoya dans les couloirs. Et ce fut un déclin de jour malélique, sous le ciel de brumes abaissé, dans cette formidable enceinte de pics tronqués.

Les contrebandiers hâtaient leur descente. La tourmente et la nuit les talonnaient. Ils avaient déjà franchi l'Enjambée, la crête plate du Pic Tyndall et entreprenaient de traverser les premiers rocs de la vertigineuse arête qui plonge sur le col du Lion, quand, tout à coup, ils s'arrêtèrent et levèrent la tête. Un bruit étrange, semblant tomber du ciel, passait au-dessus d'eux. C'étaient de longues clameurs éperdues, déchirantes, pareilles par moments au gémissement du vent avec des inflexions meurtries, pareilles en d'autres à une mélodie molle et presque caressante. Les contrebandiers comprirent, car cela venait de la cime, et ils tressaillirent, aux écoutes. Daniel allait parler, lorsque — après un court répit — les clameurs recommencèrent. On eût dit qu'on égorgeait quelqu'un là-haut, tant les hurlements devenaient effroyables. En réalité, c'était pire qu'un égorgement. La mort devait être devant le vivant. Ils se regardaient

face à face et les hurlements sataniques du vivant tenaient l'autre à distance. Les hurlements se succédaient, à intervalles réguliers, coupés de brefs silences, puis reprenaient, rauques, plus forts, plus désespérés, pour finir graduellement étouffés, lamentables. Les mornes murailles du Cervin étaient toutes vibrantes de ces horribles cris où frémissaient le spasme suppliant du secours, le roulement frénétique de sanglots qui faisaient deviner des larmes de sang. Et c'était, plus aiguës, des notes stridentes, semblables au rire hystérique d'un dément, jetées à bout de souffle, puis des râles, puis de nouveau le silence comme une vie en suspens prête à retourner au néant....

Graves, les contrebandiers écoutaient, graves et recueillis, insensibles aux cris du crucifié aux prises avec la mort. Ils songeaient en leur cœur que leur acte était humain, que justice était faite et Jean-Joseph vengé.

— Le gredin, dit Ange, il a fait glisser le bâillon.... Gueule seulement, douanier de malheur, n'y aura personne pour te décrocher ce soir (il regarda le ciel menaçant) ni demain.... Gueule, va, gueule seulement!...

Les lamentations qui s'élevaient de nouveau s'étranglèrent subitement dans la gorge du Romain. Un spectacle aussi grandiose que terrifiant lui imposait le silence et clouait de stupeur et d'effroi superstitieux les contrebandiers. Un rayon de soleil dardé du couchant bousculait les brumes accumulées, les trouait, déblayait la cime et projeta, immense et surnaturelle, la croix sur l'écran de nuages incurvé derrière¹. La silhouette du crucifié se découpa nettement, noire sur le ciel pâle, l'homme paraissait fantastique et l'instrument de sup-

¹ Phénomène météorologique connu sous le nom de spectre du Brocken.

plée aux montants ajourés, l'œuvre de quelque puissance occulte, infernale et malfaisante....

La vision spectrale, immobile, s'anima un instant ; ce n'était que le Romain qui se débattait ! Puis, la lumière diminua d'intensité et à mesure qu'elle s'éteignait le spectre s'estompait, se voilait, parut se fondre aux brumes blafardes et se dissipa. Les nuages s'épaissirent, s'arrondirent par le haut, s'égalisèrent, et barrèrent de leur base horizontale le chef du mont.

Un profond silence avait suivi la disparition du spectre et comme les cris ne s'élevaient plus, il y avait dans ce silence, lourd et vide, de la terreur et du mystère. On aurait entendu, ce soir-là, autour du vieux Cervin, le vol silencieux de l'ombre monter, monter des glaciers livides et frôler les murailles....

Brusquement, une rafale tournoyante et glapissante se recourba sur le mont qu'elle secoua. Entraîné dans ce sillage de furie, un épais nuage qui croisait au-dessus du glacier de Z'mutt fondit sur la cime, tel un oiseau de proie sur sa proie. Et les brumes, comme fléchissant sous ce poids nouveau, s'abaissèrent jusqu'aux puissantes roches de l'Epaule. Un fulgurant éclair, un zig-zag enflammé, qui déchire les nuées. Le tonnerre. Assourdissants, les craquements se prolongeaient, martelaient les parois, se cognaient aux découpures des arêtes. Et les échos roulaient sourdement, emportés par le vent, au large. Le tonnerre était à peine étouffé qu'une giboulée de grésil crépita sur les rochers. Presque instantanément, la montagne fut blanche et les brouillards l'enveloppèrent. Ce fut le soir. Il grésilla longtemps. Aux premières heures nocturnes des poignées de flocons s'éparpillèrent dans le grésil, et lentement, calmement, il commença de neiger.... Dans la nuit, un orage se dé-

chaîna autour de la cime du Cervin. Les éclairs lui tressèrent une couronne de feu, et le tonnerre, sans relâche, emplit les ténèbres tourmentées de ses grondements de cataclysme. A l'aube, il neigeait toujours.



Huit jours durant, il neigea. Des brouillards traînaient sur les vallées. Huit jours durant, le Cervin fut invisible. Une gloire de lumière salua l'aurore du neuvième jour. Le Cervin, éblouissant de blancheur, blanc des pâturages à la cime, montait d'un seul jet vers le ciel bleu, plus bleu que la mer. Le spectacle était d'une rare et divine beauté. Le dixième jour, une caravane, ayant forcé les arêtes neigeuses, s'arrêta, pétrifiée, en arrivant au sommet. A la croix, un homme était crucifié qui la regardait venir, les yeux fous, démesurément agrandis, la bouche tordue en un sinistre rictus, les doigts recroquevillés. Des glaçons pendaient aux extrémités de la croix. Une frange de neige festonnait les montants de fer et le corps du crucifié, dont la tête dodelinait, mue par le vent aigre qui soufflait.

Et comme la caravane, terrifiée, faisait mine de reculer, un chouca, perché sur le crâne du mort, s'envola sans un cri.

CHARLES GOS.



SUISSES HORS DE SUISSE

JEAN-GASPARD SCHWEIZER

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

V

Depuis plus d'un an les puissances coalisées s'efforçaient d'encercler la France et de l'affamer. Puisqu'on ne parvenait pas à vaincre la résistance des sans-culottes aux armées, on tenterait de provoquer, dans l'intérieur de la République, une telle disette que le peuple à jeun se soulèverait et massacrerait ses chefs. Mais le Comité de salut public flairait le danger. De toutes les *Commissions* qui fonctionnaient à ses côtés et qui remplaçaient les anciens ministères, aucune n'accomplit une besogne plus formidable que la *Commission de commerce et d'approvisionnement*. A défaut des ports fermés par la guerre avec l'Angleterre, des communications directes avec les pays voisins, interdites également par l'ennemi, la Commission avait confié à des agents envoyés dans les pays neutres, Chapeaurouge à Hambourg, Lamarre & C^e à Copenhague, Fournier frères à Gothenbourg, Damarzit,

¹ Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

Garrat, Tilly, etc., à Gênes, le soin de procéder à de grands achats de blé, qu'on embarquait sur des bâtiments neutres, et qui réussissaient à forcer le blocus. Mais ces intermédiaires exigeaient d'énormes commissions; le gouvernement, déjà aux abois par l'anéantissement du commerce, la misère du pays et la baisse des assignats, cherchait de moins coûteux expédients. D'ailleurs le secret de ces entremetteurs commerciaux était éventé; les corsaires anglais portaient la liste de leurs douze noms et ne laissaient plus échapper une cargaison.

Or, la Commission de commerce et d'approvisionnement, sur qui reposait cette redoutable mission, avait alors à sa tête ce Jean-Claude Picquet intéressé jadis dans les opérations de la banque Schweizer. Au moment de la débâcle, il avait prudemment échangé cette situation périlleuse pour un poste plus stable dans un comité révolutionnaire. Picquet avait alors quarante-huit ans. Son expérience du commerce et ses qualités de travail le désignaient pour cette charge redoutable. Mais l'homme était sans caractère, dénué de scrupules, comme tous les spéculateurs qui avaient entouré Schweizer à son arrivée. Il entendait bien, à l'exemple de la majorité de ses collègues, retirer des bénéfices immédiats des intérêts qui lui étaient confiés.

Le 8 juillet 1794, dans un rapport magistral, Picquet proposait au Comité de salut public de réduire à quatre le nombre des agents employés à l'étranger. Les candidats s'étaient présentés nombreux; beaucoup n'étaient que des hommes rapaces ou des suspects, désireux d'émigrer. Au contraire, un citoyen américain, le sieur James Swan, présentait de sérieuses garanties. C'était un financier expert, associé naguère à la grosse maison Lübbert & Dallarde, de Hambourg, qui avait travaillé pour le

compte de la France, d'un républicanisme à toute épreuve. Il était un des héros de l'indépendance américaine. A dix-neuf ans, étant jeune commis à Boston, il avait précipité dans la mer, avec d'autres, la cargaison de thé d'un bateau de la Compagnie des Indes, ce qui avait été le signal de l'insurrection. Secrétaire du département de la guerre, puis chef d'un corps de cavalerie, il avait combattu aux côtés de Washington et de Lafayette, qui l'appréciait. Des voyages en France lui avaient permis, dès 1798, de livrer au gouvernement français de grandes quantités de blé. Il possédait à Passy une importante fabrique de rhum, en pleine prospérité¹. En dépit de ce brillant passé, la réputation de Swan n'était pas sans tache, et Picquet avait reconnu la nécessité de lui adjoindre un associé à l'abri de tout reproche. Il se souvint de Gaspard Schweizer. N'avait-on pas là, sous la main, l'étranger appartenant à une nation neutre, — condition expresse, — le commerçant probe et exemplaire, propre à « doubler » Swan et à le surveiller ?

Schweizer, pressenti déjà à Zurich, avait réservé sa réponse. Quand il rentra à Paris, Picquet vint à lui, et fit briller à ses yeux les services qu'il rendrait à la République française en acceptant cette mission. Il s'agissait de se transporter aux Etats-Unis d'Amérique, avec des déponilles d'émigrés, argenterie, meubles, objets d'art, qu'on vendrait avantageusement, de toucher les sommes

¹ James Swan était né en 1754 à Fife Shore, en Ecosse. Cf. une notice très complète dans la *Biographie universelle* de Michaud. Il publia à Paris, en 1790, une brochure intitulée : *Causes qui se sont opposées aux progrès du commerce entre la France et les Etats-Unis d'Amérique...* Un des exemplaires de la Bibliothèque nationale porte cette dédicace : *L'auteur à M. Kulspeare*. On lit, p. 28 : « J'ai visité avec toute l'attention dont je suis capable les manufactures de Rouen, Louviers, Darnetal, Bayonne, Ussel... »

prêtées jadis par la royauté aux Américains pour leur émancipation, et qui s'élevaient à trente millions, de procéder à d'immenses achats de blé, et en général « de ramener l'abondance des matières de première nécessité dans l'intérieur de la République. » Picquet fit valoir à Schweizer l'occasion, unique pour lui, de rétablir sa fortune si compromise, tout en s'attirant la reconnaissance du gouvernement français. Mais notre Zurichois redoutait ce long voyage, une nouvelle séparation d'avec Madeleine, des responsabilités écrasantes et surtout une association avec Swan, qui lui était suspect. Sa réponse se fit longtemps attendre. Il fallut que Picquet recourût à Madeleine et en fit son alliée. Rien n'empêchait qu'elle fût du voyage. Elle accompagnerait son mari et verrait des pays enchantés. Quant aux responsabilités, Swan se chargerait de tout, et d'ailleurs l'ancien caissier Sonthonax, qu'on emmènerait, tiendrait les livres et défendrait les intérêts de son ex-patron. Au reste, qu'espérait Schweizer en restant inoccupé à Paris ? La misère était à sa porte.

Gaspard sentait la justesse de ces remontrances. Ses craintes s'apaisaient, ses utopies philosophiques et humanitaires commençaient à s'accommoder de cette expédition lointaine. Plus il considérait de près le régime jacobin, et plus il perdait ses illusions. Où fallait-il chercher ce gouvernement de liberté et de justice, d'ordre et d'amour, qu'il saluait jadis, lors de l'Assemblée constituante ? Hélas ! plus à Paris, ni en France. Les récits tragiques de Madeleine l'avaient édifié là-dessus. Alors, les Etats-Unis d'Amérique n'offriraient-ils pas à notre rêveur le paradis après lequel il soupirait ? La terre de Washington et de Lafayette ne lui procurerait-elle pas aussi de riches enseignements ?

Cette pensée enleva les dernières résistances. On convint de l'arrangement suivant : Picquet, qui n'oubliait pas son profit immédiat et que n'animait point le désir exclusif de rendre service à son ami, s'attribua la moitié des bénéfices à réaliser par Schweizer au cours de sa mission. Le caissier Sonthonax, de connivence avec lui, et dont le rôle consistait bien plus à surveiller Gaspard qu'à l'aider, recevrait également un dixième du butin.

Quant à Swan, c'était en quelque sorte malgré lui qu'il avait accepté la collaboration de Schweizer. La lettre qu'il avait écrite à ce dernier à Zurich, pour lui faire les premières avances, était, à vrai dire, fort polie, fort pressante, mais l'astucieux Américain supportait mal ce compagnon forcé, de vertueuse réputation, et qui serait, à l'occasion, un témoin gênant. Il regrettait son ancien associé de Hambourg, Dallarde. Or Picquet, le souverain dispensateur des grâces commerciales, en sa qualité de président de la Commission de commerce, ne voulait que Schweizer. Le Comité de salut public adopta toutes ses propositions. Force fut donc à Swan de céder.

Trois mois furent employés aux préparatifs de l'expédition. Madeleine opposa à toutes les objections de ses amis de Zurich une inflexible décision. Quelque aventureux que fût le voyage, elle ne se séparerait pas de son Gaspard. Les émotions de l'année terrible avaient encore accru son amour. Elle se réjouissait comme un enfant de ce départ pour l'inconnu, elle visiterait des pays lointains, en compagnie d'un homme d'un savoir encyclopédique ; elle serait le témoin de son admirable activité, de ses géniales conceptions.

Car le Comité de salut public confiait à ses agents des fonds considérables. Il disposait des biens des émigrés et des communautés religieuses séquestrées. Durant plusieurs semaines, des émissaires, munis de pouvoirs absolus, furent envoyés dans les châteaux et couvents de province, réquisitionner tout ce qui pouvait être vendu. Ils recueillirent de l'argenterie pour une somme de 3 481 127 fr., qui fut fondue en lingots. Les meubles, les tableaux, les objets d'art, jusqu'aux vins fins des caves royalistes, affluèrent à Paris. Il y en avait pour 1 500 000 francs. Il fallut trier ces objets, les emballer avec soin. Dans les dépouilles provenant des châteaux royaux se trouvaient des meubles fabriqués par Boule, le célèbre ébéniste de Marie-Antoinette. Tant de trésors, tant de reliques sacrées, arrachées aux vieux sanctuaires de France, allaient prendre le chemin de l'Amérique, sous la conduite de Swan et de Gaspard Schweizer. Ni ceux qui prescrivirent ces mesures, ni les agents qui les exécutèrent, tels que Schweizer, Picquet, ne semblent s'être rendu compte, un instant, du sacrilège qu'ils commettaient.

Enfin, dans les premiers jours de novembre, l'on se trouva prêts. L'hiver, tout prochain, n'était certes pas une saison propice pour une longue traversée. Swan fut le seul à s'en préoccuper. Après avoir placé Babette Bansi dans une pension, Gaspard et Madeleine fermèrent leur appartement. Ils avaient retenu deux voitures pour eux et Sonthonax ; un quatrième voyageur se présenta, un compatriote suisse, Rodolphe Aeschmann, de Wädenswil, qui, désireux de tenter la fortune en Amérique, avait accepté la place de commis dans l'agence. Les deux berlines étaient lourdement chargées, bien que la plus grande partie des marchandises eût déjà été expédiée

à Bordeaux. En outre, les chevaux manquaient partout, à cause des réquisitions militaires. Il fallut les remplacer par des bœufs. Et c'est dans cet équipage plaisant, qui rappelait à Madeleine ceux des rois mérovingiens, qu'on atteignit Bordeaux.

Deux bâtiments avaient été retenus par Swan. Il s'embarqua immédiatement sur le meilleur des deux et partit, sans attendre ses compagnons. Tant en lettres de change qu'en numéraire et en marchandises, lui et Schweizer emportaient 22 728 000 francs. Schweizer et les siens montèrent à bord du *Suffolk*, commandé par le capitaine West ; c'était un antique voilier, qui venait d'être, tant bien que mal, réparé à Dunkerque.

Le 12 novembre 1794, bien que le vent souffle de l'ouest, le vaisseau lève l'ancre et descend la Garonne.

Sur le pont, Madeleine et Gaspard observent avec curiosité la manœuvre des voiles. Ce n'est pas sans émotion qu'ils voient l'estuaire s'élargir et les rives disparaître. Un spectacle lugubre vient augmenter leur tristesse. Le *Suffolk*, descendant lentement la rivière, passe à côté d'un navire à l'ancre. Aux sabords grillés, des visages pâles, des faces émaciées, des mains se cramponnent, cargaison de prêtres insermentés, déportés à la Guyane. Madeleine n'ignore pas que les trois quarts de ces malheureux sont destinés à périr dans les marécages pestilentiels de la colonie. La vision funèbre évanouie, elle en gardera longtemps le tragique souvenir.

A bord chacun s'arrange ; ce n'est plus le coquet logis, où rêvait naguère Madeleine, paresseusement couchée sur sa chaise longue. Sa minuscule cabine est sombre, sa couchette étroite. A toute heure du jour et de la nuit, c'est un vacarme incessant. Les pas lourds des matelots

bottés sur le pont, les roulements stridents du sifflet qui les appelle à la manœuvre, le gémissement des cordages dans les poulies, chaque fois qu'on vire de bord, et le roulis qui commence, surprennent désagréablement la voyageuse. Le bateau est encore dans l'estuaire et la voilà malade. Gaspard, lui, résiste ; assis sur le tillac, son crayon à la main, tout à la joie d'être en mer, de sentir le vent d'ouest le cingler au visage, de contempler les voiles tendues et gonflées, la proue qui fend l'eau et la rejette tout écumante, il note ses impressions, en touriste enthousiaste.

Mais le vent fraîchit, augmente à chaque heure de violence. Le gros temps devient une tempête. Il est impossible de maintenir le vaisseau dans la direction de l'ouest. Une bourrasque terrible le pousse au nord, sur la côte du Finistère. Madeleine est étendue, blanche comme une morte, dans sa cabine. Elle est immobile, les yeux fermés, les traits contractés par la souffrance et par l'épouvante. Gaspard, que le mal de mer terrasse à son tour, se désespère de son impuissance. Il est accablé de remords, en songeant que c'est lui qui est la cause de tous ces malheurs :

« Il faut que ce soit moi, ma bien-aimée, griffonne-t-il sur son calepin, qui te précipite toujours d'une infortune dans l'autre, moi qui t'aime plus que tout ! Quel misérable je suis de t'avoir arrachée à ta jolie maison des bords de la Limmat et à la tranquille Lutèce.... Et malgré tout, ta voix douce me console dans mes souffrances, tes grands yeux ne me témoignent que de la bonté. »

Et les heures passent, et la tempête fait rage. Les passagers paraissent abandonnés, personne ne vient les visiter ni leur donner espoir. Le capitaine West est un rusé personnage. Tant que ses hôtes étaient bien por-

tants, il ne leur a offert qu'une nourriture parcimonieuse; maintenant qu'il est seul à table, il se fait servir des plats fins et boit le vin apporté par Schweizer. Le 22 novembre, — dix jours se sont écoulés depuis le départ de Bordeaux, — le capitaine change sa direction. Alors, dans la cabine de Madeleine, les meubles, mal assujettis, glissent avec fracas. La jeune femme est dans la terreur, croyant que les parois vont craquer de toutes parts et le vaisseau s'entr'ouvrir. Bientôt c'est dans tout l'entrepont un vacarme furieux; les marchandises, les lourdes caisses ont été insuffisamment calées et le changement d'inclinaison les précipite sur l'autre bord. Des rats, dérangés de leur cachette, s'enfuient de partout, pénètrent dans les cabines. Du 26 au 29 un répit se produit, le vent faiblit, mais le 29 au soir, la tempête reprend avec furie. Maintenant, le vieux *Suffolk*, ébranlé par les coups de mer, plonge lourdement, son pont est inondé. L'équipage travaille aux pompes, le mât de beaupré casse, et la rafale emporte dans un tourbillon la voile en lambeaux. Quelques heures après, un fracas terrible éclate, fait trembler le navire. C'est le gouvernail, dont une des chevilles s'est brisée et qui est devenu inutile. Le bâtiment s'en va à la dérive.

Au milieu de ses tourments, Madeleine voit entrer dans sa chambre les charpentiers, armés de haches et de leviers; des passagers transis de froid, trébuchant, les éclairent tant bien que mal avec des lanternes. Ils vont tenter de réparer le désordre. La jeune femme se lève grelottante, elle est à bout de forces.

Pour rétablir le gouvernail, un des matelots a été obligé de se laisser couler dans l'eau, suspendu à une corde, mais c'est là une réparation de fortune. Chacun le sent bien. Un instant, on a espéré aborder à Madère,

mais le 1^{er} décembre le vent a tourné brusquement et entraîne le bateau comme une flèche. Madeleine est dévorée par la fièvre, elle délire. L'eau du bord s'est gâtée. Gaspard ne sait comment rafraîchir ce visage brûlant.

Enfin, trois jours plus tard, une accalmie survient, et permet à l'équipage exténué de se ressaisir, de remettre un peu d'ordre sur le bâtiment désarmé. Madeleine sort de sa cabine ; il y aura bientôt un mois qu'elle y est enfermée. Pas une fois, au cours de ses souffrances indicibles, elle ne s'est plainte. Elle se promène aux bras de son mari, vacillante, les cheveux en désordre, les traits ravagés, comme si elle se réveillait d'un cauchemar.

Le 6 décembre, nouvelle alerte. Pour la seconde fois, le gouvernail se rompt. Ce serait de la folie que de vouloir poursuivre dans ces conditions. Schweizer et ses compagnons sont décidés à relâcher à tout prix. On doit être à la hauteur du Finistère. Brest n'est sans doute pas éloigné. Mais le capitaine est un obstiné, doublé d'un fripon. Il refuse de modifier sa route. Pour l'amener à toucher terre, il faut que Schweizer lui promette de payer les réparations du navire et d'entretenir les matelots, pendant le séjour qu'ils feront au port. C'est une décision urgente à prendre, car l'équipage se montre menaçant. Ces gens, après avoir défoncé des barriques de vin, dans leur joie d'être sauvés, et après s'être enivrés, se sont avisés que la cargaison renfermait des lingots et des écus ; ils prétendent avoir leur part. Est-ce une comédie jouée par le capitaine ou réellement une révolte ? Mystère. On est heureusement en vue de Brest. Les meneurs sont attachés au grand mât et rudement fouettés.

Le 13 décembre 1794, le *Suffolk* doublait la pointe

Saint-Mathieu et entraît dans la rade. Il vint s'ancrer à côté de seize navires américains, chassés par la tempête. Madeleine fut transportée à terre, presque inanimée. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle supplia Gaspard de consacrer par un vœu le souvenir de ce jour de délivrance. Elle convint aussi qu'elle était incapable de poursuivre le voyage.

La diligence de Paris allait partir. Brusquant des adieux, qui devaient être déchirants s'ils se prolongeaient, Gaspard, à peine débarqué, y retint une place. Au petit jour, frissonnant de froid en cette matinée de décembre, Madeleine monta dans la lourde voiture. Schweizer cachait mal son angoisse. Les chouans, qui infestaient la campagne bretonne, rendaient ce trajet périlleux, et les trente cavaliers d'escorte ne lui inspiraient guère confiance. Blottie dans un coin, les yeux à demi fermés, Madeleine se laissait aller à un véritable désespoir. L'effondrement de ses rêves, les émotions de la tempête, la séparation cruelle, tout cela tourbillonnait dans sa tête épuisée comme un affreux cauchemar. Pour accomplir les cent-cinquante heures de poste qui séparaient Paris de Brest, la diligence employa trois semaines, trois semaines interminables, au cours desquelles la voyageuse n'adressa pas une fois la parole à ses compagnons.

A Paris, elle trouva un asile chez M^{me} Sonthonax, une ancienne femme légère, d'une grande beauté, que le caissier de Schweizer avait épousée. Elle habitait rue de la Michodière, à deux pas du boulevard des Bains chinois. Madeleine y fut bien accueillie. Paris était délivré de la Terreur ; on pouvait revoir ses amis, sans crainte d'être dénoncé. Aux supplications de ses parents de Zurich qui la persuadaient de ren-

trer au pays, maintenant qu'elle était seule, Madeleine opposait mille raisons. Elle avait repris courage, retrouvé sa gaité, elle ne pouvait plus se passer de la vie fiévreuse de la grande ville. Et puis, elle gardait rancune à ses concitoyens des affronts qu'ils avaient faits à son bien-aimé Gaspard, de l'échec humiliant de sa mission, elle les enveloppait dans un mépris général. Ces gens étaient étroits, fermés à toute idée généreuse, confits dans leurs privilèges et leurs préjugés. Ne la traitait-on pas, elle, Madeleine, de révolutionnaire et de jacobine, parce qu'elle commençait ses lettres par les mots de *Citoyen* et *Citoyenne* ! En outre, elle rougissait de revoir ses compatriotes dans l'état d'indigence où l'avait laissée Schweizer. En attendant que celui-ci revînt, riche, d'Amérique, Madeleine préférait le séjour de Paris, où elle vivait à sa guise, échappant aux regards soupçonneux.

Schweizer attendit cinq semaines à Brest que les réparations du *Suffolk* fussent achevées. Il les passa enfermé dans une misérable chambre d'auberge, suivant par la pensée Madeleine sur la route de Paris. Il lui écrivit aussi de mélancoliques épîtres, et recopia le journal poétique qu'il avait composé sur mer. Il le dédia à ses amis de Zurich, Gaspard Schinz et Gaspard Schulthess, en l'intitulant : *Le malheureux voyage de Madeleine*.

Le 21 janvier 1795, il reprit possession à bord du *Suffolk* de son inconfortable cabine, avec Aeschmann et Sonthonax. Mais à peine avait-on franchi la passe, que le gros temps recommença. Le navire fit eau. Les onze hommes d'équipage durent pomper sans arrêt, pendant quinze jours ; le 18 février, le capitaine West, après

plusieurs tentatives infructueuses, put entrer dans le port de Terceira, une des îles Açores, et y faire radoub, tant bien que mal, son piteux bâtiment. Plus de trois mois s'écoulèrent encore, avant que la mission atteignît Boston, le but du voyage. Schweizer, livré à lui-même, déchargé de la terrible responsabilité de Madeleine, avait retrouvé son calme. La pensée ne lui vint même pas, lorsqu'il débarqua sur terre ferme, de reprocher à Swan son étrange conduite, car l'Américain, après avoir choisi pour lui le meilleur vaisseau, était arrivé sans encombre aux États-Unis, et s'y était mis aussitôt à l'œuvre. Depuis six mois, il voyageait, achetait des quantités considérables de blé, les expédiait en France, ainsi que d'autres marchandises, se livrait à de vastes spéculations. Il avait engagé dans le pays deux secrétaires, Bacon et Broadford, qui suffisaient à peine à la tâche, tant l'activité de Swan était formidable.

Son jeu était clair. Profitant de sa connaissance des lieux, de ses anciennes relations, il entendait opérer à son aise, loin du contrôle gênant de Schweizer. Schweizer était assuré d'un profit de 5 % sur les sommes recouvrées. En lui versant, au fur et à mesure de ses besoins, quelques petites avances, on l'endormirait aisément. Au reste, à son départ de Paris, Picquet n'avait cessé de répéter au banquier suisse qu'il n'éprouverait aucun ennui, que Swan se chargeait de tout. Dans la joie d'être à terre et de parcourir enfin ce pays rêvé, Gaspard n'était que trop enclin à abandonner à d'autres la direction de l'agence.

En quittant le bateau, il accepta d'emblée à Philadelphie l'hospitalité de M^{me} Swan, née Hepsy Clarke. C'était une riche héritière, une femme intelligente, au port altier. Gaspard lui trouvait une étrange ressemblance

avec la reine Marie-Antoinette. Mais la vie du ménage était empoisonnée par de violents dissentiments. Swan, opiniâtre, égoïste, avide, avait dilapidé en quelques années la fortune de sa femme et celle-ci en avait conçu une amertume qui se traduisait par de fréquentes disputes. M^{me} Swan, en dépit de sa majestueuse beauté, était emportée. Un jour, en présence de Schweizer, elle s'empara d'un couteau sur la table et le jeta à la figure de son mari. Celui-ci se baissa, esquiva le coup et ramassa le projectile, qu'il tendit à sa femme avec une profonde révérence.

Swan, doué d'un véritable génie financier, associé à la puissante maison Lübbert & Dallarde, de Hambourg, à force de brasser les millions, aurait fini par s'enrichir colossalement si son désordre n'avait été immense, comparable à celui de son crédule collaborateur. Le caissier Sonthonax, qui devait surveiller les livres, avait été si éprouvé par la traversée qu'il passa plusieurs mois à se soigner. Il jouait du violon au lieu de faire ses additions.

Pendant ce temps, Schweizer savourait l'hospitalité de la maison Swan et s'oubliait dans de longs bavardages avec les trois filles du logis, la blonde Hepsy, Kitty, qui ressemblait à une Italienne, et l'espiègle Sally. Il leur donnait des leçons de dessin, dirigeait leurs lectures et envoyait à Madeleine des vers inspirés par ce charmant trio. Il les accompagnait à cheval, caracolant sur une bête difficile, au risque de se rompre les os.

Tandis que Schweizer se laissait bercer par cette vie d'agrément, son employé Sonthonax commençait à éprouver des inquiétudes sur les agissements de Swan. Ce dernier versait bien, à intervalles réguliers, de petites sommes à ses associés, mais il refusait catégoriquement de laisser examiner ses comptes. Aussi Sonthonax, ne pou-

vant s'acclimater aux Etats-Unis, découragé par sa femme, qui l'avait rejoint, reprit la route de l'Europe. Schweizer n'avait pas absolument renoncé à s'occuper d'affaires. A défaut des opérations officielles de l'agence, il avait tenté pour son compte certaines spéculations privées qui lui réussirent. Quand Sonthonax le quitta, il lui remit à titre d'avance, sur les profits énormes qu'il prévoyait et que Swan lui faisait espérer, une somme de 80 000 francs en lettres de change sur Paris. Puis, ayant embarqué son caissier, il vint prendre pension chez le traiteur Brunot, à un quart d'heure de Boston. Plusieurs étrangers y séjournaient, entre autres un certain général Collot, ancien officier de Rochambeau, et jadis gouverneur de la Guadeloupe¹. Ce personnage avait voué à Schweizer une admiration trop intéressée pour être sincère: « Je vous respecte comme le plus vertueux des hommes, lui répétait-il. Avant de vous connaître, j'étais un démon; mais vous m'avez transformé, et je suis de-

¹ Georges-Henri-Victor Collot, né le 31 mars 1750 à Châlons-sur-Marne, volontaire au régiment de Chamborant (hussards) en 1765, sous-lieutenant le 12 novembre 1768, sous-aide-major le 19 mai 1774, lieutenant en second le 1^{er} juillet 1776, capitaine attaché au corps de la cavalerie le 26 février 1778, attaché au régiment de Bercheny (hussards) le 16 mai 1779, lieutenant-colonel et aide-maréchal des logis à l'armée de Rochambeau le 13 juin 1783, prisonnier de guerre, maréchal de camp employé à l'armée du Nord le 13 décembre 1791, gouverneur de la Guadeloupe le 27 mai 1794, au traitement de réforme le 22 décembre 1801, décédé à Paris en 1805. Le 16 décembre 1801, Talleyrand le recommandait en ces termes au ministre Berthier: « Fixé aux Etats-Unis par son état de prisonnier de guerre non échangé, il y a rempli une mission qui demandait un grand zèle, une activité infatigable et beaucoup de connaissances. Il a pénétré dans l'intérieur de l'Amérique plus loin qu'aucun des voyageurs qui l'ont précédé et il nous a rapporté des observations très précieuses sur les nations qui habitent sur les bords du Mississippi, sur la navigation de ce fleuve et sur les positions militaires qui sont les plus propres à la sûreté de la Louisiane. » *Archives administratives du ministère de la guerre*.

venu meilleur par vous. » On accueillait Gaspard avec la même déférence chez l'ancien président des États-Unis, Samuel Adams, chez les généraux Lincoln et Morgan, chez Robert Fulton, l'inventeur de la traction à vapeur. Le résident de France, Adet, l'emmena dans un voyage d'instruction. Ce représentant des redoutables comités de Paris, contrairement à ce qu'on imaginait, se trouvait un homme poli, affable, d'une conversation originale, et si amusant avec ses rêves humanitaires ! Car Schweizer, en étudiant de plus près le milieu qui l'entourait, sentait s'évanouir l'idéal politique et social que le seul nom d'Amérique évoquait jadis en son esprit. Ce pays, comme la vieille Europe, était livré aux exploiters et aux corrupteurs.

Swan et sa femme se gardaient bien de le tirer de ses rêveries. Le premier, malgré ses spéculations, voyait l'argent se fondre entre ses doigts, et quand il se décida à partir pour l'Europe, il fallut que Schweizer lui avançât 27 000 dollars pour lui épargner la prison, car Swan s'était endetté selon son habitude.

On était en 1798. Gaspard n'aurait pas demandé mieux que de quitter à son tour l'Amérique. Mais les engagements énormes qu'il avait pris rendaient son départ impossible. M^{me} Swan le retenait toujours.

Enfin il reçut de Swan l'argent qu'il lui avait prêté et il put se libérer en partie des obligations contractées pendant son séjour.

A Boston, où il vint passer deux mois avant de s'embarquer, il revit toutes ses relations, mais les Américains le méprisaient maintenant, le tenaient pour un fou depuis qu'il avait perdu de l'argent. De fait, après un surmenage et une activité intenses, le délégué de la Commission de commerce se trouvait dans une situation in-

crovable. Il dut emprunter 1000 dollars pour payer son voyage de retour. Sans doute, Swan n'avait pas rendu ses comptes, il restait débiteur de la presque totalité des bénéfices de l'agence. Cependant, lorsque l'heure du départ sonna, Schweizer fut forcé de s'avouer qu'après six ans de séjour, il se retrouvait un homme pauvre, poursuivi par la malchance, en butte aux justes railleries des hommes du Nouveau-Monde.

« Il n'y a pas de mortel plus malheureux que moi, écrivait-il dans son journal, je suis resté six ans ici, j'ai abandonné ma famille, mes affaires en Europe.... Je n'ai rien fait ! Et je ne pouvais rien faire de plus, parce qu'un démon cruel s'interposait toujours entre moi et mon travail et me suscitait mille obstacles. »

Le démon, Schweizer ne s'avisa jamais de le chercher en lui-même.

Le navire *John Adam*, sur lequel il prit passage, le 28 avril 1801, ressemblait heureusement fort peu au vieux *Suffolk*, de tragique mémoire, et Schweizer, malgré ses tristes pensées, eut une traversée fort agréable. Le capitaine, John Wood, était un homme sérieux, adoré de son équipage; la nourriture était excellente. Quand il n'écrivait pas, Gaspard dessinait ses compagnons de voyage. Le 2 juin, il arrivait à Londres, un mois plus tard à Dunkerque, où la vue de l'uniforme français des soldats de la 46^e brigade lui procurait une joie inexprimable. En attendant qu'on lui délivrât son passeport, il s'entretenait avec ces « braves. » Et c'est la figure rayonnante qu'il monta dans la diligence de Paris, à côté d'une belle créole, qui répondait au nom d'Eugénie Cusin et dont les récits l'émurent.

VI

Il arrivait donc à Paris les mains vides. Madeleine n'en fut guère surprise. Si fervent était son amour qu'elle accueillit, après six années d'absence, ce mari prodigue avec un sourire radieux.

Et à ceux qui s'étonnaient de cette indulgence, qui blâmaient Gaspard Schweizer de sa coupable étourderie, de son indifférence à l'égard de ses affaires, Madeleine répétait: « Que voulez-vous? Mon Schweizer est un monde pour moi.... Il est des hommes si supérieurement organisés et d'une si haute grandeur d'âme qu'il leur est impossible de s'occuper d'autre chose que du beau et du grand. Les économies d'argent leur sont inconnues. »

Mais il y avait un homme que ces explications ne satisfaisaient pas. C'était Jean-Claude Picquet. La chute du régime révolutionnaire et l'avènement de Bonaparte lui avaient enlevé son important emploi. Maintenant il n'était plus qu'un modeste secrétaire, à la *comptabilité intermédiaire*. Aigri par cette déchéance, il demeurait confondu des échecs répétés de Schweizer, qu'il s'attendait à revoir riche, déposant entre ses mains des liasses de billets. Il se fit raconter tout au long la marche des opérations et quand il apprit que James Swan n'avait tenu aucun de ses engagements, qu'il restait débiteur de la plus grande partie des bénéfices de l'agence, il obtint de Schweizer une procuration l'autorisant à pousser rigoureusement les revendications contre le machiavélique Américain. A vrai dire, celui-ci était accablé d'embarras. Ses anciens associés de Hambourg réclamaient leur part, et un créancier, Daniel Parker, fixé à Paris, refusait de lui rendre une somme de 75 000 francs. A ces deux procès venait s'ajouter celui que Picquet menaçait de lui in-

tenter. Pour prouver leurs allégations, Schweizer et Picquet n'avaient à leur disposition qu'une comptabilité informelle, quelques chiffons de papier. Sonthonax, appelé à la rescousse, déclarait n'y rien comprendre.

Cependant, il fallait vivre, et les amis se faisaient rares. A part le ménage Bitaubé, qui habitait bien loin, sur la rive gauche, et qui était lui-même dans une position gênée, le brillant salon de la rue Taitbout était dispersé. Schweizer se sentait étranger dans cette ville, que n'embrasait plus la fièvre révolutionnaire. La rue ne l'attirait plus. « Les doigts sur la bouche, Bonaparte règne ! » disait-il à ses visiteurs, et, s'enfermant dans son cabinet il reprenait sa *Critique de la civilisation*, compulsait ses notes, lisait éperdument. En même temps, il écrivait à Diggelmann à Zurich de vendre tout ce qu'il possédait encore, meubles, linge, habits, argenterie. Ces dernières ressources produisirent une dizaine de mille francs, que Diggelmann fit parvenir à Paris la mort dans l'âme.

Au reste, Gaspard éprouvait, à certains moments, le dégoût de son existence manquée. Le 24 janvier 1803, il écrivait :

« Voici plus d'un an que j'ai interrompu mon journal. Qu'ai-je fait pendant ce temps ? J'ai sollicité le gouvernement, j'ai fait des dettes, j'ai corrigé des vers, j'ai maudit la vie, j'en ai joui, et quant à ma fortune, il n'y a rien de changé ! »

Picquet se heurtait à des difficultés insurmontables. Tant bien que mal, avec l'aide de Sonthonax, en interrogeant Schweizer, il était parvenu à établir que les bénéfices de l'Agence s'étaient élevés, pendant cette mission d'Amérique, à la somme de 8423896 francs. Swan poussa des cris, jura, tempêta, en entendant ces chiffres. Non seulement ils étaient archifaux, mais on lui de

vait, tout compte réglé, un reliquat de 1 500 000 francs ! On était donc loin de s'entendre. M^{me} Swan, accourue en France, sur ces entrefaites, avait fait main basse sur tout l'argent liquide qu'elle avait trouvé chez son mari, toujours pour le prétendu remboursement de sa fortune, et elle l'avait laissé, peut-être avec sa connivence, sans aucune ressource. Et Claude Picquet, exaspéré par ces coups, indigné de cette mauvaise foi, voyant sombrer son dernier effort, se retournait vers Schweizer et lui reprochait amèrement sa faiblesse et ses négligences. Ce qui augmentait encore son embarras, c'est qu'il fallait agir en sourdine, c'est qu'il était impossible de porter l'affaire publiquement devant un tribunal. En entendant articuler ces chiffres, Bonaparte, qui accomplissait en France son œuvre de régénération, et qui ne badinait pas avec les fournisseurs d'armée, aurait immédiatement déferé les réclamants à un conseil d'enquête et les aurait livrés à la vengeance nationale.

Au bout de trois années d'efforts stériles, Schweizer tomba malade d'épuisement, une fièvre inflammatoire s'empara de lui ; il crachait le sang. Madeleine, qui ne quittait pas son chevet, suppliait Picquet et Sonthonax de ne pas se décourager et d'avoir pitié d'eux. Swan consentit à recourir à un arbitre. Il choisit le banquier anglais Sir Walter Boyd, chef d'une des plus importantes maisons d'Europe, que le récent décret de Napoléon contre les Anglais habitant la France retenait à Paris. Sir W. Boyd accepta d'examiner les comptes de Swan, et Schweizer, apprenant que l'honnêteté du financier était au-dessus de tout soupçon, accueillit avec empressement cette proposition. Une cure de lait d'ânesse acheva de le remettre, et tiré de la gêne par

l'héritage d'une tante de Madeleine, M^{me} Hess, qui venait de mourir à Zurich et laissait à sa nièce, contre toute attente, cinq à six mille francs, il reprit ses travaux littéraires, en attendant le verdict de Sir Walter Boyd.

Il fallait toute l'énergie et la science de cet homme d'affaires remarquable pour tenir tête au véritable scélérat que se révélait James Swan. Sir W. Boyd n'employa pas moins de deux ans pour introduire un peu de clarté dans ce labyrinthe d'opérations mystérieuses et louches. Au mois de mars 1807 il rendit sa sentence. Schweizer, pendant sa mission, avait touché et dépensé, tant en frais de voyage, achats de terre, qu'en prêts à ses amis, honoraires de Sonthonax, pertes sur mauvaises affaires, une somme de 850905 francs. Si l'on ajoutait ce chiffre aux profits résultant des opérations de l'Agence, on obtenait une somme de 2 906 905 francs à partager, suivant les conventions, avec Jean-Claude Picquet. Il revenait donc pour sa part à Gaspard 1 453 422 francs.

Mais, en entendant ces chiffres, James Swan déclara froidement qu'il les récusait. Il se parjurait, puisqu'il avait promis sur son honneur de s'incliner devant l'arbitrage de Sir Boyd. Aux objurgations de ses adversaires, il répliquait que ses livres étaient restés en Amérique, que plusieurs transactions n'avaient pas été engagées au nom de l'Agence, mais seulement pour son compte personnel, que d'ailleurs l'arrêté du Comité de salut public ordonnant la mission parlait tantôt de Swan, Schweizer & C^{ie}, tantôt de Swan & C^{ie}. Et le fripon, tout en temporisant, continuait à mener grand train à Paris, entretenait voiture et cocher, faisait des rentes aux enfants illégitimes qu'il avait laissés à Hambourg et

ailleurs. Le 27 juillet 1808, Schweizer et Picquet furent atterrés d'apprendre que Swan venait d'être arrêté et écroué à Sainte-Pélagie, sur la plainte de son créancier, Hermann Lübbert, de Hambourg. Il était maintenant à l'abri, derrière les murs de sa prison, s'accommodant fort bien de ce régime. Picquet, littéralement aux abois, chargé d'enfants, n'eut d'autre ressource que de se faire remettre par Schweizer ses titres sur les terres de Virginie ; mais, quand il voulut les négocier, il s'aperçut que les taxes annuelles n'avaient pas été acquittées les dernières années. Et cette découverte anéantit le projet qu'avait formé Gaspard de se soustraire à cette existence terrible et d'aller terminer ses jours, avec Madeleine, aux Etats-Unis. Car il était usé, il avait vieilli de vingt ans, ses pauvres yeux fatigués ne lui permettaient plus de prendre des notes pour sa *Critique de la civilisation*, et Diggelmann, qui vint à Paris dans l'automne de 1808, le trouva un squelette ; sa poitrine creusée était secouée par une toux sèche, opiniâtre. Il déclinait à vue d'œil et attendait la mort sans trembler :

« Je quitterai la terre avec tant de plaisir, disait-il à sa femme, si, auparavant, je pouvais présenter aux hommes tous les moyens infaillibles pour leur bonheur ! Oui, Madeleine, j'aurais été le plus heureux des hommes. Mais je sens que je n'ai plus que quelques jours à vivre et je me résigne à la volonté de Dieu. Chère Madeleine, prends courage, nous nous réunirons bientôt. »

Le 3 juillet 1811, il dicta son codicille ; le 5, après avoir adressé à Swan une dernière prière, il sembla reprendre vie. Ce n'était que le répit trompeur qui précède l'agonie, et il expira le 9 juillet. Ce cerveau surmené gagnait son éternel repos.

Il fut enterré au cimetière Montmartre. Madeleine

eut-elle le courage d'inscrire sur sa tombe l'épithaphe, cruelle dans sa justesse, que Schweizer avait composée jadis en Amérique : « Ici repose un sot, qui était dans les bras de la Fortune et qui l'ignorait. » On ne sait, le temps n'a pas respecté son tombeau, mais ce qui est bien certain, c'est que l'héroïque épouse repoussait obstinément loin d'elle toute idée de folie. Elle ne songeait pas à l'accablant atavisme, au malheureux Jacques, son beau-frère, expirant dans une crise de fureur. Dans cette grande révolution, dans cette lutte sans merci où s'étaient rués les uns sur les autres tant de voraces adversaires, Gaspard Schweizer avait obstinément brandi le drapeau de la justice et de l'idéal. Pour avoir été indifférent à son propre intérêt, à ses avantages personnels, pour avoir cru à la loyauté de ses semblables régénérés, il avait été vaincu.

VII

En désignant à l'article de la mort son exécuteur testamentaire, Gaspard Schweizer ne s'était assurément pas représenté l'écrasante besogne qu'il imposait à son parent. Celui-ci, un neveu de Madeleine, le jeune David Hess, de Zurich, — son futur biographe, — eut une minute d'effarement et d'hésitation, en apprenant quelle tâche lui était réservée. Cependant, à l'idée que sa tante était abandonnée à Paris, il accourut l'aider.

Il ne l'avait pas revue depuis quinze ans. Il la trouva sexagénaire, courbée et affaiblie par le chagrin, mais ses grands yeux bleus gardaient le même feu que jadis. Dans son appartement, rempli des bibelots de son Gaspard, elle pleurait en silence. Devant les visiteurs, elle se montrait courageuse, résignée, comme aux temps de 1793. Ce ne fut que longtemps après sa mort, qu'en

fouillant dans ses papiers, on découvrit des notes qui disaient sa douleur déchirante :

« Mon Gaspard a quitté cette vie ! En prononçant son nom, j'exprime mes souffrances, mes transports, et tout ce qui remplit mon âme. Je pardonne aux hommes qui ont troublé son repos et abrégé sa vie, parce que Dieu et Gaspard le veulent ainsi. La vertu de mon Gaspard était idéale, peu de mortels ont eu assez de tact pour le connaître. Ils ne l'ont jugé que d'après ses manies, son originalité, sa négligence et son peu de connaissance des affaires. Sa sublime bonté était toujours plus prompte que sa prudence ; il ne gardait rien pour lui. Quand il voyait des malheureux, il disait qu'ils avaient tous des droits sur sa bourse.... Et je vis encore ! Mon Gaspard, si tu le peux, sois donc mon intercesseur auprès de notre Père céleste, pour qu'il m'appelle par pitié auprès de lui et de toi. Ton absence devient tous les jours plus terrible pour moi. Si ma vie se prolonge encore, à quels périls ne serai-je pas exposée, n'ayant pour compagne que le désespoir !... Non, je ne pourrai pas longtemps vivre sans mon Gaspard. »

Ce culte à la mémoire du disparu remplit David Hess d'admiration. Comment parler de succession et de chiffres, en présence de ces souffrances stoïques ? Et pourtant il le fallait. A peine Hess avait-il jeté un regard sur les papiers de Schweizer, sur les lettres qui traînaient encore dans son bureau, réclamations de Brémond, récriminations de Picquet, qu'il avait reconnu la réalité de ses craintes. C'était un labyrinthe, un inextricable maquis, dont il ne sortirait jamais seul. Les frais des obsèques acquittés, il restait à Madeleine une somme de 1598 fr. 45. La bibliothèque comptait 4000 volumes, quelques tableaux, des dessins, des bustes. Les dettes se montaient à 300 000 francs. Pour faire face à ses engagements, Madeleine disposait bien d'un certain actif, mais que valait cette montagne de papiers, de cédules, d'effets,

de mandats, de reconnaissances, qui remplissaient les cartons de Gaspard ? D'où provenaient-ils ? Etaient-ils périmés ? Où les négocier ?

Schweizer avait l'habitude d'enfermer chaque billet dans une enveloppe sur laquelle il griffonnait quelques mots. Ainsi, en 1806, il avait avancé à un chimiste de Winterthour, nommé Goldschmidt, qui habitait dans sa maison, une somme de 45 000 francs. Cet homme prétendait avoir trouvé un secret pour la fabrication des eaux-de-vie et vins artificiels. Il s'était engagé à partager avec son prêteur les bénéfices de l'invention. Gaspard, on le devine, ne toucha jamais un sou de cet argent. Et sur l'enveloppe qui contenait la cédule il avait écrit ces mots : « Pacotille chimique de 3 à 4000 fr., dont on tirera une fumée ou un petit brin de métal pour reliquat. Il faut tâcher de s'arranger de gré à gré avec ce brave (?) homme. » Sur cent autres affaires semblables, c'étaient là les seuls renseignements. Hess en perdait la tête.

La bibliothèque de Gaspard et ses collections furent vendues aux enchères et produisirent 6458 francs, ressource insuffisante pour permettre à Madeleine de subsister. Mais David Hess n'ignorait pas que Jeanneret se trouvait encore débiteur d'une somme de 50 000 francs, avancée dix-huit ans auparavant par Gaspard contre un reçu en bonne forme, et dont les intérêts n'avaient jamais été payés. Or Jeanneret, malgré ses dénégations, vivait dans l'aisance, il était intéressé dans l'importante filature Carl Rougemont à Senlis. Après s'être associé aux efforts de Hess pour obtenir raison des créanciers de Schweizer, cet homme perfide tentait de se dérober à ses engagements. Mais il avait affaire à plus fort que lui. Hess ne le lâchait pas, le suivait comme son ombre. A plusieurs reprises, Jeanneret lui donna rendez-vous

chez son notaire, Maître Boilleau, 45, rue de Richelieu; mais ce dernier, prévenu par son client, éluda chaque fois la visite. Enfin, Hess l'atteignit. A défaut de restitution de la somme intégrale, il le suppliait de verser à Madeleine, tant qu'elle vivrait, une rente annuelle. Jeanneret se défendait, prétextait ses propres embarras, et le notaire l'appuyait, attaquant la valabilité de la créance. D'ailleurs la somme, vu la baisse des assignats, avait beaucoup diminué, il fallait tenir compte de cette circonstance. Hess était indigné de tant de mauvaise foi. Comment? Jeanneret osait recourir à de tels arguments qu'on avait peut-être tolérés sous la Terreur, mais qui, à l'heure présente, étaient indignes d'un honnête homme: eh bien! s'il persistait dans cette voie, lui, Hess, irait chez son oncle, lui raconter l'inqualifiable conduite de ce neveu sans scrupules, et le prier d'être leur arbitre.

A cette menace, Jeanneret céda, mais la rage au cœur. Le notaire était aussi courroucé. Dans l'étude, les clercs, attirés par l'éclat des voix, souriaient malicieusement. Trois fois, Hess courut du notaire chez Madeleine, chercher les pièces nécessaires. Il ne quitta la place qu'après s'être muni d'un acte régulièrement signé.

Il était fou de joie. Sa pénible mission prenait fin.

Il aurait voulu tirer immédiatement Madeleine des griffes de ces vampires, qui la guettaient encore à Paris. Comme David Hess venait de regagner Zurich, il y reçut la visite de Brémont, pour lors établi à Semsales, dans le canton de Fribourg, et dirigeant une verrerie. Sans vergogne il demandait à voir l'inventaire de Schweizer, parlait de revendications, faisait allusion à la cassette du 10 août. Hess le mit à la porte.

Mais Madeleine, seule, sans soutien, était exposée à de pires tentatives. Sous le prétexte de lui venir en aide

et de l'entourer, Jeanneret la pressait de se transporter à Senlis, dans sa maison, sans doute avec l'espoir d'éviter l'obligation qu'il avait contractée envers elle. Et puis, Madeleine ne pouvait se décider à se séparer de ses amis, de l'élucide Dupetit-Thouars, à dire un adieu définitif à la grande ville, où elle avait tant souffert, mais où le souvenir de son Gaspard restait profondément vivace.

Enfin les arguments de Hess la convainquirent. Le 22 juillet 1812, — un an après la mort de Schweizer, — elle arriva au Beckenhof, chez son neveu, suivie de Victoire, sa femme de chambre. Malgré l'accueil touchant de la famille Hess, elle refusa de rester longtemps à sa charge, et dix jours après, elle allait demeurer dans un petit appartement de la rue *Derrière les haies*, non loin de cette ruelle de la Fontaine où elle avait débuté dans sa vie de jeune femme. Les Zurichois ne lui gardèrent pas rancune. Personne n'ignorait ses infortunes, son courage. Et parfois, elle retrouvait, pour conter une histoire, un épisode de la grande Révolution, cette malice qui transfigurait son expression. Hess et sa femme passaient chaque jour de longues heures auprès de la « gentille petite mère. »

Dix-sept mois s'écoulèrent. Le 3 janvier 1814, Madeleine, rentrant d'une soirée chez ses amis Meister, fut prise d'une fièvre pulmonaire. Elle s'alita. Ses forces diminuèrent aussitôt, sa respiration devint oppressée. Elle ne parlait plus que d'une voix très faible. Mais ses yeux disaient toujours sa vaillance. Elle soupirait après sa fin. « Je me réjouis tant de mourir ! répétait-elle à Hess et à sa femme ; c'est une longue agonie, mais une douce espérance. Vous m'aidez à monter là-haut. » Elle se fit apporter l'admirable portrait au pastel de

Gaspard, que Sharples avait peint en Amérique, et le remit à sa nièce en ajoutant : « Vous ne le laisserez jamais sortir de vos mains. » Des crises d'étouffement survinrent, la toux l'épuisait. Elle contemplait Schweizer en rêve. « Je l'ai vu sur une belle étoile, disait-elle. Cette étoile me fait signe de venir à elle. Oh ! je l'ai vu. »

Et elle souriait aux siens. La dernière nuit, les douleurs furent terribles. A neuf heures du matin, Hess la vit ouvrir de grands yeux égarés ; ses traits étaient décomposés. Elle paraissait déçue de se trouver encore sur terre. Puis elle se calma, sa voix devint plus faible encore, on l'entendit murmurer : « Je serai toujours avec vous, toujours.... » et dans l'après-midi du 26 janvier 1814, elle expira. Elle avait soixante-trois ans.

L'auteur de ses maux, le mauvais génie de leur foyer, James Swan, lui survécut longtemps. Hess, le croyant décédé, avait renoncé à toute action contre lui, quand une lettre de Paris lui apprit que non seulement Swan existait, mais qu'il n'avait pas quitté sa cellule de Sainte-Pélagie. Un journal de l'époque racontait, en ces termes, son existence ¹ :

« Peu à peu, cet homme était devenu l'histoire parlante de la maison, le doyen, le roi de la prison. Le personnel le traitait avec respect. Sur le toit de Sainte-Pélagie, il y avait une galerie, d'où l'on apercevait une grande partie de Paris. Aucun détenu n'osait s'y rendre ; Swan, seul, y était autorisé. Il était toujours vêtu avec recherche, il portait le linge le plus fin, il tenait table ouverte, buvait copieusement.... Et qui payait les dépenses de cet extraordinaire sybarite, puisqu'il était détenu comme insolvable ? C'étaient ses amis et surtout ses amies, puis, comme on le pense bien, ses créanciers. A époque fixe, un ami venait et lui apportait l'argent ; deux ou trois jours après, il n'y avait

¹ *L'Ausland* de 1835, n° 340, cité dans le livre du Dr Bæchtold.

plus un sou, la cuisine, la cave, le cabaret avaient tout absorbé. « J'ai grand besoin de 5000 francs, disait-il un jour à une de ses vieilles connaissances, un Américain comme lui; j'ai besoin de cette somme pour tirer des mains de mon homme d'affaires un document dont dépend tout mon avenir. » On lui procura les 5000 francs. Trois jours après, l'ami s'informe si le précieux document est en sûreté. « Ah ! non, répond Swan, un malheureux créancier m'a tourmenté, et je les lui ai donnés. » Il avait dépensé cette somme à boire et à banqueter avec ses compagnons et ses maîtresses. Son séjour à Sainte-Pélagie était un roman continué, comme toute son existence aventureuse. Et le voyant en prison, les plus beaux yeux répandaient d'abondantes larmes, et pendant plusieurs années une foule de femmes, de toutes les classes, venaient au guichet de la prison. Son épicurisme était digne de celui de Lucullus. Il aimait beaucoup l'arôme des fraises. Pour satisfaire ce goût, il se plongea un jour dans une baignoire remplie de fraises. Après s'être imprégné de leur parfum, il revêtit une chemise de baptiste, et attendit la visite de ses amis, étendu sur un divan. »

Lorsque la Révolution de juillet ouvrit les portes de Sainte-Pélagie, Swan recouvra sa liberté. Il ne savait qu'en faire. Il ressemblait à un homme demeuré longtemps dans l'obscurité et placé soudain devant la lumière du jour. Il soupirait après sa cellule. La prison lui avait conservé sa santé. Dès qu'il en fut sorti, il vieillit et déclina à vue d'œil. Il mourut en 1831, au mois de mai. La liberté l'avait tué.

Proquet l'avait précédé depuis longtemps dans la tombe. Son acte de décès, du 23 novembre 1818, le qualifie de directeur de la liquidation générale des vivres de la guerre, domicilié à Paris, 9 quai Voltaire.

FRÉDÉRIC BARBEY.

CHRONIQUE PARISIENNE

Sur trois disparus. — Un poète: Léon Deubel et les prix littéraires. Note sur le grand prix littéraire. — Un romancier: Charles-Louis Philippe et *Charles Blanchard*. — Un journaliste: Henri Rochefort et le journalisme. — Les décorations. — Les pompiers.

C'est un simple fait-divers. Le 12 juin dernier, en quelques lignes un journal annonçait qu'on venait de repêcher dans la Marne le cadavre d'un noyé. On trouva sur lui un livret militaire au nom de Léon Deubel, et six sous. Drame terrible de l'orgueil : j'emploie ce dernier mot dans son acception, non pas de « faute » au sens catholique, mais de légitime sentiment humain. Drame émouvant de la misère. Depuis ce jour, on a écrit sur lui certainement cent fois plus que de son vivant ; et l'on nous promet une édition complète de ses œuvres, ce à quoi très probablement il n'aurait pas lui-même réussi. Je serais fort surpris que Deubel, vivant, n'eût pas cherché d'éditeur, et je ne le suis aucunement qu'il n'en ait pas trouvé. On a dû lui répondre : « Les vers ne se vendent pas. » Il a donc fallu qu'il meure pour qu'on le publie. Par enthousiasme, ou grâce à des souscriptions ? Je l'ignore. Si c'est par enthousiasme pour d'admirables qualités de lyrisme, pourquoi donc avoir différé ? Devant les souscriptions je m'incline : il se peut qu'à l'idée de cette sorte d'aumône Deubel se soit cabré.

Personnellement je n'ai pas connu Deubel. Je ne l'ai jamais vu de près ni de loin. Mais des articles nécrologiques m'ont renseigné sur lui. Au surplus, c'est moins de lui que j'entends parler que de son *cas*.

Il naquit à Belfort le 22 mars 1879, et son histoire est, presque aussitôt, celle de nombre de jeunes gens qui, nés poètes, je veux dire sensibles à certains aspects de la nature, ne trouvent

dans le milieu où ils se développent ni les sympathies dont ils auraient besoin, ni les indications qui leur seraient nécessaires, ni l'appui matériel, surtout, qui leur serait indispensable. Enseignement secondaire, qui dira tes méfaits ? Qui nombrera jamais ceux qui, au sortir de la philosophie et pourvus d'un diplôme de bachelier, renonçant à poursuivre leurs études, la plupart du temps parce qu'ils n'en ont pas les moyens, acceptent le premier emploi qui leur est offert dans le commerce, dans l'industrie, ou, ce qui fut le cas de Deubel, dans l'université, où ils entrent comme répétiteurs ? Et il n'y aurait là rien que de naturel si, telle quelle, il leur était possible d'accepter la vie ; mais sur leurs pupitres de pions, sur leurs tables d'employés, ils écrivent des vers. Ils rêvent de gloire en surveillant leur étude, en alignant des colonnes de chiffres. Ce n'est pas moi, certes, qui leur jetterai la pierre ; j'ai trop connu cet état d'âme pour avoir seulement besoin de chercher à l'excuser. Et Deubel m'apparaît comme un de ces « réfractaires » qui refusent de se plier aux exigences de la vie quodidienne. Dans cette catégorie de déshérités, de victimes de l'enseignement secondaire, — auquel je n'impute, d'ailleurs, ni leurs mésaventures ni leur fin parfois douloureuse, — il y a ceux qui, sans abandonner leur rêve, comprennent qu'avant tout il faut vivre, et ceux qui, comme Deubel, s'en vont au hasard où les poussent leur volonté et l'inspiration du moment. Il fait son service militaire. Après quoi, grâce à un héritage, il part pour l'Italie, revient en France, vit plusieurs années sans emploi fixe, en trouve un, qu'il perd, dans une compagnie d'assurances, se voit de nouveau sur le pavé, fréquente Moréas, est hospitalisé par des amis, surtout par M. Pergaud, à qui j'emprunte ces détails biographiques, et continue d'écrire des vers : évidemment.

On a dit qu'il avait postulé la Bourse de voyage, telle année où un concurrent de talent moindre avait eu la chance d'obtenir les trois billets de mille francs. Il y a même à ce sujet une polémique engagée, que j'avoue ne pas comprendre. En effet : si Deubel avait eu ce prix, que serait-il advenu ? Deubel

aurait fait, sans nul doute, un autre voyage, en Italie ou ailleurs. C'eût été tant mieux pour lui. Peut-être serait-il revenu enrichi de rares sensations poétiques, mais non monnayables. Il se serait retrouvé aussi pauvre qu'auparavant. Car je ne veux point entendre parler de la gloire d'avoir été jugé « digne » par des gens dont beaucoup ne doivent qu'à leur fortune, à leurs relations mondaines, à leur talent... d'intrigue, d'être membres d'un jury. Qu'ils n'aient même pas l'élémentaire loyauté de lire les livres soumis à leur appréciation (?), je ne puis que m'en féliciter, encore que j'aie cessé de comprendre pourquoi on leur soumet quoi que ce soit. Je copie textuellement une note qui parut, le 7 juin dernier, dans un journal de Paris :

« Un des membres du jury hétérogène qui a attribué aujourd'hui les 3000 francs de la Bourse nationale de voyage recevait il y a quelques jours l'un des candidats. « Il est remarquable, » *votre livre de vers !* » dit-il au jeune homme. Le juré avait oublié que cette année il devait couronner un roman¹, et il ne savait pas que le livre du jeune homme était en simple prose. »

Le même membre du jury aurait pu dire à Deubel, l'année où celui-ci était candidat : « Il est remarquable, *votre roman !* » Il y eut les sept plaies d'Égypte. Celles de la littérature française d'aujourd'hui ne sont pas en nombre inférieur et la multiplication des prix de toutes sortes n'en est pas la moindre. — Je ne parle, bien entendu, que d'une « certaine littérature française. » Il y en a, Dieu merci, une autre ! — Décernés à des débutants, les *innombrables* prix littéraires n'ont d'utilité qu'immédiate. Ils n'ont certes pas la prétention de préjuger l'avenir des jeunes écrivains. Ils ne veulent que signaler un livre déjà écrit. Mais, je tiens à le répéter, on ne les obtient, presque toujours, qu'à force de démarches et d'intrigues : la valeur intrinsèque des livres n'y est pour rien. Ce sont les mœurs du temps. Qu'en résulte-t-il ? Ceci : que tel écrivain brusquement mis en lumière, — c'est une façon de parler, — après avoir

¹ La Bourse nationale de voyage est attribuée une année à un romancier, l'année suivante à un poète.

dépensé les quelques billets de mille francs ainsi obtenus, se retrouve Gros-Jean comme devant. Ici encore je n'ai qu'à recopier cet écho d'un autre journal de Paris :

« Il nous revient que deux écrivains, tous deux lauréats du Prix Goncourt, sont dans une situation si précaire qu'on s'apprêterait à ouvrir des souscriptions en leur faveur. Nous n'avons pas à les désigner plus précisément, et d'ailleurs leur nom importe peu. Le fait que deux « prix Goncourt » traînent une vie misérable en dépit de la consécration dont ils ont bénéficié, est suffisamment significatif par lui-même pour qu'il soit superflu d'y mêler des questions de personnes. Deux points de vue se présentent. Ou bien, les prix littéraires sont impuissants à remplir la mission qu'on s'est complu à leur attribuer, c'est-à-dire à faciliter les débuts des jeunes écrivains d'avenir ; ou bien l'usage immodéré qui en a été fait, le manque de discernement avec lequel ils ont été généralement attribués ont faussé et rendu vaine une institution excellente en soi. »

Que ces multiples institutions de prix soient chose excellente, je suis persuadé du contraire. Peu importe. Mais il me semble évident qu'il est d'une médiocre importance que Deubel ait ou n'ait pas bénéficié de la Bourse nationale de voyage.

Il en va tout autrement lorsqu'il s'agit de l'ensemble d'une œuvre. Et j'ouvre ici une parenthèse pour répondre à un entre-filet du *Temps* du 7 juillet, reproduisant la note que j'avais, à la fin de ma dernière chronique, consacrée à Romain Rolland :

« *Le Grand Prix de Littérature*. L'Académie l'a décerné, on le sait, à M. Romain Rolland. Il est assez curieux de noter comment ce choix fut accueilli dans les milieux littéraires où l'on se pique de dédaigner un peu l'Institut. Voici en quels termes M. Henri Bachelin dans la *Bibliothèque universelle*, à laquelle collabore, si nous ne nous trompons, M. Romain Rolland, apprécie le vote académique. »

Vient ensuite la reproduction de mon P.-S. Je n'ai aucun respect fétichiste pour l'Institut pris en bloc. Et je connais plus d'un membre actuel de l'Académie française qui, au temps de

sa jeunesse, voire de sa maturité, ne se fit point faute de la cribler d'épigrammes et larder de sarcasmes. Mais il ne s'agit pas de cela. Je n'ai pas prétendu parler uniquement des prix décernés par l'Académie française, mais indistinctement de tous les prix décernés par tous les jurys quels qu'ils soient, *sauf honorables exceptions*. De plus j'ai voulu dire que, lorsqu'il s'agit d'un Romain Rolland et d'une œuvre comme l'ensemble de *Jean-Christophe*, la consécration que leur apporte un prix *ne les grandit ni — certes et j'y insiste, — ne les diminue*. Lapalissade, évidemment, mais que je suis obligé de répéter. Elle est aussi loin de moi qu'il soit possible, l'idée de critiquer ceux des membres de l'Académie qui ont voté pour Romain Rolland !

Mais revenons à Deubel. Douleureuse destinée, que celle de ces doux rêveurs égarés au milieu de la lutte tragique non seulement pour la gloire, mais pour le pain quotidien ! Ce sont eux qui, sur les trottoirs où se presse le peuple des écrivains, reçoivent coups de coudes et bourrades et sont rejetés au ruisseau, en attendant qu'ils se jettent dans la Marne ! « Je ne suis qu'un enfant ; cette ville m'écrase », écrivait-il à M. Emile Bernard. Infortunés à qui manque cette « case au cerveau », cette case où loge le sens des nécessités et des obligations de la vie quotidienne ! Aurait-il mieux valu pour eux qu'ils ne fussent point nés ?

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

Cette richesse des seuls yeux tranquilles, quelle pauvreté pour les temps que nous traversons ! Il faut avoir les yeux mauvais. Il ne faut pas sourire avec bonté, sous peine de passer pour un naïf et pour un niais : il faut ricaner. Il ne faut point faire de rêves d'universelle douceur ni d'essais de compréhension plus loyale, mais critiquer avec âpreté sans même s'efforcer de comprendre. Aujourd'hui ce n'est plus le Christ qui chasserait les

vendeurs du Temple: ce sont eux qui se saisiraient des cordes pour l'en frapper.

Je le répète: je n'ai pas connu Deubel. Et je n'ai lu que très peu de ses vers. Comme tous les déracinés il aimait à se rappeler de loin sa première patrie:

La courbe du passé fléchit vers l'avenir,
Ainsi qu'un arc-en-ciel s'abaisse à l'horizon.
L'âme s'exalte au chant pastoral des villages
Et, simplement, élit pour sa fidèle image
La serotine fumée au toit d'une maison.

« Philippe que je n'ai pas connu, que j'aurais peut-être méconnu dans la vie, — qui sait? pourquoi se vanter soi-même? » disait Romain Rolland dans un admirable mouvement vers cet autre disparu. Deubel, dirai-je à mon tour, que je n'ai pas connu, que j'aurais peut-être méconnu dans la vie, je vous devine maintenant dans la mort. Il vous restait votre livret militaire, et six sous. Je ne suivrai point votre exemple. Etes-vous un poète de génie dont l'édition qu'on nous promet de vos œuvres complètes, — il a fallu pour cela, je le dis une fois de plus, que vous vous suicidiez, — nous révélera le génie? Même si cette révélation ne se produit pas, je n'en serai pas moins ému par votre geste suprême.

Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé,
Tu teignais en mourant, ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au Dieu qui t'avait envoyé!

Avez-vous été un envoyé de Dieu? Avez-vous prononcé des paroles jusqu'à ce jour inentendues? Quel salaire vous était réservé? Vous ne le saurez sans doute jamais. Mais si la lumière s'est faite pour vous au moment où vos yeux, bouchés d'eau, se fermaient pour toujours, vous avez pu, sans regret, vous laisser couler dans la vase.

— La destinée de Charles-Louis Philippe fut moins tragique,

mais sa fin fut tout aussi émouvante, quoique différente. Il mourut fin décembre 1909, à trente-cinq ans, — il était né le 4 août 1874, — des complications d'une fièvre typhoïde. Il est regrettable que la mort ne lui ait pas laissé le temps de se décider pour l'une ou l'autre des deux versions de *Charles Blanchard*¹, qu'il nous eût donnée lui-même, un jour proche ou lointain, comme définitive. Je sais que l'on commence à se rendre compte, à l'étranger, de l'importance de Philippe. Et je suis persuadé que la place qu'on lui accordera parmi les écrivains des premières années du vingtième siècle, et de toujours, sera de plus en plus considérable. Il eut pour lui, en plus d'un génie particulier, d'avoir vécu une enfance douloureuse où la violence des moindres sensations fut centuplée par ce génie alors en puissance, puis d'avoir lu avec fièvre Dostoïevsky, qu'il classait parmi les « barbares. » Et je pense toujours, quand je me rappelle cette expression de Philippe, aux Huns qui, déchiquetant la viande crue qu'ils mettaient chauffer sous leurs selles, venaient revivifier le monde romain qui se délectait de murènes engraisées de cadavres d'esclaves tués tout exprès. L'œuvre personnelle de Philippe est-elle d'un « barbare ? » Atteignit-il « ces régions profondes et broussailleuses, aux latentes fécondités », que le premier défricha Dostoïevsky ? Non. Mais il a d'autres titres à notre admiration.

Il s'occupa moins de l'analyse des sentiments humains que de leur synthèse, moins des particularités de ses héros, — gestes et expressions caractéristiques, façons quotidiennes de vivre, tics bizarres qu'à l'infini notait Dickens, — que de leur généralité. C'est l'opération inverse : avec Dostoïevsky, et surtout avec Dickens, nous concluons de l'individu au type, avec Philippe du type à l'individu. Nous pouvons, s'il nous plaît, ne pas sortir de l'atmosphère lyrique qu'il crée avec ses grandes et subtiles images dont il eut le secret. J'espère qu'un critique,

¹ *Charles Blanchard*, Editions de la *Nouvelle Revue française*, 35 et 37, rue Madame. Paris, 3 fr. 50.

un jour, étudiera l'influence de Mallarmé se prolongeant sur Philippe bien au delà de ses premiers essais en vers.

Je lui demandais quelques mois avant sa mort : « Lequel de tes livres préfères-tu ? » Il me répondit : « On préfère toujours son dernier paru. » Phrase profonde, lorsqu'il s'agit de quelqu'un qui comme lui eut le souci de monter toujours plus haut, sans se soucier que les exagérations de sa manière — le dernier livre qui parut de son vivant fut *Croquignole*, — puissent prêter le flanc à la critique mal intentionnée. Son recueil de contes *Dans la petite ville* est une œuvre de transition qui rappelle, par endroits mais rarement, le Philippe « artiste » et fait le plus souvent prévoir le Philippe que nous aurions tenu dans *Charles Blanchard*, s'il avait eu le temps d'achever ce livre ; car j'ai la certitude que, malgré ses hésitations et son découragement, il l'aurait repris pour ne plus l'abandonner. Dans *l'Effort libre* de janvier 1913, M. Charles Albert a écrit ces lignes contre lesquelles tout d'abord j'avais protesté mais dont, à la réflexion, j'ai reconnu la parfaite justesse :

« ...Cet art inspiré du peuple à un certain point de vue n'est-il pas resté, par un autre côté, essentiellement bourgeois ? Avec une tendresse infinie un Charles-Louis Philippe, par exemple, a célébré le peuple, ses souffrances et ses vertus. Mais ne l'a-t-il pas fait d'un art encore trop marqué des tares de l'art bourgeois et, somme toute, selon certaines formules de la sensibilité bourgeoise ? »

Et pourtant Philippe écrivait à Maurice Barrès :

« Ma grand'mère était mendiante ; mon père, qui était un enfant plein d'orgueil, a mendié lorsqu'il était trop jeune pour gagner son pain. J'appartiens à une génération qui n'a pas encore passé par les livres... Je crois être en France le premier fils d'une race de pauvres qui soit allé dans les lettres... Et comme j'envie cette classe bourgeoise qui a déterminé en vous un tel équilibre ! »

Il ne pouvait point ne pas rester profondément « peuple ».

Peuple, non pas seulement d'une petite ville de France avec *La Mère et l'Enfant* et le *Père Perdrix*, mais de Paris avec *Bubu de Montparnasse* et, par endroits, *Marie Donadieu* et *Croquignole*. Ces « tares » dont parle M. Charles Albert, s'il veut signifier l'amour du gracieux, du maniéré, du contourné, même de l'image littéraire si belle qu'elle soit, ont à peu près entièrement disparu de *Charles Blanchard*. Nous y sommes aux prises avec la réalité nue. Au lyrisme des mots, Philippe a substitué le lyrisme plus profond des événements extérieurs et des sentiments, mais pas à la façon fiévreuse et heurtée de Dostoïevsky. C'est d'un calme apparent admirable ; l'ironie n'est que plus douloureuse, de cette histoire qui est celle de la grand'mère et du père de Philippe, de ces deux mendiants dont il parlait à Maurice Barrès.

« Lorsqu'on ouvrait la porte et qu'on entrait dans l'unique chambre, on apercevait d'abord tout ce qu'elle ne contenait pas. »

Nous connaissons tout de suite la maison. Et c'est par des traits de ce genre que Philippe nous montrera les âmes de Solange Blanchard et de son fils Charles. Poème de la résignation malgré la misère, de la faim malgré le travail, de la souffrance malgré l'amour, et de l'abandon malgré les bras qui se tendent.

— Les journaux ont fait beaucoup plus de bruit autour de la mort de Rochefort qu'autour de celles de Philippe et de Deubel. Et nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, puisque Rochefort fut, selon la formule, « un grand journaliste. »

« Les chefs-d'œuvre du cuisinier sont éphémères, dit Claude Tillier dans *Mon oncle Benjamin* ; on leur donne à peine le temps de refroidir. Il n'y a qu'une chose dans les arts qu'on puisse comparer aux produits culinaires ; ce sont les produits du journalisme. Et encore un ragoût peut se réchauffer, une terrine de foie gras peut exister un mois entier, un jambon peut revoir autour de lui ses admirateurs, mais un article de journal n'a pas de lendemain ; on n'en est pas à la fin

qu'on a oublié le commencement, et, quand on l'a parcouru, on le jette sur son bureau, comme on jette sa serviette sur la table quand on a diné. Aussi je ne comprends pas comment l'homme qui a une valeur littéraire consent à perdre son temps dans les obscurs travaux du journalisme, comment lui, qui peut écrire sur du parchemin, se résout à griffonner sur le papier brouillard d'un journal. »

Tillier disait la vérité, avec une pointe de paradoxe selon son habitude. De plus il prêchait pour lui-même qui ne collaborait qu'à d'obscurs journaux du Nivernais. Enfin il ne pouvait prévoir le prodigieux développement du journalisme contemporain, ni les grands journalistes du dix-neuvième siècle, à commencer par Veillot, dont on célébrera le premier centenaire en octobre, en même temps — ironie des choses ! — que le deuxième de Diderot. « Le journalisme mène à tout à la condition d'en sortir », a-t-on dit. Du jour où il y fut entré Rochefort n'en sortit plus — que par la force des balonnettes — et cela ne le mena à rien, qu'à rester Rochefort, c'est-à-dire ondoyant et divers, sans l'unité d'un Veillot, unité parfois artificielle, mais qui suffisait à ses lecteurs. Je n'entreprendrai point de conter sa vie (30 janvier 1830-30 juin 1913). Elle fut trop mouvementée. Le voici tel que le vit Edmond de Goncourt en novembre 1880 :

« Un toupet en escalade fait comme de cheveux en fil d'archal, un œil sans couleur triangulairement voilé par l'ombre d'une profonde arcade sourcilière, et dans cet œil un regard d'aveugle. Des traits, — autrefois c'étaient des traits mièvres et tourmentés d'un nerveux duelliste de la cour des Valois, — aujourd'hui la ciselure de ces traits s'est avachie dans de grands plans solides, carrés, britanniques.... Qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas, l'aristo perce dans chaque parole du démocrate ; et parle-t-il de Gambetta, qu'il dénomme le prince de la goujaterie, on sent tout le dédain de l'homme bien né pour le fils de l'épicier de Cahors, et pour tous les côtés roturiers du parvenu. »

On ne saurait mieux dire. Rochefort n'est pas arrivé, malgré

certains triomphes renouvelés, mais éphémères, à « représenter » en politique le peuple de Paris, pas plus que n'y réussirent en littérature les Goncourt. Gentilshommes de plume, que ne se contentèrent-ils de rester dans leur milieu ! l'estime que notre origine dont nous n'avons ni, les uns, à rougir, ni, les autres, à nous vanter, nous marque d'un signe ineffaçable. Restons ce que nous sommes. Ne faisons d'efforts pour nous développer que dans le sens une fois pour toutes indiqué par le hasard de la naissance : nous ne pourrions grandir que tortus. Les exceptions en cette matière, si elles ne confirment point la règle, ne lui enlèvent rien ni de sa force ni de son universalité. C'est ce qu'oublia Rochefort, né marquis de Rochefort-Luçay. Peut-être même n'y songea-t-il jamais. Ses débuts l'avaient préparé aussi peu que possible à exercer, en politique, une influence sérieuse et *durable*. Entre 1856 et 1866, soit de vingt-six à trente-six ans, il n'écrivit pas moins, seul ou en collaboration, de dix-huit vaudevilles. « Cela est si évident, disait de lui Jules Bertaut en 1906, qu'il est un homme de théâtre avant tout, qu'on déplie son quotidien et qu'on lit sa chronique avec les mêmes espoirs et avec le même goût qu'on se dispose à entendre un acte gai ou à écouter un monologue. » Il eut beau dire à l'époque du boulangisme : « Je pourrais convoquer deux cent mille citoyens sur la place de la Concorde. » Sans doute auraient-ils répondu à l'appel. Mais, de la place de la Concorde, où Rochefort les aurait-il menés ? Il était un exciteur, non pas un conducteur de foules. On a raconté que, lorsqu'en 1869 il se porta aux élections de Belleville, contraint de prendre la parole, il prononça quelques mots sans originalité qu'il accompagna d'un geste violent. Ce fut dans la foule qui l'écoutait un enthousiasme indescriptible. On voulut l'entendre à Ménilmontant et on exigea de lui le discours qui avait enflammé les Bellevillois. Rochefort se soumit, mais il avait oublié le geste dont ceux-ci avaient gardé la mémoire. La foule fut mécontente. On criait : « Le geste ! Nous voulons le geste ! » Et Rochefort dut, pour donner satisfac-

tion à ses électeurs, reproduire la pantomime qui avait accompagné sa harangue. Je ne connais rien de plus sinistrement comique que cette anecdote. Comique ? Non pas : presque douloureux. Rochefort n'était pas, là, dans son milieu. Et puis on ne vit pas sur un geste indéfiniment répété.

Mais il eut de l'esprit à en revendre, non à en vendre. Il fut brave : si, fier Sicambre, il brûlait le lendemain ce qu'il avait adoré la veille, ce ne fut jamais par vilenie, pour faire argent de toute flèche décochée, mais pour le plaisir de décocher une flèche de plus.

Il fut aussi un des quelques Parisiens vraiment « notoires », selon la façon de voir de ceux pour qui la France se résume en Paris et Paris en la partie des boulevards qui va du Vaudeville à la rue Drouot. On aura beau jeu à m'objecter : « Mais les cochers de fiacres aussi lisent ses articles ! » Je répondrai qu'évidemment c'est une consécration, mais que les cochers de fiacres sont eux-mêmes des personnages très parisiens.

En somme, à défaut d'avoir exercé sur le pays une influence profonde, Rochefort l'aura ébloui, des années durant, par des traits brillants d'un esprit superficiel inférieur à celui d'un Clamfort et d'un Rivarol ; mais de beaucoup d'hommes politiques on ne pourrait même pas en dire autant. A défaut d'une œuvre il laisse un nom, et il y a quantité de journalistes à qui pareil sort n'est pas réservé.

— La Société des Gens de lettres, que préside M. Georges Lecomte, a célébré le 5 juillet ses noces de diamant. A cette occasion sept cents demandes de décoration étaient parvenues au ministère de l'instruction publique. Quarante-sept seulement furent accueillies. Si l'on y ajoute le total approximatif de celles qui sont depuis des années en souffrance, c'est le cas de le dire, on en est amené à conclure qu'il n'y a guère moins à l'heure actuelle, en France, d'un millier d'écrivains qui s'estiment dignes de porter le ruban rouge. Et ils considéraient certainement comme une injure qu'on leur offrit, à titre de consolation, les palmes académiques. Bluff et pétarade.

— Bluff et pétarade encore, ce lamentable accident qui, dans

cette après-midi du 16 juillet, fit un mort et plusieurs blessés ! Une automobile de pompiers transportait une échelle de la rue du Vieux-Colombier à la rue Malar. Elle dérapa. La longue échelle balaya une baraque, un bec de gaz et un kiosque-vigie. Il suffit d'avoir passé par la caserne pour savoir qu'en temps de paix rien n'y est d'une extrême urgence et quel temps précieux on y perd. Or l'auto des pompiers *allait à une vitesse exagérée* : il s'agissait évidemment de maintenir l'honneur du corps. Rien de plus légitime lorsqu'il faut se hâter pour l'extinction d'un incendie. Mais combien de fois n'ai-je pas vu, naguère, attelée de deux chevaux noirs, une autre voiture de pompiers descendre à une allure vertigineuse la rue de Clichy ! Que se passait-il ? Le Louvre était-il en feu ? Que non pas ! Sur un des bancs arrière il y avait tout simplement un pompier qui, assis, tenait entre ses genoux un fusil Lebel. Il fallait sans nul doute que cette arme fût réparée dans le plus bref délai : l'ennemi n'était-il pas déjà aux portes de Paris ?

HENRI BACHELIN.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

La réforme douanière. — Californie et Japon. — Signification, au point de vue régional, de l'élection de M. Wilson. — A New-York : la croisade contre la danse. — L'Eglise est-elle malade ? — Nécrologe : Joaquin Miller ; Henri Flagler. — Les livres.

Tout, aux Etats-Unis, semble subordonné en ce moment, à la discussion de la réforme douanière, de ce fameux *tarif bill* qui aura peut-être vu le jour quand ces lignes paraîtront. On le sait : le président Wilson, élu par les démocrates, était tenu de mettre à l'étude, dès son installation, la réduction, et, dans plusieurs cas, l'abrogation des droits élevés imposés à ce pays par les administrations républicaines successives. Il y a ceci de curieux dans la situation du nouveau président qu'il a derrière

lui l'opinion publique, mais qu'il se heurte à une minorité formidable par sa puissance. Le vieux parti républicain, tout diminué qu'il soit par la scission des progressistes, n'est pas facile à entamer. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a surnommé « la Vieille Garde. » Et cependant sa position n'a plus de fondements solides. Invoquer la nécessité de la protection pour des industries de la trempe de celles des Etats-Unis, est simplement ridicule. Il y a longtemps que l'on voit courir les rues une caricature représentant une petite vieille (le parti républicain) qui, élevant dans ses bras un individu à moustaches, quatre fois plus grand qu'elle (l'industrie) s'écrie : « N'y touchez pas ! C'est un petit poupon. »

Il n'est pas à dire, toutefois, qu'un changement radical dans la politique douanière s'effectuera sans causer une certaine perturbation. Il en est ainsi de toutes les évolutions économiques. Mais, si quelqu'un souffre, — temporairement, — ce ne seront pas les gros commerçants, — ceux qui créèrent la protection : — d'abord, ils ont fait fortune, et ensuite il leur sera facile de se transformer au besoin en importateurs. La situation des petits manufacturiers est naturellement moins bonne. Le développement aussi anormal que factice donné à l'industrie les a entraînés à ouvrir des fabriques qui n'ont pas les reins assez solides pour résister à la crise actuelle. C'est ainsi, également, qu'on a incité les ouvriers des campagnes à venir en ville, qu'on a retenu dans les centres manufacturiers les immigrants destinés aux régions agricoles. Il y a eu rupture d'équilibre économique et, comme toujours en pareil cas, lorsque la réaction inévitable se produit, les petits, les travailleurs en souffrent plus que le reste. C'est grand dommage ; mais le gros public, qui est simpliste, ne peut admettre qu'on l'oblige à protéger de sa poche une minorité d'industriels et, ainsi qu'on l'a répété bien des fois, à renoncer aux produits supérieurs et plus durables de l'étranger. Du reste, il faut le dire, les *congressmen* s'accordent en principe à reconnaître qu'il est nécessaire de reviser le tarif... mais surtout en ce qui concerne les choses qui n'intéressent pas leur district électoral. « Enlevez les droits sur les cotons ! » crient les représentants

du Nord, mais ne touchez pas à la laine ! — Dégrevéz la laine, si vous voulez, déclarent ceux du Sud ; mais le coton, c'est sacré ! » En somme, cela a toujours été la même chanson, depuis qu'on parle de la réduction des droits d'entrée.

— La réforme douanière n'est pas, d'ailleurs, la seule question grave à laquelle le président Wilson doit faire face. Le programme de son parti le force à mettre à l'essai une réforme des institutions financières, et à envisager l'indépendance des Philippines. Comme on le voit, ce n'est pas le travail qui manque et il n'est pas étonnant que le chef de l'Etat passe plus de temps à son bureau que les employés inférieurs de n'importe quel ministère. Outre la besogne régulière et connue d'avance, il y a l'imprévu, tel que les troubles du Mexique et les difficultés avec le Japon. En ce qui concerne ces dernières, il a été fait beaucoup de bruit, récemment, chez les Nippons comme en Amérique. A en croire la presse sensationnelle, on était à deux doigts de la guerre. L'origine de tout le mal est dans une loi locale, votée par le parlement californien et relative au droit de propriété foncière. Ce *bill*, en effet, déclare que tout étranger n'ayant pas la capacité de se faire naturaliser ne peut hériter d'immeubles ; qu'il n'aura pas d'autre droit de propriété que celui accordé aux Américains par sa nation d'origine ; enfin que toute société dont la majorité des actionnaires est composée d'étrangers de cette catégorie sera considérée comme étrangère de ladite catégorie.

Bien que rien, dans les termes de cette loi, ne vise directement les Japonais, il est évident qu'elle n'a qu'eux en vue. Comme les Américains ne peuvent pas posséder de terres arables au Japon, les Japonais en Californie, en vertu de la réciprocité inscrite dans le bill, en sont réduits à la propriété de résidences, manufactures, et magasins. Les Nippons ont jeté les hauts cris, et cela est excusable, étant donné leur besoin intense d'expansion. Dès 1907, l'éditeur du *Japan Current*, un journal de Seattle, s'écriait tragiquement : « L'immigration nipponne doit avoir libre accès en Californie, et elle l'aura !... La population, dont la densité est déjà, dans la mère patrie, de 300 par mille carré, augmente

au taux de 500.000 âmes par an.... Ce surplus doit s'écouler quelque part, par un moyen quelconque. Et il s'écoulera, d'une façon ou de l'autre ! La question est : où, comment, et quand ? »

Tout cela est très bien. On peut même ajouter, incidemment, que les Japonais ont d'autant plus de tendance à s'établir en Californie, qu'ils ont des occasions inespérées, non seulement d'y trouver des débouchés pour leur « surplus », mais d'y faire fortune.... Plusieurs d'entre eux y sont devenus millionnaires, tout simplement en exploitant des vergers. Mais il est aussi à considérer que, peu à peu, les petits « Japs s'emparent » de districts entiers, — comme celui de Florin, dans le comté de Sacramento, celui qui s'étend d'Orville à San-Diego, et la vallée de la Vaca, la plus riche de la Californie. Leur méthode est aussi habile que peu compliquée. Travaillant à meilleur compte que les blancs, ils se font facilement embaucher par les propriétaires de fermes et de vergers. Puis, quand ils ont virtuellement monopolisé la main-d'œuvre agricole, ils refusent de travailler, à moins qu'on ne leur loue la terre. Finalement, par une manœuvre analogue, ils deviennent propriétaires du sol. Tels sont leur esprit de suite, l'entente avec laquelle ils s'entr'aident, que le plan réussit presque toujours. Ainsi que le fait observer l'éditeur de la *Rev.* de Sacramento, il s'agit de conditions locales que nul n'est à même d'apprécier à distance, ou d'essayer de régler théoriquement.

— Le fait que M. Wilson est un homme du Sud, — et il y a soixante-quatre ans qu'un sudiste n'est arrivé à la Maison-Blanche, — ce fait a naturellement amené bien des gens à prédire que ceci nous garantit, de la part de la nouvelle administration, une absence totale de « l'esprit régional » dont étaient animées, en général, les administrations antérieures. Mais, en vérité, il est quelque peu démodé de parler aujourd'hui de la « nécessité de cimenter l'union du Nord et du Sud. » Il y a des années que la réconciliation s'est effectuée. Elle s'est faite peu à peu, mais si l'on tient absolument à préciser une date, on peut faire remonter à 1898, à la guerre hispano-américaine, la plus éclatante manifestation de l'oubli du grand conflit de 1862-

1865. Il y a longtemps que des ex-officiers confédérés connus pour leur acharnement contre l'Union se sont ralliés au gouvernement fédéral, et en ont accepté des postes de choix.

Comme l'a fait justement remarquer la *New-York Evening Post*, le succès de M. Wilson est plutôt le triomphe des idées progressives de l'Ouest que celui de la population des Etats au sud du Potomac. C'est l'Ouest qui a élu M. Wilson; c'est de lui que sont venues la scission du parti républicain comme — et surtout — la renaissance de l'esprit démocratique, la réaction contre la tyrannie des *bosses* politiques.

— Toutefois, ceci n'a pas le don de passionner l'opinion. Il en est de même de l'épouvantail japonais, auquel on commence, d'ailleurs, à s'habituer. Ce n'est pas assez excitant pour le goût du jour. A New-York, en particulier, on aime les choses sensationnelles. On lit plus avidement les débats fort malpropres de l'affaire de la police municipale que les articles sur la politique extérieure. La fameuse croisade contre le vice, menée par le maire, M. Gaynor, est aussi une bonne aubaine pour cette population qui se repait d'*excitements*. La danse, aujourd'hui voilà l'ennemi! — au moins dans nos grandes cités. Il est certain que les formes revêtues maintenant par ce gracieux divertissement sont extrêmement peu édifiantes. Si le « trot des dindes », « l'étreinte du lapin », « l'ours grizzly », et autres exercices dont le nom seul eût terrifié Terpsichore sont inoffensifs, sinon comme il faut, dans un salon, ils ne peuvent qu'augmenter la vulgarité, les mauvaises manières dans les endroits publics où ils se sont peu à peu faufileés. Les choses en sont arrivées à ce point que les *tea-rooms* eux-mêmes, fréquentés par la jeunesse des écoles, par les filles de bonnes familles, cherchent à attirer le client par des annonces de « danses modernes. » Modernes, elles ne le sont guère. Comme le dit un journal peu suspect de puritanisme, *The Sun*, elles sont un retour aux pratiques les plus grossières de l'homme à l'état sauvage; « elles sont basées sur les motifs primitifs des orgies communes aux aborigènes de toute nation non civilisée.... » Et l'homme primitif, au moins, était franc et ne cachait pas son but. Ceci est corroboré

par les déclarations de missionnaires qui affirment, devant des auditoires horrifiés, avoir vu ces contorsions chez les peuplades les plus abruties ! Ces soi-disant nouveautés ont toujours existé dans les salles de bal de bas étage. Elles en ont été tirées pour satisfaire le besoin morbide de sensationnalisme d'une génération qui est blasée sur tout, ou qui, par genre, feint de l'être.

— Nous parlons plus haut de la collaboration de l'Eglise à la croisade contre le relâchement des manières, l'abaissement du niveau des divertissements. Il est assez piquant qu'alors qu'elle prend à tâche de guérir ses ouailles spirituellement souffrantes, des organes religieux très écoutés, tels que le *Christian Work and Evangelist*, demandent qu'on cherche les moyens de guérir les Eglises malades. C'est qu'en effet aux Etats-Unis, principalement dans les grands centres, les sectes religieuses sont aux prises avec de graves difficultés, par suite des efforts de plus en plus considérables de gens tarés pour jouer un rôle prééminent dans leurs « dénominations » respectives, avec un but qu'il est facile de saisir. Banquiers véreux, hommes de loi corrompus, tripoteurs d'affaires louches sont trop souvent les membres les plus actifs, et, aussi, les plus généreux d'une église. Ceci, naturellement, a une tendance à éloigner les gens honnêtes, qui se retirent de toute participation *active*, laissant le champ libre, sur ce point, à une classe « non-désirable. » C'est absolument analogue à ce qui se produit en matière politique locale. Les pasteurs se sentent dérouterés. Leur liberté de parole, d'autre part, se trouve limitée, bien plus fréquemment que l'on ne pense, par la crainte de déplaire au conseil de fabrique, qui, ou est composé de personnages véreux, ou ne veut pas priver l'institution des ressources pécuniaires provenant de personnes qui n'aiment pas à s'entendre dire, en chaire, des vérités. La situation est souvent très délicate. Divers clergymen voudraient que, dans les facultés de théologie, on étudiât cet état de choses, infiniment plus important que tant de points oiseux de doctrine, et qu'on instruisît les jeunes pasteurs sur la meilleure conduite à tenir dans les circonstances si variées auxquelles ils ont aujourd'hui à faire face.

— Les lettres viennent de perdre en Joaquin Miller un poète original : le chantre des Sierras. Mais sa popularité provient surtout de ce qu'il personnifiait, pour la Californie, « la grande époque », celle de la découverte de l'or, des fortunes rapides et des aventures. Jusqu'à sa dernière heure, Miller tint à rappeler cette période, non seulement par ses écrits, mais aussi par sa manière de vivre, son costume même. Son excentricité était-elle sincère ? Était-ce au contraire un moyen habile d'attirer l'attention ? Toujours est-il qu'elle se manifesta sous les formes les plus diverses. Tour à tour mineur, flibustier, avocat, messenger, éditeur, juge, il ne fit, dans aucune de ces positions, rien comme le commun des mortels. Il ne se montrait, d'ailleurs, que vêtu en cowboy, n'écrivait qu'au lit, et, n'admettant pas que deux personnes vivent sous un même toit, il avait fait bâtir dans sa propriété autant de petites maisons qu'il y avait de membres dans sa famille. Il fut étrange jusque au bout, car il ordonna de brûler ses restes sur un monument *ad hoc* élevé par ses soins, et de jeter ses cendres aux quatre vents.

Joaquin Miller, dont les œuvres sont si recherchées maintenant en Amérique, ne put arriver à faire imprimer ses premières *Chansons des Sierras* qu'en Angleterre, où elles eurent un vif succès. Une de ses pièces, *The Danites*, fut plus tard jouée à New-York, et tint longtemps l'affiche. Il laisse un bagage littéraire assez considérable. Toutefois on y trouve plus de couleur locale, d'images brillantes, que de réelles qualités artistiques.

M. Henri M. Flagler, qui vient de mourir, était probablement le dernier de nos « pionniers » de voies ferrées. Son nom restera lié d'une manière indissoluble à la prospérité de la Floride, et, en particulier, au développement de cette région comme station d'hiver. On a comparé M. Flagler à James Hill, le créateur du puissant réseau du Far-West ; mais on a pu dire avec raison qu'il lui a fallu encore plus de perspicacité, car s'il était à prévoir que les solitudes de l'Ouest et les Sierras contenaient d'immenses « possibilités » agricoles, il n'existait, à première vue, aucun avenir dans les déserts arides de la Floride. C'est à l'entreprise de M. Flagler que nous devons, en outre, la fameuse

Extension maritime, le prolongement des lignes de la péninsule sur les « Clés » — une multitude d'îlots rocheux — jusqu'à Key-West, la ville du monde la moins destinée, semblait-il, à jamais posséder une gare de chemin de fer. Mais il ne s'est pas borné à bâtir des voies ferrées: il a peuplé la Floride d'hôtels princiers. Avec l'audace qui était une de ses caractéristiques, il a accompli le tour de force de créer de toutes pièces des stations d'hiver... avant la lettre, c'est-à-dire avant que le touriste ait eu l'idée de se rendre dans la région. On évalue à 203 millions de francs la somme dépensée par cet homme de génie pour les voies ferrées et le système d'hôtels de la Floride.

— Le nom de Flagler évoque celui d'un autre grand constructeur de chemins de fer, M. John Murray Forbes, auquel un monographe distingué, M. H. G. Pearson, vient de consacrer une intéressante étude ¹. Le livre est fertile en enseignements, d'abord parce qu'il montre une fois de plus quelle foi avaient dans l'influence des voies ferrées les hommes qui voulaient le développement de l'Ouest, mais ensuite et surtout parce qu'il fait mieux connaître un type d'homme d'affaires et de citoyen dont on a malheureusement bien peu d'exemples de nos jours, dans l'industrie comme dans la vie publique. M. Forbes fut la terreur de ces individus louches, sans scrupules, qui ne prospèrent que grâce à la timidité, à l'indifférence de leurs semblables. C'est de lui qu'Emerson a dit: « Combien peu cet homme se doute qu'il ne lui est guère possible de rencontrer dans aucune société une personne qui lui soit supérieure! »

M. Gilbert Parker s'est presque fait une spécialité de romans canadiens. Déjà, dans la livraison de janvier 1902, nous avons rendu compte d'un ouvrage qui, alors, fit beaucoup de bruit: *The Right of Way* et dont l'intrigue se passait au Dominion. Depuis, l'auteur a consacré plusieurs études au Nord-Ouest de cette colonie, une région méritant d'être décrite par un analyste tel que M. Parker. Elle est différente, à divers points de vue, du Far-West américain, principalement parce qu'elle a

¹ *An American Railroad builder, Mr J. M. Forbes*, chez Houghton, Mifflin & Co., Boston.

été colonisée plus tard et dans des conditions économiques particulières. Sous le rapport purement littéraire, elle est plus aisée à exploiter, car les types qui, nécessairement, constituent le fond de tels romans sont moins connus du gros public — moins « rosses », pour employer l'expression consacrée. Les personnages de l'intrigue, dans tout ouvrage de cette sorte aux Etats-Unis, sont aussi conventionnels que possible : le mineur, le bandit des plaines, le joueur professionnel, le shériff, le cabaretier véreux, le clergyman qui ne craint pas de faire le coup de feu, la perle du *ranch* qui cache un esprit soigneusement cultivé sous un costume à la Buffalo Bill, la maîtresse d'école importée de Boston, l'Indien, le *tenderfoot*, — l'homme aux pieds tendres, — autrement dit le snob de l'Est, constamment berné par les rudes gars du Far-West, tous ces individus ne peuvent différer beaucoup chez les divers auteurs. Au Canada, bien que quelques-unes de ces... marionnettes soient inévitables, il s'en ajoute de spéciales à la région. D'abord, le *mounted policeman*, — le gendarme des plaines, — puis le métis, le « voyageur », — descendant incivilisé des anciens colons français, — et surtout le fils de famille exilé d'Angleterre. Ce dernier type remplace généralement le *tenderfoot* américain ; à la différence de celui-ci, il ne s'assimile jamais au milieu ambiant, mais, après s'être amendé, il retourne dans la mère-patrie reprendre son rang, et, 99 fois sur 100, siéger à la Chambre des lords...

Dans le cas qui nous occupe, les histoires détachées de *Northern Lights* se passent les unes avant, les autres après la transformation opérée dans les provinces de l'Ouest par l'établissement des grandes voies ferrées et la création de la célèbre gendarmerie à cheval canadienne. *Pierre and his people*, *A Romance of the Snows*, *Mrs Falcibion*, du même auteur, sont tous des variantes sur le thème général du « roman du Nord-Ouest ».

M. Irving Bacheller, dont on a dit qu'il était « le plus agile manieur de plume » des Etats-Unis, a écrit un véritable petit chef-d'œuvre de grâce enjouée et d'actualité piquante dans *Keeping up with Lizzie*. Le livre dépeint les efforts de tout un vil-

lage pour se maintenir à la hauteur d'une jeune fille du pays, Lizzie, lancée dans le courant mondain par sa famille, aussi ambitieuse que sotte. Dans un langage pittoresque, l'auteur décrit à merveille les conséquences ridicules et tristes à la fois de l'extravagance d'aujourd'hui. Le livre mérite d'être traduit en français.

M. Bacheller est moins heureux, semble-t-il, quand il s'attaque à des sujets sérieux. Dans *The Master*, il s'aventure sur le domaine psychique pur, et ses personnages, très conventionnels, n'arrivent pas à arrêter suffisamment l'intérêt. Espérons que ce sympathique écrivain s'en tiendra au genre où il excelle.

GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Vivons notre vie — oui, mais vivons aussi notre langue.

...Notre honnêteté nous induit en erreur ; la conscience que nous avons de nos bonnes intentions nous fait commettre de fâcheuses confusions. Il y a une sincérité d'art — une honnêteté d'art — dont nous ne nous doutons guère, et dont nous transgressons, chaque jour, d'un cœur ignorant, mais coupable, les plus sacrés commandements.

Nous nous élevons difficilement à l'art véritable parce que nous ne comprenons pas que c'est une nécessité morale, un devoir moral, une vertu, une pureté, que de s'y élever.

Nous avons, contre l'art indépendant et personnel, non seulement tous les préjugés des modernes démocraties bourgeoises, une sorte de méfiance, d'hostilité « civique » : l'art ne s'excuse que populaire ou patriotique ; nous avons de plus ce moralisme puritain, cette crainte protestante de l'image agissant sur les sens et non sur l'entendement. Le dédain de l'art va, chez nous, de pair avec le dédain des sens, le mépris de la chair ; — on se

défie de la beauté, comme on se défie du Malin : on redoute la tentation. Seules les œuvres authentiques de Dieu sont belles : les montagnes sont belles, le ciel est beau, le lac est beau, la Suisse est belle, — la Suisse des cantiques et des hymnes patriotiques. Mais les œuvres des hommes (tout homme est né dans le péché), elles ne sont belles que d'un éclat trompeur ; qui cherche la beauté ailleurs que dans les œuvres adorables du Créateur, se damne ; qui cherche la beauté pour elle-même est un insensé.

Il est permis de prétendre à la beauté quand on chante les grands aspects de la nature où se révèle la majesté divine ; quand on célèbre la patrie et les glorieuses époques de notre histoire où éclate la preuve de la protection d'en-haut ; — car, si l'œuvre du chantre y prend quelque beauté, cette beauté ne sera pas profane ; ce n'est pas à l'homme qu'en reviendra le mérite, mais au souffle divin qui l'inspira....

En art, l'œuvre sincère, l'œuvre honnête (je ne dis pas honorable, mais de parfaite loyauté) n'est pas celle dont les intentions sont pures, dont le sujet est réputé honnête, mais celle dont on a cherché à amener la forme, par travail et méditation, par ardeur de vérité, par libre et consciente puissance d'instinct, jusqu'à un maximum d'intensité, de probité, de réalité expressive ¹.

Qu'il n'y a pas d'opposition entre l'honnêteté du fond et l'honnêteté artistique de la forme, cela saute aux yeux ; ce qui est déplorable, ce n'est pas qu'on ait de bonnes intentions, c'est qu'on croie que cela suffit.

Notre fond, admettons qu'il soit composé d'un certain nombre de penchants, d'aptitudes, de sentiments, de traditions, de convictions morales, religieuses et politiques que l'on peut appeler suisses ou vaudoises, je trouve là des ressources assez originales, assez fécondes pour que nous puissions, — sans mettre à l'étroit aucune personnalité supérieure, sans nous flatter d'un

¹ On n'exagère point en disant que le respect de la langue peut être classé parmi les devoirs moraux. — Le mépris de la langue implique l'indifférence morale, le scepticisme, le désordre des idées et des mœurs.

ridicule espoir, sans y trouver le prétexte d'une coupable paresse, — dire en toute sincérité: *Vivons notre vie*. Soyons Suisses, soyons Vaudois... nous voudrions ne pas l'être que nous ne pourrions pas. N'allons pas jeter notre bon pain de ménage pour nous griser de la fumée des cuisines d'autrui. On n'a place sûre qu'à la table de famille.

Mais s'il suffit, pour un bon citoyen, de dire: Soyons de chez nous, cela n'a jamais suffi pour un écrivain: il faut ajouter: Soyons de *notre* langue. Ah! respectons notre langue autant que notre patrie: elles sont aussi sacrées l'une que l'autre. Notre langue, c'est le français, — non pas le français de Paris, mais pourtant le grand français de la féconde terre française. Car notre terre est française, ou si vous le voulez, notre terroir est français. Qu'on me comprenne bien: nous sommes des *Suisses* de terre française. Je maintiens ardemment les deux termes, et je ne les oppose pas.

Notre langue, c'est le français; non pas celui de M. Pludhun, ou celui des cours de vacances, mais le français vivant, de bonne racine et de bonne terre, le français auquel il n'est pas permis — après tant de siècles de gloire, dont nous avons, de race, le droit d'être fiers — d'être autre chose que la plus souple, la plus nuancée, la plus généreuse, la plus riche matière d'art, — si riche que nous y trouverions, si seulement nous en savions la richesse, de quoi exprimer jusqu'aux plus menues, jusqu'aux plus intimes, jusqu'aux plus locales particularités de notre tempérament et de notre âme. Il en a vu bien d'autres!

Notre français — j'ai honte de l'appeler ainsi — ce n'est pas une langue, c'est un à peu près de langue, l'éternel à peu près de l'ignorance, de la vanité satisfaite, de la timidité, de l'embaras, de la nonchalance et de l'incertitude paresseuse.

Si c'est cela qu'on appelle être romand, ah non! — Soyons *Suisses français*, s'il vous plaît!

†

Nous cherchons souvent, par des raisonnements, à expliquer nos faiblesses; nous leur donnons une apparence de sagesse, de

modération, de discrétion. Loin de faire reproche à nos écrivains de ce qui leur manque, nous voyons en leur médiocrité comme un souci de décence, un respect des convenances.

Nous sommes effroyablement égalitaires : les artistes sont des aristocrates ; nous ne souffrons pas l'exception, le raffinement, ou simplement la distinction. Nous avons la haine des solitaires. Nous avons peur des grands hommes que nous ne faisons pas nous-mêmes, par le suffrage démocratique ; nous n'acceptons que ceux qu'élève la confiance des électeurs ; nous renions les élus du ciel, nous ne reconnaissons que les élus du peuple.

Auteurs de province, dit-on toujours, en parlant de nos écrivains. Il semble qu'ainsi tout soit pardonné, tout soit expliqué, que toute maladresse soit légitime. On vous reproche, comme une injustice, comme un manque de cœur, et presque comme une erreur de jugement, tout essai de critique pleine, de critique vraie, de sérieuse critique. De ménagements en ménagements, de concessions en concessions, d'accommodements en accommodements, on en arrive à tout accepter ; et cette formule sauve tout : C'est bien de chez nous ! — Parbleu, rien n'est plus de chez nous que nos défauts ; le médiocre est partout chez soi. Pour être de chez nous, il importe surtout de ne pas être quelqu'un, mais de pouvoir être n'importe qui. Il y a toujours un moment, sur la pente sans fin du relatif, où toute chose apparaît sous un faux aspect d'absolu. Le relatif, c'est une série descendante d'absolus.

On dit : C'est très bien, — pour un auteur de province, comme on dirait : C'est très bien pour un enfant, très bien pour un homme qui n'est pas du métier, — très bien pour un homme qui ne sait pas écrire, très bien pour un homme qui n'est pas un artiste, très bien pour un homme qui n'est pas « de la langue », — c'est très bien pour un amateur ; c'est très bien pour un Vaudois....

Non, ce n'est pas très bien, c'est très mal au contraire. Ce n'est pas un provincial que je cherche, c'est un poète, un artiste ; ce n'est pas un Vaudois, c'est un homme. Ce qui ne veut pas.

dire qu'un Vaudois ne puisse être homme, ne puisse être poète, ne puisse devenir artiste ; je ne conçois pas un homme qui ne sorte pas d'une race, d'une famille et d'un lieu ; un homme n'est pas seulement une âme, il est une *physique*. Mais je ne veux pas d'un poète caché sous le Vaudois et qu'il faille d'abord accepter comme Vaudois, avant de l'accepter comme poète.

Encore une fois, le fait qu'on est « de province » ne suffit pas à expliquer — dans tous les cas ne suffit pas à excuser, ne suffit pas à légitimer la médiocrité ! Comme si la grandeur, l'amplitude, la profondeur des sentiments étaient proportionnelles à la grandeur et à l'importance des pays ! Comme si tout n'était pas affaire de sensibilité individuelle ! — Comme si l'amour, la mort, la nature, l'infini, tout cela dans un pays plus petit, « en province », devait affecter l'homme d'une moindre émotion ! L'homme n'est-il pas toujours en « humanité » ? — Allons donc, n'avons-nous pas justement la prétention, nous autres, les *provinciaux*, d'aimer avec plus de sincérité, de considérer la mort avec plus de sérieux, l'infini avec plus de respect et la nature avec plus d'attendrissement et une plus grande effusion d'âme sensible ! — Les prétentions ? nous les avons toutes, surtout celle à la médiocrité, qui nous suffit parce qu'elle est nôtre.

Ce n'est pas par modestie que nous déclarons nos poètes médiocres ; c'est par politique ; c'est presque par vanité.

Nous disons aux autres, à ceux du dehors, avec des airs d'humilité : Vous savez, c'est médiocre, c'est de province ; ce n'est pas digne de votre attention !... Puis, la porte bien fermée, et très sûrs que personne n'écoute par la fente : Sommes-nous bien entre frères ? Sommes-nous bien entre Suisses ?... Oui ! — Alors entonnons le grand chœur, notre grand chœur national : « Il n'y en a point comme nous sur la terre !... »

EDMOND GILLIARD.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La métallisation mécanique. — Pourquoi la lune paraît-elle plus grosse à l'horizon ? — Un mammoth conservé par la glace. — Les Esquimaux blonds de l'Amérique arctique. — Projets d'adduction d'eau à Paris. — L'influence stimulante du lait sur le développement du bacille d'Eberth dans l'eau. — Contenu des vases funéraires gallo-romains. — La distance où se trouve une étoile nouvelle.

Un procédé de métallisation curieux vient d'être décrit par la *Nature*. C'est le procédé Schoop. Celui-ci ne comporte ni galvanisation, ni électrolyse, ni étamage. Il ne repose pas sur le fait récemment découvert par Rosenberg que des poudres spéciales, renfermant le métal à déposer, réalisent un bain électrolytique dès qu'elles sont mouillées, ce qui fait qu'il suffit de frotter l'objet à habiller avec un chiffon mouillé. L'ingénieur Schoop — un Suisse — procède tout autrement. Sa méthode consiste à projeter sur la surface à métalliser un jet de métal fondu, pulvérisé : procédé mécanique, comparable au décapage par le jet de sable, ou à la peinture ou au vernissage au moyen de l'aérographe. L'instrument essentiel, dans la méthode Schoop, tient du pistolet et de la seringue. Le métal liquéfié, soumis à une forte pression, sort du four de fusion par un tuyau capillaire d'où il est chassé par de la vapeur surchauffée sous forme d'un brouillard métallique animé d'une vitesse de projection considérable. On comprend ce qui a lieu. Au sortir du tube, par la brusque détente de la vapeur, il y a refroidissement de la masse projetée. Mais les particules métalliques brusquement arrêtées par l'objet se réchauffent, et deviennent plastiques, ce qui leur permet de se souder entre elles et de former une couche homogène, adhérente. La pellicule a l'épaisseur que l'on veut, depuis $\frac{1}{60}$ de millimètre. L'objet à métalliser est placé dans une sorte d'entonnoir, ce qui permet de récupérer le métal non employé.

Le procédé de métallisation Schoop est certainement très ingénieux. L'auteur a inventé des appareils portatifs permettant de métalliser les objets en place, sans les détacher du milieu dont ils font partie. Les applications sont nombreuses. En plaçant sur l'objet à métalliser des réserves en carton, aux ouvertures diverses, on fait de la gravure. On fait des plaques de toute forme, *détachables*, car il suffit d'enduire la surface à recouvrir d'une matière huileuse ou onctueuse : ceci permet d'obtenir des moulages, des caractères d'imprimerie, etc.

D'après les renseignements publiés, le prix de revient des opérations serait assez bas pour permettre au nouveau procédé d'entrer en compétition avec les méthodes actuellement usitées pour la production de dépôts métalliques.

— A quoi tient le grossissement de la lune à l'horizon ? La question a été souvent discutée, et à la saison présente, où les conditions météorologiques font qu'on regarde plus souvent la lune qu'en hiver, il n'est pas sans intérêt de rappeler une explication due au psychologue américain G.-T. Sanford. Tracez deux lignes droites formant un angle aigu, puis tracez à l'intérieur de l'angle deux petits cercles égaux, l'un près du sommet, et l'autre plus loin, à quelques centimètres, ou même décimètres, et vous constaterez qu'invariablement le premier cercle, plus voisin du sommet, paraît plus grand.

C'est par cette illusion d'optique que s'expliquerait le grossissement apparent des astres à l'horizon. La lune, à l'horizon, se trouve dans un angle formé par la ligne de terre et l'arc déclinant du ciel ; au zénith elle est en dehors de tout arc : c'est-à-dire que les lignes formant l'angle sont beaucoup trop éloignées et divergentes. On comprend, par cette interprétation, que la lune puisse avoir des grosseurs apparentes diverses à la même hauteur de l'horizon : s'il y a des nuages, l'angle formé par le sol et le ciel diminue, et la lune paraît grossir d'autant.

— Le Muséum d'histoire naturelle de Paris a fait l'acquisition d'un mammoth ayant encore partie de ses tissus mous, prove-

nant de la Nouvelle-Sibérie. Il était conservé dans la glace, et le gisement, à l'embouchure de la Léna, est connu depuis 1806. On a pu étudier les tissus et le sang : évidemment cette étude n'a rien appris de neuf, mais elle reste curieuse, et peut-être en tirera-t-on des considérations intéressantes sur la conservation des tissus. Autrement, il n'y a rien de bien extraordinaire dans ce que nous verrons de la peau (avec sa toison), la queue et une oreille entière.

— On a beaucoup parlé depuis deux ans des Esquimaux blonds de l'Archipel arctique américain. Découverts par l'explorateur Stefansson dans la région de Coronation Gulf, ils s'expliqueraient par l'une des deux hypothèses suivantes :

Ce seraient, pour les uns, les descendants de Scandinaves depuis longtemps immigrés, de vikings entraînés par des tempêtes, ou bien retenus accidentellement d'autre façon ; ou bien ce seraient les descendants métissés de l'expédition Franklin. Cette dernière hypothèse n'est pas très vraisemblable. Quoi qu'il en soit, une nouvelle expédition va étudier de près cette population, et en même temps la géologie de la région où elle réside.

— L'accroissement incessant de Paris rend nécessaire l'augmentation de ses ressources en eau potable. Mais où la trouver ? Les projets sont divers.

On a songé à capter les sources de Châtillon-sur-Seine. Mais elles sont contaminées par les égoûts de la ville et il faudrait aller les prendre plus loin. Coût probable, 125 millions pour 200 000 mètres cubes par jour. On pourrait prendre les sources de l'Yonne et de la Cure. Mais il faudrait les épurer. Coût, 75 millions pour 150 000 mètres cubes. Les sources de l'Aube sont insuffisantes. Celles de Provins sont bonnes, et on discutera prochainement la question. Mais elles ne donnent que 75 000 mètres cubes au plus.

Un projet consiste à barrer quelques vallées de l'Orne et de la Sarthe pour y former des lacs artificiels accumulant l'eau des rivières et qu'un aqueduc de 228 kilomètres amènerait à Paris.

On parle de 500 millions de mètres cubes, et d'une dépense de 3 ou 400 millions. Le projet du Léman, dont il est question depuis vingt-cinq ans, comporte le captage d'un ou deux millions de mètres cubes, avec aqueduc ayant de 470 à 550 kilomètres. Coût, 750 millions environ. Ce projet ne plaît guère aux hygiénistes, et beaucoup d'ingénieurs lui sont opposés.

Reste le projet du Val de la Loire, comportant l'acheminement sur Paris des eaux de la nappe souterraine de la vallée de la Loire entre Nevers et Gien. Coût, 300 millions ; on aurait une quantité considérable d'eau, et, évidemment, ce projet diminuerait les inondations et augmenterait la navigabilité de la Loire. Il y a bien des chances pour que l'opinion publique soit très favorable au projet du Val de la Loire, qui ferait d'une pierre deux coups.

— MM. Trillat et Fouassier ont communiqué à l'Académie des Sciences de curieuses recherches, d'un intérêt considérable pour l'hygiène. Il en résulte en effet qu'une eau qui ne contient pour ainsi dire pas de bacilles d'Eberth, et qui, en elle-même, peut-être considérée comme inoffensive, donne, quand on y ajoute du lait, des cultures prodigieusement riches. Le lait représente un milieu exceptionnellement favorable au développement du microbe. La conséquence pratique est celle-ci. Le laitier qui ajoute à du lait une petite quantité d'eau considérée comme potable, et inoffensive, empoisonne ce lait, et le rend très riche en bacilles. Le mélange eau ordinaire et lait est très dangereux, alors que le lait est pur, et que l'eau ajoutée ne contient qu'une proportion insignifiante de bacilles. C'est dire que le mouillage est encore plus dangereux qu'on ne croyait, puisque, pour peu que l'eau renferme des bacilles, le lait les fait pulluler dès qu'on mélange les deux liquides. Le lait mouillé est probablement cause de plus de cas de fièvre typhoïde qu'on ne pensait.

— Les fioles et vases gallo-romains que l'on trouve dans les puits funéraires d'il y a quelque dix-huit ou vingt siècles sont parfois intacts. Il est toujours intéressant de chercher à se

rendre compte de ce qu'ils ont contenu. M. Marcel Baudouin, ayant découvert de ces vases, a cherché, avec M. Louis Reutter, à savoir ce qu'on y avait mis.

L'analyse du résidu a permis de reconnaître que certains vases ont contenu du vin. On y trouve en effet du sucre, des tartrates, des sulfates, des chlorures de potasse, soude et chaux. Dans d'autres il a dû y avoir des parfums et aromates. Les éléments de ceux-ci étaient du styrax, de la résine de térébenthine, de l'asphalte ou bitume de Judée, de l'encens. La présence du styrax, du bitume, de l'encens, indique de façon claire l'existence de relations commerciales de la population gallo-romaine avec l'Asie-Mineure, la Judée et l'Afrique orientale. Les Romains avaient passé par la Grèce et l'Égypte et ils en rapportèrent des usages et des matériaux qui se répandirent dans la Gaule quand, plus tard, ils y pénétrèrent aussi en conquérants.

— L'an dernier une étoile nouvelle, une *Nova*, comme on les nomme en astronomie, en y ajoutant, pour leur donner un état civil complet, le nom de la constellation où elles ont fait leur apparition, a brillé tout à coup dans les Gémeaux, d'où le nom de *Nova Geminorum*, au début de mars. On en a, de divers côtés, déterminé la parallaxe, ce qui revient à dire qu'on en a déterminé la distance par rapport à notre système, et on a constaté qu'elle se trouve à 296 années-lumière : à une distance telle que sa lumière met 296 ans à nous atteindre. L'exaltation lumineuse constatée par les astronomes de 1912 s'est donc produite vers 1616, au début du ministère de Richelieu. De toutes les variations qui ont eu lieu depuis, nous ne savons rien, et nous ne serons fixés sur l'état actuel de cette étoile que dans 296 ans. Que de choses se passent sur terre, durant le temps que met un rayon de lumière à nous parvenir !

CHRONIQUE POLITIQUE

La seconde guerre balkanique ; batailles et massacres ; les interventions ; les projets de l'Europe. — Les armements allemands et français. — La guerre civile en Chine.

« Une guerre entre Balkaniques serait malfaisante et odieuse ; pour que nous y croyions, il faut qu'elle ait éclaté.... » disais-je dans ma dernière chronique et, malgré les renseignements de plus en plus précis qui arrivaient de là-bas, malgré les premières escarmouches, il me revenait toujours un doute ou une révolte : « Non, ce n'est pourtant pas possible que ces gens-là se battent ! »

Et les Etats balkaniques ont commis la folie dont on se plaisait à les croire incapables. De nouveau, des nouvelles de guerre sont venues de l'Orient ; plus de 600 000 hommes se sont rués les uns sur les autres ; et l'alliance formée contre la Turquie, en dehors de la Roumanie, a, en se déchirant elle-même, rendu dans la péninsule aux Roumains et aux Turcs un rôle important.

Mais, une fois de plus, il y a là comme une double histoire : des faits connus et d'autres inconnus. Les faits connus sont infiniment simples : par une brusque attaque les Bulgares ont cherché à se mettre en possession des territoires contestés et ils ont complètement échoué. Mais comment expliquer ce coup de force accompli avec une témérité qui touche à l'incurie ? Est-ce outrecuidance chez les Bulgares qui se sont mépris sur leurs capacités et celles de leurs anciens alliés et ont cru n'avoir qu'à se montrer pour tout culbuter devant eux ? Mais n'y a-t-il pas eu des inspirateurs ? Et tout de suite le nom de l'Autriche se présente : l'Autriche constamment déçue dans ses prévisions, mais infatigable dans ses intrigues et toujours prête à de nouvelles manœuvres aurait poussé les Bulgares contre les Serbes qu'il faut diminuer à tout prix.... On l'affirme, mais jusqu'à

présent, on ne fait que cela : les preuves manquent. Plus tard, des gens parleront sans doute, mais leurs dires seront démentis par d'autres. Plus tard encore apparaîtront des mémoires où des diplomates sur le retour raconteront à une génération nouvelle ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu. Enfin les archives des Etats s'ouvriront et, sur des pièces de chancellerie, l'histoire définitive s'échafaudera ; mais ce sera l'histoire d'un passé pour lequel personne ne se passionnera plus.

Donc, dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet, les Bulgares ont brusquement attaqué les Serbes sur la rive gauche du Vardar, d'Egri Palanka à Krivolak, les Grecs de Guevgueli sur le Vardar à Kavala, à l'est de la Struma. Car ils sont bien les agresseurs ; malgré les inévitables démentis, la chose ne paraît plus pouvoir être mise en doute. Mais immédiatement une étrangeté apparaît : l'état-major bulgare, qui avait préparé avec une clairvoyance et une précision géniales la guerre contre les Turcs, semble n'avoir pris aucune précaution pour cette seconde affaire. Les troupes attaquent droit devant elles sur des lignes trop étendues. Elles manquent de soutien et, en cas d'échec, leur situation doit devenir très difficile, menacées qu'elles sont, en flanc, par les Serbes établis dans la vallée de la Bregalnitz et n'ayant comme moyens de retraite que des chemins de montagne.

Une seconde surprise nous était réservée : le soldat bulgare, qu'on regardait comme le meilleur élément de combat de toute la péninsule balkanique, se révèle inférieur à lui-même dans cette seconde guerre. Visiblement il est fatigué ; ou bien, il déteste le rôle que ses chefs lui imposent sous la pression de quelques ambitieux ou des réfugiés macédoniens.

De l'autre côté, au contraire, tout se fait bien. La Grèce et la Serbie se sentant menacées avaient, depuis deux mois, conclu une alliance défensive à laquelle se rattacha le Monténégro ; leurs troupes étaient préparées à tout ; surprises par la première attaque, elles se ressaisissent immédiatement, reprennent quelques positions perdues et passent sans hésiter à une offensive vigoureuse et générale. En peu de jours la guerre se déplace,

les Serbes gagnant vers l'est, les Grecs poussant vers le nord. Les Bulgares, en désavantage sur tous les points, pâtissent de l'état de dispersion de leurs troupes et des folles conditions de leur attaque; leurs colonnes cherchent à se rejoindre par de mauvais sentiers, elles abandonnent convois et canons; elles sont ramenées vers les frontières de leur pays qu'elles vont se trouver hors d'état de défendre.

Mais, dès le début, le caractère de cette guerre atroce, guerre d'ambition et guerre civile, se révèle. On nous dit que les batailles sont plus sanglantes que n'importe laquelle de la guerre turque et on en est à se demander ce qui restera de la population mâle de ces petits pays, déjà décimée par le premier effort. Mais il y a bien plus que cela : dans les combats la fureur a dégénéré en inutile cruauté, des prisonniers ont été massacrés, des blessés achevés; des villes et des villages en grand nombre ont été détruits par les flammes, des vieillards, des femmes et des enfants égorgés. Naturellement, tous les belligérants se sont relancé des accusations fort laides. La vérité sera connue, car ces massacres ne se commettent pas dans de lointaines vallées de l'Anatolie ou dans la brousse africaine, mais en pleine Europe, dans un pays où se trouvent des consuls, où foisonnent les correspondants de journaux.... La part de chacun s'établira; en attendant, il ne paraît que trop certain que les Bulgares, frustrés dans leurs ambitions, se sont livrés au cours de leur retraite à d'impardonnables violences.

D'autres sont entrés en scène. Depuis qu'il était question de lutte avec les alliés de la veille, la Roumanie mobilisait. Mécontente de son inaction pendant la première guerre, elle comptait bien, en dépit de ses conseillers de Vienne, ne pas laisser échapper l'occasion nouvelle. Elle voulait s'assurer une compensation territoriale qui en valût la peine, cette fois; elle prétendait aussi sauvegarder l'équilibre balkanique que les prétentions bulgares compromettaient par trop. Tandis que le canon grondait et que les troupes bulgares luttaient désespérément face à l'ouest et au sud-ouest, la Roumanie a déclaré la guerre à sa voisine et ses soldats ont pris l'offensive par le nord et l'est.

Sans doute, c'est là d'excellente politique. Un gouvernement qui négligerait l'occasion d'assurer, presque sans frais, à ses ressortissants des avantages sérieux manquerait à tous ses devoirs. Il y a bien dans la conscience des foules quelque chose qui proteste contre ces procédés : on n'aime pas voir prendre à dos un lutteur déjà épuisé. On constate que les Roumains ont attendu pour entrer en Bulgarie que le sort des armes fût fixé et on admet généralement que la marche concentrique sur Sofia de 300 000 soldats bien sûrs de ne rencontrer personne à combattre n'ajoutera rien à la gloire du roi Carol et de sa brave nation. Mais ce n'est là que sagesse vulgaire : les diplomates planent infiniment au-dessus.

La Roumanie s'est proclamée balkanique et a fort habilement soudé sa cause à celle des alliés contre la Bulgarie. Les Turcs ont agi pour leur propre compte. Ne voyant plus de troupes dans les pays d'où ils avaient été chassés de haute lutte, ils y ont tranquillement fait rentrer les leurs. Bunar-Hissar, Lulé-Burgas, Kirk-Kilissé, tous ces lieux célèbres parce que tant de sang y avait coulé ont été réoccupés sans coup férir ; et un beau jour Enver-Bey, qui ne pouvait laisser à un autre une aussi puissante réclame, est arrivé devant Andrinople avec un détachement de cavalerie ; le lendemain les Turcs rentraient dans leur vieille cité au milieu de l'enthousiasme de l'islam.

Comme il est d'usage, dans le commerce des hommes, de justifier par des théories tous les actes de la force, le gouvernement ottoman fait observer que les décisions prises en sa faveur, le maintien du *statu quo* territorial en particulier, étant régulièrement violées, il ne voit pas pourquoi seraient plus respectées celles qui le dépouillent ; il ajoute que le traité de Londres n'est pas ratifié et qu'au surplus l'entité diplomatique à qui les cessions avaient été consenties, l'alliance balkanique, s'est brisée elle-même et n'existe plus. Et il faut avouer qu'il y a dans cette argumentation une aussi grande part de justesse que dans une multitude de raisonnements du même genre.

Et l'Europe, comment s'est-elle comportée par-devant ces gens qui détruisaient sa belle œuvre et troublaient son repos ?

L'Europe, l'Europe officielle s'entend, car ici le terrain se hérise de chausse-trapes et se creuse d'oubliettes, a d'abord marqué une indignation profonde; elle a paru décidée à considérer les combattants comme des enragés autour desquels il fallait tracer un cordon sanitaire. Mais quand il s'est agi de fixer, par une décision collective, ce qu'un journal appelait « la majestueuse inaction », elle n'y est pas même parvenue.

L'Autriche, à laquelle les autres puissances ont fait toutes les concessions et dont les ingérences, sanctionnées par le concert européen, ont provoqué presque tout ce qui arrive, a déclaré qu'elle ne saurait se lier les mains et qu'elle se réservait de faire valoir ses intérêts essentiels. Alors l'Europe a attendu : l'une ou l'autre des puissances envoyant de temps à autre à Belgrade, Sofia ou Athènes d'excellents conseils que personne hélas n'écoutait.

L'offensive des Turcs a provoqué un vif déplaisir; car enfin la paix de Londres était une solution européenne et, si l'on promet très volontiers aux Turcs de ne pas les diminuer encore, il n'est pas d'usage de leur laisser reprendre des territoires qu'ils ont perdus. On a estimé d'abord qu'il ne fallait pas les laisser partir, puis, une fois qu'ils ont été en route, qu'on devait les forcer de rentrer chez eux, c'est-à-dire derrière la ligne Enos-Midia. Mais comment faire? Une pression financière, une démonstration navale... divers moyens ont été proposés. Nous venons d'apprendre que la conférence de Londres, qui existe paraît-il encore, n'a su en adopter aucun.

Entre temps, une grande activité règne entre les chancelleries et des gens comme de juste « parfaitement informés » propagent, jusque dans les plus grands journaux, des rumeurs sinistres qui font paraître comme une vile hypocrisie ce splendide désintéressement, cet amour de la paix et du bien que tous les gouvernements proclament. Si la Russie s'est sincèrement efforcée de maintenir la concorde entre les anciens alliés, si elle a voulu arrêter la guerre, si elle s'est émue plus que toute autre puissance de l'avancée des Turcs, elle subirait d'autre part une forte tentation et, vu l'incohérence qui carac-

térise sa diplomatie, on peut de sa part s'attendre à tout. Il y aurait une solution autrichienne qui consisterait à priver purement et simplement les alliés de 1912 des résultats de leurs efforts. La Macédoine, à l'exemple de l'Albanie, serait érigée en principauté indépendante. La monarchie des Habsbourg serait sans doute chargée d'initier aux bienfaits de la civilisation les habitants du sandjak, comme elle l'a fait pour ceux de la Bosnie; l'Italie prendrait ses compensations aux dépens de l'hellénisme; quant à la Russie, on lui laisserait carte blanche dans l'Arménie turque; ce serait l'encerclement par le sud, la mer Noire deviendrait un lac moscovite. Alors tous les petits Etats des Balkans qui se sont imposés un instant à l'admiration du monde et sont apparus comme une des grandes forces de l'avenir redeviendraient des quantités négligeables et la question d'Orient se présenterait sous une face absolument nouvelle.

Le plan existe-t-il? est-il réalisable? A défaut d'une opinion publique parfaitement impuissante, y aurait-il une coalition d'intérêts qui en empêcherait l'exécution? Ou, encore une fois, pour prévenir cette guerre entre les grands dont chacun a peur, ferait-on en sorte de satisfaire largement l'appétit des ambitieux par l'anéantissement des faibles? Nous ne savons, mais la menace existe et le fait seul que chacun la prend au sérieux jette un jour caractéristique sur les mœurs de notre temps.

Au moment où j'écris, la situation se présente comme telle :

Les Grecs, après avoir refoulé les Bulgares sur la haute Struma, s'étendent le long de la côte jusqu'à Dédéagatch; ils continuent à accumuler les gages et à se fortifier sur le littoral. Les Serbes renforcés des Monténégrins sont parvenus au seuil de la Bulgarie; ils hésitent, après avoir conquis, et au delà, tout le territoire contesté, à commencer une nouvelle campagne, alors que des menaces leur viennent d'autre part. Les Roumains s'étalent sur une partie de l'ancienne Bulgarie; leurs troupes ont occupé tous les points stratégiques importants autour de Sofia; leurs avant-postes sont à 15 kilomètres de la capitale. Visiblement la pression de l'armée roumaine tend à permettre au gouvernement de jouer le rôle décisif dans le règlement de

comptes qui va s'ouvrir. Les Turcs ont traversé la Thrace et pénétré, par delà l'ancienne frontière, dans la Roumélie orientale. Ils y ont précipité les bandes kourdes qui ont acquis en Arménie une sinistre renommée. Quant à la Bulgarie, elle a cherché à désarmer les Roumains par des promesses et des supplications ; elle n'oppose aucune résistance aux Turcs ; elle continue à envoyer des bataillons contre ses alliés de la veille, comme si la question était là, comme si le sort de districts macédoniens l'intéressait davantage que le salut de l'État.

Cette attitude dont le secret nous échappe, bien que des suppositions soient permises, dicte aux gouvernements d'Athènes et de Belgrade leur conduite. Ils sont tout disposés à en finir, mais ils réclament des engagements positifs. Ils prétendent ne conclure un armistice qu'après la fixation des préliminaires de paix. Cela pour n'être pas spoliés des fruits de leurs victoires.

Des pourparlers se sont ouverts à Nisch sans donner grand résultat. Une conférence va se réunir à Bucarest où tous les belligérants doivent envoyer des délégués. Mais voici que du nouveau survient. Le gouvernement roumain a l'air de vouloir fausser compagnie à ses alliés serbes et grecs ; il se rapproche des Bulgares. L'Autriche-Hongrie sort du bois. Elle vient, toujours suivie de l'Italie, d'effectuer une démarche quasi comminatoire à Belgrade, Athènes et Cettigné pour déterminer les trois pays à suspendre les hostilités. Elle n'a rien dit à Sofia.

Ainsi cette liberté de s'entre-déchirer que l'Autriche réclamait pour les peuples balkaniques, et qui aurait été sans doute scrupuleusement observée si les Bulgares avaient été vainqueurs, prend fin parce qu'ils sont vaincus. Ce sont les trois États qui, dès le début de la crise, ont été impitoyablement contrecarrés par l'Europe que l'on prend encore à partie. L'Autriche et l'Italie qui ont interdit aux Serbes l'Adriatique, exigé la création de l'Albanie, arraché Scutari au Monténégro, disputé à la Grèce l'Épire du nord et les îles de l'Égée veulent empêcher ces petits peuples de vider à fond leur querelle et de s'assurer, de l'autre côté, les frontières qu'ils revendiquent. Quelles perspectives pour la paix à conclure !

Nous sommes donc en plein gâchis et nul ne saurait dire ce qu'un avenir prochain nous réserve. Mais que tout cela est triste ! La folie des peuples balkaniques qui, après avoir versé leur sang ensemble, se jettent les uns sur les autres à l'heure du triomphe, les affreux massacres de Macédoine et de Thrace, la chute profonde de la Bulgarie, hier encore au faite de la puissance, aujourd'hui vaincue et mutilée, les intrigues que l'on voit et celles que l'on devine... il y a là un spectacle, à la fois tragique et repoussant, comme l'histoire moderne n'en a pas offert beaucoup.

— La seconde guerre balkanique fait tant de bruit que les autres événements ne provoquent que de rapides commentaires.

Au commencement de ce mois, le parlement allemand a voté les trois grandes lois qui lui étaient soumises : l'une portant l'armée sur le pied de paix à 870 000 hommes ; une autre fixant un prélèvement exceptionnel d'un milliard sur les fortunes de plus de 30 000 marks et les revenus de plus de 5 000 ; une troisième assurant, au moyen d'un impôt d'empire sur l'accroissement des fortunes, les 250 millions de marks nécessaires annuellement pour l'entretien de la plus grande armée. Ce résultat était prévu : il ne remplit sans doute de joie aucun gouvernement européen, il fait grand honneur au patriotisme allemand et le chancelier a été bien inspiré en exprimant à ce Reichstag, que d'aucuns taxent d'ingouvernable, toute sa satisfaction.

Trois semaines plus tard, la Chambre française a accepté à une majorité de 154 voix, après des débats d'une tout autre violence et moyennant un certain nombre d'amendements, le projet gouvernemental sur le service de trois ans. Le Sénat suivra sans doute et procédera plus vite. Quant aux moyens financiers, on n'est pas du tout aussi avancé ; ils restent en plein mystère. Même le budget de 1913 n'est pas encore voté ; le pays, fait sans précédent, continue à vivre sous le régime des douzièmes provisoires.

Tandis que l'accroissement des forces allemandes est un acte raisonné, volontiers consenti par des classes dirigeantes fières

de la puissance de l'empire et désireuses d'en augmenter encore la force, la loi française n'est qu'une mesure de défense acceptée comme une nécessité par une nation résolument pacifique. Livrés à eux-mêmes, il n'y a sans doute pas dix députés qui auraient osé défendre un projet pareil. Mais c'est là une question vitale. Que ferait la France, dans l'hypothèse difficilement évitable d'une nouvelle alerte, avec ses 480 000 hommes contre les 870 000 de l'Allemagne? Ce serait l'écrasement militaire presque certain ou l'abdication politique. Quand la nouvelle loi aura donné ses pleins effets, — ce qui arrivera dans trois ans, — la France sera en position, non pas de lutter à forces égales, l'écart croissant entre la population des deux pays rend cette égalité à tout jamais impossible, mais de résister au premier choc dont, si souvent, dépend le sort de la guerre.

— Il paraît qu'on se bat vigoureusement en Chine. Malgré la forme républicaine de l'Etat et la présence à Pékin de chambres authentiques, le Sud ne veut plus marcher avec le Nord. De fait il ne s'agit là que de rivalités d'hommes et de questions de gros sous. Mais les guerres chinoises provoquent des bouleversements à nuls autres pareils. L'émoi est grand parmi les financiers qui, tentés par des taux avantageux, ont estimé sage de prêter de l'argent à Yuan-Chi-Kai. L'inquiétude est plus grande encore dans les colonies européennes où l'on connaît ce que peut produire un seul jour d'anarchie. Et c'est encore le peuple innombrable, qui grouille dans les villes immenses de l'ancien empire du Milieu, qui sait le moins pourquoi on se bat. Car il ne suffit pas de proclamer la république et de mettre une redingote sur le dos d'un Céleste pour éveiller chez lui les préoccupations qui troublent ses congénères de l'Europe; et la tête reste bien chinoise quand même, veuve de la tresse, elle est surmontée d'une casquette de voyage ou d'un chapeau haut de forme.

Lausanne, le 27 juillet 1913.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

ROMAIN ROLLAND. L'HOMME ET L'ŒUVRE, par *Paul Seippel*. — 1 vol. in-16. Paris, Ollendorff; Lausanne, Payot.

M. Seippel a écrit pour son livre une courte préface. Il ne s'adresse qu'aux amis de Jean-Christophe, qui forment dans le monde une grande famille. Fort bien. Mais n'est pas de cette famille, qui veut. Il faut montrer patte blanche. « La première condition... est d'aimer *par-dessus tout* la musique. Que ceux qui, d'aventure, ne porteraient pas Beethoven dans leur cœur passent leur chemin. *Nous n'avons rien à voir avec ces gens-là.* »

Un peu plus loin, M. Seippel, ayant confessé que saint Christophe — dont il veut être le Jean-Baptiste — lui a été secourable, « engage *tous* les pèlerins qui se trouvent en détresse, sur la rive, à recourir au saint bénévole. »

Mais, si le pèlerin n'aime pas par-dessus tout la musique ? S'il n'est pas passionné pour Beethoven ?

Sans doute, pour M. Seippel, ce pèlerin-là est incapable de comprendre ou de goûter l'œuvre de Romain Rolland, et ne pouvant s'y plaire, il n'en peut profiter.

Je crois que c'est diminuer la portée de *Jean-Christophe*. Ce roman — en exceptant peut-être quelques chapitres — peut charmer ou encourager bien d'autres que des musiciens. Car enfin c'est un *livre*, les sentiments, quelle que soit leur origine dans la sensibilité de l'auteur, y sont exprimés par des mots et non par des sons seulement. Et c'est un livre riche d'intelligence autant que de sensibilité.

Les admirateurs de Romain Rolland ont trop souvent une fâcheuse tendance à interdire leur culte aux âmes qui ne leur paraissent pas touchées de la grâce. Et pourtant, Rolland, « fidèle disciple de Tolstoï, — je cite M. Seippel, — écrit pour se faire comprendre de tous. »

Mais il ne faut pas trop s'attacher à cette préface. Dans son livre, M. Seippel a étudié Romain Rolland « en toute sympathie comme en toute indépendance d'esprit » et tous ceux que *Jean-Christophe* a intéressés auront grand profit et grand plaisir à lire ce livre. Ils y trouveront la réponse à bien des questions qu'ils se sont sans doute posées.

• Quiconque a lu *Jean-Christophe* veut savoir qui est Romain Rolland. • M. Seippel nous l'apprend avec exactitude quelque avec discrétion : évidemment il ne peut nous parler de ce vivant comme s'il s'agissait d'un mort. Il nous explique la formation de cette personnalité. Il cherche les influences qui ont agi sur elle. Il nous montre la richesse et la complexité de sa nature et nous prépare ainsi à mieux comprendre la richesse et la complexité de l'œuvre.

Parfois, cependant, on aimerait un peu plus de précision, ainsi à propos du rapport qu'il y aurait entre la « sensibilité musicale » de Rolland et son emploi du paysage. Il est certain qu'il est peu d'auteurs à qui convienne aussi bien la définition d'Amiel : « Un paysage est un état d'âme. » Pour Rolland, un paysage est tellement un état d'âme qu'il ne caractérise pas ses personnages — comme Flaubert — par les visions qui se succèdent dans leur cerveau. Mais l'âme de tel personnage à tel moment *est* un paysage. Il n'y a plus même comparaison, il y a identité. Voyez au début de la *Nouvelle journée* : Christophe « porte en son âme deux âmes. L'une *est* un haut plateau, battu des vents et des nuages... etc. » Ainsi la vie de Christophe se confond avec celle de la nature. C'est très beau et vivant, parfois un peu obscur. Mais je ne vois pas bien en quoi cette manière de suggérer les mystères de la vie intérieure prouve que Rolland est un pur *auditif*.

L'œuvre — je l'ai dit — est riche et complexe étonnamment, mais si vivante, soulevée et emportée par un souffle si ardent qu'on la lit facilement malgré sa longueur et ses obscurités. Seulement, le dernier volume fermé, on risque fort d'en garder un souvenir un peu confus, de se perdre parmi tant d'idées, d'observations, d'émotions. M. Seippel nous aide à la comprendre tout entière, à en voir l'ensemble, sans d'ailleurs trop la simplifier, sans nier son caractère un peu chaotique. Il n'a pas de peine à prouver que l'auteur a suivi un plan tracé d'avance,

que l'œuvre a son équilibre et son unité. Il dégage l'idée directrice des thèmes secondaires. Il éclaire l'évolution de Christophe en montrant les correspondances précises qu'il y a entre les diverses parties du roman et chacune des « Vies des hommes illustres. » Il insiste sur un point qu'on n'a peut-être pas assez remarqué : Rolland a le premier don de tout vrai romancier ; il sait créer des personnages vivants. Il nous a donné une étonnante galerie de portraits dessinés en traits inoubliables.

M. Seippel critique aussi. Romain Rolland est un écrivain tout spontané. L'inspiration ne le soutient pas toujours également.

« Parfois, il somnole, comme le bon Homère. » Trop souvent, l'auteur s'est substitué à son héros sans beaucoup se soucier de la vraisemblance.

Mais ce roman — M. Seippel en félicite Romain Rolland — n'est pas seulement une œuvre d'art. Rolland a voulu exercer une action en l'écrivant. Il y donne une leçon de vaillance et d'énergie, une leçon de vie et d'affranchissement. Il y confesse sa foi. Cette foi reste un peu vague, mais elle n'en est pas moins ardente et — paraît-il — pas moins communicative.

Romain Rolland a donc une âme très religieuse, mais — comme Olivier et Christophe — il a aussi un esprit très libre, « voué, semble-t-il, au mouvement perpétuel. » C'est parfois un peu déconcertant. M. Seippel lui-même, pour finir, se sépare de Christophe. Celui-ci, après une période tolstoïenne (il passe par une crise morale qu'on peut, sans jouer sur le mot, appeler une conversion), s'élevant de « l'étagé de l'action humaine » à celui de la contemplation, semble accepter le monde tel qu'il est. « Tout se combine à ses yeux, le bien et le mal, la vérité et l'erreur », pour former un ensemble harmonieux.

Romain Rolland a écrit de Tolstoï : « C'est bien mal se douter de la grandeur de Tolstoï et de sa fascination sur nous que de l'attribuer à ses idées. Le cercle des idées dans lequel se meut l'art est des plus limités. Sa force n'est pas en elles, mais dans l'expression qu'il leur donne, dans l'accent personnel, dans l'empreinte de l'artiste, dans l'odeur de sa vie¹. » Ne pourrait-on pas dire cela de Romain Rolland lui-même ?

CH. R.

¹ *Vie de Tolstoï*, p. 3.

HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE, par *Johannis Dittmer*, ouvrage traduit de l'allemand par *Auguste Raymond*. Tome IV, de 1648 à 1798. — 1 vol. in-8°. Lausanne, Payot, 1913.

La vie de l'ancienne Confédération pendant ses 150 dernières années ne présente plus l'intérêt des périodes précédentes. Ce n'est plus le temps des luttes héroïques contre la haute féodalité ou les grands Etats voisins. Si les soldats suisses recueillent encore de la gloire, c'est au service des souverains étrangers. L'ardent conflit des idées qui caractérisait le XVI^e siècle s'est éteint. Les oppositions religieuses restent ardentes, sans doute ; par deux fois elles provoquent la guerre civile ; mais les partis marchent l'un contre l'autre au nom de dogmes déjà faits.

La Suisse est en proie aux luttes de classes. Il y a là un effet de l'évolution qui s'accomplit partout en Europe et qui tend à remettre à l'Etat des pouvoirs plus vastes, plus directs que par le passé. Il y a surtout un oubli de quelques-uns des grands principes qui avaient permis à la Confédération de naître et de grandir. Les classes possédantes et dirigeantes se constituent peu à peu en castes rigoureusement fermées. Dans les villes, la bourgeoisie incline vers le patriciat et considère la campagne comme son domaine, sa ferme ; dans les cantons démocratiques, l'acquisition du droit de bourgeoisie est entravée par des lois. Mais, comme la population rurale ne peut oublier ses anciens droits et souffre de la sujétion économique à laquelle elle est astreinte, comme il y a dans les villes et dans les campagnes de nombreux individus qui ne sont que domiciliés et supportent les charges sans avoir jamais leur mot à dire, comme il y a des sujets à côté des maîtres, les agitations sont fréquentes et dégénèrent en révoltes.

De là cette série de troubles, de luttes, de conspirations qui commence par la guerre des paysans et se poursuit jusqu'à la veille de la grande révolution.

Le service mercenaire est en honneur. Il y a toujours de 50 à 80 000 soldats sous les drapeaux étrangers. Ce n'est pas à tous égards un mal. Les souverains demandant à la Suisse leur garde et une partie de leur armée s'habituent à la considérer comme un pays à part et portent ailleurs leurs ambitions. Mais, indépendamment du tort économique et moral que cause au pays cette

sélection à rebours des éléments les plus vigoureux, ce retour périodique de désœuvrés et d'inutiles, l'attitude et le prestige de la Confédération en souffrent ; elle perd toute liberté d'action vis-à-vis de l'étranger, toute activité utile chez elle. Tandis que la force des gouvernements cantonaux s'accroît, le pacte fédéral s'affaiblit ; on ne s'en préoccupe plus.

Sans doute quelques nobles caractères surgissent çà et là de la masse. La bourgeoisie des villes reste laborieuse ; les campagnes connaissent encore le bien-être. A comparer la vie publique et privée des Suisses avec celle des autres nations européennes, notre pays est encore dans les privilégiés. Même au pire moment de leur exclusivisme, les classes dirigeantes ne sont pas inutilement tyranniques ; leur régime garde quelque chose de paternel. Mais, au cours du XVIII^e siècle, la Confédération n'en arrive pas moins à un point mort ; elle ne peut, ni modifier ses institutions traditionnelles selon les exigences des temps nouveaux, ni employer ses ressources en commun pour les créations devenues nécessaires. Quant à la liberté dont on se vante continuellement, elle est, selon l'expression du jeune Goethe, comme « un vieux conte que l'on conserve dans l'alcool. »

Et quand la tourmente vient de l'ouest, tout s'écroule dans la vieille Suisse.

Telle est l'histoire que nous raconte M. Dierauer. Si elle est moins passionnante que d'autres, le talent de l'auteur n'apparaît pas moins dans ce volume que dans les précédents : il reste admirablement clair dans son érudition. Une grande part de l'éloge doit aller aussi à M. Reymond qui, tout en respectant scrupuleusement le texte, nous a donné un ouvrage fort bien écrit où, chose très rare, rien ne dénote la traduction. Ainsi cette entreprise est menée à bonne fin pour le très grand honneur de ceux qui y ont collaboré ; nous avons en langue française une histoire de la Suisse exactement au niveau des recherches et de la science de notre époque. EDM. R.

LA MORT DE STAMBOUL, par *Victor Bérard*. — 1 vol. in-16. Paris, Armand Colin, 1913.

L'alliance entre les peuples balkaniques, l'alliance des Grecs et des Bulgares surtout a provoqué chez tous ceux qui connaissent l'Orient un étonnement profond. L'ex-souverain Abdul-

Hamid n'en revenait pas que ses successeurs eussent laissé s'accomplir une pareille anomalie. Pourtant, M. Bérard nous le montre, c'est justement parce que les Jeunes-Turcs, après un éblouissement passager, sont rentrés dans les voies de l'ancien sultan qu'ils ont forcé leurs adversaires de s'unir contre eux.

La contre-révolution du 13 avril 1909 fut pour les gens d'*Union et Progrès* un redoutable avertissement. C'était la Turquie qui se levait contre eux ; seul le dévouement de l'armée de Salonique les sauva. Après, ils ne se préoccupèrent plus que d'élever bien haut le drapeau du khalifat, de fortifier le nationalisme ottoman et de se prémunir contre tous leurs ennemis. Par leur intransigeance, ils découragèrent leurs amis du dehors, par leur tyrannie pédante ou sanglante, ils réduisirent au désespoir où jetèrent dans l'exaspération les peuples de l'empire et ses voisins immédiats.

« Pour le Bulgare et le Grec surtout, dit M. Bérard, la Macédoine et la Crète étaient devenues, au sens propre du mot, question de vie ou de mort : ils ne pouvaient plus vivre l'un et l'autre, — et il faut prendre ce mot au pied de la lettre, — ils ne pouvaient plus prolonger l'existence de leurs gouvernements et de leurs peuples avec la Macédoine et la Crète que, jeune ou vieux, le Turc leur faisait. S'unir pour obliger la Porte à régler ces deux affaires et, de cette union, tirer leur propre salut ; ou s'entêter dans la haine héréditaire à seule fin de permettre aux Turcs l'éternel renvoi de ce règlement et de se rendre à eux-mêmes la vie plus précaire de jour en jour : les gens d'Athènes et de Sofia étaient devant l'alternative et ils ne pouvaient plus reculer. »

De là l'union passagère entre Bulgares et Grecs et tout ce qui a suivi. Mais si les événements de Crète et de Macédoine, les cruautés, les révoltes, les faits et gestes des réfugiés, l'excitation de l'hellénisme et du slavisme... fournissent à l'auteur le plan de son ouvrage, il prétend à plus que cela : il veut décrire comment le régime jeune-turc, pendant ses quelques années d'existence, a perdu la Turquie d'Europe, et cela l'entraîne dans des développements sur les prérogatives du khalife et les devoirs du sultan, la Turquie féodale, la Turquie moderne et la Turquie hamidienne, les rapports entre musulmans et chrétiens et une foule d'autres choses encore ; il présente en outre un

exposé historique très exact, très serré, de l'activité des Jeunes-Turcs au gouvernement, décrit leurs idées, leurs projets, leurs méthodes.... Tout cela n'est pas exposé dans un ordre impeccable. C'est ainsi, par exemple, que quatre ou cinq fois l'auteur revient sur la contre-révolution du 13 avril et ses conséquences. Le lecteur entraîné trop vite s'inquiète parfois et ne sait plus bien où on le mène.

Mais c'est là le contre-coup d'une matière trop riche et d'une narration trop spontanée ; et par combien de qualités ces défaillances de plan ne sont-elles pas rachetées : l'abondance de la documentation, le choix habile des détails et des citations, l'ingéniosité des idées et des rapprochements, le charme du récit et, de temps à autre, une description de fort grande allure qui fait tableau.

C'est pourquoi les livres que M. Bérard a l'habitude de consacrer aux grands événements contemporains arrivent toujours à leur heure ; ils sont accueillis avec reconnaissance et lus avec intérêt.

EDM. R.

LE MASQUE DORÉ, par *Claude Nisson*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon, 1913.

Ce livre est un livre de sympathie ; non point, vous m'entendez bien, que ses héros pleurnichent à chaque page des sentiments mièvres et attristés ; ce livre est un livre de sympathie par tout ce que l'auteur a su y mettre lui-même de compréhension des âmes et des paysages.

Le roman de Violette, fille d'un criminel, mais qui ne connaît point ses origines, se déroule dans le double cadre de Genève et de l'Oberland. Et l'auteur ne s'est point contenté de poser ce cadre : il l'a exprimé, si j'ose dire. Le parfum des branches tremblantes qui se déroulent sur le marché aux fleurs du Molard est monté jusqu'à lui ; Iseltwald, l'îlot exquis, l'a pénétré de son charme ; et si les grands caravansérails, si les foules cosmopolites ne lui sont pas inconnus, on le voit à l'affût des solitudes de la forêt et désireux de hâter la fin d'un jour pour contempler et écouter le silence des nuits alpestres.

A lire le roman de Violette, qui sait si des souvenirs ne monteront pas à l'esprit de quelques-uns ? M^{lle} de Sarlon rappellera par plus d'un trait aux Genevois certaine grande dame de

maguère. Les situations mêmes dans lesquelles se trouvent les jeunes gens du *Masque doré* rappelleront peut-être, elles aussi, aux jeunes gens d'hier quelques tendres flirts ébauchés à la faveur de l'été....

Ce livre est agréablement écrit, sans lourdeurs psychologiques, — avec sympathie.

ED. CH.

LE FILS DE LACLOS. Carnets de marche du commandant Choderlos de Laclos (An XIV-1814), par *Louis de Chauvigny*. — 1 vol. in-8° écu. Lausanne, Payot & C^{ie}; Paris, Fontemoing & C^{ie}.

Tout ce qui touche à l'épopée impériale est plein d'intérêt pour notre époque. Toute publication à ce sujet est assurée du succès. Celle-ci contient le relevé des notes d'un jeune officier qui portait un nom célèbre : Choderlos de Laclos, le fils de l'auteur des *Liaisons dangereuses*. Indications brèves d'étapes, de dépenses, de batailles ou de parties de plaisir, jusqu'à la note finale d'un vieux qui eut à pleurer pour toujours son fils tué à Béry-au-Bac, le 18 mars 1814, tout à la fin de la campagne de France, voilà ce que l'on trouve dans ce livre. C'était une génération bien ardente que celle qui, élevée pendant la Révolution vers son sang sur tous les champs de bataille de l'Europe, entra victorieuse dans presque toutes les capitales. Jouisseurs et braves, tendres et terribles, ces jeunes hommes étaient séduisants et enchaînaient les cœurs, même chez leurs ennemis. Mais que la guerre apparaît comme une triste chose !

C. G.

LA QUERELLE DES COMMUNES ET DES LORDS, par *Paul Hamelle*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon-Nourrit & C^{ie}, 1913.

Tous ceux que l'histoire contemporaine et la politique intéressent ont encore présents à l'esprit les faits essentiels de la crise constitutionnelle qui aboutit à l'avènement définitif de la démocratie au gouvernement de l'Angleterre : le 28 novembre 1909, rejet du budget par les Lords ; en janvier 1910, élections générales qui donnent au cabinet libéral une majorité suffisante ; le parlement qui s'assemble vers la fin de février vote le 14 avril les résolutions ministérielles qui enlèvent aux Lords leur droit de veto ; surviennent la mort d'Edouard VII, le deuil national et l'essai de conciliation tenté par une conférence des deux partis.

aux prises; cet essai échoue et, en décembre, on procède à de nouvelles élections générales dont le résultat est identique à celui des élections du commencement de l'année; au début de mai 1911, les Communes votent le *Veto Bill* basé sur les résolutions d'avril 1910 et, trois mois plus tard, menacée de l'invasion de cinq cents pairs libéraux, la Chambre haute s'incline de mauvaise grâce, et, à dix-sept voix de majorité, le *Veto Bill* devient loi.

Si ces grands faits historiques, les seuls que les manuels d'histoire mentionneront dans un demi-siècle, ne sont pas encore oubliés, il n'en est pas de même des mille incidents de la lutte, des arguments de chaque parti, des idées éphémères lancées au fort de la bataille, de tout ce qui constitue l'atmosphère même où la crise est née, s'est développée et puis résolue. On se souvient à peine du bruit causé par les propositions de réforme de la Chambre haute, par l'idée de soumettre au referendum les changements constitutionnels, par les protectionnistes, par la peur de l'Allemagne; on ne se rappelle plus les discours innombrables, les espérances trompées et les déceptions inavouées.

C'est tout cela que la lecture du volume de M. Hamelle nous remet en mémoire. Il suit les événements en journaliste bien informé et souvent pénétrant; il note, jour après jour, les attitudes, les évolutions, les tours et les détours du parti conservateur, en face duquel les ministériels forment bloc, tirant leur force de la simplicité d'un programme qu'ils n'ont garde de changer à aucun moment; il fait ressortir les amusantes contradictions entre les étiquettes des partis et leurs programmes; enfin il a vu combien de transformations profondes de l'Angleterre traditionnelle, dont on ne se doutait guère, la crise et ses péripéties mirent en plein jour.

Sans doute il est encore trop tôt pour écrire l'histoire définitive de ces deux années. Et M. Hamelle ne cherche aucunement à le faire. Son livre est plutôt un document que les historiens futurs consulteront avec profit. Il leur épargnera le labeur accablant de feuilleter les collections des grands journaux, car ils y retrouveront l'écho juste des discussions et des controverses. Dès aujourd'hui, tous ceux qui ont suivi la crise de près aimeront à le lire. Ils y revivront les heures écoulées à parcourir les feuilles, à discuter avec des gens d'opinions diverses,

à attendre anxieusement les résultats des élections, peut-être à écouter les protestations indignées de Lord Halsbury ou la voix grave et ferme d'Asquith.

G. B.

VERS L'EFFORT. Poésies, par *Edouard Romilly*. — 1 vol. in-16. Paris et Nancy, Berger-Levrault.

Jamais recueil de vers n'a mieux répondu à son titre, et jamais auteur n'a été plus fidèle à son programme. Que vous lisiez le premier chapitre : *L'effort*, ou le deuxième : *La montagne*, ou le dernier : *L'amour*, vous y trouverez constamment la même pensée, revêtue de formes diverses :

Avance en travaillant, sans crainte et sans envie,
Et d'un pas résolu, dans l'éternelle vie,
Fais toujours ton devoir avec sérénité.

C'est l'hymne au courage, à la marche en avant, au respect, à la foi, enfin à tous les réconforts moraux :

Et moi j'espère et j'aime, et je crois à la vie,
Et je sais voir partout la présence d'un Dieu
Qui, d'effort en effort, jusqu'à lui nous convie.

Ce petit livre est sincère et ingénu. Il ne se pique pas de virtuosité verbale, ni de tendres subtilités, ni de poésie quintessenciée. Il affirme, il encourage, il sourit en montrant Dieu. S'il y avait en France beaucoup de jeunes gens comme son auteur, pour qui le scepticisme est une tare et le doute une lâcheté, l'avenir de la nation serait assuré.

H. A.

SOCIÉTÉ ET SOLITUDE, par *R.-W. Emerson* ; traduction de *M. Dugard*. — 1 vol. in-16. Paris, Colin.

M. Dugard est probablement l'homme de France qui connaît le mieux Emerson. Il est donc bien venu à exalter le penseur américain qui, avec William James, a sollicité le plus fortement au cours de ces vingt dernières années, l'intérêt du public européen qui lit et qui médite. Cependant il exagère quand il souscrit sans réserves à cette appréciation de Carlyle (il s'agit des opinions émises dans *Société et solitude*) : « Tout cela appartient au plus haut ordre de pensée... et m'a paru, en outre, à bien des égards, la seule voix parfaitement humaine que j'aie entendue depuis longtemps parmi mes semblables. » Un esprit

¹ Paru en 1870.

façonné par la culture occidentale, disons en particulier par la culture française, aura quelque peine à admirer en bloc, à s'émerveiller aveuglément.

C'est qu'Emerson reste Américain tout de même, c'est-à-dire que s'il a le sens aigu des réalités, la foi en sa propre personne, la foi en la vie, s'il est naturellement un professeur d'énergie, la présentation de ses observations et de ses jugements est sans aucun atticisme. Rien qui satisfasse le goût, qui trahisse l'artiste littéraire, rien de ce qu'on rencontre chez un Maeterlinck, un Barrès, un Rémy de Gourmont. Or les choses les plus profondes et les plus justes du monde, quand elles ne sont pas emportées par le vertige lyrique d'un prophète, ou habillées d'un style simplement mesuré, mais un style, risquent fort de devenir des lieux communs. C'est dire que le plus bel enseignement moral perd en puissance de rayonnement.

Et pourtant le regard jeté par Emerson sur le monde est remarquablement pénétrant. La critique du faux progrès matériel et de l'américanisme est singulièrement âpre. L'équilibre de son individu, dans un monde qu'il juge discordant et laid, mais dont il note avec sympathie les « opulences nouvelles » est solidement établi. Et il a écrit sur la vie domestique, sur les travaux et les jours, sur la vieillesse, des pages qui sont parmi les plus fortes que je connaisse. — Cela suffit pour recommander un ouvrage, par endroits inégal, mais qui est avant tout un réservoir d'optimisme et d'énergie.

R. F.

FIGURES DU PASSÉ. MIRABEAU, par *Louis Barthou*. — 1 vol. in-16. Paris, Hachette, 1913.

Ecrit avec une simplicité qui n'exclut ni la finesse ni l'éloquence, l'ouvrage de M. Barthou sur Mirabeau nous donne à la fois la mesure du modèle et celle du peintre. Certains journaux français ont fait remarquer à ce sujet que le président du conseil s'était ressouvenu de ses origines de lettré. Était-ce de l'ironie, et les lettres sont-elles à ce point incompatibles avec les affaires qu'il faille oublier les unes ou les autres ?

Loin de là ; c'est sans doute à sa tradition de parlementaire et d'homme de gouvernement que M. Barthou doit la fermeté et l'ampleur de ses vues. Il nous présente un Mirabeau plus complet, plus achevé que celui de tant de biographes. Le souci de

l'exactitude et celui de la justice se sont unis chez le critique et l'ont emporté sur la tentation de pousser aux contrastes crus, aux oppositions de tons saisissantes. Le Mirabeau de M. Barthou n'est pas celui de Michelet. Il est moins romantique, ai-je besoin de le dire, mais aussi nous le comprenons mieux.

Un tempérament volcanique, une éducation tout à contre-sens de sa nature, et son génie enfin qui donne à ses fautes mêmes une proportion démesurée, par le retentissement de ses luttes et l'éclat de ses défenses; puis cette obsession de la misère, des dettes, des expédients, qui vient, moitié de sa faute, moitié de l'injustice et de la dureté des autres, tels sont les côtés attristants de cette étonnante physionomie. De corruption, il n'y en eut pas. Mirabeau ne s'est point vendu. M. Barthou, après beaucoup d'autres, mais à sa manière et fortement, fait justice de cette imputation. Avec une réserve, cependant. Le cas est complexe. Mirabeau n'a soutenu que ses opinions, ses convictions, sa foi politique. Mais il y a tout au moins un cas où l'on ne peut le laver du reproche de duplicité. Et il y a, dans son contrat avec la cour, au moins un article de trop. Cet article devait lui rapporter un million.

L'appréciation des faits n'ôte rien à l'admiration qu'inspire à M. Barthou la force, la clarté, l'étendue de ce grand esprit. L'orateur n'est point sacrifié dans cet ouvrage, et comment n'apparaîtrait-il pas aux moindres mots? Mais le politique, l'homme d'Etat, le pilote de la révolution grandit plus haut encore. Et non seulement l'homme qui dès les premiers jours sut tracer sa marche à la royauté dans les difficultés intérieures, mais encore celui qui saisit la situation extérieure dans toute sa complexité, la démêla, prévint tout. Il n'y avait pas à renouveler le sujet. Mais M. Barthou le met très exactement au point et ne laisse rien d'essentiel à dire ni à désirer. M. M.

LE GÉNÉRAL DAGOBERT (1736-1794). par *Arthur Chuquet*, membre de l'Institut. — 1 vol. in-8°. Paris, Fontemoing.

Dans cet intéressant ouvrage, M. Arthur Chuquet n'a pas entendu faire revivre seule la figure de son héros. Il l'a replacée dans son cadre, son cadre émouvant de combats et de batailles, fleurant la poudre et fleurant l'Espagne.

Historien militaire, M. Chuquet apporte à ses récits des préci-

sions utiles. Historien de la Révolution, il explique les faits et commente les actes avec sûreté.

Ce livre sera lu en France, où il était nécessaire qu'il vit le jour, en Espagne, où il apportera une importante contribution à l'histoire de l'armée de Ricardos, et partout où le passé, ses hommes et ses choses trouvent des lecteurs attentifs.

ED. CH.

POÈMES PICTURAUX, par *S. Forel*. — 1 vol. in-16. Atar, Genève.
Picturaux, c'est-à-dire descriptifs.

M. Forel est plus peintre que poète. Il voit, il ne ressent pas. Il voit surtout le détail pittoresque. Ses poèmes sont des tableaux très colorés, très animés, violents, tragiques. Ils montrent des chasses, des combats, des incendies, des voluptés : du sang, des fleurs, de la fumée :

Un bruit rauque, soudain, fait trembler les forêts,
Roule sous les bambous et gagne l'étendue.
Il éclate, et grandit du côté des marais,
Et se module ainsi qu'une plainte éperdue.

Il s'enfle, et se prolonge en sourds gémissements,
— Cris d'un être affolé que la douleur assiège, —
Puis miaule, affaibli, râle des grincements,
Puis se tait. C'est là-bas un tigre pris au piège.

Par l'inspiration presque exclusivement tropicale, les termes exotiques, le train du récit, c'est du Leconte de Lisle et du Léon Dierx, mais un Leconte de Lisle raboteux, peu maître de son verbe, un Léon Dierx sans mélancolie et sans profondeur. M. Forel a de l'imagination, de la force, de l'abondance. Sa poésie est une source jaillissante et généreuse. Il faut regretter qu'il n'ait pas trouvé la langue noble, large, aisée qui conviendrait à ses sujets.

H. A.

UNE AVENTURE COLONIALE AU XVIII^e SIÈCLE. L'INDE ÉBLOUIE
(DUPLEIX-DE BUSSY-LA TOUCHE), par *Judith Gautier*. — 1 vol.
in-16. Paris, Colin, 1913.

« ...La forme de l'histoire qui se rapproche le plus de la vérité est le roman historique, » nous dit M^{me} Gautier dans sa préface. Et *l'Inde éblouie* veut être le récit fidèle de ces brèves années où, vers le milieu du dix-huitième siècle, les Français, sous la

conduite de Dupleix, faillirent arracher aux Anglais l'empire des Indes. Ils y seraient sans doute parvenus s'ils ne s'étaient heurtés à l'indifférence de leur patrie et au génie d'un Clive.

Nous regrettons d'avoir lu la préface pour commencer. Nous n'avons pu nous laisser aller au charme de ces aventures imprévues qui se déroulent dans le cadre somptueux de palais de marbre, d'ivoire et d'or, de temples sculptés dans les rochers, de forêts vierges fleuries, de jardins luxuriants et mystérieux, et vous rendent familiers des personnages aussi divers qu'attrayants : le fakir Sata-Nanda et la princesse Lila, le pariah Naïk et Chonchon, la fille de Dupleix. Jusqu'à quel point appartiennent-ils à l'histoire ?

Nous souhaitons à ce roman de nombreux lecteurs. Mais à tous nous conseillons de ne point lire la préface. G. B.

POUR FORMER UNE ÂME, par H. Lhotsky, traduction de M. Vallette-Monod, préface de Wilfred Monod. — 1 vol. in-16, Saint-Blaise, Foyer solidariste.

M. Wilfred Monod, parlant de l'auteur, écrit dans sa préface : « Ses agiles paradoxes vont et viennent comme la navette, à travers une trame de robuste sagesse et de bonhomie tranquille. L'humour et l'émotion s'entrelacent autour de ses pages. »

Rien de plus juste et rien de mieux dit. L'auteur est un paradoxal. Or, avec les paradoxaux il est toujours prudent de se tenir sur ses gardes. Sous le paradoxe se cache une vérité, sans doute, mais une vérité amplifiée, forcée, qu'il faut savoir dégager des amplifications qui l'accompagnent.

Sous les paradoxes de M. Lhotsky se cache beaucoup de sagesse : cela est certain. Et puis, la « bonhomie tranquille » ne fait pas davantage défaut. Que de conseils précieux à retenir durant tout le cours de l'ouvrage, puisés dans une longue expérience !

L'enfant doit être élevé pour lui-même, en vue de son avenir propre, non pour la satisfaction de ses parents. Pères, mères doivent viser à faire de leurs enfants des indépendants, des êtres libres de tout joug. Pas de brutalité, pas de contrainte pour ainsi dire matérielle, pas de coups dans l'œuvre si capitale de l'éducation ; tout par l'affection, par le respect, par la persuasion, par l'exemple. Nous n'irons pourtant pas jusqu'à dire avec

l'auteur: « A nous (parents) les concessions, aux petits l'égoïsme. »

Impossible de relever ici tout ce qu'il y a dans ce volume d'intéressant, de profondément sensé, de spirituel, tout comme aussi ce que l'on y rencontre de trop absolu, de hasardé, pour ne pas dire plus.

Après avoir parlé de l'éducation physique de l'enfant et consacré deux chapitres à l'enfant et le monde, l'enfant et la science, M. Lhotzky en vient à nous donner son idée sur l'enfant et la religion.

C'est ici surtout que nous différons d'avec lui. Il nous parle de la religion « soi-disant révélée de l'Ancien Testament ». Plus loin il écrira : « L'enfant cherche Dieu, et on lui offre une religion dont Dieu est, en somme, absent. » Qui est ce « on ? » Plus loin encore : « Auriez-vous l'idée de changer d'église ? pour quoi faire ? il n'en est pas une qui soit pénétrée de l'esprit divin. » P. 218 : « Que vous croyiez en Dieu ou non, que vous acceptiez ou n'acceptiez pas de religion, il n'importe : votre sincérité même établira entre vous (et votre enfant) un rapport divin, et sera la condition absolue de votre intimité. » P. 228 : « Tant qu'il y aura des enfants sur la terre, l'humanité cherchera Dieu. On pourrait, sans lui porter préjudice, supprimer les églises et les religions. »

Il faut prendre tout cela pour boutades d'un homme aigri contre les églises et contre ce qu'il appelle « les religions », mais cela manque absolument de portée et ne saurait servir de norme dans l'éducation religieuse de l'enfant.

Et, malgré tout, *Pour former une âme* se lit avec grand intérêt, et beaucoup de ces pages seront utiles à plus d'un éducateur de la jeunesse. Mais c'est ici le cas de répéter : « Eprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon. »

E. B.



LES DÉBUTS DES CHEMINS DE FER EN SUISSE

AVANT-PROPOS

D'après la statistique officielle publiée par le Département fédéral des Postes et des Chemins de fer, la Suisse possédait, au 31 décembre 1911, un réseau de voies ferrées de 5153 kilomètres 290 mètres, se décomposant comme suit :

	Kilom.	Mètres.
Chemins de fer fédéraux avec le		
Brünig	2670	450
Autres lignes à voie normale et à voie		
étroite	1950	893
Tramways	427	128
Chemins de fer funiculaires. . . .	42	823
Chemins de fer étrangers. . . .	61	996
Total . .	5153	290

La population de la Suisse étant, d'après le recensement de 1910, de 3 753 293 habitants, cela fait 1 kilomètre de chemin de fer par 741 habitants. Au point de vue de la superficie, nous avons 12,1 kilomètres par 100 kilomètres carrés, chiffre élevé si l'on tient compte

qu'un tiers au moins de la Suisse est couvert de massifs de hautes montagnes, difficilement accessibles aux voies ferrées ¹.

Le coût de construction du réseau est le suivant :

Chemins de fer fédéraux avec

le Brünig Fr. 1 263 465 000

Autres lignes à voie normale

ou étroite » 400 929 000

Tramways » 70 206 000

Funiculaires » 26 369 000

Total . . Fr. 1 760 969 000

soit 341 736 fr. 65 par kilomètre et 469 fr. 21 par habitant.

Le rendement du réseau (tramways et funiculaires non compris), pour l'année 1911, donne en recettes 255 836 000 fr. et en dépenses 164 985 000 fr. ; excédent des recettes : 90 752 000 fr.

Les dépenses représentent 63,44 % des recettes. D'après les comptes de profits et pertes pour l'année 1911, la rémunération des capitaux s'élève à 3,34 %.

Enfin, mentionnons que le personnel attaché au service des voies ferrées est de 45 240 personnes, dont 35 108 pour le seul réseau fédéral.

Les chemins de fer suisses ont été construits solidement, sans luxe inutile, avec toutes les installations nécessaires au bon fonctionnement et à la sécurité du service. Le matériel roulant comporte tous les perfectionnements réalisés par la science moderne. Les voitures sont propres, claires, confortables. L'exploitation se fait dans les meilleures conditions de régularité et de

¹ La France et la Hollande comptent 9 kilomètres de chemins de fer par 100 kilomètres carrés de superficie, l'Allemagne et l'Angleterre 11, la Belgique 15.

sécurité. Les trains sont nombreux, les accidents rares, le personnel instruit et bien exercé. En un mot, les chemins de fer suisses peuvent soutenir avec avantage la comparaison avec ceux de tous les autres pays et répondent à toutes les exigences du public.

Ces résultats n'ont pas été obtenus sans peine. Nul n'ignore les difficultés dans lesquelles se débattent la plupart des petites entreprises créées récemment, l'insuffisance des recettes, les subventions que doivent accorder les cantons et les communes pour les soutenir. Mais la génération actuelle ne se doute pas que même les grandes Compagnies dont les lignes forment aujourd'hui le réseau fédéral ont eu des débuts très pénibles, qu'elles ont passé par des crises redoutables, que quelques-unes ont sombré dans la faillite et que toutes les autres l'ont frôlée de très près. Le capital de construction indiqué ci-dessus est celui qui a été admis par l'autorité fédérale d'après les règles très sévères de la comptabilité prescrite ; il est loin de représenter les sommes réellement déboursées. En changeant de main, bien des lignes ont été vendues à des prix de beaucoup inférieurs aux frais d'établissement. Des sommes considérables affectées à des travaux ou à des installations qui ont été remplacées plus tard ont dû être amorties. Les subventions gratuites accordées par les Etats ou les communes n'ont pas été portées en compte. C'est par centaines de millions que s'évaluent les pertes subies par les actionnaires, par les créanciers, par les pouvoirs publics.

Pour s'expliquer ces faits, il faut se rappeler que, la législation fédérale de 1852 ayant abandonné aux cantons le droit d'accorder des concessions de chemins de fer, chacun d'eux a tenu à posséder le plus tôt

possible les lignes répondant le mieux à ses intérêts. De là un défaut d'entente et des rivalités fâcheuses ; de là la construction hâtive de voies ferrées qu'il eût mieux valu échelonner sur une certaine période et établir selon les besoins successifs. En outre, quand il s'est agi de créer les premiers chemins de fer, la Suisse manquait d'expérience. Elle a dû accueillir les offres d'entrepreneurs étrangers qui ne recherchaient que leur profit personnel et qui d'ailleurs, ne connaissant pas le pays, s'exposaient à des mécomptes. Aussi ont-ils presque tous abandonné leur tâche, laissant aux ingénieurs suisses le soin de continuer les travaux en régie. Faute de données exactes, les devis avaient été établis trop bas. Les acquisitions de terrains ont coûté beaucoup plus qu'on ne s'y attendait. La configuration accidentée du sol a exigé des ouvrages d'art nombreux et importants : ponts, viaducs, tunnels. Ajoutons que le trafic s'est développé lentement et que les recettes n'ont pas suffi, les premières années, à couvrir les frais d'exploitation et les intérêts des emprunts. La Suisse ne pouvait pas trouver chez elle les capitaux nécessaires à la construction de son réseau ; elle devait s'adresser aux autres pays. Or les actionnaires étrangers, découragés par les premiers insuccès, interrompirent leurs versements. Les Compagnies durent recourir à l'intervention des grands établissements financiers de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, qui firent payer leur concours très cher ; elles sollicitèrent aussi l'appui des cantons et celui des communes, qui s'imposèrent à cet effet de lourdes charges et dont quelques-unes durent même prendre l'entreprise à leur propre compte.

Comme on le voit, les premières périodes des chemins de fer en Suisse ont été une succession de mécomptes,

de difficultés techniques et financières, de crises graves dont le pays n'est sorti que grâce à l'énergie et au dévouement des directeurs et administrateurs des entreprises, grâce aux sacrifices des Etats, des communes et des particuliers, grâce au patriotisme des populations.

Les pages qui suivent sont destinées à en fournir l'illustration.

Etudes préliminaires.

La Suisse n'a pas été une des premières à établir des chemins de fer. Elle a été devancée par la plupart des autres pays. Les premières lignes ont été ouvertes à l'exploitation aux dates suivantes : en Angleterre en 1825, en France en 1828, en Amérique du nord en 1829, en Autriche en 1832, en Belgique en 1835, en Italie en 1839, en Suisse : Bâle-Saint-Louis (Compagnie française de l'Est) en 1844, et Zurich-Baden en 1847.

Ce n'est pas qu'on ne se préoccupât, dans notre pays, d'introduire ce nouveau moyen de communication. Ainsi, en 1839 déjà, on formait à Zurich le projet d'une ligne allant de Zurich à Bâle le long de la Limmat, de l'Aar et du Rhin ; une Compagnie fut constituée à cet effet, mais elle ne put poursuivre sa tâche, soit à cause de la difficulté de réunir les capitaux nécessaires, soit en raison de l'opposition qu'elle rencontra de la part de Bâle et de l'Argovie. En 1845, un nouveau comité se forma à Zurich sous la présidence de Martin Escher en vue de reprendre le projet de chemin de fer de Zurich à Bâle ; mais il fut arrêté dès le début par la crise financière résultant des événements politiques, et il dut se borner à la construction de la première section de Zurich à Baden.

Bâle se livrait aussi à des études et à des projets qui

n'eurent pas de suite. Il en fut de même dans la Suisse romande où, en 1840, l'ingénieur Fraisse proposait un chemin de fer reliant le lac Léman à celui de Neuchâtel.

On ne saurait s'étonner du retard mis en Suisse à établir des voies ferrées.

Une première difficulté résultait de la configuration du sol, si accidenté, couvert de hautes montagnes et coupé de vallées profondes. La science de la construction des chemins de fer était alors à ses débuts ; elle n'avait trouvé d'application que dans des pays de plaine ; elle hésitait à gravir de fortes pentes, à percer de longs tunnels, à édifier des viaducs très élevés et d'une grande portée.

Mais l'obstacle principal venait de l'organisation politique. Avant 1848, la Confédération suisse était un corps sans tête. Le seul organe était la Diète, où les délégués des gouvernements cantonaux arrivaient avec des instructions impératives et ne votaient le plus souvent que sous réserve de ratification (*ad referendum*). Elle était incapable de prendre une mesure d'ensemble. De leur côté, les cantons ne pouvaient pas songer à établir, chacun séparément, des voies ferrées limitées à leur territoire, sans s'inquiéter de leur continuation sur le territoire voisin. Le besoin d'un lien plus fort et d'un pouvoir central se faisait sentir depuis longtemps. Il trouva son expression dans la constitution de 1848 qui instituait deux chambres législatives et un pouvoir exécutif, le Conseil fédéral, muni d'attributions assez étendues. La question des chemins de fer, qui faisait alors l'objet des préoccupations générales, fut une des causes principales de l'adoption de l'article 21, ainsi conçu :

« La Confédération peut ordonner à ses frais ou encourager par des subsides les travaux publics qui intéressent la Suisse ou une partie considérable du pays. Dans ce but, elle peut ordonner l'expropriation moyennant une juste indemnité. »

Comme on le voit, cette rédaction permettait à la Confédération d'établir elle-même des chemins de fer ou de contribuer financièrement à leur création.

L'Assemblée fédérale ne tarda pas à faire usage des pouvoirs qui lui étaient conférés. Le 18 décembre 1849, elle adoptait un décret chargeant le Conseil fédéral de lui soumettre :

1^{er} le plan d'un réseau général de chemins de fer suisses, dressé avec l'adjonction d'experts impartiaux désignés pour procéder aux travaux techniques ;

2^o un projet de loi fédérale sur l'expropriation pour la construction de chemins de fer ;

3^o des rapports et des propositions concernant la part que doit prendre la Confédération pour l'exécution du réseau de chemins de fer suisses, les conditions des concessions à accorder dans le cas où ils seraient établis par des sociétés privées, etc.

En exécution de ce mandat, le Conseil fédéral soumit aux chambres un projet de loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, qui fut voté le 1^{er} mai 1850.

En même temps, il chargeait MM. Robert Stephenson et Swinburne, ingénieurs anglais qui s'étaient acquis un grand renom lors de la construction des chemins de fer dans leur pays, de « déterminer les directions principales à donner aux chemins de fer pour le plus grand avantage de la Suisse. Ils devaient tout particulièrement avoir égard aux lignes les plus productives, les plus favorables à la circulation intérieure et au transit, ainsi qu'à la défense du pays. »

Un second rapport fut demandé à MM. Geigy et Schmidlin, de Bâle, et Ziegler, de Winterthour, sur les voies et moyens d'établir des chemins de fer en Suisse.

Le 12 octobre 1850, MM. Stephenson et Swinburne présentaient le résultat de leurs études. Ils recommandaient d'utiliser les cours d'eau et de n'établir de chemins de fer qu'à défaut de la navigation. Ainsi, à l'ouest de la Suisse, la première section du réseau ne devait aller que de Morges à Yverdon ; en deçà et au delà, jusqu'à Soleure, les transports se seraient faits par les lacs et par l'Aar, dont on escomptait la régularisation. « L'établissement d'un chemin de fer, quel qu'il soit, le long de ces lacs et des rives du Léman, disait le rapport, doit être ajourné jusqu'au moment où une très grande circulation en justifiera la dépense.... On ne saurait vraiment insister trop fortement sur l'inutilité et la disconvenance qu'il y aurait à dilapider la fortune publique par la construction de chemins de fer le long des rives de ces lacs, magnifiques routes ouvertes par la nature avec une grande prodigalité. »

Soleure obtenait la préférence sur la ville fédérale « qui malheureusement est située dans un bassin hors duquel il n'y a d'issue praticable que vers le nord ; car les environs de la ville et la contrée à l'ouest de Fribourg ôtent tout espoir de passer par cette ville et par Lausanne pour atteindre les bords du lac Léman.... La position très élevée de Lausanne met cette ville presque hors de la portée des chemins de fer. »

Les autres parties de la Suisse étaient mieux partagées : de Soleure, la ligne projetée se dirigeait sur Olten d'où elle bifurquait sur Bâle, Lucerne et Zurich pour continuer de cette dernière ville sur Schaffhouse, Romanshorn et Rorschach, avec embranchement sur Saint-Gall,

puis de Rorschach à Coire et éventuellement sur le Luckmanier. Cependant le tronçon Rorschach à Saint-Gall était estimé trop coûteux.

Le rapport de MM. Geigy, Ziegler et Schmidlin, daté du 31 octobre 1850, débutait par de longues considérations sur la nécessité pour la Suisse d'établir des chemins de fer, — démonstration qui n'était pas superflue à cette époque où des hommes très intelligents niaient l'utilité de ce nouveau moyen de locomotion et en prédisaient la ruine prochaine. Cependant les experts déclaraient que, pendant une longue série d'années, il ne pourrait se créer en Suisse de chemins de fer moyennant le libre concours de sociétés particulières sans la participation de l'État. Ils invoquaient l'exemple des autres pays où les Compagnies avaient rencontré des difficultés financières et vu le cours de leurs actions baisser considérablement ; plusieurs étaient tombées en faillite. Ils évaluaient le coût du réseau projeté de 650,5 kilomètres (programme élargi de celui de MM. Stephenson et Swinburne) à Fr. 102 123 000. Les charges devaient être partagées dans la proportion de $\frac{1}{3}$ pour la Confédération et $\frac{2}{3}$ pour les cantons. Le produit présumé, pendant les premières années, ne dépasserait pas 2 $\frac{1}{2}$ %, même pour les meilleures lignes. Les experts concluaient à une garantie d'intérêt de la part de la Confédération et des cantons.

Le Conseil fédéral communiqua aux chambres ces rapports, en y joignant de nombreux documents topographiques et statistiques, et présenta un projet de décret attribuant à la Confédération la détermination des lignes à construire et la fixation des conditions d'établissement. Les lignes principales prévues étaient : Genève-Morges-Yverdon, avec embranchement sur Ouchy (on réservait

l'usage de la voie d'eau) ; Yverdon-Soleure, avec embranchement sur Berne ; Soleure-Zurich ; Zurich-Rorschach par Winterthour et Romanshorn ; Winterthour-Schaffhouse ; Rorschach-Coire, avec embranchement sur Wallenstadt ; Bâle-Olten ; Aarburg-Lucerne et Biasca-Locarno.

Chaque section serait construite au moyen de l'émission d'obligations jouissant d'une garantie d'intérêt minimum de $3 \frac{1}{2} \%$. Les déficits éventuels devaient être couverts $\frac{2}{3}$ par la Confédération et $\frac{1}{3}$ par les cantons. Chaque section ferait l'objet d'une entreprise spéciale à la tête de laquelle serait placé un conseil d'administration nommé par la Confédération et par les cantons intéressés.

Le coût d'établissement du réseau projeté, avec double voie partielle, était devisé à 113 451 800 francs, en admettant l'utilisation des cours d'eau, et à 132 151 800 francs sans utilisation des cours d'eau.

Le message du Conseil fédéral indiquait dans les termes suivants le programme à suivre pour la construction des chemins de fer par l'Etat :

« La Confédération détermine le réseau qui répond à ses besoins et à ses ressources ; elle se procure les fonds nécessaires par un emprunt et commence les travaux par l'établissement des sections qui promettent les plus beaux bénéfices.... C'est se conformer aux principes de notre Etat fédératif que de faire coopérer les cantons à l'administration et aux résultats financiers ; l'intervention des cantons aura pour effet d'arrêter les exigences excessives, puisqu'ils auront à examiner avec la Confédération si chaque ligne dont l'exécution est réclamée répond bien à un intérêt justifiant les sacrifices qu'elle exigerait ; lorsque les cantons et les capitalistes se montreront peu disposés à placer des fonds dans la construction de chemins de fer, la Confé-

dération, de son côté, saura reculer devant de trop lourds sacrifices. »

Ces lignes, conformes d'ailleurs aux traditions de prudence et d'économie des autorités fédérales, étaient destinées à rassurer ceux qui auraient craint que la Confédération, en se chargeant elle-même de la construction du réseau de chemins de fer, ne s'exposât à des crises financières et ne compromit son crédit.

Devant les chambres fédérales, la première question qui se posa fut celle de savoir si l'établissement des chemins de fer serait entrepris par la Confédération ou abandonné à l'industrie privée.

La commission du Conseil national se scinda en deux fractions.

La majorité, composée de MM. Pioda (Tessin), Bischoff (Bâle), Staempfli (Berne), Peyer im Hof (Schaffhouse), Siegfried (Argovie) et Steiger (Lucerne), se prononça pour la construction et l'exploitation par la Confédération, avec le concours des cantons. Elle adoptait la liste des lignes proposée par le Conseil fédéral, en y ajoutant toutefois Yverdon-Berne. Comme organisation, elle prévoyait une direction générale suisse et, pour chaque arrondissement, un conseil d'administration nommant un comité de direction.

La minorité, composée de MM. Escher (Zurich), Kern (Thurgovie), Blanchenay (Vaud), Bavier (Grisons) et Hungerbühler (Saint-Gall), concluait par contre à laisser la construction et l'exploitation des chemins de fer dans la compétence des cantons, qui en auraient chargé des entreprises particulières.

Après des débats mémorables dans les deux chambres, ce fut l'opinion de la minorité qui l'emporta. La

loi fédérale du 28 juillet 1852 sur l'établissement et l'exploitation des chemins de fer en Suisse statua en conséquence que les concessions seraient accordées par les cantons, mais soumises à la ratification de la Confédération, qui fixerait les conditions générales à observer et se réserverait le droit de rachat à certaines époques.

C'est sur ces bases que se créèrent les premières Compagnies de chemin de fer.

Dans les pages qui suivent, nous ne nous occuperons que des principales, qui ont été plus tard nationalisées et dont les lignes forment aujourd'hui le réseau des Chemins de fer fédéraux.

Ouest-Suisse.

Le 8 juin 1852, le Grand-Conseil du canton de Vaud accordait à M. Sulzberger, ingénieur thurgovien, la concession du chemin de fer de Morges à Lausanne et à Yverdon. On voit que Lausanne remplaçait ici Ouchy, prévu dans le programme fédéral. Cette concession, ratifiée par l'Assemblée fédérale, fut cédée à M. Thomas, de Londres, qui en fit l'apport à une compagnie anglaise dont le siège était à Lausanne. Le capital social s'élevait à 8 125 000 francs.

La Compagnie ayant fait des démarches auprès des cantons intéressés pour obtenir le prolongement de ses lignes sur Genève, Berne et Soleure, une convention intervint entre les gouvernements de Berne, Vaud et Genève pour la fixation d'un tracé allant de Genève à Berne par Yverdon, Payerne, Morat, et de Berne à Bâle par Berthoud et Olten. On renonçait ainsi, pour le moment, à la ligne Yverdon-Soleure.

En 1853, le Grand-Conseil vaudois accordait à la Compagnie de l'Ouest une concession générale pour les

lignes sur le territoire vaudois, c'est-à-dire, outre Morges-Yverdon, Morges à la frontière genevoise, Yverdon à la frontière bernoise, Jougne-Eclépens et Lausanne-Saint-Maurice. Le capital de la Compagnie fut élevé à 30 millions.

Mais l'ère des difficultés allait commencer.

D'abord, l'entrepreneur général Thorne, un Anglais, n'exécutait pas ses engagements. La Compagnie dut résilier le marché et reprendre elle-même la construction des lignes. D'un autre côté, les actionnaires anglais n'effectuaient pas leurs versements ; ils abandonnèrent l'entreprise et se dégagèrent au moyen d'une transaction avec les administrateurs anglais.

Privée ainsi d'une partie des ressources sur lesquelles elle avait compté, la Compagnie s'adressa à l'Etat de Vaud pour obtenir qu'il voulût bien garantir l'intérêt d'un emprunt ; mais le Grand-Conseil répondit par un refus.

Elle entra alors en négociations avec le Crédit mobilier, à Paris, qui consentit à prendre 43 750 actions de 500 fr. à raison de 400 francs chacune. Les souscripteurs devaient être représentés dans le conseil d'administration.

Des difficultés d'un autre ordre surgirent à propos de la continuation du chemin de fer sur territoire fribourgeois. La Compagnie avait réussi à passer avec le gouvernement de ce canton une convention prévoyant la concession d'une ligne Yverdon-Estavayer-Payerne-Avenches-Morat-frontière bernoise, avec un embranchement éventuel Morat-Fribourg ; mais le Grand-Conseil de Fribourg refusa de ratifier cette convention et décida que la ligne serait établie de Payerne par Fribourg jusqu'à la Singine.

Tandis que l'Etat de Fribourg demandait à l'Assemblée fédérale de ratifier sa propre concession, la Compagnie de l'Ouest, d'accord avec celle du Central, requérait la concession forcée sur territoire fribourgeois de la ligne Yverdon-Laupen par Payerne-Morat. Les chambres fédérales approuvaient la concession fribourgeoise et confirmaient l'approbation de la concession vaudoise pour la ligne Yverdon-Morges-frontière genevoise, mais la refusaient pour celle d'Yverdon-Laupen. L'année suivante, soit en 1857, l'Assemblée fédérale refusait encore la concession forcée sur territoire fribourgeois pour la même ligne, tout en invitant le Conseil fédéral à entamer des négociations en vue d'un arrangement entre les cantons et les Compagnies intéressées dans le conflit des chemins de fer de l'Ouest.

Dans l'intervalle, la situation s'était modifiée par le fait que l'Etat de Fribourg avait accordé à une nouvelle Compagnie la concession d'une ligne allant de la Singine à Lausanne par Fribourg-Romont et Oron. Cette même Compagnie obtenait de celle de Lyon-Genève la cession de la concession du Genève-Versoix que l'Ouest convoitait.

Pendant que l'Etat de Vaud s'opposait à la construction de la ligne d'Oron et se laissait imposer par l'Assemblée fédérale une concession forcée, la Compagnie de l'Ouest, sous l'influence de ses actionnaires français, s'entendait avec celle du Nord-Est, du Central, du Lausanne-Fribourg et du Franco-Suisse, en vue de mettre fin à tous les conflits. Un traité de fusion, en 1857, fut approuvé par son assemblée générale, mais ne put pas être mis à exécution par suite du refus des actionnaires du Central.

La Compagnie de l'Ouest obtint encore de l'Etat de

Vaud la concession de la ligne Yverdon-Vaumarcus (1856) et de l'Etat du Valais, celle de la frontière vaudoise à Saint-Maurice (1859).

Antérieurement, elle passait avec l'Etat de Vaud une convention par laquelle celui-ci s'engageait à fournir gratuitement les terrains et les bois nécessaires à la construction de la section Villeneuve-Massongex (frontière valaisanne). La même prestation était assurée pour la ligne Lausanne-Villeneuve, moyennant un paiement d'un million de francs ; mais elle fut ensuite remplacée par une subvention en argent de 2 250 000 francs. La Compagnie de l'Ouest s'engageait à construire la ligne de Jougne (Cossonay-frontière française) dès que sa jonction avec la France serait assurée et moyennant la fourniture gratuite des terrains et des bois, indépendamment d'une subvention de 1 200 000 francs.

Mais de nouvelles difficultés se présentèrent. Les ressources étaient insuffisantes pour achever les lignes. La Compagnie s'adressa à la maison Parent, Schaken & C^e, à Paris, qui prêta son concours financier à l'entreprise, mais réclamait en échange une représentation dans le conseil d'administration, la suppression du comité de direction et la remise de l'exploitation à des entrepreneurs.

Conformément à cette dernière condition, un traité fut passé avec MM. Laurent, Bergeron & C^e qui se chargèrent, dès le 1^{er} novembre 1863, de l'exploitation de tout le réseau de l'Ouest, moyennant une somme kilométrique fixe. Le nombre des trains fut réduit et des économies réalisées dans toutes les branches du service.

Mais il ne suffisait pas de diminuer les dépenses ; il fallait aviser aux moyens d'augmenter les recettes. L'ouverture de la ligne d'Oron créait à celle d'Yverdon-Neu-

châtel-Bienne une concurrence sérieuse, d'autant plus que la Compagnie de Lausanne-Fribourg possédait le tronçon de Genève-Versoix, tête des deux voies. Les Compagnies intéressées comprirent qu'au lieu de se combattre avec acharnement, elles avaient intérêt à s'entendre. L'Ouest-Suisse, le Franco-Suisse et le Lausanne-Fribourg conclurent un traité d'association réglant entre eux le partage du trafic et mettant en commun l'exploitation de leurs réseaux entre les mains de MM. Laurent, Bergeron & C^{ie}. Cette association, commencée dès 1865, devait durer dix ans. En 1871, les trois Compagnies avaient décidé de la renouveler; mais les circonstances les amenèrent à opérer une fusion complète sous le nom de Compagnie des Chemins de fer de la Suisse-Occidentale. Le traité de fusion entra en vigueur en 1872.

La Compagnie de l'Ouest, en 1866, avait cru devoir se décharger de la construction de la ligne de Jougne, en cédant la concession à MM. Cusack, Roney & C^{ie} et en s'engageant à payer à ceux-ci une redevance annuelle. Mais en 1872, un peu avant la conclusion de la fusion, les trois Compagnies Ouest-Suisse, Franco-Suisse et Lausanne-Fribourg se rendaient de nouveau maîtresses de cette ligne en rachetant un grand nombre d'actions et d'obligations.

Franco-Suisse.

En même temps que les autres cantons, celui de Neuchâtel se préoccupait des moyens de desservir le pays par un chemin de fer. En 1852, le Grand-Conseil ordonnait des études en vue de l'établissement d'une ligne traversant le territoire neuchâtelois pour se relier vers l'ouest au réseau français et opérer sa jonction vers l'est au réseau suisse.

Dès le début, la rivalité se manifestait entre les deux directions possibles, celle du Val-de-Travers et celle de la Chaux-de-Fonds. M. Wild, directeur des télégraphes fédéraux, consulté comme expert, se prononçait pour le tracé par les Verrières et le Val-de-Travers, de préférence à celui du Col-des-Roches, Locle, Chaux-de-Fonds. La majorité de la commission du Grand-Conseil proposait la même solution. Celle-ci était encore appuyée par un rapport des ingénieurs suisses Welte et Pestalozzi et de l'ingénieur français Mary, membre de la Commission consultative des chemins de fer. En conséquence, le Grand-Conseil accordait en 1853 à un consortium d'entrepreneurs formé de MM. Beslay, Besnard, Morris, Merett, Lelièvre & C^e la concession d'une ligne allant des Verrières à Neuchâtel et à la Thielle (frontière bernoise), et à Vaumarcus (frontière vaudoise).

Des divergences ne tardèrent pas à surgir entre les membres du consortium, qui n'avaient demandé la concession que pour s'assurer l'exécution des travaux et la fourniture des rails. En 1855, ils la cédaient à MM. Leuba, Montandon, Fritz Lambelet, C. Jacot-Guillarmod et L. Denzler. Ceux-ci se constituaient en société en nom collectif et formaient dès 1856 la Compagnie du Chemin de fer Franco-Suisse, au capital de 12 millions, représenté par 24 000 actions, dont la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée souscrivait 4000 pour son propre compte, tandis que ses administrateurs et ses actionnaires en prenaient 5000 et s'en réservaient encore 2000. Les 13 000 actions restantes étaient entre les mains des administrateurs et capitalistes neuchâtelois. Le P.-L.-M. nommait cinq membres du conseil d'administration et se chargeait de l'exploitation.

En même temps s'était formée la Compagnie du Jura industriel à laquelle le Grand-Conseil avait accordé la concession de deux lignes Locle-Neuchâtel et Neuchâtel-frontière bernoise. La Compagnie Franco-Suisse recourut avec succès à l'Assemblée fédérale contre la concession de cette dernière section qui empiétait sur celle qu'elle avait obtenue elle-même. Par contre, elle n'eut pas gain de cause dans son recours contre le refus de l'Etat de Vaud de lui accorder la concession du tronçon Yverdon-Vaumarcus, ni dans sa demande de concession de la ligne Neuveville-Bienne que l'Etat de Berne réserva à la Compagnie Est-Ouest.

Les actionnaires du Franco-Suisse avaient approuvé le traité de fusion de 1857 avec le Nord-Est, le Central, l'Ouest et le Lausanne-Fribourg, mais, comme on l'a vu, ce traité ne fut pas mis à exécution, par suite du refus du Central.

Les débuts de l'exploitation ne répondirent pas aux espérances. Les recettes ne suffisaient pas à couvrir les frais du service et les intérêts des emprunts. Pour l'achèvement des travaux, la Compagnie avait obtenu de la Confédération, en 1858, un prêt de 2 millions qu'elle dut rembourser deux ans plus tard. Le P.-L.-M. consentit à faire des avances jusqu'à concurrence de 2 millions pour couvrir les déficits de l'exploitation.

La situation s'améliora par l'entrée du Franco-Suisse dans l'Association de la Suisse occidentale, où ses intérêts se trouvaient liés à ceux de l'Ouest et du Lausanne-Fribourg. Le P.-L.-M. renonça à son contrat d'exploitation et les lignes des trois Compagnies furent exploitées dès 1865 par MM. Laurent, Bergeron & C^{ie} moyennant un prix à forfait.

Mais ces arrangements ne mettaient pas fin aux em-

barras financiers du Franco-Suisse. En vue d'éviter la faillite, il s'adressa à l'Etat de Neuchâtel pour obtenir une subvention ou, à ce défaut, la garantie d'intérêt d'un emprunt. Cette demande ne fut pas accueillie et la Compagnie, pour équilibrer ses recettes et ses dépenses, recourut à une augmentation temporaire de ses tarifs. En même temps, elle s'entendit avec le P.-L.-M. et avec les autres créanciers pour convertir ses emprunts. En échange, elle donnait en garantie une hypothèque sur ses lignes.

Comme on l'a vu au chapitre de l'Ouest-Suisse, l'Association de la Suisse occidentale se convertit en fusion dès 1872 et le Franco-Suisse disparut pour faire place à la nouvelle Compagnie.

Lausanne-Fribourg-frontière bernoise et Genève-Versoir.

On se rappelle que, de l'avis des experts anglais consultés par le Conseil fédéral, il ne devait être établi de chemins de fer en Suisse que pour relier les lacs entre eux. Le canton de Fribourg restait donc complètement en dehors de ce nouveau moyen de communication. La ville de Fribourg était déclarée inaccessible à une voie ferrée; elle partageait du reste ce sort avec Berne et Lausanne.

Les ingénieurs suisses se montrèrent moins timides. Cependant, ils ne prévoyaient qu'une seule ligne de l'ouest à l'est, partant de Genève pour aller à Berne par Morges, Yverdon, Payerne, Morat et Laupen. C'est sur ce programme, admis par les autorités fédérales, que se créèrent les premières Compagnies. Celle de l'Ouest obtint du canton de Vaud la concession de la partie sur territoire vaudois du chemin de fer Morges-Yverdon.

Payerne-Faoug, et celle du Central recevait de l'Etat de Berne la concession de la section Berne-Laupen.

Il restait à obtenir la concession de l'Etat de Fribourg pour la partie située sur son territoire. La Compagnie de l'Ouest ouvrit à cet effet des négociations avec le Conseil d'Etat et parvint à conclure en 1853 une convention qui lui concédait la construction d'un chemin de fer de la frontière vaudoise, près d'Yvonand, à la frontière bernoise, près de Laupen, par Estavayer, Payerne, Avenches et Morat, avec embranchement *éventuel* de Morat à Fribourg. Cette convention devait être ratifiée par le Grand-Conseil. Dès qu'elle fut connue, elle souleva un grand mouvement de surprise et de mécontentement. Le canton de Fribourg allait être laissé presque entièrement en dehors du réseau des chemins de fer; il n'en serait touché qu'à l'une de ses extrémités; toute la partie centrale était sacrifiée; la capitale, le siège du gouvernement, le centre principal des affaires, se voyait éloignée de la grande voie de communication et devait se contenter de la perspective incertaine d'un embranchement. L'émoi fut grand surtout dans la ville de Fribourg. Une assemblée populaire protesta contre la malencontreuse convention acceptée par le Conseil d'Etat et institua un comité central des chemins de fer, chargé de défendre les intérêts menacés. Ce comité adressa un mémoire au Grand-Conseil, lui demandant de repousser le projet qui lui était soumis. En même temps, il publiait un appel au peuple pour exposer la situation et solliciter le concours financier des communes et des particuliers. De son côté, le Conseil communal de Fribourg intervenait aussi auprès du Grand-Conseil et se faisait accorder par l'assemblée communale un crédit illimité pour faire les sacrifices nécessaires. Le Conseil d'Etat se ressaisit et fit faire des études

qui démontrèrent, non seulement qu'une ligne par Fribourg était *possible*, mais qu'elle coûterait moins qu'une ligne par Morat si l'on joignait à celle-ci un embranchement sur Fribourg.

Le Grand-Conseil décida que l'Etat entreprendrait l'établissement de la partie du chemin de fer de Berne à Genève située sur territoire fribourgeois, dans la direction de Thörishaus-Fribourg-Payerne-Yverdon, et que cette entreprise porterait le nom de *Chemin de fer du canton de Fribourg, soit Centre-Ouest-Suisse*. La construction, évaluée à 9 millions, devait s'exécuter au moyen d'actions et d'obligations. L'Etat y participait pour 4000 actions ; la ville de Fribourg en souscrivait autant ; d'autres communes et des particuliers prenaient également des actions. La société se constitua en 1856. L'Assemblée fédérale approuva le décret de l'Etat de Fribourg, mais en fixant un délai jusqu'au 1^{er} juillet 1856 pour commencer les travaux, fournir la justification financière et assurer la jonction de la ligne fribourgeoise avec une ligne allant à Genève ; si ces conditions n'étaient pas remplies, l'approbation devenait nulle et le Conseil fédéral devait faire des propositions pour accorder la direction par Morat.

En exigeant la jonction avec une ligne allant à Genève, l'Assemblée fédérale laissait toute latitude de l'opérer soit dans la direction d'Yverdon, soit dans celle de Lausanne. Après avoir épuisé les voies d'accommodement avec l'Etat de Vaud et perdu tout espoir d'un arrangement avec les Compagnies du Central et de l'Ouest, l'Etat de Fribourg se prononça pour l'établissement du chemin de fer direct de Fribourg à Lausanne. Cette ligne, qui traversait le canton dans toute sa longueur, répondait mieux à ses intérêts, conciliait

les désirs de la ville de Lausanne et d'une grande partie du vignoble vaudois, assurait la communication entre les capitales de quatre cantons et provoquait, au grand avantage de toutes les populations, la réalisation de deux grandes voies ferrées dans la Suisse occidentale, celle du Jura par Neuchâtel et celle des Alpes par Fribourg. Aussi le gouvernement accueillit-il avec empressement les offres d'une société composée d'administrateurs du Lyon-Genève pour la construction de cette ligne. Il passa avec elle une convention lui accordant la concession sur territoire fribourgeois et lui assurant une subvention de 50 000 francs par kilomètre ; en échange, l'Etat obtenait la moitié des revenus nets excédant 8 % et devenait, à l'expiration de la concession, propriétaire du chemin de fer. Cette convention modifiait le tracé prévu par le décret du Grand-Conseil. L'Assemblée fédérale la ratifia et, ensuite du refus formel de l'Etat de Vaud d'accorder la concession sur son territoire, elle prononça la concession forcée par arrêté du 4 août 1857.

L'opposition du gouvernement de Vaud avait été poussée au point de prononcer la mise sous régie de la ville de Lausanne pour s'être permis de voter une subvention de 600 000 francs en faveur d'un chemin de fer qui la reliait directement à Fribourg et à Berne et en faisait la tête de quatre grandes lignes, tandis que l'Ouest ne lui offrait qu'un embranchement sur Morges et Bussigny. Il fallut le changement de régime de 1862 pour que l'Etat de Vaud se décidât à exercer lui-même les droits résultant de la concession de la ligne d'Oron.

Le 23 décembre 1856, la *Compagnie du Chemin de fer de Lausanne à Fribourg et à la frontière bernoise* se constituait au capital de 20 millions de francs et

avec siège social à Fribourg. La majorité des membres du conseil d'administration demeuraient à Paris. Les membres suisses formaient un comité se réunissant à Fribourg. L'Etat et la ville de Fribourg avaient souscrit chacun 2000 actions.

Peu de temps après, les actionnaires approuvaient le traité de fusion de 1857 entre les Compagnies du Nord-Est, du Central, de l'Ouest, du Franco-Suisse et de Lausanne-Fribourg. Dans les sphères fribourgeoises, on ne voyait pas sans inquiétude ce projet, craignant que la ligne d'Oron ne fût abandonnée par la nouvelle société dans laquelle les éléments hostiles dominaient. Mais, comme on l'a vu, le refus du Central le fit échouer.

La Compagnie de Lausanne-Fribourg eut, en 1858, la bonne fortune de pouvoir acquérir, de celle de Lyon-Genève, la section de Genève-Versoir qui mettait entre ses mains la tête de la grande artère allant de Genève au lac de Constance et se partageant en deux branches entre Morges et Herzogenbuchsee. Elle était dès lors en mesure d'intervenir dans la formation des horaires et des tarifs et de revendiquer sa part légitime de trafic.

Mais la Compagnie ne tarda pas à se trouver dans des embarras financiers. Découragés par l'hostilité persistante de l'Etat de Vaud et par l'échec du traité de fusion, les actionnaires français se refusaient à faire de nouveaux versements. D'un autre côté, les sommes payées sur le capital-actions étaient insuffisantes pour qu'on pût émettre un emprunt. On essaya une combinaison consistant à réduire de moitié le montant des actions. Le canton et la ville de Fribourg gardaient leurs 4000 actions et en souscrivaient avec la ville de Lausanne 8000 nouvelles; en échange, l'Etat était dégagé de sa subvention de 50 000 francs par kilomètre.

Pour remplacer les actions des particuliers, dont le nombre était réduit de moitié, il devait être émis des actions de priorité.

Malheureusement, l'émission des actions de priorité échoua complètement. L'Etat de Fribourg dut intervenir de nouveau. Il offrit à la Compagnie un prêt de 16 millions avec hypothèque sur la ligne; en échange, il était libéré de sa souscription de 4800 actions et il se réservait la surveillance générale sur la marche de l'entreprise ainsi qu'une part dans l'administration. Plus tard, il dut consentir à postposer en rang son propre prêt à un emprunt de 7 $\frac{1}{2}$ millions que la Compagnie avait contracté à Londres à des conditions très onéreuses.

Mais ces sacrifices ne suffirent pas. La Compagnie était à bout de ressources. Sur le capital social de 20 millions, il n'avait été versé que 10 millions, dont 3 600 000 francs par l'Etat de Fribourg et les villes de Fribourg et de Lausanne. Cette faible somme ne permettait pas de contracter de nouveaux emprunts. Pour ne pas laisser inachevée une ligne construite en majeure partie avec son argent, l'Etat dut encore une fois prêter son concours; mais il ne voulut le faire qu'en ayant en mains un gage suffisant, c'est-à-dire en devenant propriétaire du chemin de fer. Par une convention signée en 1863, la Compagnie lui céda tous les droits résultant des concessions qu'elle avait obtenues pour les deux lignes de Genève à Versoix et de Lausanne à la frontière bernoise. En échange, l'Etat prit à sa charge les emprunts et dettes de la Compagnie et admit les actionnaires à un partage des produits, dès que le rendement suffirait à couvrir toutes les charges de l'entreprise.

Pour l'exercice de ce droit de partage, la Compagnie continua à exister jusqu'en 1902 où, après un long procès devant le Tribunal fédéral, une transaction liquida définitivement la part des actionnaires. Mais en 1864, l'Etat prit possession du chemin de fer, qui fut administré pour son compte. C'est lui qui fit achever les travaux et qui s'associa avec les Compagnies de l'Ouest et du Franco-Suisse pour une exploitation commune. Comme on l'a vu, cette association fut remplacée par une fusion complète.

En paiement de ses lignes, l'Etat de Fribourg reçut des actions et des obligations de la Compagnie de la Suisse-Occidentale pour un montant inférieur à ses dépenses réelles. Lors de la fusion de la Suisse-Occidentale avec le Jura-Berne-Lucerne, les actions ordinaires de la première de ces Compagnies furent réduites de 500 à 200 francs. L'Etat de Fribourg subit ainsi une nouvelle perte, de sorte que l'établissement de son chemin de fer laissa à sa charge des dettes importantes qui pèseront sur plusieurs générations.

ALBERT CUONY.

(La suite prochainement.)



L'ANATHÈME

DEUXIÈME PARTIE ¹

UN RÊVE ÉVANGÉLIQUE AU XIX^e SIÈCLE

Par suite de quelles circonstances la quiétude habituelle aux séminaires avait-elle été troublée chez nous ? Qui avait arraché les jeunes clercs à la routine d'un enseignement scolastique, aux pratiques d'une dévotion étroite, parfois scrupuleuse, aux préoccupations de cure ou de prébende ?

Le lecteur s'est sans doute déjà posé la question.

Si invraisemblable que cela paraisse, il s'était trouvé parmi les cent cinquante jeunes gens qui aspiraient au sacerdoce une minorité à qui la curiosité de l'intelligence, un zèle singulier, une régularité exemplaire avaient assuré une influence prépondérante. La maison avait été du coup transformée ; le travail et la piété y fleurissaient comme par enchantement. Et ce spectacle dura jusqu'au jour où l'autorité sévit contre les fauteurs d'enthousiasme.

D'où provenait cette exaltation ?

Il avait suffi, pour opérer ce miracle, d'un homme et

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août.

d'un livre. Celui-ci, chef-d'œuvre d'un maître méconnu, déjà persécuté, était commenté par un homme digne à certains égards du nom de maître.

Et la jeunesse aidant, ç'avait été un mouvement général d'enthousiasme, dont la présente histoire n'est qu'un douloureux épisode.

1. L'abbé Césaire.

L'abbé Césaire enseignait à cette époque la théologie dogmatique. Je le revois, à travers l'inévitable effacement des souvenirs, avec une précision singulière. Il avait atteint l'époque féconde de la maturité, la quarantaine. C'est l'âge où celui qui n'a cessé depuis l'adolescence d'accroître et de renouveler ses connaissances peut, sans pédantisme comme sans prétention, affirmer sa personnalité. Tous les trésors de pensée et de sentiment, consciencieusement amassés, constituent un fonds inépuisable de science et de sagesse.

La vie de M. Césaire avait été tout entière consacrée à l'enseignement ; il en avait expérimenté tour à tour, sur soi et sur les autres, les diverses disciplines. Son évêque l'avait donc chargé d'enseigner les mathématiques, puis les humanités, et, en dernier lieu, les langues vivantes. L'abbé avait emprunté aux premières la précision du raisonnement, l'austérité des exposés. Les classiques avaient entretenu discrètement dans son âme le culte de la beauté. Et la connaissance de la littérature anglo-saxonne avait élargi ses vues sur l'histoire et sur le monde. Entre temps, un cours d'apologétique et la pratique assidue de la direction auprès de quelques âmes d'élite avaient conservé, vivace en son cœur, le zèle sacerdotal.

L'expulsion des religieux qui dirigeaient le grand sé-

minaire lui valut la chaire de théologie dogmatique. Il l'accepta avec la même ardeur simple et courageuse qu'il aurait mise à accepter successivement ses diverses fonctions. Il éprouvait devant cette tâche neuve un regain de juvénile activité. Tout à la joie de cette tardive révélation, il la savourait au fur et à mesure de ses découvertes ; il la critiquait aussi selon la rigueur des méthodes scientifiques.

De cette joie intellectuelle, nous avons vu passer quelquefois le reflet dans ses yeux sombres. Certaine classe, par exemple, où il nous exposa la doctrine de *l'Essai sur le développement du dogme*, de Newman, demeure inséparablement liée dans mon esprit à l'évocation de son inoubliable image.

De taille moyenne, le buste impérieusement raidi sous la soutane, il avait l'attitude froide, presque hautaine. Le masque surtout donnait cette impression : une tête carrée, aux angles très marqués, d'une impassibilité déconcertante, parfois hostile. Et, sous le front puissant et large, deux yeux d'acier jetaient leur flamme assombrie par des cils très noirs. Les cheveux ras, la barbe qui laissait au visage, malgré le rasoir, son empreinte bleuâtre, attristait la physionomie. L'abbé avait gardé de ses divers séjours en Angleterre un léger accent. Il le savait sans doute, et l'effort qu'il faisait en parlant pour dominer cette ressouvenance ajoutait à l'impression de virilité qui se dégageait de toute sa personne.

Il se révélait différent dans le cadre familial de son appartement. Il habitait deux chambrettes mansardées, au troisième étage, dans la partie la plus ancienne du séminaire. C'était à vrai dire une bibliothèque que cette cellule. Peu à peu les livres avaient envahi la chambre à coucher. Du haut en bas tous les murs, dans les deux

pièces, offraient aux regards l'indéfinie variété d'une « librairie » qui s'était constituée selon les nécessités du moment. A l'époque dont je parle, les ouvrages d'ordre scientifique ou simplement littéraire reposaient là-haut, sur des rayons à peu près inaccessibles. Les livres familiers, les doux compagnons du jour et de la nuit, étaient à portée de la main. On songeait, par contraste, à ces bibliothèques de presbytère où, derrière la vitre claire, les volumes conservent la rigidité des premiers jours. Chez l'abbé Césaire, la fatigue des reliures, le déchiquetage des brochures, les signets, les notes marginales, tout enfin trahissait un commerce fréquent, des lectures prolongées durant la fuite silencieuse des heures nocturnes.

Dans ce cadre apaisant, M. Césaire semblait se départir de la réserve hautaine qui l'accompagnait partout ailleurs. Non qu'il fût expansif : les épanchements lui répugnaient, soit qu'il y fût naturellement réfractaire, soit plutôt qu'il y eût dans son attitude le résultat d'une discipline volontaire, héroïque.... Mais pour peu qu'on apportât avec soi l'inquiétude ou le chagrin, on devinait à une pression plus tendre de la main, au secret tressaillement de la voix, aux lueurs fugitives du regard, que cette austérité dissimulait mal une intense bonté d'âme, faite de sympathie profonde et d'effectif dévouement.

M. Césaire fréquentait peu ses collègues. Il était soumis, sans flagornerie comme sans arrogance, à l'autorité épiscopale. Il allait tout entier à une mission dont il appréciait, mieux que personne, la grandeur et les responsabilités. Il ne sortait guère que pour prêcher en ville, ou visiter sa mère dont la vieillesse s'éteignait lentement dans un faubourg voisin.

Et je ne sais rien, en définitive, de plus simple et de

plus noble que cette existence où les événements extérieurs tenaient si peu de place, où la vie était concentrée dans l'intelligence et dans le cœur. Une de ces vies de sage, recueillie et grave, comme on imagine qu'en menaient les philosophes. Vie de saint, surtout, au meilleur sens du mot, sans thaumaturgie, mais où la présence incessante de Dieu apportait la certitude grandissante et la paix définitive.

Oui, c'est bien ainsi que je vois l'abbé Césaire. Il m'apparaît surtout comme un apôtre, un apôtre intelligent, soucieux d'asseoir sa foi et celle d'autrui sur une base solide ; bref, un de ces hommes au cœur profond, où se féconde le labeur ingrat de l'intelligence.

II. A la lumière de l'histoire.

Dès les premières leçons, nous eûmes, mes condisciples et moi, l'impression d'un enseignement original.

Je me rends compte à présent de ce qui donnait au cours de M. Césaire ce caractère de modernité qui nous séduisit. L'abbé n'abandonnait rien du patrimoine légué par les générations disparues à l'Eglise actuelle. Il n'était donc ni hérétique, ni schismatique. Il était néanmoins novateur. Et l'innovation consistait en ceci qu'au lieu de considérer la théologie comme un bloc, il l'étudiait dans les étapes successives de sa formation. En quoi évidemment il était moderne, ou, comme on a dit depuis, moderniste. Il n'y a rien en effet qui caractérise mieux la pensée contemporaine que le souci, la préoccupation de déterminer les conditions particulières dans lesquelles sont nés et se sont développés les grands systèmes et les nobles entreprises. La preuve en est qu'on a ignoré jusqu'au début du XIX^e siècle l'histoire de la philosophie et celle des religions.

M. Césaire substituait la méthode historique à la théologique.

Celle-ci est éminemment déductive. Quiconque produit le syllogisme d'où sort l'existence de Dieu, celui-là peut, de syllogisme en syllogisme, établir et se démontrer à soi-même la succession merveilleuse des mystères catholiques.... Cette condition remplie, le théologien s'abandonne à l'évocation du drame qui s'est joué entre Dieu et l'homme. Il ne se soucie ni de chronologie ni de géographie....

Certains esprits ne peuvent se résoudre à cette idéologie sans feu ni lieu, ni s'en contenter. Les idées pures leur apparaissent chimériques ; ils n'en voient pas suffisamment le lien avec la réalité.

Et je me souviens précisément que la leçon d'introduction de M. Césaire établissait la possibilité, puis l'utilité, enfin la nécessité d'une théologie *positive*. Ce que ces trois ou quatre syllabes ont fait lever d'espoir en nos âmes neuves est impossible à dire. Le rêve exquis, dont nous allions vivre, se levait en nous, pareil à une aurore magnifique....

De cette méthode historique, nous fîmes à propos de chacun des articles du symbole l'expérimentation probante. A mesure que nous avançons dans l'étude du dogme catholique, celui-ci nous apparaissait dans la vérité de ses manifestations successives, de sa lente et laborieuse genèse, de sa providentielle formation à travers les hostilités du dedans et du dehors.

Dieu et son Christ n'étaient plus les seuls agents de la révélation. La Divine Parole s'espaçait au long des siècles.... La chronologie renouvelait la solennelle majesté de l'enseignement théologique. Elle le vivifiait en le datant et en le situant.

La révélation apparaissait comme l'anonyme collaboration de tous les croyants à travers les âges.... Cette manière de l'envisager devait agréer tout particulièrement à des jeunes gens d'esprit ouvert et d'âme généreuse. Elle nous montrait l'humanité collaborant de ses recherches, de ses prières et de ses souffrances à l'œuvre divine. Nous savions gré à Dieu de sa discrétion, suivant cette forte parole de Pascal, que « trop de bienfaits irrite. »

Surtout, elle impliquait une transformation et un enrichissement de l'idée de tradition. Celle-ci n'était plus la stérile contemplation du passé.... L'heure viendrait où, sous l'apport des disciplines nouvelles, l'interprétation du verbe s'enrichirait de significations nouvelles !...

En ce même temps l'œuvre de Loisy nous révélait dans leur réalité historique les origines du christianisme. On sait que, chargé d'enseigner l'Écriture sainte à l'Institut catholique de Paris, M. Loisy ne se proposa d'abord rien autre chose que de réfuter le système de Renan. Une étude approfondie, consciencieuse et progressivement objective, l'amena à des conclusions dont Renan se fût sans doute effarouché. A l'époque où les ouvrages de Loisy pénétrèrent au séminaire, il avait résumé dans un petit livre ses longues et minutieuses recherches. *L'Évangile et l'Eglise* était, comme on sait, une réponse à M. Harnack. L'historien allemand s'était proposé de dégager, suivant la rigueur des méthodes critiques, l'essence du christianisme primitif, et d'établir, de ce point de vue, la légitime filiation du protestantisme.

M. Loisy nia énergiquement ces conclusions. Il pro-

fessait que les Évangiles contenaient un enseignement irréductible au protestantisme libéral. Il ne méconnaissait certes pas qu'il y eût entre l'Eglise catholique actuelle et la prédication de Jésus l'écart dont se scandalisaient M. Harnack et ses coreligionnaires. Il eût même sur ce point apporté des arguments à son adversaire, tant il mettait de loyauté à souligner l'opposition évidente qui règne entre le groupe évangélique et l'Eglise romaine. Mais il n'en maintenait pas moins que cette dernière, avec la minutie de son organisation, la somptuosité de ses rites, la complexité de sa dogmatique, était l'aboutissement logique de la pensée de Jésus. Il s'agissait, bien entendu, d'une logique intérieure. Et l'auteur expliquait cette invraisemblable transformation par un développement auquel présidait, invisible et tout-puissant, le Christ lui-même.

Cette démonstration victorieuse de la vitalité de l'Eglise, cet hymne à sa puissance de perpétuelle adaptation nous transporta d'enthousiasme. C'était la confirmation éclatante de l'enseignement quotidien de M. Césaire.

Il est vrai qu'une décision de l'Index vint, quelque temps après, troubler notre joie. *L'Évangile et l'Eglise* était inscrit au catalogue des livres prohibés. Notre enthousiasme fut plus fort. Peut-être même s'accrut-il de ce que cette condamnation avait d'injuste et de brutal. Notre idéal persécuté nous devint plus cher, dans la mesure où il y avait du danger à l'afficher. On lut en secret le petit livre rouge, comme nous l'appelions en termes d'initiés. Ceux que l'événement n'avaient pas abattus se sentirent liés d'une sympathie discrète et forte. Nous connûmes la joie exquise des petites églises,

riches d'espérances insensées. L'heure viendrait où la thèse, aujourd'hui condamnée, aurait les honneurs de la consécration officielle. Bienheureux alors ceux qui auraient souffert !...

Le scandale de la condamnation devait s'apaiser et nous laisser, quelque temps encore, l'illusion bienheureuse. Le troupeau des adhérents de la première heure était décimé : une timidité naturelle, la peur de sacrifier à une vérité contestée la sécurité du lendemain, d'autres sentiments encore avaient paralysé ou tué net des enthousiasmes....

Pour ma part, je savourais âprement la joie d'avoir été choisi, et je m'efforçais de justifier ce choix.

III. Le cénacle.

Ce dimanche-là, — un dimanche d'automne, attristé par les brouillards qui montaient de la Seine et par les lamentations de la liturgie, — l'abbé Césaire avait inauguré la station de l'Avent à la cathédrale. Ç'avait été aux vêpres un événement considérable, à en juger par la répercussion qu'il avait eue parmi nous, et par la suite que devait lui donner la scrupuleuse orthodoxie du chapitre.

M. Césaire avait énoncé le plan d'une série de conférences, dans lesquelles il se proposait d'exposer le mystère de l'incarnation. L'innovation consistait moins dans le sujet, imposé en quelque sorte par les circonstances, que dans la manière même dont l'abbé voulait le traiter.

Il avait, en effet, l'intention de faciliter, dans la mesure où le permet l'orthodoxie, l'intelligence et par suite l'acceptation du dogme de l'incarnation. Cette espèce de charité d'ordre intellectuel désorienta les graves cha-

noïnes accoutumés aux dissertations d'ordre exclusivement moral. D'autre part, le style de M. Césaire, sobre, précis, sa diction sévère et presque monotone leur firent regretter la déclamation des prédicateurs de profession.

C'était, à le bien prendre, une parole neuve, à tout le moins renouvelée. M. Césaire, s'inspirant d'un texte liturgique qui passe généralement inaperçu, en faisait l'ingénieuse justification des résultats de l'exégèse contemporaine. C'était un verset du symbole attribué à saint Athanase. Il s'agit d'une sorte de poème, où l'auteur chante le mystère de la vie intime de Dieu :

« Il n'y a qu'un Christ [Dieu et homme]... Non point que le Dieu ait été absorbé par l'homme. C'est l'homme au contraire qui a été élevé jusqu'à la divinité. »

« Deus... assumptione humanitatis in Deum. »

L'autorité de saint Athanase ne parvint pas à atténuer, dans la partie ecclésiastique de l'auditoire, le scandale d'une telle proposition. Les chanoines flairaient confusément sous ce texte orthodoxe une thèse rationaliste. Nous autres, nous écoutions M. Césaire, debout à la grille du chœur, dans une tension fébrile de tout notre être. Et le contraste était piquant, je pense, entre le chapitre somnolent au banc d'œuvre et ce jeune auditoire frémissant de sympathie pour l'orateur.

On nous interdit le dimanche suivant cette espèce de manifestation, et nous dûmes nous résigner, assis dans nos lointaines stalles, à ne percevoir que des bribes de sermon.

Cette décision nous fut communiquée à notre retour au séminaire. Nous avons traversé la ville, selon l'itinéraire accoutumé, — les ruelles qui avoisinent la cathédrale,

avec leurs noms archaïques et leurs logis branlants ; la place de l'Hôtel-de-Ville avec son Napoléon équestre ; le quartier Saint-Nicaise enfin. La population descendait vers la Seine, dans la direction des cafés-concerts. Nous passions sur deux rangs.... J'ai gardé de ces retours, parmi la flânerie bruyante ou provocatrice de la foule, des sensations inoubliables. On touchait du doigt le caractère singulier de sa vocation ; on se sentait l'objet d'une élection, qui était un honneur et un privilège. Il n'y avait point jusqu'aux quolibets qui ne se traduisissent dans l'intimité de la conscience par un accroissement de paix et de certitude.

Les rangs rompus, les impressions s'échangeaient déjà, tumultueuses, quand parut l'abbé Duler. Il nous groupa autour de lui et fit entendre sa voix mielleuse :

— Messieurs, j'ai à vous communiquer une décision de Monseigneur.... Monseigneur, reprit-il avec onction, défend que vous vous déplaciez désormais pendant la prédication.... C'est du désordre.... Monseigneur est mécontent, très mécontent, répéta-t-il avec componction, comme s'il partageait le mécontentement épiscopal.

Un silence suivit cette proclamation. Les timides déjà acquiesçaient. Les autres se cherchaient de l'œil, se groupaient en un coin de la cour.

J'eus, peu de temps après, la bonne fortune d'entendre l'abbé Césaire lire à quelques familiers la conférence du dimanche suivant sur l'agonie du Christ. Tout le détail de cette scène inoubliable s'évoque aujourd'hui avec une précision singulière. Jésus a-t-il réellement souffert, au sens ordinaire de ce mot, comme vous et moi ? Sa chair a-t-elle tressailli douloureusement sous les lanières de cuir ? Surtout son âme a-t-elle connu la contagieuse défaillance du corps, l'abolition de la volonté, parmi les

tourments physiques ? Les textes l'affirment, mais cette affirmation s'accorde assez mal avec la notion de divinité telle qu'on l'enseigne communément dans les écoles de théologie catholique. Lequel est vrai, enfin, du Christ énigmatique et bicéphale des théologiens, ou de l'homme pitoyable que la piété des fidèles accompagne au chemin de la croix ?...

Ce soir-là, tandis que la prose de l'abbé Césaire exprimait l'âpre angoisse de la Passion, nous évoquions silencieusement les heures où la piété nous avait agenouillés devant les stations douloureuses. La sainte Personne, qui jadis porta le salut du monde, rendait sensible sa divine présence par un accroissement dans nos âmes de foi et d'amour.

Imaginez quel spectacle offrait alors la studieuse chambrette. Jamais M. Césaire n'avait eu, et jamais sans doute il n'a retrouvé dans la suite un pareil auditoire. Il est chez lui, dans le décor familier de ses livres et de ses manuscrits. Son autorité s'accroît du soin qu'il met à la dissimuler. C'est plus qu'un maître. C'est proprement un ami, avec le double ascendant accepté, vénéré, aimé, de l'âge et du talent. Ce n'est point seulement une doctrine qui se communique de maître à disciples ; c'est un homme qui se révèle à d'autres hommes. Ceux-ci tressaillent dans leur jeunesse et leur sincérité ; ils entrent en communication profonde, intime, avec celui qui parle. Ce dialogue est proprement sublime en sa simplicité. Et s'il est vrai, comme le pensait Bossuet, que ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs, jamais prêtre n'a été plus merveilleusement porté à la fois par son sujet et par son auditoire. Songez que ces clercs sont incontestablement l'élite intellectuelle ou morale d'un très vaste diocèse.

Et représentez-vous cette compagnie. Vous comprendrez qu'elle est propice à l'enthousiasme, à la ferveur. Chacun de ceux qui la composent est avide de lumière et de consolation. Mais il ne désire l'une et l'autre que pour en faire partager le bienfait à ses compagnons. Il y a une mise en commun des illuminations et des faveurs spirituelles. La collectivité s'enrichit de ce que les individus obtiennent par la prière et par le sacrifice.... J'imagine ainsi les communautés ferventes de la primitive Eglise.

A un moment donné, quelqu'un fit observer que certains passages de la conférence choqueraient à coup sûr la vaniteuse ignorance des chanoines, qu'ils provoqueraient des protestations, peut-être des mesures vexatoires.

M. Césaire ne répondit pas. Il prit, sur l'un des rayons de sa bibliothèque, un volume à couverture grise, et d'une voix grave qui communiquait aux mots une étrange sonorité, il lut :

« La possession de la sagesse est à de très sévères conditions. L'initiation exige d'austères épreuves. Etes-vous courageux ? Consentez-vous au silence et à la solitude ? Consentez-vous, au sein de votre liberté, à un travail plus profond mais aussi régulier que le travail forcé du collègue ? Consentez-vous, dans cette voie rude, à voir vos égaux, par une voie facile, vous dépasser dans la carrière?... Pouvez-vous tout sacrifier sans exception à la justice et à la vérité ? Alors écoutez. »

Le passage était tiré d'un ouvrage de Gratry, intitulé : *Les sources*.

L'abbé eut-il le pressentiment de ce que lui réservait l'avenir ? Entrevit-il, par delà la compagnie de choix où s'exerçait son influence, le poste obscur où l'a confiné depuis une décision épiscopale ? Je ne sais. Mais j'ai lu

sur ses traits, j'ai deviné dans sa voix la sérénité de l'acquiescement et du sacrifice.

J'affirme que jamais depuis lors je n'ai connu d'émotion plus suave et plus forte à la fois que celle qui nous secoua, dans un grand frisson de tout l'être. Le souvenir de la Passion était proche, la généreuse immolation du Christ au vouloir secret de son Père répandait sa contagion bienfaisante. Un irrésistible courant d'amour pur et de total dévouement circula parmi nous.

Et ce fut de l'extase, une extase magnifique et douce, quand l'abbé laissa tomber dans le silence de l'appartement un texte hardi de saint Paul :

« J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ... »

IV. Le Christ de l'histoire.

Il y avait, dans notre cas, autre chose qu'une vanité d'ordre intellectuel, ainsi que j'en ai entendu dire à d'excellents ecclésiastiques. J'écarte, à plus forte raison, le snobisme qui ne résiste pas à la persécution. C'est toute notre âme que nous avons jouée dans cette aventure.

Il n'est certes pas indifférent que la critique taille à même la vie d'un poète ou d'un philosophe. Cela pourtant est autrement grave, quand il s'agit de personnages religieux, surtout de Jésus.... Ici, la moindre critique a sa répercussion dans l'âme, et d'autant plus vive que le fidèle est en communication plus profonde avec la sainte Personne. Les idées ont vite fait de se traduire par des émotions, et, en définitive, par une modification considérable de la vision intérieure.

Qu'on imagine donc l'état d'âme d'un clerc pieux et cultivé — il y a quelques années. D'abord, il est pieux.

Sa vie dépasse la banalité des actes quotidiens. Il vit pour un être et pour une cause. La foi inspire sa conduite et celle-ci confirme sa foi. Il porte en soi, ineffable et sûre, la preuve qu'il n'est point dupe d'une illusion.

Mais ce jeune homme est, par ailleurs, intelligent et cultivé. Il s'informe. Que dit-on de Jésus ? Et voici qu'entre tant d'autres ouvrages, il aperçoit un livre dépourvu des ordinaires approbations, — un livre de « bonne foy », un livre de foi aussi, tout en étant un livre de science, *L'Evangile et l'Eglise*.

Il l'a lu. Et aussitôt un trouble inaccoutumé l'avertit que sa vie intérieure est menacée aux sources mêmes. Il éprouve un véritable affolement. Il a regardé son Dieu face à face, et il craint de mourir. De terribles réminiscences l'épouvantent. Il se réfugie humblement dans la prière.

Et parmi le recueillement de l'oraison, il se remémore l'enseignement trois fois saint des Ecritures. Le Père a engendré de toute éternité son verbe, égal et consubstantiel à lui.... Puis la phraséologie alexandrine se précise au souvenir de la gracieuse légende qu'on trouve dans l'évangile selon saint Luc.... Cependant le jeune homme sent l'impossibilité d'oublier les austères démonstrations qu'a fait entrevoir le livre. Un dédoublement s'opère en lui. L'enfant s'attache à la légende ; l'homme réclame la vérité, dût son rêve en pâtir. Et l'affolement de tout à l'heure peu à peu fait place à une sereine méditation.

Que dit le livre ? Le Christ a été vraiment homme.... Fils de l'homme et de la femme, Jésus est encore fils de sa patrie.... De l'homme il a connu les joies et les douleurs, les espérances et les désillusions.... Et voici par où s'affirme sa divinité incompréhensible, mais réelle. Il s'est senti, à diverses reprises, l'objet d'une élection

singulière de la part de Dieu. Il est impossible de déterminer avec précision l'époque où, pour la première fois, il connut, de source certaine et divine, que lui, l'obscur fils de Joseph le charpentier, était destiné à instaurer le royaume de Dieu. Ce qu'on sait, c'est qu'il reçut de cette mission une décisive confirmation, durant la nuit qu'il passa au jardin des Oliviers. A cette heure, il eut, semble-t-il, la perception très nette que le royaume des cieux ne se réaliserait pas dans la forme précise qu'il avait lui-même espérée et fait entrevoir à ses disciples, que sa Parole néanmoins ne serait pas vaine, qu'elle se prolongerait en des destinées dont Dieu peut-être lui donna le secret. Ce renoncement à son rêve, cet acquiescement à la volonté divine, — ô mon Père, que ta volonté soit faite et non pas la mienne ! — mit le sceau à son élection, l'établit définitivement devant Dieu et la postérité dans son titre de Fils du Très-haut et de Sauveur des hommes.

Au Christ de la théologie s'est substitué celui de l'histoire. Le jeune homme, que ce dualisme avait d'abord troublé, comprend à présent l'unité profonde et substantielle des deux personnages. Il admire, dans la phraséologie théologique, la consécration de cette divinité qui s'élaborait en la personne de Jésus. Cette humanité l'émeut délicieusement. Elle tempère la solennité des proclamations dogmatiques, elle maintient la sainte Personne à portée de son admiration et de son imitation. *Factus est homo Christus*. Et l'œuvre de Jésus lui devient un sujet de perpétuelles songeries.

Le jeune homme dont j'ai parlé, intelligent et pieux, a médité toutes ces choses, et sa foi, loin de se trouver ébranlée, s'est fortifiée. Le Christ ne lui paraît pas amoindri, parce qu'il s'est trompé sur la date où s'accomplira

l'espérance messianique. Il reste toujours aussi grand à ses yeux, personnage divin, Dieu lui-même, par l'élection unique dont il fut l'objet et par l'acquiescement douloureux qu'il y apporta.

J'ai été ce jeune homme et ce clerc....

V. Les deux âges.

Ce jour-là, l'ordre habituel du règlement fut interrompu par la visite inespérée de Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, aux Etats-Unis d'Amérique.

Un coup de cloche nous fit quitter nos cellules et nous rassembla, intrigués de cet appel extraordinaire, dans la cour de récréation. Le silence réglementaire s'en était trouvé interrompu; les questions se croisaient; d'incertaines réponses fusaient, çà et là, parmi les groupes.

L'abbé Duler parut, affairé, presque menaçant :

— A la salle d'exercices, messieurs.... Voyons, messieurs, dépêchez-vous !

Nous gagnions le lieu indiqué, déjà repris par l'habitude du silence, quand tout à coup nous aperçûmes Mgr l'archevêque, qui pénétrait dans la cour. Il était accompagné d'un laïque trapu, enveloppé dans un pardessus noir et coiffé d'un vulgaire chapeau mou. Nous devinâmes un visiteur de marque, quelque catholique célèbre pour son zèle ou sa vertu.

L'abbé Delestrac, suivi de ses professeurs, se précipitait à la rencontre des deux arrivants. Il baisait l'anneau épiscopal, s'inclinait devant le laïque et, à notre grande surprise, s'apprêtait visiblement à réitérer la cérémonie. Mais ce dernier lui prit la main et la secoua d'un vigoureux shake-hand. L'archevêque faisait les présentations. L'étranger offrit cordialement la main aux professeurs.

La conversation s'engageait, familière, au grand ébahissement de l'abbé Delestrac.

Nous avions pris place dans la salle d'exercices. En hâte on avait installé, sous le regard solennel des évêques d'autrefois, un tapis et deux fauteuils. Monseigneur entra, la main bénissante. Son compagnon suivait, souriant, l'air bonhomme. Je remarquai qu'il portait une cravate violette et qu'il était ganté de même couleur.

On chuchota de toutes parts: « C'est un évêque... un évêque anglais... ou américain.... »

M. le supérieur était visiblement gêné de n'avoir pu préparer une de ces adresses dont il avait le prestigieux secret. Il s'agitait en un affairément amusant et inutile. L'archevêque mit fin à son supplice, en nous présentant à son hôte.

— Mes chers enfants, déclara-t-il de sa voix caverneuse, je suis heureux et fier de faire visiter mon séminaire à Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, aux États-Unis.... C'est un grand évêque et un grand citoyen!...

De frénétiques applaudissements, jaillis de tous les côtés, saluèrent cette présentation. L'étranger sourit avec bonhomie, visiblement amusé de notre enthousiasme.

Puis, les politesses échangées, il accepta, sur les instances de son hôte, de nous dire « quelques mots. » Il ne parla pas moins d'une heure. Je le dis non pour m'en plaindre, mais parce que le fait me paraît remarquable, si l'on songe qu'Ireland n'avait eu de longtemps l'occasion de parler français et que du premier coup il trouva les paroles attendues. Ce fut un enthousiasme indescriptible, qui gagna, cette fois, les indifférents.

Ce qu'il nous dit, je serais, ma foi, fort embarrassé de le transcrire ici. J'ai sous la main le recueil de ses dis-

cours et conférences, publié, il y a quelques années, à la librairie Lecoffre. J'ai relu *L'Eglise et le siècle*. Je retrouve dans cette traduction l'étrange impression de jadis. Tandis que j'en tournais les pages, j'ai oublié insensiblement le décor de mon cabinet de travail, je me suis trouvé reporté, par delà les ans, dans l'austère salle du séminaire. L'archevêque Ireland, debout devant son fauteuil, parle avec autorité, avec abondance. Je l'écoute, fouaillé par son verbe énergique. Je l'entendrai toute ma vie.

Son éloquence est simple et forte à raison de sa simplicité même. Il y a peu d'idées dans son livre. Il y en avait peu dans son discours, naguère. C'est moins un penseur qu'un homme d'action. Il agit et s'inspire de son expérience. Personnellement, il a réussi à servir tout à la fois son Eglise et sa patrie. Loin de séparer ces deux cultes, il les unit étroitement, indissolublement. Il est patriote et catholique ; il est patriote parce qu'il est catholique. La religion a sa place dans la vie du citoyen, elle a sa place dans la vie des nations. Cet Américain voit grand ; il élargit toutes les notions : celle du civisme, en y introduisant pour la vivifier l'idée religieuse ; celle du catholicisme aussi, en l'envisageant du point de vue de son inlassable vitalité à travers l'histoire. Cet homme a le goût de la vie et de ce que la vie comporte inévitablement de luttes, de transformations....

Vivant, débordant de vie, exubérant même, tel je me représente à distance l'archevêque Ireland. Et je me souviens précisément qu'il nous répéta, à diverses reprises, le texte johannique comme résumant sa conception du sacerdoce : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance. »

On devine à présent quel fut le thème de son discours.

Aux lamentations du clergé français, il opposait la vaillance de l'Eglise américaine. A travers les tâtonnements, les hésitations, le rappel des mots en fuite, il poursuivait âprement, triomphalement son idée; il lui trouvait des formules expressives jusque dans leur gaucherie et souvent lapidaires.

Le Concordat était dénoncé. Eh quoi! cela valait-il qu'on se désolât?... C'était la liberté, avec sans doute ses risques, sa rançon douloureuse, mais aussi avec sa fécondité, son triomphe de demain. « Vous avez peur, messieurs... vous avez trop peur, en France... Oh! en Amérique, tenez!... oh! chez nous!... » Et les anecdotes jaillissaient, savoureuses. Par exemple, lui, allait prendre la parole dans les réunions publiques, aux périodes électorales. « Vous êtes dans vos sacristies... oui, messieurs, dans vos sacristies. Il faut sortir, messieurs!... On ne vous connaît pas et on ne vous aime pas, à cause de cela.... »

Il continuait éperdument, grisé, je crois, par sa propre parole et par nos applaudissements; il continuait de nous faire entrevoir le jour prochain où se réconcilieraient l'Eglise et le siècle, le siècle, épris de science et de justice sociale; l'Eglise, qui seule possède pleinement la vérité et l'amour....

C'était une magnifique leçon d'énergie. L'apparent désordre de ce discours, avec ses digressions, ses redites, ses longueurs même, s'organisait, se groupait autour de cette souveraine et décisive exhortation: « Vous sauvez votre siècle, parce que vous l'aimerez.... » Toutes les scories de l'improvisation tombaient au long du discours, rejetées dans l'oubli par la persistance du grand conseil: « Soyez des hommes d'action! »

On ne se lassait pas d'entendre l'archevêque Ireland;

on ne se lassait pas surtout de le voir. Le visage illuminé sous les cheveux grisonnants, le corps raidi sous la redingote, le geste exubérant, il allait et venait sur l'estrade, sans se soucier de mesurer ses gestes ou de sauvegarder sa dignité. Il croisait les bras, par exemple, en manière de défi, ou s'inclinait vers son auditoire en des courbes hardies, dangereuses.... Il donnait l'impression d'un tribun puissant, dominateur.

Et quand, son discours fini, longuement applaudi, il accéda au désir de son hôte, qui lui demandait de nous bénir, une émotion singulière nous souleva le cœur à tous. Debout près de notre archevêque, il joignit les mains, inclina la tête, laissa tomber sur l'assemblée le signe de la croix et la formule liturgique.

Le contraste était si marqué entre les deux prélats qu'il se traduisit précisément au fond de nos âmes. Le nôtre, solennel sous la soutane violette, la croix d'or sur la poitrine, inaccessible et lointain dans sa dignité; l'autre, dépouillé de tout cet appareil, sans luxe d'aucune sorte et devenu, comme le Christ son maître, l'un d'entre les hommes. La comparaison, je dois le dire, n'impliquait aucune espèce de critique pour notre archevêque. C'était moins sa personne que l'épiscopat qui se trouvait ici en jeu, l'épiscopat français en face de l'épiscopat américain. Le geste de bénédiction, qui leur avait été commun, accentuait davantage encore les divergences que nous avions notées chez eux. C'était manifestement la même Eglise qu'ils représentaient l'un et l'autre. Mais de cette Eglise ils figuraient deux époques: notre archevêque, l'Eglise d'hier, forte de la séculaire vénération, jouissant sans scrupule des antiques privilèges, attendant enfin dans la cathédrale, pour les bénir, les individus et les peuples soumis; Ireland, au contraire, l'Eglise de demain,

méconnue, dépouillée de ses bénéfices, de son ancien prestige, quittant la cathédrale pour aller au-devant des individus et des peuples révoltés.

C'était à ce dernier qu'allait notre enthousiasme, et, en sa personne, c'était notre idéal que nous acclamions avec cette ardeur inaccoutumée.

VI. Le sacerdoce de l'avenir.

Chaque visite épiscopale était ordinairement suivie d'un congé. Celui-ci consistait en une promenade de quelques heures. L'un de nos directeurs nous menait en rangs jusqu'aux portes de la ville, et nous nous dispersions dans la campagne, au gré de notre fantaisie et dans la compagnie qui nous agréait. On exigeait seulement que nous fussions de retour, exactement, aux lieux et heures indiqués.

Une prière à la chapelle, puis les rangs se formaient, et la gaieté un peu exubérante des gens d'Eglise éclatait. Des appels surgissaient ; des noms striaient l'air. On secouait impatiemment l'obligation quotidienne du silence, heureux, presque étourdis de cette libération.

Dans la rue, nous recouvrions un peu de notre habituelle gravité. Le tapage s'assourdissait, se muait en un bourdonnement discret. Des commères, attardées au seuil des portes, nous regardaient passer curieusement. De candides bambins nous saluaient avec respect. Parfois, notre passage soulevait des quolibets au fond d'un atelier, ou sur le pas d'une boutique. Nous allions tout à la joie de la liberté prochaine.... Les boulevards traversés, c'étaient maintenant de petites rues silencieuses, provinciales. L'herbe croissait dans les interstices des pavés ; de longs murs monotones cachaient par delà leur manteau de lierre des existences discrètes de bour-

geois ou de religieuses. Le tumulte lointain de la cité commerçante et industrielle n'arrivait point jusque-là. Seuls, le bruit assourdi d'un piano ou l'appel réglementaire d'une cloche de communauté en rompaient de temps en temps la paix bienfaisante.... Le soleil y semblait plus doux qu'ailleurs. Avec la perspective des arbres et des habitations perdues au fond des jardins, on avait l'illusion d'une sortie de bourg sur la campagne illimitée.

Ce jour-là, nous avions gagné la barrière de Neufchâtel. Et, le directeur nous ayant donné rendez-vous pour quelques heures plus tard à l'une des portes du cimetière monumental, chaque groupe s'en allait, du pas indolent des flâneries.

On imagine aisément que la personne et le discours de l'archevêque Ireland faisaient l'objet de toutes les conversations, sa personne plus encore peut-être que sa parole. Celle-ci, en effet, si nouvelle qu'elle eût paru, n'avait pas été à proprement parler une révélation. Quelques pages hardies de Gratry nous avaient initiés dès longtemps à l'idée généreuse de réconcilier l'Eglise et le siècle. Les *Méditations sur l'Evangile*, en particulier, avaient enthousiasmé notre adolescence. Toutefois cette œuvre grandiose nous apparaissait surtout comme un rêve. Gratry lui-même prenait rang parmi les grands visionnaires. Le glorieux insuccès de toute sa carrière nous préservait des espoirs à trop brève échéance.

Mais la personne d'Ireland ! C'était tout autre chose !... Il était donc possible, même dans l'Eglise actuelle, de réaliser le rêve de l'illustre oratorien ? Tout ce que lui avait suggéré la solitude, où on l'avait acculé, allait trouver son application. Ce n'était plus seulement

un prêtre qui parlait ainsi. C'était un évêque, et quel évêque !

Je me trouvais, ce jour-là, en compagnie de Laurent et de du Mesnil. La sérénité d'un ciel de paix invitait aux visions optimistes. A nos pieds, la ville baignait dans la lumière. Le soleil mettait d'ineffables nuances au chevet vert-de-grisé de Saint-Ouen. La Seine, alanguie, dormait entre ses rives. Autour de nous, d'invisibles insectes bourdonnaient dans les jardins embaumés ; et, là-bas, à gauche de la route, la Forêt-Verte offrait l'abri de ses sous-bois et la fraîcheur de ses clairières.

Certains détails sont encore présents à ma mémoire.

Par exemple, nous suivions un sentier à travers d'immenses champs de blé. J'allais, précédant mes camarades. La lente et sourde ondulation des épis nous enveloppait, semblable au flot montant de la mer. Une brise légère courait dans la campagne, nous mettait le sang aux joues, éveillait dans nos organismes sevrés toute notre jeunesse, riche de sa continence, toute l'ambition secrète de notre vingtième année.

La voix grêle de Laurent m'arriva par à-coups :

— Savez-vous à qui je comparerais Ireland ?... Aux apôtres... aux évêques de la première génération....

Il reprit :

— J'avais souvent cherché à me représenter, sous forme d'images précises, le zèle fécond des apôtres. Toujours le spectacle de l'Eglise actuelle s'interposait.... A présent je me rends compte de ce qu'a été cet apostolat.

Un silence suivit, traversé de visions lointaines....

L'abbé continua, tout vibrant de sa jeunesse et de sa foi :

— Songez-vous, mes amis, à ce que serait notre ministère, si nous revenions à cette intégrale simplicité dont l'Évangile contient la formule ?...

Des textes nous venaient aux lèvres, des textes usés par les vains commentaires, déflorés, quasi profanés. Ils recouvraient, à cette heure et dans ce lieu, leur énergie originelle. Nous nous reportions, en pensée, aux plaines de la Galilée. Le charme des paraboles, renaissant avec l'esprit nouveau et la fleur fraîchement éclosée, nous pénétrait, nous grisait.... Sans effort, nous entrions dans la compagnie exquise du Maître.... Nous entendions sa voix, plus douce que l'haleine de la brise ou le parfum des jardins.

Je songeais.

Ce fut du Mesnil qui rompit le silence, par cette exclamation où tenait toute l'ardeur juvénile de son âme :

— Le prêtre de l'avenir !

C'était une formule dont nos directeurs — l'abbé Delestrac en particulier, — faisaient un fréquent usage. Ils l'employaient d'autant plus aisément qu'à raison de son imprécision elle ne tirait pas à conséquence. C'était une formule, rien de plus. On se proposait de la mettre sur l'outre vieillie du sacerdoce, avec l'espoir que le vin s'en trouverait amélioré. Pour peu qu'on y prêtât attention, on en comprenait l'irréalité ; elle sonnait faux, comme les compliments de la politesse mondaine.

Il ne nous vint pas à l'esprit, ce jour-là, d'en sourire. Ces quelques mots revêtaient une signification inaccoutumée, intense, presque tragique.... Je me rappelle très précisément ces choses. J'entrevis la pauvreté, et si les lamentations anticipées de mes maîtres se réalisaient, la persécution sournoise sous le masque de la légalité, exigeant des nouveaux confesseurs la pratique quotidienne

des renoncements obscurs. Le vêtement laïque de Mgr Ireland nous devenait un symbole des nécessaires détachements....

Nous traversâmes le cimetière, au retour. Dans le crépuscule commençant, le néant de la vie s'accusait davantage de toute l'inutile somptuosité des rites, de l'orgueil des bustes qui s'érigent sur les piédestaux, du parfum des fleurs écloses sur la pourriture humaine.

Là-bas, la ville se débattait contre la nuit envahissante. Au loin, par delà la Seine, la cité industrielle se prolongeait en des faubourgs populeux. Les usines profilaient sur le ciel phosphorescent leurs gigantesques cheminées, où mourait la fumée des machines.... Plus rapprochée de nous, la cité commerçante, sur la rive gauche du fleuve, trépidait fiévreusement : on eût dit que, lasse des fatigues du jour, elle se reprenait à la pensée des plaisirs nocturnes. Il en montait des provocations, un appel troublant.... Et plus près encore, à mi-chemin entre la campagne et la ville, des couvents, des pensionnats, notre séminaire enfin veillaient comme des anges protecteurs sur la cité ignorante et frivole. D'innombrables clochers s'élevaient dans la nuit commençante comme autant d'intercessions. Les cloches jetaient sur le tumulte assourdi des quartiers lointains la gamme indéfinie de leurs prières. Elles opposaient, dans leur foi candide et forte, le recueillement fécond des moniales, des clercs et des âmes simples à la turbulence stérile des terrasses de cafés et des théâtres.

La ville, bâtie par les mains pieuses des croyants antiques, protestait de son inlassable attachement à la foi. Elle ne s'était pas laissé corrompre. Elle se dressait fièrement, au milieu des apports successifs du commerce et de l'industrie, incorruptible, presque hostile.

Hostile!... non pas, ce soir-là du moins. Car nous avions le sentiment que sa dignité n'avait rien de sottement formaliste. Elle n'était pas la personne âgée, butée dans l'admiration exclusive du passé. Elle exigeait seulement qu'on ne le méconnût pas. Elle conservait d'ailleurs, en dépit des siècles, sa merveilleuse fécondité. Certes, elle pouvait être fière de ses églises, — de Saint-Ouen, de Saint-Maclou, de Notre-Dame. La pierre rendrait longtemps témoignage de sa piété. Mais « à chaque jour suffit sa peine », selon la parole de l'Évangile. L'antique cité était disposée à accomplir, à présent, l'œuvre exigée par les circonstances. Elle gardait en son sein, comme un trésor inestimable, les prêtres de l'avenir....

Depuis je ne traverse jamais Rouen, sans retrouver, épars dans les rues et dans les églises, le fantôme discret de mon irréalisable rêve.

ALBERT AUTIN.

(La fin prochainement.)



NAPLES

I

Les villes italiennes ne se ressemblent pas : leur particularisme jaloux à travers tant de siècles d'histoire, la vaniteuse et féroce rivalité de leurs princes, la diversité de leurs destins politiques, la magnifique émulation créatrice qui, de Nicolas V à Grégoire XVI, a couvert l'Italie de monuments et peuplé ses palais de merveilles artistiques, leur ont imprimé un caractère propre et original que quarante ans d'unification sous la maison de Savoie n'ont pas réussi à effacer, et qui résiste à toutes les entreprises des ingénieurs et des spéculateurs.

Elles ont chacune leur figure, leur esprit, leur couleur, leur odeur, leur fonction dans le pays, leur réputation auprès des connaisseurs. On n'y trouve ni les mêmes sensations, ni les mêmes avantages. On choisit, suivant son humeur ou ses fins, l'une ou l'autre pour y séjourner.

Milan, sa Scala, son conservatoire ou ses usines dernier modèle plaisent aux musiciens et aux hommes d'affaires. C'est une ville moderne, vernie et crépie de neuf, trépidante de trams et de lourds camions, électrisée et comme surchauffée d'activité. On la dit la capitale

morale de l'Italie, celle d'où partent tous les progrès et toutes les nobles initiatives. Elle est en outre le bureau de placement des artistes lyriques des deux mondes. Venise, ses marbres roses, ses clairs de lune et ses canaux mélancoliques, attirent les amoureux de tous pays et les romantiques allemands qui vont y promener leur admiration tumultueuse et y bâfrer l'air doré. Turin a ses ingénieurs, ses banquiers, ses soldats et ses rentiers. Gênes est un repaire de trafiquants, une escale de gros navires, en même temps qu'une ville délicieuse, pimpante, riche, pavoisée de couleurs vives, où passent des souffles frais et où le regard est toujours charmé. Florence est un autel privilégié où les meilleurs artistes, les fins lettrés et les intellectuels mystiques vont faire leurs dévotions. Rome est, dans cette assemblée de séduisantes princesses, une vieille douairière de haute mine, dont le nom, jeté dans la conversation, fait lever toutes les têtes et rappelle mille aventures galantes ou sanglantes. On jase beaucoup sur son compte. Naples appartient aux voluptueux de la nature, aux buveurs de brise parfumée, aux yeux éblouis de clair soleil et d'azur marin ; c'est la ville charnelle, endormeuse des énergies, la courtisane bonne fille ou la perfide empoisonneuse, suivant les jours. On affirme qu'elle regrette encore son premier amour, un nommé Virgile. Palerme, qui n'a pas moins de quartiers de noblesse que les autres, s'est mariée au moyen âge successivement à plusieurs princes normands, autant dire français, qui lui ont laissé le plus clair de sa fortune artistique. Elle ouvre ses luxuriants jardins aux botanistes qui veulent se dispenser d'aller en Afrique, et ses palais aux malades frileux qui fuient les brumes du nord, aux hivernants oisifs qu'un printemps perpétuel retient.

L'art, qui est partout, et qui, semble-t-il, devrait rapprocher ces grands centres de culture, est ce qui, peut-être, les différencie le plus : on y trouve les tendances les plus diverses, les manifestations les plus opposées. Il n'est pas régi par des lois générales auxquelles on puisse le ramener tout entier : c'est la richesse inestimable, la variété éblouissante.

On a la bonhomie un peu lourde, la beauté équilibrée et sage dans l'école lombarde¹ ; la couleur opulente, la délicatesse sans pensée dans la vénitienne² ; la finesse nerveuse, l'élégance intelligente dans la florentine ; la gravité, l'extase et la candeur dans l'ombrienne ; la fantaisie saugrenue, le redondant et la grandiloquence dans la napolitaine. Parme montre le joli du Corrège, Sienne le moelleux du Sodoma.

Les vieux palais de Gênes aux colonnades de marbre, aux larges escaliers intérieurs qui montent de cour en cour, toujours plus haut, jusqu'au jardin d'orangers, et qui constituent un spectacle de beauté incroyable, n'ont rien de commun avec les grands blocs florentins, monuments de force et d'austérité, que sont les palais Strozzi et Riccardi, ni avec les riches demeures espagnoles de Palerme.

Les musées de peinture, qui montrent presque uniquement des œuvres italiennes, ont chacun leur école dominante, leurs maîtres exceptionnels que l'on ne peut bien étudier que là.

Les églises principales ne se répètent pas, même de loin. Les places sont uniques et définitives ; enfin, et pour compléter sa collection de cités incomparables, l'Italie, mère de la libre fantaisie, ennemie du système

¹ Nous ne comptons pas Léonard de Vinci dans l'école lombarde.

² Le Titien mis à part.

et de la convention, a voulu avoir Turin, qui a la figure d'un échiquier, dont toutes les rues sont tirées au cordeau et tous les carrefours sont pareils ; patrie du luxe parfait et de la beauté de bon aloi, elle a créé Naples, où l'art public, visible à tout le monde, existe à peine et où le mauvais goût est fastueux.

Il n'en est pas moins vrai que les villes de la péninsule ont un air de famille : elles sont italiennes avant d'être lombardes, ou toscanes, ou napolitaines. On savoure dans toutes un calme, une volupté, des parfums, un goût aristocratique qui ne sont que là ; on y entend des chansons, des sérénades, des éclats de gaieté comme nulle part ailleurs ; tout y est élégance, douceur de vivre, plaisir des yeux et des oreilles. Tout vous amuse, rien ne vous scandalise ; tout se passe naturellement, sans effort et sans choc. Un charme émouvant, une grâce nonchalante qui vous enveloppe et vous force d'aimer, voilà ce qui fait l'unité des villes italiennes. Elles diffèrent profondément par les acquisitions historiques, le plan général, les monuments, les arts ; elles sont voisines par la population, le mouvement, la vie. Le cadre est toujours autre ; l'action est analogue.

On peut aller jusqu'à dire qu'abstraction faite de quelques nuances de caractère et d'éducation, de quelques influences de milieu et de climat, les Italiens sont toujours identiques à eux-mêmes : ils forment un des types d'hommes les plus complets et les plus sympathiques.

Ils plaisent dès l'abord par le rayonnement de leur amabilité naturelle et l'intensité de leur regard ; leur âme brûle dans leurs yeux noirs, calmes et grands ouverts sur vous, des yeux qui vous percent à jour avec la rapidité et la sûreté de l'intuition. Ils lisent votre pen-

sée sur votre visage et dans votre attitude aussi couramment que dans vos discours, entrent sans peine dans votre manière de voir, vous suivent avec une attention flatteuse. Ils ont l'art d'écouter ; leur silence intelligent provoque vos confidences ; vous les quittez contents d'eux et de vous.

Leur amitié vous est acquise aussitôt, une amitié attentive à flatter vos goûts, à vous faire plaisir, à s'affirmer loyale et dévouée ; une amitié qui devient aisément familière, surtout entre hommes, parce qu'ils s'identifient avec vous, sentent avec vous, souffrent et se réjouissent avec vous. Elle est pour la même raison moins polie qu'on ne la souhaiterait, fait trêve de cérémonies, vous met volontiers à contribution. Les Italiens pensent qu'un ami doit être utile et considèrent les services qu'ils lui demandent comme autant de faveurs qu'ils lui font et de marques de confiance qu'ils lui donnent.

Personne n'est plus sensible qu'eux aux démonstrations d'intérêt et de sympathie. On les gagne plutôt par le cœur que par la raison, bien qu'à tout prendre ils soient remarquablement pondérés et raisonnables ; mais ils le sont à la manière capricieuse des enfants, que le moindre rayon d'amour réchauffe, et qui n'oublient leur charmant et naïf égoïsme que pour aimer ceux qui les aiment.

Ce n'est jamais en vain que vous faites appel à leur dévouement ; ils se mettent au feu pour vous, épousent vos opinions et vos querelles, vous ouvrent le trésor de leur cœur. On a raconté que tel homme du peuple, par reconnaissance envers un bienfaiteur ou pour faire sa cour à une personne de qualité, lui tenait ce langage : « Dites-moi si quelqu'un vous gêne ; j'irai lui casser la tête ! » Ce sont là des propos plus que vraisemblables.

La reconnaissance, vertu qui ne va jamais seule, n'est pas rare chez les Italiens. Les enfants ne la pratiquent guère et les gens mal nés n'en sont pas capables. Il y faut de la maturité et de la noblesse d'âme. Elle est la pierre de touche des beaux caractères. Or, en général, nos voisins gardent la mémoire d'une bonne parole dite en leur faveur, d'une preuve d'affection qu'on leur donne, d'un appui financier qu'on leur prête.

Ils sont fidèles en amitié, de même qu'ils sont persévérants en toutes choses : le destin ne leur apparaît pas comme une autorité inflexible, à laquelle il est sage de se soumettre ; ils ne désespèrent en aucun moment de se la rendre favorable et sont persuadés que nous obtenons toujours ce que nous désirons de toute notre obstination concentrée et patiente.

Cela ne les empêche pas de dire, lorsque les événements leur ont été contraires et qu'ils paraissent avoir été trahis par la fortune : *È il mio destino !* ou bien : *Doveva succedere così !* Ce n'est pas de la résignation, encore moins du fatalisme : ce sont les plaques tournantes de leur opiniâtreté. Sans renoncer à leur but, ils dirigeront leurs efforts d'un autre côté ; ils attendront une autre occasion.

On les représente souvent comme enthousiastes, sentimentaux, poétiques.

La vérité est que l'enthousiasme a chez eux de magnifiques flambées, sans qu'il fasse le fond de leur caractère, pas plus d'ailleurs qu'il ne fait le fond du caractère latin, qui est plutôt positif et calculateur.

La poésie italienne est, dans son ensemble, satirique, didactique, politique ; elle est fougueuse et robuste, subtile et raffinée, éloquente et raisonneuse ; elle n'est pas

souvent lyrique au sens où nous l'entendons : elle n'est pas une effusion du cœur, un cri de l'âme inquiète, un discours ampoulé et pathétique.

Leur jeunesse n'est pas pensive : elle est à la fois frivole et ambitieuse, exubérante et sage.

Les études ne leur sont pas un but en soi, une dilection, un passe-temps d'aristocrate : elles doivent mener à de bonnes places bien rétribuées.

Toute idéologie leur est étrangère : ils ne parlent point politique, ne s'intéressent guère aux actes du gouvernement, sinon pour les blâmer. Ils n'ont pas d'éducation civique, sauf quand ils ont été à l'école du socialisme ou qu'ils remplissent des fonctions qui rendent cette éducation nécessaire.

La rêverie n'est pas dans leurs habitudes, ni le recueillement. C'est la nation la moins mystique qui soit, celle qui fournit les prêtres les moins « à part », les moins « hors du monde. »

Les Italiens jugent froidement des choses, sont familiers avec les chiffres, mais ils ont les dehors du désintéressement ; ils vivent surtout par les sens, mais vous les prendriez pour des idéalistes résolus ; beaucoup de choses les indiffèrent, mais ils consentent à tout avec une candeur aimable. Comme le Malivoire des Goncourt, ils font songer à ce mets des Chinois : une *glace frite*. Seules leurs trois passions dominantes : l'amour, la haine, l'orgueil peuvent en faire des exaltés et des discoureurs. Ils n'ont pas de peine alors à s'élever jusqu'à l'éloquence ; toute leur personne parle : ils ont des mains qui persuadent, des crinières qui deviennent démonstratives, des épaules qui argumentent. Ils sont capables de grandes choses, dans le bien comme dans le mal. La sympathie

les rend irrésistibles, le sourire donne à leur visage une vie et une lumière qui triomphent de tout. Leur rancune est redoutable et pleine de ressources.

Bien qu'ils aient un sentiment profond de leur dignité personnelle, on ne saurait dire qu'ils sont susceptibles, ni mesquins ; ils sont plutôt d'un commerce facile, humains et traitables. Ils ont toutes les qualités des gens du monde, celles qui rendent agréables les relations journalières : les attentions délicates, la sensibilité active, le plus grand naturel, l'indulgence à toutes les faiblesses, le manque de préjugés. « Les plus simples compliments de bienséance paraissent en leur bouche des protestations d'amitié. » Il n'y a que le point d'honneur patriotique sur lequel ils soient furieusement ombrageux et intolérants. Un mot suffit pour déplacer leurs sympathies. Ils vont alternativement des Français aux Autrichiens, des Allemands aux Russes, avec des déclarations d'amour ou des exécutions. Une louange les fait pâmer d'aise, et la moindre critique, même la plus fondée en observation et en vérité, leur fait voir rouge. Leur pays, leurs institutions, leur histoire, leurs grands hommes sont intangibles ; ils n'entendent pas raison là-dessus et ne composent pas. Ce sont des quantités qu'il faut accepter en bloc ! Quand vous vous brouillez avec eux, ce n'est point parce que vous leur avez manqué de parole, que vous les avez fait attendre sous la pluie et le vent, que vous avez lésé leurs intérêts, offensé la morale ou la religion ; c'est parce que vous avez mal parlé de l'Italie !

Ils ne sont pas sentimentaux, ne goûtent pas les promenades solitaires au clair de lune, ne jouissent pas sciemment et volontairement de la nature, qui pénètre plus leur corps que leur esprit : ils apprécient le soleil parce qu'il réchauffe, le vent parce qu'il rafraîchit, l'om-

bre parce qu'elle repose ; ils ne sont pas les amis personnels de ces créations du bon Dieu.

La poésie n'est pas en eux, dans leur âme, bien que, par habitude, ils empruntent son langage : elle est autour d'eux. Elle est dans leur climat généreux, leur soleil magique, leur vie facile, leurs mœurs si favorables à la libre expansion, leurs attitudes aisées et nobles de peuple très enraciné et très vieux. Les locutions jolies, les tournures gracieuses qui donnent tant de relief à leurs propos et qui ont l'air de venir tout droit de leur cœur, sont un moyen de séduction, ce n'est pas un jeu de lettré. Leur esprit, ouvert à toutes les opinions et à toutes les idées courantes, se blase facilement. Rien d'humain ne leur est étranger. Ce sont des gens qui savent, et qu'on s'étonne de ne pas voir réussir partout, de ne pas être toujours riches et toujours heureux.

Il y a dans les inégalités et les sursauts de ce caractère une étrange saveur. Il est, en résumé, compliqué sous les apparences de la simplicité, bouillant avec les allures ordinaires du calme, personnel avec des accidents de sensibilité et de bonté. Il vous réserve sans cesse des surprises. Vous croyez le connaître, vous y lisez comme dans un livre, quand, tout à coup, un trait nouveau le remet en question. Il vous paraît tantôt limpide comme le cristal de roche, et tantôt trouble et inquiétant. Vous y découvrez des côtés félins et des sécheresses ; une patience évangélique et des ardeurs haletantes ; une douceur et une câlinerie presque féminines ; une mobilité nerveuse et des énergies indomptables, des violences farouches ; une fraîcheur d'âme d'homme primitif et un détachement de vieillard désabusé¹.

¹ Napoléon III disait de Victor-Emmanuel II, son compagnon d'armes en 1859 : « C'est un composé de contrastes comme, je le crois, il n'en a

Etonnez-vous après cela que l'Italie ait produit les plus grands saints et les plus grands fourbes ; les artistes les plus ingénus et les plus complets, à côté des faiseurs les plus boursoufflés ; qu'elle pratique le *dolce farniente* et se livre à un travail acharné ; qu'elle connaisse toutes les délicatesses de l'esprit, tous les raffinements de l'élégance, tout en ayant une des populations les plus ignares et dépourvues du monde ; qu'elle ait créé la théorie du gouvernement idéal, et se soit débattue pendant des siècles dans l'anarchie ; qu'ayant inventé l'économie politique, — l'art d'acquérir des richesses, dit-on, — elle ait vécu longtemps dans la misère.

C'est que l'Italie est le pays des contrastes : il faut avoir fait cette constatation pour la comprendre et lui rendre justice. Elle ne se livre pas du premier coup : elle demande de longues et patientes études, une connaissance approfondie des gens et des lieux, de la prudence dans les jugements, de la modération dans les enthousiasmes et dans les désapprobations. C'est pourquoi les voyageurs qui ne savent pas l'italien, et qui, par conséquent, ne sauraient pénétrer dans l'âme du peuple et dans l'esprit des institutions, qui ne voient que la surface des choses, leur vaine apparence et le vain bruit qu'elles font dans ce pays ami du bruit,

jamais existé de pareils. Ce sont deux ou plusieurs hommes soudés ensemble par un procédé inconnu, qui se font éternellement la guerre en lui. C'est l'aristocrate le plus invétéré qui, je crois, existe en Europe, et

ne se trouve à son aise qu'au milieu du peuple qui l'inquiète. C'est un fanatique de *farniente* qui court pendant des mois entiers dans les montagnes ; un défenseur ardent du droit divin qui accepte, sans aucune hésitation, des couronnes enlevées aux têtes de ses plus proches parents ; un fervent catholique qui fait la guerre au pape ; enfin, c'est l'homme qui méprise peut-être le plus le temps dans lequel nous vivons et qui se conforme le mieux à ses exigences. » Cité par M. Henri Welschinger, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1910.

n'éprouvent pas toujours pour l'habitant la sympathie à laquelle il a droit et demandent une Italie sans les Italiens.

C'est surtout le cas des Allemands, qui ne trouvent dans la péninsule ni la discipline implacable de chez eux, ni la propreté méticuleuse de leurs villes et de leurs villages, ni la correction gourmée de leurs fonctionnaires publics, ni rien de ce qui fait la forte, la rigide, l'austère, l'orgueilleuse Allemagne. Les Anglais la disent inconfortable. Les Suisses, stricts et simples, reprochent aux Italiens leur amour du panache et de la *combinazione*, leur excès de savoir-faire, leurs détours habiles. Seuls les Français et les Espagnols sont disposés d'emblée à leur être équitables, à cause de la parenté d'esprit et de mœurs qu'ils ont avec eux.

II

Mais les contrastes d'individu à individu, de caste à caste, de quartier à quartier, ne sont nulle part aussi frappants qu'à Naples, où vit une population très à part, qui engendre les meilleurs et les pires des hommes, les plus honnêtes et les plus scélérats, les plus gouvernables et les plus réfractaires à toute règle, les plus fiers et les plus vils, les plus cultivés et les plus « nature », les plus charitables et les plus cupides : le philanthrope et le tire-laine, saint Janvier et le camorriste, le complaisant marchand de plaisir et Masaniello.

On trouve dans cette ville toutes les particularités, bonnes ou mauvaises, des agglomérations italiennes ; toutes les vertus et tous les défauts des Italiens, ces vertus et ces défauts portés à leur plus haut degré, exagérés jusqu'au sublime ou jusqu'à l'abomination.

Voilà ce qui fait que les opinions sur Naples sont si contradictoires. On l'adore ou on la déteste ; on la dé-

clare le lieu le plus enchanteur du monde ou la plus infâme sentine. Les uns vous parlent de ses fleurs, et les autres de ses fumiers ; les uns de ses quartiers de luxe et les autres de ses coupe-gorge. Les uns n'y ont rencontré que de brillants équipages et des gens bien mis ; les autres n'y ont vu que des miséreux malodorants et des montreurs de moignons. Les uns n'y ont eu affaire qu'à des boutiquiers scrupuleux, à des changeurs probes ; les autres y ont été délestés de leur portefeuille et comblés de fausse monnaie.

Et tout le monde a raison, suivant les choses qu'il envisage et les aventures qu'il a eues dans cette Naples mondaine et rustique, raffinée et primitive, indolente et passionnée, opulente et misérable.

Stendhal dit d'elle « qu'elle est la seule ville d'Italie qui ait le bruit et le ton d'une capitale. »

Le mot pouvait être vrai il y a cent ans, quand son auteur l'écrivait, et que la plupart des agglomérations urbaines étaient malpropres, avaient des rues étranglées et mal gardées, des places marécageuses, des ruisseaux vaseux et empestés¹ ; il ne l'est plus de nos jours, où Milan, Rome et Palerme ont, dans l'ensemble et dans le détail, bien plus grand air que Naples, sont plus riches, plus puissantes, ont plus de tenue et d'ambition. Pour mériter, selon notre conception moderne, cette appellation de capitale, une ville doit avoir des places monumentales, de larges avenues bordées d'arbres et de maisons cossues, des perspectives grandioses, de nombreux jardins publics, des fontaines intéressantes, des édifices signés des meilleurs noms.

¹ Goethe, qui a vu Naples en 1787, ne mentionne en aucune façon sa malpropreté. C'est peut-être une preuve qu'elle n'était pas une exception.

Or Naples, bien qu'étant la plus grande ville d'Italie, répond assez mal à ce signalement. On pourrait dire d'elle, dans le style des passeports, qu'elle a des places ordinaires, des maisons ordinaires, des fontaines ordinaires.

En 1842, Alexandre Dumas père prétendait qu'elle avait trois rues où l'on allait toujours, et cinq cents rues où l'on n'allait jamais ! Si, au lieu de trois, vous en admettez six ou sept, personne n'y contredira en ce commencement de notre vingtième siècle.

C'est qu'à Naples, toujours au dire de Dumas, qui s'y connaissait fort bien, « on ne prend pas d'habitudes nouvelles, on garde les vieilles habitudes qu'on a. » Voilà pourquoi cette ville est si lente à se transformer et à s'assainir, à s'aérer en s'élargissant, à s'embellir en perdant de son pittoresque. Elle est telle maintenant qu'à l'époque de Murat, à quelques timides haussmannisations près, entreprises de 1860 à maintenant, quelques trouées faites à travers les *bassifondi*, la création des *gallerie*, la construction de quelques grands hôtels suisses ou allemands échelonnés sur deux kilomètres de quais, la disparition de la fameuse Santa-Lucia, qui date d'hier.

Ses seules rues décentes et luxueuses, les seules que voient le commun des voyageurs, celles qui, avec deux ou trois places, un jardin public et un demi-quarteron de monuments, la font ressembler à une capitale, courent le long de la mer, sauf la Via Roma, qui fut établie au seizième siècle, et qui traverse la ville en entier, dans le sens de la largeur ; la Via dei Mille, le Rione Amedeo, le Parco Margherita et la Via Tasso, où, depuis vingt ans, le beau monde érige ses palais et où des gagneurs d'argent installent des pensions ; la Via Duomo, cons-

truite de 1866 à 1888 et qui va à peu près parallèlement à la Via Roma ; le Corso Umberto Primo, commencé en 1885, et qui relie le centre au chemin de fer. Le reste de la ville se compose de ruelles — les cinq cents du père Dumas — noires, humides, grasses, lépreuses, sans trottoirs, inaccessibles aux voitures. Elles font contraste et angle droit avec les grandes artères nommées plus haut. Le Corso Umberto Primo parcourt deux kilomètres de misère et de vice, entre la bourse et la gare. L'autre Corso, dit de Vittorio-Emanuele (terminé en 1865), qui passe en corniche au haut de la ville, sur laquelle il offre les échappées panoramiques les plus variées et les plus belles, n'est bien tenu qu'en partie, là où des hôtels étrangers dressent leurs façades altières. Il vaut, par endroits, les ruelles les plus infectes qui dégringolent de là à la Via Roma, où elles soufflent au nez des passants leur horrible punaisie.

Les abords du palais royal, les places du Plébiscite, de Saint-Ferdinand et du Municipale, qui forment le centre de la ville et où l'on sent battre son cœur, mais où l'on ne trouve aucun monument très remarquable devant lequel l'artiste s'arrête et bée ; les rues de Rome et de Chiaia, où se voient les plus riches boutiques et où des foules s'écrasent à toute heure du jour ; le Jardin public, où l'on se promène sous les chênes-verts ; les quais, où circulent les voitures à l'heure élégante, sont seuls balayés à peu près convenablement. Partout ailleurs votre talon glisse sur des écorces de « fruits d'or » et des détritrus de légumes verts. Des rinçures de toutes sortes, des eaux de savon tournées entretiennent l'humidité du pavé ; des pouacrerries variées vous rendent insupportable le séjour en ces lieux.

Naples n'a pour ainsi dire pas de service de voirie, du

moins pas de service bien fait, régulier et méticuleux. On voit bien passer de temps à autre un balai, mais un balai mou et négligent, ou bien un balai de vieillard à bout de force, ou d'enfant inexpérimenté, un balai qui n'insiste pas, qui ne va pas dans les coins, qui a peur des contacts malpropres, qui abandonne après soi la moitié des ordures et fait avec l'autre moitié, de loin en loin, des tas d'où s'élèvent des odeurs cruelles et des mouches suspectes. Le tombereau municipal recueillera peut-être un jour ces foyers d'infection, mais il est plus sûr de compter sur une de ces averses méridionales, subites, violentes, rageuses, chassées par le vent, et qui les emportera à l'égout. En été, où il ne pleut pas pendant des mois, la sécheresse empêche la décomposition, et le soleil, divinité bienfaisante, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, assainit les rues les plus dartreuses et met sa magie sur leur laideur importune.

Il s'élève bien de temps en temps une voix pour protester contre l'incurie municipale, mais elle demeure sans écho. En voici un exemple emprunté au *Pungolo* du 27 juillet 1908. Nous donnons ici la date et la source exactes pour ceux qui seraient tentés de nous accuser d'exagération :

« Chacun à Naples peut constater à quel état d'abandon sont réduits les services publics, surtout en ces derniers mois. L'administration de la commune, à qui devraient parvenir les plaintes du public, sinon les rapports des bureaux, assiste impassible au spectacle d'une Naples toujours plus sale, toujours plus encombrée, autant dans les rues larges que dans les rues étroites, une Naples toujours plus retentissante de fêtes et de divertissements. C'est une constatation peu réconfortante. Une administration peut, dans les grosses questions, se perdre dans les atermoiements et les désirs de douce vie nuisibles aux contribuables ;

mais par la marche normale des services publics elle devrait au moins assurer aux citoyens un minimum de décence auquel ils ont droit. Les Napolitains ne demandent pas que le balayage soit réglé comme dans les grandes villes ; ils n'exigent pas que la tenue des rues soit rigoureuse et qu'on veille assidûment à l'hygiène publique. Mais ils désirent que cesse un état d'abandon des services publics qui confine à la barbarie et met en péril la santé des citoyens ¹. »

La poubelle est inconnue à Naples : pourtant la municipalité en a fait, il y a quelques années, un loyal essai dans le quartier de San-Ferdinando. Elle dut y renoncer au bout de quelques jours, rebutée par l'inertie d'une population résolue à ne pas vouloir prendre cette nouvelle habitude.

Sauf au Jardin public, où ils abondent, il n'y a de bancs nulle part dans la ville : ni le long des quais où le soleil tombe en grandes nappes dorées et où la brise de mer est si bonne à respirer ; ni sous les arbres des Corsi, ni aux beaux points de vue, ni dans les environs élyséens. Le promeneur lassé est obligé, pour prendre un peu de repos, d'entrer dans un café ou dans une confiserie. L'édilité, piquée d'émulation par l'exemple des autres villes, a fait mettre dernièrement quelques sièges de bois à la Piazza Dante. Il fallut les enlever, après qu'on les eut trouvés plusieurs matins consécutifs souillés et cassés.

Ce peuple n'a pas de notions bien précises de ce qu'on appelle la décence et la pudeur. Il se soulage en plein jour dans les recoins abrités des rues les plus passantes et rend impraticables les lieux écartés, les escaliers solitaires qui sont nombreux dans cette ville bâtie en amphithéâtre entre les collines et la mer. Les amendes et les

¹ Ajoutons que depuis le choléra de 1911 l'égout collecteur de Naples va à Pouzzoles se jeter dans la mer. C'est un immense progrès. Vous ne serez désormais plus gênés par la cassolette des quais.

admonestations ne suffisant pas à diminuer le nombre des délinquants, les journaux donnent, depuis quelques mois, le nom de tous ceux que les sergents de ville surprennent en train de salir les murs et les ruelles. Il y en a tous les jours des listes interminables.

Il règne dans la belle Parthénope une odeur générale que l'on ne trouve que là, odeur stercoraire, ammoniacale, dans laquelle entrent principalement le crottin et les déjections des vaches, des brebis et des chèvres. Les stations de petites voitures sont très nombreuses dans cette ville où personne ne se sert de ses jambes et où les taxi-autos ne sont pas encore entrés dans les mœurs. Que faire pour un bidet qui attend, à moins de rafraîchir ou de chauffer la place, suivant les saisons ?

Il y a des étables tout le long du Corso Vittorio-Emanuele et un peu partout ailleurs. Jusqu'à l'année dernière, des troupeaux de bêtes laitières traversaient les rues matin et soir. Une corne taratantaratait. Des femmes en négligé paraissaient au balcon (les femmes napolitaines ne s'habillent que pour sortir) et des pots de fer descendaient au bout d'une ficelle. Le vacher ou le chevrier, un jeune homme qui avait plus l'air d'un citadin mal mis que d'un paysan, attrapait une bête et trayait sous les yeux des ménagères. Celles-ci remontaient leurs récipients en vociférant qu'elles n'avaient pas leur mesure, qu'on les volait. Pendant ce temps les autres animaux étaient couchés au pied des maisons et rumaient, sans que le hourvari de la rue parût les gêner. Ils se couchaient dès qu'ils avaient un instant d'arrêt, l'œil mi-clos, tout le corps abandonné, comme des voyageurs harassés et qui viennent de loin.

On pouvait voir, à l'heure crépusculaire, quand tout le monde était dehors, que la ville bourdonnait et crépitait

comme une fournaise, des chèvres défilent le long de la vieille rue de Chiaia, rue longue et resserrée, encombrée de voitures, de livreurs, de flâneurs, de revendeurs, de camelots, pleine de cris, de poussière et de relents commerciaux. Elles allaient à la queue leu leu, droit devant elles quand elles pouvaient, tournaient ou sautaient les obstacles, ne s'arrêtaient jamais, conscientes du but, la tête basse et la mamelle gonflée. Le chevrier marchait derrière, d'une allure de promenade, sans fouet ni aiguillon, un bâton ou une badine à la main.

Un autre troupeau suivait les quais, se mêlait, sans peur ni hâte, aux voitures de maîtres. Un troisième s'échelonnait sur le parcours du Rettifilo.

C'était ridicule et charmant.

Une ordonnance municipale interdit aujourd'hui ces promenades dans l'intérieur de la ville. On ne les voit plus que dans les quartiers excentriques, où elles ne gênent pas la circulation. Elles finiront bien par reprendre les chemins d'autrefois, peu à peu, lentement, subrepticement. L'interdiction tombera en désuétude, comme tant d'autres, et Naples conservera longtemps encore son aspect de grand village et son odeur rustique ¹.

Rien ne prévaut contre les traditions napolitaines. Elles résistent au temps niveleur, au progrès inévitable, aux efforts des autorités urbaines, aux édits du gouvernement, aux protestations de toute l'Italie. Les Napolitains, ennemis des règles et des contraintes, s'obstinent à ne suivre que leur fantaisie et à ne consulter que leur bon plaisir. Ils ne font rien pour chasser leur naturel, auquel ils tiennent plus qu'à tout. Aussi leur ville est-elle toujours la même: malpropre, quand la mode est partout aux gran-

¹ Ce que nous prévoyions est arrivé: les vaches et les chèvres n'ont pas mis une année à rentrer en ville.

des ablutions; sordide et malodorante, quand le luxe triomphe ailleurs; superstitieuse, quand tout le monde est éclairé; cléricale, quand le prêtre est en défaveur. Les petits changements qu'y apportent les architectes et les hygiénistes ne comptent pas, parce qu'ils durent si peu et sont bientôt recouverts par les pratiques anciennes, tyranniques et têtues.

On ne fera jamais comprendre au petit peuple napolitain qu'il n'est pas convenable de jeter à la rue ce qui le gêne, pas convenable d'avoir un fumier devant sa porte, de cracher partout, même dans les églises et sur les tapis des antichambres, de ponctuer ses propos d'imprécations et de blasphèmes. A ses yeux, la rue est un débarras, cracher est le propre de l'homme et les jurons sont les exutoires d'une âme passionnée. Il n'est heureux que dans le libre exercice de ses instincts, dans l'épanouissement de son caractère. « Il fait ce qui lui plait, dit Stendhal, va deux ou trois fois par an bavarder sur sa passion dominante (au confessionnal) et croit ainsi gagner le ciel. »

HENRY AUBERT.

(La fin prochainement.)



CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DRAMATIQUE

A propos des *Pièces plaisantes* de Bernard Shaw.

A Jean Janvier, en témoignage de ses efforts
pour faire pénétrer la comédie de Bernard Shaw
sur la scène française.

Chaque fois que l'on représente une pièce de Bernard Shaw, la critique, quel qu'en soit le pays, avoue être déroutée, déconcertée, désorientée, effarée, ahurie, au point d'en être choquée, agacée, exaspérée, voire inquiétée. Cette impression quasi unanime des critiques n'est pas celle du public, puisque le théâtre de Bernard Shaw s'est imposé et va s'imposant de plus en plus dans le monde entier. Par conséquent, la critique se trompe en son appréciation. Et cette erreur provient de ce qu'elle a oublié la parole de Dorante de la *Critique de l'Ecole des femmes* :

— Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

Le critique, de par sa profession, voit chaque année des dizaines de pièces. Il doit les analyser, les disséquer

et ensuite en relater l'essence et en montrer l'armature. Naturellement, pour ce faire, il lui faut réfléchir, se souvenir et raisonner. Naturellement, il a pour base de ses raisonnements l'expérience acquise depuis qu'il exerce sa profession. Depuis plus d'un siècle, depuis Scribe, la structure dramatique est toujours la même. Un même plan sert à l'édification de toutes les pièces. C'est seulement dans le détail des situations, des incidents et des peintures des individus, que des différences existent selon la personnalité de l'auteur. La conséquence de cet état de choses, c'est que le critique est accoutumé à un genre de pièces. Aussi, tout ce qui est en dehors de ce genre de pièces ne lui paraît pas du théâtre, car il ne peut pas, en lui, effacer l'acquis. Il ne veut pas ou ne peut pas, à une représentation d'une œuvre dramatique de Bernard Shaw, voir avec ses yeux seulement. Il ne peut pas se laisser aller à l'impression naïve, immédiate. Il compare nécessairement, et souvent inconsciemment, avec ce qu'il a vu la veille ou l'avant-veille. Et comme c'est tout à fait différent, il déclare doctoralement : « Ce n'est pas du théâtre, ce n'est pas une pièce au sens exact du mot ; c'est une satire littéraire et non une satire dramatique ; enfin, pour tout dire, l'œuvre shawienne n'a qu'un rapport indirect avec le théâtre proprement dit. »

Il semblerait, à en croire la critique, qu'il n'y a qu'une seule manière d'écrire des pièces, et que cette unique manière est celle des romantiques, de Scribe. A la vérité, il n'en est pas du tout ainsi ; et pour être dramatique, point n'est nécessaire de suivre l'école de Scribe. Si nous étudions les idées déduites par Bergson de son analyse du comique, nous voyons qu'il en ressort cette conséquence fort importante : structure, style et per-

sonnages sont différents dans la pièce comique et dans la pièce dramatique.

Pour juger, selon sa propre mesure, le théâtre de Bernard Shaw, il s'agit de savoir si notre auteur a voulu faire des pièces comiques ou des pièces dramatiques. En effet, selon qu'il aura voulu faire l'un ou l'autre, nous jugerons son théâtre selon le mètre comique ou selon le mètre dramatique. Recherchons donc, avant tout, le genre de pièces que Bernard Shaw a voulu écrire.

Lui-même a dit quelque part qu'il était un maître d'école doublé d'un fabricant ; c'est dire que par nature il aime enseigner, montrer à autrui comment il faut interpréter les choses. Depuis sa jeunesse et longtemps avant qu'il écrivît des pièces, il était un militant socialiste, c'est-à-dire qu'il dépensait son énergie à propager pour l'idéal qui lui était cher, parce qu'il lui plaisait et lui semblait juste et vrai. Donc, par nature, Bernard Shaw aime à exposer ses idées sur la société et à les faire pénétrer dans les cerveaux humains. Il crut voir en la scène une excellente chaire pour cet enseignement et il résolut de faire du théâtre.

Pour réaliser sa volonté : enseigner par le théâtre, allait-il écrire des drames analogues à tous ceux qu'on voit sur la scène de tous les pays depuis Scribe, de ces comédies-drames, genre bâtard qu'ont illustré Emile Augier, Alexandre Dumas, Ibsen, Björnson, Becque, Hauptmann et Brieux ? Non point : s'il avait ainsi écrit des drames, il n'aurait pas obtenu le résultat qu'il cherchait : enseigner, montrer au public la façon dont il faut interpréter les choses qui sont.

Pour enseigner, il lui fallait nécessairement généraliser, c'est-à-dire montrer les rapports communs qui existent entre les choses existantes. Il ne pouvait montrer

des personnages-individus, il lui fallait montrer des personnages-types. Étant donné le but qu'il poursuivait, but qu'il a exposé diverses fois en ses préfaces, but qui était d'indiquer les rapports des choses entre elles, de montrer la société telle qu'elle est, en sa nudité, Bernard Shaw dut, inévitablement, recourir à la comédie, à la pure comédie. C'est donc en usant du mètre comique que nous devons juger les pièces shawiennes. Et si elles y satisfont, nous pourrions dire que ce sont des comédies, bâties d'après la structure comique.

La structure de la comédie diffère fort de la structure du drame, parce que, comme l'a démontré Bergson¹, il y a entre eux une différence essentielle : celui-ci s'attache à des individus, celle-là à des genres ; celui-ci représente des événements valant par eux-mêmes, celle-là des événements qui ne valent que par les caractéristiques communes qui les lient ; celui-ci représente des scènes montrant des points particuliers de l'humanité, celle-là des scènes montrant l'humanité moyenne ; celui-ci s'occupe à émouvoir, celle-là à faire rire et penser ; celui-ci peint des êtres exceptionnels, rares ou tout au moins personnels, celle-là peint monsieur tout le monde dans les divers avatars que la société, la nationalité lui ont imposés.

Étant donné ces différences essentielles entre la comédie et le drame, quelles en seront les conséquences relativement à la structure, au style et aux personnages de la comédie ?

La comédie généralise ; par suite, les événements qu'elle expose n'ont pas de valeur en eux-mêmes. Leur valeur, leur intérêt, provient de la mise en lumière des rapports qui les lient à la société, à la vie en général. Il

¹ Cf. *Le rire*.

résulte de là qu'une pièce comique n'est pas représentation du développement d'une passion comme l'est la tragédie, mais la mise en valeur des conséquences de cette passion (vice ou qualité) ayant atteint son plein développement. Et de là cette autre conséquence : la pièce comique ne montre pas les personnages dans leur développement ; elle n'étale pas en scène leur genèse ; elle les montre au moment où on les prend et tels qu'ils sont. C'est à cause de cette nécessité que le sujet de la comédie n'est pas exclusivement l'amour, et même que dans une comédie l'amour ne joue pas un rôle prépondérant. C'est ainsi que nous voyons comme sujets de comédies : l'avarice, la jalousie, la distraction, l'éducation, les rapports entre parents et enfants, la vantardise, une critique politique ou sociale.

Le sujet de la comédie n'est donc pas l'événement qu'elle représente. Il n'est que le cadre où va s'insérer son sujet. De là s'impose cette conséquence : l'action, l'intrigue sont tout à fait secondaires, accessoires. Le poète comique n'a pas à s'en préoccuper. Et alors ces résultantes : la comédie *paraît* une suite de tableaux que rien ne relie ; les situations atteignent à l'absurde ; les intrigues sont d'une simplicité rudimentaire.

Du fait que la comédie veut mettre en lumière des rapports entre événements, entre individus, elle est obligée de représenter divers événements, c'est-à-dire d'accroître le nombre des situations, de façon à montrer les caractères des personnages en des situations variées et parfois contradictoires. De là encore cette autre conséquence : les situations sont subordonnées aux caractères.

La comédie doit présenter ces caractéristiques. Et, en effet, elle les présente. Tous les critiques qui ont étudié

à fond la comédie d'Aristophane, de Plaute, des mystères et farces médiévales, de Ben Jonson, de Molière, de Holberg, de Beaumarchais, c'est-à-dire la comédie de caractères et d'idées, tous l'ont constaté. Et ils écrivent par exemple à propos de Ben Jonson : « L'intrigue sert uniquement de cadre aux caractères », et, à propos de Molière : « Les situations sont subordonnées aux caractères, les données scéniques sont puériles, artificielles, absurdes ; c'est une suite de tableaux ; il n'y a pas d'action. » Ce n'est qu'en apparence que la comédie est une suite de tableaux que rien ne relie. En réalité, ces tableaux sont fortement reliés entre eux, non par les incidents de l'intrigue, mais par les caractères ou par les idées, ou par l'un et l'autre. La liaison est si forte, si stricte, qu'aucune coupure ne peut être faite sans atteindre plus ou moins les caractères ou les idées.

La comédie, pour pouvoir être généralisatrice, doit montrer l'humanité moyenne, l'humanité telle que nous la rencontrons chaque jour. La conséquence de ceci, c'est que la comédie doit être réaliste. Le poète comique doit faire parler ses personnages selon la nature et la vérité ; il doit se garder de mettre en ses pièces des types absolus de vices et de vertus, car il n'en existe point dans la réalité. Mais alors il est amené à présenter des personnages qui se contredisent dans leurs actions, leurs sentiments et leurs idées. Et ces contradictions sont d'autant plus fréquentes qu'il a dû multiplier les situations afin de faire voir les personnages dans le plus grand nombre de circonstances possibles. C'est ce que nous voyons chez les comiques de tous les temps. D'autres conséquences proviennent encore du réalisme nécessaire de la comédie : le poète comique ne doit pas reculer devant la trivialité, voire la grossièreté ; les dénouements sont quelconques,

au petit bonheur, puisque le plus souvent ils sont imaginés afin de terminer la pièce, car il faut la terminer.

La comédie est un tableau réaliste des mœurs. Aussi le poète comique est-il obligé de ne pas dire sa pensée à lui et d'exposer impartialement le pour et le contre. Il ne propose pas aux spectateurs une solution, il lui montre la réalité et il laisse à chacun le choix de la conclusion à tirer. C'est ce qui fait que maintenant encore on peut discuter sur la signification exacte de comédies telles que *Tartufe*, *Don Juan*, *Le misanthrope*. Toutes les comédies de tous les temps laissent au spectateur le soin de tirer la morale; elles ne la lui disent pas comme le font nos auteurs modernes dans le genre bâtard de la comédie-drame. Mais à ces conséquences ne se bornent point celles qui dérivent du réalisme nécessaire de la comédie. Il y a encore une grande variété de tons dans l'expression de chaque personnage et une sorte d'uniformité dans les caractères, dans l'expression de la conversation, qui se répètent plus ou moins dans les diverses comédies d'un même auteur. En effet, si vous observez avec méticulosité diverses personnes discutant ou conversant, vous noterez une extrême variété dans les intonations, exprimant successivement et avec une très grande rapidité les divers états d'âme par lesquels la conversation ou la discussion font passer les personnes, en évoquant chez elles des sentiments variés, des pensers multiples et divers. Le poète comique, réaliste par essence, doit donc faire parler ses personnages ainsi, en variant à chaque instant leur ton. Lorsqu'on se donne la peine d'observer la vie, la société au milieu de laquelle nous vivons, l'humanité enfin, on constate sans trop de difficulté que les humains ne présentent pas une variété infinie de caractères et de conversations.

Tous se ramènent à des types en nombre assez restreint, même avec leurs variétés, parce que des caractères communs les lient tous les uns aux autres et que, comme on sait, la comédie veut représenter seulement cette moyenne de l'humanité qui est en même temps l'humanité moyenne. Aussi, par réalisme, le poète comique répète d'une pièce dans une autre des caractères, des passages entiers, des phrases. Des commentateurs l'ont constaté chez Ben Jonson, chez Molière, chez Holberg. Et on le constatera toujours, dans toutes les comédies.

La comédie s'attaque à des genres, non à des individus. Elle peint des caractères, des types. De cette condition provient qu'elle nous montre des personnages tout faits, sans nous en faire voir la genèse. Les caractères se déroulent devant le spectateur, mais il n'en voit pas la naissance. Dans la tragédie, au contraire, le personnage, qui est un individu et non une sorte de synthèse, est créé et se développe en présence du spectateur. De là résulte que parfois le personnage-type de la comédie apparaît comme un pantin, bien articulé, mais comme un pantin. Et cette impression qui eut lieu pour des comédies de Ben Jonson, Molière et Holberg est parfois encore accrue par l'espèce d'uniformité qui existe entre les personnages créés par un même poète comique, dans ses diverses pièces. Ce sont en effet à peu près toujours les mêmes personnages ou plutôt les mêmes types, mais présentés avec des variations diverses. En somme, nous avons connu, en sciences naturelles, des genres avec des variétés et des sous-variétés. C'est cette uniformité, fruit d'une part du réalisme, et, d'autre part, de la généralisation, qui a fait dire à Schlegel que Molière était de l'école de l'uniformité, tandis que, chose très exacte, dans le théâtre

de Shakespeare il n'y avait pas deux âmes qui se ressemblaient.

La comédie peint des caractères avec réalisme. Il en résulte que, le plus souvent, le poète comique nous présentera une collection de gredins et d'imbéciles. On peut le constater chez Ben Jonson, Molière, Holberg. Il en résulte encore que les personnages ne sont pas tout d'une pièce, qu'ils disent une chose et en font une autre; bref, qu'en eux il y a des contradictions subites et violentes. Cela se voit fréquemment au cours des comédies de Molière, de Holberg.

La comédie s'occupe de faire penser et rire, non d'émouvoir. Diverses conséquences en résultent: d'abord, pour faire penser, il faut que les comédies renferment des idées, exposent des thèses et que les sentiments soient ou tenus à l'écart ou mis au second ou au troisième plan. Par suite, l'émotion y est considérablement restreinte, au point que cela choque souvent le spectateur habitué au drame, où l'art consiste à provoquer le plus possible l'émotion. De ce que les comédies renferment des idées et exposent la vie en sa réalité, il résulte que la critique des mœurs et des institutions, bref, la critique sociale et parfois la critique des conceptions régnantes sur un sujet quelconque en sera l'objet. Cette satire ne peut nécessairement s'exprimer que par des controverses et des discussions entre les personnages. On l'a constaté chez Aristophane, Molière, Ben Jonson, Holberg, Beaumarchais, en observant que chaque incident est un argument destiné à ranimer la discussion. On peut faire penser en exposant et en discutant des idées, mais on peut aussi faire penser en exposant des caractères. D'où deux variétés de comédies: la comédie psychologique, dont la

substance est l'étude d'un vice, d'une passion (jalousie, distraction, avarice, hypocrisie, misanthropie, vantardise); la comédie politico-sociale, dont la substance est la satire de la société, de ses mœurs et de ses institutions (théâtre d'Aristophane, de Plaute, de Ben Jonson, de Molière et de Holberg en partie, de Le Sage, de Beaumarchais). D'ailleurs, c'est pour la commodité de notre exposé que nous séparons ces deux variétés de la comédie, car, en réalité, toutes les comédies participent plus ou moins d'elles deux; seule varie la proportion du mélange de la satire sociale et de la peinture des caractères. Et toujours en ces comédies de caractères et de satire sociale on trouve des conversations, des controverses, des discussions, développées naturellement au détriment de l'action, ce qui amène maints critiques à trouver là un défaut de l'œuvre du poète comique, alors qu'en réalité ce n'est qu'une obligation de son art.

Certains ont cru qu'il était possible de faire une comédie en menant de front les idées, les caractères, la fiction, c'est-à-dire en développant d'une façon aussi cohérente et aussi égale ces trois parties de l'œuvre dramatique. Toute l'analyse précédente prouve cette impossibilité. Et nul jusqu'ici n'a pu montrer une comédie où le développement des idées et des caractères ne fût pas mené aux dépens de la fiction. La fiction développée logiquement et avec cohérence ne se trouve que dans la tragédie, le drame et le genre bâtard comédie-drame. D'ailleurs, le fait qu'un génie comme Molière, que d'autres de moindre envergure, certes, mais grands tout de même, comme Ben Jonson, Holberg, n'aient pas écrit de comédies où la fiction soit exposée d'une façon serrée, logique, montre l'impossibilité de le faire, tout

comme le montrait l'analyse que nous avons faite de la comédie.

La comédie peint réalistement des caractères et des mœurs. Il s'ensuit, comme nous l'avons déjà noté, que le poète comique ne doit pas craindre d'être trivial, voire grossier, selon les milieux qu'il peint. La langue de la comédie doit se rapprocher le plus possible de la langue courante, de la conversation saisie sur le vif. Est-ce à dire qu'elle doive en être la photographie précise et minutieuse? Non, car pour le théâtre il faut nécessairement concentrer, condenser, ramasser en des instants courts les événements, idées, caractères, conversations qui se développent dans la vie réelle en des instants bien plus longs. Si on reproduisait les conversations telles qu'elles sont dans la réalité, on infligerait au spectateur un intense ennui par les longueurs, les répétitions extraordinairement fréquentes — écoutez et observez — de phrases, de mots, d'idées. Il faut donc une langue un peu différente de celle qu'on entend dans les salons, les ateliers, les réunions ou la rue. Mais la différence de la langue de la comédie d'avec la langue courante ne doit pas être dans l'acte de corriger les incorrections de celle-ci. Elle doit être dans une concentration, une condensation de cette langue, en maintenant les incorrections habituelles. Il ne faut pas qu'une comédie soit écrite bien *littérairement*, car alors elle ne serait plus la représentation de la vie, ce qui est le but de l'art comique. Jamais Aristophane, Plaute, Térence, Ben Jonson, Molière, Holberg, Regnard, Beaumarchais ne se sont piqués de bien écrire, d'écrire littérairement. Par contre, ils ont prétendu écrire réalistement. Et la preuve, c'est que lorsque les hommes du vingtième siècle veulent savoir

comment parlaient couramment leurs ancêtres grecs, latins, anglais, français, danois, ils ne vont pas chercher dans les œuvres des tragiques, mais bien dans les œuvres des comiques. La comédie est, à ce point de vue, un conservatoire de la langue courante, de la langue telle qu'on la parle au moment où la comédie est écrite. Brunetière l'a dit très justement : la comédie n'est pas le lieu du style organique. Molière, le maître des comiques, se gardait bien de faire parler ses personnages en un langage littéraire. Aussi Fénelon, La Bruyère, Bayle, Vauvenargues lui ont reproché de parler mal, de ne pas écrire purement, d'approcher du galimatias, de ne pas éviter le jargon et le barbarisme. C'était exact et c'était voulu, parce que Molière écrivait des comédies et que, par suite, il devait être réaliste. Le réalisme des poètes comiques va jusqu'à la trivialité, voire à la grossièreté. On n'a qu'à relire Aristophane, Plaute, John Heywood, Ben Jonson, Molière, Holberg pour le constater. Ils représentaient des mœurs fréquemment du peuple et, à l'époque où ils écrivaient, le peuple, et même les grands, étaient souvent grossiers. Aussi la comédie ne recule pas devant l'argot, les jargons professionnels ou de classe, les parlars locaux.

Le but que poursuit le poète comique est d'enseigner en faisant penser. Aussi, naturellement, il sera amené à parler d'idées abstraites et alors, pour les faire comprendre de son auditoire, il use de comparaisons qu'il a soin d'emprunter à la vie courante, par réalisme d'une part, et pour produire, d'autre part, un effet comique. Pour la même raison, il est obligé d'user du paradoxe. Le paradoxe, qu'il soit l'expression d'une opinion contraire à l'opinion commune, ou qu'il soit une manière neuve de

rendre une chose déjà établie, un concept déjà admis, ou qu'il soit une façon de déterminer un principe donné, admis, au moyen d'arguments qu'on supposerait inconciliables : le paradoxe, disons-nous, est un mode de langage excessivement fréquent chez tous les poètes comiques. Il en est ainsi, parce qu'il est concis d'expression et que le style de la comédie exige de la concision, pour que les idées émises, les traits de caractère, portent sur l'auditoire. Il en est ainsi parce que le paradoxe, par la vigueur de sa touche, nous pourrions même dire par la violence et la brutalité de sa touche, attire nécessairement avec force l'attention de l'auditoire, et l'enseignement qui en ressort est d'autant plus sûr. Il en est ainsi, parce que le paradoxe est toujours plus ou moins comique ; il fait sourire. Maints paradoxes d'une époque cessent d'être paradoxes pour les époques suivantes, aussi ne remarque-t-on pas souvent l'esprit paradoxal des poètes comiques des temps passés ; mais les critiques de leur époque le notaient, et ne se faisaient pas faute de le leur reprocher, ne percevant pas que, le but des poètes comiques étant de corriger les mœurs et d'enseigner, ils ne pouvaient pas ne pas user du paradoxe en l'expression de leur satire sociale. De même, le poète comique use de l'ironie, ce mode de langage si proche du paradoxe et qu'on rencontre toujours dans la comédie.

La comédie a pour but d'amuser, de faire rire et non d'émouvoir, nous l'avons vu. Pour faire rire, elle doit user de tous les modes du comique, comique du physique, comique de la mimique (gestes, attitudes et mouvements), comique des mots, comique des situations, comique des caractères, comique des idées. Et alors, c'est l'emploi du quiproquo, de l'équivoque, du paradoxe,

des jeux de mots, des contradictions, des contrastes, du renversement des situations, des langues spéciales (argot, jargon, patois), des répétitions (situations, mots, phrases).

C'est parce que la comédie doit faire rire en même temps que penser que le poète est conduit à user de la farce et du burlesque. Il sacrifie un peu le réalisme en travestissant, en déformant la nature, de façon à produire un effet qui intensifie le rire et mène l'auditoire à l'esclaffement. Il outre, il charge les caractères, les situations et souvent l'expression même des idées, de façon à accentuer le ridicule individuel, professionnel ou social. Et ainsi il accentue la satire et augmente beaucoup sa portée d'enseignement. La charge, en portant sur des scènes entières et sur un ensemble de personnages, atteint ce que l'on a appelé la farce, ce genre par excellence de l'ancien théâtre anglais, français, italien. On en trouve dans toutes les comédies de tous les temps, même dans les plus profondes comédies de Molière. Elle y est parce qu'elle y est nécessaire. Plus la comédie est profonde, plus son but est de châtier les mœurs, plus elle provoquera l'auditoire à penser. Et alors, plus il faut d'oasis où le public puisse se reposer, en se dilatant la rate. Ces oasis sont les incidents farcesques que le poète comique sème çà et là en sa comédie. Et l'on remarque, lorsqu'on analyse des comédies, que leur auteur a, le plus souvent, bien soin de faire suivre une scène sérieuse, profonde, d'une scène plaisante ou bouffonne. Il veut arrêter l'émotion qui allait naître chez le spectateur, l'émotion qui, mettant en action ses sentiments, aurait empêché son intellect de saisir la satire.

La farce, la charge, le burlesque, qui émaillent toutes

les comédies, plaisent au public populaire, mais souvent ils déplaisent aux gens du monde, aux esthètes, aux dilettantes, qui sont choqués par l'outrance, le grossissement, le travestissement des caractères, des situations et de l'expression des idées. Cela leur semble une faute de goût, parce que c'est contre leur goût du raffinement, du joli et du mièvre. Mais pour le populaire, ce n'est pas une faute de goût. Aussi, c'était le parterre qui applaudissait le plus franchement Molière au dix-septième siècle, comme c'était lui qui avait applaudi Ben Jonson, l'ancienne comédie, les farces et les mystères, comme ce fut lui qui applaudit Holberg et Beaumarchais. Ce qui se passe à Paris, au théâtre de faubourg Bobino, où l'on joue du Molière, prouve ce phénomène d'une façon éclatante : la foule populaire s'ébaudit et s'esclaffe à certains passages des comédies moliéresques qui, à la Comédie-Française, ne dérident pas les fauteuils d'orchestre. Le peuple se laisse aller naïvement à son impression immédiate.

Il ne faut pas demander à tout le monde d'aimer la comédie. D'aucuns, parmi les plus lettrés, ne l'aiment pas. Ainsi, Théophile Gautier ne pouvait goûter ses beautés. Il faut être un peu peuple pour jouir intensément de la comédie, en sa partie comique. Si on ne l'est pas, alors cette partie comique vient terriblement diminuer le plaisir qu'on aurait à la partie sérieuse et profonde de la comédie. Mais, s'il n'y avait pas cette partie comique, la comédie se transformerait en un drame noir, angoissant, d'une amertume horrible. Le comique, et spécialement la farce, est la rançon de la satire ; c'est le sucre qui enrobe la pilule.

Nous connaissons maintenant le mètre comique et nous savons que Bernard Shaw a écrit des comédies, de pures comédies, et non des drames ou des comédies-drames à la Dumas fils, à l'Ibsen, à la Becque. Nous pouvons donc examiner la valeur des critiques qui sont faites au théâtre shawien dans tous les pays où on le joue.

« L'action est incohérente, inexistante, invraisemblable ou avec des incidents qui n'y sont reliés par rien ; elle se noue fort tard (3^e acte souvent). En somme, une pièce de Bernard Shaw, c'est une succession de scènes, au hasard, sans nulle progression. Tout se borne à des discussions mises en dialogue. » Tout cela est parfaitement exact, mais tout cela est nécessaire dans la comédie, nous venons de le voir dans les pages précédentes.

D'ailleurs, en ce qui concerne l'action, l'exactitude de la critique est plus apparente que réelle. Dans la comédie, l'action *matérielle*, c'est-à-dire le développement d'un événement faisant le sujet de l'œuvre, est, en effet, incohérente, inexistante, invraisemblable. Mais, conjointement à cette action matérielle, existe une action *intellectuelle* ou *psychologique* — selon que l'emporte l'exposé de thèses ou la peinture de caractères — qui, elle, est parfaitement serrée, cohérente¹. Essayez de faire des coupures dans une comédie de Ben Jonson, de Molière, de Holberg, de Bernard Shaw et vous verrez toujours que vous ne le pouvez faire qu'au détriment des caractères et des idées. Prenez par exemple *On ne peut jamais dire*, et pratiquez-y des coupures. Vous ne tarderez pas à vous apercevoir qu'une coupure au troisième acte, par

¹ Voir chap. 3. *Le Molière du vingtième siècle : Bernard Shaw*, par Augustin Hamon, vol. in-8°. Figuière, éditeur, Paris.

exemple, en entraîne une au premier, laquelle, à son tour, oblige à couper un fragment ailleurs, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Tout se tient, en effet, avec une cohérence absolue. Lorsque cette comédie fut représentée au Théâtre des arts (janvier 1913), d'aucuns, choqués par la bouffonnerie du quatrième acte, conseillaient presque de le couper ou, tout au moins, d'y supprimer toute la partie bouffonne. Ils ne voyaient pas que cet acte, avec sa farce, est indispensable pour la peinture des caractères des personnages et la conclusion des diverses idées qui se sont développées dans les trois actes précédents. Dans cette pièce, comme dans toutes les pièces de Bernard Shaw, les scènes sont liées entre elles, non par les événements, mais par le développement des idées et des caractères. Entre elles, il y a une progression si parfaite, qu'il est impossible d'y pratiquer une coupure. Cette liaison serrée des scènes entre elles fait que les pièces de Bernard Shaw ne sont pas des vaudevilles comme elles le paraissent à certains. Le vaudeville est, en effet, une succession de scènes que rien ne lie. On peut en couper une et la pièce reste entière, aussi amusante. Il n'y a pas diminution de la force des idées ou de la peinture des caractères. Et c'est là la grande distinction entre le vaudeville et la comédie proprement dite, la pure et haute comédie, dont le but est d'enseigner en peignant des caractères et en critiquant les mœurs et les institutions sociales.

« Le théâtre de Bernard Shaw manque d'émotion ; il y a une trop grande variété de tons, car, dans une même réplique, le personnage change deux ou trois fois de sentiments. » Tout cela aussi est exact et est une conséquence de l'art comique, nous l'avons vu. Nous

n'insisterons pas. Il nous suffira de rappeler que l'émotion est jugulée de façon à ce que, chez le spectateur, ce ne soient pas les sentiments qui soient mis en mouvement, mais l'intellect. C'est par réalisme, et afin de peindre exactement des caractères, que si grande est la variété de tons des divers personnages shawiens.

« Le théâtre de Bernard Shaw n'est qu'un paradoxe perpétuel ; et il plaide si brillamment le *pour* et le *contre*, qu'on éprouve beaucoup de peine à discerner, au milieu de toute cette dialectique, son point de vue personnel. » Ces remarques des critiques sont tout à fait justes. Comme nous l'avons montré, ces caractères existent obligatoirement dans une comédie bien faite, qui veut enseigner, faire penser. Aussi ne doit-on pas les imputer défavorablement à la comédie shawienne, mais, au contraire, constater qu'elle est, à cause de cela même, fort bien faite. Il est certain que dans les comédies de Bernard Shaw on trouve plus de paradoxe que dans les comédies de Molière, par exemple. C'est la conséquence de ce fait que les comédies shawiennes sont plus des comédies politico-sociales que ne le sont les comédies moliéresques. A ce point de vue, elles se rapprochent de la comédie aristophanesque et il est probable qu'à l'époque où celle-ci paraissait sur la scène, le public devait la trouver pleine de paradoxes.

Autre conséquence du même fait : la comédie shawienne ne se concentre pas, en apparence, sur un but unique et, par suite, il y a beaucoup de diversité dans les intentions de l'auteur. C'est seulement en apparence que le but n'est pas unique. En réalité, c'est la critique sociale qui est le but de la comédie ; c'est donc un but unique. Mais naturellement, pour faire cette critique de

la société, il faut critiquer les mœurs et les institutions de cette société. Donc, des points divers font l'objet de la satire et cela donne l'apparence de ne pas avoir un but unique. La diversité des intentions de l'auteur résulte aussi de l'objectivité avec laquelle il présente les questions, exposant impartialement le pour et le contre. On ne voit pas son point de vue personnel, ou on croit voir qu'il en a plusieurs sur le même sujet, que ses intentions sont diverses. L'auteur ne peut pas ne pas être objectif, ne pas exposer impartialement le pour et le contre, puisqu'il écrit une comédie et non un drame ou une pièce à thèse. Bernard Shaw, comme tous les auteurs comiques, ne plaide pas pour ou contre une thèse donnée, en concluant dans un sens ou dans un autre. Il expose des idées, des thèses, montre le pour et le contre, et, ayant ainsi invité son auditoire à penser, il lui laisse le choix de la solution. C'est tout à fait la tradition de la comédie.

Dans son théâtre, « Bernard Shaw a exagéré les procédés de parade de foire, chose admissible chez les barbares, mais qui choque le goût plus raffiné d'une nation intellectuelle. » « Ces grosses saillies, ces lourdes plaisanteries, ces jeux de mots à répétition, ces scènes de farce sont des fautes de goût dans des pièces sérieuses. Aussi la composition manque. Ce sont des ouvrages insuffisamment façonnés. » Toutes ces critiques sont justes, mais elles se trompent de but en s'adressant au théâtre de Bernard Shaw ; c'est au genre de la comédie qu'elles s'adressent. L'analyse que nous en avons faite précédemment le montre sans conteste, nous n'y reviendrons pas.

L'élément farcesque, caricatural, est indispensable dans une comédie et son élimination bouleverse toute l'éco-

nomie de ce genre de pièces. Nous en eûmes un exemple lors des représentations de *Candida*, en 1908, à Paris. Le directeur, gentilhomme de lettres, d'un goût très raffiné, choqué de l'aspect caricatural de Burgess, atténua les côtés grotesques de ce personnage. Il agissait de la meilleure foi du monde, pensant améliorer la comédie de notre auteur. Mais le résultat, on le sait, fut autre, car apparut alors dans le ton général de la pièce une discordance qui n'y était pas, discordance qui fut visible de ceux même qui la voyaient pour la première fois. Lorsque nous disons que ces critiques sont justes, nous entendons qu'elles sont justes au point de vue auquel se placent leurs auteurs, qui jugent de la structure comique en prenant pour mesure la structure « dramique », s'il nous est permis d'employer ce néologisme. Ces critiques sont en effet fausses, lorsqu'on juge la comédie shawienne en prenant pour mesure le mètre comique.

Cependant, nous comprenons fort bien que certains, choqués par cette architecture spéciale, *obligatoire*, de la pièce comique, lui préfèrent le genre bâtard du drame-comédie. Des goûts, il est difficile de discuter. Et nul ne s'étonnera qu'à l'architecture grecque, certains préfèrent l'architecture ogivale du moyen âge ; qu'aux peintures de Raphaël, du Titien ou de Véronèse, on préfère celles de Gérard David, de Van Eyck ou de Breughel le vieux, des Ostade et des Teniers. La caricature d'un Holbein, d'un Callot, d'un Hogarth, d'un Daumier, n'est pas goûtée par tous. Mais on doit convenir, quelle que soit sa préférence, de la beauté artistique qui existe en ces genres divers.

M. Augustin Filon, imprégné de l'architecture « dramique », n'a pas vu que l'architecture comique s'en dif-

férencie. Aussi, pour lui, au point de vue de l'architecture théâtrale, Molière est inférieur à Scribe. Aussi, pour lui, Bernard Shaw ne possède qu'un seul don d'homme de théâtre : celui de dessiner des caractères. « Donc, dit-il, le théâtre de Bernard Shaw est, après tout, un véritable théâtre, parce que ses pièces contiennent des caractères, surtout des caractères de femmes admirablement dessinés. » Ce n'est pas là l'opinion unanime de la critique, car d'aucuns estiment que les pièces shawiennes ne contiennent pas de caractères, pas de types ; que tous ses personnages ont un air de famille ; que notamment toutes ses femmes ont le même caractère ; que ses personnages sont des pantins articulés, non vivants, des automates.

L'analyse de la structure de la comédie montre, nous l'avons vu, que c'est une nécessité de l'art comique d'avoir un certain air de famille entre tous les personnages des comédies d'un même auteur. Peignant la société capitaliste, la société bourgeoise, voulant en montrer les divers types, il était impossible à Bernard Shaw de ne pas mettre un certain air de famille entre tous ses personnages. S'il ne l'eût pas mis, il n'eût pas été réaliste, car, en fait, tous les membres de la société capitaliste appartiennent à une même famille, et ont des caractères communs. Cette uniformité dans les caractères existe donc réellement dans les pièces de Bernard Shaw, mais elle n'empêche point le dessin sûr, admirable, de ces caractères. S'ils apparaissent comme des pantins articulés, et non comme des êtres vivants, c'est parce que certaines de leurs caractéristiques ont été outrées pour obtenir une charge, une caricature ; c'est parce que nous n'assistons pas à leur genèse, parce que nous les voyons

apparaître tout faits, sans évolution et avec des contradictions brusques. Mais si nous assistions à la genèse de ces caractères et à leur évolution, nous aurions devant les yeux, non des caractères-types (objet de la comédie), mais des caractères-individus (objet de la tragédie et du drame). Ce sont les conditions nécessaires de l'art comique qui donnent aux caractères une apparence d'uniformité et non de vie, de pantins articulés. Il est parfaitement vrai que toutes les femmes des comédies shawiennes ont le même caractère, si l'on entend par ces mots que toutes ont en elles un caractère commun : l'absence de romanesque. C'est faux, si l'on veut dire par là que chacune de ces femmes n'a pas une âme distincte, qui fait qu'on les différencie l'une de l'autre, qui fait qu'on ne peut pas remplacer l'une par l'autre sans immédiatement être obligé de tout modifier.

+

Nous avons appelé Bernard Shaw « le Molière du XX^e siècle ¹. » Cette dénomination appliquée à un auteur comique contemporain a soulevé la critique entière. Ce fut un tollé de protestations : « Bernard Shaw n'a rien de Molière.... Il ne lui ressemble pas du tout.... M. et M^{me} Hamon exagèrent... c'est absurde d'affubler Bernard Shaw d'un nom aussi inexact et ridiculement arrogant.... Bernard Shaw est un maître, soit, mais c'est outrer l'éloge.... Molière est inimitable.... M. Hamon ne peut croire sérieusement que Bernard Shaw appartienne à la famille de Molière et soit son égal. »

Mais si, mais si, nous croyons sérieusement que Bernard Shaw appartient à la famille de Molière, nous

¹ L'un de nous a publié, sous le titre *Le Molière du XX^e siècle : Bernard Shaw, une étude sur Bernard Shaw et son théâtre*.

croyons aussi qu'il est *au moins* son égal. La question vaut qu'on l'examine et que nous n'acceptons pas comme solutions les simples affirmations des critiques, qui n'ont même pas tenté de prouver la fausseté des faits que nous avons apportés comme preuve de l'exactitude du nom de Molière appliqué à Bernard Shaw.

Nous savons que d'aucuns diront : « A quoi bon ? Laissons cette question à résoudre à nos arrière-neveux. C'est seulement avec un recul, lorsque des ans et des ans se sont écoulés, qu'on peut utilement classer un écrivain. » A cela nous répondrons : mais c'est ce classement qui constitue l'œuvre du critique. Il doit analyser, disséquer l'œuvre d'art, puis la situer dans le temps, en montrant d'où elle provient. La besogne du critique n'est pas d'enregistrer l'opinion publique, mais de montrer à cette opinion le pourquoi de son admiration ou d'indiquer le chemin dans lequel l'opinion doit s'engager, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles l'opinion doit admirer.

Aux tollés qui se sont élevés lorsque nous reliâmes par une parenté Molière et Bernard Shaw, il eût semblé qu'une œuvre d'art, quelque forme qu'elle prît, naquit spontanément, sans lien aucun avec les œuvres d'art qui la précédèrent ! Mais il n'en est pas ainsi.

Unanimement, la critique de tous pays trouva étrange la technique de la pièce shawienne. Elle ne ressemblait en rien à la technique des pièces qu'on avait coutume de voir. C'est là un fait qu'on ne peut contester. Alors on était en présence de ce dilemme : ou Bernard Shaw créait, imaginait de toutes pièces cette technique, ou Bernard Shaw l'empruntait à des auteurs précédents, les imitant plus ou moins servilement.

La première proposition faisait de Bernard Shaw un génie à nul autre pareil. Elle le transformait en un dieu, car de rien de préexistant, il créait une technique nouvelle. Quelle que fût notre admiration pour l'auteur de nombreux chefs-d'œuvre, elle n'allait pas jusque-là. Et nous fûmes rejetés vers la deuxième proposition. Celle-ci avait le défaut de rapetisser Bernard Shaw, même si l'étude de son théâtre devait nous amener à le comparer au plus grand parmi les plus grands. La deuxième proposition avait d'ailleurs l'avantage inappréciable d'être dans la réalité, dans la vérité, car elle établissait une filiation entre l'art de Bernard Shaw et un art précédent, ce qui est toujours et a toujours été.

« Il y a, dit Goethe, à travers l'art tout entier, une filiation.... Voyez-vous un grand maître, vous trouverez toujours qu'il a mis en œuvre les qualités de ses prédécesseurs, et c'est là précisément ce qui l'a rendu grand. » C'est la logique même. Il faut à l'œuvre d'art des racines dans le sol artistique préexistant. Le génie de l'artiste consiste à mettre en œuvre les qualités des œuvres précédentes, en y ajoutant de son lui, de sa personnalité, en accroissant en somme le fonds collectif où ses successeurs viendront puiser. Car, comme encore l'écrivit Goethe, « nous avons beau faire, nous sommes tous des êtres collectifs.... Tous, nous recevons d'autrui.... »

Avec quel art s'apparentait l'art dramatique de Bernard Shaw ? Pour le rechercher, il suffisait d'analyser avec soin ses pièces et, une fois leurs caractéristiques mises en lumière, de voir dans les âges précédents quel était l'art dramatique qui présentait les mêmes caractéristiques. Nous fîmes cette analyse¹ et nous

¹ Voir les chapitres 3, 4, 5 de *Le Mélière du vingtième siècle : Bernard Shaw*.

trouvâmes ainsi que le genre dramatique de Bernard Shaw n'était pas le genre régnant, le genre bâtard du drame-comédie, mais le genre comique. Nous l'avons d'ailleurs vu dans les pages précédentes. Comme ce genre comique a disparu de la scène depuis Beaumarchais, il était facile de comprendre le dépaysement des critiques, et comment ils trouvaient étrange cette technique nouvelle pour eux. Ayant pu classer le théâtre de Bernard Shaw dans le genre du théâtre comique, nous fûmes amenés, lorsque nous le comparâmes avec les autres comiques, à le rapprocher de Molière.

Certes, nous ne faisons aucune difficulté pour reconnaître qu'un esprit superficiel peut ne pas apercevoir quelque ressemblance entre Bernard Shaw et Molière. Même, de prime abord, étant donnée la grande auréole de gloire qui nimbe Molière, avec justice, nous trouvons tout à fait naturel qu'on soit choqué de l'accouplement de ces noms. Mais, qu'on veuille bien regarder et voir. Qu'on se donne la peine d'aller au fond des choses, qu'on ne s'arrête pas aux apparences, et qu'on ne se laisse pas éblouir par la gloire de Molière, alors, d'une façon claire, sûre, apparaîtra la parenté de ces deux écrivains : Molière et Bernard Shaw. Entre eux on trouve une sorte de fraternité, mettons de cousinage : fraternité ou cousinage dérivent de leur technique commune, de leur philosophie, en partie commune.

Nous n'avons jamais dit et nous n'avons jamais voulu dire que Bernard Shaw fût un imitateur de Molière, au point de le faire voir aussitôt à tous les regards, même des moins attentifs. Nous avons dit, et nous répétons, que Bernard Shaw s'est approprié la technique de Molière, et qu'il a, grâce à elle, en l'adaptant à sa propre

individualité, écrit des chefs-d'œuvre d'art comique. Chacun peut vérifier la fraternité de Molière et de Shaw en analysant avec soin les œuvres de ces maîtres. Pour Molière, on peut s'abstenir de ce travail, en lisant avec attention quelques-uns des travaux dont l'illustre poète comique fut l'objet ¹.

Pour Shaw, nous renverrons le lecteur à l'ouvrage de l'un de nous, *Le Molière du vingtième siècle : Bernard Shaw*, qui lui facilitera le travail de dissection de quelques-unes des comédies de notre auteur. Ici, nous nous bornerons à énumérer les similitudes existantes, dans les deux théâtres de Molière et de Bernard Shaw :

But : enseigner, moraliser et amuser.

Action : vague, ténue, plus ou moins incohérente.

Situations : souvent absurdes, toujours subordonnées aux caractères.

Intrigues : très simples et souvent ne sont pas des choses arrivées.

Incidents : imaginés rien que pour mettre en relief telle ou telle idée, tel ou tel point du caractère.

Les pièces sont de pures *controverses*, conversations, discussions.

Sujet : point ou presque point d'adultère ; l'amour est loin d'occuper toute la pièce.

Dénouement : quelconque, pouvant être changé presque toujours, sans rien modifier de la pièce.

¹ Pour faciliter la besogne aux curieux, nous donnerons ici quelques titres : Brunetière, *Études critiques*, 4^e série (*Revue des Deux-Mondes*, 1908, T. D. — A. Legrelle, *Holberg considéré comme imitateur de Molière*. — Jeantel, *La morale de Molière*. — Albalat, *Comment il faut lire Molière* (*Revue Bleue*, 31 août 1912). — Cantelain, *Ben Jonson*. — G. Lanson, *Molière et la farce* (*Revue de Paris*, 1901). — Eugène Rival, *Molière*.

Réalisme : exacte imitation de la nature. — Profonde observation. — Trivialité.

Peinture de caractères : pas de types absolus de vices ou de vertus. — Uniformité des caractères. — Charge, caricature. — Contradiction subite et violente des caractères.

Personnages : comme tout le monde, pas d'êtres pathologiques. — Collection de gredins et d'imbéciles.

Comique : tous les modes. — Rareté des jeux de mots. — Mélange intime de burlesque et de tragique. — Scènes amères ou cruelles, tournées au rire. — Comique d'idées. — Gaieté méprisante.

Farce.

Emotion : peu ou point.

Style : Incorrect. — Concis. — Langue parlée.

Répétition fréquente de mots, de phrases, d'idées, dans une même pièce ou d'une pièce dans une autre.

Présentation du pour et du contre si impartialement qu'il est difficile de déterminer l'opinion de l'auteur.

Rôles importants donnés à des valets, servantes, gens du menu peuple.

Parodie du valet par le maître.

Critique des mœurs du monde, de la bourgeoisie, des professions.

Guerre à l'hypocrisie.

Guerre au romanesque.

Famille, ressort de la comédie, est toujours odieuse ou ridicule. Triomphe des enfants sur les parents, de la jeunesse sur la vieillesse.

Ecole d'irrespect.

*Critique des institutions*¹.

¹ Cette critique des institutions est beaucoup plus développée chez Bernard Shaw que chez Molière. Sous ce rapport, B. Shaw se rapproche

La religion, sujet de pièces.

*Morale et philosophie*¹: Optimisme. — Triomphe de la nature sur les conventions mondaines et sociales. — Triomphe du sens commun.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur cette énumération pour constater combien nous avons raison d'appeler Bernard Shaw « le Molière du vingtième siècle. » C'est seulement à Molière qu'on peut justement l'apparenter et c'est juger sur les apparences que d'écrire qu'il rappelle Oscar Wilde, comme divers critiques l'ont fait. Entre Oscar Wilde et B. Shaw il n'y a quasi que des différences. La seule similitude qu'on puisse admettre, c'est une certaine analogie dans l'expression des idées, c'est-à-dire dans la conversation des personnages. C'est une similitude encore plus apparente que réelle, car, si la conversation est brillante chez l'un et chez l'autre, elle est beaucoup plus à fleur de peau chez Wilde². Il a beaucoup plus d'esprit que Bernard Shaw; il a trop d'esprit, car il sacrifie à chaque instant le réalisme pour faire de l'esprit. Le dialogue de Wilde est un marivaudage acide, par-

dessus d'Aristophane, de Beaumarchais, de Holberg. — Il faut remarquer que sans doute cette différence entre Molière et B. Shaw provient de la différence des temps où ils vécurent. Ce qui le fait présumer, c'est que la critique de l'inégalité des hommes, des classes, apparaît déjà dans Molière.

¹ Deux grandes différences existent cependant entre la philosophie de B. Shaw et celle de Molière: d'abord la conclusion socialiste (pour la précision sociologique du socialisme, nous renvoyons à *Socialisme et anarchisme*, par Augustin Hamon) qui se dégage de toute l'œuvre de B. Shaw; ensuite la métaphysique: L'Homme est un Dieu en devenir.

² Notons que la première pièce de Wilde fut représentée en 1892, la même année que la première pièce de B. Shaw; donc, à aucun moment, celui-ci n'a eu à subir l'influence de Wilde, comme quelques uns l'ont écrit, puisque toute la technique de B. Shaw est dans sa première comédie, *Non olet*, et quasi toutes ses idées sont dans son premier roman, *Le lien irrationnel*, écrit en 1880.

fois très acide. Mais quelle différence entre la structure du drame-comédie de Wilde et celle de la comédie farcesque de B. Shaw! Chez Wilde, le comique est beaucoup moins intense, l'action est liée, le dénouement est dramatique, nécessaire pour la pièce; aucun personnage du peuple ne joue de rôle important; c'est une peinture des mœurs de l'aristocratie de naissance ou de fortune, une critique âpre parfois, mais une peinture où le parti pris de l'auteur paraît. Il n'expose pas le pour et le contre, parce que ses pièces sont des pièces à thèse, bâties selon la technique de Dumas fils. Peut-être y a-t-il un peu plus d'idées que dans ces dernières, et encore! Aucun caractère, dans les pièces de Wilde, mais des individus. Pas de philosophie générale, pas même de critique sociale profonde, atteignant les bases, les soutiens de la société, comme en présente la comédie de B. Shaw. D'ailleurs, cela n'empêche point le théâtre d'Oscar Wilde d'être un théâtre intéressant, digne des scènes parisiennes, où il ferait très bonne figure à côté des théâtres d'Hervieu, de Donnay, de Bataille, de Capus, de Lavedan, de Bernstein, voire de Brieux, qui, lui, est cependant de beaucoup supérieur. Mais tous ces dramatises de talent ne sont pas comparables à Bernard Shaw, qui, selon l'expression de M. Remy de Gourmont, « est un génie dramatique, le seul de la présente heure européenne, et son théâtre est le seul théâtre qui traduise une vie un peu élevée et une vie profondément originale. »

MM. Ernest Rhys, G.-K. Chesterton et Emile Faguet ont rapproché Bernard Shaw de Voltaire, et ils ont raison, si l'on ne considère en notre auteur que le satiriste et le penseur. Mais la technique dramatique de Voltaire est une technique de drame, de tragédie, non de comédie. Lorsque nous apparentons B. Shaw à Molière, c'est

surtout en tant que dramatis-te, en tant que poète comique. Si en B. Shaw nous voulons considérer surtout le satiriste, le penseur, le philosophe, nous l'apparenterions à Swift, à Voltaire, à Proudhon.

Le théâtre de Bernard Shaw contient un intérêt universellement et éternellement humain. Il ne se borne pas à critiquer les mœurs et les institutions d'une nation. Sa critique atteint les mœurs et les institutions de l'humanité. Lorsqu'un poète comique fait la satire des mœurs et des idées d'une société particulière (nation, groupe spécial professionnel, etc.), il y a toujours une très grande quantité d'effets comiques qu'on ne peut traduire d'une langue dans une autre. Ce n'est pas le cas pour le théâtre de Bernard Shaw. Il n'est, dans chaque pièce, que quelques rares effets comiques qui ne sont pas traduisibles. L'absence de ces effets est si peu importante que la puissance comique n'en est pas altérée.

L'œuvre de notre poète comique s'est élevée à la hauteur de l'universellement humain, c'est-à-dire, comme l'écrivait Wagner, à l'universellement intelligible. Et la preuve, c'est que non seulement elle a du succès dans son pays d'origine, la Grande-Bretagne, mais elle en a encore dans le Nord-Amérique et dans les pays de langue allemande, scandinave et slave, et elle commence à être goûtée dans les pays de langues française et italienne¹. Elle est comprise par les peuples les plus divers. Ce n'est pas par suite d'un emballement, fruit d'un engouement passager, c'est progressivement que le succès est venu. Et elle a dû lutter pendant des années pour

¹ Il est à noter à ce sujet que les pièces de B. Shaw ne sont pas *adaptées* en des langues étrangères, c'est-à-dire coupées, modifiées, altérées, mises au goût des nations diverses où on les représente. Elles sont traduites et les versions étrangères donnent une idée précise et exacte des pièces originales.

s'imposer et au monde intellectuel et à la masse populaire. Et partout il s'est créé des partisans et des adversaires, tous plus ou moins passionnés, de la comédie shawienne. Il y a des shawiens et des anti-shawiens, tout comme il y a eu des moliéristes et des anti-moliéristes, des gluckistes et des anti-gluckistes, des wagnériens et des anti-wagnériens.

Qu'on ne s'étonne point du temps qu'il a fallu à notre auteur pour s'imposer à la foule. C'est un effet inévitable de la nouveauté ou plutôt de la pseudo-nouveauté de sa technique. Le succès est aisé pour ceux qui ne disent rien de nouveau, car, naturellement, on les comprend et on les apprécie aisément. Il faut une accoutumance pour que les œuvres des génies soient adoptées par le public, aussi bien intellectuel que par celui qui est dit « non intellectuel. »

Rappelez-vous les cris d'orfraie que poussa la critique, en 1863, devant l'*Olympia* de Manet ! On dut mettre deux gardiens en faction devant le tableau au Salon pour empêcher les visiteurs indignés de le crever à coups de canne. C'étaient, dans les gazettes, d'énergiques et violentes attaques contre le novateur audacieux. Les critiques lui réservaient les arguments dont ils s'étaient servis de 1844 à 1850 pour démolir le réalisme de Courbet. Et Courbet et Manet s'imposèrent. Leur réalisme et leur naturalisme ne nous étonnent plus. Maintenant leurs chefs-d'œuvre ornent le Louvre et d'autres musées.

On se souvient, n'est-ce pas, que le *Tannhäuser*, lorsqu'il fut joué à Paris pour la première fois, en 1860, tomba sous les sifflets. Et maintenant.... Ne s'est-on pas esclaffé aussi lorsque M. Octave Mirbeau célébra Mæterlinck, lorsque la jeune critique des jeunes revues, il y a une vingtaine d'années, — elles étaient alors à l'avant-

garde de la pensée, les jeunes revues, tandis que maintenant beaucoup, hélas ! sont à l'arrière-garde, aspirant aux formes politiques et sociales du passé, de la mort, — combattait pour Ibsen.

Il en sera de Bernard Shaw et de son théâtre comme il en a été du *Barbier de Séville*, « qui n'était pas de bon ton, qui était la plus grande platitude du monde, » comme il en a été de la musique de Wagner, de la peinture de Courbet, de Manet, de Degas, de la sculpture de Rodin, comme il en a presque toujours été, dans tous les temps, des chefs-d'œuvre de l'art et de la science humaine. Il faut que les années passant accoutument peu à peu, insensiblement et inconsciemment, la grande majorité du public à goûter et à apprécier les œuvres des novateurs. Elles deviennent familières au lieu d'être et d'apparaître nouvelles, donc choquantes. Mais il appartient aux critiques perspicaces de distinguer, parmi ces œuvres nouvelles, celles qui sont grandes et belles et de le clamer à tous, sans s'occuper des rires qu'ils provoquent et des brocards qu'ils s'attirent. La postérité ratifiera leur opinion. Et, pour notre part, nous sommes certains que si, en 1913, le nom de « Molière du vingtième siècle » appliqué à Bernard Shaw soulève les rires et les protestations de nos censeurs, aux environs de 1925 ce sera devenu une banalité et plus personne ne le contestera.

AUGUSTIN et HENRIETTE HAMON.

Tyau Diaoul, Port Blanc en Penvenan (Côtes-du-Nord),

15 mai 1913.

LES CHINOIS TELS QU'ILS SONT

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Canton.

C'était au mois de novembre 1911. La crise annoncée par Ang-Yen-Tap et Sun-Yat-Sen avait éclaté, partout les troupes impériales battaient en retraite devant l'armée révolutionnaire victorieuse et l'on parlait de l'abdication de l'empereur. Les affaires étaient partout suspendues, prétendait-on ; je me trouvais alors à Hong-Kong, et chacun me dissuadait de m'aventurer en territoire chinois et de passer jusqu'à Canton où m'appelaient mes occupations. Cependant, rien ne paraissait changé dans le cours normal de la vie. Les services postaux fonctionnaient régulièrement entre Hong-Kong et Canton ; les représentants des Compagnies étrangères n'avaient pas été molestés et nous envoyaient les nouvelles les plus rassurantes. On se battait aux environs de la ville, mais les Européens étaient l'objet des plus grands égards et aucun d'entre eux n'avait été même insulté, fait sans précédent dans l'histoire des troubles qui avaient précédemment agité l'empire du Milieu.

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août.

Comme mon inaction me pesait et qu'il ne me déplaisait pas, au demeurant, d'assister au réveil de la Chine, je pris prétexte des nouvelles rassurantes que l'on nous envoyait pour m'embarquer, un beau matin à bord d'une des confortables chaloupes de la compagnie anglaise qui font le service régulier entre Hong-Kong et Canton.

Notre traversée s'effectua d'abord sans incidents ; à vrai dire, la rivière d'habitude fort animée était presque déserte ; au lieu des convois de jonques que l'on rencontre en temps normal, nous croisions de temps à autre des sampans isolés descendant au fil de l'eau, mais sans charge ; aux différentes escales rien d'anormal, mais peu ou point de frêt et de très rares passagers : visiblement les gens s'abstenaient d'aller à Canton, on savait les troupes révolutionnaires proches de la ville et nul ne se souciait d'être pris dans l'échauffourée que ne manquerait pas de provoquer leur entrée.

Nous continuions donc paisiblement notre route lorsqu'à dix milles environ de Canton, une jonque battant pavillon républicain vient se mettre en travers du chenal que suivait la chaloupe et nous fait signe de nous arrêter. Le capitaine anglais, résolu à éviter à tous prix les difficultés, donne immédiatement l'ordre de stopper ; le patron de la jonque fait accoster et monte à bord. Il avait été chargé par les chefs du parti républicain de nous informer que l'on se battait dans les rues de Canton et qu'il serait prudent pour nous de surseoir au débarquement jusqu'à l'issue de la lutte qui ne saurait tarder ; les impériaux, d'ailleurs peu nombreux, étaient en effet délogés de la plupart de leurs positions et battaient en retraite.

De fait, une heure ne s'était pas écoulée qu'une chaloupe à vapeur réquisitionnée par les révolutionnaires et

chargée par eux de faire la police de la rivière vint à nous et nous avisa que nous pouvions sans danger reprendre notre marche.

Une chose m'avait frappé, c'était la tenue parfaitement correcte des hommes qui montaient les deux embarcations; elle contrastait étrangement avec le laisser-aller et le débraillé des anciennes troupes régulières. Les soldats révolutionnaires, quoique n'ayant pas d'uniformes, donnaient l'impression de gens disciplinés; certainement leur recrutement était très supérieur à celui des troupes impériales qui, de tout temps, ont été formées avec la lie de la population.

L'officier commandant le détachement qui montait la chaloupe envoyée à notre rencontre parlait assez bien le français, aussi n'avons-nous pas tardé à lier conversation. Il m'apprit qu'il avait été premier commis chez un notable commerçant chinois de Hanoï, mais qu'il était rentré dans son pays, avec beaucoup de ses compatriotes, lorsque la révolution avait éclaté. Il m'annonça que les insurgés s'étaient emparés de Canton presque sans coup férir et que j'allais avoir le plaisir d'assister à la proclamation de la république. De mon côté je déclinai mes titres et qualités, n'ayant garde d'oublier d'insister sur mes relations personnelles avec Ang-Yen-Tap et Sun-Yat-Sen. Ceci me valut d'entrer tout de suite dans les bonnes grâces du jeune officier, qui me prit sous sa protection et facilita grandement mon séjour à Canton.

Nous étions arrivés et notre vapeur n'eut pas grand-peine à prendre son mouillage au bord des quais presque déserts. Quel contraste avec le spectacle que présentait ce port fluvial, lors de mon dernier voyage! Nous avions mis près d'une heure à accoster, tant il était difficile de se frayer un passage parmi les jonques et les chaloupes

qui barraient littéralement la rivière. Et sur ces quais, quel grouillement de peuple bariolé, quelle vie, quelle animation ! Aujourd'hui, on voyait çà et là quelques groupes en habits de fête, quelques postes de soldats ; pas un coolie pour transporter les bagages. Comme j'en faisais la remarque à l'officier chinois, il m'expliqua que toute l'animation s'était transportée au centre de la ville, près du yamen de l'ancien vice-roi, où s'étaient installés les membres du gouvernement provisoire.

— Si vous le voulez bien, me dit-il, je me ferai un véritable plaisir de vous accompagner ; mon service ne me retient plus au port. Ce n'est pas que vous ayez quoi que ce soit à craindre. Nombre d'Européens sont restés à Canton et nous avons pris toutes nos mesures pour qu'ils n'aient pas à souffrir de nos discordes. La jeune Chine, qui admire votre civilisation et veut s'en approprier tout le bénéfice, est bien décidée à vivre en bonne intelligence avec les nations d'Occident. Si nous arrivons à être les maîtres de l'heure, croyez bien que votre situation n'en pourra qu'être améliorée. Avec nous, vous n'aurez plus à craindre les tracasseries sans fin et les manigances sourdes dont vous avez toujours été en butte sous la domination des Mandchous.

— Il m'apparaît, comme à vous-même, que votre succès est certain, au moins dans le sud : on dit cependant que du côté de Nankin les troupes impériales ont remporté quelques succès. A Pékin même, l'influence de l'ancienne dynastie est encore prépondérante et peut-être aurez-vous du mal à faire prévaloir dans la capitale les idées nouvelles.

— Je ne le pense pas. En tout cas, nous tenons les provinces du sud, qui sont de beaucoup les plus peuplées et les plus riches de l'empire. Tous les gros négociants

de la Chine sont avec nous et nous possédons des réserves considérables d'argent, chose qui manque quelque peu à nos adversaires.

Nous parcourions le quartier le plus commerçant de la ville, composé d'une série de ruelles étroites et pavées de larges dalles mal jointes. Les auvents des boutiques, en se rejoignant au-dessus de la chaussée, y forment une sorte de voûte qui intercepte les rayons du soleil, et comme le service de la voirie est inconnu en Chine, on peut imaginer quels immondes cloaques constituent ces soi-disant grandes artères. En temps normal une foule grouillante se presse à s'étouffer entre les étalages des marchands les plus achalandés, étalages qui viennent encore empiéter sur l'étroitesse de la chaussée ; mais aujourd'hui les rues étaient désertes, comme les quais, et les boutiques hermétiquement closes.

Après une demi-heure de marche dans ce dédale, nous arrivons enfin dans les parages du yamen ; on perçoit distinctement le grondement de la foule et au loin les derniers crépitements d'une fusillade qui s'éteint. Tout à coup retentit une immense clameur, puis ce n'est plus que le murmure confus des voix et nous nous trouvons face à face avec les premiers flots d'un torrent humain qui s'écoule, non pas tel une indescriptible cohue, comme cela se produirait assurément en Europe, mais avec un calme parfait et sans nous bousculer, malgré l'étroitesse de la chaussée. Tous ces gens ont l'air gai, mais sans exubérance, quelques-uns causent avec animation ; on n'a nullement l'impression d'une ville en révolution. Nous croisons un détachement de soldats en bon ordre. Mon compagnon s'informe de la cause du bruit que nous avons entendu. « C'est, lui répond-on, la proclamation de la république qui vient d'être faite par les chefs.

— Dommage, me dit-il, nous arrivons trop tard. » J'étais un peu dépité de n'avoir pas assisté à cet événement. Lorsque nous sommes arrivés sur le terre-plein du yamen, tout était terminé, en effet, et le drapeau républicain avait été hissé en haut de mâts improvisés pour la circonstance. Au sommet du yamen, il remplaçait le pavillon impérial. Canton était donc définitivement sorti du giron de la vieille Chine et il était à croire que les autres villes ne tarderaient pas à suivre son exemple.

— Tout est terminé, me dit l'officier chinois. Je vous conseille de profiter de la fin de la journée pour vous donner un aperçu de cette révolution pacifique, car demain tout sera rentré dans le calme; nos gens iront à leurs affaires comme de coutume et vous pourrez en toute sécurité vaquer aux vôtres.

Je pris congé de mon obligeant compagnon et, pour suivre son conseil, je me mis à errer par les rues de la ville. Déjà les boutiques avaient rouvert leurs portes. Des bourgeois vêtus de robes de fête aux couleurs voyantes, des coolies habillés de toile bleue et le chef couvert d'immenses chapeaux aux bords relevés à l'instar des toits de pagodes se pressaient aux abords des restaurants. De ci de là quelques soldats républicains en armes se mêlaient à la foule dont ils ne se distinguaient, d'ailleurs, par aucun insigne spécial.

Comme j'étais parvenu dans une des rues les plus fréquentées, je fus arrêté par une foule compacte. J'appris en interrogeant mes voisins que plusieurs négociants faisaient distribuer au peuple, en l'honneur de la proclamation de la république, du riz, de l'alcool indigène et des victuailles. Parmi les êtres faméliques qui composent la lie de la population cantonnaise, c'était une lutte homérique pour attraper quelques bribes de ces

largesses. Des gamins en guenilles, ou n'ayant pour tout vêtement que la touffe de cheveux qui surmonte leur crâne rasé, se glissaient entre les jambes et se disputaient comme des moineaux les quelques rogatons que certains d'entre eux avaient pu dérober ; mais ces disputes étaient exemptes de méchanceté, faites de gestes drôles et de mines éveillées qui rendent si sympathiques les bambins chinois. Je songeais, à part moi que la plupart de ces gens étaient bien moins arriérés que nombre de nos paysans d'Europe ; dans nos contrées dites civilisées, semblable distribution eût été l'occasion d'actes de brutalité et de mauvaise humeur ; ici, pas de malice, mais la franche gaité d'un peuple enfant qui se divertit de son mieux, en gardant le respect de lui-même.

Encore quelques pas et je me trouve devant un autre encombrement. C'est la boutique d'un coiffeur qui est littéralement envahie. Le maître de céans a eu beau transporter son établi dehors et convoquer de nombreux aides, il ne suffit pas à la tâche. C'est que le renversement de la dynastie mandchoue a libéré les Chinois du port de la natte, insigne de servitude qui leur avait été imposé par leurs vainqueurs, et chacun tient à se délivrer le plus rapidement possible de ce ridicule appendice. Je remarque même qu'en prévision de cet événement, beaucoup d'individus ont cessé de se faire raser le tour de la tête. Allons ! dans un mois, l'une des originalités les plus caractéristiques de la race chinoise aura disparu.

Jusqu'ici je n'avais pas vu de traces significatives de la révolution et vraiment le nouvel état de choses ressemblait étrangement à l'ancien. C'était trop beau. Or, en rentrant à bord, où j'avais élu domicile, jusqu'à ce que

le calme fût rétabli, je devais traverser un des carrefours les plus fréquentés de la ville. En approchant, mon attention fut attirée par le nombre considérable de corbeaux qui évoluaient au-dessus de ma tête. L'explication ne se fit pas attendre. Tout autour de la place, fichées sur de longs bambous, et enfermées dans des paniers à claire-voie, des têtes fraîchement coupées grimaçaient au soleil. Des pancartes attachées à chaque poteau indiquaient aux passants les motifs de l'exécution ; tous les condamnés étaient des « ennemis du peuple » et des « suppôts de l'étranger. » Tant il est vrai que, dans un changement de régime, si pacifique soit-il, on a toujours tort d'appartenir à un parti autre que celui qui triomphe.

Pékin.

Je n'étais pas venu à Pékin depuis l'épopée de 1900 et je fus un peu étonné, en débarquant dans la capitale, où j'étais arrivé par le chemin de fer d'Hankéou, de voir que, malgré les troubles graves qui avaient éclaté à la suite de la révolution, la physionomie de la cité des Fils du ciel n'avait pas varié. En traversant les rues, c'était toujours la même saleté répugnante et la même odeur nauséabonde qui vous saisit à la gorge au point de vous empêcher de respirer, la même foule grouillante et en haillons. Je remarquai cependant qu'ici comme dans le sud, bon nombre de Chinois avaient coupé leurs nattes ; mais en dehors de cette particularité, rien ne semblait changé dans les habitudes du peuple et, comme par le passé, chacun vaquait à ses affaires ; je veux parler des Chinois, bien entendu, car les Tartares n'ont en principe d'autre occupation que de lézarder devant leurs portes

en tirant lentement de petites bouffées de leurs pipes à eau, ou d'apprivoiser des oiseaux qui ressemblent fort à nos alouettes.

A vrai dire, ce calme apparent ne me surprit qu'à moitié. Même au plus fort du siège des légations et de notre lutte avec les Boxeurs, l'activité du menu peuple ne s'était pas ralentie ; l'entrée des alliés dans Pékin n'avait pas produit le moindre effet ; cela se conçoit aisément ; la grande majorité des gens de peu vit au jour le jour ; le coolie n'a pas l'ombre d'une réserve ; il mange en principe son modique salaire et, s'il ne travaille pas, il en est réduit à dîner par cœur ou à voler, ce dont il ne se fait pas faute, du reste.

J'étais descendu chez un ami qui habite le quartier assez improprement appelé quartier des Légations, car il ne constitue pas, comme dans beaucoup de villes chinoises, une « concession » nettement délimitée ; à Pékin, les hôtels diplomatiques sont au contraire séparés les uns des autres par des pâtés de maisons chinoises, ce qui explique les difficultés sans nombre que souleva leur défense ; ils occupent un quartier de la ville tartare et s'appuient au mur de la cité impériale qui elle-même renferme la Ville violette, autrement dit le Palais. Chacun a lu mille et une descriptions de Pékin. Je crois donc inutile de donner de plus amples détails sur la contexture de cette ville jadis mystérieuse, mais que les touristes acharnés commencent aujourd'hui à honorer de leur visite.

Mon premier soin dès mon arrivée fut d'aller faire un tour dans le quartier de Ta-Cha-Là, situé près de la porte de Tsien et où se concentrent à la fois la vie commerciale et la vie élégante de la capitale ; j'avais tou-

jours l'arrière-pensée de découvrir quelque indice des troubles qui, il y a quelques jours à peine, ensanglantèrent la ville ; mon espoir fut déçu encore une fois. J'eus alors l'idée de me faire conduire au palais impérial, dans lequel je pensais pouvoir pénétrer librement, puisque l'empereur était en fuite. Quel ne fut pas mon ahurissement de trouver porte close. Comme je demandais des explications au gardien de l'une des issues, il me répondit que ce lieu était sacré et interdit à tous les profanes : c'était à n'y rien comprendre. Décidément ces gens avaient une façon toute particulière de faire les révolutions. En Europe, le palais d'un monarque détrôné eût été immédiatement transformé en musée et le nouveau gouvernement se serait empressé d'en ouvrir au moins les jardins au public. Je n'avais donc rien de mieux à faire que de retourner dans le quartier des Légations où je retrouverais au moins, faute de mieux, de vieux souvenirs de l'épopée mémorable de 1900. Ce malheureux quartier presque totalement incendié par les Boxeurs avait été reconstruit à neuf et c'est à peine si un œil exercé pouvait reconnaître çà et là quelques traces du siège ; les arbres eux-mêmes, hachés par les obus ou léchés par le feu, avaient reverdi. Qui pourrait croire qu'il y a douze ans, ce coin de la ville tartare n'était plus qu'un amas de décombres que nous avions défendu pied à pied jusqu'à l'arrivée de la colonne de secours, vivant misérablement, supputant bien souvent les heures qui nous restaient à vivre !

J'étais plongé dans les pénibles réflexions que faisait naître en moi ce retour sur le passé, lorsque je fus rejoint par mon hôte, prévenu de mon retour dans le quartier des Légations. Nous n'avions pas eu encore le loisir de causer.

— Eh bien, me dit-il, comme nous arrivions devant le parc de la légation de France, voici qui doit vous rappeler de durs moments. Vous souvient-il que tout ce terrain fut, il y a douze ans, bouleversé par la mitraille, couvert de débris de murs, défoncé par les mines chinoises, sillonné de travaux de défense? Tout ceci est effacé. Nul même ne songe plus au siège des légations et pour nous qui figurions parmi les acteurs de ce vrai drame, il n'est plus qu'un souvenir presque agréable. Le temps a fait son œuvre. Mais, par exemple, la cour qui avait si lâchement favorisé les entreprises des Boxeurs paie chèrement sa duplicité: elle est en fuite et je crois que c'en est bien fini de la dynastie mandchoue.

— Ne craignez-vous pas que cette révolution, qui, à vrai dire, me paraît assez pacifique, ne réserve aux Européens quelque désagréable surprise?

— Pour l'instant, je ne le pense pas. Les Chinois sont tout à la haine de leurs anciens maîtres et si l'Europe a la sagesse de ne pas intervenir, on nous laissera tranquilles, du moins je l'espère. Les chefs du parti jeune-chinois, qui sont intelligents, savent, au contraire de leurs aînés, apprécier le parti pratique qu'ils peuvent tirer de la civilisation occidentale; ils ont besoin pour l'instant de nos ingénieurs, de nos officiers, voire de nos juristes, et n'auront garde de les décourager. Mais il faut toujours compter avec la bêtise et la mobilité de la plèbe.

— Je suis cependant émerveillé de la dignité et de la modération du bas peuple chinois, j'avoue que je m'attendais un peu à autre chose.

— Ces gens-là n'ont pas de nerfs et, quoi qu'en disent leurs chefs, je me suis toujours demandé si la révolution les intéressait beaucoup; pour eux, la grande affaire est de manger.

— Cependant Sun-Yat-Sen prétend que tous les Célestes sont unanimes à désirer l'état de choses nouveau.

— Sun est un excellent homme, mais je crains qu'il ne soit par trop optimiste. Il a dû vous dire que le nouveau gouvernement succéderait à l'ancien sans l'ombre d'une secousse. Au début oui, mais attendons la fin. Je mets en fait que nous en avons pour dix ans d'anarchie. Voyez-vous, il y a trop de convoitises autour du berceau de la jeune république. Puis cet empire est immense et inorganique de pied en cap. Le jour où il faudra tout mettre au point, les meilleures volontés n'y suffiront pas. Et puis, chose plus grave, il faudra de l'argent, autant et plus que sous le gouvernement impérial. Cette question-là mettra le feu aux poudres et déchainera la guerre civile, parce qu'il faut bien le dire, les meneurs ont toujours laissé entendre au peuple que ses charges diminueraient. Lorsque le bas peuple se trouvera en présence de la réalité, dame....

— Si Sun-Yat-Sen est optimiste, vous me paraissez pécher par l'excès contraire. Vous ne croyez donc pas au succès de la révolution ?

— J'y crois, au contraire, et je suis fermement persuadé que le nouvel état de choses tiendra et que les Mandchous ne remonteront jamais sur le trône. Mais la position d'équilibre du gouvernement populaire sera longue à s'établir ; nous aurons des « pronunciamientos », comme on dit en Espagne, des dictatures, des coups d'Etat d'autant plus rudes qu'ils feront osciller toute la machine, qui n'a pas, en somme, de sérieuses assises.

Nous continuâmes ainsi à deviser pendant quelques instants sur les choses de Chine. Mon ami me fit part de ses impressions sur Yuan-Shi-Kai, qu'il connaissait personnellement et qu'il considérait comme un ambitieux

de l'espèce de Li-Hung-Chang ; à son avis, le rôle politique de ce personnage ne serait pas de longue durée ; il jouerait double jeu et ne tarderait pas à être démasqué. Sun-Yat-Sen serait obligé, malgré ses répugnances, de prendre en main les rênes du gouvernement ; aurait-il l'énergie nécessaire pour rétablir l'ordre et forcer l'obéissance de tous, c'est ce que l'avenir nous apprendrait.

L'heure s'avancait, nous n'avions plus qu'à rentrer chez nous ; du reste, suivant l'antique coutume, on continuait, paraît-il, à fermer les portes des diverses enceintes à la tombée de la nuit ; nous étions donc cantonnés dans la ville tartare, qui n'a rien de remarquablement attrayant ; aussi bien, en ces temps troublés, était-il malgré tout plus prudent de ne plus quitter le quartier fréquenté par les Européens.

Ce jour-là je passai la soirée avec quelques représentants du corps diplomatique que j'avais connus jadis et que mon hôte m'avait fait l'aimable surprise d'inviter en mon honneur. Naturellement, je mis toute mon habileté à tirer d'eux quelques renseignements, mais ce fut en vain. Ils se retranchaient derrière le secret professionnel. Je connaissais cette antienne pour l'avoir entendue maintes fois, lors des affaires de 1900. En réalité j'eus vite acquis la conviction qu'ils n'avaient pas prévu la révolution chinoise, pas plus qu'ils ne surent prévenir le mouvement boxeur. Que voulez-vous, bon nombre d'entre eux ignoraient la langue du pays et de ce fait étaient peu familiarisés avec les aspirations du peuple ; or avec les Fils du ciel les dépêches et les protocoles sont d'un bien faible secours si on ne les corrobore par une observation de chaque instant. Le gouvernement impérial n'a jamais eu qu'une notion assez vague de ce qui se passait dans ses Etats, à bien plus forte raison les étrangers qui

n'ont pas à leur disposition d'aussi puissants moyens d'information. On se demande donc avec quelque anxiété si les Européens parviendront jamais à connaître le fond de l'âme chinoise, non pas de l'âme des lettrés et des commerçants qui ont, malgré tout, des affinités avec nous et qui se livrent à la longue à ceux d'entre nous qui ont su conquérir leur estime, mais l'âme de ce bas peuple innombrable, qui grouille sur toute la terre de Chine comme une armée de laborieuses fourmis. L'opinion publique chinoise ! Voilà un problème social que l'on pourrait dédier à nos plus fins publicistes et je crois qu'ils travailleraient bien des années sans en entrevoir la solution. Mais il est inutile d'avoir une aussi vaste ambition.

Si à cette plèbe chinoise, trop souvent misérable, les promoteurs de la révolution savent apporter un peu de bien-être physique et de réconfort moral, ils accompliront une des œuvres les plus magnifiques dont puisse s'enorgueillir notre siècle, car ils restitueront à l'humanité la force vive d'un peuple de 426 millions d'individus, comprimé depuis près de mille ans dans les limites trop étroites d'une civilisation cristallisée.

J. DE BYANS.

LA SCIERIE DE MARIELS

ROMAN

I

Le printemps sourit à la terre. La scierie de Mariels en jouit si délicieusement qu'elle semble être en plein paradis. Une forte chute de neige récemment tombée rappelle bien encore l'hiver, mais les couleurs du printemps n'en sont que plus avivées et magnifiques. Tout le ciel est d'un bleu foncé, sauf du côté du sud où se meuvent sans cesse de blancs nuages, pareils à une vapeur qui bouillonnerait derrière les monts pour retomber aussitôt. Le vert tendre des coteaux se sépare nettement de la blancheur éblouissante des sommets. Toute la vallée accidentée de Mariels étincelle dans la verdure, couronnée de blanc par les champs de neige.

Deux cours d'eau traversent la vallée. L'un, le plus grand, vient du nord, sortant d'un petit lac qui sommeille tout près de ses frères morts, les glaciers. L'autre, le plus sauvage, qui dégénère en simple ruisseau à certaines époques, s'élance de la vallée de Cadlin pour déboucher à l'est dans la vallée principale. La scierie de Mariels est située non loin de l'endroit où ce cours d'eau, le Cadlin, se joint à la grande rivière en s'y précipitant du haut d'un rocher de granit coupé à pic. Les rives du ruisseau sont hautes et verdoyantes. A l'abri d'une colline, s'appuyant bien à son aise à la délicate verdure, s'élève le grand bâtiment

de la scierie dont les pièces habitables sont construites en briques; un vaste hangar est annexé à ce bâtiment,

Le soleil darde ses rayons sur les fenêtres de la scierie qui semblent de l'or en fusion; il se reflète dans l'eau du ruisseau comme dans un miroir, et teint des couleurs de l'arc-en-ciel la poussière que forment dans leur chute les flots tumultueux; il se joue dans leur écume blanche, mais surtout dans les mille petites gouttes transparentes, retombant de ce côté, sur la grande roue d'un brun grisâtre qui tourne lentement au gré du ruisseau.

L'eau chante un lied régulier et monotone en s'élançant à travers les aubes de la roue, se brise contre le bois, puis se hâte de courir de nouveau sur la pierre unie vers le ruisseau d'où elle est venue. A l'intérieur, on entend grincer la scie et gémir les troncs qu'elle coupe, on entend la machine se mouvoir lourdement et, par intervalles, retentir le bruit et le heurt des planches qui tombent sur le sol.

Ainsi des bruits continus remplissaient la gorge de la scierie, mais sans s'élever au-dessus de ce coin profond; tellement tempérés, au contraire, par le grand silence de la large vallée que de là même d'où ils venaient quelque chose de doux, de paisible, se répandait dans tout le paysage. Derrière la scierie s'étendait le chantier. Il y avait là beaucoup de bois: la propriétaire de la scierie était dans l'aisance; en hiver, elle achetait tous les arbres à dix lieues à la ronde; les troncs étaient disposés en tas sur le chantier.

Trois enfants, deux petits garçons et une fillette, sont assis en ce moment sur une pile de planches. A côté, deux ouvriers scieurs sont accroupis sur un lourd tronc de sapin qu'ils viennent d'écorcer; ils se reposent de leur travail, tout en mangeant leur pain et leur fromage; parfois, à de longs intervalles, ils portent l'un ou l'autre à leur bouche la cruche de grès remplie de vin posée à leurs pieds. Ils s'entretiennent en langue allemande, quoique le welsche soit la langue la plus usitée à Mariels.

Jost Muhelm, du canton d'Uri, cause plus que son camarade.

Il est beau parleur, tandis que l'autre, Kurt Hummel, simple manœuvre venu des Alpes, qui s'est fixé ici pour y travailler un certain temps, n'interrompt de loin en loin le récit de Jost que par quelques brèves questions, faites avec hésitation. Le manœuvre, tout jeune encore, a des cheveux blonds et une physionomie ouverte. Le citoyen d'Uri, au contraire, est un homme âgé; sa barbe grise et hérissée orne un visage sombre, aux yeux vifs, dont le regard fuyant rôde sans cesse de tous côtés, aussi agile que sa bouche. Le vieux aurait pu en remontrer pour le bavardage à une lavandière.

Les deux ouvriers portent un pauvre vêtement de travail, un pantalon et un gilet ouvert; leur chemise de toile grossière laisse voir leurs bras osseux et hâlés.

— Le pays appartenait à Uri d'ici à la plaine lombarde, déclarait Muheim. Le diable sait pourquoi nous avons renoncé à le reprendre. Autrefois nous étions une puissance qui avait, Dieu merci, quelque chose à dire. Si tu veux, comme tu le dis, aller plus loin dans quelques mois, va donc à Bälletz, la capitale. Là, dans la contrée, le champ de bataille touche le champ de bataille; là, nos ancêtres ont combattu avec tant de vaillance que le cœur tressaille de joie et tremble d'envie quand on lit tout cela.

Les enfants avaient peu à peu prêté attention à la conversation des deux hommes et s'étaient rapprochés d'eux. Un des petits garçons, un blondin dont la physionomie sérieuse paraissait presque maussade par suite de sa réserve trop tôt développée, et la fillette, également blonde, s'étaient assis sans gêne à côté des deux interlocuteurs. C'étaient les enfants de Maria Lombardi, la propriétaire de la scierie, les enfants du maître, qui n'avaient nulle permission à demander pour prendre une liberté quelconque vis-à-vis des ouvriers. Le second garçonnet, au contraire, se tenait à quelques pas des deux hommes. Il était nu-tête et nu-pieds, en plein soleil. Malgré ses vêtements tout rapiécés, sa chemise à raies bleues, qui se voyait sous le gilet, et dont les manches ouvertes pendaient sur les bras extraordinairement

blancs, toute décolorée et également raccommodée, une impression pleine de charme se dégageait de sa personne. Sa tête paraissait entourée de flammes. Le soleil était ardent, mais la chevelure du jeune garçon était plus ardente encore, d'un rouge aussi flamboyant que des langues de feu; on aurait cru l'entendre pétiller, en ce moment où le soleil l'éclairait en plein de ses rayons. Ses sourcils et ses cils étaient d'un blond doux, mais également brillant; sur son visage blanc et fin, au profil audacieux, ses traits mobiles reproduisaient au vif tous les mouvements de l'âme par une contraction, une rougeur subite, ou une pâleur aussi soudaine.

Il se tenait là, immobile, les yeux grands ouverts, écoutant avec le plus vif intérêt les récits de l'ouvrier d'Uri. Celui-ci était en train de raconter qu'il possédait une vieille chronique, héritage de ses aïeux, sa lecture favorite du dimanche, où il puisait toutes les belles paroles dont il charmait maintenant ses auditeurs. Le nom des divers endroits était encore facilement reconnaissable, car la région avait été autrefois allemande et uranalse, et il existait toujours de fréquentes alliances entre les gens d'Uri et les Welsches, comme le prouvaient une foule de relations de parenté entre les peuples habitant les deux versants de la montagne.

— Tu en as ici un échantillon, continua le vieux en montrant les enfants de la patronne. Leur père, un Welsche, a été chercher femme dans les montagnes du canton d'Uri; la patronne était M^{me} Baumann, de Meyen.

— Et voilà un produit contraire, dit-il en s'interrompant brusquement lui-même, et enveloppant le garçonnet aux cheveux rouges d'un coup d'œil rapide, l'espace de temps qu'un petit serpent venimeux l'aurait enlacé. Le père de celui-ci était d'Uri, un individu taré, sans doute, et sa femme était welsche.... Que regardes-tu ainsi bouche bée, fainéant? continua-t-il en dévisageant fixement l'enfant avec une animosité visible. Personne ne t'a dit de venir ici.

Sa colère croissait avec ses propres paroles. Elle venait d'une

rancune profondément enracinée, car le père du jeune garçon roux avait été longtemps son compagnon de travail, et une inimitié amère avait régné entre eux deux.

L'enfant enfonça ses mains dans ses poches et soutint si longtemps le regard de l'ouvrier que la colère de celui-ci redoubla, puis il se détourna lentement et alla reprendre place sur le tronc d'arbre où il était assis auparavant.

— D'abord, tu n'as rien à faire ici sur le chantier, vaurien ! fit Jost Muheim en le harcelant ; et se tournant vers les autres enfants : La patronne vous a déjà souvent défendu de l'avoir toujours à vos trousses.

Les enfants de la maîtresse de la scierie se levèrent ; mais tandis que Joseph, le petit garçon, restait auprès de l'ouvrier tout en suivant son camarade d'un regard mêlé de pitié et de joie maligne, Angelina, sa petite sœur, alla se placer auprès de lui, en tournant le dos à l'ouvrier. Il sembla à celui-ci que la fillette parlait tout bas au jeune garçon.

Jost Muheim n'était pas encore satisfait de sa méchanceté. Il ne daigna pas se lever pour faire ce qu'il y avait de plus simple, renvoyer le garçonnet aux cheveux rouges, car il se trouvait trop confortablement assis pour se déranger ; mais, s'adressant à son camarade, il lui apprit qui était cet enfant dont la vue le mettait ainsi hors de lui.

— Son père a pourri en prison, raconta-t-il. Ils ont le feu dans la tête, les Aschwanden, il leur sort déjà du crâne, tu n'as qu'à regarder le mioche et ses cheveux. Il n'aurait pas fallu contredire son père, car on risquait fort de le voir jouer du couteau. Un beau jour, il l'a enfoncé entre les côtes de Toni qui était ouvrier ici avec nous.

— Parce que Toni l'avait excité jusqu'à ce qu'il ne pût plus faire autrement, s'écria Moses Aschwanden, en s'élançant vers l'ouvrier. Il s'était retourné d'un bond sauvage, le visage sombre, les yeux pleins de larmes de rage, serrant les poings d'une façon nerveuse.

— Qu'est-ce que tu dis, pouilleux ? s'exclama Muheim en se levant cette fois.

— Et c'est toi qui en as été le plus souvent la cause, continua le jeune garçon en éclatant. Tu as sans cesse excité Toni et c'est à toi qu'appartenait le couteau, le père l'a toujours raconté.

L'ouvrier s'élança sur lui. Moses se détourna presque malgré lui et ne s'enfuit que lorsque la main de Jost allait le saisir. Ses pieds nus sautaient légèrement sur les troncs. Puis il franchit sans grande hâte la clôture en bois qui entourait le chantier. Jost Muhelm vit bien qu'il ne l'atteindrait pas et revint à sa place en jurant.

Moses continua son chemin sans regarder derrière lui. Lentement, la tête penchée sur sa poitrine, comme plongé en de profondes pensées, il suivit d'abord la lisière de la prairie ; au bout d'un certain temps, il quitta le sentier et alla, tout pensif, s'étendre sur l'herbe.

Le vieux scieur l'invectiva de loin encore assez longtemps et lui promit une punition salée s'il le rattrapait. Puis les deux hommes retournèrent à leur travail.

— Tu veux donc le frapper ? demanda le petit Joseph à l'ouvrier.

— Et comment ! répondit celui-ci.

Joseph regarda du côté de son camarade de jeu et dans sa petite âme étroite il ressentait en cet instant une sorte de colère que Moses ne revint pas afin qu'il pût être témoin du châtiment dont celui-ci était menacé. Et sa physionomie reflétait en même temps une enfantine vantardise ; son attitude semblait dire : « Viens seulement, toi ! Notre ouvrier t'enverra bien promener ! »

La gentille Angelina était restée à côté de son frère, silencieuse. Elle s'éloigna bientôt sans être remarquée, allant doucement son petit pas. Sans se troubler, elle monta sur les troncs placés le long de la clôture, atteignit bientôt Moses, toujours couché dans l'herbe, et se tint un moment à côté de lui. Puis Moses se leva et tous deux se mirent à gravir la colline jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue.

— Elle le suit toujours comme un chien ! maronna Jost Muhelm dont le regard avait suivi la fillette.

— Je le dirai à la mère ! fit vivement le petit Joseph.

C'était déjà un arriviste ; sans en avoir conscience, il voulait être bien vu de tout le monde ; c'est ainsi qu'il briguaît même les faveurs d'un ouvrier de scierie, et pour tenir plus vite sa parole il courut à la maison.

Moses et Angelina continuaient à monter la pente verte de la colline en suivant un petit ruisseau qui descendait dans la vallée. Un village aux chalets brunis était perché à gauche au-dessus d'eux. Une fumée bleue et claire montait doucement de quelques cheminées à demi ruinées. Les enfants passèrent au-dessous du village en silence et sans se presser. Angelina n'avait dit encore à son camarade que ces seuls mots :

— Viens, allons cueillir des fleurs !

La colline était assez escarpée ; cependant ils arrivèrent bientôt au sommet. Le versant opposé, dévalant en pente douce, formait une côte verdoyante. Toute la vallée était ainsi semée de petites collines vertes servant de contreforts aux hautes montagnes plus sombres et plus sauvages. Quelques bouleaux élancés, au tronc lisse et brillant, s'élevaient çà et là sur de petits monticules de terre. Un petit bois de mélèzes avait poussé vers le bas de la colline. La brise agitait doucement les arbres ; des moucheron et des papillons aux ailes brillantes voletaient sur les branches ; le vent répandait au loin sur les parages l'arome résineux des sapins.

Les enfants s'arrêtèrent à l'endroit où la colline leur offrait le plus d'espace. Leurs minces silhouettes se dessinaient nettement sur la transparence de l'air. Ils ne se parlaient pas : la jeunesse ne sait pas exprimer facilement ses sentiments intérieurs trop violents. Ils erraient presque machinalement, tantôt ici, tantôt là, au milieu des fleurs, comme ils l'avaient dit.

C'était l'époque de la floraison. Toutes les espèces les plus rares s'épanouissaient sur la prairie alpestre. Chacun d'eux se composa un bouquet, allant toujours devant soi, sans prendre garde à l'autre. Au bout d'un certain temps, Angelina rompit le silence la première en criant à Moses qu'elle voyait une gentiane extraordinairement foncée et grande. Il vint vers elle, son

blanc visage ayant toujours une expression maussade et aigrie. La petite le remarqua et conçut le désir de l'égayer, pressentant vaguement que l'incident qui venait d'avoir lieu l'agitait encore, que le sentiment de l'injustice dont il avait été victime s'était encore accru par les pensées qu'il n'avait cessé de ruminer depuis cet instant. Bien qu'elle ne fût encore qu'une enfant, elle fit tous ses efforts, presque sans en avoir conscience, pour détourner le cours de ses idées ; se sentant d'ailleurs en quelque sorte complice du mal qu'on lui avait fait, elle voulait essayer de l'en dédommager en redoublant d'amabilité.

Elle cueillit la fleur bleue sur laquelle elle était penchée et la lui offrit. Puis, s'asseyant sur l'herbe, elle se mit à babiller sans trêve et l'invita à s'asseoir auprès d'elle. Moses obéit machinalement, mais il écoutait à peine ce qu'elle disait. La petite continua néanmoins à parler, lui montra les montagnes si claires dont les cimes s'élevaient de tous côtés au-dessus des collines et des forêts, rit aux éclats de la drôle de forme d'une fumée qui sortait en épaisse colonne d'une cheminée qu'on voyait au-dessous d'eux, sut si bien plaisanter et dire mille balivernes qu'elle finit par le tirer insensiblement de sa torpeur. Remarquant qu'elle ne le laissait pas en repos, il tourna vers elle des yeux irrités en disant :

— Jost Muheim est un méchant chien.

De son regard jaillissait ce qui serait sorti de son cœur en flots de paroles haineuses s'il eût été bavard. Un tremblement nerveux secouait tout son corps et témoignait de son agitation intérieure.

— Laisse-le donc ! dit doucement Angelina.

Il y avait un contraste admirable et piquant entre les deux enfants. Le jeune garçon de seize ans, souple, élancé, de structure nerveuse, avait en lui quelque chose du feu qu'on a peine à retenir dans le foyer, parce qu'il cherche partout une ouverture pour s'échapper, mais il retenait lui-même ce feu en sa puissance. Son aspect était une preuve de la lutte qu'il soutenait en son âme ; il montrait la réserve d'un homme trop renfermé en lui-même. La petite Angelina était le ruisseau clair et paisible. Elle

avait des yeux transparents et des cheveux blonds tressés en deux longues nattes. Ronde de visage et de taille, elle allait légèrement par la prairie, foulant l'herbe avec précaution pour ne briser aucune fleur, prenant avec un soin naïf et tendre celles qu'elle cueillait. Tout en elle était amour et paix. Aucun être humain ne lui avait causé encore le moindre chagrin en sa courte vie, car elle-même n'avait nul défaut et possédait le talent inné de se rendre agréable à tous, ou du moins de ne rien faire qui pût déplaire. Silencieuse d'ordinaire, elle babillait en ce moment sous la seule impulsion du désir de faire oublier à son camarade ce qui s'était passé et de changer le cours de ses idées : elle était trop jeune pour agir ainsi par suite de l'incident même ou par sentiment ; elle n'avait encore que le coup d'œil perspicace de l'enfant, pour l'oppression du prochain qui froisse, et le besoin d'être bonne envers ceux qui souffrent.

Peu à peu Moses céda à sa douce influence. Bien qu'il ne fût venu jusque-là qu'éperonné par sa colère, il finit par prêter plus d'attention à sa jeune conductrice. Il éprouva tout à coup un certain sentiment d'embarras qui lui venait souvent en sa société et jeta involontairement un coup d'œil furtif autour de lui pour voir si personne n'était dans le voisinage. La petite Angelina lui était chère et il allait souvent la chercher, et cependant il avait ce drôle d'orgueil d'un jeune garçon qui n'aime pas à être vu dans la société d'une petite fille. Le véritable camarade de Moses était Joseph, le frère d'Angelina ; mais celui-ci lui plaisait moins d'année en année, tandis que la petite le charmait de jour en jour davantage. Sa liaison intime avec les deux enfants provenait de cette circonstance que la maison de sa mère, une petite maison enfumée et délabrée, était placée en face de la scierie et formait le seul voisinage de celle-ci sur toute la longueur de la rue.

— Pourquoi étais-tu venu justement aujourd'hui ? demanda Angelina dès qu'elle vit qu'il l'écoutait enfin ; c'est pourtant un jour où l'on travaille.

— Je n'ai rien à faire, répondit Moses d'un ton léger, paraissant ne pas trop savoir s'il devait, oui ou non, répondre à l'enfant.

— Tu n'es donc plus chez Peretti le boulanger ? questionna encore Angelina.

Il secoua la tête.

La petite voulut en savoir la cause.

Alors il raconta, plus pour lui-même que pour elle :

— Je me suis trompé en portant le pain aux pratiques et j'ai rapporté 20 centimes de trop peu à la boutique. Comme le boulanger s'est mis en colère et a dit : « La pomme ne tombe pas loin du tronc ; le père a logé en prison, le fils veut sans doute y aller à son tour, » je me suis enfui de chez lui.

Angelina ne trouva rien à répliquer. Les paroles de Moses l'attristaient sans qu'elle pût en définir la raison. Pourquoi donc tous ces gens étaient-ils si méchants avec lui ? Au fond, il ne faisait de mal à personne, même s'il se fâchait un peu trop facilement.

Elle resta un moment silencieuse, observant son camarade à la dérobée en tournant un peu la tête vers lui. Il regardait fixement dans le vide ; son visage avait la blancheur éclatante du beau marbre qu'on extrayait à Mariels et ses cheveux rouges y jetaient une lueur ; ses yeux n'exprimaient plus la colère, mais tristesse et regret, comme s'il avait la même pensée que la petite Angelina : « Pourquoi les gens ne t'aiment-ils pas ? »

Le cœur d'Angelina débordait de pitié. Son penchant naturel à témoigner sa tendresse l'emporta. Elle s'approcha tout près du grand garçon et lui passa le bras autour du cou. Au premier moment, il se laissa faire, n'y prenant pas garde. Puis, subitement, il se reprit et l'éloigna, en rougissant prodigieusement. Mais, se rendant compte pourtant que la petite méritait un remerciement, il la regarda d'un air aimable et dit en se levant :

— A présent, partons.

Il lui donna la main, ramassa ses fleurs et les siennes et ils commencèrent à descendre la colline.

Il la guidait avec précaution sur le sentier glissant. Elle reprit bientôt son babillage et parfois il lui répondait gentiment. Mais quand ils furent en vue de la scierie, il la renvoya seule en avant. Lui-même fit un long détour pour rentrer chez lui, ayant

en son allure, pendant ce trajet, quelque chose de la peur hautaine du chien battu.

Moses atteignit bientôt la maison de sa mère, mais de telle façon qu'il put s'y glisser par derrière en se cachant. Le vieux toit en bardeaux s'avancait sur la rue. Quelques marches usées par l'usage conduisaient à l'entrée, qui consistait en une simple ouverture sombre ; on avait depuis longtemps décroché la porte, en admettant toutefois qu'une porte eût jamais existé là. Juste en face se trouvait la scierie, aussi profondément enfoncée que la maison des Aschwanden, de sorte que, de leurs chambres, ces proches voisins ne pouvaient s'apercevoir les uns les autres.

Moses entra dans le corridor dont les murs, comme ceux de la maison, étaient noircis par le temps et la fumée, dégradés et sillonnés de fentes. La veuve d'Aschwanden était une femme proprette. Elle n'avait pas l'argent nécessaire pour faire blanchir et réparer sa maison, mais elle n'épargnait point sa peine pour balayer et embellir la mesure branlante. Son mari l'avait achetée jadis pour un morceau de pain. En somme, c'était une vieille baraque, construite à la diable pour servir d'abri aux ouvriers pendant la construction de la ligne de chemin de fer qui traversait la vallée.

Deux portes donnaient sur le corridor. De l'une d'elles, celle de la cuisine, s'échappait une fumée froide, refoulée sans flamme, depuis des heures peut-être, dans la cheminée pleine de suie. Au bout du corridor était la chambre où l'on se tenait d'ordinaire. Moses y entra. Il trouva sa mère en vêtements du dimanche, venant à peine d'ôter le châle d'indienne bariolée dont elle se parait les jours de fête, selon l'usage du pays. Elle était appuyée contre le chambranle d'une deuxième porte, faisant face à celle de l'entrée, qui donnait accès à une galerie de bois. Une lumière particulière, mélange de soleil et de verdure, inondait la plate-forme vermoulue et enveloppait la taille de la femme qui avait la tournure élancée et gracieuse des femmes welsches. En entendant le jeune garçon, elle se retourna et se hâta de

ranger son châle et de prendre à un clou ses habits de tous les jours.

— Je suis allée là-bas, dit-elle en même temps. Tu peux aller dès demain à la carrière, Galanti veut bien te prendre.

Moses ne répondit pas.

Sa mère le regarda, tandis qu'il traversait la chambre pour se rendre sur la galerie, où il resta à contempler la vallée que la rivière parcourait en murmurant sous la verdure. Elle avait de beaux cheveux bruns; toutefois leur éclat avait disparu et ils étaient déjà semés de fils d'argent. Sa peau couverte de taches de rousseur, son visage trop tôt flétri n'avaient plus la beauté de jadis. Son nez avançait en forme de bec, ses yeux s'enfonçaient dans leurs orbites et sa figure était toute ridée. Un peu distraite et sans but, elle touchait, par ci, par là, de ses mains maigres et osseuses, ce qui était à leur portée. Ses yeux prirent en ce moment une expression étonnée et observatrice, témoignant d'un souci secret qu'elle cherchait à cacher à son jeune garçon, dont elle faisait grand cas, ne l'observant jamais qu'à la dérobée.

Moses n'avait pas bougé de la plate-forme et ne prenait pas garde à sa mère. Une lumière vert-doré remplissait la pièce, le vent agitait les branches d'un arbre planté devant la maison et la clarté s'y jouait de façon si étrange qu'il semblait balancer sa couronne dans la chambre. Celle-ci était pauvrement meublée : contre une paroi, le lit de la mère, au milieu une table de sapin et quelques vieilles chaises.

Julia Aschwanden posa ses habits sur le lit et commença à boutonner sa jaquette; enfin, n'y tenant plus, elle alla rejoindre son fils sur la galerie et lui demanda :

— N'es-tu pas content d'aller à la carrière ?

Il se retourna, l'air pensif, et tous deux rentrèrent dans la chambre.

— Qu'en sais-je ? répondit-il, le visage assombri.

— Tont-ils de nouveau fait quelque chose ? questionna la mère.

— Jost, ce chien ! dit-il entre ses dents.

Julia Aschwanden soupira. Elle était debout près de la table, sa main brunie appuyée sur le bord, cherchant à refouler ses larmes. Pourquoi donc ne laissaient-ils pas le jeune homme en repos ? Où qu'il allât et se trouvât, on lui faisait sentir qu'il avait eu pour père un détenu. Depuis des années il en était ainsi. Au commencement, il venait se plaindre à elle en pleurant ; à présent, il n'en parlait qu'à contre-cœur, mais elle voyait bien qu'il y pensait davantage. Moses était ardent et prompt. Un jour il était rentré à la maison les yeux rayonnants :

— Mère, je veux être officier !

Il avait rencontré une troupe de soldats. Elle n'était pas entrée alors dans cette idée, car la réalisation et le désir lui semblaient encore trop loin l'un de l'autre ; mais pendant tout un long moment elle avait eu plaisir à se représenter ce jeune homme élané, bien pris dans son uniforme ; et n'avait-il pas juste l'ardeur voulue pour arriver à quelque chose ? Tous, en effet, vantaient son zèle : l'instituteur qui lui avait donné des leçons, les patrons chez lesquels il gagnait depuis peu son salaire. Il entreprenait tout avec une joie exubérante. Son intelligence ressemblait à un feu vif. Mais de tous côtés on jetait des pierres sur ce feu, de sorte qu'il ne pouvait se développer et que souvent même il baissait et perdait sa force : on l'étouffait sous les coups. M^{me} Julia voyait voler les pierres dans le feu, elle voyait la flamme s'élever, puis s'abaisser, et monter de nouveau, aussi distinctement que sur un tableau. Et elle aurait voulu pouvoir courir en toute liberté, les poings fermés, et invectiver en plein visage ceux qui jetaient les pierres. Le mépris et les malheurs de la vie avaient perdu pour elle leur acuité ; elle était blasée sur tout, indifférente à tout, passait toujours courbée, jamais la tête haute : mais c'était autre chose s'il s'agissait de son garçon et tout le mal qu'on lui faisait lui fendait le cœur.

— Peut-être vaut-il mieux que je quitte le pays, dit alors Moses.

Julia sentait qu'il avait raison. Elle ne répondit pas, mais se laissa choir sur la chaise placée à côté d'elle.

Moses s'assit sur une autre chaise, au bout opposé de la table.

L'idée du départ les préoccupait tous deux. C'était une perspective terrible pour la mère qui n'était jamais sortie du pays, ne connaissait rien du monde, et l'appréhendait par conséquent. C'était donc pour eux une séparation inévitable, si le jeune homme partait. La mère avait ici son domicile et la pensée qu'elle dût aussi tout quitter ne leur vint même pas.

Tout en réfléchissant ainsi, assis en face l'un de l'autre, ils relevèrent presque en même temps la tête et se regardèrent un moment. Leurs traits s'éclaircirent aussitôt, comme si le soleil les éclairait. Un sourire s'y refléta, mais si doux, si léger, que personne n'aurait pu dire qu'ils avaient réellement souri. Ils ne parlèrent pas, mais ils sentirent que l'un n'aurait pu dire à l'autre une parole plus douce. Semblable à la lueur d'un éclair, l'amour qui les liait venait d'illuminer leur visage, et pour eux cela équivalait à cette promesse : « Nous ne partirons pas, nous ne nous séparerons pas, cela nous est impossible. » La tendresse profonde qu'ils n'auraient pas voulu s'avouer ouvertement se trahit immédiatement par les simples paroles qu'ils échangèrent.

— Veux-tu du lait ? demanda la mère à son fils ; tu dois avoir bien soif.

Il répondit négativement.

— Il y a encore du bois à scier, je vais m'en occuper, dit-il ; et il quitta la chambre pour aller préparer des bûches à sa mère, travail qu'elle faisait elle-même lorsqu'il était en journée.

C'est ainsi que chacun, mu par une puissance intérieure, ne vivait que pour faire plaisir à l'autre. Ils se cachaient timidement leur tendresse mutuelle, n'ayant point de paroles pour l'exprimer.

II

La chambre de la scierie jetait une lueur vive au fond de la gorge du ruisseau ; ses fenêtres, rouges quadrilatères, se des-

sinaient en rang sur le rocher d'où l'eau se précipitait. La roue ne tournait pas. La maison était enveloppée d'un si profond silence qu'il provoquait une sorte de malaise chez celui qui entendait, tout le long de la semaine, la roue battre l'eau et la scie grincer.

Maria Lombardi, la maîtresse de la scierie, assise auprès de la table, cousait à la lumière d'une lampe suspendue. Elle n'était pas mauvaise chrétienne, mais ne croyait pas mal agir en s'occupant le dimanche soir d'un travail qui lui plaisait et qu'elle n'avait pas le temps de faire en semaine. D'une aiguille diligente, elle racommodait un grand drap de toile qui retombait en larges plis de ses genoux sur le sol, à côté de sa robe d'un gris brunâtre. La lampe à pétrole suspendue au plafond mettait en lumière son buste allongé et robuste, en ce moment un peu courbé, et sur ses cheveux gris, épais et frisés. Parfois elle levait la tête et la lumière passait alors de sa chevelure à son visage rude et osseux. C'était le visage d'une personne saine, habituée aux intempéries, de celles auxquelles tout promet une longue vie; il n'était ni beau, ni laid, mais d'aspect décidé, éveillant la confiance plutôt que l'antipathie. Ses yeux, errant parfois de côté et d'autre dans la chambre, avaient un regard perçant, gris, un peu mécontent. Maria Lombardi avait de temps en temps un mouvement de malaise, tout en cousant, haussant tantôt une épaule, tantôt l'autre, regardant autour d'elle comme si quelque chose n'était pas en ordre dans la pièce. C'était le silence qui l'oppressait. Il en était toujours ainsi et parfois il lui semblait que la souffrance lui serait plus pénible le dimanche qu'en tout autre temps, précisément à cause de ce silence. Maria était une femme forte, cependant certaines impressions pesaient lourdement sur son cœur et elles lui rendaient visite surtout le dimanche.

Joseph, alors âgé de quatorze ans, était assis sur un banc placé le long d'une des parois de la chambre, feuilletant un vieux calendrier. De temps en temps, il lançait ses courtes jambes sur Gothard, le grand chien jaune et velu, couché à ses pieds, les yeux fermés. Quand le soulier du jeune garçon tou-

chait son dos, il grognait d'un air satisfait, le regardant un instant et s'étendait de nouveau.

Ainsi se passait d'ordinaire la soirée dominicale chez la maîtresse de la scierie : les domestiques sortaient, allaient à l'auberge, la vieille servante restait assise dans sa cuisine ou se couchait de bonne heure ; seule, la petite Angelina avait sa place marquée auprès de sa mère, ou aidait son frère à raccourcir le temps.

La lecture ennuyait Joseph. Il bâillait, laissant ses yeux errer par la grande pièce basse et lambrissée, cherchant une diversion. Pour la millième fois, il regardait les quelques saints qui, en chromolithographie aux couleurs criardes, le contemplaient de leur cadre mince. Son regard allait alternativement du long banc placé contre le mur à la table qui occupait tout le côté des fenêtres, puis aux portes des quatre placards alignés comme des soldats, serrés dans les rangs. Il faisait des yeux le tour de la pièce, puis recommençait. Ses sourcils jaunes dont la nuance, comme celle de ses cheveux, rappelait la sciure que la scie sème sous elle en coupant, étaient sans cesse en mouvement. Tout à coup, ce personnage ennuyé eut une idée qui lui sembla une distraction.

— Angelina sera allée de nouveau chez les Aschwanden, commença-t-il.

En disant ces mots, il regardait sa mère en dessous, les paupières mi-closes. Une petite joie maligne, telle que tout enfant peut en éprouver, la satisfaction de prendre sa sœur en défaut, puis le sentiment de sa propre honnêteté, lui avaient seuls dicté ses paroles. Il n'était pas, au fond, plus méchant que bien d'autres.

Maria Lombardi garda le silence.

Le jeune garçon en fut déçu. Sa mère n'avait-elle pas entendu ? Son désir de jouer un mauvais tour à sa sœur ne fit qu'augmenter. Il sentit un peu de fiel monter en lui, se leva, les deux mains dans les poches de son pantalon gris, et se mit à frotter le plancher avec son pied.

— Vous l'avez cependant défendu, dit-il d'un ton provocant.

— N'attaque donc pas toujours ta sœur, fit Maria d'un ton de reproche.

— Mais si vous l'avez défendu, insista Joseph.

— Je vous ai défendu d'aller trop souvent avec Moses, de l'amener à la maison, parce que le vieux Jost ne peut pas le souffrir; mais je n'ai rien contre sa mère, c'est une femme travailleuse.

Joseph, voyant échouer ses plans, se sentit de mauvaise humeur. Sa physionomie trop vite mûrie et pensive prit une expression de haine.

— Si j'en faisais autant... murmura-t-il; mais Angelina peut faire tout ce qu'elle veut.

En disant ces mots, il se retira prudemment du côté de la porte, sachant que sa mère serait fâchée si elle avait compris.

M^{me} Maria se leva vivement. En deux grands pas, elle atteignit Joseph. Celui-ci, dont la taille arrivait à peine à la hanche de sa mère, voulut se glisser par la porte, mais elle le rappela d'une voix sévère et le saisit par le bras.

— Qu'est-ce que tu as dit? demanda-t-elle.

Le jeune garçon la brava:

— C'est vrai, répéta-t-il, elle peut faire ce qu'elle veut, Angelina.

— Ne sois donc pas aussi hargneux, gronda la mère, en le frappant deux fois sur le dos de sa main lourde et dure.

Joseph retint le sanglot qui lui monta à la gorge. Il alla se mettre à la fenêtre la plus rapprochée, y resta immobile, la tête penchée, le visage assombri par sa colère rentrée. Sa mauvaise humeur précédente se changea en une sourde irritation qui lui rongea le cœur. Ses mains, qu'il tenait de nouveau dans ses poches, se contractèrent au point d'en sentir les ongles entrer dans la chair. Il eut le sentiment d'avoir souffert injustement et en chercha la cause. Il en voulut d'abord à sa petite sœur, comme si elle était la coupable; puis il pensa à M^{me} Aschwanden et, comme au fait il aimait Angelina, il oublia sa colère contre elle pour la tourner contre la voisine. Soudain, il se rappela Moses! Il n'avait été mêlé que de façon très super-

ficielle à la conversation qui avait valu à Joseph d'être frappé par sa mère, mais... ceci lui vint subitement à l'idée... c'était vraiment à cause de Moses qu'il avait reçu ces coups. D'étranges choses se passèrent alors en son âme. Jusqu'alors il n'avait pas été en mauvais termes avec Moses, mais au fond il ne l'aimait pas; il était, sans le savoir, envieux de son camarade qui, preste, adroit, lui était supérieur en beaucoup de choses. Et... eh oui!... cette conviction finit par s'implanter en lui : c'était à cause de Moses qu'il avait reçu des coups ! Sans qu'il y parût, clandestinement, la plante funeste de l'aversion prit racine à ce moment dans le cœur de l'enfant. A partir de ce jour, il ne put souffrir Moses Aschwanden.

M^{me} Maria avait repris sa place. Tout en travaillant à son ouvrage, elle parla à Joseph d'une voix haute, d'un ton un peu brusque :

— Ce n'est pas un bon signe d'éprouver du plaisir à noircir les autres. Tu n'as rien à dire de mal sur M^{me} Aschwanden ; elle est dans le malheur ainsi que son fils, c'est déjà bien assez sans que nous cherchions à lui rendre la vie encore plus dure.

Ainsi, sagement, elle élevait son enfant.

Angelina rentrait en ce moment. On entendit son pas léger dans le corridor, puis elle ouvrit doucement la porte et se glissa dans la chambre, la physionomie toute gaie. Au milieu de ses joues rondes on voyait deux petites fossettes. Deux nattes lui pendaient sur le dos. Elle salua, puis alla vers une armoire où elle prit un livre d'images.

— Où as-tu été, enfant ? demanda M^{me} Maria.

— Chez M^{me} Aschwanden, répondit tranquillement Angelina, comme s'il n'y avait là rien d'extraordinaire ; et s'approchant de la table, elle s'assit à côté de sa mère. Elle plaça ses deux bras sur la table, oublia qu'elle avait voulu lire, et leva sur Maria son visage ouvert, qui n'était pas beau, mais gracieux et bon.

— M^{me} Aschwanden a de jeunes poussins, raconta-t-elle ; elle les met dans la cuisine pendant la nuit : je les ai tous vus, ils cherchent à se fourrer partout. M^{me} Aschwanden a des passe-

roses déjà fleuries.... M^{me} Aschwanden dit que vous êtes une femme qui a toutes les qualités, mère.

Maria Lombardi ne répondant pas, Angelina continuait à raconter, se rappelant sans cesse quelque chose.

— Elle a dit cela à Moses, ajouta-t-elle après ces derniers mots.

Maria Lombardi continuait à coudre. C'était tout naturel qu'elle se réjouit d'avoir été louée par la voisine et qu'en ce moment elle pensât à celle-ci avec bienveillance.

— Pourquoi les gens ne peuvent-ils souffrir Moses ni sa mère? demanda tout à coup Angelina.

— Le père n'a pas été ce qu'il aurait dû être, répondit Maria.

— Il n'est plus là maintenant, insista la petite, et les deux autres n'y peuvent rien, ils sont braves.

— La mère est bien. Moses....

M^{me} Maria réfléchit un instant :

— Qui sait s'il n'y a pas hérité? continua-t-elle pensivement à part elle; il a dans les yeux quelque chose qui rappelle la colère que son père avait dans le regard.

— Jost dit que Moses ira un jour aux galères, intervint ici Joseph, l'air grondeur.

— Espérons que non, répliqua M^{me} Maria.

Angelina avait les larmes aux yeux. Elle ne savait que dire, ne pouvant juger clairement les choses; mais elle aurait dit à peu près ceci, si elle avait pu s'exprimer : « Je ne crois pas cela de Moses; ce sera la faute des autres s'il devient ce qu'ils pensent de lui. » Elle se tut, se défiant de sa propre pensée, ne sachant si elle était juste. Elle resta assise là, les joues brûlantes, les yeux humides, souffrant dans son jeune cœur compatissant à cause de son camarade.

Quand sa mère eut cessé de parler et que Joseph fut retourné à son calendrier, elle réfléchit un instant, le regard perdu dans le vide. Peu à peu, ses pensées s'éloignèrent de Moses. Le silence qui régnait dans la chambre l'oppressait, il lui manquait l'intimité accoutumée. Au bout d'un moment, elle descendit

de sa chaise, flâna lentement autour de la table, puis vint appuyer sa tête sur l'épaule de sa mère, la regardant travailler. Insensiblement, elle releva son visage et regarda M^{me} Maria avec tant d'insistance que celle-ci fut contrainte de fixer à son tour les yeux sur elle. Sa petite main potelée jouait avec la robe de sa mère. Puis, elle mit sa joue, en babillant sur mille sujets, contre celle de Maria, qui, sans y penser, fut forcée de lui répondre en souriant. Quittant sa mère, Angelina alla vers le chien, s'agenouilla à ses côtés et commença à jouer avec lui. Elle faisait tout cela si doucement et d'une façon si agréable à l'animal, que celui-ci, encore tout endormi lorsqu'elle avait commencé, se leva pour mendier ses caresses et se frotter contre elle. La petite se mit alors à louer l'attachement du chien, appela sa mère pour lui faire voir comme il était bon, et attira même une fois Joseph dans la conversation.

L'oppression causée par le silence de la maison disparut entièrement. M^{me} Maria mit son ouvrage de côté et le dimanche commença vraiment alors pour la famille.

Joseph s'amusa lui-même avec sa sœur. Elle avait sorti des jouets d'une armoire et, sans savoir comment, ils avaient commencé leurs jeux; tandis que le chien, assis derrière eux, suivait avec des yeux vigilants chaque mouvement d'Angelina. L'atmosphère était transformée et c'était l'œuvre de la fillette, l'œuvre de son esprit conciliant. Il en avait toujours été ainsi : aucune créature ne pouvait résister à la douce influence d'Angelina Lombardi. Jost Muhelm lui-même, le vieux domestique, dont la méchante langue était connue à Mariels, avait coutume de dire :

— L'enfant de la patronne est un vrai petit ange. Cependant, continuait ce méchant homme, les cornes du diable peuvent encore lui pousser.

.

Mais les cornes ne poussèrent pas à Angelina, quoiqu'elle grandît elle-même beaucoup. Le temps qui s'écoulait entre chaque soirée de dimanche fit aussi son œuvre dans les deux maisons de la rue de Mariels. Il sema un peu plus de gris sur

les cheveux de Maria Lombardi, et colora d'un peu plus de blanc les rudes bandeaux de M^{me} Aschwanden. Mais ce qui était jeune et à l'âge de la croissance prit un vif essor ; d'abord Moses, puis Angelina, et Joseph à un moindre degré ; car, tandis que la taille des deux premiers prenait de belles proportions, Joseph resta maigre, et sa physionomie avait quelque chose d'incomplet, comme si une sorte d'étroitesse de l'âme empêchait aussi le corps de se développer normalement.

Kurt Hummel, le jeune ouvrier allemand, était parti depuis longtemps pour aller plus loin. Les affaires de la scierie étant en ce moment plus calmes, Jost Muheim, avec l'aide provisoire de journaliers et l'assistance du fils de la maison, suffisait seul à la tâche que la patronne confiait à ses soins.

Mais non seulement les hommes croissent dans leur jeunesse ou grisonnent dans leur vieil âge : leurs sentiments innés — et c'était le cas à Mariels comme partout ailleurs — se transforment également, se perdent ou mûrissent, se décolorent ou s'adoucissent, comme les souvenirs. La haine se fortifie et l'amour se développe ; l'un oublie une inimitié de longues années, et l'autre, qui a aimé une jeune fille pendant longtemps, voyant qu'il ne peut l'obtenir, se lasse d'attendre et son amour s'endort insensiblement. Le temps change ainsi beaucoup de choses. Des mauvaises herbes, malheureusement, avaient cru à Mariels d'année en année aussi bien qu'en d'autres endroits : les propos malveillants contre le prochain et l'intolérance. Ces plantes néfastes ont de si profondes racines que le temps est impuissant à les extirper. M^{me} Aschwanden pouvait voir, après comme avant, à la figure de ses concitoyens, que son mari avait été un criminel. Elle s'y était accoutumée depuis longtemps et supportait leur antipathie avec indifférence, n'attendant d'ailleurs plus rien de la vie et ne désirant aucun amour. Il en était autrement de Moses. Si on s'était borné à lui reprocher uniquement les fautes paternelles, il se serait peut-être habitué à supporter ce désagrément ; mais, outre ce reproche, on lui jetait sans cesse à la face sa ressemblance avec son père et

on concluait à une parenté étroite des âmes. Jost Muhelm, et beaucoup d'autres après lui, ne cessaient de répéter :

— Il a quelque chose dans les yeux ; le fils jouera un mauvais tour comme le père.

Moses travaillait toujours à la carrière de Galanti. Cette carrière était située à un bon bout de chemin de Mariels, et Galanti n'employait guère que des ouvriers étrangers. Dans ces conditions, le jeune homme put rester sans trop souffrir de l'animosité des gens du village, qu'il évitait le plus possible. Ce ne fut pas leur faute ni la sienne s'il arriva ainsi qu'au cours des temps le jeune homme devint une sorte de célébrité et de réprouvé. Cela datait de ses jeunes années ; à peine le père avait-il donné le coup de la mort qu'on en avait conclu à l'hérédité chez le fils.

Sans trop savoir ce qu'ils disaient, les enfants s'étaient déjà moqués de lui à cause de son père. Par antipathie contre ce dernier, Jost Muhelm, l'ouvrier scieur, injuria ensuite parfois aveuglément le jeune Aschwanden, qui, par suite de son tempérament sanguin, finit par se renfermer peu à peu en lui-même. Il advint cette chose bizarre, et cependant compréhensible, que sa nature devenue ombrageuse le porta à s'éloigner des hommes, et que cette conduite éveilla davantage leur attention. Ils parlaient entre eux de Moses, lui trouvaient des allures étranges, épiaient dans son regard le feu couvant sous la cendre, et se figuraient son caractère d'après leurs propres idées : il était semblable à son père.

Parvenu à l'âge du service militaire, Moses fut déclaré apte à porter les armes. Ce fut le temps le plus heureux de sa vie. La mise à l'index où le tenaient ses concitoyens n'était pas venue jusqu'aux oreilles de ses camarades parmi lesquels il se trouvait être, par hasard, le seul de son village. Un poids tomba de ses épaules. Il reconnut qu'il serait sauvé s'il quittait Mariels ; mais quand lui venait ainsi en passant le désir violent d'un autre entourage, il se rappelait aussitôt sa mère et les obstacles qui s'opposaient à son départ. Privé d'amis, la pe-

tite Angelina exceptée, il avait grandi auprès de sa mère dans une telle intimité qu'un attachement presque passionné les liait l'un à l'autre. De plus, Julia Aschwanden était malade depuis quelque temps et avait plus que jamais besoin de son appui. Il en conclut qu'il ne lui restait rien d'autre à faire, son temps de service écoulé, que de retourner chez lui dans les mêmes circonstances que jadis, mais il ne voulut pas assombrir par cette pensée sa joie de vivre actuelle. Il fut en ces jours-là un homme sans soucis, brave, zélé pour le service, et soumis à ses supérieurs comme les autres. De structure élancée et souple, sa taille dépassait un peu la moyenne. Il y avait dans ses mouvements une certaine légèreté, une certaine grâce, de telle sorte que tout en possédant la force corporelle il avait une apparence presque délicate. Sa chevelure était toujours d'un rouge ardent, mais son visage était fin, uni et sans barbe, et il avait la peau si blanche que ses camarades ne l'appelaient que la « jeune fille. »

Moses revint à Mariels aussi joyeux qu'il en était parti. Il pensait être devenu plus libre et se croyait débarrassé de l'oppression d'autrefois. En descendant du train, il regarda tout autour de lui avec les mêmes yeux clairs qu'il avait eus pendant son temps de service. Il salua quelques personnes de sa connaissance qui étaient à la gare et remarqua seulement qu'elles répondaient à son salut, sans s'apercevoir, dans son humeur joyeuse, qu'elles le faisaient lentement et avec une certaine surprise. Sans autre incident, il arriva à la maison de sa mère et passa avec elle un après-midi sans souci, lui racontant sa vie au régiment et partageant avec elle le vin apporté dans sa gourde. Cependant, il lui semblait parfois que les murs pesaient sur ses épaules et dans un coin de la chambre il croyait voir une figure indécise qui le regardait avec de grands yeux ; il se sentait gêné et oppressé.

Vers le soir, Angelina Lombardi arriva à l'improviste. Peut-être savait-elle que Moses était de retour. Il était dehors sur la galerie, dont la solidité était douteuse. Sa mère, qui venait de rentrer dans la chambre, aperçut Angelina sur le seuil. L'amitié des deux jeunes gens avait grandi avec eux et, à la vue de la

jeune fille, un sourire éclaira la physionomie anguleuse et ridée de M^{me} Julia.

— Il est là ! dit-elle.

Et de ces trois mots jaillissait une vive joie. Elle fit un signe de tête vers la galerie et laissa Angelina s'avancer seule, sous prétexte de ranger la chambre.

Angelina franchit si doucement la porte que Moses, assis là les jambes croisées, ne l'entendit pas.

C'était un soir d'été, clair, un peu frais, à cause du vent qui soufflait légèrement. Le soleil jetait de côté ses rayons sur la cime des arbres plantés dans la prairie qui s'étendait devant la maison Aschwanden. Cette prairie n'appartenait pas à la veuve, mais celle-ci jouissait des arbres et de leur verdure. Les feuilles bruissaient doucement, agitées par le vent, et dansaient à la lumière du soleil. C'était la même lumière qu'autrefois, verte et brillante, et l'ombre que la verdure jetait sur le mur de la maison se mouvait en un jeu étrange sur la galerie et sur la personne de Moses.

— Bonsoir, dit Angelina en saluant.

Moses se détourna rapidement et lui rendit son salut, mais en restant assis et sans lui tendre la main.

Ce n'étaient plus des enfants et leurs rapports étaient maintenant empreints d'une certaine réserve qui leur était venue tout naturellement.

Sur le visage d'Angelina se jouait en cet instant le même jeu d'ombre que sur celui de Moses. Ses cheveux retombaient sur son front en boucles rebelles et ses yeux clairs donnaient la même impression de rafraîchissement qu'un paysage gai et ensoleillé ou un lac frais et paisible.

— Que faites-vous à Mariels ? demanda Moses. Assieds-toi, ajouta-t-il en l'invitant à s'asseoir sur la chaise de sa mère qu'il arrangea commodément.

Elle s'assit et au même moment reparut Julia Aschwanden qui resta debout sur le seuil, disant d'un ton plaisant qu'elle ne voulait pas sortir, de peur que tous les trois ne prissent le chemin de la prairie avec la plate-forme pourrie. Une parole

en amena une autre et Moses dut raconter de nouveau son temps de service, ce qu'il fit avec une visible satisfaction. Les deux femmes devinèrent, à ses simples descriptions, combien il avait été aimé de tous.

Ensuite il questionna Angelina sur la maison. Elle lui apprit tout naïvement que sa mère était toujours la même, que les affaires allaient doucement. Elle parla aussi de Joseph, parti au loin cette année, chez un grand scieur de la vallée, pour y faire un temps d'apprentissage sérieux.

Le visage de Moses perdit un peu de son expression de gaieté. Le frère d'Angelina et lui-même avaient grandi sans que leur camaraderie devint plus intime : certaines antipathies sont dans le sang et ne peuvent s'expliquer. C'était une antipathie de ce genre qui régnait entre les deux jeunes gens ; cependant, chez Moses, elle était devenue indifférence avec le temps, tandis que chez Joseph elle s'était accrue jusqu'à devenir de l'aversion. Et cette aversion remontait au temps de son enfance, à ce jour où il s'était persuadé d'avoir été frappé à cause de Moses.

Angelina avait le coup d'œil perçant et vit très bien passer une ombre sur le visage de son ami quand elle parla de Joseph. Il lui vint aussitôt à l'esprit qu'il valait mieux ne pas parler de Jost Muheim, le domestique, dont elle avait justement le nom sur le bout de la langue. C'était un ennemi déclaré de Moses et elle ne voulait pas troubler l'humeur joyeuse de celui-ci par ce souvenir ; elle parla donc d'autre chose. Mais la bonne humeur du jeune homme était déjà altérée ; tout en pensant à Joseph Lombardi, il s'était souvenu de l'autre et avait eu l'intuition très nette que la jeune fille taisait son nom au même instant. Il vit alors s'approcher plus distinctement, du coin de la paroi, la vision indécise et chimérique qui lui gâtait sa joie. Cet être étrange le regardait avec de grands yeux agités, tantôt d'ici, tantôt de là ; il en perdit même le souffle plusieurs fois et sentit qu'on lui dérobait la belle insouciance qu'il avait ramenée avec lui.

Bientôt tous gardèrent le silence. Alors Angelina se leva pour partir.

Moses et sa mère l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la maison et Julia la suivit du regard en se disant que jamais encore elle n'avait remarqué combien cette jeune fille de quinze ans était grande et gracieuse. Pour la première fois également Moses fit la même remarque avec un certain plaisir et Angelina occupa sa pensée quelques instants.

— Elle est toujours la même ! dit tout à coup Julia à côté de lui, elle est bonne envers tout le monde.

Une pensée subite fit tressaillir Moses ; il l'exprima à haute voix :

— Par quel hasard sa mère la laisse-t-elle encore venir chez nous ?

M^{me} Julia lui répondit :

— M^{me} Lombardi n'est pas absurde. Et elle a eu si rarement l'occasion de blâmer sa fille qu'elle n'est pas habituée à lui défendre quelque chose.

Le jour suivant, Moses reprit son travail à la carrière de Galanti. Quand il sortit le matin de bonne heure et passa devant la scierie, Jost Muhelm était dans la rue. Leurs regards se croisèrent. Moses était sur le point de saluer lorsqu'il vit une sorte de sourire haineux glisser sur les traits du scieur qui l'observait d'un air de défi. Il passa donc sans rien dire, tête baissée, et tout le long du chemin il lui sembla traîner un poids lourd derrière lui : c'en était fini de la gaité pleine d'espoir et de la désinvolture allègre qu'il avait rapportées la veille. Il ressentit de nouveau son ancien malaise. Alors une colère immense commença à bouillonner en lui. Pourquoi les gens de Mariels n'étaient-ils pas comme les autres hommes qui le traitaient en ami et le laissaient aller son chemin en paix ?

Cette colère secrète ne le quitta pas de la journée, tandis qu'assis sur un grand bloc de granit il maniait le marteau et le ciseau. Si un ouvrier de son voisinage essayait d'entamer une conversation ou lançait au hasard une plaisanterie, il ne répondait que par monosyllabes. Une chaleur brûlante le dévorait et il dut sans cesse redoubler d'efforts pour reprendre sa respiration et décharger sa poitrine du poids qui l'oppressait.

Quand vint l'heure du repas du soir, il reprit avec les autres le chemin de la maison. En pantalon et chemise, la veste jetée sur l'épaule, ils descendirent tous la montagne, se dirigeant vers la scierie à côté de laquelle passait le sentier conduisant à la route. Quand ils atteignirent le chantier, il y avait encore là une voiture de planches attelée de deux chevaux. Le conducteur, Jost Muheim, et deux journaliers de Mariels étaient en train de consolider avec des cordes les planches mal arrangées. Une partie des ouvriers carriers passèrent sans s'arrêter ; deux d'entre eux restèrent là, échangeant des remarques sur la charrette mal agencée. A ce moment Angelina parut sur le seuil de la maison et cria à Jost :

— Les planches ne tiennent pas, elles sont trop de travers !

— Parbleu si, qu'elles tiennent ! murmura le scieur entre ses dents, en attachant fortement la corde à l'axe de la voiture.

Moses arrivait justement sur la place et voulut passer. En cet instant, les deux chevaux, harcelés par les mouches, tirèrent à l'improviste, une des planches s'inclina et, soudain, le poids du chargement pesant trop sur ce côté, une roue se brisa et toute la charge pencha hors du chariot. Angelina poussa un cri. Les trois hommes se garèrent d'un bond, juste à temps pour ne pas être blessés ; seul, Jost Muheim reçut au bras une balafre assez douloureuse par le choc de la voiture qui s'était soulevée tout d'une pièce. Mais les chevaux se cabrèrent et, embarrassés dans leurs harnais, furent sur le point d'entraîner la voiture versée à travers tous les obstacles. A cette vue, les ouvriers carriers s'élancèrent, Moses avec eux. Ils réussirent promptement à calmer les animaux, puis, les maintenant vigoureusement, ils aidèrent à les dételer et à remettre en ordre les planches qui obstruaient le chemin. Maria Lombardi sortit à ce moment, Angelina lui dit quelques mots et elle blâma vivement la négligence apportée au travail. Jost Muheim était furieux. Il tempêtait et jurait comme si tous les autres étaient fautifs et non lui-même. Cependant il reprit le commandement avec énergie et sous ses ordres tout fut bientôt remis au point.

— Un homme de votre âge ne devrait pas être négligent, lui dit d'un ton mécontent la maîtresse de la maison.

— Sacrebleu ! pouvais-je savoir que la roue était mauvaise ? cria l'ouvrier hors de lui. Ce disant, il prit brusquement sur le chemin la planche la plus proche, et le hasard voulut que juste en même temps Moses en prenait l'autre bout pour aider les ouvriers.

Le vieux domestique était de la pire humeur. Peut-être n'avait-il pas encore remarqué Moses et sa vue accrut-elle sa colère, ou bien lui donna-t-elle l'occasion de rafraîchir ses esprits.

— Je n'ai pas besoin de toi pour m'aider, cria-t-il au jeune homme, lâche cette planche, toi !

Moses tint bon. Sa tête rousse se rejeta en arrière, il ne dit rien, mais dévisagea le vieux comme s'il eût eu envie de lui casser la planche sur la tête.

— Ne comprends-tu pas l'allemand ? cria l'irascible Jost.

La bouche imberbe et finement découpée de Moses se contracta un peu tandis qu'il répondait :

— Est-ce là votre manière de remercier quand on vous aide, lourdauds ?

L'injure atteignit aussi les deux autres, le conducteur de la voiture et le journalier, car ils n'étaient pas moins responsables que Jost de l'accident.

— Ne te mêle pas de nos affaires, vaurien ! dit le conducteur.

— Tâche de filer plus loin ! cria le journalier.

Jost secoua la planche, que Moses tenait toujours, avec une telle violence que celui-ci chancela et fut sur le point de tomber. Il devint blanc comme un linceul, lâcha la planche et se détourna pour s'éloigner, non par crainte, ni parce que les trois hommes menaçaient d'en venir aux mains, mais parce qu'il sentait que bientôt il ne serait plus maître de lui.

L'attention des assistants s'était en une minute détournée de l'accident lui-même pour se porter sur la dispute. Angelina

avait pâli et suivait la scène d'un œil angoissé. Maria Lombardi ordonna le silence aux trois hommes :

— Qu'avez-vous besoin de décharger sur lui votre colère ? dit-elle.

Les gens continuèrent leurs injures. Le conducteur se défendit en disant :

— On ne peut assez prendre garde devant ce maudit Aschwanden.

— Je le crois bien, approuva Jost Muheim, tout en continuant son tapage avec les planches. On n'a qu'à voir son regard ! S'il pouvait dévorer quelqu'un....

— Pourquoi ne le laissez-vous pas en repos ? interrompit soudain Angelina, tandis que Moses s'éloignait lentement. Pourquoi le harcelez-vous toujours quand vous savez qu'il se fâche si aisément ? continua-t-elle, debout au milieu des hommes ; il ne vous fera aucun mal si vous le laissez tranquille.

Le conducteur et le journalier regardèrent la jeune fille d'un air étonné, n'osant la contredire, surtout en présence de la maîtresse qui était à côté d'elle. Mais Jost savait ce que ses longs services pouvaient lui permettre,

— Tu raffoles de lui, dit-il à Angelina, tu lui as toujours tendu la perche.

La jeune fille trouva promptement la réponse à faire au vieux domestique.

— Vous devriez avoir honte, Jost, dit-elle avec un grand calme.

Maria intervint d'un ton péremptoire :

— Assez maintenant ! ordonna-t-elle. Faites en sorte d'achever votre travail.

Les ouvriers carriers, dont l'aide n'était plus nécessaire, étaient partis pendant ce temps. L'agitation finit par s'apaiser.

Tandis que Maria rentrait à la maison, Angelina descendit la rue, sans but et toute songeuse. Elle éprouvait une souffrance intime et sentait également se renouveler sa pitié pour Moses. Elle le connaissait depuis son enfance, mais jamais encore elle n'avait constaté comme en ce jour l'aversion des gens à son

égard. Plongée dans ses pensées, elle ne remarquait rien autour d'elle. Un poids lourd oppressait son cœur. Elle ne comprenait pas les hommes, n'était pas accoutumée à les voir en colère, et ressentait contre eux une rancune secrète. Elle se sentait surtout prête à pleurer.

En relevant la tête, elle aperçut Moses auprès de sa maison, appuyé sur la palissade à demi pourrie qui entourait un petit jardin lui appartenant. Il ne la vit pas, car il tournait le dos à la rue, la tête baissée. Son corps semblait parfois agité d'un tremblement nerveux. La pitié d'Angelina déborda, elle descendit et vint se placer doucement à côté de lui.

— Est-ce à cause de la dispute ? demanda-t-elle en le regardant.

Les yeux du jeune homme erraient de singulière façon dans le jardin et il ne répondit pas.

Mais elle comprit qu'il était venu là immédiatement après l'incident et y était resté depuis à se marteler la tête par ses réflexions.

— Il ne faut pas prendre tout cela ainsi à cœur, lui dit-elle.

Le brûlant soleil de midi donnait en plein sur leur tête. La chevelure de Moses semblait enflammée. Il tourna vers elle son visage qui paraissait en proie à une émotion étrange ; on n'aurait pu dire ce qui la provoquait : colère, dépit, ou douleur. Soudain il laisse échapper ces mots :

— Le pire de tout, c'est qu'ils ont raison.

Il dit ces paroles à demi-voix, sans regarder Angelina et de l'air d'un homme terrifié devant lui-même.

— Qu'est-ce que tu penses ? interrogea-t-elle anxieuse.

Il se secoua dans ses vêtements comme s'il se sentait mal à l'aise.

— Si on me chasse partout, dit-il, si on m'excite sans cesse, ici, là, et encore là, à coups d'épingles, je ne sais ce qui arrivera. Je ne porte jamais de couteau sur moi, parce que chaque fois cela me tiraille, me démange.

Un tremblement convulsif le reprit ; on aurait dit toute sa personne secouée par un frisson de fièvre, par une maladie dan-

gereuse. On devinait la lutte qu'il soutenait contre lui-même, cherchant à se maîtriser.

Angelina ouvrait de grands yeux. Elle n'était encore qu'une enfant et ne concevait pas qu'on pût prendre les choses de telle façon. Emue de pitié, elle mit sa main sur celle de Moses :

— Il ne faut pas être ainsi, dit-elle, ne trouvant pas d'autres paroles. Ses doigts caressaient doucement et amicalement la main du jeune homme,

Et chaque mouvement des doigts de sa petite amie emporta un peu de la terrible agitation où il se trouvait. Il respira plus librement et essaya même de sourire.

— Il faudrait avoir toujours à côté de soi quelqu'un qui te ressemble, dit-il.

Il la regardait en disant ces mots. Mais quand elle leva les yeux et le regarda à son tour, il fut embarrassé. Il sentit une légère rougeur lui monter aux joues et abaissa son regard vers le sol. Il eut, en cet instant, un pressentiment confus du changement survenu dans ses rapports avec elle. Alors il s'excusa en disant :

— Ma mère m'attend pour le repas.

Et il s'éloigna.

Angelina retourna de même à la maison.

ERNEST ZAHN.

(La suite prochainement.)

VARIÉTÉS

A QUI LA JOUISSANCE DES RIVES DES LACS?

Les lacs et leurs grèves appartiennent à la nation. C'est une partie de notre patrimoine public dont nous sommes justement fiers. Un canton de Vaud sans lacs serait un canton de Vaud singulièrement diminué. Or, prenons garde ! Quelques-uns des avantages les plus précieux que nous retirons du voisinage des lacs sont en train de nous être enlevés, et le seront bientôt totalement, si le public ne proteste pas pour faire valoir ses droits. Il a laissé faire, jusqu'ici, tout en grommelant en sourdine, parce que les lois sont insuffisantes sur ce point ; parce qu'elles sont peu connues ou d'interprétation douteuse, même pour des juristes ; parce qu'une protestation collective n'a jamais été organisée, et qu'une opposition individuelle prend facilement les apparences d'un acte d'hostilité envers tel ou tel particulier, et risque fort, du reste, de ne pas aboutir.

La Société d'art public (section vaudoise du Helmschutz) vient d'étudier la question, en vue de soutenir les droits du public, et de grouper les réclamations. Une pétition sera prochainement adressée au Grand-Conseil vaudois ¹.

I

La grève appartient à la nation, c'est-à-dire à tous. Où finit la grève, où commence la propriété particulière ? Dans les plans cadastraux, la limite n'est pas indiquée. Aucune borne n'est

¹ Les personnes qui désireraient des formulaires de la pétition sont priées de s'adresser à M. A. Tavernier, Belles-Roches A, Lausanne.

plantée. Aucune loi ne donne une définition exacte de la grève. La loi promise, très désirable, sur le domaine public et son utilisation, n'a pas encore été faite. A défaut de texte précis, tenons-nous en aux deux définitions couramment admises par les juristes et par les hommes d'affaires.

1^o La grève s'étend jusqu'au terrain raisonnablement utilisable pour la culture.

2^o La grève s'étend jusqu'à l'endroit mouillé par les plus hautes eaux.

Pour être sûr de ne pas faire tort aux propriétaires, j'adopte, provisoirement, l'opinion qui leur est la plus favorable : au public le terrain mouillé par les plus hautes eaux.

Les avantages que nous offre ce patrimoine national peuvent se classer sous trois chefs, d'importance inégale : la promenade, le bain, la pêche, que nous étudierons successivement.



D'après la définition donnée ci-dessus, la promenade le long du lac devrait être possible, sur la grève exondée, pendant la période des eaux basses ou moyennes, c'est-à-dire pendant neuf ou dix mois, et partout, sauf en de rares endroits où des rochers à pic plongent dans l'eau.

Or, en fait, sur d'immenses parcours la rive est inaccessible. Abstraction faite des quais de Vevey, on peut presque dire que de Lutry à Clarens le lac est inabordable. A peine trouve-t-on, de loin en loin, un petit bout de grève où mène un sentier. Ces lambeaux minuscules, mis bout à bout, ne donneraient pas 700 mètres de longueur, au lieu de 15 000 environ dont le public devrait pouvoir jouir.

Les causes? — Les propriétaires bordiers ont accaparé la grève. L'histoire de ces accaparements se divise nettement en deux périodes :

1^o avant 1866.

2^o après 1866.

Sur ce qui s'est passé avant 1866, un particulier peut difficilement se renseigner. Seul le département des travaux publics

pourrait faire une enquête suffisamment approfondie. Je suppose cependant, sans en avoir des preuves précises, que bien des propriétaires, pour soutenir leur terrain, ont implanté des murs plus avant qu'il n'était légitime, souvent même dans l'eau. Autorités et public ont laissé faire, et nous nous trouvons devant un fait accompli.

Dès 1866 les concessions de grèves ont été accordées par un acte notarié, suivant un formulaire et des conditions qui varient peu, ensuite d'une décision favorable du Grand-Conseil, seul compétent pour autoriser l'aliénation d'une partie du domaine public.

Mais les concessions se sont multipliées et tendent à se multiplier de plus en plus. Si l'on continue à les octroyer, on arrivera fatalement à ce résultat-ci : l'accaparement total des bords du lac par un certain nombre de propriétaires assez riches pour se payer le luxe d'un quai particulier, au détriment du public et de la nation. On en est déjà là, hélas ! dans certaines régions.

Faut-il récriminer contre le Grand-Conseil ou les divers magistrats qui se sont succédé à la tête du département des travaux publics ? Je ne le pense pas. Ils ont agi très correctement. A chaque demande de concession une enquête était ouverte, et les citoyens pouvaient formuler une opposition. Chaque fois les autorités municipales étaient consultées, et l'octroi de la concession proposé au Grand-Conseil seulement en cas de préavis favorable de la Municipalité.

De plus, depuis 1866, tous les actes de concession ont imposé au propriétaire l'établissement d'un passage public, généralement de 90 centimètres de largeur, et à 30 centimètres au-dessus des hautes eaux. Les droits du public semblaient sauvegardés.

Donc ne récriminons pas sur le passé. Mais examinons un peu ce qui s'est produit.

A chaque nouvelle demande de concession plus d'un citoyen se disait tristement : « Encore un bout de grève qui s'en va disparaître ! »

Et il se rappelait les splendeurs d'un soleil couchant qu'il avait contemplées, ravi, à cet endroit même, les délicieuses

promenades faites seul ou en famille, avec ses enfants, charmés de suivre de l'œil le jeu des vagues ou de s'exercer aux ricochets. Faire opposition à la demande? Mais pourquoi à celle-ci plutôt qu'à tant d'autres? Ce serait un acte d'hostilité personnelle envers le demandant, et les animosités sont souvent tenaces. Il n'y a rien à faire.

De plus, le propriétaire savait très bien qu'en pratique l'obtention de sa demande dépendait avant tout du préavis municipal. Il s'arrangeait de façon à se l'assurer favorable : quelques libéralités pour une œuvre d'utilité publique, une grande course facilitée aux enfants des écoles, des instruments neufs à la fanfare, que sais-je encore? Comment repousser la demande d'un citoyen si généreux, si dévoué au bien de tous? Comment lui refuser ce qu'on a accordé à nombre d'autres? Ainsi la course, les instruments, c'est-à-dire les avantages de quelques particuliers, étaient payés par un lambeau de notre patrimoine national!

Enfin la condition du passage public a été très souvent éludée. Sans doute le département veillait à ce que le passage fût établi selon les termes de la convention. Mais un an, deux ans après la construction, un grand mur perpendiculaire à la rive ou une grille solide s'élevait à chaque extrémité, et le public était frustré. En fait, beaucoup de ces passages sont actuellement inutilisables.



Cela établi, abordons la question *promenade*. Des quais ont été construits sur une longueur de plusieurs kilomètres. Mais il est devenu impossible de suivre la grève dans une quantité d'endroits où l'on désirerait vivement pouvoir le faire; ainsi dans les environs immédiats de Nyon, de Rolle et sur l'immense parcours Lutry-Clarens.

On objectera peut-être : « Et la route longeant le lac, qu'en faites-vous? » Parlons-en, de cette route ! L'objection aurait eu quelque portée il y a quinze ans, dix ans peut-être. Mais depuis le règne de Sa Majesté l'automobile, tout est changé. Par les

temps calmes, c'est un perpétuel nuage de poussière. Celui d'une automobile met quatre, cinq minutes à se dissiper; et auparavant il est renforcé par celui d'une autre, de deux autres. Et le danger! Le promeneur doit raser les murs, être constamment sur ses gardes, s'il ne veut pas s'exposer à être aplati comme un vulgaire poulet. Oserait-on conseiller sans rire à un père de famille, désirant avec les siens respirer le grand air et admirer la belle nature, de s'engager sur la route des bords du lac? — Non, la promenade y est tout simplement impossible.

Du reste, la route n'offre jamais les charmes du voisinage immédiat de l'eau. En plusieurs endroits elle est bordée de hauts murs. Sur de longs trajets elle est séparée du lac par des constructions, des villas, des ombrages, masquant complètement la vue. C'est le cas, en particulier, pour le parcours Vevey-Clarens. Automobiles innombrables, et poussière en proportion. A peine quelques échappées, aux approches de Clarens, sur l'incomparable panorama : voilà pour la route. La rive est une des plus grandiosement pittoresques de tout le lac Léman : presqu'îles et promontoires hardiment découpés, anses tranquilles cachées dans les replis du terrain, courbes gracieuses du rivage s'y succèdent tour à tour et forment un ensemble dont on chercherait vainement ailleurs l'équivalent. Qu'est-ce que le public peut voir de tout cela? A peine 200 ou 300 mètres, d'accès difficile; pour y arriver il faut avaler la poussière des autos pendant un kilomètre au moins, se faufiler entre de grands murs et se débattre, lorsqu'on arrive à la grève, avec un monceau de balayures, d'immondices et de tessons de bouteilles.

Est-ce normal? Est-il admissible que nous exaltions les beautés de notre lac, que nous fassions apprendre aux enfants de nos écoles les plus belles strophes des poètes qui les ont chantées, et que nous ajoutions : de tout cela vous ne verrez rien, c'est sacré, défense d'approcher. Nous permettrons bien à quelques riches particuliers de s'en approprier chacun un petit morceau. Mais l'ouvrier et sa famille, mais l'artisan, mais le bourgeois, mais l'homme d'études, nous les écartons. S'y pro-

mener dans leurs moments de loisir serait pour eux la jouissance la plus saine, la plus noble, la plus reconfortante : ils ne le pourront pas ; tant pis pour eux !

Contre cet état de choses il faut protester de toutes ses forces, et demander hardiment aux autorités compétentes d'y porter remède.



Les bains. — En juin 1911, un étranger demandait par une annonce parue dans la *Feuille d'avis de Vevey* : « Existe-t-il sur les bords du lac, près de Vevey, un endroit sablonneux ou gravelé, où les enfants puissent prendre leurs ébats sans danger ? » Le naïf ! Il se figurait que les grèves sont à la disposition du public. Je n'ai pas vu ce monsieur ; mais je parie bien qu'il n'a reçu aucune réponse. Sans doute plus d'un Veveysan, très disposé, en d'autres circonstances, à le renseigner, aurait eu honte d'avouer qu'en dehors des quais, le lac est inabordable.

Combien d'étrangers ai-je entendus, qui, arrivant à Lausanne, et contemplant les eaux bleues et transparentes du lac, s'écriaient :

— Comme ce doit être délicieux de s'y baigner !

Puis, se renseignant, ils constataient avec stupeur quelles difficultés ils trouvaient à exécuter leurs projets de bains du lac.

A notre époque, où l'on a fait tant d'efforts pour améliorer l'hygiène de la nation, où l'on a démontré l'importance des soins de propreté, où l'on recommande à la jeunesse les exercices en plein air, il semble que les autorités auraient dû faire leur possible pour faciliter les bains du lac et multiplier les endroits où l'on peut s'exercer à la natation. C'est le contraire qui a eu lieu, ou plutôt les autorités ont laissé agir les causes qui ont restreint, dans une très fâcheuse mesure, l'usage du lac pour les bains. Ces causes sont les quais et les concessions de grèves. C'est dans la partie orientale du haut lac que le mal est le plus grave.

A Chillon, sur une centaine de mètres, il est encore permis de se baigner. Mais de Chillon à La Tour, sur une rive de 7 à 8 ki-

lomètres de longueur, et pour une population de plus de 16 000 habitants, un seul endroit : l'établissement du Bassot, à l'occident de Clarens. La Tour est la localité la plus favorisée : on se baigne aux alentours du port, à 2 minutes du centre de la ville ; puis un peu plus à l'orient, sur une grève d'accès moins commode.

De La Tour à Saint-Saphorin, 6 kilomètres de rive, 17 000 habitants, un seul endroit : les bains de Plan, à Vevey. Il y a bien encore les beaux rochers de la Cache, aux Gonelles ; mais ils sont réservés aux habitants de Corseaux ; le public n'y est pas admis. Donc, un établissement de 30 à 40 mètres de long, pour toute une région populeuse ! Et dans un emplacement mal choisi : au fond d'un golfe, où l'eau ne se renouvelle pas, à quelques mètres d'une grosse bouche d'égout. Dans ces conditions, seuls les fanatiques des bains du lac fréquentent l'établissement ; il a sa clientèle d'habitues, suffisante pour le remplir. Mais l'ouvrier, mais l'agriculteur, mais le citadin ami de la tranquillité ou le père de famille désirant initier ses fils à la natation, et beaucoup d'autres, hésitent à s'aventurer dans ce petit espace fermé, grouillant de monde et bruyant. Ils s'abstiennent. Dans quelques villages des environs, il y a 30 ou 40 ans, quand la grève était accessible à peu près partout, jusqu'aux abords immédiats de la ville, la plupart des enfants saisisaient toutes les occasions de se baigner, et beaucoup savaient nager. Actuellement, la jeune génération ne le sait plus, et l'on pourrait compter sur le bout des doigts les personnes qui prennent un bain dans le lac par année.

De Vevey à Lutry, les quelques rares points accessibles aux baigneurs sont presque tous envahis dans la belle saison par des bandes de jeunes garçons, criant, vociférant, maîtres de la place. Que la jeunesse s'ébatte et barbotte au grand air et au grand soleil, rien de mieux ! Mais que les autres groupes de la population puissent aussi se baigner. Nous demandons les rives du lac largement accessibles ; nous demandons que l'on n'ait pas à faire des kilomètres de route, de tramway ou de train, pour sortir des lieux défendus ; qu'au lieu de pousser le peuple,

semble-t-il, à s'abstenir des bains du lac, on l'invite à en user, en les lui facilitant par tous les moyens. Si nous voulons avoir une population saine, robuste, vigoureuse, nous devons encourager tous les exercices en plein air, et les bains du lac plus que tout autre. Il y va de l'intérêt de la nation, de celui de l'armée en particulier. Depuis plusieurs générations La Tour fournit un contingent d'excellents pontonniers, bien supérieur en nombre, proportionnellement, à celui de toute autre commune. Pourquoi? Tout simplement parce que les enfants de La Tour peuvent se baigner quand ils veulent, à 2 ou 3 minutes de la maison. Passant dans l'eau toutes leurs heures libres de la belle saison, ils deviennent d'incomparables nageurs et plongeurs. Il n'est pas rare de voir dans le port, par les jours chauds, des garçonnetts hauts comme une botte, bronzés et patinés à plaisir, évoluer comme des marsouins.



La *pêche* est devenue difficile à pratiquer pour les mêmes raisons que les bains. Sans doute cette question est moins importante pour le grand public que les précédentes. Toutefois, ne serait-il pas désirable de faciliter aux grands et aux petits, aux petits surtout, une distraction bien inoffensive? Ne vaut-il pas mieux, pour les enfants, passer des heures au grand air, à s'initier aux secrets de l'amorce et du flotteur, que de vagabonder dans les rues?

II

Où trouver le remède à cette fâcheuse situation?

Il faut assurer partout un passage public le long des rives.

Par des quais, dira-t-on peut-être. Je ne le pense pas.

Les quais coûtent très cher. Il faudrait un beau chiffre de millions pour en créer partout où l'on voudrait pouvoir se promener.

Ils ont, de plus, le désavantage de rendre très difficiles et très coûteux les établissements de bains. On en sait quelque chose à Lausanne. On connaît les obstacles où sont venus se

briser les efforts de la Société de développement pour créer des bains à Ouchy.

Ils empêchent généralement la pêche à la ligne. Au Conseil communal de Lausanne un honorable conseiller a dû soutenir une lutte héroïque pour obtenir que la pêche fût permise à quelques endroits du quai d'Ouchy, aux ronds-points en saillie.

Mais ce n'est pas tout. Le plus grave méfait des quais, à mon avis, est de gâter la nature. Ils nous enlèvent plusieurs des jouissances les plus exquises de la promenade le long de l'eau. Lamartine disait, s'adressant à la mer :

Ta voix majestueuse et douce
Fait trembler l'écho de tes bords ;
Ou sur l'herbe qui te repousse,
Comme le zéphyr sur la mousse,
Murmure de mourants accords.

Que reste-t-il de cette poésie de la rive le long d'un quai ? Rien, ou presque rien.

Que des vagues énormes montent, inlassables, à l'assaut de la grève et viennent y briser leurs volutes écumeuses, qu'un léger ondèlement pose une dentelle blanche et mobile sur le sable ou les galets, le spectacle est toujours captivant.

Rien de tout cela avec un quai. Toute intimité disparaît. Antérieurement, « la douce confidence de l'eau, qu'on ne se lasse jamais d'entendre ¹. » Entre le spectateur et l'étendue bleue se dresse l'odieux mur de béton ou les longues lignes de blocs de granit taillés à la règle. Même si le mur est supprimé, comme on l'a fait à Montreux, l'entassement des blocs noirs de Meillerie fait bien triste figure, comparé au plus modeste bout de grève.

Perdus aussi, avec le quai, les délicieux jeux de lumière qu'on observe en eau peu profonde, le chatolement des couleurs au premier rayon de soleil, l'irisation des cailloux sous l'eau, la transfiguration de tous les objets vus par l'intermédiaire de cette magicienne : l'eau bleue du Léman.

¹ Rosay.

Effacés pour toujours, avec le quai, les sinuosités de la rive, les presqu'îles, les golfes, les courbes gracieuses. Toute la variété charmante de la nature fait place à une inflexible et monotone ligne droite, ou à une courbe géométrique tout aussi bête et tout aussi lassante.

On plaisante assez volontiers, dans notre pays, sur les jardins à la française, avec leurs allées tirées au cordeau, leurs arbres taillés, leurs dessins géométriques. Chacun est libre de ne pas goûter le parc de Versailles. Mais on ne saurait contester les deux points suivants :

1° Que le jardinier Le Nôtre n'a rien gâté ; qu'il a même créé, dans une plaine sans beauté ni pittoresque, un chef-d'œuvre en son genre, ou plutôt *le* chef-d'œuvre de son genre, admiré et imité partout pendant deux siècles.

2° Que le style de son jardin est admirablement approprié à la nature du pays environnant.

Là est la question capitale. L'homme a pris possession de la surface de la terre ; il plante, il arrache, il construit, il comble, il creuse ; son pouvoir paraît immense. Mais il lui est impossible de changer le caractère fondamental du pays qu'il habite. Ses travaux sont-ils en harmonie avec les traits dominants du paysage, il fait une œuvre belle ; sont-ils en contradiction, il fait une œuvre vaine, manquée, nuisible.

Or la ligne droite en pays de plaine, surtout en forêt, est créatrice de beauté ; en pays de montagne, elle est destructrice de beauté. S'il est un pays au monde qui par son infinie variété, ses vallonnements, ses coteaux, ses irrégularités continuelles, ses caprices, soit en contradiction avec la ligne droite, avec le quai rectiligne, c'est bien le nôtre.

Enfin le quai, l'enrochement, tous les empiètements faits sur le lac sont en quelque sorte un attentat contre le Léman. Je le désire débarrassé de toute entrave, déroulant librement ses vagues sur ses grèves naturelles, car les grèves font encore partie du lac. De grâce ne l'emprisonnons pas dans une camisole de force, ne l'étreignons pas dans une ceinture artificielle de granit !

Mais, répondront aussitôt quelques personnes, et le quai d'Ouchy, cette merveille, qu'en pensez-vous?

C'est là, je le sais bien, que m'attendent mes contradicteurs pour étrangler tous mes arguments, comme le chasseur attend le lièvre au coin d'un bois. — Eh bien, je suis sans crainte. Nous nous entendrons, je le crois. Je les prie seulement de suivre avec un peu d'attention mon raisonnement.

Qu'admirez-vous au quai d'Ouchy? La chaussée spacieuse, propre, discrète, où roulent presque sans bruit voitures et automobiles? Je le fais comme vous.

Les plantations d'arbres ou d'arbustes au feuillage bleu, rouge, blanc, jaune et même vert? Je les admire un peu moins que le reste, mais j'avoue qu'ils ont aussi leur intérêt.

Les pelouses bien soignées, les massifs fleuris, et surtout, à l'arrière-automne, les magnifiques touffes de chrysanthèmes étalant la gaité de leurs pétales multicolores au moment où la tristesse de novembre nous envahit? Nul ne les admire plus que moi.

Quoi encore? Le vaste trottoir bien dallé, la vue grandiose sur la nappe bleue et les montagnes qui la dominent? Je suis le premier à leur rendre justice.

Seriez-vous, par hasard, un fervent enthousiaste du mur rectiligne en béton? Je ne le pense pas. — Et si tout ce que vous admirez à Ouchy, au lieu d'être pris sur le domaine du lac, avait été établi à côté; si entre le trottoir dallé et le lac, vous aviez, non un mur, mais la grève, où l'eau viendrait jouer tout près de vous, votre admiration diminuerait-elle? Je suis sûr que non. Vous voyez bien que nous sommes d'accord. — Vous êtes charmés par les dispositions grandioses, par le soin de l'entretien, par le zèle et l'art des jardiniers, par la commodité de la promenade, par tout le luxe princier étalé à Ouchy, et vous dites : « Vivent les quais! » Pardon, la conclusion n'est pas juste : vous n'admirez point parce que c'est un quai, mais quelque ce soit un quai. — Mais sans le quai nous n'aurions rien de ces merveilles! — C'est là une autre question. Je crois comme vous

que la construction du quai d'Ouchy était une nécessité, parce qu'on n'avait pas ménagé la grève à temps, ni réservé les terrains nécessaires. Mais remarquez bien ceci : tout ce que vous direz d'Ouchy n'enlève rien à mes arguments précédents contre les quais ; et tout ce que vous admirez à Ouchy serait encore plus beau si c'était établi le long de la rive naturelle.

On entend dire quelquefois : « Le quai, c'est le progrès ! Vous essaieriez vainement de vous opposer au progrès. » — Progrès ? Bien gros mot ; dernier argument de ceux qui ont vu s'effondrer tous les autres ; étiquette sous laquelle on tente souvent de faire passer les pires marchandises. C'est au nom du progrès qu'on essaie maintenant de nous imposer un chemin de fer à Anzeindaz et une gare au sommet des Diablerets.

Que de fois on a confondu le progrès avec la mode !

Il y a soixante ou quatre-vingts ans, le progrès était d'orner les jardins avec des boules de verre multicolores piquées au bout d'un bâton.

Vers 1825, le progrès était de planter des perches dans les vignes et de les réunir par des ficelles pour écarter la grêle.

Au dix-huitième siècle, le progrès était de démolir les églises gothiques, œuvres d'un art barbare, disait-on, et de les remplacer par des édifices que nous trouvons aujourd'hui sans intérêt. Bien des églises vaudoises ont été sacrifiées à cette mode, et notre cathédrale même faillit être victime de ce progrès-là.

Le quai est une mode, et pas un progrès. Les modes passent. Quand celle des quais sera morte (heureusement elle commence à décliner), il est probable qu'on regrettera amèrement la construction de tous ceux qui n'étaient pas indispensables.

Le quai — et c'est là le point grave — détruit pour toujours l'aspect naturel de la rive. On devrait y regarder à deux fois avant de toucher à cette merveille : les bords du Léman.

Une idée fort répandue est que le quai doit se trouver dans toute ville qui se respecte ; qu'il est en quelque sorte l'indice de l'état de civilisation. Grosse erreur ! La preuve, je l'emprunte non pas à un bourg ignoré de l'Alaska, de la Patagonie ou du

Kamtschatka. Je la prends dans la ville la plus célèbre comme rendez-vous des élégances, celle où accourent chaque année des milliers d'étrangers de tous pays, Nice. A Nice, la fameuse Promenade des Anglais est établie sans aucun sacrifice des beautés naturelles : la grève est intacte, le trottoir la côtoie.

Vous êtes donc, me dira-t-on, l'adversaire acharné de toute espèce de quai ? Non pas. A certains endroits j'en reconnais l'utilité. Qu'on en construise le long d'un lac aux bords marécageux, impraticables, fort bien ; qu'on en établisse le long d'une rivière aux eaux noisettes, au débit variable, déposant sur des rives fangeuses un limon sale, nauséabond, c'est parfait. Même au bord de notre lac, plusieurs étaient nécessaires. Il en faut pour permettre aux barques, aux bateaux, d'accoster. Il en fallait dans plusieurs villes du rivage, Vevey, Morges, d'autres encore, pour rendre possible au public la promenade le long de l'eau, parce qu'une foule de constructions particulières avaient accaparé tout l'espace, et qu'on ne pouvait démolir tout un quartier.

Il ne s'agit pas de protester contre l'usage, mais contre l'abus ; et l'abus s'est déjà manifesté. J'en cite un seul exemple :

Une ville riveraine possédait, au bord du lac, un terrain amplement suffisant pour établir un jardin public. Une large grève le longeait, une des plus belles du lac ; les vagues y donnaient parfois avec furie, et l'on venait souvent les y voir déferler. Un établissement de bains, très fréquenté, avait vu de nombreuses générations y prendre leurs ébats ; il avait été démoli pour cause de vétusté. A côté, des pêcheurs faisaient sécher ou raccommodaient leurs longs filets ; parfois une pittoresque lessiveuse, installée dans son cuvier, y lavait son linge ; des enfants s'exerçaient aux ricochets. On lance l'idée du quai ; on cède à la mode ; le quai est construit. Résultats : une magnifique grève disparue ; impossibilité de reconstruire les bains, dans une région où il y en a beaucoup trop peu ; 250 000 francs dépensés pour gâter une plage pittoresque et banaliser la nature.

La commune n'est pas riche ; de très généreux citoyens sont

venus à son aide. Mais il lui reste une cinquantaine de mille francs à payer, et l'entretien du jardin public, de grandeur double, pèsera d'autant plus sur son budget. Si encore l'agrandissement avait été nécessaire ! Personne n'ose le soutenir : les jours ordinaires, on peut bien compter jusqu'à 3 ou même 5 personnes dans ce grand espace.

On ne saurait trop insister sur cette question de quai, parce qu'on a à lutter contre des préjugés enracinés dans beaucoup d'esprits.

Ceux que le souci du pittoresque, de la beauté, ne touche pas, devraient songer à la dépense. Les quais coûtent des sommes énormes, bien supérieures à celle de l'achat des terrains, pourvu qu'il se fasse à temps, c'est-à-dire que l'on réserve, le long du lac, l'espace nécessaire à l'établissement d'un trottoir, d'une promenade, d'un jardin public, avant que les maisons se soient élevées, autrement dit pourvu que l'on dresse un plan assez tôt. — Et les bains, dont on ne peut se passer, de l'avis unanime ? A supposer qu'on permette de les construire en verrue, devant la grande ligne droite du quai, quelles dépenses, pour les bâtir en eau profonde ! Avec la grève conservée, rien de plus simple : une construction légère, peu coûteuse, suffit ; elle ne gâte guère le paysage ; on la masque facilement par de la verdure. Elle ne compromet rien pour toujours.



Les concessions de grèves accordées aux propriétaires riverains offrent en général les mêmes inconvénients que les quais publics, puisque presque toutes ont été demandées en vue de la construction d'un quai particulier. Elles empêchent le bain. La condition du passage public, très sagement imposée depuis 1866, est pour le public un palliatif, mais un palliatif insuffisant. La banquette servant de sentier, lorsqu'elle est établie à 30 centimètres au-dessus des eaux, comme souvent, est impraticable dès que le lac est agité, ne fût-ce que par le passage d'un bateau. Puis 90 centimètres de largeur, 1 mètre même,

c'est trop peu aux abords des villes. Et pas question de la rélargir sans faire d'énormes frais.

Sans doute il est très agréable pour un propriétaire bordier, se trouvant trop à l'étroit sur son fonds, de l'agrandir par une emprise sur la grève et le lac. Mais si tel autre, avoisinant une rue, une route, une place, demandait à s'étendre aux dépens du domaine public, comme on le renverrait prestement ! Quels regards ironiques l'accompagneraient ! Il est étrange que par les concessions de grèves la nation se soit dessaisie si facilement d'une partie notable de ce patrimoine précieux. Il convient de veiller à la conservation des grèves avec un soin aussi jaloux qu'à celui des places et des routes. On pourrait même, comme pour les routes et chemins, prévoir un élargissement au profit du public, par une obligation de non bâtir sur une largeur de quelques mètres. Le code civil suisse reconnaît aux cantons le droit d'apporter, dans l'intérêt public, des restrictions à la propriété foncière, notamment en ce qui concerne la protection des sites (art. 702).

L'accès des grèves rendu ou facilité au public, il serait désirable de veiller quelque peu à leur propreté. Sur la plupart d'entre elles, je crois, aucun balayeur n'a passé depuis vingt ou trente ans. Il ne devrait plus être permis de les considérer comme un déversoir d'immondices.

Pense-t-on peut-être que les intérêts des promeneurs et ceux des baigneurs sont inconciliables ? Je ne le crois pas. Quelques règlements de police résoudraient facilement les conflits possibles. En fait, aujourd'hui même, les grèves de Vidy sont à la fois une agréable place de bain et une pittoresque promenade.



Les conclusions se devinent : trop de grèves ont été sacrifiées ; gardons jalousement celles qui nous restent.

Au système suivi jusqu'ici : constructions particulières accumulées au bord de l'eau, avec empiètements sur le lac, puis établissement de vastes quais détruisant toute la poésie de la rive, il faut substituer celui-ci : grèves intactes ; un sentier ou un

chemin à piétons qui les longe ; plus loin, plus en arrière, la route pour les automobiles et le roulage ; entre deux, ce que vous voudrez. Voilà pour les abords des villes.

Plus loin des centres de population, il est inadmissible que l'on ne puisse se promener le long du lac. D'après la loi actuelle, toutes les propriétés riveraines sont soumises au droit de halage, c'est-à-dire au droit, pour les bateliers, de longer la rive pour tirer leur barque à la corde. Cette loi autorise-t-elle le promeneur à côtoyer le lac ? Question discutée et résolue par les uns négativement. Mais le halage est presque partout abandonné ; d'autre part, la promenade sur les routes est devenue impossible depuis les automobiles. A des faits nouveaux, il faut des lois nouvelles : au droit de halage, substituons le droit de passage pour le piéton.

Ces conclusions paraîtront hardies à quelques-uns. Elles sont pourtant modestes. Elles sont inspirées par le désir de sauvegarder les droits du public, et par celui de conserver intégralement les beautés de notre lac. Le devoir d'un peuple qui a reçu en partage une merveille aussi incomparable est de la transmettre intacte aux générations futures, de ne la sacrifier ni à la mode, ni aux intérêts particuliers, et surtout de ne point la laisser accaparer par les privilégiés de la fortune.

A. TAVERNEY.



CHRONIQUE ITALIENNE

La manie archéologique. — Celui qui veut se tenir au courant. —
I giardini d'Adone.

On peut dire qu'il ne se passe pas de mois sans que les journaux annoncent une trouvaille d'œuvre d'art ou de restes archéologiques. Hier, c'était la *Jeune fille d'Antium* et la *Niobide*, aujourd'hui ce sont les fresques de Beato Angelico au Vatican et, dans la sacristie de San-Lorenzo, à Florence, les médaillons modelés par Donatello.... On ne parle pas moins de Pompéi et du Palatin, tant est grande la conviction générale que ces ruines doivent rendre naturellement des marbres et des métaux, comme une mine donne du fer ou de la houille et une source lance de l'eau. Et une brève mention dans une chronique suffit pour toutes les autres découvertes de moindre importance : qu'il s'agisse de la nouvelle tombe étrusque qu'on a retrouvée dans les environs de Viterbe ou de Corneto ou qu'il s'agisse encore du nouveau sarcophage chrétien sorti de la boue tragique de Ravenne.

Chaque musée, national ou communal, s'augmente de nouveaux plédestaux et de nouvelles vitrines. Les catalogues se font de jour en jour plus volumineux. La moindre petite roche, le moindre plâtras teint en rouge ou en bleu doivent, cela va sans dire, être photographiés, commentés, publiés : innombrables sont naturellement les articles, les monographies, les essais, les illustrations que de diligents bibliographes enregistrent chaque jour. Point de sujet, si minuscule soit-il, qui n'occasionne une interminable littérature spéciale.

— Où arriverons-nous en continuant de ce pas ? demandai-je un jour à l'un de nos plus servents archéologues.

— Nous arriverons, si Dieu le veut, à la connaissance par-

faite, ou presque, me répondit-il, très étonné de mes doutes et plus encore du ton sur lequel je lui en faisais part. Pensez donc : toutes les tombes ouvertes, tous les fondements retournés, tous les badigeons grattés, tous les musées complets, toutes les classifications terminées !... Nous ne verrons pas, malheureusement, ce jour magnifique, mais nous en approchons.

Je n'eus pas le courage de contredire cette foi inébranlable sous laquelle me paraissait bien se cacher quelque chose comme de la présomption, de l'égoïsme, de la démence. Mais, lorsque le terrible homme se fut éloigné, je fis devant Dieu l'acte de remerciement suivant :

« Je te remercie, Seigneur, d'avoir fixé ma vie dans une époque que nos descendants omniscients qualifieront néanmoins de rude et d'ignorante. L'ignorance est sans doute aussi de nos jours une chose peu honorée, mais beaucoup pratiquée ; et, du reste, à bien la considérer, elle a certains traits qui la font ressembler à la jeunesse et à la pureté.

» Je te remercie, Seigneur, de m'avoir fait naître à une époque où la nature n'a pas encore livré à l'homme tous ses secrets ; nos petites connaissances, en se terminant sans limites précises dans le mystère infini, acquièrent un air de grandeur et de noblesse. Tu as voulu, Seigneur, m'infuser aussi une ardente passion des choses antiques et je ne sais quelle aptitude à revivre dans ma fantaisie les choses du passé. Tu aurais été peu généreux, Seigneur, si, me faisant cadeau d'une âme historique, tu m'avais ensuite refusé le moyen de lui fournir un aliment approprié et l'air nécessaire pour respirer.

» Tu sais bien, du reste, que l'histoire ne se nourrit pas de faits seuls, mais aussi et surtout d'intuitions et de traditions, d'idées et de fantaisies, et que, dans l'économie de sa respiration, les connaissances positives remplissent le rôle de l'azote, tandis que l'oxygène, c'est-à-dire l'élément vraiment vital de l'air, est fourni par les choses qui demeurent incertaines et mystérieuses.

» A dire toute la vérité, j'aurais préféré vivre au temps où l'on raisonnait encore très vaguement de villes ensevelies sous

les cendres du Vésuve et où, au milieu des broussailles et des troupeaux du Campo-Vaccino émergeaient seulement un peu de l'arc de Titus, un peu de la colonne de Foca : quelque vestige de la divine Rome ensevelie, sortant à peine du sol, portait l'imagination vers des choses plus grandes et plus belles que la réalité ne les a montrées depuis.

» Mais je ne veux pas sembler indiscret ; je me contente bien de pouvoir m'asseoir sur le couvercle de fer qui garde encore presque inviolée la gigantesque tombe d'Herculanum. Et je te loue, Seigneur, d'avoir suggéré aux autorités et aux académies d'Italie certains motifs, puérils, mais efficaces, qui empêcheront le professeur Waldstein de fouiller pour le compte des Allemands, des Anglais ou des Américains.

» Bien des chambres funéraires étrusques se cachent encore, j'en ai la certitude, dans les collines de l'Italie centrale et mainte bonne fresque du *Tricento* ou du *Quattrocento* dort, recouverte de son obscur suaire de chaux, dans plus d'une église de la Vénétie ou de la Toscane.

» Et la chapelle Sixtine est encore enfumée et assombrie : il vaut mieux la frotter et l'éclaircir chacun avec ses propres yeux qu'avec ces procédés qui ont affaibli les peintures de Mantegna dans la *Camera degli spori* et dissipé dans la *Cena* de Leonardo le voile tragique qui l'entomrait.

» Puisque, ô Dieu miséricordieux, tu as voulu que le Temps, ce destructeur implacable, fût aussi un artiste très aimable, il n'y a pas de peintre qui sache préparer des teintes aussi riches, des patines aussi délicates, des combinaisons aussi exquises de saleté et d'humidité. Et le barbare, en mutilant une statue, souvent la grandit.

» Fais, Seigneur, que le pape ne se sente jamais poussé par la tentation de reconstituer la tête, les bras et les jambes du Torse du Belvédère. Et protège l'Italie officielle contre la tentation d'avoir un musée gigantesque tels que le Louvre et le Musée britannique.

» Les musées italiens sont relativement petits, imparfaits, suffisamment désordonnés (et par là moins dissemblables de la

vie vraie); ce sont des mélanges de choses excellentes et de choses médiocres, cela permet à un bon visiteur de choisir spontanément les chefs-d'œuvre qui lui semblent tels.

» Merci donc, Seigneur. Et tiens éloigné le professeur Meyer-Müller-Schmid de cette modeste petite route que mes contemporains qualifient de romaine : je serais trop malheureux si cet Allemand très savant me démontrait non fondée notre antique certitude consolante.

» Défends contre les archéologues le passé du monde et contre les futuristes son avenir. Amen ! »

— J'ai eu l'occasion de rencontrer il y a quelque temps un autre individu : l'homme qui désire se tenir au courant, le *presentista*, pour le définir à la façon de Marinetti.

— Oui, commença-t-il par me dire, je suis un des plus insatiables dévoreurs de papier qui se trouvent sous la voûte des cieux. Mais il ne s'agit pas du papier de livres, entendons-nous bien, qui est toujours plus ou moins coriace, rance et indigeste : je ne mange que de la nourriture fraîche et légère.

Et il m'indiqua la quantité innombrable de journaux et de revues qui encombraient son cabinet de travail : les tables, les sièges, le sol.

— Personne, poursuivit-il, n'aime plus la culture que moi ; personne ne consacre aux idées désintéressées plus de temps et plus d'argent. Mais il faut être homme de son époque et reconnaître que le périodique est la forme actuelle vivante du savoir, tandis que le livre n'est plus que l'obstinée larve d'une chose défunte. Notre période, chacun le sait, diffère surtout du passé par le caractère toujours plus nettement dynamique qu'ont revêtu toutes les manifestations : ayant augmenté la faculté d'être rapides dans chaque mouvement et dans chaque acte, nous nous trouvons fatalement entraînés à nous sentir plus changeants, et aussi à ne plus pouvoir du tout concevoir dans la vie ces formes qui voudraient revêtir un caractère de stabilité. Maintenant, pour qui sait bien juger, le livre est toujours une expression statique de la pensée humaine. Celui qui écrit un livre est toujours, qu'il en ait conscience ou non, un homme prétendant

dire le mot juste et beau aussi bien aujourd'hui que demain, aussi bien pour les voisins que pour les étrangers; c'est un homme, somme toute, qui s'imagine faire œuvre stable et définitive. Un périodique, en revanche, par le seul fait d'être un périodique, exclut une pareille présomption. Quand la *Nuova Antologia* publie une étude, fût-elle même très dogmatique, de Giuseppe Sergi sur la question des races méditerranéennes, ou quand le *Marzocco* imprime en caractères de fantaisie une petite poésie d'Ada Negri, je me dis que, dans quinze jours, paraîtra une autre *Nuova Antologia* et, dans une semaine, un autre *Marzocco*; chose qui serait presque inconcevable si MM. les rédacteurs estimaient que la science et l'art ont dit vraiment leur dernier mot dans cet article ou dans cette poésie. Lorsque je trouve dans le *Corriere della Sera* une divagation économicomorale de Luigi Luzzatti ou une divagation mystico-érotique de Gabriele D'Annunzio, j'en retire la somme d'instruction et de plaisir qu'il faut pour le repas quotidien de mon esprit; comme je pense que mon journal est déjà en train de me préparer pour demain d'autres mets savoureux et nourrissants, bien que de goûts très divers, j'évite l'erreur de croire que, sur cette terre, on puisse vivre seulement de Luzzatti et de D'Annunzio. Lorsque, dans le même *corriere* ou ailleurs je lis les nouvelles de la guerre balkanique, si différentes de feuille à feuille, si variables d'un jour à l'autre, si noires selon le correspondant A, si roses selon le rédacteur B., d'une teneur tellement incohérente, si contradictoires, si dégagées de tout frein logique, si susceptibles de n'importe quelle interprétation, je dois bien reconnaître (et qui ne le reconnaîtrait pas?) que, seul, le journal quotidien peut nous livrer un type d'histoire semblable et fidèle à la réalité. La vie (nous le savions aussi avant M. Bergson) est un mouvement tourbillonnant dans lequel il est impossible de trouver un seul point d'appui; c'est un changement incessant et indéfinissable surtout parce que c'est nous aussi, et pas seulement les choses, qui changeons continuellement; ainsi l'illusion de la stabilité et de la perfection est une des plus absurdes et des plus puériles qu'il soit. Illusoire, en vérité, est l'image, même si vague et

si difforme, que le journaliste nous présente des événements. Celui-ci, lui aussi, est un homme; et par conséquent il est porté à croire que, pour un jour du moins, les choses sont telles qu'il les raconte: nous ne parlons pas de ces journalistes qui publient en volume le recueil de leurs articles, c'est là le comble de l'aberration. Mais, pour conclure, dans l'état actuel de l'humanité, l'histoire la moins éloignée de ce que nous appelons la vie est celle que nous lisons dans les journaux quotidiens: elle est d'autant plus fidèle qu'elle est plus chaotique, d'autant plus étendue qu'elle est plus amorphe....

Et, ajouté-je, elle est infiniment plus délectable qu'aucune ingénieuse tentative de reconstruction. Cette raison du plus grand plaisir est, d'ailleurs, une raison générale des plus importantes en faveur des périodiques, même en voulant faire abstraction de toute autre considération. Un livre, fût-il même le plus intéressant, est une maison qu'on ne peut visiter qu'à la condition d'y pénétrer par une certaine porte, d'y monter par certains escaliers, d'y suivre, à moins de s'égarer, un certain itinéraire. En revanche, le périodique est un palais enchanté qui me permet d'entrer, si je le veux, par n'importe quelle fenêtre ou par le toit, et où je puis choisir la pièce qui me convient le mieux, sans passer par les autres. Le périodique est bel et bien un château de carton, parfaitement solide pour les deux ou trois heures qu'il me plaît d'y résider; je ne suis pas obligé de le conserver quand la fantaisie m'en a passé....

Et le brave homme continua pendant longtemps encore à m'exalter les bienfaits et les avantages de la littérature éphémère. Paradoxes plus ou moins plaisants, pensera le lecteur. Sans doute, mais j'ai voulu les narrer parce que, malheureusement, ce sont ces raisons et d'autres qui font que la revue et le journal dérobent, au livre, chaque jour davantage plusieurs de ses lecteurs, déjà si rares. Je ne sais si c'est là le cas seulement en Italie.

— Cependant il se publie de temps en temps un bon livre; ils ne sont certes pas nombreux, mais ils le sont assez pour avoir raison de cette autre objection qu'on entend souvent: si

messieurs les écrivains savaient nous donner des œuvres vraiment substantielles et intéressantes, le public les lirait. Il me suffira de signaler aujourd'hui *I giardini d'Adone* (Les jardins d'Adonis) par Emilio Bodrero (Rome, Bontempelli & Invernizzi, 1913 : 5 fr.). Je connais, dans la production littéraire moderne, peu de livres pensés de façon si nette et si austère et exprimés cependant sous une forme si lucide et si riche. L'érudit n'ignore pas que, selon les usages antiques, les « Jardins d'Adonis » étaient des vases de métal ou d'argile pleins de fleurs, dont les amis et les connaissances se faisaient cadeau pour commémorer, au printemps, les fêtes adonisiennes. Ces jardinets gracieux mais peu durables sont donc aussi un symbole des belles pensées fleuries que l'auteur offre à ses lecteurs, sans accorder une grande valeur à ce cadeau qu'il juge éphémère.... Ajoutons à tous les mérites de Bodrero aussi celui de la modestie : vertu bien rare de tous temps et bien contraire, de nos jours, à la mode régnante. Cette vertu est agréable et bienfaisante aussi parce qu'elle procure aux hommes de l'entourage une des joies les plus pures : celle de pouvoir découvrir quelque richesse inattendue, comme de pouvoir beaucoup ajouter, sans rien enlever, à l'estime qu'un autre a de lui-même.

Hâtons-nous donc de dire que les vingt proses des *Giardini d'Adone* sont tout autre chose que des fleurs d'occasion dont on se débarrasse au bout d'une journée. Ce sont, en grande partie, des dialogues conduits de la plus exquise manière enseignée par Platon, par Lucien, par les *Cinquecentisti* et par Leopardi, dialogues qui s'agitent autour des sujets les plus solennels qui ont préoccupé depuis le commencement des siècles l'esprit de l'homme ou qui en agiterent le cœur : le bonheur, la vérité, la beauté, la richesse, la religion, l'espérance, l'amour, la douleur. Alternant avec les dialogues, des discours tenus, des lettres, des dissertations, des récits : ainsi l'*Elogio del mio gatto* et le *Panegirico dell'aviatore* et — c'est la plus remarquable parmi les autres proses — une *Vita, fortuna ed opere di Paolo Tannery* : vie humble et laborieuse, grandissime en élévation et en profondeur, succession de vicissitudes, d'œuvres, de pensées où il semble que

l'auteur ait voulu esquisser, sinon des circonstances précises de sa propre existence, du moins quelques-uns de ses événements les plus intimes et les plus chers. Le ton du discours, surtout dans les dialogues, et le genre de la philosophie sont propres à justifier l'impression de quelques critiques qui placèrent ces *Giardini* dans le nombre des livres ironiques et indiquèrent, comme maîtres de Bodrero, Lucien, Renan, Anatole France. Mais il s'agit, à mon point de vue, de ressemblances superficielles et accidentelles : la secrète matière des *Giardini* est, si je ne fais erreur, absolument originale. Elle n'a rien, cette matière, de l'aridité sentimentale qui distingue d'habitude la littérature ironique. La sérénité hellénique, la subtilité des sophistes, l'élégance des humanistes, le badinage gaulois, le pessimisme de Leopardi, le sourire romanesque qui marquent et colorent presque toutes les pages de ce livre richissime n'en constituent cependant pas l'essence ; celle-ci me paraît résider plutôt dans un rare stoïcisme, solide, mais non âpre, courageux sans jactance, intelligent, tolérant et jovial, tel qu'il semble être de l'épicurisme.

Et une autre singularité admirable de ces *Giardini* résulte de la fusion parfaite de l'antique et du moderne, obtenue sans artifice ni parti pris. Dans la *Passeggiata* (La promenade), par exemple, et dans le *Panegirico dell' aviatore* on peut trouver des concepts, des fantaisies, des raisons de paraître osé même à un de ces bons futuristes qui se sont mis à détester l'*Iliade* et l'*Odyssée* parce qu'on n'y parle jamais de benzine et de chevaux-vapeur. Chez Bodrero, comme l'hellénisme n'est pas un vernis, mais une forme de l'esprit profonde et presque native, le modernisme est de même une conscience spontanée, une foi qui, précisément parce qu'elle est sincère, fuit tout ce qui est spasme et convulsion.

« Exercices de style et de pensée », c'est ainsi que Bodrero définit ses proses dans la dernière page. Et vraiment, si nous voulons être sévères, ses écrits dénotent çà et là un certain caractère d'exercices. Parfois la période apparaît complètement développée, plus qu'elle ne paraît se développer d'elle-même ;

parfois la pensée s'égare par des sentiers et des détours, sans doute plaisants et harmonieux, mais pas assez cependant pour épargner un mouvement d'impatience au lecteur qui voit trop le point d'arrivée et trouve qu'il serait si facile de l'atteindre directement d'un pas et d'un saut.... C'est là, me semble-t-il, que gît le défaut de ce très beau livre; celui-ci renferme, du reste, des pages et des pages qui en sont à peu près exemptes. Ce qui me suggère une supposition qui n'a rien d'in vraisemblable pour qui connaît Emilio Bodrero. Ennemi comme il l'est de tout vain bruit, conscient des artifices mauvais par lesquels d'autres obtiennent la renommée et la popularité, dominé du désir de parler à ces très rares isolés qui sont en état de le comprendre, il n'est pas absurde de croire que Bodrero se soit volontairement contenu dans des formes propres à fatiguer et à décourager les profanes. D aucuns peuvent différer de ce concept d'art par trop dédaigneux, mais tous doivent en reconnaître la hauteur et la noblesse.

FRANCESCO CHIERA.

CHRONIQUE ANGLAISE

L'Angleterre et les Balkans. — La nouvelle constitution. — Lettres de Charlotte Brontë. — Un roman féministe.

L'Angleterre et les Anglais sont en vacances et comme, cette année, il n'y aura pas de session d'automne, on peut dire qu'au point de vue de la politique et du gouvernement, l'exercice 1913 est clos. Il n'a été ni fort intéressant ni fort brillant, l'exercice 1913. Il a été obscurci par deux choses qui ont porté leur ombre sur l'Angleterre gouvernementale et parlementaire : la crise des Balkans et le *Parliament Act*.

La crise des Balkans, aujourd'hui heureusement terminée, a fait passer l'opinion anglaise par une série d'émotions diverses et de sentiments contradictoires, en même temps qu'elle a pro-

fondément ému le gouvernement. Pacifique par tempérament comme par tradition, le peuple anglais a vu avec peine les événements se précipiter et la guerre devenir inévitable ; et le gouvernement, de son côté, était fort gêné, car, d'une part, il avait des sympathies pour les populations chrétiennes des Balkans, et, de l'autre part, il tenait beaucoup à ménager le sultan, chef religieux de 70 ou 80 millions de sujets britanniques, aux Indes et ailleurs.

Quand la guerre éclata, la grande majorité des Anglais firent des vœux pour les alliés ; certaine proclamation du roi de Bulgarie donna à la guerre le caractère d'une espèce de croisade, la Croix contre le Croissant ; et il est inutile de dire de quel côté se trouvait l'opinion anglaise. Dans les milieux officiels hindous on avait le secret espoir que la Turquie, après des échecs, des défaites même, au début, se ressaisirait et qu'elle repousserait ses ennemis, après quoi la paix serait faite, des réformes introduites en Macédoine et le *statu quo* rétabli en Orient, conformément à la déclaration de lord Crewe à la Chambre des lords, le 8 octobre 1912.

Mais un mois après, la Turquie était battue et M. Asquith pouvait dire, au banquet d'installation du lord-maire de la Cité de Londres, le 9 novembre, que « même la campagne d'Austerlitz n'avait pas produit de changements aussi soudains, aussi imprévus et aussi complètement stupéfiants que ceux qu'avait amenés, pendant le mois précédent, la confédération balkanique. »

Lors de l'armistice, la surprise causée aux diplomates par les alliés fut aussi grande que celle qu'avaient éprouvée les militaires ; et l'attitude de la Bulgarie, que l'on considérait comme l'âme de la confédération balkanique, fut un fâcheux mécompte pour les chancelleries européennes.

Vinrent la rupture des négociations, puis les querelles entre les alliés et l'effondrement de la Bulgarie, aussi inattendu que l'avait été celui de la Turquie. L'opinion anglaise eut alors des soubresauts, comme en a une boussole rapidement agitée.... Les alliés, regardés pendant la guerre comme des libérateurs, furent

considérés comme des ambitieux rapaces quand ils se querellèrent pour le partage des dépouilles du vaincu ; la Bulgarie, blâmée pour son agression injustifiée contre les Serbes, le 30 juin, devint presque sympathique quand, la Roumanie s'étant jointe à ses adversaires, elle se trouva écrasée.

Par contre la Turquie, que l'on plaignait, irrita ses meilleurs amis lorsqu'elle viola le traité de Londres et réoccupa Andrinople et une partie de la Bulgarie.

Et finalement, aucun des Etats balkaniques n'est, aujourd'hui, très bien vu de l'opinion anglaise ; tous se sont aliénés les sympathies qu'ils avaient dans ce pays, et comme on ne veut blâmer aucun d'eux en particulier, on les enveloppe tous dans la même réprobation.

Maintenant que la paix est faite, on espère qu'elle sera durable ; et les Balkaniques que l'on rencontre affirment que le ciel n'est pas plus pur que le fond de leur cœur et que, de plus, ils sont tellement épuisés d'hommes et d'argent qu'il leur faudra une génération pour se remettre, panser leurs blessures et rétablir leurs finances et leur organisation. Le point noir qui reste à l'horizon est la Turquie, qu'il s'agit de faire rentrer dans les limites que lui a assignées le traité de Londres. M. Asquith et sir E. Grey lui ont donné de bons et salutaires conseils amicaux que d'aucuns ont interprétés à tort comme une menace. C'est une erreur. La Grande-Bretagne a trop de sujets musulmans pour qu'elle puisse menacer leur chef spirituel, mais comme l'ont dit le premier ministre et le chef du Foreign Office, si la Turquie soulève certaines questions, il n'est pas du devoir de l'Angleterre de la défendre, même si elle ne se range pas parmi ses adversaires.

Pour le moment, le seul côté satisfaisant de la crise balkanique est que le concert européen a résisté à tous les orages et que le conflit a été localisé. Cependant la perspective est peu rassurante ; on n'a probablement pas à redouter de complications aux Balkans dans un avenir prochain ; sur ce point l'opinion européenne est unanime ; mais on éprouve dans le monde politique un sentiment de profond désappointement, car la

question d'Orient, qui a dominé la politique de l'Europe pendant la plus grande partie du dix-neuvième siècle, est loin d'être réglée. Elle se pose de nouveau au commencement du vingtième siècle et il faudrait être bien optimiste pour en prévoir la solution prochaine.



— On commence à voir comment fonctionne la nouvelle constitution britannique; on ne saurait dire toutefois qu'on y voie bien clair. Les deux premières lois qui sont destinées à bénéficier du Parliament Act, c'est-à-dire à recevoir la sanction royale sans le concours et l'agrément de la Chambre des lords, le *home rule bill* et le projet de loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans le Pays de Galles, ont été votées une seconde fois par la Chambre des communes. La discussion n'a été qu'une simple formalité, car ces lois doivent revenir finalement à la Chambre haute sous une forme identique à celle qu'elles avaient lorsqu'elles lui furent soumises la première fois. Ce second examen, qui n'en est pas un, est donc une pure perte de temps. Sans doute, il est dit quelque part que la Chambre des communes peut suggérer certaines modifications à la Chambre des lords, et que si celle-ci les adopte on les considérera comme des amendements introduits par les Lords et approuvés par les Communes; mais cette procédure compliquée n'a pas été adoptée, pour la raison probablement qu'en l'état actuel des relations entre les deux Chambres, aucune d'elles n'est disposée à accepter ce que l'autre propose. On ne voit pas, jusqu'à présent, dans la pratique, que le délai de deux ans, entre le premier vote d'une loi et la sanction royale, donne véritablement l'occasion d'amender, de corriger, d'améliorer les mesures en voie de discussion.

A moins d'événements imprévus, les deux projets de loi dont il vient d'être question recevront la sanction royale en juin 1914. Mais d'ici là M. Asquith doit faire connaître son projet de réorganisation de la Chambre haute, ce qui peut faire présager

des discussions fort intéressantes. On sait, par des déclarations précédentes du premier ministre, que la nouvelle Chambre des lords devra être peu nombreuse, non héréditaire et ne pourra être ni l'égale ni la rivale de la Chambre des communes. M. Lloyd George a dit, depuis, que la seconde Chambre comprendrait des représentants de tous les partis et de toutes les confessions. C'est parfait. Seulement une question se pose aussitôt. Si la Chambre des lords nouvelle n'est pas héréditaire, elle sera élue; et si elle est élue, comme elle sera issue du suffrage populaire tout comme l'autre Chambre, il sera difficile de lui assigner un rôle subordonné, secondaire, inférieur, sans, du même coup, porter atteinte, à la dignité de l'électorat. Si, d'un autre côté le rôle de la seconde Chambre, de cette Chambre qui, en théorie, doit reviser les travaux de la première, la conseiller au besoin et rectifier ses erreurs, est un rôle effacé, il est évident qu'elle n'attirera comme candidats que des politiciens de second ordre, car les hommes vraiment capables et désireux de jouer un rôle sérieux ne solliciteront pas le privilège douteux d'en faire partie.

Peut-être les candidats devront-ils remplir certaines conditions spéciales et avoir donné des preuves de capacité administrative ou politique; mais alors la difficulté de faire jouer à des hommes d'élite un rôle secondaire sera encore bien plus grande. D'où l'on peut conclure, provisoirement, que la tâche de fabriquer ou de remanier une constitution est bien moins facile qu'on ne le suppose généralement.

— Le monde littéraire anglais a éprouvé une très vive et très agréable surprise quand, au mois de juillet dernier, le *Times* a publié quatre lettres de Charlotte Brontë, l'auteur de *Jane Eyre*, que l'on croyait détruites et qui ont définitivement donné la solution d'un problème d'histoire littéraire que l'on était porté à considérer comme ne devant jamais être résolu.

Ce problème, c'était ce que l'on appelait le secret de Charlotte Brontë ou le drame de sa vie. *Charlotte Brontë's tragedy*, comme on dit en Angleterre, a fait couler des flots d'encre.

Charlotte Brontë, on ne l'a pas oublié, passa deux ans à Bruxelles, — 1842-1843, — où elle était allée perfectionner son éducation, en vue de se faire maîtresse d'école à Haworth, en Yorkshire, où son père était ministre protestant.

Le révérend Brontë, d'origine irlandaise, était pauvre et malade. Charlotte passa sa jeunesse à soigner son père, son frère et ses sœurs et à faire marcher de son mieux le pauvre ménage. Quand elle revint de Bruxelles et qu'elle ne réussit pas à fonder un pensionnat de jeunes filles, elle écrivit un roman, et ses sœurs, Emily et Anne, suivirent son exemple. Le roman de Charlotte Brontë était intitulé *The Professor*, celui d'Anne : *Agnès Grey* et celui d'Emily : *Wuthering Heights*. Ce dernier roman est resté, en quelque sorte, classique ; c'est une œuvre émouvante bien qu'un peu étrange, mais d'une inspiration réelle et qui témoigne d'une vive imagination atteignant presque au génie.

Après *le Professeur*, Charlotte Brontë écrivit *Jane Eyre*, dont le succès fut très grand et immédiat et établit sa réputation non seulement en Angleterre, mais à l'étranger aussi, grâce à des traductions qui firent connaître son œuvre dans toute l'Europe. Après *Jane Eyre*, ce fut *Shirley*, puis *Villette*. Or, comme on ne tarda pas à le comprendre, les romans de Charlotte Brontë sont, en grande partie, des œuvres autobiographiques. On y retrouve partout la passion, une passion ardente mais concentrée, les aspirations vagues, peut-être, mais intenses d'une âme qui ne se connaît pas elle-même, qu'agitent des sentiments tumultueux et mal définis et qui se trahissent par un besoin d'aimer et d'admirer. Et c'est là le roman de Charlotte Brontë. Mais quel était l'objet de son adoration ? Tout simplement son ancien professeur de Bruxelles, Constantin Heger, un homme éminent, d'un grand caractère, d'une intelligence et d'un mérite considérables. C'est de lui, ou plutôt de l'idéal qu'elle s'était fait de lui, que Charlotte Brontë était éprise. Cette petite provinciale anglaise, élevée dans un pauvre presbytère où manquaient l'air et la vie, où tout était étroit, les idées comme les ressources, fut éblouie quand elle se trouva en contact avec un esprit

éclairé, qui lui ouvrit sur le monde extérieur, moral et intellectuel des horizons nouveaux.

Sous l'influence de son maître, ses idées s'élargissent, son imagination vive, qu'elle doit sans doute à l'élément celtique de sa nature, car par son père elle est Irlandaise, se développe et arrive à une véritable exaltation.

Quand il lui faut partir de Bruxelles pour revenir au domicile paternel et reprendre cette vie monotone et mesquine de Haworth, c'est un déchirement. Elle laisse derrière elle un milieu intellectuel, elle quitte un guide, un conseiller respecté, vénéré; après avoir entrevu un monde pressenti, deviné par elle et resté inexploré, il lui faut s'enterrer vivante dans ce tombeau de Haworth. Et ses romans autobiographiques sont une longue plainte où s'exhalent les regrets, où son imagination active grandit les objets et revêt son idéal de toutes les qualités morales que l'on admire dans un grand caractère, dans une haute et puissante intelligence.

A la lecture de ses livres et de divers fragments de ses lettres, certains de ses biographes, trompés par l'intensité des sentiments exprimés, la vigueur des idées, l'ardeur de la passion de ses héros, ont cru que Charlotte Brontë avait éprouvé pour Constantin Heger un amour moins éthéré qu'il ne convenait. Les autres, les plus nombreux, les plus perspicaces et les plus autorisés, ont toujours soutenu au contraire que Charlotte Brontë s'était éprise beaucoup plus d'un héros imaginaire que d'un homme et qu'elle n'avait eu pour son maître Heger qu'une affection exaltée, mais purement platonique. Et les quatre lettres écrites de sa main et publiées dans le *Times* démontrent la fausseté de l'opinion de ceux de ses biographes qui ont cru à une passion sensuelle de Charlotte pour Heger et qui voyaient dans M^{me} Heger une femme jalouse dont les soupçons étaient justifiés. Rien de tout cela n'est vrai que l'exaltation d'une petite provinciale de génie, douée d'une ardente imagination, pour un maître écouté, vénéré, qui, à ses yeux, paraît un esprit d'une essence supérieure digne d'admiration.

Et la jeune Charlotte écrit des lettres interminables en un français assez pur, presque sans faute, à Heger, qui, habitué sans doute à en recevoir bien d'autres du même genre de ses anciennes élèves, n'en tient aucun compte, n'y répond pas ou ne répond que pour exprimer le désir qu'on ne lui écrive que rarement, à de longs intervalles.

Ces lettres, que le *Times* a publiées en entier, mettent donc fin à une légende injurieuse et rétablissent la vérité. Elles font honneur à l'homme qui les a inspirées comme à celle qui les a écrites et nous rendent plus sympathique encore, s'il est possible, la pauvre Charlotte Brontë, qui, après avoir joui de la gloire, puis retrouvé le calme, mourut en 1855, après un an d'une union sans éclat et probablement sans passion avec M. Nicholls, qui avait été le vicaire du révérend Brontë, son père.

Les quatre lettres de Charlotte Brontë sont maintenant au Musée britannique auquel les a offertes le Dr Paul Heger, de Bruxelles, le fils de Constantin Heger, que l'on ne saurait trop louer de sa générosité. En les publiant, le Dr Heger a mis fin à toutes les insinuations calomnieuses et à tous les doutes que d'aucuns avaient eus sur la nature des relations de Charlotte Brontë avec le professeur Constantin Heger et il a fait au Musée britannique un don précieux qui lui donne des titres à la reconnaissance du monde littéraire anglais.

— Et puisque nous parlons du monde littéraire, il est bon de signaler une réclamation de l'éminent romancier anglais, M. Hall Caine, qui vient s'ajouter à tant d'autres du même genre, car elle n'intéresse pas seulement les littérateurs, elle touche, en effet, tous les lecteurs. M. Hall Caine vient de publier un nouveau roman intitulé *The woman Thou gavest me*, dont, il le dit lui-même, le but est de montrer « la cruelle et blâmable inégalité dans laquelle se trouve la femme vis-à-vis de l'homme. » Cet ouvrage, par sa nature même, aborde un problème des plus redoutables et des plus délicats de la vie sociale, et M. Hall Caine a traité son sujet courageusement, hardiment, mais avec toute la légèreté de touche et toute la retenue que l'on pouvait attendre de lui.

Or l'Association des libraires a cru devoir ranger l'ouvrage de M. Hall Caine dans la catégorie des livres qu'il ne convient pas de mettre à la portée de tout le monde et que l'on ne donne qu'à ceux qui en font spécialement la demande.

Pour comprendre la réclamation de M. Hall Caine, il faut se rappeler que les Anglais, grands liseurs de romans, n'achètent que fort peu de livres et s'abonnent aux « bibliothèques circulantes », comme ils disent. Il va sans dire que, dans ces conditions, un livre mis, en quelque sorte, à l'index par les bibliothèques, se trouve dans une condition d'infériorité. Cela n'a pas d'importance pour un écrivain éminent comme M. Hall Caine, mais cela peut en avoir beaucoup pour un jeune auteur ou un auteur peu connu, et la question est une affaire de principe, bien plus que d'intérêt matériel. Car, enfin, de quel droit des commerçants honorables sans doute, mais dont la compétence en matière de littérature et de morale peut être contestée, se permettent-ils de dire à leurs clients : « Vous lirez ceci » ou « Vous ne lirez pas cela ? »

Le souci qu'ils prennent de la santé morale de leurs abonnés part d'un bon naturel, on peut le croire ; mais ils s'arrogent là un droit de contrôle, de critique, de veto, que personne ne leur a conféré et que personne ne leur reconnaît. Il semblerait même, indépendamment de toute autre considération, que dès l'instant qu'ils sollicitent les abonnés et invitent, par des annonces, le public à s'adresser à eux, ils s'engagent, par le fait même, à lui fournir ou même à lui faire connaître tous les ouvrages parus afin qu'il fasse son choix.

Les abonnés des bibliothèques ne sont ni des écolliers, ni des jeunes filles mineures, et si, selon l'adage latin, il faut respecter la jeunesse, ce n'est pas pour elle spécialement que les littérateurs écrivent, mais pour le public en général, qui sait ce qu'il veut et est en droit d'exiger qu'on ne le force pas à lire des contes de fées ou des berquinades et qu'on lui donne ce qu'il désire.

PAUL VILLARS.

CHRONIQUE HOLLANDAISE

Les élections générales. — Victoire des socialistes. — Concentration libérale et coalition confessionnelle. — Le tarif douanier. — Ecole publique et école privée. — Parti protestant. — Parti indien. — Grotius et l'année internationale à La Haye.

Le grand événement de ces derniers mois en Hollande et qui n'a pas encore perdu son actualité, ce sont les élections générales pour la Seconde chambre des 17 et 25 juin. Ne parlons pas des résultats, tout le monde les connaît : 45 voix pour le gouvernement, 55 pour l'opposition, libéraux de toute nuance et socialistes ; c'était la chute du ministère qui, sans s'arrêter aux conseils d'amis du premier degré, a immédiatement donné sa démission. Si l'on veut y regarder d'un peu plus près, ce scrutin nous fournit des indications précieuses, non seulement sur la situation politique, mais aussi sur l'état moral du pays. Pour la première fois, les divers groupes de gauche, modérés, radicaux, démocrates, se sont mis d'accord sur un programme et ont conclu une alliance ; dans cette patrie des groupes et des sous-groupes, où, pour ne rien aliéner de ses opinions et de son indépendance, chacun rêvait de marcher seul, on a compris que, pour faire œuvre utile, il faut consentir des sacrifices, sauf à reprendre plus tard sa liberté d'action, et c'est ainsi qu'on a vu un parti libéral. Il est vrai que les socialistes s'étaient tenus à l'écart de cette concentration ; les uns et les autres, sans doute, visaient à renverser le cabinet ; mais la plupart des libéraux ont l'horreur du socialisme et les socialistes, comme leurs congénères des autres pays, n'entendent avoir rien de commun avec la « bourgeoisie capitaliste. » Ils se sont donc présentés seuls au scrutin avec leur drapeau déployé : cependant, au ballottage, quand il s'est agi de faire échec au candidat du gouvernement, de même que les catholiques et les protestants orthodoxes confondaient leurs voix, libéraux et so-

cialistes reportaient leurs suffrages sur le candidat de gauche le plus favorisé. Et c'est le premier enseignement qui se dégage de ces journées; aucun des partis en présence ne peut se vanter d'avoir la majorité absolue; ni la droite, ni la gauche ne sauraient y arriver sans contracter des alliances.

Ceci n'était point pour surprendre personne; mais la grande révélation, et certainement inattendue, de ce scrutin, c'est le développement extraordinaire, la puissance du socialisme. Au premier tour de scrutin, dans les 93 circonscriptions où ils s'étaient présentés, sur 750 000 votants, ils obtenaient environ 145 000 suffrages. A la suite des ballottages, ils occupaient 18 sièges sur 100 au lieu des sept qu'ils avaient dans la dernière législature. Qu'on s'en afflige ou qu'on s'en réjouisse, le fait est là et il faut bien constater qu'à mesure qu'on a étendu le droit de suffrage, on a travaillé pour le socialisme. Lorsque, il y a quelque vingt-cinq ans, Domela Nieuwenhuis était le chef reconnu du parti, on en parlait certes; il y avait souvent des troubles dans la rue, des rixes avec la police, à La Haye, à Amsterdam; mais on se refusait à prendre le socialisme au sérieux; on le regardait comme un parti sans avenir. Depuis qu'il a abandonné ses théories anarchistes, qu'il s'est assagi, demandant à une évolution lente le triomphe de ses idées, s'efforçant de pénétrer dans les conseils municipaux, dans les conseils généraux, pour y défendre les intérêts de la classe ouvrière, il a gagné des partisans dans les villes et dans les campagnes et la reine vient de reconnaître à la fois sa force et son droit en prenant l'avis de son chef reconnu, M. Troelstra, dans sa consultation des représentants autorisés de tous les groupes parlementaires pour la solution de la crise ministérielle. Les anarchistes ont poussé les hauts cris, ont parlé de trahison en voyant un « pur » mandé au château de Loo se rendre à l'invitation de la reine; les socialistes ont été fiers de cette consécration de leur victoire. Il faut bien reconnaître que leur campagne n'a pas été sans mérite. Ils ont su manœuvrer à la Chambre avec tant d'habileté qu'ils ont imposé au gouvernement et à sa majorité des amendements aux lois sociales déclarés d'abord inacceptables: le ministre du tra-

vail a eu plus d'une fois besoin des sept socialistes pour sauver ses projets et leur a fait de grandes concessions. Enfin, pourquoi ne pas le dire ? dans la triste affaire des décorations, c'est M. Troëlstra qui fut le plus éloquent défenseur de la morale publique et osa dénoncer les agissements suspects, sans s'inquiéter de la situation des personnes en jeu. Ajoutez qu'à l'inverse de ce qui se produit trop souvent ailleurs, le socialisme hollandais se garde d'attaquer la religion ; il a compris d'instinct qu'en ce pays surtout, ce domaine devait être réservé. A chacun de décider pour sa religion particulière, mais en n'oubliant pas que c'est une religion aussi de lutter pour la justice, l'égalité, la fraternité et que dans cette religion tous les hommes peuvent s'unir. Nul doute que bien des hommes et des femmes, ralliés à cet idéalisme humanitaire, antimilitariste, ne soient venus grossir le nombre des socialistes.

Ce qui n'est pas moins curieux, ce qui est peut-être encore plus imprévu que les progrès du socialisme, ce sont les fissures qui se sont produites dans chacun des groupes constituant le bloc de droite. Il était permis de croire que l'autorité de M. Kuyper demeurerait incontestée chez ses partisans ; il n'en est rien. Le Comité central a eu beau donner solennellement l'investiture à certains candidats et excommunier leurs concurrents, il s'est trouvé cependant des circonscriptions qui ont fait la sourde oreille et ont protesté qu'elles ne se soumettraient pas à des injonctions du dehors ; à Ede, à Ommen, on a opposé aux candidats officiels, estampillés, du parti des candidats locaux et ce sont leurs noms qui sont sortis de l'urne. Passe encore pour les protestants orthodoxes. Ce sont toujours des protestants. Mais les catholiques ? Il y a vingt-cinq circonscriptions qui d'avance leur sont dévolues ; le clergé désigne les candidats et le vote n'est qu'une formalité. Même, bien des fois, on n'a pas besoin de voter ; il n'y a qu'un candidat et il est élu sans scrutin, n'ayant pas de concurrent. Mais cette fois il n'en a pas été ainsi ; dans cinq districts, on a eu plusieurs candidats catholiques, en dépit des conseils et des objurgations de l'autorité ecclésiastique, et même des dissidents ont obtenu des minorités respectables ; à Gul-

pen, 1760 voix contre 4600; à Sittard, 2550 contre 4500; à Roermond, 2470 contre 3780, et Roermond est le siège d'un évêché. A Berg-op-Zoom, le candidat dénoncé comme anticatholique, anathématisé du haut de la chaire, stigmatisé par les journaux de sacristie, l'emporte au second tour de scrutin sur le protégé des prêtres. Et voilà qui est vraiment une merveille ! Les feuilles ultramontaines n'en reviennent pas; certaines même confessent que des électeurs leur échappent et votent pour les socialistes. Quand la nouvelle loi électorale fut établie, le clergé catholique organisa aussitôt des associations ouvrières dont il se flatta de garder indéfiniment la maîtrise; à côté du bureau laïque siégeaient des conseillers spirituels dont on devait nécessairement prendre l'avis sur toutes les affaires qui se présentaient, économiques aussi bien que politiques, et l'on s'imaginait que les catholiques cantonnés dans leurs syndicats ne prendraient jamais contact avec leurs camarades de l'autre côté de la barrière. Mais il arriva que peu à peu, dans les questions de salaires, d'heures de travail, ils sentirent leur solidarité avec les autres ouvriers; des rapprochements s'opèrent, sans éclat, et c'est de tout ce travail inaperçu qu'est sortie la situation révélée par les dernières élections générales. Ce qui fait leur intérêt pour l'observateur, ce n'est pas l'orientation politique qu'elles indiquent, c'est surtout qu'elles marquent une étape dans l'éducation populaire, c'est que les masses commencent à se dégager des influences traditionnelles et à prendre conscience de leur rôle de souverain.

Ce n'est pas pourtant qu'on doive diminuer l'importance des questions en jeu dans cette consultation du pays. Il s'agissait d'abord de l'augmentation des droits de douane. Le ministère Heemskerk, pour assurer une retraite aux ouvriers, avait imaginé de demander 10 millions de florins de plus au tarif douanier, et la droite comptait que cette perspective lui gagnerait bien des suffrages. C'est le contraire qui est arrivé. Les commerçants, les armateurs, les industriels, les ouvriers, les mères de famille ont protesté contre l'idée ingénieuse de prendre d'abord à la frontière aux consommateurs un impôt qu'on

leur distribuerait ensuite sous forme de retraite. En vain M. Kuyper a-t-il voulu persuader à ses fidèles que le protectionnisme était inscrit dans la Bible et que c'était une ordonnance de Dieu, il n'a pas même pu convaincre tous ses amis de la coalition, et des circonscriptions catholiques se sont prononcées pour le libre échange.

La seconde question agitée était celle de l'école publique. Depuis plus de trente ans, sans se lasser, la droite s'efforce de ruiner l'enseignement public ; dans ces derniers temps, surtout, les écoles confessionnelles, protestantes et catholiques, ont été mises sur le même pied que les écoles publiques ; l'Etat leur accorde des subsides pour leurs maîtres, pour la construction des bâtiments scolaires et il ne manque pas de conseils municipaux qui suppriment l'école publique pour ne laisser subsister que l'école confessionnelle. Le ministère avait imaginé mieux ; il avait préparé un projet de revision de la constitution où l'école cessait d'être une obligation de l'Etat ; l'initiative privée, les Eglises s'occupaient de l'instruction et ce n'est qu'à leur défaut que devait intervenir l'autorité publique. On peut penser ce qu'a été une lutte commencée dans ces conditions. L'école publique a été accusée de corrompre la jeunesse, de pervertir les consciences, de souiller les âmes ; on a prétendu que les instituteurs publics tournaient en dérision la religion et la prière, et peut-être s'en est-il rencontré qui ont manqué de discrétion et de tact. Par contre, on s'est efforcé de montrer, comme M. Bongers dans *Foi et criminalité*, que les statistiques judiciaires constatent moins de délinquants chez les gens sans Eglise que chez les membres des Eglises. D'une étude fort documentée sur la prostitution à Rotterdam, il ressort que les questions d'Eglise jouent ici un bien petit rôle, mais que les causes déterminantes sont le degré de misère, l'insalubrité des logements, la moralité des parents, la décence de l'intérieur. Ecoles publiques ou privées, protestants, catholiques fournissent leur contingent de dépravation et n'ont guère à triompher les uns des autres. Et, quoi qu'on en dise, ce ne sont pas toujours les écoles chrétiennes qui font les bons chrétiens. Voltaire avait été élève des jésuites et

dans cette campagne électorale de 1913 on a pu voir un professeur élevé dans les écoles publiques défendre l'enseignement confessionnel contre un socialiste qui avait suivi jusqu'à dix-huit ans les cours d'un collège catholique. Toutes ces querelles paraissent bien mesquines quand on relit les paroles du ministre Thorbecke, le fondateur de cette école publique qu'auraient voulu renverser certains représentants officiels de la religion : « Le travail silencieux du christianisme par-dessus les diversités de croyance est infiniment plus général et plus grand qu'on ne l'aperçoit dans les sphères ecclésiastiques. Le christianisme a pénétré notre législation, notre gouvernement, notre société et nos mœurs ; mais ce n'est pas le christianisme particulier d'une Eglise, c'est un foyer de lumière dont les diverses confessions sont autant de rayons particuliers, c'est un christianisme supérieur aux différences confessionnelles, comme l'humanité est supérieure aux diverses nationalités, comme la science est au-dessus des formes et des systèmes où chacun, dans la mesure de son intelligence, cherche à saisir la vérité. » Cette conception de la neutralité de l'école, les esprits n'étaient sans doute pas mûrs pour la recevoir quand elle fut énoncée en 1857 ; le fait est qu'elle fut violemment combattue comme antireligieuse et qu'on s'empressa de lui opposer des écoles « avec la Bible » ; aux élections dernières, on avait espéré la détruire ; aujourd'hui, cet espoir s'en est allé en fumée et l'école publique neutre vient de triompher encore une fois. Mais qui oserait y voir une défaite de la religion ? Les adversaires de la première heure ne sont pas rares qui s'aperçoivent enfin qu'avec plus de discernement et de tolérance on aurait pu s'en servir avec succès pour l'éducation du peuple.

Un troisième point a été soulevé dans la lutte électorale : c'est l'article 171 de la constitution relatif au traitement des pasteurs de l'Eglise réformée. En 1808, le roi Louis avait incorporé au budget de l'Etat les biens de l'Eglise nationale, mais en lui garantissant que les revenus en seraient payés aux pasteurs sous forme de traitements. Cette promesse fut inscrite dans l'article 171 de la constitution donnée par Guillaume I^{er} et elle a été

maintenue depuis dans la loi fondamentale. Dans le projet de revision préparé par le ministère de droite, cet article disparaissait et les commentaires de cette résolution donnés par les feuilles antirévolutionnaires n'étaient pas très rassurants ; elles se demandaient si l'Eglise réformée actuelle, après les mouvements séparatistes de 1834 et de 1881, pouvait bien se prévaloir d'être restée l'héritière de l'association de 1815 à laquelle les subsides de l'Etat avaient été promis. Grand mouvement au sein du clergé protestant, qui se vit menacé et dans ses privilèges traditionnels et dans ses ressources matérielles. Le ministère s'empressa d'annoncer qu'il ne serait pas touché à l'article 171 ; mais le succès de la coalition pouvait dégager le cabinet de sa promesse et comme on ne se fiait pas à la bonne volonté des catholiques et des meneurs des Eglises dissidentes, on constitua un parti protestant qui n'a pas fait nommer un seul de ses candidats, mais qui a certainement contribué à désagréger le bloc des droites.

Enfin n'oublions pas une intervention qui a pu apporter son poids dans la balance : c'est l'appel pressant des Hollandais des Indes orientales demandant qu'on mette un terme aux entreprises des missions catholiques et protestantes auprès des populations musulmanes. Soutenus par l'autorité, les religieux et les missionnaires se montraient de plus en plus entreprenants, si bien que les masses, très résignées, très dociles, très soumises, en présence de la multiplication d'écoles chrétiennes confessionnelles, étaient travaillées de sourds mouvements de révolte. Et au moment où la métropole reconnaît la nécessité de défendre ses colonies et de renforcer pour cela sa flotte, n'est-il pas d'une souveraine imprudence de susciter des mécontentements à l'intérieur ? Un parti s'est même constitué à Java, le parti indien, qui comprend l'élite de la jeunesse cultivée et des marchands. Ces éléments, d'abord divisés entre eux, ont fini par se fondre dans le *Sarekat Islam*. Ils ne sont pas hostiles au christianisme, mais ils se rassemblent autour de l'islam pour défendre leurs intérêts nationaux. Leur idéal serait d'avoir une représentation locale, et à ces indigènes se sont joints des Européens qui ap-

puient leurs revendications et constituent avec eux le parti indien. En quelques années ils avaient réuni 7300 membres, mais le gouverneur-général a refusé d'autoriser l'association, qui a dû se dissoudre puisqu'elle tombait dès lors sous le coup du code pénal. Mais le mouvement d'émancipation n'en existe pas moins et l'on comprend les avertissements de ceux qui, vivant sur les lieux, recommandent à ceux qui sont loin le tact et les ménagements.

Et si ce langage doit être entendu quelque part, c'est bien sur cette terre de Hollande qui aspire à devenir la terre de la neutralité, de l'arbitrage, de la tolérance, de la justice, de la paix par le droit. Chimère, si l'on veut, mais chimère généreuse et dont on a le droit quand même de se glorifier. Un volume, qui porte pour titre *Grotius*, publié sous la direction de MM. A. von der Flier, de Jong van Beek en Donk, Henri van der Mandere, Jacob ter Meulen et des professeurs de droit international, prouve qu'en dépit de tout, des guerres et des menaces de guerre, les idées de rapprochement des peuples se réalisent de plus en plus dans les faits. Qu'on lise seulement la longue liste des congrès qui se réunissent cet été en Hollande : du 20 au 27 mai, le Conseil international des femmes ; du 9 au 11 juin, le congrès international du coton ; du 18 au 21 juin, le congrès international des touristes ; du 19 au 29 juillet, le 35^e congrès de l'Association littéraire et artistique internationale ; du 18 au 23 août, le congrès universel de la paix ; du 2 au 6 septembre, le congrès international des physiologistes ; du 8 au 13 septembre, le congrès des habitations à Groningue ; du 17 au 21 septembre, le congrès pharmaceutique international. Ainsi pendant ces deux mois, continuellement, des hommes de toutes les nations font le pèlerinage de La Haye pour y débattre leurs intérêts, travailler ensemble au progrès de la science et au rapprochement des peuples. Le congrès de la paix, qui compte 900 membres, réunit des illustrations des deux mondes et tout fait présager le plus brillant succès.

D'autre part, si on veut suivre dans ce volume les sentences du tribunal d'arbitrage, on sera étonné de voir combien sou-

vent on a recours à ses bons offices et combien de nations ont porté leurs différends devant cette juridiction. L'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis, la France, l'Italie, le Japon, le Mexique, la Norvège, le Pérou, la Russie, la Suède, la Turquie, le Vénézuéla, tous se sont soumis sans récriminer à la sentence des arbitres. Cependant il y avait des questions bien délicates : l'affaire des déserteurs de Casabianca, l'affaire du *Manouba* et du *Carthage* se sont réglées sans difficulté. Quelques Hollandais auraient même l'ambition de voir leur pays organiser une force de police capable de forcer les récalcitrants à se soumettre aux arrêts de la cour d'arbitrage et cette proposition doit même être présentée au congrès de la paix ; mais beaucoup sentent le danger d'un pareil projet et auraient peur d'avoir recours à d'autres moyens que la force morale. C'est ce qui a été dit dans une conférence où la question a été débattue à La Haye. Si l'on veut réussir, il ne faut pas aller trop vite ; il faut savoir attendre. L'idée est bonne ; elle est féconde, son heure viendra.

Qu'on la jette à la mer, la mer des multitudes :
Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

LOUIS BRESSON.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Un livre français sur Jérémias Gotthelf. — Nouvelles œuvres d'Alfred Huguenberger. — Ringel-Ringel-Reihn. — Frank Buchser. — A propos de l'exposition Sandreuter. — Publications nouvelles.

Ce n'est pas la première fois qu'on s'occupe de Gotthelf en France. Max Buchon, le romancier franc-comtois, traduisit vers 1850 quelques-uns de ses récits et, en 1875, ses nouvelles villageoises auxquelles George Sand fit une préface pleine d'admiration pour le maître conteur. Il n'y a pas jusqu'à la grave *Revue des Deux-Mondes* qui ne se prit d'un subit engouement

pour Gotthelf. Il est vrai que l'auteur de son article, Saint-René Taillandier, donnait plus de prix aux tendances moralisatrices de l'écrivain qu'à sa valeur littéraire. Les temps ont bien changé, depuis lors. Un universitaire français, M. Gabriel Muret, consacre tout un gros volume, qui est une thèse de doctorat, à Jérémie Gotthelf¹ et s'il ne néglige point l'apôtre social, c'est surtout au romancier et à l'artiste qu'il en veut. On ne saurait souhaiter étude plus complète et plus approfondie. Du coup Adolphe Bartels se trouve dépassé. Du reste Adolphe Bartels a-t-il jamais rien compris à Gotthelf? Quand il vante son réalisme dru et sain, n'est-ce point pour faire pièce aux néo-romantiques et dire leur fait aux feuilletonnistes berlinois et aux juifs qui se mêlent d'écrire? Chez M. Muret rien de semblable. L'objectivité est parfaite. On ne saurait parler avec plus d'intelligence de l'âme et de l'esprit de Gotthelf, dont il fait admirer la richesse. Et ce qui le charme surtout en lui, c'est l'attrait incomparable de son œuvre, débordante de sève et qui, comme au premier jour, nous rit d'une fraîche nouveauté.

Ce livre est donc à la fois une étude psychologique de l'homme et de l'œuvre. Le portrait de l'homme est frappant de ressemblance. M. Muret met surtout en relief ce tempérament bouillant, cette nature franche et rude, qui ne connaissait aucune contrainte, ce caractère fermement trempé, cette rare indépendance d'esprit et cette façon toujours originale de juger les hommes et les choses. Pratique et utilitaire, Gotthelf, dès ses jeunes années, révèle les qualités d'un chef. Pour lui, une seule chose importe dans la vie, l'action. « Ce qu'il faut, dit-il, c'est des hommes. » Nul ne fut plus à l'antipode de cette conception romantique de l'art qui veut que l'artiste joue avec toutes les idées sans se fixer sur aucune. Lui veut qu'on prenne parti et violemment. Avec sa surabondance d'énergie il se lance en plein dans la mêlée. Il compare lui-même son action au déchaînement sauvage d'un lac de montagne qui, « rompant ses digues roule des flots impétueux jusqu'à ce qu'il se soit creusé un lit. » Il

¹ *Jérémie Gotthelf. Sa vie et ses œuvres.* Paris, Alcan, 1913.

aime et il hait vigoureusement. Il dit : « C'est parce que mon cœur est plein qu'il s'épanche. » Puis il ajoute : « A proprement parler, le vase a débordé.... J'ai senti l'impérieux besoin de réveiller les dormeurs, de rendre la vue aux aveugles. Je n'ai point songé à écrire des chefs-d'œuvre polis par une main d'artiste, mais j'avais l'idée que je devais dire ceci et cela et j'ai suivi l'impulsion sans hésitation. »

Il faut suivre dans le livre de M. Muret la fine analyse qu'il fait des œuvres de ce romancier à la fois lutteur, réformateur, prophète, apôtre et poète. Le poète est pour lui un des grands naturalistes de la littérature, dont la langue agreste et truculente est pleine de sève. Cette langue toute spontanée, il montre qu'elle plonge par toutes ses racines dans le dialecte bernois, si près de la nature et si vigoureux. « C'est dans ce riche terroir, dit-il, que l'écrivain puise son vocabulaire, ses locutions, ses métaphores et ses traits d'humour : aussi son style est-il merveilleusement apte à rendre les réalités concrètes de la vie rustique et tous les aspects de la psychologie paysanne. Quand Gotthelf cesse d'être peintre et psychologue pour devenir homme de parti et polémiste, il a la manière massive et brutale des vieux guerriers suisses qui fracassaient les têtes avec le *morgenstern*, ou la manière fougueuse de Winkelried qui fonçait, tête baissée, la hallebarde en avant, dans les rangs ennemis. Enfin, quand il se hausse jusqu'à la réflexion morale et au sermon, son style, saturé d'expressions et de métaphores bibliques, manifeste une vigueur et une ampleur tout oratoires et devient un instrument merveilleusement apte à exprimer la passion de l'apôtre. »

Tous les amis de Gotthelf — et ils sont nombreux en Suisse — voudront lire ce livre si solide et si bien documenté. On n'en a point encore écrit de pareil ni dans la Suisse allemande, ni en Allemagne.

— Un autre maître rustique est Alfred Huggenberger, le poète paysan de Thurgovie, qui à ses poésies et savoureux récits, *Derrière la charrue*, *Petites gens*, *Das Ebenhöch*, vient d'ajouter deux

œuvres nouvelles, un roman, *Les paysans de Steig*, et un recueil de vers, *Le calme des champs*¹.

Steig est un village comme on en rencontre tant en Suisse. Adossé à une colline couverte de vignobles, il est entouré de champs et de prairies que couronnent des bois ou des forêts. Dominant les toits bas de ses maisons s'élève le clocher de l'église qui, « avec son sérieux calme et sa cordialité souriante, dit l'auteur, semble prendre sous sa protection tout ce qui vit là et travaille. » Steig a deux parties, Oberdorf et Unterdorf. Unterdorf est le quartier des riches, c'est-à-dire des paysans aux belles fermes, aux granges spacieuses et aux larges écuries. Oberdorf, avec ses maisons basses et tassées les unes contre les autres, est le quartier des pauvres et des assistés. C'est un enfant d'Oberdorf qui nous fait la chronique du village. Il a les yeux singulièrement exercés avec un esprit à la fois réfléchi et porté à voir le côté comique des choses. Orphelin de père et de mère et dénué de ressources, il a été placé par la commune chez des paysans. Le président de l'assistance est un habitant d'Unterdorf, rusé et hypocrite, qui par ses menées ténébreuses a causé la ruine des parents de l'orphelin. Du jour où celui-ci découvre ce secret, il n'a plus qu'une idée, se venger de l'usurier et reconquérir morceau par morceau le bien dont il a été dépouillé. C'est là toute l'histoire du livre ou plutôt le fil tenu qui en relie les différents chapitres. Mais on sait que l'histoire n'est pas l'essentiel dans les récits d'Alfred Huggenberger, qui triomphe surtout dans la peinture des milieux campagnards. Avec quel art, quel sens des nuances, quelle finesse, quelle malice et quel humour il sait nuancer ses portraits ! Que dites-vous, par exemple, de ce petit croquis :

« Il ne manque pas à Oberdorf de gens qui ont une idée. Le cordonnier Napf, par exemple, en est un. Il a trois chèvres qu'il appelle son bien et, sur son lopin de terre, il fait chaque année des essais d'engrais qu'il juge merveilleux. Il en a trouvé jus-

¹ *Die Bauern von Steig. — Die Stille der Felder*, Leipzig, L. Staackmann, 1913.

qu'à présent, huit ou dix sortes. Il prétend qu'il est un pionnier et qu'il prépare de grands bouleversements dans la science agronomique. Il dit aussi que seul le manque d'argent l'a empêché de pousser plus loin ses recherches. De cela il entretient volontiers les gens qu'il rencontre à la rue ou à l'auberge auprès d'une bouteille de vin. Et quand il trouve un auditeur attentif, alors sa joie est complète. Il sort tout un tas de plans nouveaux et il termine invariablement par ces mots : « Ah ! si je ne réussis » pas, personne au monde ne pourra réussir. »

Les originaux du genre du cordonnier Napsf abondent dans le roman d'Alfred Huggenberger qui, comme le fameux récit de Gotthelf, *Le miroir des paysans*, est un tableau singulièrement vivant de la vie rustique de notre pays.

— Et au même moment où il nous donne ce roman, Alfred Huggenberger publie un délicieux volume de vers, *Le calme des champs*. Ah ! comme il reste simple et comme ses succès littéraires l'ont peu grisé. Attaché à la glèbe, il ne veut point qu'on l'en arrache. Paysan il est et paysan il veut rester. Il trouve qu'il ne saurait y avoir existence plus délectable au monde. Naître, vivre et mourir dans la même maison ; cultiver le champ qui nous vient de nos pères ; faire la fenaison, puis la moisson ; pousser sa charrue dans les sillons brunis alors que les frondaisons commencent à rougeoyer, Alfred Huggenberger ne voit rien de plus beau et c'est ce qu'il chante dans ses vers. Il chante aussi la joie du foyer dans sa « petite maison rustique à demi enfouie sous les arbres et qui semble oubliée du monde à mi-côte. » Il chante la cour de la ferme, l'étable, le jardin. Il est plein d'amour pour les bêtes, les compagnons patients et muets de ses travaux. A ses chevaux et ses robustes bœufs il prête une âme, ce qui ravissait d'aise le bon poète J. V. Widmann, lequel goûtait fort les beaux vers d'*Ochsen-geschichte* et *Die drei Pferde im Himmel*. Comme un bon campagnard qui guette au ciel le retour des saisons, Alfred Huggenberger guette la joie du premier éveil du printemps et décrit de façon merveilleuse le ciel encore brouillé de mars qui essaie de vagues sourires. Calme des champs, c'est bien cela ! On respire une paix ineffable à

lire ces vers pleins de senteurs forestières. Alfred Huggenberger n'a rien écrit de plus délicat et de plus frais. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire : « O bienheureux agriculteurs, si seulement ils connaissent leur bonheur ! » Lui connaît le sien, je vous assure, et il le savoure en gourmet.

— Avec *Sie langen Ringel-Ringel-Reihn*, (Stuttgart, Cotta), nous entrons dans un autre monde. Son auteur, M. Hermann Kurz, est un écrivain bâlois dont les deux romans de début, il y a quelques années, *Die Straummülleler* et *Fortunatus*, n'eurent qu'un succès d'estime. Aujourd'hui M. Kurz se mêle de faire le roman satirique des mœurs suisses. Un compagnon ouvrier venant d'Allemagne s'arrête dans l'auberge du premier village suisse qu'il rencontre, au bord du Rhin, avant d'entrer dans la belle ville qui se trouve au coude du fleuve. Du regard il mesure l'étendue des champs où il pressent que la cite, avec le développement de son industrie, ne tardera pas à déborder et déjà en imagination il voit se dresser de hautes bâtisses, des cheminées d'usines et des maisons d'ouvriers ressemblant à des casernes. C'est le rêve qu'il va réaliser en s'abouchant avec des financiers et des brasseurs d'affaires. Des lors, la sarabande des millions commence. Avec ces hommes d'affaires nous pénétrons dans les différentes sociétés de la ville et nous apprenons à connaître des condottieri de la bourse, des politiciens plus ou moins tarés, des journalistes sans scrupules, des pasteurs noctueux et des pasteurs roublards qui s'enrôlent dans les rangs de la démocratie sociale, des poètes faméliques qui « tapent » sans vergogne leurs amis de la finance, des officiers qui ne sont point des officiers de carrière, mais de braves bourgeois dans la vie ordinaire, hôteliers, architectes, entrepreneurs de cinématographes, aubergistes, avocats, confiseurs, fabricants de savon et dentistes. Evidemment, dans ce tableau de la vie suisse, M. Hermann Kurz est hanté par des souvenirs de l'Allemagne. Tant il y a que ce monde assez bizarre se tremousse dans nos villes, où il n'est pas malaisé de reconnaître Bâle et Zurich, et y danse des rondes effrénées (*Ringel-Ringel-Reihn*). Si le tableau est poussé au noir et si les millionnaires gens y do-

minent un peu trop, il faut reconnaître que M. Kurz s'entend à peindre des scènes de mœurs qui ne manquent pas de relief. C'est de la caricature si vous voulez, mais de la caricature qui amuse. Je retiens surtout les pages qui nous racontent l'histoire mémorable de la fondation d'un nouveau parti politique, le parti radical-socialiste-démocratique. Tout le récit de la bataille électorale qui se termine par un banquet monstre au Safran et où tous les chefs se congratulent à qui mieux mieux est un morceau satirique assez réussi. On apprend à y connaître le grand rédacteur Amlettstein, les conseillers nationaux Schönlein et Wollenslegel, et Klingling qui un jour deviendra conseiller fédéral. Où le portrait tourne à la charge, c'est quand Klingling, dont la fortune s'effondre après de malpropres spéculations de bourse, devient morphinomane et meurt dans le gâtisme. Il en est de même du tableau par trop caricatural de notre vie littéraire qui pivote autour d'un Lesezirkel dont les comparses — les deux frères Bedmore, le professeur Landolt et le critique Heiri Trögli — sont de purs niais ou des intrigants.

En lisant le roman de M. Hermann Kurz, parfois amusant, mais trop souvent grimaçant, trop âpre et manquant décidément de gaieté, je songeais à cet autre grand satiriste, Gottfried Keller, qui, lui, sait dire des vérités sans méchanceté et avec gaieté. Ah! les bonshommes de Seldwyla ont autrement de vérité et de saveur que les fantoches de *Ringel-Ringel-Reihn*!

— Un artiste bien original est Frank Buchser, le peintre soleurois, auquel deux études de Johannes Widmer et de Jules Coulin viennent de donner un regain d'actualité¹.

Abondamment illustrées, ces études, qui se complètent sans se répéter, nous font pénétrer à fond la personnalité de ce rare artiste qui fut éminemment un précurseur. C'est sous cet angle surtout que l'envisage M. Johannes Widmer. « De la bouche même de Hodler, de Trachsel et de Buri, dit-il, j'ai appris en quelle

¹ *Frank Buchser* (1828-1890), von Dr. Johannes Widmer. *Zürcher Kunstgesellschaft Neujahrsblatt*, 1912. Zürich, Beer & Co, 1912. — *Der Maler Frank Buchser*, von Dr. Jules Coulin. Mit 16 Abbildungen. Basel, Helbing & Lichtenhahn, 1913.

estime toute la jeune école tient Buchser. » M. Coulin, en insistant de même sur la nouveauté de sa peinture et en étudiant tous les problèmes techniques qui s'y rattachent, a voulu aussi nous faire connaître de façon détaillée la vie de cet artiste qui fut un bohème toujours par voies et par chemins. D'abord apprenti chez un fabricant de pianos à Soleure, puis à Berne, on le trouve ensuite à Paris, où il fait des études d'art ; à Rome, où, pour ne pas mourir de faim, il endosse l'uniforme des gardes suisses du pape et s'engage peu après dans l'armée républicaine de Garibaldi ; en Belgique, en Hollande et en Espagne, où il copie des tableaux de maîtres, surtout Franz Hals, Velasquez et Goya ; en Angleterre, où sa peinture est appréciée et où il gagne de l'argent ; au Maroc où, comme peintre militaire, il suit les opérations de la campagne de 1860. Revenu en Europe, après un court séjour en Suisse, Buchser franchit l'océan, gagne les Etats-Unis, peint les héros de la guerre de Sécession, et s'enfonce dans l'Ouest, où il partage la vie aventureuse des Indiens. De toutes ces pérégrinations il rapporte quantité de toiles, d'esquisses, d'ébauches ou de dessins qui, pour la plupart, sont conservés à Bâle et à Soleure. Indépendant de toute école, Buchser s'est formé lui seul par l'observation de la nature, et dans sa peinture il est essentiellement un impressionniste. C'est à ce titre surtout qu'il nous intéresse : il a devancé Manet et les impressionnistes français. Par le choix de ses sujets et la manière de les traiter il est naturaliste et païen. Comme Mérimée, ce qu'il allait chercher sur les grands chemins du monde, c'étaient de fortes individualités et de belles bêtes humaines. Sensuel et brutal, il peut être aussi de sentiments très délicats, témoin ce merveilleux portrait de sa mère qui, avec le portrait de M. Welti-Walker, à Berne, est parmi les plus belles choses qu'il ait peintes.

— La grande exposition Sandreuter qui de Bâle s'est transportée à Zurich m'a suggéré quelques réflexions. D'abord il est incontestable que la gloire du peintre a grandi et je ne doute point qu'elle ne grandisse encore. Son œuvre, douze ans après sa mort, n'a pas subi de déchet. C'est que c'est l'œuvre d'un bon ouvrier qui connut bien son métier et qui ne se lassa point

de l'apprendre. Jusqu'à ses derniers travaux, il fut en quête de mieux et en souci de progrès. Comme tous les peintres, il eut d'abord un maître auquel il s'attacha. Ce maître, Bœcklin, eut une emprise très forte sur lui. Mais si Sandreuter fut un disciple docile, il ne fut point un disciple servile. Il avait trop d'originalité pour cela. On le voit dès ses premières toiles où, tout en peignant à l'instar du maître des nymphes, des centaures, des scènes mythologiques, il imprime au paysage un caractère individuel. Là, il n'invente plus comme Bœcklin, il copie. Et, à mesure qu'il avance dans la vie, il reconnaît que le seul maître qu'un artiste puisse imiter est la nature. De retour en Suisse vers 1880, il est affranchi de toute influence étrangère et, étant lui, il révèle ce qu'il est réellement, un artiste de forte race, avec les solides qualités bourgeoises du Suisse aimant la mesure, le calme et l'ordre. C'est surtout dans ses dernières œuvres, les projets décoratifs pour l'Abbaye des forgerons à Bâle, les vitraux du Palais fédéral, les mosaïques du Musée national et ses admirables paysages à l'huile et à l'aquarelle, qu'il a le mieux déployé ses qualités. On ne saurait trop le redire : des paysages comme ceux de Charmey, du Seealp, de Frutt et Melchtal, des bords du Rhin près de Stein, des hauts plateaux du Jura et de ces merveilleuses vallées tessinoises, Maggia et Baveno, sont les plus belles toiles qu'a peintes Sandreuter. Je crois bien que pour la postérité celui-ci restera le grand paysagiste de la Suisse au dix-neuvième siècle.

— Avant de mourir J. V. Widmann signala à l'attention du public un poème en six tableaux, *Sfinx*, d'un poète inconnu qui se cache sous le pseudonyme de Haldi Herdener. Le même poète publie chez Francke à Berne un lied, *Sonnenopfer*, qui renferme de fort beaux vers, très plastiques, et qui, pour l'inspiration, ressemblent à ceux de Carl Spitteler.

— Dans leur collection *Monographies d'histoire universelle*, les éditeurs Velhagen & Klasing font paraître un nouveau volume de M. Auguste Lang, docteur *honoris causa* de l'université de Genève, sur les deux grands réformateurs suisses, Zwingli et

Calvin¹. Après les avoir situés dans leur milieu, et fait leurs portraits, l'auteur dépeint leur activité et montre l'influence énorme qu'ils ont eue sur tout le monde réformé. L'illustration purement documentaire de ce livre — portraits, paysages, fac-similés d'autographes, reproductions de gravures et de dessins — en rehausse la valeur.

ANTOINE GULLAND.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'attraction par les corps existe-t-elle pour la lumière? — Une expérience à faire. — La conservation des viandes par le dessèchement : méthodes et résultats. — Les bombes asphyxiantes pour capturer les les alliés dangereux et les criminels. — Le verdissement du bois du poirier. — Une installation pour l'utilisation du vent.

La lumière peut-elle être déviée par un corps matériel, par une attraction de celui-ci? Ce serait théoriquement possible, d'après M. Ginstein le physicien bien connu, qui révolutionna bon nombre de doctrines. Et il serait même possible de vérifier le fait, de le constater expérimentalement. Mais c'est aux astronomes qu'il appartiendrait de faire cette vérification, parce que seuls les astres sont capables de fournir le champ de gravité très puissant capable de dévier les rayons lumineux.

La méthode consisterait à observer les variations que peuvent présenter les distances mutuelles d'étoiles apparaissant au voisinage du soleil lors d'une éclipse totale. Un rayon lumineux d'étoile effleurant le disque (caché) du soleil subirait une déviation dont on peut calculer l'importance, déviation qui accroîtrait la distance angulaire de l'étoile au soleil. Comme on peut doubler en quelque sorte l'observation, en faisant porter l'étude sur deux étoiles situées symétriquement aux deux extrémités —

¹ *Zwingli und Calvin*, mit 161 Abbildungen, darunter 3 mehrfarbigen Einschaltbilder. — Bielefeld und Leipzig, 1913.

ou a peu près — d'un même diamètre solaire, le phénomène peut être mis plus en évidence : les deux étoiles paraîtront plus éloignées lors de l'observation faite quand on les voit près du soleil qu'en toute autre circonstance, et la différence sera mesurable par la photographie, celle-ci étant rendue possible au moment voulu par le fait de l'éclipse.

Le problème n'est pas précisément simple, mais les astronomes contemporains sont en état de le résoudre ; il leur faut obtenir des clichés ayant le soleil au centre, en procédant avec une monture aussi rigide que possible, et en réalisant un entraînement parfait selon le mouvement diurne.

La pose devra être très courte, naturellement, puisqu'elle sera limitée à la phase de totalité de l'éclipse, et l'image des étoiles sera très fine. Néanmoins on pense avoir une image d'étoiles aussi faibles que celles de la neuvième grandeur. Dans ces conditions l'expérience vaut la peine d'être tentée, et elle le sera sans doute en août 1914, en Russie et en Suède, où l'éclipse totale de soleil aura une durée maxima de deux minutes et quart, et où le soleil sera entouré, jusqu'à un degré du disque, d'une quinzaine d'étoiles jusqu'à la neuvième grandeur. Parmi celles-ci Régulus et une autre étoile seront bien placées, mais peut-être vaudra-t-il mieux en utiliser de préférence d'autres, moins brillantes, mais que l'on pointera plus facilement. Sans doute on se prépare à cette expérience dont le résultat sera fort intéressant pour la physique.

— M. Charles Tellier, « le père du froid », le promoteur de l'industrie frigorifique qui a pris depuis quelques années un tel essor, et fait la fortune de tant de gens, — l'inventeur excepté, naturellement, — M. Charles Tellier, donc, a proposé et expérimenté ces temps derniers une nouvelle méthode de conservation de la viande. Nouvelle, c'est beaucoup dire : elle est peut-être vieille comme le monde. Mais il l'a systématisée et industrialisée, et il n'y a pas de raison pour qu'elle ne prenne pas une place considérable dans les méthodes appliquées à la conservation des denrées périssables, et principalement de la viande. C'est le procédé de la dessiccation, de la déshydratation. La

viande est desséchée, déshydratée dans le vide, sans le secours de la température ou des antiseptiques. La partie superficielle de la pièce de viande perd son humidité, — elle en perd jusqu'à 70 %, — et se durcit, se serre, en formant une enveloppe imperméable sous laquelle le reste, demeuré frais et souple, se conserve pendant des mois, à toute température, et en voyage aussi bien qu'au repos.

Le vide utilisé par M. Ch. Tellier est très élevé, et on le prolonge pendant 12 ou 24 heures. M. Tellier l'obtient de préférence par action physico-chimique et machine pneumatique, en collaboration. L'appareil comporte deux cuves communiquant par une tubulure. Dans l'une on met la viande, sur des étagères; dans l'autre du coke ou de la pierre ponce, imprégnés d'une solution de potasse à la chaux. On fait le vide dans la cuve à viande (provisoirement séparée par un robinet de l'autre cuve); puis on y introduit de l'acide carbonique, on fait le vide de nouveau pour entraîner ce qui peut rester d'air, et on ouvre le robinet. La potasse absorbe l'acide carbonique, d'où un vide presque parfait.

L'opération est peu coûteuse : deux ou trois centimes par kilo de viande. La viande se transporte avec un minimum d'emballage; son poids est diminué, d'où économie; et par la cuisson la partie desséchée reprend son eau.

La viande ainsi conservée reste savoureuse. Sans doute on lui préférera la viande fraîche, mais la viande desséchée peut, coûtant moins cher, trouver une clientèle très nombreuse.

L'idée de M. Tellier est excellente. Combien de temps mettra-t-elle à se réaliser? On ne sait. L'utilisation du froid n'a pas été comprise du premier jour : il a fallu des années pour que l'intérêt en devint évident.

— Une ingénieuse idée a été élaborée et réalisée par M. Kling, directeur du laboratoire municipal à Paris, à la suite des péripéties de l'affaire Bonnot, Garnier & C^e. Il a imaginé de préparer des cartouches ou bombes chargées d'un gaz asphyxiant pour aider à la capture des malfaiteurs. On n'aime guère risquer la vie d'honnêtes gens, comme les agents, les gendarmes ou les

soldats, pour l'arrestation d'apaches ou d'assassins : aussi l'idée de M. Kling doit-elle être pleinement approuvée.

La cartouche est de petit volume, et elle est projetée par un pistolet spécial sur les objets au voisinage du malfaiteur. Le liquide contenu dans la cartouche se vaporise immédiatement dès l'explosion de celle-ci, et des vapeurs suffocantes, rendant l'atmosphère irrespirable, mettent le personnage hors de combat. L'effet est momentané ; au bout de quelques minutes tout malaise a disparu.

Cette méthode paraît pouvoir être utilisée dans d'autres circonstances aussi : M. Marcel Briand, médecin en chef de l'asile Sainte-Anne, pense qu'elle rendrait de grands services dans l'arrestation des aliénés dangereux, des fous furieux, des alcooliques, par exemple. En fait, elle a été employée et avec les meilleurs résultats. Un aliéné délirant, interné en raison de ses menaces, réussit à s'échapper, rentra chez lui, et se mit à tirer des coups de revolver sur tous ceux qui l'approchaient. Des inspecteurs, abrités derrière des boucliers chromés, s'avancèrent vers lui, et déchargèrent leurs pistolets asphyxiants. L'aliéné fut aussitôt hors de combat et on l'arrêta sans peine. Aucune lésion due aux vapeurs ne put être constatée. L'impression est très pénible pour la personne sur laquelle on tire : picotement violent des yeux obligeant à les tenir fermés, larmoiement intense, suffocation et impression d'une mort imminente par étouffement.

Méthode très pratique, en somme, et à laquelle il faut avoir recours.

— Le bois du poirier est souvent vert. Dans la Basse-Normandie c'est le cas pour les trois quarts, au moins, des arbres.

A quoi tient ce verdissement, qui se présente aussi chez le chêne, le bouleau, l'aulne, le châtaignier, etc. ? A des champignons, comme l'ont montré MM. Bazin, de Condé sur Noireau, et P. Vuillemin : à des discomycètes dont le mycélium, qui renferme un pigment vert, plonge à l'intérieur des filaments ligneux. Ils meurent, sans doute, mais le pigment reste. La présence du champignon (un *Helobium*) est un indice de décré

pitade. On a tort toutefois de donner au verdissage le nom de pourriture verte, car le bois verdi est ferme, et conserve indéfiniment sa belle couleur. On l'utilise en ébénisterie, où le poirier vert est justement apprécié.

— On peut voir à l'Ecole technique supérieure de Dresde une intéressante installation d'utilisation du vent pour la production de l'électricité. Elle est l'œuvre d'une maison qui s'est spécialisée dans la fabrication des turbines à vent, et il faut espérer qu'elle donnera à l'utilisation de l'air en mouvement une impulsion dont celle-ci a grand besoin. Le problème de l'utilisation des forces hydrauliques est réglé dans les grandes lignes : il conviendrait maintenant d'aborder celui de l'utilisation des forces aériennes, qui sont si considérables.

M. Liebe, assistant à l'Ecole technique, a donné sur cette installation des renseignements intéressants qu'on trouvera dans la *Revue électrique* du 4 juillet.

La partie essentielle de l'appareil est une turbine à vent, une roue à ailettes dont l'axe est horizontal et parallèle à la direction du vent, le plan de la roue étant donc perpendiculaire à celle-ci.

Dans l'impossibilité où l'on est de construire une roue à ailettes permettant une utilisation complète de la puissance disponible aussi bien avec vent faible ou moyen qu'avec vent fort, on a préféré adopter un modèle léger, capable de marcher avec des vents faibles, qui sont les plus fréquents. Mais ce modèle léger, des vents violents le démoliraient. Aussi les inventeurs ont-ils imaginé un dispositif par lequel, automatiquement, dès que le vent atteint une certaine force, la roue tend à se placer parallèlement au vent, au lieu de perpendiculairement. Cet effet est obtenu au moyen d'une palette régulatrice ajoutée à la palette d'orientation qui, elle, tend à placer toujours le plan de la roue perpendiculairement à la direction du vent.

La turbine à vent sert à faire marcher une dynamo. Un des éléments intéressants du dispositif est un conjoncteur-dispositif automatique qui a pour rôle de couper le circuit de la batterie d'accumulateurs en cas d'arrêt ou de marche trop lente de la

dynamo, et de rétablir le circuit lorsque la tension aux bornes de la dynamo atteint la même valeur que celle de la batterie.

Les statistiques relevées à l'Institut météorologique de Berlin ont montré qu'en 1910 (mais est-ce à Berlin, à Dresde, ou ailleurs?) il n'y a eu que 34 jours où la durée d'utilisation du vent aurait été inférieure à 15 heures par jour, et seulement 8 jours sans aucun vent suffisant pour être utilisable. Dans ces conditions on paraît assuré d'un rendement suffisant. Il faut souhaiter de voir se répandre les aéro-moteurs : ils peuvent rendre les plus grands services, et la quantité d'énergie à obtenir du vent est énorme. Assurément, toutefois, il faudra étudier plusieurs types de turbines, car les conditions météorologiques varient beaucoup selon les localités.

CHRONIQUE POLITIQUE

La paix de Bucarest. — Contre-coups. — Des morts.

Cent un ans après la paix russo-turque de Bucarest, — celle qui mécontenta si fort Napoléon, le privant d'un allié et rendant disponible contre lui l'armée de l'amiral Tchitchagof, — voici une seconde paix de Bucarest, et tous ceux qui s'intéressent à l'avenir des peuples balkaniques déplorent qu'il y ait eu lieu de faire ce traité, car la guerre qui l'a précédé était inutile, coupable, odieuse.

Quelle désillusion a été la nôtre ! Nous considérons le roi Ferdinand de Bulgarie comme le plus habile diplomate de l'Europe, sorte d'Ulysse moderne employant sa subtilité à résoudre de grandes questions, tandis que son congénère antique dépensait la sienne dans des combinaisons secondaires ; nous admirions la sagesse de ses hommes d'Etat, l'habileté de ses généraux. Tout cela s'en est allé en fumée. En attaquant, sur l'ordre de leur gouvernement, les alliés de la veille, quand la paix avec l'ennemi commun n'était pas encore ratifiée, les Bulgares ont

commis une imprudence sans exemple ; ils se sont mépris de façon impardonnable sur les forces qu'ils avaient devant eux ; ils ont négligé les précautions militaires les plus élémentaires et quand on les a vus s'acharner dans leur lutte stérile contre les Serbes et les Grecs, alors que les Turcs franchissaient leur frontière sud et que les Roumains entouraient Sofia, leur entêtement a paru toucher à la démence.

C'est leur épuisement complet qui a rendu la paix possible. Les soldats, qui avaient toujours détesté cette seconde guerre, n'obéissaient plus à leurs officiers ou se débandaient ; et, étant donnée la situation anormale et tragique du pays, la démoralisation, une fois dans l'armée, fit des progrès effrayants.

Pourtant il paraît que les diplomates bulgares aient compté jusqu'à la fin sur une chance suprême, une désunion de l'ennemi. Ils ont cherché à désarmer les Roumains à force de prévenances, fait des avances aux Serbes contre les Grecs et aux Grecs contre les Serbes. Il semble que leur dernière espérance ait été qu'on leur permettrait de saisir un de leurs adversaires, un seul, à la gorge et de lutter avec lui jusqu'à ce que mort s'ensuive. Etrange état d'âme !

La paix s'est faite ; elle a été signée le 10 août. Chacun la désirait. Sans doute les alliés, qui avaient combattu, avaient augmenté leurs prétentions. Les Serbes réclamaient une ligne frontière entre le Vardar et la Strouma, avec Istip, Kotchana et Radowitza ; les Grecs exigeaient le rivage de la mer Egée jusqu'au delà de Kavala avec un *binterland* englobant Seres et Drama. Quant aux Roumains, ils s'en tenaient à leurs prétentions premières : le sud de la Dobrouitza délimitée par une ligne allant de Turtukal sur le Danube à Baltchish sur la mer Noire. Et si les troupes du roi Carol n'ont recueilli en cette occurrence que peu de gloire, la diplomatie roumaine s'est révélée d'une correction impeccable : elle est restée fidèle à ses alliés en dépit de séductions nombreuses ; elle ne s'est pas laissé tenter par des perspectives exagérées de conquête ; elle a exercé sur tous les belligérants une influence modératrice. La Bulgarie a brusquement cessé de se défendre : vaincue, épuisée, abandonnée par

ceux dont elle espérait le secours, menacée de voir d'un jour à l'autre l'ennemi entrer dans sa capitale, elle a abandonné tout ce qu'on exigeait d'elle. C'est l'effondrement.

Les traités sont un retour au droit; ils fixent la force ou la faiblesse d'un peuple qui s'est révélée dans la guerre. Evidemment celui de Bucarest en vaut un autre; il a été à peu près ce que l'on pouvait attendre; il s'est fait plus vite qu'on ne l'espérait. L'opinion publique a comparé la promptitude des Etats balkaniques à s'entendre aux lenteurs de l'Europe qui ne sait pas terminer les tâches entreprises. Lasse des guerres et des massacres, elle leur a voulu du bien. C'est sous sa pression que les puissances qui, avides de se mêler des affaires des autres, voulaient remettre toute l'œuvre sur le métier, ont rendu la main en fin de compte. Et il ne manque pas de gens qui disent aujourd'hui: « Le traité de Bucarest a fixé le sort de la péninsule des Balkans pour de longues années. » Mais, si l'on fait abstraction des contingences du moment, cette paix est-elle si bonne?

Il a toujours été difficile de résoudre la question ethnographique de la Macédoine; maintenant c'est parfaitement infaisable. Cette contrée a été ravagée de façon si atroce, par son souverain Abdul Hamid d'abord, par les comitadjis grecs, bulgares ou serbes ensuite, par la guerre enfin, qu'elle a dans sa plus grande étendue un aspect quasi désertique. Ses rares villes, ses villages en ruines sont habités d'éléments plus divers; impossible de les rattacher à une nation plutôt qu'à une autre.

Pourtant il est juste d'accueillir avec quelque créance les récits des voyageurs impartiaux qui ont visité la Macédoine avant les grandes dévastations des dix ou douze dernières années. Or ils déclarent que, si l'élément serbe est prépondérant dans la vieille Serbie, autour de Prichtina et jusqu'à Uskub, si l'hellénisme domine de façon incontestable dans le sud et tout le long de la mer Egée, les Bulgares l'emportent dans le centre, de l'est à l'ouest. Ochrida n'a-t-elle pas été considérée pendant des siècles comme un sanctuaire national? N'est-ce pas à Prespa que le tsar Samuel tenait sa cour? Depuis, il n'a jamais été possible de

détacher le cœur de la nation bulgare du sort de la Macédoine.

Une autre considération est de quelque importance. Chacun sait que les Serbes s'étendent largement sur des provinces de la monarchie austro-hongroise : Slavonie, Croatie, Bosnie.... C'est même parce que la politique des Habsbourg lui a coupé sa voie naturelle d'expansion que la Serbie s'est retournée désespérément du côté de la Macédoine. De même l'hellénisme a encore une vaste tâche à accomplir, non seulement dans les îles, mais sur les côtes de l'Asie-Mineure où il l'emporte comme élément ethnique. Au contraire, la Bulgarie n'a d'accroissement possible qu'en Macédoine. Que la plus grande partie de cette province lui fût échue, comme le prévoyait le traité conclu avant la guerre avec la Serbie, et l'Etat bulgare atteignait d'un seul coup ses limites définitives réunissant sous un même régime tous les gens de même race. Qu'il en est loin aujourd'hui, d'après les étranges cartes qu'on nous montre où la Bulgarie est réduite à une petite partie de la Macédoine orientale, aux hautes vallées de la Strouma et de la Mesta, contrée montagneuse, peu peuplée, tandis qu'à l'angle nord-est il lui a fallu céder à la Roumanie sa plus riche province, une grasse terre à blé, le pays des paysans millionnaires !

Mieux que cela : les Turcs se fortifient dans Andrinople ; ils disent à qui veut les entendre qu'ils ne s'en dessaisiront jamais ; même quelques-uns d'entre eux réclament, sur la rive droite de la Maritza, un glacis pour couvrir l'ancienne capitale et ce qui reste de la Turquie d'Europe contre les entreprises des ambitieux. L'armée que, visiblement, on ne domine pas de Constantinople va à peu près où elle veut ; elle marcherait demain sur Philippopolis qu'il ne faudrait pas autrement s'en étonner.

Sans doute il est étrange que l'Europe laisse faire. Elle considérerait avec un légitime orgueil la paix de Londres, « sa paix », qu'elle avait imposée aux belligérents presque sans qu'ils en connussent la lettre. Elle est directement bravée par ces Turcs qui ont le mauvais goût de profiter des fautes de leurs ennemis. En d'autres circonstances l'Europe a déployé de l'énergie : elle a délogé les Monténégrins de Skutari avec une prestesse remar-

quable ; pourquoi ne chasse-t-elle pas aussi les Turcs d'Andrinople ?

C'est que les situations diffèrent absolument. Alors, on agissait sous la pression d'une grande puissance qui menaçait de faire ses affaires elle-même si l'Europe ne les faisait pas. Et on sait que, par l'effet d'une mentalité singulière, le « concert » préfère prendre collectivement la responsabilité d'une injustice, plutôt que de la laisser perpétrer par un seul. Aujourd'hui, c'est une nation vaincue qui demande qu'on fasse respecter son droit. Or l'Europe n'aime pas ces voix-là ; elle se soustrait le plus possible à leur plainte importune. Dans le cas présent, elle s'est bornée à une de ces inoffensives démarches à Constantinople qui doivent suffire pour rassurer le gouvernement ottoman s'il conservait des inquiétudes. Puis, comme on n'obtempérait pas à ses désirs, elle n'a plus rien fait du tout.

Aujourd'hui se manifeste une tendance significative : on en veut à la Bulgarie de retarder la pacification générale en insistant sur ses griefs ; on lui conseille de s'arranger directement avec les Turcs ; on cherche des circonstances atténuantes aux agressions de ceux-ci. Et sous ce rapport, malheureusement, les arguments ne manquent pas. Il n'est que trop certain que, dans les cruautés innombrables de cette horrible guerre, le Bulgare a eu plus que sa part. Tard venu dans la vie européenne, âpre, vindicatif et têtue, il a promptement perdu dans la lutte le léger vernis de civilisation qui recouvrait à peu près sa brutalité ancestrale. Au contact des comitadjis de Macédoine, il est redevenu un comitadji sous l'uniforme de l'armée régulière et, l'amertume de la défaite aidant, il a semé sa route de ruines et de cadavres.

Aussi, la Bulgarie peut-elle élever sa plainte, personne n'est disposé à rentrer en lice pour elle. La Russie elle-même, à qui s'offre une magnifique occasion de saisir le drapeau du slavisme, ne sait pas adopter une attitude ; elle désavoue le lendemain les intentions qu'on lui prêtait la veille et, vu la mentalité de ses gouvernants, il serait injuste d'attendre autre chose de sa part. L'Etat qui a fourni le plus grand effort contre les Turcs sortira

dont de la lutte le moins bien pourvu. On dira qu'il porte la peine de ses fautes, que c'est là une manifestation de la justice de l'histoire... et l'on aura raison. Malheureusement les peuples ne voient pas les choses ainsi : ils gardent l'amertume de leurs illusions perdues et ce ressentiment est une semence de guerre. Voilà pourquoi l'œuvre de Bucarest m'inspire peu de confiance; je ne la crois pas destinée à durer longtemps. Et si, restant dans le présent, on ajoute que la frontière orientale de l'Albanie est à peine fixée et mal fixée, que le sort des îles reste dans le mystère, que les pêcheurs en eau trouble, — dans l'espèce, des gouvernements de grandes puissances, — un instant désorientés par la rapidité des négociations de Bucarest, n'ont nullement désarmé, que des difficultés et des oppositions sans nombre vont surgir dans les territoires récemment annexés... non certes ! une ère de paix bienfaisante, de reconstitution féconde n'est pas encore près de s'ouvrir pour cette péninsule des Balkans chaude de débris d'incendies et encombrée de tombes.

— La question d'Orient a toujours eu le don d'agiter l'Europe et de brouiller les cadres existants. Elle n'y a pas failli cette fois-ci.

Tandis que les délégués balkaniques discutaient à Bucarest, la diplomatie austro-hongroise, comme on pouvait s'y attendre, ne négligeait rien pour diminuer les avantages des Serbes, pour rogner leur part de Macédoine; elle invoquait courageusement le principe des nationalités. La Russie, sous le singulier prétexte qu'elle ne pouvait permettre à l'empire des Habsbourg d'être plus bulgarophile qu'elle, donnait dans le même sens; elle cherchait à écarter les Grecs de Kavala. L'Allemagne, au contraire, attachée à la cour d'Athènes par des liens de famille et désireuse d'en finir, installait pour qu'on la laissât les petits Etats se partager leurs conquêtes. La France, qui est incapable de suivre l'empire ami et allié dans ses incessants revirements, persistait dans son attitude favorable à la Grèce. Il en est résulté des notes de chancellerie que nous ne connaissons pas et d'agres propos de presse que nous avons eus sous les yeux. Puis, un jour, on a dé-

claré que tout était pour le mieux, qu'il n'y avait jamais eu de querelle.

Plus grave est le différend franco-italien. La diplomatie de Victor-Emmanuel III s'est efforcée elle aussi de diminuer la Grèce : elle a réussi à lui enlever la rive orientale du canal de Corfou ; elle persiste à occuper les îles et, comme seule concession, promet de les remettre à l'Europe quand il n'y aura plus un seul soldat turc en Cyrénaïque. En France on proteste par une foule d'excellentes raisons. Et les journaux des deux pays polémisent ferme, se renvoyant une fois de plus le sempiternel reproche d'ingratitude.

Cette querelle tourne autour d'une très sérieuse affaire. Le temps est loin où Bismarck refusait à Mancini de causer de la Méditerranée. Qu'un accord ait été conclu entre les puissances de la Triplice à propos de la mer intérieure ou qu'il reste à l'état de projet, il est certain que la diplomatie austro-italienne s'occupe d'ores et déjà de se préparer des relais dans les parages de l'Orient historique et de diminuer par avance tout ce qui pourrait fortifier le camp rival. La France, au contraire, fière de son rôle de gardienne de la Méditerranée que lui a assigné son arrangement avec l'Angleterre, inquiète peut-être des charges que l'avenir lui réserve, voit dans la nouvelle marine grecque un appui possible et ne néglige rien pour en assurer le développement.

Les choses en sont là ; mais ces oppositions et d'autres pareilles montrent combien est débile ce concert européen que Sir Edward Grey désignait récemment comme impeccable dans son harmonie et puissant pour le bien.

— Des hommes sont morts dont les noms étaient prononcés depuis longtemps, dont la force appartenait au passé, combattants d'un autre âge égarés au milieu d'une génération nouvelle.

Il y a quelques semaines c'était Rochefort, l'infatigable pamphlétaire, le « tombeur » du second empire. Il avait vécu toute sa vie de destruction, attaquant tout ce qui paraissait respecta-

ble, accablant ses adversaires, c'est-à-dire presque tout le monde, sous les traits d'une verve qui se renouvelait toujours, mais qui, de plus en plus, se confondait avec l'injure. Une fois il crut distinguer l'homme qui délivrerait la France de la corruption et des scandales et instituerait le régime du bien ; mais ce jour-là lui fut fatal. Après l'aventure boulangiste, Rochefort se survécut à lui-même. On le lisait encore, on le lut jusqu'au bout ; mais par curiosité, par amusement ; personne ne le prenait plus au sérieux : son rôle était fini.

En Allemagne, c'est Bebel, le vieux lutteur, le dernier membre du Reichstag de 1867, le dernier adversaire de Bismarck. Pendant cinquante ans il opposa à l'idéal de l'Etat militaire et de la société bourgeoise la doctrine marxiste dont il avait fait la règle de sa vie. A la fin, tandis que sa voix devenait plus sourde, ses appels se faisaient plus pressants. Mais, alors même que, par déférence, l'immense parti socialiste le reconnaissait comme son chef incontesté, il ne répondait déjà plus aux nécessités de l'heure présente. Le socialisme allemand, préoccupé d'assurer des débouchés toujours plus vastes à la colossale industrie nationale, s'attache à la grandeur de l'empire. Il a l'air de s'inspirer, par delà les années, d'un autre homme qui passa comme un météore et lança quelques paroles qui restèrent écrites comme en traits de feu : Lassalle. Et Bebel, comme par un hommage à l'esprit nouveau, termina sa vie parlementaire par un acte de bourgeois : le 30 juin, dernier jour de la session, il vota contre la loi militaire, mais pour les impôts nouveaux destinés à en rendre l'application possible. Qu'aurait-il dit, si, il y a quarante ou cinquante ans, quelque devineresse lui avait annoncé une telle fin de carrière ?

Tout récemment, en France encore, Emile Ollivier s'est éteint chargé d'ans. Il était entré dans la vie publique en 1848 comme délégué du gouvernement républicain. Il fut ensuite le plus éloquent des adversaires de l'Empire ; mais, déjà alors, confiant en lui-même, insatiable de pouvoir, il songeait à se faire sa vraie place qui était dans le gouvernement. Quand le souverain, in-

quiet de la clameur de la France libérale, entra dans la voie des concessions, Emile Ollivier marcha à sa rencontre, tout en disant, tout en croyant que c'était l'empereur qui venait à lui.

Il comptait pouvoir, au prix d'un effort puissant, réconcilier le gouvernement issu du 2 décembre avec la liberté. Il eut presque seul cette confiance ; et quand, ministre de la veille, il se trouva aux prises avec une de ces situations où les hommes donnent leur mesure, il se révéla ce qu'il était réellement : un tribun sans clairvoyance, un rhéteur sans sagesse. Au premier choc, il s'écroula dans l'abîme ; mais il entraîna la France avec lui. Il avait quarante-cinq ans.

Emile Ollivier eut une seconde vie, presque aussi longue que la première. Il l'employa tout entière à sa justification : préparant des matériaux d'abord, accumulant les volumes ensuite. Visiblement, le passé l'inquiétait ; un mot surtout le hantait : « Nous l'acceptons le cœur léger, » avait-il dit le 15 juillet 1870 et tout son optimisme satisfait et aveugle était dans ce mot-là. Mais il ne voulait pas avoir eu tort ; il ne permettait à personne de le croire. Et, pendant ses longues années de retraite, avec une ténacité, une ardeur, une vivacité, une éloquence surprenantes, le ministre déchu recommençait une démonstration cent fois faite, croyant persuader les autres parce que, dès longtemps, il s'était persuadé lui-même.

En face de ce vieillard que la mort vient d'arracher à son obstiné et décevant labeur, une question se pose : comment l'un des grands actes de l'histoire a-t-il pu se confondre avec cet homme qui, devant l'effroyable réalité, n'a rien appris, rien compris ? Mais l'histoire procède par des moyens multiples, puissants ou infimes, éclatants ou mystérieux. Ceux qui la voient s'épuisent à en discerner les lois ; ceux qui la font ne la comprennent pas toujours.

Lausanne, 24 août 1913.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

MICHEL-ANGE ET LA PSYCHOLOGIE DU BAROCCO, par *B. Dening-Brylow*. — 1 vol. in-8°. Lausanne, Frankfurter, 1913.

Quand les rois bâtissent, disait Goethe, les maîtres d'état ont de l'ouvrage. Michel-Ange est un de ces rois. Historiens, critiques, artistes n'ont cessé depuis sa mort et n'en finiront jamais, espérons-le, de s'extasier sur l'originalité et sur la puissance de son œuvre. Qu'on le critique tant qu'on voudra, pourvu que la critique soit féconde, qu'elle nous le fasse mieux comprendre et, sans justifier en tout nos enthousiasmes, s'arme de raisons solides pour les soutenir ou les corriger.

L'ouvrage de M. Dening-Brylow mérite une lecture attentive ; il est conçu dans le véritable esprit critique, sans morgue, sans dogmatisme, sans intempérance et sans intolérance. M. Dening-Brylow ne doit point être un « grand. »

Il connaît l'opinion de tous les spécialistes importants et en tient compte, et de plus il a vu, observé par lui-même ; une expérience très étendue lui fournit une riche matière de comparaison, des aperçus ingénieux, quantité de réflexions jetées comme au hasard et qui nous le montrent libre d'esprit et fort à son aise dans toutes les parties de son sujet, esthétique, biographie, technique, histoire, érudition.

Il y a dans cet ouvrage tous les éléments d'un livre excellent, moins ceux qui mettraient les autres en valeur, la composition et le style. Serait-ce une traduction ? Et en vérité c'est grand dommage. On sait la destinée des ouvrages de cette sorte : c'est d'être pillés par les passants qui s'en approprieront la pensée, parce que la forme n'en est pas personnelle.

La pensée ou si l'on veut la thèse de M. Dening-Brylow n'est pas toute nouvelle. Il le dit lui-même avec beaucoup de modestie. Mais elle n'avait pas été démontrée. Elle consiste à faire de Michel-Ange le créateur d'une forme d'art qui n'est plus celle de

la Renaissance, et qui deviendra dominante au temps du « Barocco » ou de ce qu'on a appelé le style jésuite. Conception de l'art surtout ornementale et décorative, appropriation des modèles grecs à un sentiment simple et presque grossier, telle est la marque des héritiers légitimes de Michel-Ange.

Est-il bien juste de lui refuser le don ou du moins le souci de l'expression ? Le critique n'admire-t-il dans ce titan que sa prodigieuse habileté technique ? Lisez en particulier le chapitre sur la chapelle des Médicis, lisez et jugez, ou plutôt discutez, car c'est la discussion, non le souci de conclure, qui fait le charme inépuisable d'un pareil sujet. Il ne me semble pas que M. Dening-Brylow ait diminué son héros, quoiqu'il nous le resserre et même nous le rétrécisse un peu. Mais il nous le fait voir sous un jour où nous n'avions pas accoutumé de le considérer, et par là nous le renouvelle, et, en renouvelant notre enchantement, s'en assure à lui-même le bénéfice.

M. M.

LA COMPAGNIE DU SAINT SACREMENT DE L'AUTEL A CAEN. DEUX MYSTIQUES NORMANDS AU XVIII^e SIÈCLE : M. DE RENTY ET JEAN DE BERNIÈRES, par *Maurice Souriau*. — 1 vol. in-8°. Paris, Perrin, 1913.

On connaît assez bien depuis une dizaine années, grâce surtout aux travaux de MM. R. Allier et A. Rébelliau, cette Compagnie du Saint-Sacrement qui fut au dix-septième siècle un foyer intense de zèle religieux, en même temps qu'une active et ingénieuse entreprise de propagande catholique. Avec ses ramifications en province, ses succursales dans la plupart des villes importantes du royaume, la puissante Cabale — la Cabale des Dévots — étendit son action sur la France tout entière. C'est à l'un de ces groupes locaux que M. Souriau, professeur à l'université de Caen, vient de consacrer une monographie puisée aux meilleures sources, consciencieuse et vivante. Mais, tandis qu'on avait de préférence envisagé jusqu'à présent le côté historique de la question, le livre de M. Souriau est plutôt une étude de psychologie religieuse. Parmi les pieuses personnes, associées dans une même ardeur de foi en vue d'une œuvre commune, deux hommes surtout ont retenu son attention, qui furent en Normandie les vrais inspirateurs du mouvement et font figure de conducteurs d'âmes : M. de Renty et Jean de Bernières. Mais

tous sont animés du même esprit : une piété mystique, dont l'exaltation pourra conduire aux excentricités les plus rebutantes, si elle ne tourne pas à la folie ; une charité qui confine à l'héroïsme ; un complet détachement des biens du monde ; une humilité qui se complait dans l'objection — ne s'est-il pas fondé parmi eux une société de la sainte objection ? — et imaginera parfois, pour mater l'orgueil de la chair, des raffinements morbides à la Baudelaire ; une intransigente rigueur de doctrine ; un prosélytisme intolérant et un zèle inquisiteur.

L'impression que j'essais de traduire n'est peut-être pas tout à fait celle qu'a voulu laisser M. Souriau. Manifestement, ses héros lui sont sympathiques. Réussit-il à faire partager cette sympathie ? Chaque lecteur en jugera pour son compte. Mais quelle que soit l'objectivité du savant historien, il est permis de penser qu'il pousse parfois un peu loin l'admiration pour M. de Bernières et ses amis, la sévérité envers leurs adversaires, les Jansénistes en particulier. Les uns et les autres ont eu leurs grandeurs et leurs misères. Chacun sait à quels excès se laissent entraîner les âmes les plus hautes, quand s'ajoutent à l'esprit de parti les saintes violences du fanatisme religieux. Aussi bien les faits sont-ils entrés dans l'histoire : on peut les contempler sans passion. Ce qui, par contre, reste vivant, c'est l'opposition profonde entre certaines tendances morales et entre certaines conceptions de la vie. Et peut-être suffira-t-il, pour indiquer d'un mot la nature de cet antagonisme, de dire que si M. Allier a su mettre en lumière les raisons personnelles qu'avait Molière d'en vouloir aux dévots et à leur cabale, le livre de M. Souriau (qui d'ailleurs parle peu de Molière) fait bien comprendre l'aversion instinctive qu'ils devaient lui inspirer.

P. L. V.

LE LIVRE DU PETIT SVEN, par *Gustaf af Gryerstam*. Adapté du suédois par *W. Bauer*. — 1 vol in-16. Paris, Calmann-Lévy.

Un homme vit heureux entre sa femme et ses trois enfants. Un de ces enfants meurt, puis la santé de l'épouse chérie s'altère ; elle aussi s'en va. Voilà, n'est-ce pas, une histoire triste, et le roman qui la raconte pourrait s'intituler le *Livre de la mort*...

Oui, mais le *Livre du petit Sven* pourrait s'appeler aussi le *Livre de l'amour*, qui est le triomphe de la vie idéale, car il y a dans ces âmes d'élite qui ne peuvent pas se survivre un profond

et ardent bonheur à se donner, à se sacrifier, à s'oublier, à se perdre pour ceux qu'elles chérissent. Et si la mort triomphe, c'est une douce mort qui apprend à ceux qui restent combien la vie vraiment noble est grave, haute, indicible.... Oh ! le délicieux livre de tendresse infinie, la poignante histoire ! Ici, du moins, l'émotion que le lecteur éprouve est saine et ce ne sont pas de misérables fantoches que nous plaignons, mais un homme que la fatalité accable, un cœur de femme partagé entre des affections et des devoirs également impérieux, une âme d'enfant candide et jolie...

Lisez ce noble livre qui rompt avec la monotonie écœurante des énigmes policières ou passionnelles et vous y sentirez passer un frisson de tragique vérité qui ne trompe pas. M. E.

LES ALPES, DANS LA NATURE ET DANS L'HISTOIRE, par le Dr W. A. B. Coolidge, M. A. Edition française par Edouard Combe.
— 1 vol. in-8°. Lausanne-Paris, Payot & Cie, 1913.

Quiconque s'occupe de l'alpinisme, écrit M. Edouard Combe en tête de cet ouvrage, ne peut manquer d'avoir été frappé une fois ou l'autre de la pauvreté de la littérature alpestre en langue française. » Remarque judicieuse dont il convient de souligner l'importance. La littérature alpestre française ou en langue française est, en effet, très pauvre, et cela étonne d'autant plus si l'on se rend compte du rôle économique et social joué par la montagne à travers les siècles et son évolution dans l'idée de la société en général, en France en particulier. Qu'est-ce à dire, au juste, que la littérature alpestre ? Cette définition me paraît extrêmement difficile à préciser. Doit-on rattacher à ce genre littéraire — qui ne se distingue par aucune écriture spéciale ni une tendance marquée — tous les écrivains qui ont, peu ou prou, chanté la montagne, ou doit-on les en exclure pour n'y attribuer que ceux qui lui ont consacré leur œuvre entière ? Toute la question est là. Mais dans ce dernier cas, on ne trouverait que des *indications* de littérature alpestre dans la littérature française, depuis ce médecin savoyard Pelletier qui, au seizième siècle, chantait en vers ses montagnes natales, jusqu'à l'*Alpe homicide* de M. Paul Hervieu, en passant par Rousseau, Lamartine, Michelet et la plupart des romantiques. Les

littératures étrangères sont mieux partagées sous ce rapport, la littérature anglaise surtout, où la littérature alpestre a vraiment pris corps. Il suffit de citer — à côté des merveilleuses pages de Ruskin — les noms de Whympcr, de Plummery, de Coolidge enfin, dont M. Edouard Combe, en une traduction aussi lumineuse que naturelle, vient de nous révéler l'un des meilleurs et principaux ouvrages.

Ce qui frappe avant tout dans le très beau livre qu'est *Les Alpes dans la nature et dans l'histoire*, c'est l'accent de sincérité, de persuasion même, que M. W. A. B. Coolidge a su donner à son œuvre. Car cet écrivain veut nous persuader de la valeur et de la profonde originalité de sa thèse, et il y arrive facilement. M. Coolidge est l'un des derniers descendants de cette héroïque phalange d'hommes qui firent la conquête des Alpes vers le milieu du siècle dernier — et il allie à son sens exact de la réalité (voyez les chapitres *Alpinisme moderne* et *Les guides des Alpes*) une précieuse documentation d'historien et une vaste érudition que nulle fantaisie ne saurait détourner de son but. On sent dans ce puissant labeur, présentes à chaque page, l'énergie et la volonté opiniâtres d'arriver au but, de ne pas rester en route et surtout de ne pas se contenter d'un résultat médiocre ou approximatif, et malgré tout ce qu'il y a d'arbitraire dans certaines classifications du sujet, l'œuvre de M. W. A. B. Coolidge est, à mon avis, une des plus importantes dont peut s'honorer, à juste titre, la littérature alpestre.

Cependant, il manque un chapitre à ce beau livre, et c'est là la seule critique, le seul regret plutôt que l'on puisse émettre. Ce chapitre aurait pu traiter de l'influence de la montagne sur l'art en général, et, partant de la notion rudimentaire du pâtre qui sculpte grossièrement le manche de sa cuiller en s'inspirant de la forme décorative de fleurs, aboutit à la musique imitative, la *Symphonie pastorale*, par exemple, en considérant la peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie dans leurs rapports avec la nature alpestre. Tôt ou tard un critique écrira cette étude, car elle mérite d'être écrite.

Un vaillant alpiniste anglais, le capitaine Farrar, a défini avec bonheur la littérature alpestre par ces mots : « *They are climbers who write, and no writers who climb* » ; il semblerait toutefois

qu'avec la production littéraire de ces dix dernières années on arriverait à une plus juste définition en déplaçant les termes de la formule, ce qui donnerait : « *They are writers who climb, and no climbers who write.* » CH. GS.

SERBES, CROATES ET BULGARES. Etudes historiques, politiques et littéraires, par *Louis Leger*, membre de l'Institut. — 1 vol. in-8°. Paris, Maisonneuve, 1913.

Ce volume vient à son heure, en ce moment où les problèmes balkaniques se posent avec tant d'acuité et où les Serbes et les Bulgares retiennent l'attention de l'Europe. On cherche partout des renseignements sur ces peuples, sur leur histoire, leur passé, leurs traditions. M. Louis Leger, professeur au Collège de France, est placé mieux que n'importe qui pour répondre à ces questions, car il est un des rares spécialistes qui aient étudié à fond l'histoire politique et littéraire des peuples orientaux ; membre des Académies d'Agram, de Sofia et de Belgrade, professeur du premier cours de langue serbe enseigné à la Sorbonne, il est documenté de première main sur tout ce qui se rattache au sujet qu'il traite. Il s'est surtout appliqué à montrer les rapports intellectuels de ces pays balkaniques avec la France, car on sait qu'ils ont en général la plus grande et la plus vive admiration pour la culture et la civilisation françaises.

Il y a en particulier dans cet ouvrage un bien curieux chapitre sur Molière à Raguse et les traductions et transformations dont il fut l'objet. On y trouve également des détails intéressants sur Ferdinand, le roi de Bulgarie, et sur Sofia, sa capitale. Il s'agit ici d'une étude d'ensemble sur les pays balkaniques qu'il sera particulièrement utile de consulter pour avoir des renseignements exacts et positifs. EM. BZ.

SOUS LE DRAPEAU. Récits militaires, par *Ch. Gos*. Préface du colonel divisionnaire *Ed. Secretan*. 81 dessins à la plume de *François Gos*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot & C^{ie}, 1913.

Notre armée semble avoir une crainte exagérée, malade, de toute mise en scène, de tout esprit cocardier, de toute imagination. Elle est terne et sans couleurs. On oublie trop, chez nous, que le soldat ne vit pas seulement de soupe et de maniement d'armes et que ces cœurs de jeunes hommes ont besoin d'une

nourriture spirituelle, d'un idéal, pour accomplir mieux encore et plus galement le service particulièrement rude qu'on exige d'eux.

Ceux qui aiment notre armée et croient en elle notent avec reconnaissance les efforts faits pour lui donner cette flamme de vie sans laquelle elle ne peut être qu'un grand corps mort.

Et pourtant nous n'aurions qu'à puiser dans notre histoire, dans nos traditions, pour trouver les exemples qui parlent à l'imagination, les sentiments qui exaltent, créateurs de cette force morale dont dépend la victoire.

Le livre de M. Ch. Gos, *Sous le drapeau*, contribuera à cette œuvre nécessaire, car il est écrit par un homme de cœur qui comprend la beauté du mot « servir. »

Un souffle d'idéal passe dans ces récits. — « C'est le poème de l'armée et du patriotisme, ce qui est tout un », dit le colonel Secretan dans sa vibrante préface, et les troupes de montagne paraissent « plus près de l'âme de la patrie, là-haut où c'est vraiment la Suisse. » — « C'est là-haut, à la manœuvre, qu'il faut voir nos batteries, dit encore le colonel Secretan, là-haut, dans les pierriers, sur les arêtes vives qui côtoient les précipices. Blottis dans les rocs, à la limite des glaciers, dans la solitude immense de l'Alpe, nos petits canons qui, en bas, semblent des jouets, grandissent de toute la hauteur que leur prêtent les altitudes et, quand les shrapnells éclatent dans le vaste silence des monts et éveillent des échos qui, répercutés par les parois de rochers, roulent en tonnerre aux abîmes, on se rend compte de leur puissance. »

Un grand mérite de ce livre est de nous dévoiler un peu de l'âme de nos soldats, et l'auteur le fait avec tant de simplicité avec une sympathie si évidente pour ses artilleurs, que son enthousiasme gagne le lecteur.

Ceux qui ignorent tout ce que les actes les plus infimes de la vie militaire renferment parfois de grandeur, ceux qui n'ont pas le privilège de connaître la majesté d'un bivouac près des sommets, après une rude journée de difficultés vaincues, ceux-là apprendront « qu'au front des chalets la diane vibre plus sonore dans l'air limpide. »

Officiers et soldats, auxquels ces choses sont familières, retrouveront dans ces tableaux, où perce l'émotion du souvenir,

des impressions vécues, des traits de mœurs et des silhouettes pleines de vie. Ils réaliseront mieux ce qui les attache à leur uniforme, ce qu'ils doivent à la grande famille, à l'armée.

Quant à ceux qui aiment la montagne pour elle-même, aux fervents de l'alpinisme, ils suivront, eux aussi, avec intérêt les batteries dans leur mission périlleuse et si belle sur les cols élevés. Ils salueront comme des frères les artilleurs de montagne qui rôdent à la limite des neiges éternelles, avec leurs petits canons tournés vers la frontière, leurs mulets noirs, à l'œil rêveur et doux. A tous, la patrie parle le même langage : « Toute la journée, le ciel avait été couvert, sans lumière et sans vent. Or, vers le soir, il se fit une déchirure énorme, limpide et transparente, dans le rideau des brumes. Le soleil baissait à l'horizon et, avant de disparaître, glissa par cette déchirure. Les Alpes apparurent : vers les vallées déjà bleuies, les glaciers s'allongeaient livides, avec de vagues reflets roses ; mais, au-dessus, dans la pleine lueur rouge du couchant, les fières cimes neigeuses, flanquées de sombres rocs, flamboyaient. Au fond de ce cadre mouvant de brumes violettes, les Alpes empourprées prenaient un caractère fantastique et sacré.

» Et les batteries, brusquement secouées par cette vision d'apothéose, saluèrent d'un long cri la beauté de la Patrie. »

Sous le drapeau est le livre populaire dans le sens élevé du terme. Il devrait être adopté dans nos écoles, comme les croquis militaires d'Edmond de Amicis avaient été adoptés dans les écoles d'Italie : ces récits, si spirituellement illustrés par le peintre F. Gos, peuvent faire naître dans le cœur de l'enfant et de l'adolescent quelques-unes de ces impressions profondes qui préparent l'avenir de la nation en donnant à la génération montante des motifs plus nombreux d'aimer son pays et d'en être fier.

CAP. DE V.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SOIXANTE-ONZIÈME

JUILLET-SEPTEMBRE 1913. — N° 211-213.

	Pages
LES GRÈVES DES CHEMINS DE FER ET LES COALITIONS DE FONCTIONNAIRES, par <i>J. Stockmar</i>	5
LA MAISON DU SAGE. — Nouvelle, par <i>René Morax</i>	36
SUISSES HORS DE SUISSE. JEAN-GASPARD SCHWEIZER, par <i>Frédéric Barbey</i> .	
Première partie	53
Seconde et dernière partie.....	365
HYMNE AU PASSÉ. — Poésie, par <i>Adolphe Dulex</i>	90
LE PÈRE GEORGE TYRREL, 1861-1909, par <i>Marie Dutoit</i>	93
UN BRAVE HOMME. — Nouvelle, par <i>Louis Lafeuve</i>	123
AU BORD DE L'EAU, par <i>Benjamin Vallotton</i>	135
L'ÉVOLUTION DES ARTS EN SUISSE, par <i>G. de Reynold</i>	225
L'ANATHÈME, par <i>Albert Autin</i> .	
Première partie	258
Seconde partie	474
UN CHEF-D'ŒUVRE MÉCONNU DE GOGOL. LE « REVISOR », par <i>Louis Leger</i> , de l'Institut.....	381
LES CHINOIS TELS QU'ILS SONT, par <i>J. de Byans</i> .	
Première partie.....	302
Seconde et dernière partie	552
LA FORMATION DES DÉSERTS ET LES MIGRATIONS HUMAINES, par <i>Th. Büler-Châtelain</i>	317
LA CROIX DU CERVIN. — Nouvelle, par <i>Charles Gos</i>	345
LES DÉBUTS DES CHEMINS DE FER EN SUISSE, par <i>Albert Cuony</i> .	
Première partie.....	449

NAPLES, par *Henry Aubert*.

Première partie 501

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DRAMATIQUE. A PROPOS DES
« PIÈCES PLAISANTES » DE BERNARD SHAW, par *Augustin*
et *Henriette Hamon* 520

LA SCIERIE DE MARIELS. — Roman, d'*Ernest Zahn*.

Première partie 566

VARIÉTÉS : A QUI LA JOUISSANCE DES RIVES DES LACS ? par
A. Taverney 597

CHRONIQUES PARISIENNES.

Juillet. — Le printemps à Paris et aux champs. — La centralisa-
tion en France. — Décentralisation « sentimentale » et adminis-
trative. — L'exode rural, malgré les progrès réalisés : ses effets
actuels et prochains ; ses causes ; les moyens de l'enrayer. —
P.-S. : Romain Rolland 165

Août. — Sur trois disparus. — Un poète : Léon Deubel et les prix
littéraires. Note sur le grand prix littéraire. — Un romancier :
Charles-Louis Philippe et *Charles Blanchard*. — Un journa-
liste : Henri Rochefort et le journalisme. — Les décorations.
— Les pompiers 394

CHRONIQUES ITALIENNES.

Juillet. — Vérone. — L'Italie nouvelle. — Arturo Graf. — Un
homme fini 176

Septembre. — La manie archéologique. — Celui qui veut se tenir
au courant. — *I giardini d'Adone* 613

CHRONIQUE ANGLAISE.

Septembre. — L'Angleterre et les Balkans. — La nouvelle consti-
tution. — Lettres de Charlotte Brontë. — Un roman féministe. 621

CHRONIQUE HOLLANDAISE.

Septembre. — Les élections générales. — Victoire des socialistes.
— Concentration libérale et coalition confessionnelle. — Le
tarif douanier. — Ecole publique et école privée. — Parti pro-
testant. — Parti indien. — Grotius et l'année internationale à
La Haye 630

CHRONIQUE RUSSE.

Juillet. — Le projet de loi sur la presse. — Nouveaux romans. —
Les futuristes russes. — Sort des savants russes. — Les lettres
de Tchekhov. — *L'Aide-mémoire* de Napoléon en Russie 187

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

Août. — La réforme douanière. — Californie et Japon. — Signifi-
cation, au point de vue régional, de l'élection de M. Wilson.
— A New-York : la croisade contre la danse. — L'Eglise est-
elle malade ? — Nécrologe : Joaquin Miller ; Henri Flagler. —
Les livres 406

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE.

- Juillet. — M. C.-F. Ramis et son œuvre, à propos de la *Vie de Samuel Belet*..... 195
- Août. — Vivons notre vie — oui, mais vivons aussi notre langue. 415

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

- Septembre. — Un livre français sur Jérémias Gotthelf. — Nouvelles œuvres d'Alfred Huggenberger. — Ringel-Ringel-Reihn. — Frank Rochser. — A propos de l'exposition Sandmatten. — Publications nouvelles..... 658

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

- Juillet. — La télégraphie sans fil entre Paris et Washington. — Température des glaciers. — Les oiseaux et les monoplans. — Fièvre typhoïde et viande. — La période glaciaire à Paris. — Publications nouvelles..... 209
- Août. — La métallisation mécanique. — Pourquoi la lune paraît-elle plus grosse à l'horizon ? — Un mammoth conservé par la glace. — Les Esquimaux blonda de l'Amérique arctique. — Projets d'adduction d'eau à Paris. — L'influence stimulante du lait sur le développement du bacille d'Eberth dans l'eau. — Contenu des vases funéraires gallo-romains. — La diastase où se trouve une étude nouvelle..... 490
- Septembre. — L'attraction par les corps existe-t-elle pour la lumière ? — Une expérience à faire. — La conservation des viandes par le dessèchement : méthodes et résultats. — Les bombes asphyxiantes pour capturer les aliénés dangereux et les criminels. — Le verdissement du bois du poirier. — Une installation pour l'utilisation du vent..... 647

CHRONIQUES POLITIQUES.

- Juillet. — Les préliminaires de paix. L'anarchie turque. La discordance au camp des alliés. L'intervention russe. — A Vienne et à Budapest. — Les inquiétudes des libéraux anglais. — Le jubilé de l'empereur allemand. — En Suisse : la session des chambres fédérales ; l'élection de M. Calonder..... 308
- Août. — La seconde guerre balkanique ; batailles et massacres ; les interventions ; les projets de l'Europe. — Les armements allemands et français. — La guerre civile en Chine..... 425
- Septembre. — La paix de Bucarest. — Contre-coup. — Les morts. 650

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

- Baligner, Guy. — Quatre ans à la cour de Saxe..... 217
- Gis, François. — La flore alpine..... 217
- Daudet, Ernest. — Tragédies et comédies de l'histoire. Récits des temps révolutionnaires..... 218
- Chenevierre, Jacques. — La chambre et le jardin. Poésies..... 219
- Gis, Charles. — Près des névés et des glaciers..... 220

<i>Sabatier, Paul.</i> — L'orientation religieuse de la France actuelle...	221
<i>Poltoratsky, Hermione.</i> — Une princesse russe à Rome	222
<i>Delsons, Louis.</i> — La famille française et son évolution.....	222
<i>Roche, Louis.</i> — La vie de Jean de La Fontaine.....	223
<i>Hilty, C.</i> — Le secret de la force.....	224
<i>Seippel, Paul.</i> — Romain Rolland. L'homme et l'œuvre	434
<i>Dierauer, Johannès.</i> — Histoire de la Confédération suisse. Traduit de l'allemand, par <i>Auguste Reymond</i>	437
<i>Bérard, Victor.</i> — La mort de Stamboul.....	438
<i>Nisson, Claude.</i> — Le masque doré.....	440
<i>de Chauvigny, Louis.</i> — Le fils de Laclos	441
<i>Hamelle, Paul.</i> — La querelle des communes et des lords	441
<i>Romilly, Edouard.</i> — Vers l'effort. Poésies	443
<i>Emerson, R. W.</i> — Société et solitude. Traduction de <i>M. Dugard</i> .	443
<i>Barthou, Louis.</i> — Figures du passé. Mirabeau	444
<i>Chuquet, Arthur.</i> — Le général Dagobert (1736-1794).....	445
<i>Forel, S.</i> — Poèmes picturaux.....	446
<i>Gauthier, Judith.</i> — Une aventure coloniale au XVIII ^e siècle. L'Inde éblouie (Dupleix-De Bussy-La Touche).....	446
<i>Lhotsky, H.</i> — Pour former une âme. Traduction de <i>M. Vallette- Monod</i>	447
<i>Dening-Brylow, B.</i> — Michel-Ange et la psychologie du Barocco..	661
<i>Souriau, Maurice.</i> — La Compagnie du Saint-Sacrement de l'autel à Caen. Deux mystiques normands du xvii ^e siècle : M. de Renty et Jean de Bernières	662
<i>af Geyerstam, Gustaf.</i> — Le livre du petit Sven. Adapté par <i>W. Bauer</i>	663
<i>Coolidge D^r W. A. B.</i> — Les Alpes dans la nature et dans l'his- toire. Edition française par <i>Edouard Combe</i>	664
<i>Leger, Louis,</i> de l'Institut. — Serbes, Croates et Bulgares	666
<i>Gos, Charles.</i> — Sous le drapeau. Illustré par <i>François Gos</i>	667

